



**HAL**  
open science

# Des jeux de miroirs au miroir du prince.: Le traitement des savoirs dans le Roman de Perceforest

Andréa Rando Martin

## ► To cite this version:

Andréa Rando Martin. Des jeux de miroirs au miroir du prince.: Le traitement des savoirs dans le Roman de Perceforest. Littératures. Université Grenoble Alpes, 2017. Français. NNT: 2017GREAL030 . tel-01814312

**HAL Id: tel-01814312**

**<https://theses.hal.science/tel-01814312>**

Submitted on 13 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## THÈSE

Pour obtenir le grade de

### DOCTEUR DE L'UNIVERSITE GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Lettres et arts, spécialité Recherches sur l'imaginaire**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

**Andréa RANDO MARTIN**

Thèse dirigée par **Philippe WALTER**, Professeur émérite,

préparée au sein du **Laboratoire Arts et pratique du texte, de l'écran et de la scène**

dans **l'École doctorale Langues littératures et sciences Humaines**

## **Des jeux de miroirs au miroir du prince.**

**Le traitement des savoirs dans le *Roman de Perceforest***

**From games of mirrors to mirrors for princes. Treatment of knowledge in the *Roman de Perceforest***

Thèse soutenue publiquement le **19 juin 2017**,  
devant le jury composé de :

**Madame Anne BERTHELOT**

Professeur, Université du Connecticut, Présidente du jury

**Madame Christine FERLAMPIN-ACHER**

Professeur, Université de Rennes 2, Rapporteur

**Monsieur Jean-Claude MÜHLETHALER**

Professeur émérite, Université de Lausanne, Rapporteur

**Madame Danielle JACQUART**

Directrice de recherche émérite, Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris, Examinatrice

**Monsieur Philippe WALTER**

Professeur émérite, Université Grenoble Alpes, Directeur de thèse



## SOMMAIRE

<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>2</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>5</b>
<b>PREMIERE PARTIE MEDIATION DES SAVOIRS L'INTEGRATION DES SAVOIRS A LA FICTION</b> .....	<b>17</b>
1. LA THEORIE DES ELEMENTS ET LA THEORIE DES SPHERES.....	18
1.1. <i>La théorie des éléments</i> .....	18
1.2. <i>La théorie des sphères</i> .....	50
2. LA PRATIQUE MEDICALE .....	61
2.1. <i>Un lexique technique ou approximatif ?</i> .....	61
2.2. <i>Mire, maistre et cirurgienne, des catégories poreuses</i> .....	77
3. ILLUSIONS ET PHENOMENES OPTIQUES .....	94
3.1. <i>Eau et réflexion</i> .....	95
3.2. <i>Lumière et miroir</i> .....	102
3.3. <i>Lumière et couleur</i> .....	109
<b>DEUXIEME PARTIE CHRISTIANISATION DES SAVOIRS MERVEILLES, PHENOMENES NATURELS ET MIRACLES</b> .....	<b>115</b>
1. LES HUMEURS ARTHURIENNES : INTERTEXTUALITE, CHRISTIANISME ET MOTIFS MYTHIQUES.....	116
1.1. <i>Le Roi Pêcheur et le roi pécheur</i> .....	117
1.2. <i>Le colérique et le Carnaval</i> .....	151
2. <i>LIBER MONSTRORUM ET MIRABILIS</i> , LES MONSTRES ET LA NATURE.....	171
2.1. <i>La Bête et les bestiaires</i> .....	172
2.2. <i>Le monstre et la merveille rationalisés</i> .....	201
2.3. <i>La naissance de héros monstrueux</i> .....	225
3. DE VENUS A JESUS, LA FIN DU PAGANISME .....	244
3.1. <i>La fabrique des dieux : démystification et déification</i> .....	245
3.2. <i>La magie des femmes et la magie naturelle</i> .....	260
3.3. <i>La magie révélée et la Révélation</i> .....	280
<b>TROISIEME PARTIE RATIONALISATION ET POLITIQUE NATURE, NOBLESSE ET ROYAUTE</b> .....	<b>297</b>
1. PATRONS ET PATRONAGES : LES PROTECTEURS DE LA LIGNEE .....	298
1.1. <i>Zéphir, patron de la Bretagne</i> .....	298
1.2. <i>Ourseau et la lignée arthurienne</i> .....	322
1.3. <i>Gallopain et le chant mémoriel</i> .....	335
2. LA LIGNEE ET LA NATURE ARISTOCRATIQUE .....	355
2.1. <i>La Nature et la légitimation du pouvoir aristocratique</i> .....	355

2.2.	<i>La conciliation de la Norreture et de la Nature</i> .....	374
2.3.	<i>La construction d'une société courtoise</i> .....	395
3.	L'AVENEMENT D'UN NOUVEAU ROI .....	417
3.1.	<i>L'éducation du prince</i> .....	417
3.2.	<i>Rex in regno suo princeps est ?</i> .....	437
3.3.	<i>La naissance d'un roi chrétien</i> .....	463
<b>CONCLUSION</b> .....		<b>479</b>
<b>ANNEXES</b> .....		<b>485</b>
	<i>ANNEXE 1 : LA MELANCOLIE ET SES TRADUCTIONS</i> .....	485
	<i>ANNEXE 2 : LE LEXIQUE MAGIQUE</i> .....	490
	<i>ANNEXE 3 : LES RÊVES DANS LE ROMAN DE PERCEFOREST</i> .....	500
	<i>ANNEXE 4 : LES METAMORPHOSES DE ZEPHIR</i> .....	503
	<i>ANNEXE 5 : LES ATTAQUES DE BRUYANT SANS FOY</i> .....	508
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....		<b>510</b>
1.	<i>Textes du corpus</i> .....	510
2.	<i>Etudes sur Perceforest</i> .....	515
3.	<i>Etudes générales</i> .....	524
4.	<i>Sciences et savoirs</i> .....	528
5.	<i>Magie et féeries</i> .....	534
<b>TABLES DES MATIERES</b> .....		<b>536</b>

## REMERCIEMENTS

Je remercie Philippe Walter pour son travail d'encadrement, pour sa disponibilité et ses conseils, qui m'ont permis de ne pas m'égarer dans la rédaction de cette thèse.

Je remercie tout particulièrement François-Ronan Dubois dont l'aide permanente et les (nombreuses) relectures, attentives à la moindre virgule, ont été essentielles.

Je remercie Jonathan Fruoco, pour ses bons offices d'astrologue, de coursier et de conseiller.

Je remercie Fleur Vigneron et Valérie Méot-Bourquin pour avoir considérablement aidé à l'aménagement de mes cours lors de mes deux années d'enseignement à l'université.

Je tiens à remercier mes parents pour leur aide précieuse tout au long de ces années passées à l'étranger ainsi que ma sœur pour son assistance en numérisation.

Chciałabym podziękować Adamowi Tulewiczowi, który był najlepszym wsparciem i najlepszą kurą domową.

Chciałabym podziękować Maciejowi Tomaszewskiemu za udostępnienie mi swojej wspaniałej biblioteki.

Chciałabym również podziękować Sylwii Sawickiej, Magdalenie Krawczyk, Katarzynie Kozłowskiej, Justynie Piątek oraz Marzenie Ekier za codziennie okazywaną pomoc.

## INTRODUCTION

Si la conception moderne des savoirs distingue très nettement religion et science, l'étymologie du mot « science » le met en rapport étroit avec la religion. Le terme, du latin « *scientia* », signifie « connaissance » et spécialement « connaissance scientifique », mais il désigne aussi, dès l'époque classique, des connaissances théoriques. Après en avoir donné l'étymologie, le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey explique l'évolution de son sens :

Le mot, avant le XIV<sup>e</sup> s, concerne la connaissance, notamment un savoir pratique (notion proche *d'art* « technique ») au service de la religion. D'ailleurs, le mot s'emploie en religion (v. 1120) à propos de la connaissance profonde de Dieu et de ses créatures, d'où l'esprit de science « l'esprit de Dieu, en tant qu'il donne la science à l'homme » (1553) et aussi de la connaissance transcendante que Dieu a des êtres et des choses (v. 1165).<sup>1</sup>

On a donc bien ici un double sens avec d'un côté une science tournée vers la connaissance scientifique et de l'autre une science tournée vers la connaissance divine. Ces deux significations, entre lesquelles le mot oscille jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, peuvent-elles alors se retrouver dans un roman comme celui de *Perceforest* ? De cette œuvre immense en moyen français divisée en six livres, il ne nous reste que des manuscrits rédigés au milieu du XV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> que Gilles Roussineau a édité entre 1987 et 2015 et qui est la seule édition complète. Ce travail colossal d'édition de textes explique en partie l'intérêt croissant pour ce roman.

En effet, écrire une thèse sur *Perceforest*, c'est d'abord participer à un mouvement d'études toujours grandissant autour de ce roman. Sur une bibliographie qui s'étend de 1836 à 2016, les premiers ouvrages ne font que des mentions du roman et Gaston Paris, qui étudie le *Conte de la Rose* dans un article en 1894, relève les diverses opinions des précédents chercheurs en général peu favorables au roman<sup>3</sup>. Pourtant, l'intérêt pour cette œuvre a été grandissant puisque le nombre de publications sur *Perceforest* ces trente dernières années est bien plus élevé qu'il

---

<sup>1</sup> REY, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992, t.2, p.1895.

<sup>2</sup> Pour plus de détails concernant l'édition de ce texte, se reporter à l'article :

*Perceforest*, Quatrième partie, édition critique avec introduction, notes et glossaire par G. Roussineau, Genève : Droz, 1987, 1 t. en 2 vol. in-8°, CXXVIII-1417 pages. (*Textes littéraires français*, 343.) - *Perceforest*, Troisième partie, édition critique par G. Roussineau. Genève : Droz, 1988-1991. 2 vol. in-8°, XXXVII-532 pages et LVIII-588 pages. (*Textes littéraires français*, 365 et 409.), *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1992, vol. 150, n° 2, p.364-367, édition électronique [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec\\_0373-6237\\_1992\\_num\\_150\\_2\\_450661\\_t1\\_0364\\_0000\\_000](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1992_num_150_2_450661_t1_0364_0000_000)

<sup>3</sup> PARIS, Gaston, « Le conte de la Rose dans le *Roman de Perceforest* », *Romania*, XXIII, (1894), p.80.

ne l'a été sur l'ensemble de la période qui précède alors que celle-ci s'étend sur plus d'une centaine d'années. La parution de ces ouvrages récents insufflé une nouvelle dynamique aux études sur le roman et inspire de plus en plus de chercheurs et de doctorants français (par exemple les thèses récentes d'Anne Delamaire<sup>4</sup> et de Noémie Chardonnens<sup>5</sup>) mais également internationaux, comme en témoigne l'ouvrage de Sylvia Huot *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities* publié par l'université de Cambridge en 2007 et la traduction partielle de l'œuvre en anglais par Nigel Bryant en 2011. De plus, on ne saurait passer à côté des très nombreux ouvrages rédigés ou dirigés par Christine Ferlampin-Acher qui contribuent à démêler les multiples motifs présents dans un texte à la richesse inépuisable. C'est d'ailleurs le livre *Fées, Bestes et Luitons : croyances et merveilles* qui nous a fait découvrir le *Roman de Perceforest* jusqu'à nous conduire pas à pas et études après études à la rédaction de la présente thèse.

En effet, l'ouvrage, qui se veut une synthèse des motifs merveilleux dans la littérature médiévale, détaille de nombreux épisodes de *Perceforest*, mettant notamment en valeur plusieurs figures importantes comme celle de la Bête Glatissant ou d'Aroès. Ces exemples étaient particulièrement marquants, non seulement par l'éblouissement que provoquent pour le lecteur la profusion de couleurs et d'images produites par ces personnages mais aussi par la révélation des mécanismes de ces illusions : un étonnant phénomène de réflexion de la lumière, naturel pour la Bête, artificiel pour Aroès.

Cet élément de rationalisation dans un épisode merveilleux s'est avéré tout particulièrement intéressant et ce d'autant plus que d'autres chercheurs ont évoqué des savoirs utilisés par l'auteur, tentant d'identifier des sources possibles du texte. Ainsi, Jane H. M. Taylor voit des similitudes entre le cercle de fer mis en place par l'enchanteur et le « *major circulus* » de Guillaume d'Auvergne, entre les ampoules remplies d'eau suspendues à ce cercle et les « *ampullas mirabiles* » des *88 expériences naturelles* ou encore entre les illusions produites pour tromper le peuple de la Roide Montagne et les propriétés multiplicatrices du prisme décrites par Robert Grosseteste et du miroir expliquées par Vitello dans *l'Optique*<sup>6</sup>.

Ces éléments, Ch. Ferlampin-Acher en a fait une synthèse qui permet de replacer l'utilisation des savoirs dans *Perceforest* dans son contexte historique. Œuvre tardive, le roman

---

<sup>4</sup> DELAMAIRE, Anne, *"Dictes hardiement, bons motz n'espargnent personne". Approche typologique, esthétique et historique du comique dans "Perceforest"*, thèse de doctorat, Université de Rennes II, 2010, édition électronique, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551562/document>.

<sup>5</sup> CHARDONNENS, Noémie, *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, Genève, Droz, 2015.

<sup>6</sup> TAYLOR, Jane H. M., « Aroès the enchanter : an episode of the *Roman de Perceforest* and its sources », dans *Medium Aevum*, t. 47, 1978, p. 34.

bénéficie en effet de la multiplication des ouvrages encyclopédiques au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> et ce processus s'avère extrêmement important pour expliquer le traitement des savoirs dans le *Roman de Perceforest*.

### **Les savoirs, de l'encyclopédie à l'œuvre fictionnelle**

Pourtant, l'encyclopédie ne semble pas avoir les mêmes buts que l'œuvre fictionnelle comme on peut le voir dans la définition du genre encyclopédique que donne Carmen Codoñer : « ensemble des connaissances qui constitue l'aspiration éducative d'un secteur de la population » dont le but est « transmettre un ensemble de connaissances de nature diverse, sous une forme prétendument littéraire et à des fins non littéraires<sup>8</sup> ». Bernard Ribémont, dans un article esquissant une première approche de ce genre, montre que l'encyclopédie s'articule autour de trois vecteurs : une réflexion à caractère philosophique et physiologique sur le système du monde intégrant les rapports hiérarchisés entre l'homme et la nature, une interrogation sur les modes de fonctionnement de la pensée humaine ainsi qu'une conscience que le livre est un lieu de mémoire et un miroir des phénomènes naturels<sup>9</sup>. B. Ribémont affirme également, en s'appuyant sur Vincent de Beauvais, que l'écriture encyclopédique permet un « accès aux "auteurs"<sup>10</sup> ». Or, si Aristote apparaît furtivement, nommé à deux reprises dans *Perceforest* et que Macrobe est cité une fois au livre V comme « l'exposeur de songes<sup>11</sup> », les auteurs sont absents du roman, mis à part ceux qui peuvent permettre à l'auteur de *Perceforest* de présenter son roman comme une chronique historique comme Orose et Darès<sup>12</sup>.

---

<sup>7</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Roman et vulgarisation encyclopédique : du char d'Amphiaras au charme d'Estienne », *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance: Du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, [éd. P. Nobel], Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p.164-172.

<sup>8</sup> CODOÑER, Carmen, « De l'Antiquité au Moyen Âge : Isidore de Séville », *L'encyclopédisme*, Actes du colloque de Caen, [éd. A. Becq], Les Amateurs de livres, Paris, 1991, p.19.

<sup>9</sup> RIBEMONT, Bernard, « Les encyclopédies médiévales, une première approche du genre », *Comprendre le XIII<sup>e</sup> siècle*, [éd. P. Guichard et D. Alexandre-Bidon], Presses Universitaires de Lyon, 1995, p.243.

<sup>10</sup> *Ibid*, p.252.

<sup>11</sup> V, 1, par.96, 33.

Toutes nos références au texte de l'œuvre, sauf mention contraire, renvoient à l'édition de G. Roussineau des livres I à VI. Les références sont faites de la façon suivante : numéro du livre, du tome, du paragraphe et de la ligne. Dans les livres III et IV, l'absence de paragraphe nous oblige à renvoyer à l'œuvre de cette façon : numéro du livre, du tome, de la page et de la ligne.

<sup>12</sup> Voir par exemple la synthèse de ces sources explicites ou implicites faite par Noémie Chardonnens dans CHARDONNENS, Noémie, *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, *Op. cit.*, p.295. Voir également FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest* et le roman: "Or oyez fable, non fable mais histoire vraie selon la chronique" », *De l'usage des vieux romans*, [éd. U. Dionne et F. Gingras], *Études françaises*, 42:1, 2006, p.41. Cette dernière analyse renvoie à l'édition de *Perceforest* de Jane H. M. Taylor et aux articles de Louis F. Flutre *Romania*, t. 70, 1948-1949, p. 474 et suivantes ; *Romania*, t. 71, 1950, p. 374 et suivantes et *Romania*, t. 74, 1953, p. 482 et suivantes. Voir aussi la thèse de Géraldine Veysseyre, *Translater Geoffroy de Monmouth : trois traductions en prose française de l'Historia regum Britannie : XIIIe-XVe siècles*



L'éducation du lecteur ne semble pas être le but de *Perceforest*, d'autant plus qu'il manque à l'œuvre un lexique plus technique, plus savant, qui permettrait de voir un spécialiste derrière celui qui écrit. Ch. Ferlampin-Acher note à plusieurs reprises cette absence d'un vocabulaire scientifique, notamment lors de la description de la pratique astrologique de Darnanon où « aucun vocabulaire technique ne se laisse remarquer, *nacion* et *nativité* étant très courants et ne suffisant pas à identifier un spécialiste<sup>13</sup> ». Au contraire, le roman accorde une place remarquable à l'artisanat, allant même jusqu'à évoquer le matériel utilisé (« *.XII. ouvriers qui sembloient bien estre machons, car chacun portoit ou haul ou levier de fer<sup>14</sup>* ») mais surtout il met en valeur des chefs-d'œuvre de réalisation artisanale, dont les effets sont comparables aux enchantements des magiciens, comme la couronne d'or que Lidoire offre à Gadiffer au tournoi organisé entre Sydrac et Tantalou ou l'aumônière que Norgal<sup>2</sup> reçoit des mains habiles de Gorloés. Or ce domaine n'intéresse absolument pas les encyclopédistes et Denis Hüe souligne qu'« il est caractéristique, en revanche, qu'à aucun moment le discours ne s'interroge sur la nécessité de parler du métier des artisans, ou des gestes techniques<sup>15</sup> ». C'est pourquoi, dans le tableau qui synthétise les thèmes abordés par les encyclopédies réalisé par Denis Lorée<sup>16</sup>, aucune catégorie liée à l'artisanat n'apparaît.

Différant par la matière qu'ils traitent et la façon dont ils l'intègrent, c'est sans doute par la progressive définition d'un lecteur qui leur est commun que se lie le genre fictionnel et le genre encyclopédique. En effet, ces synthèses des savoirs antiques et médiévaux ne sont pas exclusivement destinées à un public savant et, après la forte production de tels ouvrages au XIII<sup>e</sup> siècle, c'est leur traduction qui permet un élargissement considérable du lectorat. Bernard Ribémont donne l'exemple de Jean Corbechon qui traduit au XIV<sup>e</sup> siècle les livres de Barthélémy l'Anglais. Tout en restant proche du texte original qu'il n'hésite pas à citer, Jean Corbechon s'illustre par une volonté de résumer, simplifier et corriger l'ouvrage, en y ajoutant notamment les références qui ne sont pas explicitement données et qui pourraient manquer au lecteur<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Presses Paris Sorbonne, Paris, 2002, p.70.

<sup>14</sup> I, 1, par.212, 3-5.

<sup>15</sup> HÜE, Denis, « Préface », *Encyclopédies médiévales discours et savoirs*, [éd. B. Baillaud, J. de Gramont, D. Hüe], *Cahiers Diderot*, PUR, n°10, 1998, p.19.

<sup>16</sup> LOREE, Denis, « Le statut du *Secret des Secrets* dans la diffusion encyclopédique du Moyen Âge », *Encyclopédies médiévales, discours et savoirs*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1998, p.164-165.

<sup>17</sup> RIBEMONT, Bernard, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV<sup>e</sup> siècle », *Vulgariser la science : les encyclopédies médiévales, Cahiers de recherches médiévales*, n°6, 1999, p.75-108.

Tableau des thèmes des encyclopédies, Denis Lorée

Thèmes\textes	IM	PM	DNR	DPR	DNR'	IMF	SM	LT	LS	PT	SDS	
Dieu, la Création.	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	IM <i>Imago mundi</i> d'Honorius Augustodunensis.
Les 4 éléments.	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	PM <i>Philosophia mundi</i> de Guillaume de Conches. DNR <i>De Naturis rerum</i> d'Alexandre Neckam.
Forme et division du monde.	oui	non	non	oui	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	DPR <i>De Proprietatibus rerum</i> de Barthélemy l'Anglais. DNR' <i>De Naturis rerum</i> de Thomas de Cantimpré.
Les 4 fleuves.	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	non	non	non	IMF <i>Image du Monde</i> de Gossuin de Metz.
Géographie.	oui	non	non	oui	non	oui	oui	oui	non	oui	non	SM <i>Speculum maius</i> de Vincent de Beauvais.
Les merveilles de l'Inde.	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	LT <i>Livre dou Tresor</i> de Brunetto Latini.
Météorologie.	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	non	LS <i>Livre de Sydrach</i>
Les planètes.	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	oui	PT <i>Placides et Timeo</i> . SDS <i>Secret des Secrets</i> .
Le firmament, les étoiles.	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	
Le zodiaque.	oui	oui	non	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	oui	
Les 4 saisons.	oui	oui	non	oui	oui	non	oui	non	non	non	oui	
Volucraire.	non	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	non	
Bestiaire.	non	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	
Les humeurs.	non	oui	non	oui	non	non	oui	non	oui	oui	oui	
L'homme physique.	non	oui	non	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	non	
L'âme.	non	oui	non	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	non	
Lapidaire.	non	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	non	
Les plantes.	non	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	non	
Les poissons.	non	non	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	non	

Dans un autre article, B. Ribémont affirme qu'un encyclopédiste ne prétend pas enseigner les matières qu'il aborde mais qu'il « transpose ce qui est nécessaire au lecteur qui accepte la démarche qui lui est proposée<sup>18</sup> ». Le public de l'encyclopédie n'est donc pas un public savant et l'encyclopédie joue un rôle de médiateur entre les textes sources et le lecteur. Si le *De Proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais est explicitement adressé aux « petits et aux simples<sup>19</sup> », le lecteur que vise Jean Corbechon semble être avant tout le prince. Les savoirs contenus dans l'encyclopédie jouent un rôle d'édification, participent à son éducation et, à travers le prince, c'est également son entourage qui est la cible privilégiée<sup>20</sup>. Le changement de destinataires des savoirs, du lecteur savant au lecteur de cour provoque peut-être ce que D. Hüe appelle un déplacement du projet encyclopédique, c'est-à-dire un projet dont la visée est davantage le divertissement que l'accès à une synthèse d'auteurs et d'informations<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> RIBEMONT, Bernard, « L'établissement du genre encyclopédique au Moyen Age », *L'entreprise encyclopédique, Littérales*, n°21, 1997, p.196.

<sup>19</sup> LOUIS, Sylvain, « Le projet encyclopédique de Barthélemy l'Anglais », *L'encyclopédisme, Op. cit.*, p.149.

<sup>20</sup> RIBEMONT, Bernard, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV<sup>e</sup> siècle », *Op.cit.*, p.92-93.

<sup>21</sup> HÜE, Denis, « Structures et rhétoriques dans quelques textes encyclopédiques du Moyen Age », *L'encyclopédisme, Op.cit.*, p.316.

Ainsi, de l'utilisation de savoirs encyclopédiques et de la citation d'auteurs pour, d'après Chantal Connochie-Bourgne, donner de la valeur à la fiction et éveiller l'intérêt du lecteur<sup>22</sup> ou pour, selon B. Ribémont, affirmer son autorité, on passe à l'intégration diffuse de ces savoirs dans le récit fictionnel. En effet, comme le signale Ch. Ferlampin-Acher, les connaissances présentes dans le *Roman de Perceforest* sont masquées et il n'est pas évident d'identifier les références utilisées par l'auteur<sup>23</sup>.

### Foi, Nature et Histoire dans *Perceforest*

En parcourant attentivement l'ensemble du roman, il est ainsi possible d'identifier les catégories du savoir traitées dans les encyclopédies, utilisées de façon plus ou moins approfondies comme le montre le tableau suivant.

Thèmes	Passages du roman	Références
<b>Dieu, la création</b>	Le sermon de Perceforest	IV, 1, p.73
<b>Les 4 éléments</b>	Le reliquaire du Dieu Souverain	III, 3, p.1-2
<b>La météorologie</b>	Les phénomènes de marée en Hollande	III, 3, p.59-61
<b>Les planètes</b>	La position de Jupiter	IV, 1, p.2
<b>Le firmament, les étoiles</b>	Le firmament	I, 1, par.373
<b>Le zodiaque</b>	Les constellations contraires à Norgal <sup>2</sup>	V, 1, par.241
<b>Les 4 saisons</b>	Les changements de saisons	IV, 1, p.651-652
<b>Le volucraire</b>	Les oiseaux de la couronne de Lidoire	I, 2, par.1155
<b>Le bestiaire</b>	La Bête Glatissant	III, 2, p.215
<b>Les humeurs</b>	La mélancolie	(cf annexe 1)
<b>L'homme physique</b>	Les changements physiologiques	III, 2, p.268
<b>L'âme</b>	L'âme d'Estonné	IV, 2, p.760
<b>Le lapidaire</b>	Les images d'airain	IV, 2, p.727
<b>Les plantes</b>	Les plantes médicinales	II, 1, par.241
<b>Les poissons</b>	L'île aux poissons	III, 2, chap XLIV

<sup>22</sup> CONNOCHIE-BOURGNE, Chantal, « Lancelot et le tempérament colérique », *De la science en littérature à la science-fiction*, [éd. D. Jacquart], Edition du CTHS, Amiens, p.11.

<sup>23</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Roman et vulgarisation encyclopédique : du char d'Amphiaras au charme d'Estienne », *Op.cit.*, p.168.

La grande variété des savoirs insérés dans le roman, le degré varié de précisions et d'importance avec lequel ils sont utilisés et la difficulté qu'il peut parfois y avoir pour identifier les sources laissent deux perspectives d'étude des savoirs. La première serait une étude globale sur le mode d'insertion des savoirs dans le roman qui ne tenterait pas de tous les réunir mais qui analyserait des phénomènes globaux. La seconde serait une étude précise de chaque type de savoirs et de leur utilisation particulière dans l'œuvre. Ces deux méthodes présentent chacune des difficultés et des manques. Une étude globale permettrait en effet d'unifier les différents éléments à notre disposition mais elle resterait trop superficielle au sens où elle ne pourrait pas rendre compte de la richesse des modes d'utilisation de chaque savoir. La seconde favoriserait cette mise en valeur mais peinerait à présenter les connaissances utilisées autrement que de façon éparse et désordonnée. C'est pourquoi il nous a semblé judicieux de suivre une troisième voie qui concilierait les deux premières méthodes. Il s'agissait alors de sélectionner les savoirs les plus représentatifs du roman, ceux qui sont traités avec le plus de précisions par l'auteur et, en les analysant rigoureusement, de montrer comment ils s'inscrivent dans le mouvement général du roman.

Pour cela, il a fallu choisir des savoirs que les encyclopédistes considéraient comme faisant partie d'un même ensemble. L'encyclopédie se caractérise non seulement par la classification des savoirs en catégorie mais également par son mode d'organisation, lequel répond, d'après D. Hüe, à un « ordre logique, ordre du logos qui est aussi l'*ordo naturalis* des traités de rhétorique<sup>24</sup> », hiérarchisant les savoirs selon la Foi, la Nature et l'Histoire. Les éléments liés à la Foi apparaissent tout au long du roman et de plus en plus, au gré du mouvement général de christianisation de l'œuvre. Il s'agit en fait pour l'auteur de montrer comment un royaume célèbre pour ses enchantements, ses fées et ses merveilles est repris en main par des rois non chrétiens comme Betis et Gadiffer qui sont tous deux couronnés par Alexandre, lequel honore tout particulièrement Mars, Vénus et Diane, avant d'être peu à peu christianisé et de donner naissance au royaume chrétien du roi Arthur. Afin de montrer ce processus, le roman commence par une traduction de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et fait une brusque digression de plusieurs milliers de pages à la fin du premier chapitre qui correspond à la fin du règne du roi Pir. L'auteur change alors la généalogie des rois bretons en faisant débarquer en Angleterre le roi Alexandre qui s'est égaré sur le chemin qu'il parcourait entre l'Inde et Babylone, accompagné des jeunes seigneurs Betis et Gadiffer à qui il donne la couronne d'Angleterre et d'Ecosse. De ces rois, dont les enfants s'allieront aux descendants des Troyens

---

<sup>24</sup> HÜE, Denis, « Préface », *Encyclopédies médiévales discours et savoirs*, *Op.cit.*, p.16.

et au fils d'Alexandre, viendront des lignées qui seront réunies au livre VI par le mariage d'Alexandre Fin de Liesse, petite-fille d'Alexandre et Betis et de Gallafur, petit-fils de Gadiffer. C'est d'ailleurs cette insertion d'Alexandre le Grand dans la généalogie du roi Arthur qu'Anne Berthelot considère comme « l'innovation la plus spectaculaire du *Perceforest* » en ce qu'elle « fusionne la matière antique et la matière de Bretagne dans un *no man's land* historique étiré sur trois générations<sup>25</sup> ».

Le premier chapitre du roman, traduction de chroniques, montre ainsi la volonté de l'auteur de présenter l'ouvrage comme l'authentique histoire des ancêtres d'Arthur, ce qu'il maintient même pendant sa digression en racontant la découverte du manuscrit par le comte Guillaume de Hainaut. De cette façon, l'histoire des chroniques rejoint celle des rois anglais (puisque le chapitre 2 s'ouvre sur le mariage d'Edouard II et d'Isabelle de France) et de la maison de Hainaut. Le personnage du clerc Cresus, chargé de mettre par écrit les aventures des chevaliers de Perceforest, est présenté comme l'auteur de ce manuscrit retrouvé par le comte, ce qui permet d'intégrer l'innovation littéraire aux chroniques et de donner à cette invention généalogique une plus grande légitimité. Comme un *Speculum historiale*, le *Roman de Perceforest* rapporte ainsi les faits et gestes glorieux et dignes de mémoire des membres de la cour du roi d'Angleterre. Cependant, l'évangile de Nicodème au livre VI<sup>26</sup> semble faire écho à l'*Historia Regum Britanniae* du livre I : alors que le début du roman crée un lien avec l'Histoire en traduisant l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth, la fin montre l'accomplissement du processus de christianisation en s'appuyant sur l'histoire des évangiles. Le roman s'appuie donc sur une triple *translatio imperii, studii et fidei*<sup>27</sup>.

Entre la Foi et l'Histoire, il semblait intéressant de bâtir cette étude sur la deuxième catégorie du savoir citée par D. Hüe, la Nature.

D'après la *Physique* d'Aristote, la Nature doit être considérée comme un ensemble qui comprend tout ce qui porte en soi-même un principe de mouvement. Il faut comprendre ce principe de deux façons : soit l'être naturel est mu par un mouvement dans l'espace, soit par un mouvement de création et de destruction ou encore d'altération. De sorte que les objets qui sont des produits de l'art ne peuvent pas être considérés comme naturels puisque c'est par une cause

---

<sup>25</sup> BERTHELOT, Anne, « De la généalogie comme système herméneutique » dans *Perceforest, un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.239.

<sup>26</sup> Sur l'intégration de l'*Evangile de Nicodème* à *Perceforest*, voir CHARDONNENS, Noémie, « De l'apocryphe à la fiction: l'intégration de l'*Evangile de Nicodème* dans le *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 87-100.

<sup>27</sup> Sur cette triple *translatio*, résumée par DELAMAIRE, Anne, *Op. cit.*, p.6, voir l'ouvrage de FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

extérieure qu'ils sont mis en mouvement (par l'action d'une main par exemple) et qu'ils ne changent pas par eux-mêmes. Seuls les matériaux dont ils sont faits peuvent être soumis au changement comme la pourriture. C'est pourquoi Aristote considère la Nature comme « un principe et une cause de mouvement et de repos, pour l'être où ce principe est primitivement et en soi, et non pas par simple accident »<sup>28</sup>

Dans son article sur « The Ancient and Medieval conception of Nature », Jean-Luc Solère montre que cette définition aristotélicienne, quoique elle ait été intégrée à la conception chrétienne du monde, pose problème en ce qu'elle montre la Nature comme « the Great Whole and the principle which animates this whole and its parts, a sort of vital force diffused among natural beings<sup>29</sup> ». Un monde naturel, certes créé par Dieu, mais dans lequel il n'y aurait plus aucune intervention divine, ne pouvait convenir à la théologie chrétienne. C'est donc par des miracles qui vont à l'encontre des lois naturelles que se manifestent ponctuellement la volonté et la puissance divines.

Pourtant, dans le roman, nombreux sont les phénomènes qui semblent avoir une origine surnaturelle, qu'il s'agisse de monstres comme la Bête Glatissant ou les lions du royaume de l'Estrange Marche ou bien des enchantements produits par les magiciens et les fées qui ont rendu l'île de Bretagne célèbre pour ses merveilles. L'étude des savoirs dans *Perceforest* permettra de montrer que tous les éléments que le monde païen considérait comme non naturels et qu'il attribuait soit à une nature divine soit à une nature magique, font en fait partie du monde naturel.

Il s'agira ainsi de montrer que c'est en rationalisant ce que le monde païen considérait comme surnaturel, que l'auteur de *Perceforest* ramène monstres, enchanteurs et divinités dans la Nature et trace la stricte délimitation entre la sphère naturelle et la sphère divine en ce que la première est, contrairement à la deuxième, accessible à l'homme et à ses connaissances.

### **Le savoir et la magie, rapprochements et confusion**

Comme le souligne Joëlle Ducos, une partie du savoir qui fait l'objet de la présente étude, celui de la nature, est généralement « l'apanage des magiciens, devins ou fées auquel il faut ajouter la catégorie des clercs<sup>30</sup> ». Cette attribution s'expliquerait par l'ajout de la magie dans

---

<sup>28</sup> ARISTOTE, *Physique*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, A. Durand, 1862, livre II, chap.1, par.4.

<sup>29</sup> SOLERE, Jean-Luc, "The ancient and medieval conception of nature", *The Concept of Nature in Science and Theology*, [éd. N. Gregersen, M. Parsons et C. Wassermann], vol.3, 1995, p.40.

<sup>30</sup> DUCOS, Joëlle, « Science, magie et roman médiéval : de l'insertion du savoir dans le fictif », *Texte*, 43/44, 2008, p.67.

la classification des savoirs à côté de l'astronomie et de la divination. J. Ducos suppose alors que la création du personnage du clerc magicien représente un personnage au statut élevé, porté par le savoir qu'il maîtrise plus que tout autre<sup>31</sup>. L'ermite Dardanon dans *Perceforest* est la parfaite représentation du personnage de noble clerc magicien : chevalier de Priam, il suit Cassandre fuyant la guerre de Troyes jusqu'à arriver sur l'île de Bretagne avant même ses premiers rois. S'il s'est converti au Dieu Souverain dont il garde jalousement le temple, il n'en est pas moins expert en magie et, après avoir guéri Perceforest de sa longue mélancolie, il use exceptionnellement de ses anciens pouvoirs pour faire venir jusque dans son temple l'écu que le roi avait laissé dans son château. Il est également le meilleur astrologue de l'île puisqu'il est le seul vers qui la Reine Fée, experte elle-même dans cet art, peut encore se tourner pour interpréter des signes apparus dans le ciel après avoir consulté les meilleurs *astronomiens* de son royaume.

La présence des savoirs dans les épisodes merveilleux et faisant intervenir la magie, qui était frappante à la lecture de *Perceforest*, est également relevée par J. Ducos dans les romans arthuriens : « les insertions du savoir dans les romans arthuriens s'installent là où il semble le plus absent, dans les passages marqués par le fantastique et le merveilleux, autour des démons ou des scènes relevant de l'au-delà ou du surnaturel<sup>32</sup> ». Ce lien entre le savant et le magicien peut se voir notamment dans les noms des personnages Darnant et de Nardan. Le premier nom hante le roman et est celui d'un enchanteur, chef du lignage qui tient les forêts anglaises en dehors de l'autorité royale et qui s'illustre par des violences et des exactions inouïes, notamment à l'encontre des femmes. Le second est celui d'un philosophe qui, grâce à sa science, sauve de la calomnie la mère du Bossu de Suave accusée d'adultère. Le rapprochement entre les deux personnages est ici très tentant, non seulement à cause de la tendance de l'auteur à jouer sur les noms, comme l'a bien montré A. Berthelot<sup>33</sup>, mais aussi parce que la proximité entre leurs noms serait justifiée par celle de leurs pratiques.

Ainsi, comme le savant et l'enchanteur se révèlent étrangement proches, celles que le peuple de Bretagne appelle des fées se voient attribuer, comme aux médecins, des connaissances dans l'utilisation des simples et le traitement des maladies et des blessures, qu'elles portent parfois à un degré extrêmement élevé. C'est cette proximité entre les savoirs et la magie, qui va parfois jusqu'à la confusion, qui a permis de définir plus précisément le corpus de la présente étude.

---

<sup>31</sup> *Ibid*, p.68.

<sup>32</sup> *Ibid*, p.76.

<sup>33</sup> BERTHELOT, Anne, « Étymologies, dérivations et "connaissances": tours et détours de l'onomastique dans le *Roman de Perceforest* », *Le langage figuré*, [éd. G. Di Stefano], *Le moyen français*, 60-61, 2007, p. 51-61.

Il s'agira d'étudier les savoirs qui participent à la confusion entre nature et magie et ceux qui permettent de rationaliser et d'expliquer la pratique magique, c'est-à-dire la théorie des éléments et des sphères, la médecine ainsi que l'optique. En montrant que l'enchanteur ou la fée ne sont que d'habiles praticiens ou savants qui excellent dans leur domaine, ces savoirs participent à la délimitation de la sphère naturelle et de la sphère divine ainsi qu'à la progressive instauration d'un royaume chrétien débarrassé de ses croyances populaires et païennes.

### **Méthodes et approches**

Cette disparition des illusions et des féeries du merveilleux au profit des miracles et des révélations du christianisme montre que le roman opère un changement d'imaginaire. Jacques Le Goff en effet, montre que le Moyen Âge chrétien a fait un véritable travail d'intériorisation, privilégiant la perception interne des choses divines aux perceptions sensorielles externes reliées au paganisme<sup>34</sup>. C'est ce passage d'une sensibilité externe à une sensibilité interne qui voit le roman se christianiser en évoluant progressivement d'un imaginaire scientifique et merveilleux à un imaginaire chrétien. Ce phénomène s'accompagne également de la construction d'une représentation idéologique d'un pouvoir royal fort, incarné par un roi chrétien qui s'appuie sur la noblesse. Il n'est pas alors inutile de rappeler la distinction que fait J. Le Goff entre l'imaginaire et l'idéologique. En effet, considérant l'imaginaire comme faisant partie du champ de la représentation, il lui attribue une fonction créatrice et poétique, l'opposant en cela à l'idéologique :

L'idéologique est investi par une conception du monde qui tend à imposer à la représentation un sens qui pervertit aussi bien le « réel » matériel que cet autre réel, l'« imaginaire ». Ce n'est que par le coup de force qu'il réalise par rapport au « réel » contraint à entrer dans un cadre conceptuel préconçu que l'idéologique a une certaine parenté avec l'imaginaire<sup>35</sup>.

Cette parenté entre les deux concepts permet un glissement de l'imaginaire scientifique et du merveilleux chrétien à la représentation idéologique d'un roi savant et chrétien comme le sera Arfasen, héritier à la fois de la Reine Fée et du roi converti Perceforest.

---

<sup>34</sup> LE GOFF, Jacques, « Préface », *L'Imaginaire médiéval : Essais*, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>35</sup> LE GOFF, Jacques, *L'Imaginaire médiéval : Essais*, Op. cit. p.2.



Puisque le *Roman de Perceforest* intègre à la fiction le discours scientifique, il joue le rôle de médiateur entre deux types de discours. Cette médiation est étroitement liée à la création littéraire puisqu'elle produit un nouveau discours qui est propre au roman. Cette étude devra alors analyser les différentes structures et les nombreux dispositifs de médiation mis en place dans l'oeuvre en même temps que la question de sa réception. Si de nombreuses remarques ont été faites sur l'absence de précisions lexicales de l'auteur, elles ne s'attachent pas à démontrer précisément l'intérêt de l'utilisation de ces termes et la façon dont ils sont utilisés en étant intégrés à la fiction. Il nous semble alors que souligner ce processus qui s'opère sur des milliers de pages ne peut se faire sans une approche rigoureuse qui doit passer par une analyse lexicale précise. C'est pourquoi, la première partie de cette étude sera consacrée à retrouver les sources auxquelles certains passages du roman font référence en passant notamment par une étude lexicologique.

La seconde partie tentera plus particulièrement de montrer comment ces mêmes savoirs permettent de définir la sphère naturelle et comment la rationalisation opérée par les savoirs, qui permet de réunir tous les phénomènes païens à l'intérieur de cette sphère, participe à la christianisation du roman.

Cette rationalisation permet ensuite la réutilisation de ces savoirs dans la sphère politique. Après avoir intégré ces savoirs dans son oeuvre fictionnelle, l'auteur de *Perceforest* renoue en effet avec la visée éducative des encyclopédies en construisant progressivement, au gré de l'évolution de la représentation de l'Histoire et de la Foi dans son roman, le portrait du roi idéal, synthèse du savant, du chrétien et du souverain et c'est ce qui fera l'objet de notre dernière partie.

**PREMIERE PARTIE**

**MEDIATION DES SAVOIRS**  
**L'intégration des savoirs à la fiction**

# 1. La théorie des éléments et la théorie des sphères

## 1.1. La théorie des éléments

### 1.1.1. Les éléments et la création du monde

Dans son livre sur la *Métaphysique*, Aristote affirme que la vue est le plus important de tous les sens parce qu'il est le plus utilisé par l'homme pour accéder à la connaissance et que le désir de cette connaissance est quelque chose qui qualifie l'homme par nature. Pour connaître une chose, l'homme a besoin de connaître sa cause première. Or, selon Aristote, les causes que recherche l'homme dans sa quête de savoir « se disent en quatre sens » :

En un sens, par cause nous entendons la substance formelle, ou quiddité, (en effet la raison d'être d'une chose se ramène en définitive à la notion de cette chose, et la raison d'être primordiale est cause et principe) ; en un autre sens, la cause est la matière ou substrat ; en un troisième sens, c'est le principe du mouvement ; en un quatrième, qui s'oppose au troisième, la cause c'est ce pourquoi, ou le bien (car le bien est la fin de toute génération et de tout mouvement).<sup>36</sup>

Cette recherche des causes étant une préoccupation essentielle de l'homme, Aristote rappelle les tentatives de ses prédécesseurs pour identifier le principe des choses comme relevant de la nature de la matière :

Ce dont tous les êtres sont constitués, le point de départ de leur génération et le terme final de leur corruption, pendant que la substance persiste sous la diversité de ses déterminations, tel est, pour eux, l'élément, tel est le principe des êtres ; aussi estiment-ils qu'il n'y a ni génération, ni destruction, étant donné que nous ne disons pas que Socrate est engendré au sens absolu quand il devient beau ou musicien, ni qu'il périt quand il perd ces manières d'être, parce que le *substratum* demeure, savoir Socrate lui-même. C'est ainsi que ces philosophes disent qu'aucune des autres choses ne naît ni ne se corrompt, car il doit y avoir une réalité quelconque, soit une, soit multiple, d'où tout le reste est engendré, mais demeurant elle-même toujours.<sup>37</sup>

---

<sup>36</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, [éd. J. Tricot], Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2000, A, 3, 983 a, l.28-33.

<sup>37</sup> *Ibid.* A, 3, 983b, l.7-20

Cette substance qui « demeur[e] elle-même toujours » et qui peut être « une » ou « multiple » peut être identifiée aux quatre éléments dans le *Roman de Perceforest*. Ceux-ci y sont présentés comme la base de toute chose et de l'ensemble de la création divine :

Mais il convient, ainçois que je la vous donne, que vous me prometiez que vous aourerez doresnavant dessus tous dieux le Dieu souverain, celluy qui fist le ciel et les .IIII. elemens de nient, desquelz il fourma depuis toute creature.<sup>38</sup>

La nature primitive de ces éléments est soulignée par l'auteur du *Perceforest* qui les place à la base de tout (« *desquelz il fourma depuis toute creature* ») ainsi que leur nature primordiale puisqu'ils sont créés à partir du néant (« *de nient* »).

En plus de l'existence des quatre éléments, Aristote affirme qu'Empédocle considérait les éléments comme divisés en deux groupes bien distincts : le Feu dans un premier groupe, les autres éléments dans un second.

Cependant il ne s'en sert pas comme s'ils étaient quatre, mais comme s'ils étaient deux seulement, d'une part, le Feu pris en soi, et d'autre part, ses opposés, considérés comme une seule nature, savoir la Terre, l'Air et l'Eau. On peut s'en rendre compte à la lecture de son poème.<sup>39</sup>

Ce passage fait sans doute référence au fragment 62 d'Empédocle :

62. Allons, écoute maintenant comment le Feu quand il fut séparé, fit surgir les rejetons des hommes nés de la nuit et les femmes aux larmes abondantes ; car mon discours ne s'écarte pas du but et n'est point dépourvu de sagesse. Des types entièrement formés naquirent d'abord de la terre, ayant une portion à la fois d'eau et de feu. Ces types, ce fut le Feu qui les fit surgir, désireux d'atteindre son semblable ; mais ils ne montraient encore ni la forme charmante des membres féminins ni la voix et les parties qui sont propres aux hommes<sup>40</sup>.

Il y aurait donc une hiérarchie des éléments en haut de laquelle se trouverait le Feu. Dans un bref mais remarquable article intitulé « Les quatre éléments dans un roman de la fin du

---

<sup>38</sup> Traduction : « Mais il faut avant que je ne vous la donne, que vous me promettiez que vous honorerez dorénavant plus que tout autre dieu le Dieu souverain, celui qui fit le ciel et les quatre éléments du néant, à partir desquels il forma toutes les créatures. » (II, 2, par.461, 7-11).

<sup>39</sup> ARISTOTE, *Op. cit.*, A, 4, 985b.

<sup>40</sup> EMPEDOCLE, *Fragments, L'Aurore de la philosophie grecque*, [éd. J. Burnet, trad. A. Reymond], Paris, Hachette, 1919, fragment 62.

Moyen Âge<sup>41</sup> », Olivier Lafont étudie la théorie des quatre éléments dans un passage de *Perceforest*, expliquant la construction d'un reliquaire à la gloire du Dieu Souverain par le roi d'Angleterre. La conclusion indique notamment à quel point les ouvrages d'Aristote sont connus des auteurs médiévaux<sup>42</sup> et nous souhaiterions approfondir ces analyses, pour voir à quel point la théorie aristotélicienne influence le *Roman de Perceforest*.

Le reliquaire que le roi Perceforest fait fabriquer se compose de plusieurs parties: sur un « *piet [qui] estoit rond*<sup>43</sup> » repose un pilier en cristal<sup>44</sup> surmonté d'« *une ampoule a manière d'une pinte d'estain, atachie a l'or*<sup>45</sup> ». La particularité du pilier est d'être « creux » ce qui va permettre à Perceforest d'y déposer la relique. La suite de ce passage montre le choix des éléments et de l'ordre de leur disposition dans le reliquaire.

Car il print premierement de la terre, qui est le plus pesant des quatres, et en mist dedens le creux du pillier de cristal. Après il y mist de l'eau, et consequamment il y enclôit de l'aer, puis mist de l'oelle speciale dedens l'ampoule qui estoit sus le pillier. En ceste oille mist de la mesche, puis l'aluma. Ce fait, il s'eslonga ung petit, puis regarda le riche reliquiaire, car il lui pleut a merveilles, car l'en y veoit assez clerement les quatres elements<sup>46</sup>.

Comme le souligne O. Lafont, cette énumération fait référence à la théorie des quatre éléments et surtout à leur masse (« *le plus pesant* »), telle qu'elle est évoquée par Aristote dans *Du ciel* ou *De la génération et de la corruption*. En effet, le philosophe grec élabore un classement de ces éléments, le feu étant l'élément le plus léger et la terre le plus lourd : « ainsi, l'air est léger par rapport à l'eau et, par rapport à la terre, c'est l'eau qui est légère<sup>47</sup> ». Cependant, dans cet extrait du roman, seule la terre est décrite comme l'élément le plus lourd, tandis que les autres ne sont pas décrits. Une des variantes du livre III permet d'avoir davantage de précisions :

---

<sup>41</sup> LAFONT, Olivier, « Les quatre éléments dans un roman de la fin du Moyen âge », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 83e année, n°304, 1995, p.44-45.

<sup>42</sup> *Ibid*, p.45.

<sup>43</sup> III, 3, p.1, l.12.

<sup>44</sup> « *Ung pillier de cristail de la longueur de demi brace.* » (III, 3, p.1, l.19-20).

<sup>45</sup> III, 3, p.1, l.21-22.

<sup>46</sup> Traduction : « Alors il prit d'abord de la terre, qui est le plus pesant des quatre, et en déposa dans le creux du pilier de cristal. Après il y versa de l'eau, et ensuite il y enferma de l'air, puis il mit de l'huile spéciale dans l'ampoule qui était sur le pilier. Il ajouta une mèche dans cette huile puis l'alluma. Cela fait, il s'éloigna un peu, puis regarda le riche reliquaire, qui lui plut infiniment parce qu'on y distinguait nettement les quatre éléments. » (III, 3, p.2, l.32-40).

<sup>47</sup> ARISTOTE, *Du ciel*, [éd. P. Moraux], Paris, Belles Lettres, 1965, livre I, chap. 3, p.6.

Car des quatre elemens apparoit parmy le cristal tout en bas la terre, qui est la plus ville et la plus pesante, et dessus elle estoit l’eau clere et nette qui est mains pesante, et au plus hault estoit l’air qui est ancoires plus legier et plus cler que l’eau ne la terre. Et comme le plus noble et le plus leger des quatre elemens estoit le feu, qui s’amoustrait en l’ampoule a dessus des autres trois. Tantost que le roy eut regardé le joiel ung espace sans dire mot en pensant en son cœur le grant mistere qui estoit en cel ouvrage et aussi que la ramembrance en estoit belle, car du mendre des quatre c’est la terre, il n’est homme, tant soit sage, qui eust sceu a dire de quelle dignité le reliquiaire estoit enricy ne dequoy les quatre elemens furent premierement fais sinon de neant. Pourquoi le hault Dieu qui les fist tous quatre de neant fait moult a recommander et qui crea toutes aultres choses comme le soleil, la lune, les estoille et toutes choses terriennes, mesmes ses creatures qui sont de tant de manieres de façons. <sup>48</sup>

Dans cette variante on peut voir en effet une hiérarchisation des éléments très claire terre-eau-air-feu avec pour facteur discriminant leur masse et la séparation en deux groupes terre-eau-air et feu, puisque ce dernier est le seul élément qui n’est pas mis dans le pilier de cristal : il est déposé dans l’ampoule qui le surplombe, montrant ainsi à la fois son statut particulier et sa supériorité sur les autres éléments. Comme le souligne G. Roussineau dans ses notes du livre IV, cette classification est non seulement conforme à la cosmologie aristotélicienne mais elle est aussi communément admise au Moyen Âge puisqu’on peut la retrouver dans des ouvrages comme le *De Imagine Mundi* d’Honorius d’Autun:

Ex his (quatuor elementis) terra ut puta gravissima imum ; ignis ut puta levissimus, supremum obstinet locum ; alia duo medium, quasi quoddam soliditatis vinculum. Quorum aqua gravior, terrae proximum, aer levior igni primum possidet locum<sup>49</sup>

---

<sup>48</sup>Traduction : « Car des quatre éléments apparaissait tout en bas à travers le cristal, la terre, qui est l’élément le plus vil et le plus pesant, et au-dessus d’elle on pouvait voir l’eau transparente et pure qui est moins pesante. Plus haut encore se trouvait l’air qui est encore plus léger et transparent que ne le sont l’eau et la terre. Et en tant qu’élément le plus noble et le plus léger des quatre, on trouvait le feu qui était visible dans l’ampoule au-dessus des trois autres éléments. Quand le roi eut regardé le joyau l’espace d’un instant sans dire un mot, il songea en son cœur au grand mystère qui entourait une telle œuvre et aussi que rappeler cette création était beau, car le moindre des quatre éléments, la terre, il n’y a homme, aussi sage soit-il, qui aurait pu dire comment elle avait été créée, ni de quelle dignité le reliquiaire était enrichi ni de quoi les quatre éléments furent premièrement formés sinon de néant. C’est pourquoi le haut Dieu qui les fabriqua tous les quatre à partir du néant doit être grandement loué, lui qui créa toutes les autres choses comme le soleil, la lune, les étoiles et toutes les choses sur Terre, même ses créatures qui sont si diverses. » (III, 2, Variante 2/38, p.238).

<sup>49</sup> Traduction : « Parmi eux (les quatre éléments) c’est la terre qui est supposée être la plus lourde et la plus basse ; c’est le feu qui est supposé être le plus léger, il se tient à l’endroit le plus éloigné ; les deux autres sont au milieu, presque comme s’ils avaient un certain lien de solidité. De ces deux éléments, l’eau est la plus lourde, elle est la plus proche de la terre, et l’air le plus léger : il occupe le lieu le plus proche du feu. »

Cette séparation du feu d'avec les trois autres éléments n'est cependant justifiée que par le fait que sa masse est la plus légère, ce qui n'explique pas pourquoi ce n'est pas, par exemple, la terre qui, comme la plus pesante, ne pourrait pas être mise à l'écart, tout en bas du pilier. Une explication plus précise est donnée lors d'une autre description du reliquaire au livre IV :

Car, comme veoir poués en cestui reliquiaire, il y a, tout au dessoubz, de la terre, comme il appert parmi le cristal, qui est le plus trouble et le plus pesant de tous les quatre ellemens. Et sur ceste terre a de l'eaue, qui est le plus cler et le plus legier. Et après celle eaue ay mis de l'air, qui est aincoires plus legier et plus cler que l'eaue. Et dessus ces elemens vous poués voir en celle lampe du feu, qui est le plus legier des quatre, car lui par sa force puet les autre trois convertir en lui par samblance de couleur, mais nul des trois aucunement ne le puet faire du feu<sup>50</sup>.

Si Empédocle considère les éléments comme s'ils n'étaient que deux avec le Feu d'un côté et les autres éléments « considérés comme une seule nature », cet extrait de *Perceforest* n'en pose pas moins problème. Qu'est-ce qu'en effet que cette idée que le feu « *par sa force puet les autre trois convertir en lui par samblance de couleur, mais nul des trois aucunement ne le puet faire du feu* » ? En fait la supériorité du feu est fondée sur l'idée qu'il est seul capable de « convertir » les éléments en lui, ce que l'on peut retrouver chez Galien dans *Sur les Eléments selon Hippocrate* :

D'autres disent de même que c'est le feu qui est l'élément. Ils s'appuient sur le fait que c'est la condensation et l'épaississement du feu qui engendrent l'air ; que, lorsque le feu subit la même action sous une forme encore plus forte et est tassé encore plus fortement, il se transforme en eau ; et que, sous l'effet d'une plus grande compression encore, il devient terre. D'où ils concluent, d'eux-mêmes, que c'est bien le feu l'élément<sup>51</sup>.

---

Texte original cité par G. Roussineau dans *Le Roman de Perceforest*, IV, 2, p.1147-1148, note 76/2280.

<sup>50</sup> Traduction : « Car, comme vous pouvez le voir en ce reliquaire, il y a, tout en bas, de la terre, ainsi qu'il apparaît à travers le cristal, qui est le plus trouble et le plus pesant de tous les quatre éléments. Au-dessus de cette terre il y a de l'eau, qui est plus claire et plus légère. Après cette eau j'ai mis de l'air, qui est encore plus léger et plus clair que l'eau. Au-dessus de ces éléments vous pouvez voir dans cette lampe du feu, qui est le plus léger des quatre, car lui, par sa seule force, peut convertir les trois autres en lui par identité de couleur, mais aucun des trois ne peut le faire avec le feu. » (IV, 1, p.76, 2266-2280).

<sup>51</sup> GALIEN, *Sur les Eléments selon Hippocrate*, édité dans *Les Présocratiques* [D. Delattre, J.-P. Dumont, J.-L. Poirier], Paris, Gallimard, 1988, p.136.

L'idée que cette conversion se fait par « *samblance de couleur* » peut faire référence à l'analogie entre la lumière et le feu, puisque c'est la lumière qui éclaire les objets et qui les rend visibles, ce que les autres éléments ne peuvent faire pour le feu. C'est cette idée de non-réciprocité que l'on retrouve notamment chez le Pseudo-Aristote dans le *De Coloribus* :

Que la lumière est la couleur du feu, cela est montré par le fait que l'on ne lui reconnaît aucune autre couleur que celle-ci et parce que lui seul est visible par lui-même, et les autres objets grâce à lui. <sup>52</sup>

La conversion des éléments, telle qu'elle est soutenue par Empédocle et par Galien, montre que ceux-ci ne se détruisent ni ne se créent et qu'ils ne sont pas non plus immuables. Le principe du mouvement des éléments se retrouve dans le fragment 17 d'Empédocle dont Aristote parle dans sa *Métaphysique*<sup>53</sup>. Empédocle dégage deux mouvements : un mouvement de séparation, qu'il nomme la Haine et un mouvement de réunion, appelé l'Amitié. Ceux-ci sont à l'origine de l'engendrement et de la destruction des choses puisqu'ils permettent d'assembler et de séparer les éléments.

Mon discours sera double : car tantôt l'un a grandi pour subsister seul par la réunion des plusieurs, tantôt il s'est divisé pour leur donner naissance. Ils sont donc mortels et double est leur genèse, double leur fin; 65 car, d'un côté, la réunion de toutes choses engendre et tue, de l'autre, leur désunion produit et dissipe. Or, il n'y a jamais de terme au changement perpétuel, car tantôt l'Amitié rassemble toutes choses en une, tantôt elles se séparent, entraînées par la Haine. 70 Ainsi, en tant que l'un naît des plusieurs, et qu'à leur tour, ceux-ci se constituent par sa division, en ce sens l'un et les autres commencent et ne durent pas éternellement. Mais en tant que jamais il n'y a de terme au changement perpétuel, en ce sens ils subsistent toujours dans un cycle immuable. <sup>54</sup>

Les notions de Haine et d'Amitié se retrouvent elles aussi dans le roman sous les noms de Discorde et d'Amour :

---

<sup>52</sup> PSEUDO-ARISTOTE, *De coloribus*, [trad. C. Hugonnet], 2000, édition électronique, [http://www.academia.edu/5671704/Traduction\\_du\\_De\\_Coloribus\\_du\\_Pseudo-Aristote](http://www.academia.edu/5671704/Traduction_du_De_Coloribus_du_Pseudo-Aristote).

<sup>53</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, *Op.Cit.*, A, 3, 984a, 6-12

<sup>54</sup> EMPEDOCLE, *Fragments, De Thalès à Empédocle*, [éd. A. Diès], Paris, Gauthier-Villars et Cie, 1930, fragment 17.



Extrait 1 :

« Et vous sçavez que deux contraires choses ne se peuvent accorder ne anouer ensemble, ainçois y a tousjours discorde et ne puent approuchier l'un l'autre<sup>55</sup>»

Extrait 2 :

« Car le createur a cy endroit les quatre ellemens mys sy d'acort que les ungs ne guerroient les autres ains sont paisibles enssamble comme l'amant avecq l'amie<sup>56</sup> »

La métaphore amoureuse de l'extrait 2 montre bien cette notion d'Amour, tandis que le verbe « *guerroier* » renvoie à celle de Discorde, explicitement nommée dans l'extrait 1.

### 1.1.2. Les humeurs et le corps humain

Puisque les éléments agissent les uns sur les autres, mus par Discorde et Amour, et que les éléments sont les matières qui forment le corps humain ainsi que toute chose, comme nous l'avons dit, ces changements et ces destructions se retrouvent eux aussi dans le corps. Le livre IV, par exemple, marque l'apogée du règne du roi qui était en plein développement dans les trois premiers livres :

Au gentil mois que le roy des planettes monte en son plus hault signe pour degaster toutes mauvaises moisteurs tant ou poeuple humain comme en tous fruits par sa tres grande challeur qui a tant de vertus que tout seroit perdu et pourri se par ses rais n'estoient resuscité, a celle heure estoit le noble roy Perceforest aux fenestres de son Franc Palais rendant graces au Dieu Souverain pour l'attemprance des cieux et de l'aer qu'il veoit si ordonné et disposé qu'il sambloit que le createur de toutes choses l'eust pourvu par especial pour exaulcier sa feste afin que personne ne se peust plaindre de sa challeur<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> Traduction : « Et vous savez que deux choses contraires ne peuvent s'accorder ni s'entendre, ce qui fait qu'il y a toujours discorde entre eux et qu'ils ne peuvent approcher l'un de l'autre. » (I, 1, par.234, 7-10).

<sup>56</sup> Traduction : « Car le créateur a ici mis les éléments dans une telle harmonie qu'aucun ne guerroye l'autre, ce qui fait qu'ils vivent paisiblement ensemble comme un amant aime son amie. » (IV, 2, p.1006, 816-818).

<sup>57</sup> Traduction : « Au noble mois où le roi des planètes monte en son plus haut signe pour faire s'évaporer toute la mauvaise humidité tant du peuple humain que des fruits par sa grande chaleur qui a tant de vertus que tout serait perdu et pourri si le monde n'était ressuscité par ses rayons, à ce moment-là donc le roi Perceforest se tenait aux fenêtres du Franc Palais, rendant grâce au Dieu Souverain pour la douceur des cieux et de l'air qu'il voyait dans un ordre et une disposition si parfaites qu'il semblait que le créateur de toutes choses avait spécialement œuvré pour embellir sa fête et que personne ne puisse se plaindre de sa chaleur. » (IV, 1, p.2, 1-15).

Si le passage fait intervenir l'élément de l' « *aer* », le reste du texte ne fait que citer deux qualités : « *moisteurs* » et « *chaleur* ». Les qualités sont, selon la théorie aristotélicienne, au nombre de quatre – le froid, le chaud, l'humide et le sec – et chaque élément est ainsi associé à deux qualités : le feu est chaud et sec, l'air chaud et humide, l'eau froide et humide et la terre froide et sèche. Les saisons sont elles aussi associées à chacun des éléments, le printemps étant la saison de l'air, l'été celle du feu, l'automne celle de la terre et l'hiver celle de l'eau. On voit ici que ces différents points sont réunis dans le texte puisque la fête se situe à la fin du printemps, chaud et humide, que le soleil de l'été vient assécher. Les saisons sont associées non seulement à des qualités mais aussi à des âges de la vie de l'homme. Ici la fin du printemps, saison de l'enfance, et le début de l'été, saison du jeune homme, marquent dans le livre IV le début de la période des mariages des jeunes chevaliers et des jeunes filles. On voit que ce passage se situe à un moment où l'équilibre des éléments est parfait, comme le montre le mot « *attemprance* » que nous avons traduit par « la douceur » parce que la chaleur modérée est la manifestation météorologique de l'équilibre des éléments – Perceforest remercie d'ailleurs le Souverain Dieu d'avoir évité la chaleur trop forte de l'été – mais c'est aussi le moment où les jeunes chevaliers sont à l'apogée de leur puissance physique et ont accompli leurs plus grands exploits. Le déséquilibre entre les quatre éléments devient alors plus prononcé à mesure que ces chevaliers avancent en âge, et la vieillesse va être le théâtre du combat des éléments, quand la jeunesse représentait l'équilibre parfait. Ainsi, quelque temps après cette grande fête du Dieu Souverain, c'est un Perceforest fatigué par l'âge qui explique à son peuple l'affaiblissement de son corps dû au combat des éléments qui le composent :

Car je voy en moy que les quatre elemens dont je suis fait maintenant sont en discorde, lesquelz furent jadis en moy paisibles, car la chaleur qui est en moy et qui proucede du feu si guerroie et hait a mort la moisteur qui est en moy, laquelle vient de l'eaue, pourquoy mes membres m'en sechent et amoindrissent ; et la peau de dessus moy qui ce a couvert en restraiche et noirchist et traist prez des os, et la moisteur si le deffent ce qu'elle puet et destruit la chaleur, tant qu'il convient que l'une et l'autre sy amoindrissent en moy dequoy je diminue cascun jour, comme il appert.<sup>58</sup>

---

<sup>58</sup> Traduction : « Car je vois en moi que les quatre éléments dont je suis fait maintenant sont en discorde, ces mêmes éléments qui étaient jadis en moi paisibles, car la chaleur qui est en moi et qui provient du feu guerroie et voue une haine mortelle à la moiteur qui est en moi, laquelle moiteur provient de l'eau, c'est pourquoi mes membres s'assèchent et s'amoindrissent ; la peau qui me recouvre a battu en retraite, a noirci, s'est retirée près des os ; la moiteur la défend autant qu'elle peut et détruit la chaleur, au point qu'elles finissent l'une et l'autre par s'amoindrir en moi, à cause de quoi je diminue chaque jour, comme on peut le voir. » (IV, 1, p.506-507).

La métaphore guerrière qui a déjà été utilisée pour signifier la Discorde entre les éléments<sup>59</sup> est reprise ici pour montrer la destruction progressive du corps du roi. Dans le discours de Perceforest, on note que les deux conséquences de la discorde entre les éléments sont l'assèchement, après l'attaque du feu sur l'eau, et la froideur, provoquée par la « *moisteur* » qui tue la chaleur. Or le froid et le sec sont les deux qualités qui sont associées à la terre, qui correspond, d'après la théorie des éléments, à l'âge de la maturité. Quant à la vieillesse, si elle voit dominer les qualités froide et humide, le roman insiste davantage sur le froid de la vieillesse<sup>60</sup>, puisque c'est l'absence totale de chaleur qui va signifier la mort. L'état de décomposition du corps mort est lui aussi traité dans le passage qui raconte la momification d'un chevalier de l'époque de Perceforest :

Extrait 1 :

Et tant y demoura que les humeurs de son corps secherent, dont il ala a neant, si qu'il chei en entroublance. Et au vouloir de son Createur, il vesqui en ceste chaiere seant un an entier sans boire et sans mengier fors de la roussee du ciel qui sur lui cheoit par une raiere. Et quant la challeur eult tout degasté et consumé et que le cœur senti la deffaulte, il estaindy, car morir convient<sup>61</sup>

Extrait 2 :

Quant l'ame fut hors du corps, il demoura si sec et si vuit que pourreture ne sceult a quoi aherdre ne nature ne peult en lui engendrer vers, sicques oncques flaireur de puanteur de son corps n'issi, anchois fut tout parsechié, que nature n'y peult faire mauvaise engendrure<sup>62</sup>

Le texte insiste particulièrement sur un aspect, l'assèchement total du cadavre du chevalier (« *secherent* », « *si sec* », « *parsechié* »), sans doute afin de mettre en valeur son caractère exceptionnel. En effet, l'extrait 2 montre bien que la conséquence normale de la mort sur le corps humain est la décomposition et la pourriture, que la sécheresse extrême et inhabituelle du

---

<sup>59</sup> IV, 1, p.568, 586-589.

<sup>60</sup> « *Par la froideur et amoindrissement de viellesse.* » (IV, 1, p.481-482, 14-15).

« *Si se coucha sur son lit et se fist couvrir comme celluy qui cuidoit avoir froid, si comme il avoit de froidure de viellesse qui reschauffer ne se pouoit.* » (VI, 1, par.729, 14-17).

<sup>61</sup> Traduction : « Il resta là si longtemps que les humeurs de son corps séchèrent, il perdit conscience et la raison. Grâce à la volonté de son Souverain Créateur, il vécut assis sur cette chaise pendant un an entier sans boire ni manger à part la rosée du ciel qui gouttait sur lui par une fente. Quand la chaleur eut tout détruit et brûlé et que son cœur sentit sa faiblesse, il s'éteignit, car son heure était venue. » (V, 1, par.558, 41-47).

<sup>62</sup> Traduction : « Quand l'âme fut sortie du corps, il resta si sec et si vide que la pourriture ne sut où s'implanter et que Nature ne pouvait pas faire naître de vers, ce qui fait que jamais ce corps n'exhala aucune puanteur, car il était complètement desséché, au point que Nature ne pouvait y faire naître des vermines. » (V, 1, par.559, 1-5).

corps empêche de développer. A partir de cet exemple, on peut déduire que l'état normal du corps cadavérique est certes l'absence de chaleur mais aussi la présence d'humidité, ce qui correspond au passage de la terre froide et sèche à l'eau froide et humide de la vieillesse. La chaleur vitale s'éteignant et laissant la place au froid et à l'humide permet à la « *pourriture* » de se développer et aux vers de proliférer sur le corps devenu sans vie. A partir de cet exemple, on peut voir la volonté de l'auteur du *Perceforest* de montrer que l'action des éléments sur le corps humain se fait à travers ces quatre qualités énoncées par Aristote. Les effets et actions de ces qualités dépendent de leur équilibre ou déséquilibre, comme on le voit dans le discours du roi Perceforest. Elles sont liées aux humeurs, ces fluides produits par le corps correspondant chacun à un élément et à deux de ces qualités, qui vont déterminer le caractère de l'homme.

Ainsi, si l'humeur dominante dans un corps est le sang, qui est chaud, humide et associé à l'air, alors l'homme aura un tempérament sanguin. L'humeur bilieuse, associée au feu, correspond au tempérament colérique, l'humeur produite par la rate, la bile noire, est celle du tempérament mélancolique, associé à la terre, et le flegme celle du tempérament flegmatique associé à l'eau. Par exemple quand le jeune Perceforest sombre dans la mélancolie au livre II il est décrit comme « *sy anienty et non challant*<sup>63</sup> ». Or le terme *non challant* est un emprunt au verbe latin *calere* qui signifie « être chaud ». Cette absence de chaleur, contraire à la jeunesse du monarque, montre un soudain déséquilibre des humeurs de son corps et sa nonchalance est donc un symptôme de sa maladie mélancolique.

En effet, la qualité qui est liée à la jeunesse est la chaleur : au livre III le jeune Nestor, sur la puberté duquel le texte insiste particulièrement à ce moment-là, est « *chault et hardy*<sup>64</sup> », tout comme Passelion au livre IV<sup>65</sup>, et on nous dit d'Estonné au livre III également que « *de sa propre nature il estoit chault et hastif*<sup>66</sup> ». De fait si les trois chevaliers sont décrits comme *chault*, il est remarquable que le premier, Nestor, soit *hardy* quand Estonné est *hastif*. Car la hâte, contrairement à la hardiesse, est liée à l'excès et elle est en cela considérée comme un défaut, un emportement de celui qui s'y laisse aller. Nestor représente sans doute la jeunesse sanguine, aux complexions chaudes et bien équilibrées, tandis qu'Estonné est très nettement d'un tempérament colérique : il est toujours dominé par une complexion chaude mais son tempérament bascule souvent dans l'excès et il est très facile de provoquer ce chevalier, ce qui explique pourquoi le facétieux Zéphir en a fait la cible privilégiée de ses farces. Pour parfaire

---

<sup>63</sup> Traduction : « Complètement anéanti et abattu. » (II, 1, par.434, 14).

<sup>64</sup> III, 2, p.258, 46.

<sup>65</sup> « *Lui qui estoit chault de sa nature.* » (IV, 2, p.878, 25-26).

<sup>66</sup> III, 3, p.118, 870-871.

le tempérament colérique du personnage d'Estonné, celui-ci est toujours représenté au même âge : si l'on voit Nestor nouveau-né au livre I, enfant et jeune homme aux livres II et III puis jeune adulte au livre IV, Estonné, lui, est toujours représenté en un homme adulte, puisqu'il est déjà chevalier au service de Gadiffer avant même la naissance de Nestor et qu'il meurt neuf mois seulement après son mariage. Nous nous sommes également demandé si l'hyperactivité sexuelle d'Estonné n'avait pas un lien avec son tempérament colérique et donc bilieux. En effet, l'excès de chaleur produit par le tempérament colérique du comte écossais pourrait expliquer son caractère particulièrement libidineux et peut-être aussi pourquoi Zéphir, après lui avoir fait croire qu'une jeune fille allait combler ses désirs, lui lance toujours de l'eau (ou le fait tomber dans l'eau) puisqu'elle représente l'élément aux qualités opposées (froide et humide) à celle du feu (qui est chaud et sec). Ainsi au livre III, Estonné est le parfait représentant du tempérament colérique du jeune adulte, tandis que Nestor, encore tout jeune chevalier, reste associé au tempérament sanguin.

Le tempérament se retrouve à plusieurs reprises dans le roman sous le terme de *complexions*. Lorsque le terme est utilisé comme adjectif, il montre l'agencement entre les humeurs du corps, voire un équilibre quand il est précédé de *bien* :

Adont fut la nourrice appelée, qui estoit ancienne a merveilles. Toutefois estoit elle ancoires forte et bien a elle, aussi elle estoit bien complexionnee.<sup>67</sup>

« *Complexionnee* » vient marquer principalement l'idée de proportion, comme c'est le cas dans la description de Gallafur au livre V : « *Nature, qui habondoit en lui bien complexionnee*.<sup>68</sup> » Ainsi l'être *bien complexionne* sera soit un jeune homme ou une jeune femme – la jeunesse étant l'âge de l'équilibre des humeurs – soit une personne d'un âge plus avancé mais en excellente santé.

Quand Neronés déguisée administre à son père les traitements adéquats à sa maladie, celui-ci s'étonne de la maîtrise de ce jeune garçon inconnu qui se justifie ainsi : « *j'ay longtemps servi ung noble homme assez samblable a voz complexions*.<sup>69</sup> » Et l'on nous explique la différence de caractère entre Olofer et Gallafur<sup>2</sup> comme venant du fait « *qu'ils furent de diverses complexions*<sup>70</sup> ». Le pluriel du terme dans le cas de Néronés fait référence à l'agencement

---

<sup>67</sup> Traduction : « Alors la nourrice, qui était extraordinairement âgée, fut appelée. Cependant, elle était encore forte et énergique, et elle était également de constitution robuste. » (VI, 1, par.468, 11-14).

<sup>68</sup> V, 1, par.284, 27-28.

<sup>69</sup> III, 2, p.255, 416-417.

<sup>70</sup> VI, 2, par.980, 3.

spécifique des différentes humeurs du corps de son père, sans précision quant à l'humeur dominante. Dans l'exemple d'Olofer et Gallafur<sup>2</sup>, le terme de *complections* vient désigner l'ensemble des humeurs qui déterminent non plus l'état de santé mais les goûts de ceux dans les corps desquels ces humeurs dominent : la complexion d'Olofer en fait un grand chasseur, quand celle de Gallafur<sup>2</sup> le prédestine à être un maître en astrologie.

### 1.1.3. Les manifestations de la mélancolie

Après avoir tenté de définir ce qu'étaient les humeurs et les éléments, nous voudrions particulièrement nous arrêter sur le champ lexical de la mélancolie dans le roman. Au cours de nos recherches, nous avons en effet procédé au relevé de toutes les occurrences du mot *melancolie*. Sur un total de 99 occurrences relevées dans le texte, on retrouve en grande majorité (76 occurrences) la forme substantivée « *merancolie* » / « *melancolie* », mais aussi les formes verbales « *merancolier* » (15 occurrences), « *merancoliant* » (une seule occurrence) et plus rarement l'adjectif « *merancolieux* » (7 occurrences). Le terme *melancolie* est donc extrêmement présent dans le texte, surtout si on le compare avec les autres humeurs qui ne sont évoquées que par une des qualités qui les caractérisent, ce qui les rend parfois difficiles à distinguer, comme nous l'avons montré notamment pour la nature chaude du colérique Estonné et du sanguin Nestor. Parmi les termes relevés, seuls 4 d'entre eux sont utilisés avec un sens général, le reste des occurrences s'appliquant à plus d'une trentaine de personnages<sup>71</sup>. Le problème que posent ces termes est la richesse du mot *melancolie* qui peut tout aussi bien avoir une signification médicale et renvoyer à un excès de bile noire ou un sens très atténué et qui ne vient que souligner la rêverie d'un personnage. Il sera donc intéressant, dans un premier temps, de dégager les différents sens du mot « mélancolie » et d'essayer de montrer que le terme évolue tout au long du roman, ce qui permettra par la suite d'utiliser ces classifications lorsque nous étudierons le mouvement général du roman. Pour cela, nous avons repris les différentes acceptions notées dans le *Dictionnaire du Moyen Français*<sup>72</sup> qui contient une notice différente pour le substantif, le verbe et l'adjectif.

---

<sup>71</sup> Pour plus de précisions, se reporter à l'annexe 1 « la mélancolie et ses traductions ».

<sup>72</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), <http://www.atilf.fr/dmf>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/melancolie>.

## *Maladie et mélancolie*

Le terme de *melancolie* n'est jamais pris dans son premier sens de « bile noire », en tout cas jamais clairement. Lors d'un tournoi qui oppose les jeunes chevaliers de l'île de Bretagne, Exillé frappe son adversaire :

Le sang lui devalloit du chief au long de la face, qui doubloit sa melancolie,  
dont il estoit moult doulant<sup>73</sup>

Il semble qu'on puisse voir deux significations à ce passage : *melancolie* peut avoir un sens extrêmement atténué et venir signaler le dépit du chevalier qui augmente lorsqu'il constate sa blessure. Cependant la construction syntaxique de la phrase ne semble pas aller dans ce sens : la relative « *qui doubloit sa melancolie* » fait référence au sujet « sang » tandis que la seconde relative « *dont il estoit moult doulant* » fait référence à la « *melancolie* ». Ainsi ce n'est pas la vue du sang qui dépite le chevalier mais bien l'augmentation de sa mélancolie. Or cette augmentation est provoquée par un déséquilibre d'humeurs, conséquence de la perte du sang, humeur opposée à la bile noire de par ses caractéristiques. A partir de là, on pourrait considérer que le terme de *melancolie* ici fait référence à la bile noire et a donc un sens très fort.

On peut éventuellement trouver une acception qui répond à celui d' « une des humeurs cardinales » au livre III lorsque Pernehan, le maître de Nestor, lequel se fait nommer Tarquin, s'inquiète d'avoir été provoqué en duel par un géant : « *quant Tarquin vey son seigneur en telle melancolie, adont comme chault et hardy il lui dist*<sup>74</sup> ». Le passage dans lequel s'inscrit cette citation insiste, comme nous l'avons dit, sur la jeunesse de Nestor que le texte montre en pleine puberté, ce qui nous permet de faire le rapprochement entre la qualité « chaleur » et le tempérament sanguin. Si le premier sens est bien sûr l'angoisse de Pernehan à l'idée de se battre contre un géant, le parallèle avec les qualités du tempérament de Nestor nous permettrait d'interpréter le terme *melancolie* comme répondant à ce premier sens d' « une des quatre humeurs cardinales », mais il s'agit là du seul exemple que nous avons pu relever dans l'ensemble du roman.

Les exemples relevant du sens assez proche d' « état psychique caractérisé par des aspects maladifs pouvant aller jusqu'à la folie dus à des accès de bile » sont plus nombreux. Le chevalier Péléon au livre I, à la suite d'une blessure qu'il considère comme une humiliation, devient fou

---

<sup>73</sup> Traduction : « le sang lui coulait de sa tête, dévalant son visage, ce qui doublait sa mélancolie, dont il était fort en peine. » (V, 1, par.42, 16-18).

<sup>74</sup> III, 2, p.258, 45-46.

et part dans la forêt au grand galop. Le terme de mélancolie n'est cependant pas utilisé pour désigner son état et la seule occurrence que nous avons pu relever est au livre II où l'on nous dit que Péléon « *vint en melancolie de soy armer*<sup>75</sup> » mais on voit que le sens ne peut être plus atténué et renvoie ici à une lubie bizarre, un comportement qu'il est difficile d'expliquer et qui s'accorde bien avec le qualificatif de « *sot*<sup>76</sup> ». Cependant, cette signification du mot *melancolie* est aussi utilisée dans le même sens lorsque le roi Perceforest refuse de prendre les armes (« *telle fut sa merancolie que oncques ne se voulut armer*<sup>77</sup> »). De plus, la sottise du chevalier Péléon n'est pas sans importance, puisque la longue mélancolie du roi Perceforest le fait aussi se comporter comme un *ydeote* :

La mort du roy Alexandre, qui du tout l'avoit embatu en subite merancolie qui luy avoit tollu joye et confort, tellement que tous ceulx qui le veoient le tenoient pour ydeote et rassoté.<sup>78</sup>

Le terme « *rassoté* » qualifie un comportement enfantin qui, s'il peut être associé à la sottise, renvoie aussi à la folie. Quant à ceux qui qualifient le roi d'*ydeote* et qui se livre à beaucoup de « *nicetez* »<sup>79</sup>, ils correspondent également à ce que dit Bernard de Gordon lorsqu'il montre que la maladie mélancolique est à l'origine d'un comportement enfantin et sot parce que la bile noire de la mélancolie obscurcit à la fois l'entendement et la raison du malade :

Et c'est ce que dit G[alien] en la fin de la quinte partie du livre De morbo : ce n'est pas merveille si les mélancolieux se doutent ; car ils portent continuellement avec eux la cause de peur car leur âme est enveloppée en obscurité ténébreuse et l'âme ensuit les passions du corps ; et pour ce il se doute ainsi que font les enfants et les fols et ont peur en ténèbres, et de nuit les hardis n'ont point de peur en ténèbres.<sup>80</sup>

Au début de la maladie du roi, celle-ci ne semble être considérée que comme un état de profonde tristesse plutôt que de folie puisqu'il n'y a aucun médecin présent pour le soigner et

---

<sup>75</sup> Traduction : « Eut la manie de s'armer. » (II, 1, par.63, 6).

<sup>76</sup> « *Or avint ung jour que le chevalier aloit par la salle esbanoiant comme celluy qui estoit tout sot.* » (II, 1, par.63, 1-2).

<sup>77</sup> II, 1, par.402, 10.

<sup>78</sup> Traduction : « La mort du roi Alexandre, qui l'avait subitement fait sombrer dans une profonde dépression, lui avait enlevé toute joie et tout réconfort au point que tous ceux qui le voyaient le prenaient pour un sot et un gâteux. » (II, 1, par.266, 7).

<sup>79</sup> « *Du roy n'estoit nouvelles fors en toutes nicetez.* » (II, 1, par.328, 17).

<sup>80</sup>BERNARD DE GORDON, Cité par DANDREY, Patrick, *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 2005, p.422.



seul l'entourage du souverain reste à ses côtés dans les premiers temps pour tenter d'en appeler à sa raison en l'admonestant<sup>81</sup>.

La seule occurrence qui s'accorderait au sens fort du mot *melancolie* serait celle du paragraphe 434 du livre II, lequel montre les demoiselles des forêts qui tentent de soigner Perceforest :

Et sy devez savoir que les dames et les damoiselles des forestz furent merueilleusement courroucees de son ennuy, et en especial Sarra, Fraise, Cicora, Falize, Gloriande du Chastel Darnant et Sibille du Chastel Vermeil. Ces .VI. damoiselles vindrent visiter le roy et mirent paine par douces parolles et par toutes les medecines qu'elles sceurent a ce que le roy revenist a sons sens. Mais il estoit sy anienty et non challant qu'il ne respondoit a chose que on luy deist ne n'avoit saveur ne entendement.<sup>82</sup>

Ce terme de « *non challant* », dont nous avons parlé plus haut, renvoie directement à la maladie mélancolique, et ce d'autant plus qu'il est utilisé dans un contexte médical, où les femmes de la forêt échouent à prodiguer leurs soins au souverain.

Si la mélancolie de Perceforest est un état d'abattement profond et d'apathie, elle peut être également une folie furieuse lorsqu'elle touche Estonné. Ce personnage, que nous avons décrit comme le type même du tempérament colérique, est parfois lui aussi sujet à des accès de mélancolie qui, au livre III, se traduisent par une violence extrême comme quand le comte écossais voit approcher les navires romains de l'île de Bretagne : « *lors il cuida que ce fussent les Romains, dont il eut tel despit et melancolie qu'il en eust bien l'un mengé aux dens*<sup>83</sup> ». Le chevalier est clairement pris d'un accès de rage provoqué par un excès de bile mais cette réaction ne ressemble pas à celle de Perceforest ou de Péléon qui ne sont pas possédés par une folie furieuse – quoique l'état de Péléon soit parfois violent puisqu'il blesse gravement le petit-fils de l'ermite Pergamon qui l'avait recueilli. On peut penser que c'est le caractère colérique d'Estonné qui donne à sa mélancolie une manifestation extrêmement violente à ce moment-là.

---

<sup>81</sup> « *Quant le roy entedy ceulx qui l'admonnestoient de laissier sa merancolie pour son bien et pour son honneur.* » (II, 1, par.268, 1).

« *Or advint ung jour par la volenté de Nostre Seigneur que le gentil roy gisoit lez sa mouilliere la royne, qui tousjours le preschoit et admonnestoit qu'il se vouldist adviser sur la merancolie qu'il avoit et qu'il la vouldist laissier.* » (II, 1, par.400, 1-5).

<sup>82</sup> Traduction : « Et vous devez savoir que les dames et demoiselles des forêts furent effondrées de son mal, et particulièrement Sarra, Fraise, Cicora, Falize, Gloriande du Chastel Darnant et Sibille du Chastel Vermeil. Ces six demoiselles vinrent rendre visite au roi et s'évertuèrent par de douces paroles et par toutes les médecines de leur connaissance à faire retrouver au roi sa raison. Mais il était tellement anéanti et nonchalant qu'il ne répondait à rien de ce qu'on lui disait qu'on n'apercevait en lui aucune lueur de plaisir, ni d'intelligence. » (II, 1, par.434, 7-16).

<sup>83</sup> III, 1, p.346, 300-303.

Au livre I par contre, trois occurrences de la mélancolie sont utilisées pour illustrer son état de profond abattement face à la perte de son compagnon Claudius :

Et il s'assiet dessoubz ung arbre et met sa main a sa mascelle et commence penser a son compaignon comment il porroit oÿr nouvelles de luy. Et ainsi pensa jusques a soleil esconsant sans membre remouvoir. Tandiz qu'il pensoit et qu'il estoit en telle merancolie, ung garçon passa pardevant luy qui gardoit moutons et les menoit pardevers son hostel. Quant le garçon veyt le chevalier, il le salua, mais le chevalier ne luy respondy riens.<sup>84</sup>

La position du chevalier, dont la main soutient le menton, rappelle cette fois très exactement celle du roi Perceforest lorsqu'on lui annonce la mort du roi Alexandre :

Sy tost que le roy Percheforest enteny que le roy Alexandre estoit mort, il baissa le menton et mist la main a sa masselle, appoyant de son couste sur son genouil, et fut en ce point sans mot dire l'espace de deux lieues anglesches, sy n'estoit homme vivant qui osast parler a luy.<sup>85</sup>

Lorsque Perceforest apprend cette nouvelle, il baisse immédiatement la tête (« *sy tost* »), et la laisse reposer sur sa main, ce qui explique pourquoi on parle de « *subite merancolie*<sup>86</sup> ». Cette position est typique du mélancolique, comme on peut le voir dans l'ouvrage d'Ishâq Ibn'Imrân :

Certains accidents sont différents dans chaque catégorie. Les accidents des patients dans toutes les catégories du mal sont les insomnies, le mal de tête, le fait d'avoir les yeux brillants, d'errer et de souvent baisser les yeux.<sup>87</sup>

Un autre symptôme se manifeste très clairement chez Estonné, le mutisme et l'absence de réaction quand quelqu'un essaie de l'aborder :

---

<sup>84</sup>Traduction : « Il s'assit sous un arbre, le menton appuyé sur la main et commença à penser à son compagnon et à la façon dont il pourrait avoir des nouvelles de lui. Il continua à réfléchir jusqu'au soleil couchant sans broncher. Alors qu'il était plongé dans ses pensées et sa mélancolie, un garçon qui gardait des moutons et les ramenait passa devant lui. Quand le garçon vit le chevalier, il le salua mais le chevalier ne répondit rien. » (I, 1, par.349, 7-14).

<sup>85</sup>Traduction : « Dès que le roi Perceforest entendit que le roi Alexandre était mort, il baissa le menton et mis la main sur sa joue, appuyant son coude sur son genou et resta dans cette position sans dire un mot aussi longtemps qu'on aurait mis à parcourir deux lieues anglaises, et il n'y eut âme qui vive qui osât lui parler. » (II, 1, par.177, 1-6).

<sup>86</sup> II, 1, par.266, 7.

<sup>87</sup> ISHÂQ IBN'IMRÂN, cité par DANDREY, Patrick, *Op. cit.*, p.313.

Par ma foy, dist elle, venez veoir merveilles, car vecy ung chevalier qui est en une sy grande et sy fiere merancolie qu'il ne veult parler a moy pour parler que je face<sup>88</sup>

De la même façon, outre la position du corps du roi d'Angleterre, ce sont son mutisme et sa misanthropie qui marquent le début de sa maladie. Contrairement à Estonné, Perceforest n'est pas tombé dans ce mutisme animal qui l'empêche de répondre totalement et il répond à ceux qui le supplient de délaissier sa mélancolie. Cependant, le texte insiste sur le silence dans lequel il s'enferme à l'annonce de la mort de l'empereur (« *et fut en ce point sans mot dire l'espace de deux lieues anglesches*<sup>89</sup> ») et après chacune de ses prises de paroles (« *quant il eut dit ces parolles, il se teut a tant une grant piece*<sup>90</sup> », « *adont se teut le roy a tant*<sup>91</sup> ») qui ne sont motivées, il faut le remarquer, que par les sollicitations de la reine : le roi ne prend pas l'initiative de la parole, il répond. La misanthropie du mélancolique, qui s'ajoute à ce mutisme, est d'abord tournée contre sa famille puisque Perceforest repousse son fils Bétidés, geste particulièrement significatif puisque le texte souligne bien la grande affection du souverain pour son fils unique qu'il « *aimoit dessus toutes autres creatures*<sup>92</sup> ». Là encore il s'agit d'une réaction qui montre la mélancolie du souverain :

De là, leur âme raisonnable se fait une image glacée d'effroi et horrifiante de leurs frères et de leurs parents, se dérobe aux choses familières qu'elle doit aimer, est accablée de ce qu'elle doit voir.<sup>93</sup>

Sa misanthropie s'étend à tout l'entourage du malade et se manifeste par l'attitude solitaire du mélancolique (« *ja n'yssist de sa chambre se la royne ne le fist yssir aussi comme a force*<sup>94</sup> »), attitude qui est décrite par Bernard de Gordon comme caractéristique de cette maladie :

La propriété des mélancoliques, c'est qu'ils fuyent chemin droit et compagnie d'homme et sont en tristesse continuelle.<sup>95</sup>

---

<sup>88</sup> Traduction : « Par ma foi, dit-elle, venez voir comme c'est curieux, il y a ici un chevalier qui est plongé dans une mélancolie si profonde et si intense qu'il ne veut pas me parler, quoique je fasse. » (I, 1, par.349, 40-43).

<sup>89</sup> II, 1, par.177, 4-5.

<sup>90</sup> II, 1, par.178, 1-2.

<sup>91</sup> II, 1, par.178, 14.

<sup>92</sup> II, 1, par.177, 7-8.

<sup>93</sup> ISHÂQ IBN'IMRÂN, cité par DANDREY, Patrick, *Op.cit.*, p.300.

<sup>94</sup> II, 1, par.178, 16-17.

<sup>95</sup> BERNARD DE GORON, cité par DANDREY, Patrick, *Op.cit.*, p. 422.

Si la forme de mélancolie de Perceforest semble moins violente que celle qui touche Estonné, elle présente un symptôme supplémentaire. En effet, avant de tomber malade, Perceforest fait une série de trois rêves qui lui annoncent les malheurs à venir. Après l'annonce du deuxième malheur, celui-ci se rappelle de son songe de la veille et s'effraie de la troisième catastrophe à venir<sup>96</sup>. Or la peur de l'avenir et des songes est justement une caractéristique de la mélancolie :

C'est pourquoi ils soupçonnent l'avenir d'être funeste. Leur imagination s'obscurcit effectivement sous l'effet de la fumée mélancolique en se figurant des choses effrayantes et dangereuses.<sup>97</sup>

Ces premiers symptômes de la maladie annoncent la mélancolie de Perceforest qui se déclare immédiatement lorsque lui parvient la nouvelle de la mort d'Alexandre. Ainsi, si le mot *melancolie*, quand il concerne Perceforest, n'est pas accompagné de termes extrêmement précis qui permettraient de comprendre le mot au sens d'« état psychique caractérisé par des aspects maladifs pouvant aller jusqu'à la folie dus à des accès de bile » différents indices et notations qui concernent l'état de santé du souverain nous permettent de voir qu'il s'agit bien d'un état maladif grave.

Les différences et similitudes dans le développement de la maladie chez Estonné et Perceforest nous amènent à considérer l'existence de deux formes de mélancolie, l'une apathique et l'autre furieuse. En effet, il paraît peu probable que des complexions aussi opposées que celles d'Estonné et de Perceforest puissent provoquer la même maladie. Si les deux personnages sont effectivement touchés par un excès de bile noire, celle-ci engendre deux types de manifestations qui se retrouvent dans les *Problèmes* d'Aristote, comme le souligne Gwenaëlle le Person dans son article « Le Portrait du mélancolique dans les *Problèmes* du Pseudo-Aristote et les traités aristotéliens ». Un excès de bile noire, qui est froide, ralentit les fonctions du corps et fait des mélancoliques des êtres « nonchalants (*νοθοί*) et hébétés (*μωροί*) ». Lorsque cette même bile est chaude, elle provoque des comportements complètement différents chez ceux dont le corps en produit à l'excès : « ces hommes sont emportés (*μανικοί*), doués en de nombreux domaines (*εὐφήμεῖς*), enclins à l'amour (*ἐρωτικοί*), changeants (*εὐκίνητοι*) au gré de leurs impulsions (*πρὸς τοὺς θήμους*) et de leurs désirs (*λάλοι*)

---

<sup>96</sup> II, 1, par.172, 11-24.

<sup>97</sup> ISHÂQ IBN'IMRÂN, cité par DANDREY, Patrick, *Op.cit.*, p.314.

et parfois bavards (τὰς ἐπιθήμιός)<sup>98</sup> ». A partir de ces deux types d'excès de bile, qui provoquent des complexions atrabilaires opposées définies par le Pseudo-Aristote, G. le Person explique que l'auteur dresse le portrait de deux types de malades : « Les premiers sont des μωροὶ, des individus faisant preuve d'une certaine sottise, tandis que les seconds présentent de bonnes dispositions (εὐφροῖς)<sup>99</sup> ». Ces seconds malades sont certes caractérisés par de nombreux talents mais aussi par une sorte de folie et de délire, dus à la chaleur de cette bile qu'ils possèdent à l'excès. Le deuxième type d'atrabilaire est ainsi celui qui ne peut que difficilement maîtriser ses émotions et ses pulsions sexuelles<sup>100</sup>. Cette seconde description pourrait expliquer le comportement ponctuellement mélancolique d'Estonné dans le roman, alors même qu'il est d'une complexion colérique. Lorsqu'il perd la trace de son compagnon Claudius, son mutisme et son absence de perception du monde extérieur le ramène au type 1 du mélancolique, tandis que sa réaction extrêmement violente lors de son accès de mélancolie au livre III correspond au type 2 de l'atrabilaire. Il serait alors probable que la complexion colérique d'Estonné, si elle ne l'empêche pas de sombrer dans une mélancolie de type 1 lorsqu'un grand chagrin le saisit, favorise par sa chaleur son basculement dans le type 2 d'atrabilaire dans le cas d'un excès de mélancolie, puisque sa complexion expliquerait l'excès de bile chaude.

Au contraire on reconnaît bien Perceforest dans la description du type 1 du mélancolique, notamment parce que celle-ci souligne la « sottise » des « μωροὶ ». Plus loin dans l'article, G. le Person fait référence au passage des *Problèmes* (925b) qui montre la peur et la couardise saisissant le mélancolique apathique :

La grande variabilité des états (ἕξις) du mélancolique, soumis aux dérèglements de la bile noire, engendre une inconstance (ἀνωμαλία) des réactions face à des événements ou à des émotions comme la peur. Le sujet dont le mélange est froid devient lâche (δειλός) face au danger car « il a frayé la voie à la peur et la peur refroidit ». La faible température du corps a créé les conditions idéales pour que la peur s'empare de l'individu puisque celle-ci est considérée comme le fait d'un refroidissement de l'organisme.<sup>101</sup>

---

<sup>98</sup> LE PERSON, Gwenaëlle, « Le portrait du mélancolique dans les Problèmes du Pseudo-Aristote et les traités aristotéliciens », *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p.207-220, édition électronique : <http://books.openedition.org/pur/5441?lang=fr#bodyftn29>, par.9.

<sup>99</sup> *Ibid*, par.10.

<sup>100</sup> *Idem*.

<sup>101</sup> *Idem*.

Or lorsque Perceforest, réveillé par une vision, part à cheval dans la forêt, il fuit tout ce qui lui semble être un danger<sup>102</sup>, comportement exactement opposé à celui qu'il a lorsqu'il est en pleine santé.

Ainsi, si la nature colérique d'Estonné peut expliquer l'espèce de folie furieuse qui se manifeste lorsqu'il est brièvement atteint de mélancolie, le roi Perceforest semble, lui, être prédisposé à la maladie mélancolique. C'est en effet Perceforest, alors appelé Betis, qui est au livre I le premier personnage du roman à être atteint de mélancolie :

Le roy demoura tout merancolieux en visant comment il pourroit abatre sy fait oultrage. Quant ce vint après disner, le jour commença a eschauffer, sy commença la chevalerie par les tentes a avoir grant sommeil et se commencerent a endormir par les tentes. Le roy Betis entra en sa chambre pour luy ung pour reposer. Quant il eut ung pou reposé sur son lit, il rentre en merancolie pour ses forestz ou nul n'osoit entrer. Adont s'ala endormir et luy fut advis en son dormant que le nayn qui enseigna le lieu de son couronnement estoit devant luy et luy disoit: « Roy recreans, c'est grant honte que tu ne vas sçavoir en la forest qui sy pres de toy est quelz merveilles il y a. »<sup>103</sup>

Dans cet extrait le sens des deux acceptions est extrêmement atténué au point qu'il soit possible de traduire le terme « *merancolieux* » par « pensif » et « *il rentre en merancolie* » par « il se mit à penser avec inquiétude ». Cependant, on retrouve tout de même le motif du rêve et de l'illusion qui apparaît devant le mélancolique. Après sa longue maladie, Perceforest est encore plusieurs fois sujet à la mélancolie. Dans la seconde partie du livre II, Perceforest rencontre un jeune homme dont le nom, ou plutôt l'absence de nom puisque l'écuyer est destiné à s'appeler Remanant de Joie jusqu'à ce qu'il entende de la bouche de quelqu'un d'autre son véritable nom, l'intrigue à tel point qu'il « *avoit grant merancolie sur les parolles qu'il avoit dit de son nom*<sup>104</sup> ». Le sens ici est très atténué puisqu'il désigne simplement le fait de réfléchir profondément. Ce qui est intéressant par contre, c'est que cette acception est la première qui apparaît après la guérison du souverain, et qu'elle est provoquée par Remanant de Joie, qui est

---

<sup>102</sup> II, 1, par.406-407.

<sup>103</sup> Traduction : « Le roi demeura pensif, se demandant comment il pourrait mettre fin à un tel outrage. Quand vint l'après-midi et que la chaleur commença à monter, la chevalerie fut prise de torpeur et commença à s'endormir sous les tentes. Le roi Betis entra dans sa chambre pour se reposer un peu. A peine fut-il allongé sur son lit qu'il se mit à penser avec inquiétude à ses forêts où nul n'osait entrer. Alors il s'endormit et il lui sembla dans son sommeil que le nain qui avait montré le lieu de son couronnement était devant lui et lui disait : "Roi lâche, c'est une honte infâme que tu n'aies pas exploré cette forêt si près de toi et les merveilles qui s'y trouvent". » (I, 1, par.178-179, 20-21 et 1-11).

<sup>104</sup> Traduction : « Réfléchissait profondément à ce qu'il avait dit à propos de son nom » (II, 2, par.324, 8).

en fait le fils de Sébille la fée et d'Alexandre le Grand, dont la mort a fait sombrer le roi dans la plus profonde mélancolie. C'est justement Perceforest qui nommera le jeune homme en s'écriant après être tombé de cheval sous le coup de Remanant : « *c'est des coupz Alexandre*<sup>105</sup> ». Même si le sens du mot *merancolie* est très nettement atténué, le personnage de Remanant permet de faire le lien entre la réflexion mélancolique du roi et sa récente maladie comme si la seule présence de l'héritier d'Alexandre, dont la mort a été le déclencheur de la mélancolie du roi, suffisait à en réactiver les symptômes. Après cet épisode, on ne trouve plus aucune occurrence du mot *melancolie* qui se rapporte à Perceforest jusqu'au livre IV, où trois acceptions apparaissent. La première a le sens le plus atténué puisque le roi veut simplement savoir ce que son chevalier Margon regarde sans cesse en secret pour « *oster sa merancolie*<sup>106</sup> », autrement dit « dissiper son inquiétude ». Les deux dernières occurrences sont plus intéressantes car elles apparaissent à la suite de prodiges qui ont lieu pendant le mariage de Bétidés, le fils du roi et qui laissent entrevoir la destruction du royaume et la mort des chevaliers de Perceforest. Le souverain est alors « *tout merancolieux*<sup>107</sup> » et « *merancolioit*<sup>108</sup> » sur ces merveilles, ce qui pourrait se traduire par « pensif » et « se demandait avec inquiétude », autrement dit, le sens ne paraît pas extrêmement fort, en tout cas il ne semble pas lié au sens médical. Pourtant un peu plus loin, la description de Perceforest montre à nouveau des symptômes de maladie mélancolique puisqu'il entre dans de profondes réflexions (« *commença depuis mout a penser aux mervelles qui estoient apparues aux nopces de son filz*<sup>109</sup> ») qui ont un impact sur son humeur (« *pourquoy oncques depuis ne fut tant joyeux comme il avoit esté paravant*<sup>110</sup> ») et le plongent dans un état angoissé qui se caractérise par la crainte des temps futurs (« *ainçois doutoit tousjours le tamps advenir*<sup>111</sup> », « *ceste vision et les ans qui passez estoient lui faisoient redouter le tamps advenir*<sup>112</sup> »). Perceforest reste dans cet état pensif, sans joie et angoissé plusieurs années (« *Sy demoura en celle pensee plusieurs ans*<sup>113</sup> ») ce qui rappelle son premier épisode mélancolique. La crainte des temps futurs est alors un symptôme de la mélancolie royale présent de façon encore plus prononcée qu'au livre II puisqu'il est l'unique manifestation de sa maladie. Contrairement à l'épisode mélancolique du livre II, Perceforest continue à exercer la fonction royale pour éviter que sa belle-fille, la romaine Cerse, n'y accède à travers

---

<sup>105</sup> II, 2, par.327, 3.

<sup>106</sup> IV, 1, p.340, 398.

<sup>107</sup> IV, 1, p.401, 652.

<sup>108</sup> IV, 1, p.401, 662.

<sup>109</sup> IV, 1, p.404, 757-749.

<sup>110</sup> IV, 1, p.404, 749-751.

<sup>111</sup> IV, 1, p.404, 751-752.

<sup>112</sup> IV, 1, p.404, 755-757.

<sup>113</sup> IV, 1, p.404, 757-758.

son époux. Cependant le texte du livre IV insiste à plusieurs reprises sur la permanence de l'angoisse du roi avec « *commença depuis* » et « *oncques depuis* », le premier marquant une rupture entre l'état tranquille du souverain et son inquiétude constante et le second soulignant l'immutabilité de cette angoisse. De plus, tout comme sa maladie au livre II, cette anxiété du livre IV dure « *plusieurs ans* » et, comme on l'a vu avec « *oncques depuis* », ne cesse jamais jusqu'à la réalisation des malheurs que les présages laissaient supposer. Si le terme de « *mélancolie* » n'apparaît pas, on ne peut douter de l'intensité de l'angoisse qui touche le souverain à cause de la présence de multiples adverbes liés aux verbes de pensée : « *mout a penser* », « *doutoit tousjours* », « *moult pensa*<sup>114</sup> », « *moult le redoubta*<sup>115</sup> », « *trop lui sambloit contraire*<sup>116</sup> ». Ainsi, même si le terme *melancolie* n'apparaît pas au paragraphe 404, ce passage permet de redonner aux occurrences « *merancolieux* » et « *merancolioit* » du paragraphe 401 un sens médical fort.

La nature mélancolique du roi est donc affirmée dès le début du roman et jusqu'à la fin de son règne et il est intéressant de remarquer que, sur les 99 occurrences que nous avons relevées concernant plus d'une trentaine de personnages, 13% environ concernent uniquement Perceforest et qu'elles sont les plus proches du sens médical.

Ainsi la *merancolie*, lorsqu'elle concerne Perceforest, renvoie presque toujours au sens médical. Les sens de *merancolie*, quand ils désignent Estonné, sont plus complexes à déterminer et il est difficile d'affirmer que l'occurrence qui apparaît au livre III appartient au type du mélancolique furieux ou bien simplement à un sens plus courant, relevé par le DMF : « Sens B. Dans le langage courant, désigne des états psychologiques qui ne sont pas dus uniquement à la complexion mélancolique 1. Colère, dépit, ressentiment ». Au livre I, son abattement se rapproche de l'état du roi Perceforest, comme nous l'avons dit, mais la brièveté de la mélancolie d'Estonné ainsi que le caractère limité des symptômes (absence de réactions, mutisme et tristesse), nous fait préférer un sens plus atténué et non médical qui correspond à un « état de profonde tristesse, humeur sombre, abattement, dépression, inquiétude ».

### *Mélancolie et tristesse*

Les occurrences qui répondent à ce second sens sont nombreuses en particulier dans les livres IV et V où ce sens est le plus fréquent. L'une des acceptions du mot mélancolie est

---

<sup>114</sup> IV, 1, p.404, 753.

<sup>115</sup> IV, 1, p.404, 754.

<sup>116</sup> IV, 1, p.404, 754-755.



particulièrement intéressante parce qu'elle se situe à la frontière des sens 1 et 2 : au livre III un grand tournoi est organisé pour célébrer les noces d'Estonné et Priande. Le comte écossais rassemble ses hommes, soutenus par les héritiers et les vassaux du roi Gadiffer pour affronter au tournoi le lignage de Lyonnell suivi par les chevaliers anglais. Après une conversation avec la jeune mariée, Lyonnell est désespéré d'avoir à affronter les Écossais, de peur de déplaire à Lidoire, reine d'Écosse et mère de Blanche, la jeune fille dont il est amoureux. Il feint alors la maladie pour rester alité et disparaît ensuite de sa tente pour pouvoir revenir jouter dissimulé sous des armes teintées de noir. Inquiets de son état, Nestor et Gadiffer<sup>2</sup> se rendent dans sa tente et constatent sa disparition. Son écuyer, qui était parti à sa recherche, leur raconte ce qu'il s'est passé :

"Il me commanda d'aller voir laquelle des deux parties avoit le meilleur. Adont je y alay et perceus incontinent que les Escos estoient reculez et qu'il en y avoit grant partie de desmontez. Sy revins a lui bien joyeux, puis je lui dy comment sa contre partie en avoit du pire et que le Chevalier Doré, qui tenoit son lieu, faisoit tant darmes que merveilles. Mais quant il me eut entendu, il tourna sa face a l'autre lez et ne dist mot en grant piece, puis il me appella et dist que je allasse voir comment la chose se continuoit. Sy alay avironner le tournoy. Mais quant je eus veu l'estat et je fus revenu en sa tente pour lui dire de mes nouvelles, je ne le trouvay point. Sy me mis a le querre, mais ce fut pour neant. Et voyant que je ne trouvoye personne qui m'en sceut parler, je m'enfuy en la forest, doubtant que par aucun argu ou melancolie il fust entré en vuideur de chief, qui l'eust fait partir d'icy »<sup>117</sup>

La coordination du mot « *melancolie* » avec « *argu* » facilite la traduction des deux termes qui ici renvoient à un grand chagrin, une tristesse extrême. Il est intéressant de voir qu'ici la mélancolie n'est pas une maladie ou folie provoquée par la tristesse, elle est la cause de la folie (« *vuideur de chief* ») qui a probablement saisi Lyonnell d'après son serviteur. Ainsi, si le seul mot *melancolie* ne correspond pas au sens médical, il reste inscrit dans un contexte médical, la

---

<sup>117</sup> Traduction : « Il m'ordonna d'aller voir quel camp avait le dessus. J'y allai et vit immédiatement que les Écossais perdaient du terrain et qu'un bon nombre avait été désarçonné. Alors je revins tout joyeux dans la tente et lui dit que le camp adverse était dominé et que le Chevalier Doré, qui le remplaçait, accomplissait un nombre incroyable de faits d'armes. Mais après m'avoir entendu, il détourna le visage et ne prononça pas un mot pendant un long moment, puis il m'appela et m'ordonna d'aller voir où le tournoi en était. J'allai donc observer le tournoi. Quand j'eus vu la situation, je revins à la tente pour lui en apporter les nouvelles mais je ne le trouvais point. Alors je me mis à le chercher, mais en vain. Voyant que je ne trouvais personne qui pouvait me renseigner, je me précipitai dans la forêt, craignant que quelque peine ou chagrin lui ait fait commettre une folie. » (III, 3, p.124, 54-69).

*uideur de chief* n'étant d'ailleurs pas sans rappeler la folie qui saisit Yvain dans le *Chevalier au Lion* (« *Lors se li monte uns torbeillons / El chief, si grant que il forsane*<sup>118</sup> »).

Tout au long du roman, le terme, lorsqu'il correspond au sens de « tristesse », passe par toutes sortes de degrés d'intensité. Au livre V par exemple, il traduit le désespoir de Clamidette qui doit être mariée contre son gré à un vieillard extrêmement riche et peut aussi bien désigner le désarroi (« *grant melancolie*<sup>119</sup> », « *droite melancolie*<sup>120</sup> », « *melancolie*<sup>121</sup> ») que sa manifestation (« *tres fort merancoliant*<sup>122</sup> »). Ici le sens semble n'être presque pas affaibli par rapport au sens médical puisque le désespoir est là encore associé à une altération de l'esprit, comme on peut le voir dans les extraits suivants avec l'utilisation du verbe « *s'entroublir* » :

Extrait 1 :

Par droite melancolie je m'entroubliay tellement que je ne sçavoie qu'il m'estoit advenu<sup>123</sup>

Extrait 2 :

Je la vey seoir en ung praiel toute seulle et tres fort melancoliant sur le contenu d'unes lettres qui lui estoient envoyees du royaume de Sycambre a cause de son mariage, lequel peut estre ne lui estoit point agreable. Et tant se bouta en celle melancolie qu'elle s'y entroublia.<sup>124</sup>

Cependant il est intéressant de comparer ce désespoir de la jeune fille avec celui ressenti par Lyonnell dans le livre II :

Se prist a merancolier de la mesadventure qui advenue luy estoit après ce que sy bien luy estoit advenu de toutes ses emprinses. (...) Sy mena celle merancolie jusques bien avant en la nuyt. Adont fut si courroucié et a tel meschief qu'il ala dire tout hault...<sup>125</sup>

---

<sup>118</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, [éd. Ph.Walter], *Œuvres complètes*, [éd. D. Poirion], Paris, Gallimard, 1994, v.2806-2807.

<sup>119</sup> V, 1, par.186, 14.

<sup>120</sup> V, 1, par.186, 29.

<sup>121</sup> V, 1, par.211, 35.

<sup>122</sup> V, 1, par.211, 30.

<sup>123</sup> Traduction : « Je me laissai aller à un si violent désespoir que j'en oubliai ce qui m'était arrivé. » (V, 1, par.186, 29-30).

<sup>124</sup> Traduction : « Je la vis s'asseoir seule dans une clairière et se lamentant avec désespoir sur le contenu de lettres qui lui étaient envoyées du royaume de Sicambre au sujet de son mariage, lequel sans doute ne lui était pas agréable. Elle se laissa tant aller à ses lamentations qu'elle sombra dans le désespoir. » (V, 1, par.211, 30-35).

<sup>125</sup> Traduction : « Il commença à se lamenter sur la mésaventure qui lui était arrivée après tant de succès dans toutes ses entreprises. (...) Il poursuivit ses lamentations jusqu'à tard dans la nuit. Alors il fut si courroucé et dans un tel désespoir qu'il s'écria tout haut... » (II, 1, par.180-181).

La souffrance de Lyonnel est non seulement exprimée par le verbe « *merancolier* » et le substantif « *merancolie* » mais il est complété par les termes « *courroucié* » et « *meschief* ». N'exprimant pas le même degré de souffrance que « *merancolie* », ces deux termes doivent être complétés par des adverbes d'intensité « *si* », « *tel* ».

Or, le passage consacré à Estonné au livre I utilise lui des adverbes d'intensité et des adjectifs pour qualifier son état mélancolique (« *une sy grande et sy fiere merancolie* »), peut être pour montrer qu'il ne s'agit pas simplement de désespoir mais d'une mélancolie au sens médical du terme. Ou alors ils viennent traduire le grand étonnement de la dame qui ne comprend pas l'absence de réaction du chevalier qu'elle rapporte à Claudius. En tout cas, cet épisode mis à part, toutes les occurrences concernant la mélancolie et qui viennent signifier le désespoir ou la tristesse sont utilisées sans ajout d'adverbe ni d'adjectif jusqu'au livre IV. A partir du livre V, comme on peut le voir avec l'extrait qui concerne Clamidette, dans lequel 3 occurrences sur 4 sont précédées d'intensifs, le mot *melancolie* ne suffit plus pour exprimer seul l'intensité. Ainsi l'auteur souligne que Nero voit Clamidette « *tres fort melancoliant* », l'ajout de l'intensif étant devenu nécessaire pour exprimer la violence du sentiment de la jeune fille.

### *Mélancolie et inquiétude*

L'un des cas les plus intéressants est celui de la mère du Bossu de Suave, qui nous semble faire le lien entre ce que nous avons défini comme le sens 1 et le sens 2 du mot *melancolie*. Cette femme très belle et mariée à un homme très beau, donne naissance à un enfant contrefait. De colère, son mari l'accuse de rapports adultérins avec son nain. Un savant, appelé pour prouver l'innocence de la femme, lui demande de lui raconter en détails le moment de la conception de l'enfant :

Or me dictes a quoy vous pensiez et ou vous aviez fichié vostre merancolie  
ou point que vostre mary eust affaire a vous quant vous conceustes la  
creature<sup>126</sup>

La mère du Bossu de Suave a en fait été effrayée par la présence du nain dans la chambre conjugale pendant ses ébats avec son mari, de retour de voyage et impatient de retrouver son épouse. L'imagination qui fait redouter l'avenir à Perceforest est un symptôme de sa mélancolie

---

<sup>126</sup> Traduction : « Maintenant dites-moi à quoi vous pensiez et où vous avez fixé votre pensée au moment où vous étiez avec votre mari pour concevoir cet être. » (I, 1, par.450, 20-23).

alors qu'ici c'est la mélancolie qui est utilisée pour désigner le fait de voir ou d'imaginer fortement quelque chose. Ainsi le terme de *melancolie* désigne ici à la fois la pensée, l'inquiétude et l'imagination. L'impact physique de la mélancolie se traduit dans ce cas par la déformation de l'enfant qui ressemble au nain que la mère représente dans son esprit pendant la conception sous l'effet de l'inquiétude.

Dont je vous prouve par la grande merancolie et la paour que elle avoit de vostre nayn elle conceut de vous fruit semblant a luy, sy que vous pouvez veoir que l'ymaginacion que la femme a en concepvant sur quelque chose que ce soit est sy forte que la tendreur de la conception le sent.<sup>127</sup>

Le sens du mot « *merancolie* » est ici à la fois très différent de celui qui est utilisé pour désigner la maladie du roi, puisque la femme est simplement saisie par la peur mais ne tombe pas malade, et à la fois très similaire, puisqu'il implique un recours à l'imagination et que, s'il n'y a pas maladie, il y a pourtant un fort impact sur le corps avec la malformation du fœtus<sup>128</sup>. Le reste des occurrences que nous avons relevées et placées en annexe présente un sens beaucoup plus atténué, ce qui rend parfois difficile la distinction entre le sens 3 « inquiétude » et le sens 4 « réflexion profonde ». Lorsque Zellandine donne au jeune Troÿlus un écu sur lequel figure une inscription qu'il est incapable de déchiffrer, celui-ci entre en mélancolie à force de réfléchir à leur signification :

Quant Troÿlus les eut assez regardees, il ne peult sçavoir que c'estoit a dire, sy prist une forte merancolie a sçavoir qu'elles vouloient dire et sur ce musa jusques a nonne<sup>129</sup>

Cette profonde réflexion est interrompue par un ermite qui interprète les lettres comme des insultes à l'encontre du jeune chevalier<sup>130</sup>. Celui-ci retombe ensuite dans sa mélancolie :

---

<sup>127</sup> Traduction : « Ainsi je peux vous prouver que c'est la mélancolie et la peur qu'elle avait de votre nain qui ont fait que le fruit qu'elle a conçu de vous ressemble au nain et vous pouvez voir que ce que la femme imagine en concevant a un impact si fort que le tendre objet conçu en est affecté. » (I, 1, par.454, 54-59).

<sup>128</sup> Pour une analyse plus complète de ce passage, nous renvoyons à l'article de GRIFFIN Miranda, « Animal Origins in *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, v.21, 2011, édition électronique, <http://crm.revues.org/12438>.

<sup>129</sup> Traduction : « Après les avoir longtemps regardées, Troÿlus ne put savoir ce qu'elles voulaient dire. Il se mit alors à réfléchir profondément à leur signification et resta silencieux jusqu'au soir. » (II, 2, par.381, 5-8).

<sup>130</sup> Une analyse intéressante du personnage de l'ermite est d'ailleurs faite par Anne Delamaire. Voir DELAMAIRE, Anne, *Op.cit.*, p.70-75.

Sy regardoit les lectres de son escu si ententivement qu'il n'entendoit a rien fors a regarder l'escu. Et quant Lyonnel veyt ce, il fut tout esbahy de sa merancolie<sup>131</sup>

La mauvaise interprétation de l'ermite inquiète le jeune Troÿlus qui est tombé récemment amoureux de Zellandine et il est ici difficile de savoir si le terme signifie une profonde tristesse ou simplement une angoisse extrême à l'idée que l'ermite ait pu dire vrai.

### *Mélancolie et fantaisies*

Le dernier sens qu'il est possible de donner à la mélancolie est, nous semble-t-il, le plus intéressant de tous, puisqu'il peut parfois correspondre dans le roman à une version très atténuée de la mélancolie ou au contraire s'approcher d'un sens extrêmement physique et fort. En effet, il s'agit des cas où le terme est associé à une fantaisie et renvoie ainsi à l'imagination, à la rêverie, voire au délire.

Au livre IV par exemple, Estonné refuse d'être effrayé par la réputation de la Fontaine Boulant et ne veut pas s'en éloigner malgré les recommandations de son cousin le Tors. Sa mort est alors inévitable comme le montre Ch. Ferlampin-Acher :

Le destin d'Estonné est conforté et en même temps partiellement masqué par ces indices, qui suscitent des lectures plurielles, la fontaine étant diabolique, mais peut-être aussi simplement empoisonnée, Estonné invoquant *Fortune contraire*, la voix conteuse *Dieu, malaventures* et le diable *quy jamais ne dort* (p. 167-170). Trois lectures : Dieu (et le Diable), l'aventure, Fortune.<sup>132</sup>

Le caractère inéluctable de la mort prochaine d'Estonné est représenté par un accès de mélancolie qui l'empêche de quitter la Fontaine en le faisant tomber dans une sorte de demi-sommeil, au cours duquel il sera assassiné :

Et sans aucunement penser a ce qu'il avoit a faire, il commença a merancolier en pesantes fantasies, telles qu'il sambloit qu'il voulsist dire :  
« Fortune contraire, je te atens et ne me partiray d'icy, s'avras sus moy ta

---

<sup>131</sup> Traduction : « Il regardait si intensément les lettres de son écu que rien ne pouvait l'en distraire. Quand Lyonnel vit cela, il fut stupéfait de sa mélancolie. » (II, 2, par.395, 5-8).

<sup>132</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 22, 2011, p.293-305, édition électronique, <https://crm.revues.org/12549>, par.4.

voulenté accomplie. » Se le preu Estonné ne le disoit ou pensoit, sy en monstroit il le samblant si evidamment qu'il sambloit qu'il fust cause de sa mesadventure.<sup>133</sup>

Ici le sens du mot « *merancolier* » est difficile à traduire. Si on s'attache uniquement à la première phrase, il semble se rapprocher du terme « délirer<sup>134</sup> » notamment parce qu'il est associé à « *fantasies* ». Ce terme est plusieurs fois utilisé dans le roman pour désigner une illusion créée par un acte de sorcellerie mais il a des sens plus généraux qui renvoient à l'imagination et peut aussi signifier « lubie », « fantasme obsessionnel ». On pourrait alors penser que le chevalier parle seul et tient des propos incohérents que le narrateur traduit approximativement par une interpellation de la Fortune. Pourtant la seconde phrase le dit clairement : Estonné ne prononce ni ne pense ces paroles, il « *sambloit* » vouloir le dire simplement. Un autre sens du terme *fantasie* pourrait nous aider à traduire ce passage, puisqu'on peut trouver également dans le *DMF*<sup>135</sup> le sens d'« état second » comme lorsque le Chevalier à l'Aigle d'Or est capturé par un ennemi de Perceforest :

Le povre chevalier estoit tellement endormy que, avant qu'il fut esveillé, il fut mis jus de son cheval et desarmé, puis mis en une forte prison. Et ne demoura gaires après qu'il se trouva hors de celle fantasie et s'esveilla. Mais quand il se trouva ainsi emprisonné, il fut moult esbahi<sup>136</sup>

Seulement, dans ce passage, il n'est pas question de mélancolie : le malheureux Chevalier à l'Aigle d'Or s'est endormi sur un perron enchanté qui lui a fait voir en rêve la jeune fille dont il est amoureux et qu'il essayait de suivre pendant son sommeil. Plusieurs différences apparaissent entre le cas d'Estonné et ce second extrait. On notera premièrement la différence entre l'usage du singulier dans le second texte et du pluriel dans le premier, qui laisse penser à un emploi plus vague du terme dans le cas d'Estonné, alors que la *fantasie* du Chevalier à l'Aigle d'Or peut être identifiée à la vision de la jeune fille qu'il aime provoquée par l'enchantement. De plus les *fantasies* d'Estonné apparaissent avant l'état de demi-sommeil

---

<sup>133</sup> Traduction : « Sans penser à rien de ce qu'il devait faire, il sombra dans un état second qui semblait vouloir dire : "Fortune qui m'est contraire, je t'attends et je ne partirai d'ici qu'une fois que tu auras accompli ta volonté sur moi." Si Estonné ne disait ni ne pensait cela, son attitude semblait aller si évidemment dans ce sens qu'on avait l'impression qu'il scellait lui-même son destin. » (IV, 1, p.170, 220-224).

<sup>134</sup> La première traduction que nous en avons donné était d'ailleurs « commença à délirer en tenant des propos incohérents ».

<sup>135</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/fantaisie>.

<sup>136</sup> Traduction : « Le pauvre chevalier était si profondément endormi qu'il ne s'éveilla pas quand on le fit descendre de son cheval ni quand on le désarma et qu'on le mit dans une forte prison. Peu de temps après il sortit de son état second et se réveilla. Mais quand il se vit ainsi emprisonné, il fut stupéfait. » (III, 1, p.23, 37-42).

alors que la « *fantasie* » du Chevalier à l'Aigle d'Or désigne à la fois le sommeil profond et magique dans lequel celui-ci est prisonnier et l'image illusoire qui apparaît pendant ce sommeil. Ainsi, on peut penser que le terme le plus important pour la compréhension du passage sur Estonné est « *merancolier* » puisque cela expliquerait pourquoi les « *fantasies* » précèdent l'endormissement, la mélancolie étant liée, comme nous l'avons dit, à une altération de l'imagination. De plus, dans le passage qui concerne Estonné, l'adjectif « *pesantes* » vient montrer l'influence physique de cette mélancolie sur le chevalier. Il ne s'agit pas ici d'un délire mais plutôt d'une impossibilité de bouger liée à une cause physique, la mélancolie. Par ailleurs le narrateur écarte lui-même d'emblée un sens qui ne serait pas physique puisqu'Estonné ne pense ni ne parle à ce moment-là et que c'est son attitude corporelle qu'il interprète (« *sy en monstroït il le samblant si evidamment* »). Cet extrait est donc extrêmement intéressant puisqu'il lie deux termes (« *fantasies* » et « *merancolier* ») par le sème « imagination » et qu'ils se traduisent par un impact physique, un état second pendant lequel le chevalier, immobile puis endormi, attend la réalisation de son destin.

Si l'une des conséquences de la mélancolie peut être une altération de l'imagination, on trouve également des passages où le sens de *melancolie* est identifié à l'imagination. Après la mort du comte Estonné, le Tors accompagne le corps jusqu'au château de l'épouse de son cousin quand il croise la route de plusieurs chevaliers, dont Lyonnel. Le groupe regarde passer le convoi quand l'un des chevaliers propose à Lyonnel de s'approcher pour demander quel chevalier repose sur la litière :

Se mon pere estoit maintenant mort entre mes bras, il ne me samble point que j'eusse le courage moins destroit. Je ne sçay s'il me proucede d'entendement ou de folles merancollies, mais je sçavroie volentiers au chevalier aucun pou de son estat.<sup>137</sup>

Le questionnement du chevalier sur l'origine de son sentiment de malaise lorsqu'il voit passer la litière met en opposition la mélancolie et le jugement rationnel. L'adjectif « *folles* » vient renforcer bien sûr cette opposition, tout comme le fait que le terme « *merancollies* » soit au pluriel – ce qui est d'ailleurs assez rare puisque seules 5 occurrences de ce type ont pu être relevées dans le roman<sup>138</sup>. A la lecture de cet extrait, il semble évident que l'angoisse du

---

<sup>137</sup> Traduction : « Si mon père était mort à l'instant dans mes bras, il me semble que je n'aurais pas le cœur moins serré. Je ne sais si cette idée vient de mon jugement ou de folles imaginations, mais je me renseignerais volontiers sur l'état de ce chevalier. » (IV, 1, p.187, 328-333).

<sup>138</sup> III, 2, p.241 (sens : malheurs) ; IV, 1, p.302 (sens : tourments) ; V, 1, par.281 (sens : inquiétude) ; VI, 1, par.520 (sens : pensées tristes).

chevalier peut trouver sa source ou dans son Jugement ou dans son Imagination, ce qui montre l'identification totale de la mélancolie à l'Imagination.

A partir du livre V, apparaît un nouveau sens : la mélancolie devient une illusion provoquée par l'amour et qui se traduit soit par un rêve soit par une corruption des sens. Ainsi au livre V, c'est la vue qui est affectée :

Mais toutefois en celle merancolie ou j'estoie entré j'aloie fachonnant son viaire au vif ou fons de la fontaine selon l'ondoïement de l'eaue et les raiz du soleil qui flamboioit entre le gravier. Ainsi m'estoit advis en ma fantaisie et me delitoie, cuidant veoir le viaire de la pucelle vraiment.<sup>139</sup>

Si le mot « *veoir* » apparaît et montre une perception sensorielle du visage de la jeune fille, il est lié à « *cuidant* ». Or la construction du verbe *cuidier* suivie de l'infinitif vient montrer l'imminence contrecarrée et peut se traduire ici par « presque ». Cette construction souligne la presque confusion entre le réel (« *vraiment* ») qui est lié à la vue (« *veoir* »), et l'illusion (« *fantaisie* ») qui est liée à l'imagination (« *m'estoit advis* »). Il est alors intéressant de relever la proximité lexicale entre « *veoir* », « *viaire* » et « *advis* ». En effet, si *veoir* vient du latin *videre* (« percevoir par la vue »), *viaire* vient de *visus* (« action de voir; sens de la vue; aspect, apparence ») lui-même dérivé de *videre* et *advis* est une agglutination de la préposition *ad* avec l'ancien français *vis* qui vient du latin *visum*, participe passé de *videre* et qui prend ici le sens de « ce qui semble bon ». La dernière phrase de notre extrait entretient donc également une confusion lexicale entre la réalité perceptible, que l'on peut « *veoir* » et l'irréel qui relève de l'imagination (« *advis* »), ce qui fait qu'on ne sait plus si le « *viaire* » est perçu ou imaginé. En plus de la confusion créée par les jeux de mots étymologiques s'ajoute l'opposition entre l'expression « *au vif* » qui renvoie à une idée d'évidence ou à un modèle vivant et le phénomène de réfraction de la lumière suggéré par l'eau et la lumière qui est exploité à plusieurs reprises dans le roman lors d'épisodes consacrés à l'illusion, que nous développerons plus tard. Tous ces éléments découlent d'une chose, la *merancolie* du chevalier, et viennent ainsi parfaitement illustrer l'altération de l'imagination de la personne atteinte de ce mal, qui en vient à confondre l'image réelle et l'image représentée.

La confusion atteint son comble quand l'histoire révèle au lecteur que ce que voit le chevalier amoureux en sa mélancolie est très souvent vrai. L'histoire de Clamidette et Nero en

---

<sup>139</sup> Traduction : « Et pendant ce temps, sous l'influence de cette mélancolie où j'étais entré, j'allais formant son visage d'après nature au fond de la rivière au gré de l'ondoïement de l'eau et des rayons du soleil qui brillaient au milieu du gravier. Voilà ce que me présentait ma fantaisie et ce dont je me délectais, croyant presque voir véritablement le visage de la jeune fille. » (V, 1, par.508C, par.11, 11-16).



est une parfaite illustration : la jeune fille, dont nous avons précédemment parlé, est désespérée à l'idée d'être mariée à un vieillard et son chagrin est exprimé deux fois avec intensité au paragraphe 186 du livre V avec « *grant melancolie* » et « *droite melancolie* ». Pendant ce temps, Nero voyage en mer en direction du royaume où règne le frère de Clamidette et son compagnon Thorax lui décrit la beauté de la jeune fille. Troublé par cette description, le jeune homme fait un rêve (« *Thorax lui avoit tant prisié la beauté de Clamidette qu'il en entra en une fiere ymaginacion*<sup>140</sup> ») dans lequel il rencontre la jeune fille en pleurs qui lui donne ses gants. L'illusion est marquée par les termes « *fantasye*<sup>141</sup> » et « *ymaginacion* » et ce dernier terme justement est remplacé par « *melancolie* » plus loin lorsque Nero évoque son rêve :

Sy la prins merueilleusement a enamer et tant que trop tost j'en entray en  
une fiere melancolie, telle qu'il me fut advis que je la veoie devant moy.<sup>142</sup>

Ici encore on retrouve l'opposition entre ce qui semble être vu (« *me fut advis* ») et ce qui l'est (« *veoir* ») et encore une fois cette vision est provoquée par la mélancolie. Plus tard Nero rencontre la jeune fille qui lui dit : « *la premiere nuit que vous jeustes en sa chambre entrastes en la melancolie d'une pucelle*<sup>143</sup> ». Le terme est l'exact synonyme d'imagination comme on peut le voir dans l'extrait précédent (« *j'en entray en une fiere melancolie* ») qui utilise la même construction et le même adjectif et peut se traduire par « rêve » étant donné le contexte. Or c'est dans ce rêve que Nero aperçoit la jeune fille qui se plaint (« *tres fort melancoliant* », « *melancolie* »). La similarité de ce rêve avec l'épisode de la plainte de Clamidette et le fait que la jeune fille elle-même ait rêvé qu'elle donnait ses gants à un chevalier<sup>144</sup>, font douter le lecteur qu'il s'agisse bien d'un rêve. Clamidette envoie d'ailleurs des jeunes filles au sortir de son rêve pour chercher le chevalier à qui elle a parlé mais qu'elles ne trouvent pas, ce qui laisse penser qu'il s'agit de rêves partagés par les amants mais qui restent de l'ordre de l'imagination. Pourtant, Nero présente à la Clamidette réelle les gants donnés par la jeune fille de son rêve ce qui porte à son comble la confusion entre le réel et le rêve, d'autant plus que le jeune chevalier identifie la scène réelle et la scène rêvée comme étant la même (« *Lors lui souvint des gants et des fantasies qu'il avoit eus par avant, par quoy il dist que c'estoit celle mesmes qui lui estoit venue au devant en son dormant*<sup>145</sup> »).

---

<sup>140</sup> V, 1, par.169, 15-16.

<sup>141</sup> « *Tant maintint Nero celle fantasye en dormant* » (V, 1, par.169, 28-29).

<sup>142</sup> Traduction : « Alors j'en devins passionnément amoureux au point que je tombais immédiatement dans une grande mélancolie qui fut telle qu'il me semblait la voir devant moi. » (V, 1, par.190, 41-43).

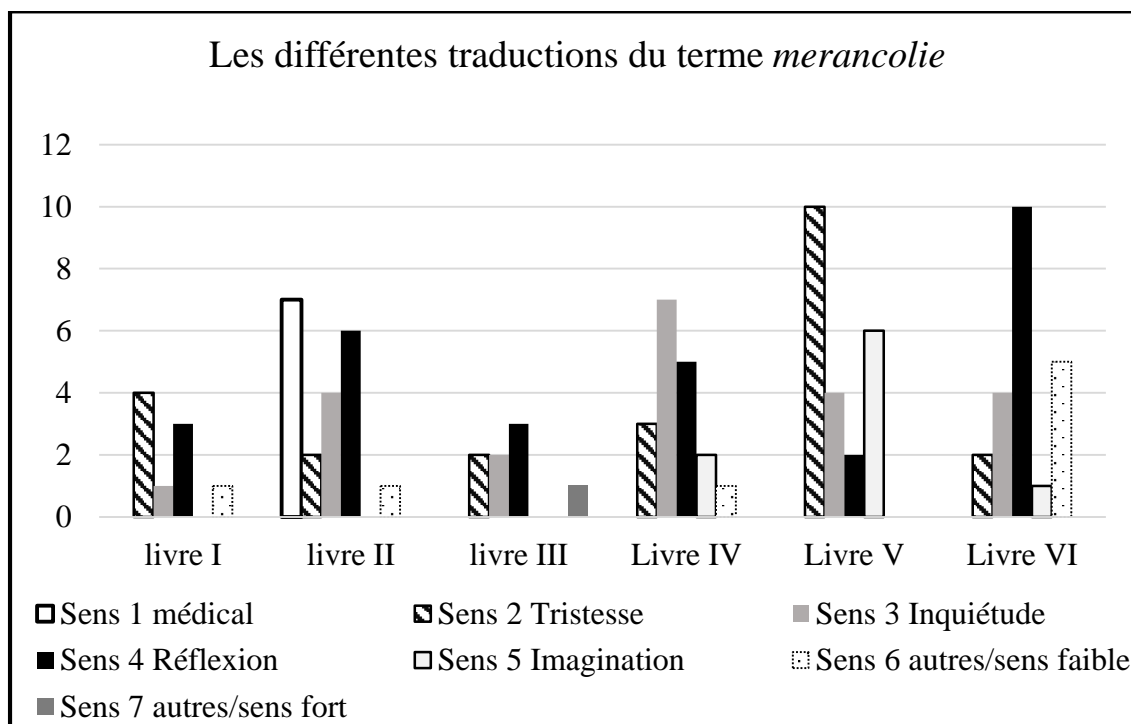
<sup>143</sup> V, 1, par.211, 13-15.

<sup>144</sup> V, 1, par.189.

<sup>145</sup> V, 1, par.170, 26-29.

Cette confusion est entretenue par le jeu sur les significations du terme *merancolie* qui, au cours de l'épisode, est utilisé autant pour signifier la détresse et le chagrin que pour remplacer le terme d'imagination.

Après avoir relevé toutes les occurrences de la mélancolie et avoir énuméré et analysé leurs différentes significations, nous avons tenté d'étudier la fréquence d'apparition des divers sens du terme.



Ainsi au livre I domine le sens 2 dont la signification est extrêmement forte et se traduit généralement par une profonde tristesse s'exprimant à travers des symptômes physiques. Les sens faibles (comme l'inquiétude et la réflexion) sont très rares et on n'y trouve aucune occurrence ayant un sens médical ou en rapport avec l'imagination. Au livre II, on trouve principalement le sens 1 (médical) qui est extrêmement fort et se traduit par la maladie ou la folie. Le second sens le plus présent est le sens 4 (réflexion) qui est relativement faible. C'est au livre III qu'on relève le plus petit nombre d'occurrences et la présence des sens les plus faibles. Au livre IV on trouve une nette domination du sens 3 (inquiétude) et le sens 5 (imagination) apparaît pour la première fois. Au livre V ce sont les sens 2 (tristesse) et 5 (imagination) qui dominent très nettement quand, au livre VI, on voit une très large majorité du sens 4 (réflexion). Il est donc intéressant de constater que les sens plus généraux et plus atténués sont majoritairement présents à la fin du roman tandis que les sens les plus forts, présentant des symptômes physiques, se trouvent uniquement aux livres I et IV, ce qui correspond, pour le

sens 1, à la maladie du roi. Il y a donc une atténuation du sens du mot *melancolie* et surtout un glissement lexical du terme qui passe de la maladie mentale à une réflexion intense qui provoque des rêves pour finalement devenir l'hallucination provoquée par le désir amoureux. Il est aussi intéressant de constater que les occurrences concernant la mélancolie sont particulièrement nombreuses au livre II (avec un sens fort) et au livre V (avec des sens faibles) et que les adjectifs et adverbes qui viennent accompagner le terme deviennent également nombreux à partir du livre V. Sur les 55 occurrences du mot *merancolie* des livres I à IV, 13 seulement sont complétées par un intensif, soit 23%, alors que dans les livres V et VI on trouve 44 occurrences dont 48% utilisent un intensif.

Il semblerait donc que l'affaiblissement sémantique se traduise par la nécessité d'utiliser davantage d'adjectifs et d'adverbes d'intensité pour rendre au terme le sens fort qu'il a perdu.

## 1.2. La théorie des sphères

Ainsi, comme nous l'avons montré, la théorie des éléments est extrêmement présente dans le *Roman de Perceforest* et tout particulièrement la théorie des humeurs avec une surreprésentation de l'humeur mélancolique. A cette théorie des éléments s'ajoute celle des sphères, que nous traiterons séparément tout en ayant conscience qu'elles sont étroitement liées l'une à l'autre comme le montre Robert Pring-Mill lorsqu'il expose les théories lulliennes :

De la même manière que la théorie des quatre éléments est une tentative pour "sauver les phénomènes" dans le domaine des choses changeantes et inconstantes, ici, sous la lune, la théorie des sphères célestes est une tentative pour "sauver les phénomènes", apparemment immuables et constants, observables dans le ciel, au-delà de la lune. (...) Le désir instinctif de trouver une régularité à l'incertitude de la vie habituelle, tout comme le désir scientifique de formuler une théorie unique qui explique tous les phénomènes observables dans le cosmos, contribuent à la réunification des deux théories<sup>146</sup>

Cette volonté de trouver une théorie unique explique le lien très fort que fait l'homme médiéval entre le microcosme – le corps humain – et le macrocosme – les planètes. De sorte que si les parties du corps humain sont liées à des humeurs elles-mêmes correspondant aux éléments, on notera aussi des équivalences avec les constellations et les planètes. Afin de mieux

---

<sup>146</sup> PRING-MILL, Robert, *Le Microcosme lullien: introduction à la pensée de Raymond Lulle*, Academic Press, Fribourg, 2008, p.87.

comprendre l'importance de ces théories, il est nécessaire de rappeler rapidement la conception cosmologique médiévale.

### 1.2.1. Les sphères et leurs influences

Selon Eudoxe, chacune des sept planètes a plusieurs sphères : les deux planètes les plus proches de la Terre – le Soleil et la Lune – ont chacune 3 sphères, tandis que les autres planètes ont 4 sphères, ce qui donne un nombre total de 26 sphères, auquel on ajoute la sphère des étoiles fixes, ce qui donne 27. Calippe reprend et corrige la théorie d'Eudoxe en portant le nombre de sphères des planètes à 34 : il ajoute 2 sphères au Soleil, 2 sphères à la Lune (on arrive donc à 10 pour ces deux planètes), une sphère à Mars, Mercure et Vénus (ces trois planètes ont donc en tout 15 sphères) et laisse à Saturne et Jupiter leurs 4 sphères, ce qui donne un total de 33 sphères, auxquelles il faut encore une fois ajouter celle des étoiles fixes. Cependant, cette théorie ne permet pas d'expliquer certaines irrégularités dans le mouvement des planètes, ce qui amène Aristote à proposer un système encore plus complexe : les planètes ont des sphères avec un mouvement régulier (celles qui ont été déterminées par Calippe) qui sont complétées par le même nombre de sphères moins une ayant un mouvement inverse. Seule la Lune n'a que des mouvements réguliers et les étoiles fixes gardent leur unique sphère. On a donc une sphère pour les étoiles fixes, 7 sphères pour Saturne et 7 pour Jupiter (4 sphères régulières et 3 de mouvement inverse), 9 sphères pour chacune des 4 autres planètes (5 sphères régulières et 4 de mouvement inverse) excepté la Lune qui n'a que 5 sphères régulières, ce qui nous donne un nombre total de 56 sphères. Le système géocentrique d'Aristote a ensuite été repris et adapté par Ptolémée qui y ajoute le point équant, les épicycles et les déférents excentriques et c'est ce système qui est le plus répandu jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Si des mouvements de rotation complexes ont été ajoutés par Ptolémée, le ciel peut être découpé schématiquement de cette façon : la Lune est la planète qui marque la limite entre deux mondes, le monde supralunaire, celui du ciel pur éthéré, du firmament et des planètes et le monde sublunaire qui appartient aux éléments et qui se caractérise par un mouvement de génération et de corruption. Au-delà de cette frontière on trouve Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne et les étoiles fixes, ce qui fait 8 sphères principales. Cette vision de l'espace correspond d'ailleurs à celle évoquée dans le *De sphaera* de l'astronome du XIII<sup>e</sup> siècle Jean de Sacrobosco<sup>147</sup>.

---

<sup>147</sup> Voir SACROBOSCO Jean, *De Sphaera*, cité par BOUDET, Jean-Patrice. *Entre science et nigromance : Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval 5XIIe-XVe siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p.49-50.

Ce découpage de l'univers montre nettement la séparation entre la sphère des éléments et les autres sphères, notamment parce que celle des éléments se caractérise par sa corruption mais aussi à cause du mouvement des sphères qui est différent du mouvement des éléments, comme on peut le voir dans le *Traité du Ciel* :

Ajoutez de plus que, si le mouvement circulaire est pour un certain corps une direction toute naturelle, il est clair qu'il doit y avoir, parmi les corps simples et primitifs, un corps spécial dont la nature propre sera d'avoir le mouvement circulaire, tout de même que la nature du feu c'est d'aller en haut, et celle de la terre d'aller en bas. Mais si les corps qui possèdent le mouvement circulaire sont ainsi portés dans la circonférence qu'ils décrivent par un mouvement qui est contre leur nature, il est fort étonnant et même complètement incompréhensible que ce mouvement qui est le seul mouvement continu et éternel, soit contre nature ; car partout ailleurs les choses qui sont opposées aux lois de la nature paraissent bien rapidement détruites. Si donc le corps qui a ce mouvement extraordinaire est du feu, comme on le prétend, ce mouvement est pour le feu tout aussi peu naturel que pourrait l'être pour lui le mouvement en bas ; car nous pouvons observer que le mouvement du feu part du centre pour s'en éloigner en ligne droite.<sup>148</sup>

L'auteur du *Perceforest*, lorsqu'il parle de la création divine, évoque aussi séparément les éléments et les autres sphères : « *Tu tout puissant, tu premiers creemens, de firmament et des .IIII. elements, du peuple humain qui a estre tendoit, des planetes ou est atargemens de la grant roe, ou fust destruisemens, et tout ce peulz acouvrir de ton doy*<sup>149</sup> ». Le firmament est le ciel des étoiles fixes qui est la sphère située au-dessus des sphères des *planettes*, elle-même évoquée un peu plus loin. Or ce mouvement circulaire dont parle Aristote se retrouve bien dans la description de la sphère des planètes dans le *Perceforest* qui est animée d'un mouvement (« *atargemens* ») circulaire puisqu'il évoque une « *grant roe* ». Cependant, cette volonté de la pensée médiévale d'embrasser les phénomènes naturels dans une théorie qui permettrait de tout expliquer montre le lien étroit entre les éléments et le monde supralunaire qui, malgré leur séparation, vont agir de concert sur le monde et sur les corps. C'est cette interaction qu'expose R. Pring-Mill à travers les théories lulliennes :

---

<sup>148</sup> ARISTOTE, *Le Traité du Ciel*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, A. Durand, 1866, livre 1, chapitre 2, par.12.

<sup>149</sup> Traduction : « Toi, tout puissant, toi le premier créateur du firmament et des quatre éléments, du peuple humain qui aspire à vivre et des planètes qui constituent un système régulateur de la roue du Destin, qui annonce toute fin, toi qui peux couvrir tout cela d'un seul de tes doigts. » (I, 1, par.373, 30-35).

D'autre part la théorie astronomique des sphères est directement liée à la théorie des éléments, à travers la postulation d'un espace intermédiaire entre ces deux domaines, composé de quatre sphères supplémentaires sous la sphère lunaire. Ces sphères sont celles des éléments simples, (...) la sphère du feu est au-dessus, la sphère de l'air est contiguë à celle du feu, (...) et l'eau est au-dessus de la sphère de la Terre, puisque l'eau a une inclinaison vers la Terre, et ainsi grâce à la raison de l'inclinaison qui va du supérieur à l'inférieur, l'influence [de l'empyrée] se propage vers [les sphères] inférieures". Mais cette échelle d'influences n'arrive pas à unir tous les phénomènes du cosmos en une seule série de phénomènes, étant donné qu'il y a toujours ce grand contraste entre le monde cycliquement constant des sphères célestes et, sous la lune, le monde changeant issu de la composition et décomposition des éléments. Les deux séries de phénomènes sont directement liées, série par série, par l'attribution des qualités élémentaires aux corps célestes et par la supposition que les combinaisons de ces corps parfaits influencent directement toute la composition imparfaite d'ici-bas<sup>150</sup>

Cet extrait insiste sur le fait qu'il existe toujours une différence fondamentale entre les éléments et les sphères qui réside dans l'inaltération des phénomènes célestes et dans la corruptibilité des phénomènes sublunaires. Cependant, une partie de la théorie des éléments déteint tout de même sur celle des sphères, notamment lorsque les planètes se voient attribuer des qualités liées aux éléments et des influences sur les corps terrestres. Cette influence des sphères sur le monde sublunaire, qui est directement évoquée par le *Roman de Perceforest*<sup>151</sup>, se retrouve dans le passage sur la fête du Dieu Souverain que nous avons précédemment étudié et qui permet de montrer parfaitement ce lien étroit entre la théorie des sphères et la théorie des éléments. Si l'on reprend le texte cité plus haut dans lequel le roi Perceforest évoque le Soleil comme « *roy des planettes* », il semble que l'extrait fasse référence à la théorie des sphères qui établit le Soleil comme la planète qui détermine les planètes inférieures (Mercure et Vénus) qui sont plus proches de la Terre que du Soleil et les planètes supérieures (Mars, Jupiter et Saturne) qui sont plus proches du Soleil que de la Terre. Il montre également que le calendrier des saisons est établi en fonction de la position des planètes puisque « *au gentil mois que le roy des planettes monte en son plus hault signe* » fait référence à la régularité du mouvement de l'astre ainsi que sa position qui renvoie un peu plus loin à la théorie des sphères : « *combien qu'il fust en sa plus puissant roe*<sup>152</sup> ». Enfin il montre la contamination de la théorie des sphères par la théorie des

---

<sup>150</sup> PRING-MILL, Robert, *Op.cit.*, p.92.

<sup>151</sup> « *Tout en autelle manière le cours celestial se haste de jeter ses influences icy embas.* » (IV, 1, p.548, 370).

<sup>152</sup> IV, 1, p.2, 36-37.

éléments puisque le Soleil attaque les « *moisteurs* » de l'hiver et vient donc rappeler l'action de l'élément du Feu chaud et sec sur l'Eau froide et humide comme on peut le voir dans le discours de Perceforest précédemment cité : « *la challeur qui est en moy et qui proucede du feu si guerroye et hait a mort la moisteure qui est en moy, laquelle vient de l'eaue* ». Cependant, contrairement au Feu et à l'Eau qui se détruisent mutuellement, l'action mesurée du Soleil crée le phénomène météorologique d'« *attemprance* » qui vient signifier l'équilibre parfait entre les éléments.

Ainsi il n'est pas étonnant de voir que les sphères influencent non seulement les phénomènes météorologiques et le passage des saisons mais aussi les corps, eux aussi régis par les éléments. Au livre VI par exemple, la Pucelle au Cercle d'Or commente le comportement du jeune Gallafur et, alors qu'elle s'attendait à le voir s'illustrer dans des joutes où on espère découvrir celui qui sera digne d'être le futur roi, elle voit ses attentes déçues par l'attitude du chevalier qu'elle juge indigne : « *Je le voy tant laschement maintenir que je le tiens aussi comme a lunatique et desvoié de son sens*<sup>153</sup> ». Le terme de « *lunatique* » renvoie à l'astre lunaire qui, étant le plus proche de la Terre, est le plus fréquemment utilisé pour montrer les changements brusques de comportement et les influences sur le caractère des corps humains, ce qui explique pourquoi le terme qui y est associé est « *desvoié de son sens* » en ce qu'il montre une perte soudaine de raison. Les autres planètes agissent également sur les corps humains mais il semblerait qu'elles viennent déterminer des éléments moins changeants comme le destin des hommes. Ainsi, quand Norgal<sup>2</sup> voit toutes ses tentatives pour mériter l'amour de la jeune fille dont il croit être amoureux échouer, il se tourne vers le Temple de Vénus qui lui signifie que son destin repose entre les mains d'une autre jeune fille et qui répond avec sarcasme à sa résistance en montrant l'impossibilité de changer le cœur de la personne dont il est amoureux (« *Adont requerez a venir sur terre en autre constellacion et lors se taira le peuple de ramentevoir vostre honneur* »<sup>154</sup>). La nature incorruptible des planètes empêche bien évidemment tout changement dans le destin de Norgal<sup>2</sup> qui, malgré son entêtement à refuser celle qui lui est destinée, sait qu'il n'a aucunement le pouvoir de changer ce destin : « *Moult merancia Norgal a la responce qui lui enseignoit qu'il se feist renaistre en autres constellacions, s'il vouloit venir a chief de ses requestes, ce que faire ne pouoit*<sup>155</sup> »

Il est d'ailleurs intéressant de voir encore une fois ici ces termes relatifs à la théorie des sphères se mêler à la théorie des humeurs puisqu'un héraut dit à Norgal<sup>2</sup> lors d'un tournoi :

---

<sup>153</sup> VI, 1, par.493, 9-11.

<sup>154</sup> V, 1, par.443, 6-8.

<sup>155</sup> V, 1, par.443, 11-14.

« *C'est dont par la constellacion celestiale qui t'est contraire ! Es tu trop chault ou trop froit ?*<sup>156</sup> » De cette façon, l'on voit bien que l'effet des constellations est différent selon l'humeur dominante présente dans le corps influencé par les astres et surtout, il est évident que le roman reprend cette idée de lien étroit entre les mondes supralunaire et sublunaire.

Dans le roman, les planètes agissent de deux façons sur les hommes : elles peuvent déterminer leur destin, comme c'est le cas de Norgal<sup>2</sup> mais aussi de Passelion, dont le mauvais destin est évité de justesse par Zéphir qui empêche Estonné de passer la première nuit de son mariage avec sa femme, ce qu'il tente d'expliquer au chevalier furieux et humilié :

Selon la constellacion de l'estoille qui regne ceste nuit et jusques a maintenant, que se vous eussiez couché avecq vostre femme, vous eussiez engendré ung hoir qui eust fait blasme a vous et a vostre lignie. Mais desoremais, beau sire, je vous donne congé d'aller avecq vostre compaigne, et vous prommés que vous engendrez ung hoir qui sera en son temps le plus sage homme de la Grant Bretaigne et qui sçavra plus des choses obscures passees et a avenir que homme qui vive.<sup>157</sup>

L'influence des planètes lors de la conception et lors de la naissance va donc être déterminante dans le destin de l'homme. Par exemple, le caractère extrêmement fougueux et prédisposé au combat de Passelion, le fils d'Estonné, est expliqué par le dieu Mars par la position de sa planète lors de la naissance de l'enfant (« *L'enfant est sus terre qui te occira, et saches qu'il est né en moy regnant*<sup>158</sup> »). Cependant, tout ne semble pas être déterminé uniquement par les astres puisque Zéphir lui-même, lorsqu'il prédit la venue de Merlin, explique l'importance de la conjonction des astres dans la conception de Passelion mais aussi l'impact de son éducation (« *de moy et de ma nourreçon*<sup>159</sup> »). C'est d'ailleurs cette idée de détermination naturelle opposée à l'éducation que nous étudierons plus en détails dans notre troisième partie. Si certains éléments ne peuvent être changés, comme c'est le cas pour les sentiments de la jeune fille qui ne s'accordent pas à ceux de Norgal<sup>2</sup>, d'autres au contraire peuvent être modifiés par une intervention extérieure. L'exemple de Nestor et de Gadiffer<sup>2</sup>

---

<sup>156</sup> V, 1, par.241, 35-38.

<sup>157</sup> Traduction : « D'après la constellation de l'étoile qui a régné toute la nuit et jusqu'à maintenant, si vous aviez passé la nuit avec votre femme, vous auriez engendré un héritier qui aurait apporté la honte sur vous et votre lignage. Mais désormais, cher seigneur, je vous permets d'aller avec votre compagne et je vous promets que vous engendrez un héritier qui sera, quand son heure viendra, le plus sage homme de la Grande Bretagne et l'homme qui saura plus de choses obscures sur ce qui est passé et à venir que n'importe quel homme qui vive. » (III, 3, p.119-120, 934-942).

<sup>158</sup> IV, 1, p.203, 76-77.

<sup>159</sup> III, 3, p.120, 949.



permet de voir cette nuance entre la détermination et l'influence des planètes. En effet, il est dit au livre III que les frères jumeaux sont destinés à s'entretuer lors d'un combat fratricide pendant lequel ils ne se reconnaissent pas en raison d'un échange malheureux d'écus. Ce destin est lui aussi déterminé avant même leur naissance (« *Comme advenu leur estoit, et dist oultre qu'il leur estoit ainsi predestiné au naistre par la vertu des planettes*<sup>160</sup> »). Cependant, la Reine Fée, lorsqu'elle explique quel était le destin auquel ses fils semblaient condamnés, indique également que « *les constellacions du ciel les avoient jugiez a mort se grant remede ne les secouroit*<sup>161</sup> ». Ce « *grant remede* » qui est énoncé sans plus de précision est l'intervention de leur mère qui, sachant le destin qui attendait ses enfants, a envoyé des jeunes filles pour lui ramener les corps blessés et leur prodiguer des soins immédiats.

On voit alors que la lecture des astres est cruciale pour connaître les événements à venir et éventuellement les parer, ce qui montre également la possibilité d'intervenir dans le destin énoncé par ces astres. Ainsi, la Reine Fée ne pouvait pas empêcher la bataille fratricide d'avoir lieu mais les constellations lui laissaient la possibilité d'éviter au moins la mort de ses deux fils.

### 1.2.2. Les planètes et les astronomiens

On constate dans le *Roman de Perceforest*, la présence de plusieurs types de lecture des astres. Lorsque Gadiffer<sup>2</sup> s'enfuit avec Flamine au livre III, une énorme tempête s'abat sur le vaisseau qui les transporte, provoquée par des démons au service d'Aroés, père de la jeune fille. Avant même que la tempête n'éclate, le marinier :

Qui tresbien es orages se cognoissoit et es tempestes, estoit moult esmerveillié que ce pouoit estre, disant que oncques en nul jour de sa vie il ne avoit veu plus terrible apparence de tourmente. Sy dist a Gadiffer: "Par ma foy, sire chevalier, j'ay hanté la mer par l'espace de soixante ans ou plus, mais je ne vey oncques en ma vie apparoir orage en telle maniere et ne puis croire qu'il viengne de l'ordonnance naturelle ne du gouvernement des planetes du ciel."<sup>162</sup>

---

<sup>160</sup>Traduction : « Comme cela leur était arrivé, et elle dit en outre qu'ils y étaient prédestinés avant leur naissance par l'influence des planètes. » (III, 3, p.185, 802-803).

<sup>161</sup> Traduction : « Les constellations du ciel les avaient condamnés à mort à moins qu'un grand secours ne vienne les sauver. » (III, 3, p.186, 820-821).

<sup>162</sup> Traduction : « Le marinier qui connaissait les orages et les tempêtes, se demandait, effaré, ce que cela pouvait être, disant qu'en aucun jour de sa vie il n'avait vu des signes aussi terribles de l'arrivée d'une tempête. Alors il dit à Gadiffer : " Ma foi, seigneur, j'ai navigué sur la mer pendant plus de soixante ans mais je n'ai jamais vu de ma vie apparaître un orage de cette façon et je ne peux pas croire qu'il vienne de l'ordonnance naturelle des choses ni du gouvernement des planètes du ciel." » (III, 2, p.117, 2056-2064).

Le savoir du marinier, qui lui permet de juger du caractère naturel ou non d'un phénomène météorologique, ne provient pas d'une érudition particulière mais d'une connaissance empirique qui est soulignée par l'âge avancé du personnage (« *j'ay hanté la mer par l'espace de soixante ans ou plus* ») et surtout par l'absence d'expérience d'une telle tempête (« *disant que oncques en nul jour de sa vie* », « *mais je ne vey oncques en ma vie* »). Cette évaluation du caractère surnaturel de la tempête par l'expérience montre une appréhension du monde comme un système régi par les lois immuables du monde supralunaire. Cependant, si l'expérience lui permet d'affirmer que la tempête n'est pas naturelle, elle n'est pas suffisante pour en comprendre les causes. De la même façon, le marinier ne peut pas interpréter l'agencement des planètes pour vérifier son hypothèse comme peut le faire un *astronome* ce qui montre que son savoir empirique, s'il lui permet d'identifier une anomalie, n'est pas suffisant pour la comprendre. De la même façon, on sait que le roi Perceforest ne maîtrise pas le savoir astronomique puisque, lorsqu'il voit l'ermite Dardanon regarder les étoiles, le texte précise qu'il s'émerveille de l'attention que le saint homme porte aux astres parce que lui-même « *de la science guaires ne sçavoit*<sup>163</sup> ».

Cette absence de savoir ne l'empêche pourtant pas de remarquer une nuit l'apparition d'un phénomène inquiétant, celui qui annonce la destruction de la Grande Bretagne :

Il regarde en la moyenne de l'aer et voit une estoille qui bien monstroït qu'elle n'estoit point fixee es cieulx avecques les autres ne de la compaignie aux sept planettes, car grant distance avoit d'elle jusques a la lune. Celle estoille estoit mout merveilleuse, car elle avoit queue longue de trois toises par samblant et tant estoit embrasee que sambloit estre feu, s'en estoit la teste tant vermeille d'ardeur qu'il estoit advis qu'elle flamboyast. Quant le roy eut apperceu l'estoille couee dont oncquez n'avoit veue la pareille et qu'il se fut advisé comment elle n'estoit pas en la compaignie des autres, moult s'esmervilla qu'elle pouoit signifier ; sy dist en soy meismes qu'elle ne pouoit estre sans grant signifiance.<sup>164</sup>

---

<sup>163</sup> IV, 1, p.537, 35-36.

<sup>164</sup> Traduction : « Il regarda le ciel et vit nettement une étoile qui n'était ni une étoile fixée dans les cieux avec les autres ni une étoile de la compagnie des sept planètes, car il y avait une bien trop grande distance d'elle à la lune. Cette étoile était particulièrement remarquable, car elle avait une queue d'une longueur de trois toises à vue d'œil et elle était tellement embrasée qu'elle avait l'air d'être du feu, notamment la tête, si rouge d'ardeur qu'il semblait qu'elle flambait. Quand le roi eut aperçu l'étoile à queue dont il n'avait jamais vu la pareille, et qu'il eut bien vérifié qu'elle n'était pas en compagnie des autres, il s'interrogea longuement sur sa signification ; alors il fut convaincu qu'elle ne pouvait pas être sans grande signification. » (IV, 1, p.401, 664-679).

Malgré le manque de connaissances du souverain, on voit davantage de précisions que dans l'extrait avec le marinier. En effet, des éléments précis appartenant à la théorie des sphères apparaissent et viennent servir à l'analyse du phénomène céleste. Car, si on peut penser que le terme d' « *estaille couee* » vient du narrateur, il n'y a pas de doute sur le fait que c'est bien le roi qui compare la position de cette étoile avec la sphère des étoiles fixes et celles des sept planètes. De la même façon, le roi constate que la distance entre la lune et cette étoile ne lui permet pas de faire partie des sphères du monde supralunaire, ce qui renvoie à cette idée que la lune est la planète frontière entre les deux mondes. Si le roi estime que le phénomène a une signification importante, c'est qu'il se fonde sur deux types de savoir : d'abord un savoir empirique qui lui permet de remarquer par l'absence de phénomènes similaires, que celui-ci est anormal (« *oncquez n'avoit veue la pareille* ») et un savoir astrologique rudimentaire qui lui permet de vérifier que cette étoile « *n'estoit pas en la compagnie des autres* » et donc à la fois de confirmer son hypothèse que la comète n'est pas un phénomène normal et de deviner qu'elle doit avoir une signification importante. Il apparaît donc que si sa connaissance des astres est supérieure à celle du marinier, elle est insuffisante pour analyser complètement le phénomène puisqu'aucune signification n'est trouvée. L'insuffisance du savoir du souverain est suggérée par l'absence d'instruments de mesure qui ne permettent pas une évaluation précise du phénomène (« *elle avoit queue longue de trois toises par samblant* »).

De plus, son observation est due au hasard, puisque la comète survient au moment où le roi regarde le ciel. A titre de comparaison, la Reine Fée observe le même phénomène alors qu'elle se trouve dans « *ung sien chastel ou royaume d'Escoce*<sup>165</sup> ». Devinant son importance, elle change ensuite de point d'observation pour se rendre dans un lieu plus propice à la pratique astrologique :

Sy pourquist tant qu'elle trouva un lieu pour demourer, lequel estoit assis a dix lieues pres du Chastel du Chief sus une haulte montaigne, la ou sans aucun empeschement elle pouoit plainement voir la reondeur du firmament ; et au plus haut du mont elle avoit sa chaire tournant, ou elle seoit de nuit garnie de ses esperes et instrumens magistrals pour esprouver et mettre a fin toutes ses oppinions.<sup>166</sup>

---

<sup>165</sup> IV, 1, p.517, 10.

<sup>166</sup> Traduction : « Elle fit des recherches jusqu'à trouver le lieu où elle pourrait demeurer, lieu qui était situé à dix lieues du Chastel du Chief sur une haute montagne, là où aucun obstacle ne pouvait lui masquer la rondeur du firmament ; au plus haut de la montagne elle avait sa chaise tournante, où elle s'asseyait la nuit munie de ses sphères et instruments savants pour expérimenter et émettre une conclusion pour toutes ses hypothèses. » (IV, 1, p.521, 119-127).

Ce lieu est important dans la pratique astrologique puisqu'il nécessite une recherche (« *pourquist tant* ») de la Reine Fée pour arriver à un point suffisamment élevé qui serait le meilleur endroit pour l'observation des étoiles. On notera d'ailleurs cette insistance sur la hauteur qui qualifie à la fois le château (« *sus une haulte montaigne* ») et la situation de la « *chaiere tournant* » sur laquelle elle fait ses observations (« *au plus haut du mont* »). On retrouve le même lieu et le même siège chez Dardanon, qui est, avec la Reine Fée, le plus grand astrologue du roman. En effet, Perceforest rêve de l'ermite et il a l'impression de le voir « *par-dessus le pommel du temple*<sup>167</sup> » au point d'avoir peur pour la sécurité du vieillard (« *doubte de lui pour ce qu'il estoit sy hault*<sup>168</sup> ») et quand il se rend au Temple Incongneu il l'aperçoit au sommet de l'édifice, assis sur une chaise à observer les étoiles :

Et toutesvoies approucha il le porge du temple, mais en approuchant il regarde amont sur une tourelle qui seoit a l'un des lez du temple envers Orient et perceu que au dessus avoit une chayere.<sup>169</sup>

C'est là que Dardanon conduit la Reine Fée venue lui demander conseil, afin de mieux observer les étoiles : « *sy monterent tant qu'ilz vindrent sus une tourelle ou il avoit une roe tournant ou l'ancien preudhomme seoit quant il estudioit es besongnes du ciel*<sup>170</sup> ». On remarque que, contrairement au passage où Perceforest aperçoit la comète, ces extraits citent plusieurs instruments de mesure : dans le passage consacré à la Reine Fée, on nous parle par exemple de « *esperes et instrumens magistrals* ». Ces « *esperes* » désignent, comme l'indique le *Lexique de la langue scientifique*, « aussi bien un simple instrument pédagogique du type de la sphère armillaire<sup>171</sup> qu'une horloge planétaire<sup>172</sup> »<sup>173</sup>. Etant donné le contexte et la référence aux sphères dans le passage où Perceforest regarde le ciel, il semble évident que ces « *esperes* » sont destinées à calculer la position des planètes. Le matériel utilisé par Dardanon renvoie lui

---

<sup>167</sup> IV, 1, p.497, 496.

<sup>168</sup> IV, 1, p.498, 504-505.

<sup>169</sup> Traduction : « Toutefois, il approcha du porche du temple et, en s'approchant, il leva les yeux sur une tourelle qui était assise sur l'un des côtés du temple tourné vers l'Orient. Il vit qu'il y avait une chaise au-dessus. » (IV, 1, p.537, 21-25).

<sup>170</sup> IV, 1, p.564, 464-467.

<sup>171</sup> La sphère armillaire est, d'après le *Trésor de la langue française*, une « sorte de carcasse formée de cercles, tous de diamètres voisins, disposés de façon à matérialiser en une boule unique largement ajourée les cercles fondamentaux de la sphère céleste locale à tout moment, grâce à certains degrés de liberté qui leur sont laissés : équateur, écliptique, méridiens, verticaux, cercles horaires, horizon, cercles de hauteur, etc. ».

<sup>172</sup> Sur l'horloge planétaire, voir le chapitre VI du second tome de BERTHOUD, Ferdinand, *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, Paris, Imprimerie de la République, 1802 et la troisième partie de la thèse de POULLE, Emmanuel, « Les instruments de la théorie des planètes selon Ptolémée : équatoires et horlogerie planétaire, du XIIIe au XVIe siècle », thèse de doctorat, Lille, 1984.

<sup>173</sup> JACQUART, Danielle et THOMASSET, Claude, *Lexique de la langue scientifique (Astrologie, Mathématiques, Médecine...)* Matériaux pour le Dictionnaire du Moyen Français (DMF), Paris, Klincksieck, 1997, p.105.

aussi à des outils que l'on peut identifier. Dans son rêve, Perceforest voit l'ermite en train d'utiliser l'un d'eux :

Lors le print forment a regarder, sy vey que perdedens ces tables l'ancien  
preudhomme jectoit ses figures astronomiennes tout afait qu'il avoit conceu  
aucune chose en regardant les planetes et estoilles du ciel.<sup>174</sup>

On notera l'utilisation de l'adjectif « *astronomiennes* » plutôt qu'« *astrologiques* », ce qui correspond à la définition qu'Evrart de Conty fait de ces deux termes<sup>175</sup>. Les « *tables* » dont parle le texte sont sans doute des tables astronomiques, éléments essentiels de la diffusion de l'astronomie et de l'astrologie à l'époque médiévale comme le souligne J.-P. Boudet<sup>176</sup>. C'est sur ces tables que les astronomes effectuent des calculs complexes pour déterminer la position des planètes et leurs mouvements, ce que semble faire Dardanon qui « *jectoit ses figures astronomiennes* ». Les « *figures* » et la « *roe tournant* » manipulées par l'ermite sont d'ailleurs identifiées par Ch. Ferlampin-Acher dans son étude *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose* :

La roue suit vraisemblablement le cours des planètes. Elle ne correspond à aucun dispositif réel connu au Moyen Age. Elle a pu être inspirée à la fois par la circularité de l'astrolabe et par le motif romanesque de l'espace qui tourne. L'instrument de mesure aurait été agrandi par l'imaginaire: les deux personnages peuvent se coucher sur la roue.<sup>177</sup>

Plus généralement, Ch. Ferlampin-Acher montre l'absence de termes précis relatifs à l'astrologie et la seule présence de termes communs comme *nacion* ou *nativité* comme nous l'avons dit précédemment. C'est sans doute cette absence de précision lexicale qui permet à l'auteur d'utiliser librement des instruments astrologiques, en changeant par exemple leur taille pour créer un effet d'émerveillement.

---

<sup>174</sup> Traduction : « Alors il commença à le regarder attentivement. Il vit que sur ses tables le noble vieillard calculait ses figures astrologiques exactement comme si il avait eu une idée en regardant les planètes et étoiles du ciel » (IV, 1, p.498, 506-513).

<sup>175</sup> « *La .vi.e des ars ou des sciences liberaulx et la tierce des quatre dessus dictes c'est astronomie ou astrologie, qui traite et determine du ciel et des estoilles. Et ceste science a deux principaux parties, l'une des mouvemens, laquelle est appellee communement des anciens astrologie, l'autre des jugemens que s'en ensuit, et ceste aussy des anciens le plus communement est astronomie appellee. Maiz se eslle est appelle en general astrologie ou astronomie, il ne peut ja chaloir.* »

HYATTE, Reginald et PONCHARD-HYATTE, Maryse, *L'harmonie des sphères. Encyclopédie d'astronomie et de musique extraite du commentaire sur "Les échecs amoureux" (XVe s.) attribué à Evrart de Conty*, New York, Bern et Frankfurt am Main, Peter Lang, 1985, p.XV.

<sup>176</sup> Cf. BOUDET, Jean-Patrice. *Op. cit.* p.44-46.

<sup>177</sup> FERLAMPIN-ACHER, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op.cit.*, p.70-71.

L'analyse des termes relatifs à la théorie des éléments et des sphères a permis de voir que ces connaissances émaillent véritablement le texte du *Roman de Perceforest*. La croyance d'un lien entre le macrocosme (donc les planètes) et le microcosme (ici l'homme) explique l'impact de cette théorie non seulement sur la Nature, puisque les caractéristiques des éléments et des planètes viennent expliquer par exemple des phénomènes météorologiques, mais aussi sur l'Homme, dont le corps est soumis aux influences de ses humeurs, des éléments et des planètes. C'est pourquoi il était important de commencer par aborder ces théories afin de pouvoir étudier la pratique médicale dans *Perceforest* puisque l'exercice de la médecine est intrinsèquement lié aux connaissances médiévales de la théorie des éléments et des planètes.

## 2. La pratique médicale

### 2.1. Un lexique technique ou approximatif ?

Dans beaucoup d'épisodes du roman où un personnage doit être soigné à cause d'une maladie ou d'une blessure, l'opération pratiquée par le médecin est décrite comme adaptée au cas du malade (« *ce que cuidions que bon fut*<sup>178</sup> »). De même, une fois le malade soigné, il est soumis à un régime alimentaire adapté à ses besoins (« *elles luy firent apporter a mengier viande propre à sa maladie*<sup>179</sup> »). Cette idée du caractère adapté ou non (« *contraire au garrissement* »<sup>180</sup>) d'un soin repose sur la théorie des éléments : chaque plante et chaque partie du corps est liée à un élément et, puisque chaque élément a son contraire, le médecin va chercher à éviter d'appliquer sur une plaie un bandage imprégnée d'une herbe qui ne serait pas adapté à sa nature. C'est ce qui arrive lors de la grave blessure du roi Gadiffer, découvert par des jeunes filles qui lui prodiguent les premiers soins mais qui, étant insuffisamment expérimentées, demandent l'aide d'une vieille guérisseuse. Celle-ci est en fait issue du lignage Darnant, ennemi du roi anglais, et, reconnaissant le frère du roi Perceforest, décide de le tuer. Pour cela, elle utilise sciemment des plantes qui ne sont pas adaptées à la blessure du roi, ce dont se rend compte la jeune Lyriope, arrivée au chevet du monarque :

Lors vint Liriope au roy et desloya sa cuisse et regarda l'emplastre que la  
vieille avoit mis sus, et perceut qu'il estoit contraire a la playe, car il estoit

---

<sup>178</sup> II, 1, par.237, 10.

<sup>179</sup> II, 1, par.61, 2-3.

<sup>180</sup> II, 1, par.240, 19.

chault et ardent comme coperos, combien que la playe fust saine et nouvelle.<sup>181</sup>

L'emplâtre est effectivement utilisé pendant la période médiévale pour guérir les plaies et semble particulièrement adapté pour la blessure de Gadiffer qui laisse les nerfs découverts puisque, selon R. Perrot :

Pour les plaies tégumentaires, l'habitude est donc, pendant tout le Moyen-âge, d'utiliser des bandages occlusifs, des emplâtres suppuratifs (la suppuration étant considérée comme louable !)<sup>182</sup>

Ainsi ce n'est pas l'emplâtre de la vieille femme qui va empêcher le guérissage mais ce qu'elle y a appliqué, puisqu'il est dit qu'il était « *chault et ardent comme coperos* » et donc « *contraire a la playe* ». Le terme de « *contraire* » qui qualifie la chaleur de l'emplâtre fait référence à la complexion du médicament. C'est bien sa chaleur qui est responsable de l'aggravation de la blessure car, sur les dix causes empêchant la bonne consolidation des plaies selon Guillaume de Salicet, deux concernent la chaleur : la sixième cause est « un médicament trop chaud mis sur la plaie », la huitième est une « altération de la complexion du membre en chaleur ou en froid<sup>183</sup> ». Ici le baume de la vieille femme est beaucoup trop chaud puisqu'il est comparé à la « couperose » c'est-à-dire au vitriol. Cette erreur volontaire explique la douleur du roi lors de son rétablissement :

Et quant ce vint tart en la nuyt, la playe du roy luy prinst a faire mal a merveilles, car il avoit dessus chose qui pouoit plus grever que aidier. Adont se prist moult a plaindre. Et la royne, qui de luy prenoit garde, luy prist a demander et dist : « Sire, comment vous est ? – Madame, dist le roy, ma playe me deult. »<sup>184</sup>

---

<sup>181</sup> Traduction : « Alors Lyrioipe s'approcha du roi, défit le bandage de sa cuisse et regarda l'emplâtre qu'elle y avait mis. Elle remarqua qu'il était contraire à la plaie, car il était chaud et ardent comme la couperose, alors que la plaie était saine et récente. » (II, 1, par.238, 1-5).

<sup>182</sup> PERROT, Raoul, « Le Traitement des blessures au Moyen Age. I le traitement des plaies », *Paleobios*, Volume 1, 1983, p.42.

<sup>183</sup> Cité par R. Perrot. *Op. cit.* p.41.

<sup>184</sup> Traduction : « Tard dans la nuit, la plaie du roi commença à lui faire terriblement mal, car il y avait dessus une chose qui lui nuisait plus qu'elle ne l'aidait. Alors il commença à se plaindre avec insistance. La reine, qui s'inquiétait pour lui, voulut lui en demander la raison et dit : "Sire, comment vous sentez-vous ? – Madame, dit le roi, ma plaie me fait souffrir." » (II, 1, par.236, 12-17).

C'est cette douleur ressentie par Gadiffer qui intrigue Lyriope et l'incite à délier la plaie, parce qu'empêcher la douleur fait partie, selon Guy de Chauliac, de la quatrième des huit intentions auxquelles obéit le traitement des plaies :

Est de contregarder la substance du membre et empescher la douleur, apostémation et autres accidents, est accompli en emplâtrant et oignant le membre avec aulbin d'oeufs, et choses froides les premiers jours. Puis avec du vin gros astringent (...) en saignant et purgeant quand il sera besoin.<sup>185</sup>

On voit alors que non seulement il s'agit pour le chirurgien d' « *empescher la douleur* » mais aussi d'appliquer des « *choses froides les premiers jours* », ce que la vieille femme s'applique à ne pas faire jusqu'à ce qu'elle soit découverte par Lyriope. Il est alors trop tard pour pouvoir rétablir complètement le roi.

Celui-ci, même s'il est sauvé par Lyriope, continue à souffrir de sa blessure, et il est particulièrement intéressant de voir que sa douleur augmente à cause de la « *tendreur de la lune*<sup>186</sup> », ce qui l'oblige, selon son épouse, à garder le lit même longtemps après avoir été blessé. Ce détail vient confirmer le lien entre la théorie des sphères et celle des éléments puisqu'ici la Lune a elle aussi une influence, comme l'emplâtre, sur la douleur ressentie par le roi. De la même façon, lorsque le fils de Gadiffer, Nestor, est blessé au visage et qu'il décide de partir chevaucher contre l'avis du médecin, celui-ci lui conseille au moins de protéger sa blessure du soleil :

En verité, sire, dist le mire, se c'estoit vostre plaisir d'atendre encores huit jours, je vous donnasse congé de porter heaume et d'aller a vostre bon plaisir. Mais, pour le present, vostre blesceure est encores tendre et, se le hale y fiert, vostre viaire pourroit bien enffler. Et pour ce que vous voulez chevauchier, je vous feray un drap ciré, que vous loyerez sus vostre nez jusques a ce que le cuir sera endurcis, car autrement vous ne pourriez garir<sup>187</sup>.

---

<sup>185</sup> Cité par PERROT, Raoul, *Op. cit.* p.42.

<sup>186</sup> « *Lui deult maintenant sa bleceure pour la tendreur de la lune plus que une autre fois.* »

Traduction : « sa blessure le fait tout particulièrement souffrir en ce moment à cause de la nouvelle lune. » (III, 2, p.147, 11-12).

<sup>187</sup> Traduction : « En vérité, seigneur, dit le médecin, si vous étiez d'accord pour attendre encore huit jours, je vous donnerais mon autorisation pour porter le heaume et aller à votre bon plaisir. Mais pour le moment, votre blessure est encore tendre et si les rayons du soleil l'atteignent, votre visage pourrait enfler. Et puisque vous voulez chevaucher, je vous confectionnerai un pansement ciré que vous attacherez sur votre nez jusqu'à ce que votre peau s'endurcisse, car autrement elle ne pourrait pas cicatriser. » (III, 2, p.265, 314-322).



Puisque le médecin doit appliquer, sur des plaies récentes, des baumes de complexion froide et humide, il est logique que le Soleil, planète de complexion chaude et sèche, soit contraire au rétablissement d'une plaie nouvelle.

Ces différents détails montrent bien ce lien entre macrocosme et microcosme, entre les planètes, les éléments et le corps et viennent expliquer l'application des théories dont nous avons précédemment parlé à la médecine. C'est d'ailleurs ce qui nous permet de comprendre pourquoi Norgal<sup>2</sup>, avant qu'il n'explique ses échecs amoureux par sa complexion et la disposition des astres (« *C'est dont par la constellacion celestiale qui t'est contraire ! Es tu trop chault ou trop froit ?* »), demande l'aide d'un médecin : « *se je trouvoie aucun medecin qui sur ma desordonnee nature me sceuist conseillier*<sup>188</sup> ».

Cependant, la pratique médicale a son propre vocabulaire qui n'est pas toujours directement en rapport avec celui de ces théories. C'est pourquoi nous allons maintenant étudier les spécificités du lexique utilisé dans les épisodes du roman où ont lieu des scènes de soins et de blessures.

#### 2.1.1. Un lexique médical omniprésent mais limité

Le relevé des termes de médecine qui sont utilisés dans *Perceforest* montre un nombre très restreints d'occurrences que l'on peut classer en quatre catégories : les procédés médicaux, les matériaux, les acteurs et les affections. Malgré un corpus très limité dans sa variété et dans son nombre d'occurrences, l'analyse des données lexicales permet de dégager quelques caractéristiques de la pratique médicale telle qu'elle est décrite dans le roman. Citons par exemple les occurrences que nous avons ajoutées à la catégorie « procédés médicaux » :

---

<sup>188</sup> Traduction : « Si je trouvais un médecin qui pourrait me conseiller sur ma nature désordonnée » (V, 1, par.242, 1-2).

*regarder*<sup>189</sup>, *tenter*<sup>190</sup>, *laver*<sup>191</sup>, *mundifier*<sup>192</sup>, *saner*<sup>193</sup>, *oster le venin*<sup>194</sup>, *saigner*<sup>195</sup>, *estancher*<sup>196</sup>, *estoupper*<sup>197</sup>, *remuer*<sup>198</sup>, *loier*<sup>199</sup>, *atteler*<sup>200</sup>, *recoudre*<sup>201</sup>, *bander*<sup>202</sup>.

Les termes *regarder* et *tenter*, présents à chaque épisode où des soins – mêmes sommaires – sont apportés à une blessure, montrent que la médecine, telle qu'elle est décrite dans *Perceforest*, font partie d'une démarche déductive, où l'observation du cas du patient va permettre l'application du remède adapté. Quant au terme *laver*, il montre l'importance première de la désinfection de la plaie dans le processus médical, d'abord parce que là aussi la plupart des épisodes de blessure précisent que la plaie est lavée, ensuite parce que c'est l'un des termes qui a le plus grand nombre de synonymes comme *mundifier*, *saner* et dans une certaine mesure *oster le venin*. La majorité des problèmes rencontrés sont en effet liés à l'absence de nettoyage de la plaie, qui augmente les *perilz*<sup>203</sup> laisse le sang *foitié*<sup>204</sup>, la plaie *entoschiee*<sup>205</sup> ou *entoxillie*<sup>206</sup>, et les blessures *enflees*<sup>207</sup>.

Le nettoyage des plaies se fait le plus souvent à l'eau – et là encore l'importance de cette étape est marquée par davantage de précisions dans les qualificatifs – qui est soit *doulce*<sup>208</sup>, soit *chaulde*<sup>209</sup> soit *clere*<sup>210</sup> soit il s'agit d'eau de rose comme dans le passage remarquable dans

---

<sup>189</sup> « Il se fit desarmer et regarder sa plaie qui perilleuse estoit ; mais bien lui proumirent les maistres que se il se vouloit garder, ilz le rendroient guarly dedens le moys, et sur ce il respondy qu'il creroit leur conseil. » (IV, 1, p.647, 1664-1669).

<sup>190</sup> « Après tenta la dame la playe. » (I, 1, par.186, 16-21)

<sup>191</sup> « Lors le devestent tout nu et lavent d'eau chaulde le sang jus de luy » (I, 1, par.292, 15-18).

<sup>192</sup> « Elles se mirent tantost a les laver et mundifier et leurs playes tenter et appareillier selon ce que chacun avoit mestier, et puis les benderent bellement et doucement. » (I, 1, par.558, 13-15).

<sup>193</sup> « Sanerent leurs playes » (I, 1, par.569, 14).

<sup>194</sup> « Lyriope demoura et mist sur la playe du roy ce qu'elle sceut que bon fut, mais deffaulte avoit de herbes qui bonnes estoient pour oster le venin. » (II, 1, par.241, 7-9).

<sup>195</sup> « Saches que tu m'as acquicté d'une saignie » (II, 1, par.644, 7).

<sup>196</sup> « Et luy estanchierent ses playes » (I, 1, par.587, 8).

<sup>197</sup> « Sy le desarmerent pour voir la playe, qu'ilz trouverent courant, pourquoy ils l'estoupperent. » (III, 3, p.162, 573).

<sup>198</sup> « Luy remua le maistre ses playes. » (II, 1, par.523, 13).

<sup>199</sup> « Luy alay asteler son bras et loyer bien et fort a sa poicterine. » (II, 1, par.769, 8).

<sup>200</sup> Cf. note précédente.

<sup>201</sup> « Ilz recousirent la plaie d'un bout à l'autre. » (III, 1, p.380, 219).

<sup>202</sup> « Leurs playes bander » (I, 1, par.572, 12).

<sup>203</sup> Traduction : « risques d'infection » (II, 1, par.620, 7).

<sup>204</sup> « J'ay une playe en l'espaule qui me fait mal pour le sang qui est foitié entour. » (I, 1, par.218, 19-20).

<sup>205</sup> « Lyriope demoura et mist sur la playe du roy ce qu'elle sceut que bon fut, mais deffaulte avoit de herbes qui bonnes estoient pour oster le venin dont la playe estoit entoschiee du jour de devant. » (II, 1, par.241, 7-10).

<sup>206</sup> « Je vous congnois pour celle au monde que je doy le mieulx aymer, car mort fusse, se ne fussiez qui sanastes une plaie entoxillie. » (IV, 2, p.974, 119-122).

<sup>207</sup> « Les mailles de ses chausses de fer lui avoient rompu les piez tellement qu'en passant dessus le sang en sailloit a tous lez et ses navreures lui estoient enflees et mal mises a point par deffaulte de les avoir medecinees. » (III, 2, p.235, 727-732).

<sup>208</sup> I, 1, par.186, 19.

<sup>209</sup> I, 1, par.292, 18.

<sup>210</sup> I, 1, par.525, 9.

lequel Lyrioipe et sa compagne soignent le roi Gadiffer blessé en lavant ses plaies d'abord à l'eau chaude puis à l'eau de rose : « *Lors le dévestent tout nu et lavent d'eaue chaulde le sang jus de luy, puis le respaumerent de bonne eaue rose*<sup>211</sup> ». Dans un article où elle traite de plusieurs scènes de soins prodigués à des personnages du *Roman de Perceforest*, Nathalie Ettzevoglou explique l'importance de ce détail :

Roses have a long tradition of medicinal use. Rose water is the surplus liquid remaining when rose petals and water are distilled together in order to make rose oil. (...) In ancient Rome, people enjoyed bathing in rose water and often would wash their hands with it. This is because rose water contains antibacterial and antiseptic properties.<sup>212</sup>

Effectivement, on retrouve cette préparation dans les conseils de traitement des blessures de plusieurs fameux médecins médiévaux, que R. Perrot réunit dans son étude sur le traitement des blessures au Moyen Âge. On relèvera notamment les conseils de Paul d'Égine, médecin grec du VII<sup>e</sup> siècle, en cas de gangrène ou autre type d'inflammation :

Si l'inflammation provient de quelque circonstance apparente, il faut aussitôt faire cesser cette circonstance (...) en recourant à la saignée, si rien ne s'y oppose ou à la diète, ou au régime approprié à l'inflammation. Il faut aussi recourir aux moyens topiques tels que lotions chaudes d'eau de rose ou de décoction de guimauve, de fénugrec, de graine de lin, de camomille ou d'autres semblables.<sup>213</sup>

Les autres procédés médicaux du roman viennent soit décrire l'arrêt d'une hémorragie (*estancher, estoupper*), soit la fermeture de la plaie (*recoudre, bander*) ou le maintien du membre blessé (*loier, atteler*). On relèvera un cas exceptionnel de traitement médical, celui de la saignée, qui n'apparaît clairement qu'une fois lorsque Lyonnelle blesse le Géant aux Crins Dorez et que celui-ci, moqueur, compare sa blessure à l'écoulement sanguin après une saignée<sup>214</sup>.

Le terme *remuer* pose davantage problème : Le *Dictionnaire du Moyen Français* lui donne plusieurs sens dont nous ne garderons que le sens 4, sens médical, qui peut être soit « manipuler,

---

<sup>211</sup> I, 1, par.292, 15-22.

<sup>212</sup>ETTZEVOGLOU, Nathalie, « The Medical Zeitgeist in *Le Roman de Perceforest* », <http://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/ias/actes/index.htm>, 16 juillet, session 2, p.4.

<sup>213</sup> PERROT, Raoul, *Op.cit.*, p.40.

<sup>214</sup> « *Saches que tu m'as acquicté d'une saignie ne encores ne te occiray je tant que tu me avras saigné une autre fois pour mieulx yssir le mauvais sang.* » (II, 1, par.644, 7-9).

traiter (un malade) », soit « manipuler, panser, soigner (une plaie, un membre...) »<sup>215</sup>. Le premier sens, plus général, est justement illustré par une citation de *Perceforest* : « *je seray remué de mes plaies* (Percef. III, R., t.1, c.1450 [c.1340], 168) ». En vérité, le mot *remuer* a plusieurs significations dans le roman. Dans le livre I par exemple, le terme apparaît à sept reprises :

1. « *La dame luy fist grant chiere, plus pour les nouvelles de Perceforest que du lignaige dont il estoit, et sy luy remua sa playe et mist en bon point*<sup>216</sup>. »
2. « *Et luy dist : ‘Sire il est temps de vous remuer* »<sup>217</sup>. »
3. « *Alla Sebille regarder les playes a Floridas. Tandis qu’elle le remuoit*<sup>218</sup> ... »
4. « *Remuer ses playes bien et soigneusement qu’il ne muire*<sup>219</sup>. »
5. « *Et firent remuer sa playe et trouverent qu’il n’avoit garde de mort*<sup>220</sup>. »
6. « *Du sang qui estoit cheu a terre de ses playes au remuer*<sup>221</sup>. »
7. « *Pour les chevaliers navrez et bleciez qui contre Bruyant se combatoient remuer et leurs playes bander*<sup>222</sup>. »

Dans les occurrences 2 et 6, *remuer* est utilisé pour « changer un pansement », tandis que l’occurrence 3, de par sa proximité avec le verbe *regarder* prendrait plutôt le sens d’ « enlever le pansement pour examiner la blessure », sens que l’on peut retrouver avec l’occurrence 5 puisque, une fois la plaie remuée, un diagnostic est émis (« *trouverent qu’il n’avoit garde de mort* »). Les occurrences 1 et 4 correspondent au sens décrit par le DMF « soigner une plaie », tandis que l’occurrence 7 relève très nettement du sens « manipuler, traiter (un malade) ». En effet, le verbe « *remuer* », qui a pour objet « *les chevaliers navrez* », est distinct de « *bander* », qui a pour objet « *playes* ».

Nous dégageons donc quatre sens au terme *remuer* dans le livre I :

Sens 1 : changer un pansement

Sens 2 : enlever le pansement pour examiner une blessure

Sens 3 : soigner une plaie

Sens 4 : manipuler, traiter un malade.

---

<sup>215</sup> Voir la notice complète du terme « remuer » sur la version numérique du *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op.cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/remuer>.

<sup>216</sup> I, 1, par.201, 12-15.

<sup>217</sup> I, 1, par.273, 28.

<sup>218</sup> I, 1, par.274, 15.

<sup>219</sup> I, 1, par.291, 14.

<sup>220</sup> I, 1, par.325, 28.

<sup>221</sup> I, 1, par.539, 4-5.

<sup>222</sup> I, 1, par.572, 10-12.

Si le terme se fait plus rare à partir du livre II, ses occurrences recouvrent les sens que nous venons d'énumérer, et qui montrent que malgré un emploi très général du terme *remuer* qui permet son emploi pour une action concrète (changer un pansement) ou pour un ensemble d'actions non décrites (traiter un malade), sa signification est très souvent déterminée par le contexte qui, sans pour autant accorder une valeur technique au terme, en précise l'application.

L'absence de termes extrêmement variés concernant les procédés médicaux montre en fait un nombre limité d'opérations auxquelles sont confrontés les personnages qui sont chargés de soigner, opérations que l'on pourrait énumérer ici :

- arrêter une hémorragie<sup>223</sup>
- désinfecter ou désempoisonner une plaie<sup>224</sup>
- faire des points de suture<sup>225</sup>
- remettre des boyaux en place<sup>226</sup>
- remettre en place un membre déboîté<sup>227</sup>
- retirer un corps étranger<sup>228</sup>
- soigner une fracture<sup>229</sup>
- soigner une maladie<sup>230</sup>.

Les matériaux et remèdes utilisés sont eux aussi très peu diversifiés et on ne rencontrera que les mentions d'*emplastre*<sup>231</sup>, de *puisons*<sup>232</sup>, d'*oingnement*<sup>233</sup>, de *mente*<sup>234</sup>, d'*herbes*<sup>235</sup>, de *viande*<sup>236</sup>, de *bendel*<sup>237</sup>, de *lectuaire*<sup>238</sup>, de *fruit medicinal*<sup>239</sup> et de *confiture*<sup>240</sup> sans que ne soit précisée la composition des onguents utilisés, la nature précise de la nourriture cuisinée, ou l'espèce d'herbes recherchée. L'auteur a plutôt recours, comme nous le disions, à des périphrases qui viennent souligner le caractère adapté ou non du matériau utilisé. La seule

---

<sup>223</sup> « Il y eut personne qui garde print a la superfluité de leur sang. » (III, 3, p.186, 809).

<sup>224</sup> « Je vous congnois pour celle au monde que je doy le mieulx aymer, car mort fusse, se ne fussiez qui sanastes une plaie entoxillie. » (IV, 2, p.974, 119-122).

<sup>225</sup> II, 1, par.517, 14-27.

<sup>226</sup> III, 1, p.280, 214-219.

<sup>227</sup> « Lors la dame appella une sienne fille qui se nommoit Elaine, laquelle fist grant chiere a son cousin, puis print garde a son bras et, trouvant qu'il estoit hors de son lieu, fist tant qu'elle lui remist. » (V, 1, par.235, 22-26).

<sup>228</sup> IV, 1, p.230, 340-353.

<sup>229</sup> II, 1, par.769, 8.

<sup>230</sup> « Mort d'une maladie dont l'on ne l'avoit peu garir » (II, 1, par.480, 11).

<sup>231</sup> I, 1, par.186, 16.

<sup>232</sup> I, 1, par.537, 14.

<sup>233</sup> I, 1, par.525, 10.

<sup>234</sup> II, 1, par.240, 19.

<sup>235</sup> II, 1, par.241, 17.

<sup>236</sup> III, 1, p.111, 59.

<sup>237</sup> II, 1, par.511, 11.

<sup>238</sup> IV, 2, p.824, 650.

<sup>239</sup> V, 1, par.224, 8.

<sup>240</sup> VI, 2, par.961, 14.

précision sur un onguent concerne celui qui est fabriqué au livre VI pour soigner la blessure du roi Gadiffer, sans doute à cause de l'importance de cet épisode qui était annoncé depuis le moment où Lidoire constate son impuissance à guérir le souverain<sup>241</sup> :

Et sachiez que des deux dens il issi la moulle plain ung grant vaissel dont la dame fist sa confiture en son onguement. Et lors qu'elle l'eut fait et confit avec les herbes que Zephir lui avoit baillees, elle les mist en une juste.<sup>242</sup>

Ici on peut voir plusieurs ingrédients, de la moelle et des herbes (lesquelles ne sont pas identifiées) mais, s'il y a une certaine précision dans cette recette, elle est davantage due à la réalisation (l'extraction, le mélange, la macération dans les herbes...) qu'aux matières qui composent cette préparation. L'un des passages les plus précis concernant l'utilisation d'herbes et de leurs propriétés est celui où Lyonnell quitte l'île du Géant aux Crins Dorez en emportant la tête du géant qu'il a vaincu. Avant son départ, cette tête gigantesque est embaumée :

La bonne gueande, qui depuis vesquit en paix le remanant de sa vie, avoit embalsmé la teste du gueant en chieres especes et sy avoit osté hors le sang et les humeurs par force de herbes chauldes et seches.<sup>243</sup>

La préparation de la tête coupée répond à une nécessité hygiénique : Lyonnell va voyager un certain temps avec la tête du géant et il faut empêcher la putréfaction des chairs. Les épices font effectivement partie des ingrédients utilisés lors des embaumements et elles sont très chères<sup>244</sup>, ce qui explique la précision ici quant à leur prix. Le fait qu'elle soit « *chauldes et seches* » montre l'intérêt des herbes utilisées pour éviter la pourriture des chairs. En effet, le

---

<sup>241</sup> « *Et toutesfoiz furent les nerfs si orgueilleux et si plains de grant desdaing pour le contraire qu'ilz eurent au commencement que le roy ne peult estre gary jusques adont que Oloffer, qui yssi de son sang et de sa gendre, lui apporta l'ongnement qui fut fait de la molle du dent au porc merveilleux dont le gentil roy fut navré.* » (II, 1, par.242, 9-15).

<sup>242</sup> Traduction : « Sachez que des deux dents fut extrait assez de moelle pour remplir une pleine coupe et c'est à partir de cette moelle que la dame fit sa préparation pour son onguent. Lorsqu'elle l'eut fait et laissé confire dans les herbes que Zéphir lui avait données, elle mit le tout dans une cruche. » (VI, 2, par.962, 8-12).

<sup>243</sup> Traduction : « La bonne géante qui, à partir de ce jour, vécut en paix pour le reste de sa vie, avait embaumé la tête du géant à l'aide d'épices précieuses et elle en avait ôté le sang et les humeurs à grands renforts d'herbes chaudes et sèches » (II, 1, par.659, 13-16).

<sup>244</sup> A ce sujet voir DUREL, Aline, *L'imaginaire des épices: Italie médiévale, Orient lointain - XIVème-XVIème siècle*, Paris, L'Harmattan, 2006

ALEXANDRE-BIDON, Danièle et TREFFORT, Cécile, *À réveiller les morts: la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, PUL, 1993.

GEORGES, Patrice, « L'embaumement médiéval en France : le verbe et les actes », *La poétique, théorie et pratique, Actes du XVème Congrès international et quinquennal de l'association Guillaume Budé*, [éd. Association Guillaume Budé], Orléans, La source, 2003, p.1112-1123 et « Mourir c'est pourrir un peu... Techniques et intentions de la lutte contre la corruption des cadavres à la fin du Moyen Âge », *Micrologus*, VII, 1999, p.359-382.

passage précédemment évoqué dans lequel le corps d'un chevalier de Perceforest s'est progressivement asséché montre que la sécheresse du cadavre empêche Nature d'y mettre de la pourriture et d'y faire naître des vers. Si dans ce cas précis la momification du chevalier, resté un an sans se nourrir d'autre chose que de gouttes de rosée, tient du miracle, le procédé utilisé dans le cas de la tête du Géant aux Crins Dorez fait bien partie des techniques d'embaumement et, si le nom des herbes n'est pas donné, leur nature chaude et sèche suffit à justifier leur vertu conservatrice.

Quant aux maladies, celles-ci sont peu représentées dans le roman. La grande majorité de celles qui sont développées par les chevaliers viennent de blessures mal soignées ou d'une violente passion amoureuse. L'une des seules mentions d'une maladie qui ne viendrait ni d'un tourment amoureux ni d'une blessure (si l'on excepte le cas très spécial de la maladie mélancolique dont nous avons déjà parlé) serait celle de Claudius au livre II : « *Claudius, le seigneur de Carleir, estoit mort d'une maladie dont l'on ne l'avoit peu garir*<sup>245</sup> ». L'absence de précision est totale et se justifie sans doute par la volonté de représenter une mort brusque dont seules les conséquences vont être importantes pour le royaume d'Angleterre. On pourrait également citer un passage du livre I qui décrit l'état du roi Gadiffer, enfermé dans la cour du Chastel Malebranche, sans soin et transi de froid, puisque ce n'est pas sa blessure qui le rend malade mais bien le fait d'être resté longtemps exposé au froid (« *Gadifer, qui devint moult malade d'une continue qui luy estoit prinse par le froit qu'il eut la vespree devant*<sup>246</sup>»). Le terme « *continue* », semble ici plus précis que le reste de nos relevés et pourtant ce n'est qu'un substantif désignant un type de fièvres, comme on le voit avec Bernard de Gordon, dans *Fleur de Lys en medecine*, ouvrage du XV<sup>e</sup> siècle qui distingue neuf fièvres : la « *fièvre effimere* », « *la fièvre causon* », « *la fièvre tierchaine* », « *la fièvre synoque* », « *la fièvre quartaine* », « *la fièvre cotidienne* », « *la fièvre composte* », « *la fièvre ethique* » et « *la fièvre pestillenciale* » et précisant le type de chacune (si une « *fièvre synoque* » est continue par exemple, la « *fièvre cotidienne* » est « *putride* »)<sup>247</sup>. Ainsi, l'on peut voir que l'appellation « *continue* », pour désigner la fièvre de Gadiffer, n'est qu'un terme générique, venant simplement souligner la gravité de l'état du souverain, qui frôle la mort. Cependant, la description des symptômes (le

---

<sup>245</sup> II, 1, par.480, 10-11.

<sup>246</sup> I, 1, par.300, 3-4.

<sup>247</sup> Termes cités d'après la transcription du manuscrit de Bernard de Gordon par Jérôme Vanderhaeghe dans son mémoire de Master 2, *Fleur de medecine de Bernard de Gordon ou l'approche de la pratique médicale à Montpellier au XIV<sup>e</sup>me siècle*, édition électronique, <http://www.infirmiers.com/pdf/jerome-vanderhaeghe-master2.pdf>, p.122 à 167.

roi Gadiffer tremble<sup>248</sup>), de la cause de la fièvre (« *le froit* »), du temps de guérison et de cicatrisation (« *il fut hors de la fièvre au IX<sup>e</sup> jour. Lors prindrent ses playes a garir*<sup>249</sup> ») et des signes physiques de l'affaiblissement du malade (« *il n'eust fors que le cuir et les os* »<sup>250</sup>, « *le Tors regarde par la fenestre ouverte en la chambre ou Gadifer gisoit. Quant il l'apperceut sy maigre et sy descharné, il en eut si grant pitié*<sup>251</sup> ») sans aller jusqu'à une précision de praticien, donnent un caractère suffisamment « réaliste » à l'état de Gadiffer. On signalera également l'emploi métaphorique de « *fièvre cotidienne*<sup>252</sup> » pour désigner l'état qui suit l'ardeur sexuelle qui a saisi le chevalier Gallafur au livre V.

### 2.1.2. Un cas particulier : la grossesse et l'enfance

Le champ lexical de la grossesse et des signes biologiques du développement de l'enfant est aussi extrêmement intéressant pour notre étude, notamment à cause de son alternance entre précision et imprécision. La première grossesse annoncée est celle de la femme de Perceforest, qui s'évanouit en apprenant la disparition de son mari. On mentionne simplement que la reine « *senty en ses costés qu'elle estoit ençainte, ainsy qu'elle estoit. Dont elle estraint ses costés a ses .II. bras d'angousses*<sup>253</sup> ». Le diagnostic n'est ici établi qu'à partir d'une sensation de la mère, sans aucune précision médicale. Quant à l'évocation de la grossesse de la reine Alexandre, au livre VI, elle vient simplement souligner le changement de régime alimentaire : « *Madame la roine est toute enchainte, si comme j'espoir, et elle menguë moult volentiers de jennes chevros de presse. Je tiens que son fruit sera grant chasseur de bois, car sur tout rien elle menguë volentiers venoison*<sup>254</sup> ». Le diagnostic de la grossesse des sœurs de Capraise repose, lui, sur le constat de changements physiologiques : « *comme il appert aux costés que avez enflez : n'y a celle de vous qui ne soit grosse*<sup>255</sup> ».

La durée de la grossesse est d'abord sous-entendue au livre I par l'indication de l'âge des enfants : le roi Gadiffer retrouve sa femme Lidoire avec sa fille Blanche âgée d'à peine treize

---

<sup>248</sup> « *Quant Gadiffer fut assiz sur le perron, tenant son cheval par le frain, il commença a refroidier pour le chault qu'il avoit eu et a trembler de froit sy fort que les dens luy marteloient ainsi que deux marteaulx, et son cheval a l'autre lez trambloit sy fort que toute la court en resonnoit, car la nuyt estoit refroidiee par la pluye et par le temps qui se traisit sur l'yver.* » (I, 1, par.290, 1-7).

<sup>249</sup> I, 1, par.300, 25-26.

<sup>250</sup> I, 1, par.300, 26.

<sup>251</sup> I, 1, par.309, 24-29.

<sup>252</sup> « *Comme s'il fust issu d'une fièvre quotidienne.* » (V, 1, par.298, 35).

<sup>253</sup> I, 1, par.208, 23-25.

<sup>254</sup> VI, 2, par.773, 3-7.

<sup>255</sup> V, 1, par.249, 25-26.



semaines, après un an d'absence<sup>256</sup>, ce qui correspond bien à une grossesse de neuf mois. Cette durée est ensuite clairement énoncée au livre III quand après « *neuf mois sus ung soir, que la belle Zellandine se delivra d'un tresbeauvilz*<sup>257</sup> » et au livre IV par Lidoire à son fils : « *je suis celle qui vous portay en mes coustés noeuf mois entiers par l'engendrure du preu comte de Pedracq*<sup>258</sup> ».

L'état de santé fragile qui suit l'accouchement est également souligné dans le texte puisqu'une dame ancienne prévient Lidoire : « *Madame, gardez que le serain ne vous grieve huymais pour vostre jesine*<sup>259</sup> ». De la même façon, les effets d'une grossesse sur le corps féminin sont évoqués lorsque la jeune Zellandine se regarde dans un miroir (« *elle regarda en ung miroir, mais son viaire lui plut moult bien, car il ne sambloit point qu'elle eut un enffant*<sup>260</sup> ») tout comme ceux de la fausse couche lorsque l'ancien amant de la reine Cerse est frappé parce qu'« *elle lui sambla trop changie, comme celle qui avoit esté mariee pluseurs ans et avoit eu un enffant qui mourut incontinent qu'il fut venu au monde*<sup>261</sup> ». Quant à l'accouchement, il est traité, dans le cas de la mort en couches de Priande, avec davantage de précisions. Tout comme les sœurs de Capraise, la grossesse de Priande est repérée lorsque le corps commence à changer. On peut d'ailleurs comparer deux passages du roman qui correspondent à deux moments de la grossesse :

Extrait 1 :

« La belle Pryande, qui plus de demy an avoit esté mariee, fut tant en Escoce en toutes plaisances et esbatemens qu'elle commença a pesandir, comme fort enchainée qu'elle estoit<sup>262</sup> »

Extrait 2 :

« Elle estoit desja fort pesante, combien qu'il convenoit que le jour naturel venist d'enffanter, comme celle qui avoit pourté tamps convenable son fruit. Et quant le jour fut venu, la bonne dame traveilla ung jour et une nuyt et l'endemain jusques environ heure de nonne, dequoy les dames d'entour avoient tres grant pitié pour le travail qu'elles lui veoient porter. Mais le

---

<sup>256</sup> II, 1, par.36, 4-10.

<sup>257</sup> III, 3, p.210, 17-18.

<sup>258</sup> IV, 2, p.838, 178-181.

<sup>259</sup> II, 2, par.27, 18-19.

<sup>260</sup> III, 3, p.213, 144-145.

<sup>261</sup> IV, 1, p.487, 175-178.

<sup>262</sup> Traduction : « La belle Priande, qui était mariée depuis plus de six mois, resta en Ecosse au milieu des divertissements et des fêtes jusqu'à ce que son ventre commençât à s'alourdir, car elle était déjà fort enceinte. » (IV, 1, p.156, 26-29).

fruit de la dame se commença a appaisier pour le travail qu'il avoit eu, et elle meismes s'appaisa de ses complaints et s'endormy.<sup>263</sup> »

On sait, grâce à l'intervention de Zéphir, que la conception de Passelion a lieu le soir même du mariage d'Estonné et Priande. La durée de la grossesse se calcule donc en fonction de cette date (« *plus de demy an*») et de la prise de poids de la jeune mariée. La précision sur le caractère avancé de la grossesse (« *fort enchainée* ») s'explique par le fait que le ventre d'une femme enceinte ne commence en général à enfler de façon significative qu'à partir de six mois de grossesse, ce qui correspond bien au moment où Priande « *commença a pesandir* ». Le second extrait, après le rappel d'une durée « *convenable* » de la grossesse et des changements physiologiques qui annoncent cette fois l'approche de l'accouchement (« *elle estoit desja fort pesante* »), insiste particulièrement sur la durée des contractions (« *ung jour et une nuyt et l'endemain jusques environ heure de nonne* ») et y revient dans un autre passage :

Quant la dame eut veu celle vision en son travail d'enffantement, le second martyre lui survint, que plus grief lui estoit que le premier. Car combien que nature reposast tandis que le corps traveillast, ce second encombrer ne peut nature endurer, car elle print a crier soudainement en soy esveillant.<sup>264</sup>

Ces précisions concernant les contractions permettent de montrer un niveau de douleur et une durée inhabituels, laissant deviner un accouchement dangereux pour la mère, ou pour l'enfant, ce dont les sages-femmes sont bien conscientes : « *et pour la grant doute qu'elles eurent qu'elle ne desvoyast ses sens, elles la vindrent acoller et estraindre par les coustez, adfin que la nourreture n'eust cause de perir* <sup>265</sup> » De fait, lorsque Priande met au monde le jeune Passelion, celui-ci lui rompt le *dextre costé*<sup>266</sup>, provoquant le décès de la mère. Si la naissance est extraordinaire, elle renvoie cependant à certains traités médicaux médiévaux dans lesquels

---

<sup>263</sup> Traduction : « Sa grossesse était déjà très avancée, même s'il fallait attendre que le jour naturel vint pour elle d'enfanter, comme pour celle qui a porté son fruit à terme. Quand le jour fut venu, la bonne dame travailla un jour et une nuit et le lendemain encore jusqu'à environ heure de nonne, ce dont les dames qui l'entouraient avaient pitié, à cause de la souffrance qu'elles la voyaient endurer. Mais le fruit de la dame commença à se calmer après tous les efforts qu'il avait faits et les complaints de la mère elles aussi s'apaisèrent et elle s'endormit. » (IV, 1, p.157, 62-74).

<sup>264</sup> Traduction : « Quand la dame eut eu cette vision pendant son travail, une seconde douleur survint, plus dangereuse que la première. Car même si nature reposait pendant que le corps travaillait, cette seconde souffrance nature ne la put endurer, et elle commença soudainement à crier en se réveillant. » (IV, 1, p.158, 92-98).

<sup>265</sup> IV, 1, p.158, 103-107.

<sup>266</sup> « *La voye naturele ne lui souffy, ains rompy par destresse le dextre cousté de la dame, a qui incontinent l'ame party hors du corps.* » (IV, 1, p.160, 150-153).

on trouve qu'un enfant mâle se tient sur le côté *dextre* du ventre de sa mère<sup>267</sup>. De la même façon, si l'enfant n'est pas né par la voie naturelle, le texte évoque cependant la nécessité pour la sage-femme de retirer le placenta qui enveloppe encore l'enfant : « *Touteffois, elle receut l'enfant et le despuilla de la chemise dont nature l'avoit enveloppé*<sup>268</sup> ». C'est donc au cours de l'épisode de l'accouchement de Priande que l'on trouve le plus grand nombre de détails physiologiques et que l'on peut relever la présence de références à un savoir médical. Nous essaierons d'expliquer plus tard pourquoi le recours à ces détails est essentiel dans cet épisode.

Il nous faut également aborder la remarquable profusion de détails concernant la physiologie de l'enfance. Le texte insiste par exemple sur l'absence d'appréhension du monde extérieur par le très jeune enfant. C'est le cas des enfants de Gadiffer, Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor, qu'il n'a pas revus depuis leur naissance : « *Et quant le gentil roy veyt les .II. enfans venir encontre luy, il pensa bien que c'estoient les .II. filz qu'il n'avoit veue ung an au devant. Et adont ilz estoient sy josnes que en eulx n'avoit point encore de congnoissance*<sup>269</sup> ». On retrouve la même chose pour Claudius : « *Et sy tost que Claudius le veyt, il le prinst entre ses bras et le conjoÿ une grant piece. Mais le jenne enfant estoit si jenne que pou sçavoit, et pour ce le mist jus Claudius et le chargea a ses nourrices*<sup>270</sup> ».

L'insistance du texte sur l'âge des enfants, en soulignant la durée de l'absence du père ou grâce à la répétition de l'adjectif « *jenne* » précédé par l'adverbe d'intensité « *si* », montre bien la volonté d'établir ici un trait spécifique de l'enfant en bas âge. Le premier extrait peut être ainsi mis en parallèle avec le second et permet d'estimer qu'entre le moment où Gadiffer voit ses fils âgés d'un an et celui où Claudius prend Gadiffer<sup>2</sup> dans ses bras, un temps très court s'est écoulé.

De la même façon, la capacité de marcher est un détail physiologique permettant d'estimer l'âge de l'enfant entre un et deux ans. Ainsi les enfants de Gadiffer apprennent, à un peu plus d'un an, à marcher sans l'aide de leurs nourrices<sup>271</sup> et, si Passelion âgé de moins de dix mois est représenté lui aussi en train de commencer à marcher en s'accrochant au doigt de sa nourrice c'est justement parce que sa constitution exceptionnelle le rend comparable à un enfant âgé de

---

<sup>267</sup> « Les foetus mâles se développent de préférence à droite; et les femelles dans la cavité gauche ». Traduction Ch. Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien* (Paris, 1856), p. 95, cité par Claude Thomasset, « La Représentation de la sexualité et de la génération dans la pensée scientifique médiévale », dans "Love and marriage in the Twelfth Century", *Mediaevalia Lovaniensia*, Louvain, série 1, VIII, 1981, p.2.

<sup>268</sup> IV, 1, p.160, 158-159.

<sup>269</sup> II, 1, par.35, 14-21.

<sup>270</sup> II, 1, par.182, 9-12.

<sup>271</sup> « *Et sachiez que Gadifer le josne et Nestor son frere estoient tout devant, sy les syevoient de prez, deux damoiselles qui les aprenoient a aller apar eulx.* » (II, 1, par.35, 14-16).

deux ans<sup>272</sup>. De la même façon, Estonné retrouve après deux ans le fils qu'il a eu lors de la campagne de la Selve Carbonniere, fils qu'il peut « *veoir courir par ceste salle qui adont gisoit en ber*<sup>273</sup> ». Cet exemple permet de noter une autre caractéristique de l'enfant de deux ans, l'usage de la parole : « *ilz se jouoient a ung jenne enfant qui avoit .II. ans, car il commençoit a parler et disoit merveilles de risees*<sup>274</sup> ». On voit ici que la justification de l'âge tient justement dans cette capacité à parler, capacité sur laquelle le texte insiste puisqu'on la retrouve au livre IV : « *la coustume n'estoit point que un enffant parlast s'il n'avoit deux ans ou plus*<sup>275</sup> ».

La seconde étape de l'enfance, la puberté, est traitée avec davantage de détails que la petite enfance, détails se concentrant notamment pour les hommes autour de l'apparition de la pilosité<sup>276</sup> et de la mue des cordes vocales :

Il se commença fort a refaire en recouvrant santé, force et couleur. Et de fait, il devint plus fort et plus puissant de corps qu'il n'avoit oncques esté, et ce procedoit de jennesse qui desiroit a soy former et a yssir d'enffance, tant qu'il se changea moult fort et en pou de temps. Car sa loquence lui devint grosse et dure, son viaire fut couvert de barbe et ses membres s'engrossierent tellement que ce qu'il avoit tenu d'enffance jusques alors lui changea en homme, si que ceulx qui l'avoient veu par avant sa queste en bonne santé l'eussent a tresgrant paine recogneu, s'il s'eust voulu celer, car il avoit changé son viaire et sa parolle a merveilles.<sup>277</sup> »

Quant aux femmes, c'est la croissance de la poitrine qui est soulignée à deux reprises avec le personnage de Néronés :

---

<sup>272</sup> « *Adont il commença a aller, mais c'estoit en tenant sa nourrice par le doy combien qu'il estoit plus corporel, plus fort et de plus grant entendement que ung enffant n'estoit a deux ans.* » (IV, 1, p.267, 334-337).

<sup>273</sup> II, 2, par.1, 4-5.

<sup>274</sup> II, 2, par.1, 79.

<sup>275</sup> IV, 1, p.267, 351.

<sup>276</sup> « *Et perceut qu'il estoit fort revenu a lui et qu'il recouvroit bonne couleur, et lui sambla bien qu'il estoit l'un des beaulx chevalliers qu'elle eust oncques veu, selon l'eage qu'il monstroit. Et moult lui plaisoit, car il ne monstroit point de avoir plus de vingt ans. Et n'avoit de barbe sy non ung petit de poil vollage qui lui commençoit a venir. Il avoit le viaire bien fait et meslé de bonne couleur entre blanche et brune et une chiere hardie et noire chevelure. Et de tous autres membres il estoit estoffé tant bien que merveilles et aussi monstroit il bien qu'il estoit homme vertueux, car il avoit la poitrine relevee, pelue, garnie de oz et de pou de char.* » (III, 1, p.96-97, 367-381).

<sup>277</sup> Traduction : « Il commença à recouvrer, avec la santé, des forces et des couleurs. De fait, il devint plus fort et plus puissant qu'il n'avait jamais été, au point qu'il changea beaucoup et dans un très court laps de temps. Sa voix devint plus grave et dure, sur son visage apparut une barbe et ses membres s'étoffèrent tellement que ce qu'il lui restait d'enfance arriva à maturité, au point que ceux qui l'avaient vu en bonne santé avant sa quête l'auraient très difficilement reconnu, s'il avait voulu se celer car son visage et sa voix avaient complètement changé. » (III, 2, p.256-257, 3-21).

Extrait 1 :

« Il la convenoit user discrettement ou fait de son sain qui croissoit de jour en jour<sup>278</sup> »

Extrait 2 :

« Et quant elle fut en celle cotte, l'en lui veoit le sain qui souslevoit ses vestures trop plus plainement que par avant. Quant la royne le vey sy gent de corps et sy bien formé, elle dist tout hault : « Certes, beau filz, vous avez tres bien nourry vostre escuier, car il est en bon point, et par especial en sa poitrine. – En bonne foy, ma chiere dame, dist Nestor qui ne visoit a rien, il avra tantost poitrine de damoiselle ! – Beau filz, beau filz, aussi a il ja ! dist la royne<sup>279</sup> »

L'épisode de la découverte du corps de femme de Neronés par la Reine Fée et son fils Nestor montre non seulement le passage de l'état d'enfance à l'âge adulte mais insiste également sur la différenciation des genres qui s'opère au cours de la puberté, ce dont le Chevalier Doré, lui-même encore très jeune, ne semble pas avoir conscience.

Ainsi dans le *Roman de Perceforest*, les détails physiologiques et les termes relevant de la pratique médicale (soins des blessures, des maladies) sont nombreux, mais les cas de maladie ou de blessures décrites ne sont pas très variés et la diversité des termes relatifs au traitement des malades reste donc limitée. Il convient surtout de remarquer que malgré la profusion des termes évoquant une blessure, une maladie ou une grossesse, peu de précisions sont apportées et qu'il est rare de trouver un terme technique ou faisant directement référence à une pratique ou à un savoir médical.

Cependant, il est intéressant de remarquer que l'épisode de l'accouchement de Priande est précédé par le départ de son mari Estonné et du Tors. Ceux-ci laissent aux femmes le soin entier de l'accouchement de la jeune femme, auquel nul homme n'est admis. L'exclusion des hommes de cette pratique invite à s'interroger sur les catégories des praticiens de la santé et à voir si d'autres domaines sont réservés aux femmes, aux hommes ou à un type de médecins.

---

<sup>278</sup> Traduction : « Elle devait le servir en faisant attention, à cause de sa poitrine, qui se développait chaque jour. » (III, 2, p.268, 416-419)

<sup>279</sup> Traduction : « Et quand elle fut vêtue de cette cotte, on pouvait voir sa poitrine soulever ses vêtements bien plus visiblement qu'auparavant. Quand la reine lui vit un si beau corps, si bien formé, elle dit tout haut : « Certes, cher fils, vous avez très bien nourri votre écuyer, car il se porte bien, surtout au niveau de la poitrine. – A mon avis, ma chère dame, dit Nestor qui n'y entendait rien, il aura bientôt la poitrine d'une demoiselle ! – Mon cher fils, mon cher fils, c'est déjà le cas ! dit la reine. » (III, 2, p.351, 384-392).

## 2.2. *Mire, maistre et chirurgienne*, des catégories poreuses

Les acteurs de la médecine professionnelle sont appelés dans le *Roman de Perceforest* *maistre, medecin, mire et chirurgien*. Or, si aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles on fait bien la distinction entre le mire-médecin, représentant un savoir universitaire, et le chirurgien, s'occupant des opérations, on voit que dans *Perceforest* les termes ne sont pas bien distincts les uns des autres. En ce qui concerne les *chirurgiens*, ceux-ci ne sont effectivement convoqués que pour des opérations chirurgicales :

- La blessure aux *genitoires* du mari de la dame au chiennet<sup>280</sup>
- Les soins prodigués au corps meurtri de Perceforest après la bataille du Franc Palais<sup>281</sup>
- Le retrait de la lance fichée dans le corps du frère de Clamidette<sup>282</sup>

Cependant, les médecins et *mires* peuvent aussi s'en charger et ce sont bien des *mires* qui s'occupent de remettre en place les entrailles de Lyonnell et de le recoudre<sup>283</sup>.

Le terme de *maistre* reste, quant à lui, assez confus et imprécis : s'il peut faire référence à la maîtrise en médecine, signifiant ainsi un titre universitaire professionnel<sup>284</sup>, c'est un « *ancien homme* » que le roi de l'Estrange Marche convoque pour soigner la plaie de Lyonnell : « *sy manda ung ancien homme qui bien se sceut aidier de playes garir*<sup>285</sup> ». Or ce même personnage est ensuite appelé *maistre*<sup>286</sup> sans que ne soit clairement établi si son savoir est un savoir universitaire ou pratique. Le terme *maistre* apparaît alors comme renvoyant simplement à l'expertise dans le domaine médical.

De la même façon, la pratique de la médecine est abordée dans des termes similaires, qu'une opération soit effectuée par un médecin ou non : Nabin, par exemple, fait partie de l'équipage qui ramène Lyonnell, vainqueur d'un serpent monstrueux. Le chevalier étant blessé, les marins « *luy laverent le corps et le viaire, qui estoit tout taint et noircy du sang et de la fumee du*

---

<sup>280</sup> « [Le porc] recouvra sus moy et me navra angoisseusement en mes genitoires. Dont j'ay esté en peril de mort, et tant que mon cyrurgien, qui de moy prenoit garde, me deffendy sur toute rien que devant l'an je n'atouchasse a ma femme. » (IV, 2, p.778, 119-125).

<sup>281</sup> « Certes ce fut grant pitié a voir, car de prime face il avoit .XII. plaies ou chief, dont l'une estoit telle qu'a pou que la cervelle n'en sailloit, et sy avoit laissié le poing dextre ou champ ; et le bras senestre estoit tel adoubé qu'en trois lieux il ne tenoit fors a un nerf et se lui sailloient ses boyaux du ventre en quatre lieux ; du destre piet estoit affollé, car il n'estoit demouré a copper ne nerf ne vaine. La eut le noble prince bons cyrurgiens, car il fut recousu et toutes ses plaiez mises en bon point si avant que medecine naturelle se peut entendre. » (IV, 2, p.822-823, 599-610).

<sup>282</sup> V, 1, par.176, 11-16.

<sup>283</sup> III, 1, p.380, 214-219.

<sup>284</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/maître1>.

<sup>285</sup> II, 1, par.523, 10-11.

<sup>286</sup> II, 1, par.523, 13.

*serpent. Et sy regarderent ses playes que le serpent luy avoit faictes aux ongles, si ne trouverent playe qui fust gueres grevable fors du venin, mais pour les perilz, Nabin qui long temps s'en estoit aidie, mist sus ongnement qui estoit a ce bon<sup>287</sup>». Nabin étant marinier, il n'est pas une autorité en médecine et la justification de l'emploi d'un onguent adapté au cas du blessé vient de son expérience : c'est le grand nombre d'utilisations bénéfiques de cet onguent qui fait ici office d'autorité. Il faut alors remarquer que les marins procèdent de la même façon que celle que nous avons précédemment décrite : ils lavent d'abord le blessé, examinent ses plaies et formulent un diagnostic (aucune plaie n'est envenimée) qui amène ensuite Nabin à appliquer le remède adapté. On peut comparer cet épisode à celui de la blessure du frère de Clamidette après son combat contre Nero :*

Adont il fut mené en sa chambre ou il fut desarmé et ses chirurgiens mandez,  
qui le defferrent, puis tenterent sa plaie et dirent qu'il estoit perilleusement  
navré, combien qu'il n'y avoit quelque dangier de mort ne d'affolure ains  
le renderoient sain et en point pour porter armes en dedens le mois<sup>288</sup>.

Cette fois, la guérison est prise en charge par des chirurgiens et là encore on constate la pauvreté des détails employés, puisque l'épisode se borne à évoquer le retrait d'une lance du corps du chevalier, l'examen médical et le diagnostic. Ainsi on ne voit pas de vraie différence entre le premier épisode où des soins sont prodigués par un personnage qui n'est pas médecin et cet extrait où ce sont des chirurgiens professionnels qui officient.

L'épisode de la blessure du Chevalier au Dauphin par le traître Bruyant sans Foi fait intervenir Lyonnel qui, cette fois-ci, fait office non plus de malade mais de médecin. Le passage est remarquable car il présente davantage de détails sur l'opération d'extraction du couteau que d'autres extraits qui font intervenir des médecins professionnels, comme celui de la blessure du frère de Clamidette :

Mais le preu Lyonnel, qui s'entendoit bien a telles besoingnes comme celui  
quy avoit en son tamps receut maintes navreures, lui vint par derriere, puis  
treuve la mance du couttel qui lui avoit percé le doz et le haubert; et sans le  
sceu du pascient, il le tira hors assés legierement. Adont commença le sang

---

<sup>287</sup> Traduction : « Lui lavèrent le corps et le visage qui étaient barbouillés et noircis du sang et de la fumée du serpent. Ils examinèrent les plaies que le serpent lui avait faites à coups de griffes mais ne trouvèrent rien de grave. Cependant, pour prévenir tout risque d'infection, Nabin y appliqua un onguent qu'il savait être bénéfique pour l'avoir utilisé pendant longtemps. » (II, 1, par.620, 3-9).

<sup>288</sup> Traduction : « Alors il fut transporté dans sa chambre où il fut désarmé et ses chirurgiens appelés, qui lui ôtèrent le tronçon de lance, puis examinèrent sa plaie et dirent qu'il était gravement blessé, même s'il n'était pas en danger de mort ou de meurtrissure et qu'ils le guériraient et le mettraient en point pour porter les armes avant la fin du mois. » (V, 1, par.176, 11-16).

a saillir par deux issues, l'une devant et l'autre derriere, parquoy foiblesce le constraindy cliner le chief; mais voiant ce Troilus, il lui ala tenir en le resconfortant. Et quant il sambla a Lyonnel que les trous avoyent assez saigné, il les estouppa, puis demanda au pacient, comment il se sentoit et qu'il lui sambloit de sa navreure. « Sire, dist le Delphin, selon l'aventure il ne me samble que bien, car je ne sens quelque douleur au cuer, et pour ce je ne cuide point que ma plaie soit mortelle ». <sup>289</sup>

La source de la maîtrise de Lyonnel est très nettement définie : là encore, seule l'expérience (« *comme celui quy avoit en son tamps receut maintes navreures* ») vient justifier l'habileté du chevalier ce qui fait que celui-ci ne peut pas porter le titre de *medecin*, de *mire*, de *maistre* ou de chirurgien. Pourtant le Chevalier au Dauphin est désigné, à partir du moment où Lyonnel commence l'extraction du couteau jusqu'à ce que l'opération soit terminée et qu'il recouvre ses esprits, comme un « *pacient* ». La maîtrise de Lyonnel est également soulignée par sa capacité à opérer en douceur malgré la gravité de la blessure (« *sans le sceu du pascient* », « *assés legierement* »). De plus, contrairement à d'autres épisodes où les personnages qui soignent se contentent d'arrêter une hémorragie (« *il y eut personne qui garde print a la superfluité de leur sang* »<sup>290</sup>), la compression de la blessure ne se fait qu'après que Lyonnel a volontairement laissé s'écouler le sang, pour éviter toute infection. On voit bien alors cette volonté de détailler l'opération en ajoutant à ces précisions celle du matériau qui sert à arrêter l'hémorragie (« *il les estouppa* ») et surtout celle du « suivi du patient » après l'opération, puisque Lyonnel, pour s'assurer de la réussite de son intervention, s'enquiert à la fois de l'état général de son compagnon (« *comment il se sentoit* ») et de la perception de sa blessure (« *qu'il lui sambloit de sa navreure* »). Enfin, la réponse du Dauphin fait sans doute référence à ce qui était considéré comme une blessure mortelle, ainsi que l'explique Danielle Jacquart pour étudier le « difficile pronostic de mort (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) » :

Les deux types de dommages, résolution et putréfaction, qui relèvent d'un processus naturel, sont, précise Jacques Despars, à distinguer des dommages qui surviennent *casualiter* (« fortuitement, accidentellement »). C'est

---

<sup>289</sup> Traduction : « Mais le preux Lyonnel, qui savait bien traiter ce genre de plaies, comme quelqu'un qui, en son temps, avait reçu de nombreuses blessures, se tint derrière lui, trouva le manche du couteau planté dans son dos et dans son haubert et, sans que le patient ne s'en rende compte, il l'extraît assez doucement. Alors le sang commença à couler par les deux plaies, l'une devant, l'autre derrière, affaiblissant le Chevalier au Dauphin au point de lui faire incliner la tête. Voyant cela, Troilus alla le soutenir en le réconfortant. Quand il sembla à Lyonnel que les deux plaies avaient suffisamment saigné, il y mit de l'étoffe et demanda au patient comment il se sentait et son avis sur sa blessure. "Sire, dit le Dauphin, vu les circonstances, il me semble que je vais bien, car je ne sens pas de douleur au cœur, ce qui me fait penser que la plaie n'est pas mortelle". » (IV, 1, p.230, 339-357).

<sup>290</sup> III, 3, p.186, 809.



l'occasion pour nous de noter ce qui est considéré comme mortel, en dehors du processus naturel de dégénérescence : le gel causé par une exposition au très grand froid, le poison, venant à l'extérieur du corps comme la morsure du basilic ou du chien enragé, ou administré à l'intérieur « comme l'aconit ingéré ou l'arsenic » (*ut nappelli comesti vel arsenici*). Sont énumérées aussi des blessures dangereuses (*vulnera pernicioso*), du cœur, du foie, du cerveau ou de l'estomac.<sup>291</sup>

Le fait que le Dauphin ne ressente aucune douleur au niveau du cœur montre que la lame de Bruyant n'a causé aucune *vulnera pernicioso* et rassure quant au prochain rétablissement du chevalier. Au livre IV Nestor ne survit pas, contrairement au Dauphin, à l'hémorragie provoquée par le retrait de la lame qui l'a transpercé et trouve la mort après la bataille du Franc Palais : « *le fer lui sailly hors de la plaie, mais alors couvint le chevalier incontinent mourir, car ce tant pou de sang qu'il avoit autour du cuer lui yssi hors du corps par la plaie*<sup>292</sup> ». Là encore c'est le cœur qui est évoqué et c'est l'absence de sang pour l'alimenter qui est identifiée comme cause de la mort. La mention du cœur est donc d'autant plus importante qu'elle vient signaler ou non une hémorragie, comme lors de la mort de Gadiffer<sup>2</sup> dont les blessures se rouvrent à cause d'un attendrissement du cœur : « *quant le vaillant prinche senty le viaire de son enfant touchier a sa bouche, le cœur lui ratendry a merveilles, et tant que les plaies de son viaire se prindrent a seigner, pourquoy la creature eut le viaire tout sanglant*<sup>293</sup> ». De la même façon, un autre épisode dans lequel intervient le Dauphin, mais où il n'est pas le blessé, montre l'accélération de l'hémorragie du géant Holland due à l'échauffement provoqué par le combat et la fureur (« *Lors commença Holland moult fort a saignier, car il estoit moult eschauffé*<sup>294</sup> »).

La présence de ces nombreux détails pendant l'épisode de la blessure du Dauphin vient donc reproduire de façon assez convaincante un épisode médical et donne ainsi à Lyonnell, le même statut qu'un *mire*, sans doute afin de souligner l'extrême efficacité de ses soins et de pouvoir concilier dans un même épisode une blessure grave avec le prompt rétablissement du chevalier.

La similarité des épisodes mettant en scène les pratiques médicales des chevaliers, des hommes expérimentés et des médecins participent à cette confusion des catégories professionnelles de la médecine et, de la même façon, il est assez difficile de définir exactement

---

<sup>291</sup> JACQUART, Danielle, « Le difficile pronostic de mort (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », *Médiévales*, 46, 2004, édition électronique, <http://medievales.revues.org/782>.

<sup>292</sup> IV, 2, p.826, 710-712.

<sup>293</sup> IV, 2, p.824, 660-665.

<sup>294</sup> IV, 1, p.116, 661-663.

le rôle des femmes-médecins dans le roman. Car, si l'obstétrique est ici uniquement féminine, comme nous l'avons signalé, la capacité à soigner des blessures y est également considérée comme une connaissance féminine basique. Canifre, la dame au chiennet, femme encore très jeune, n'a pourtant aucune difficulté à soigner les blessures du chevalier Passelion :

Après qu'ils furent descendus, la dame commença a desarmer le chevalier et print garde a sa navreure et trouva qu'elle n'estoit point perilleuse. Toutefois la covint il loier et bender, et la dame, qui aucune chose en sçavoit, l'appareilla comme elle sceut que bon fut, car pou estoit a ce tamps aucunes dames d'onneur qui ne se congnoissoient en navreures.<sup>295</sup>

On remarquera l'insistance avec laquelle le narrateur souligne cette connaissance médicale, puisqu'à la phrase de base « *la dame (...) l'appareilla* », s'ajoutent une relative adjective venant rappeler le savoir de la dame (« *qui aucune chose en sçavoit* ») et une subordonnée comparative ramenant elle aussi l'exécution à un savoir (« *comme elle sceut que bon fut* »), l'action décrite par l'ensemble de la phrase étant elle-même justifiée par la « *cognoissance* » de la dame.

La mention « *pou estoit a ce tamps* » n'est pas anodine, car elle met en comparaison l'époque du récit et l'époque de l'auteur comme on peut le voir à plusieurs reprises dans le roman<sup>296</sup>. Le narrateur insiste particulièrement dans la seconde partie du livre IV sur la simplicité des mœurs et le dénuement des habitants de l'île de Bretagne après la destruction du royaume. Ainsi, si les chevaliers ont disparu de l'île et si les jeunes gens ont besoin de réapprendre les coutumes et les pratiques de la chevalerie en suivant l'exemple des nouveaux-venus sur l'île (comme Passelion et Ourseau), l'habilité à soigner reste une qualité intrinsèque aux dames. L'expérience, l'expertise, ne viennent que marquer des degrés dans une pratique commune à toutes. Au livre I par exemple, Gadiffer est retrouvé mourant par des jeunes femmes de la forêt qui s'empresent de soigner la plaie que lui a faite un porc gigantesque :

---

<sup>295</sup> Traduction : « Après qu'ils furent descendus, la dame commença à désarmer le chevalier et prit garde à sa blessure ; elle vit qu'elle n'était pas dangereuse. Cependant, il fallait la compresser et la panser, et la dame, qui savait très bien y faire, le soigna comme il fallait le faire, car il y avait peu de dames d'honneur en ce temps-là qui n'avait aucune connaissance dans le soin des blessures. » (IV, 2, p.779, 165-173).

<sup>296</sup> « *Et la plume du lit et les linsceuz furent de poulieul et de muguet et de toutes herbes amoureuses dont les deux amans se devoient bien resjouir, comme ilz firent plus que ne face a present le roy françois entre ses draps d'or et de soie.* » (IV, 2, p.836, 116-123).

Nous prenismes garde a sa playe et meismes sus ce que nous cuidions que bon fust, mais pou en sçavons. Sy mandasmes une ancienne damoiselle qui moult scet de playes garir, qui demeure assez pres de cy.<sup>297</sup>

Si effectivement ces femmes sont capables d'apporter les premiers soins au roi Gadiffer, la gravité de la blessure et leur manque de maîtrise – sans doute dû à leur jeune âge puisque c'est « *une ancienne damoiselle* » qu'elles appellent – les engagent à demander de l'aide à une autre femme. La supériorité de cette « *ancienne damoiselle* » sur les jeunes femmes ne vient pas d'un savoir universitaire mais plutôt d'un savoir fondé sur la pratique : « *Or advint que dedens les .II. ans que je y euz demouré, que je y fuz assez achanlee de medecine, car je m'en chevissoie bien*<sup>298</sup> ». Le terme d' « *achanlee* » souligne bien ici la pratique professionnelle de la médecine puisqu'il signifie « *pourvu de patients*<sup>299</sup> » et c'est justement le succès dans la pratique (« *car je m'en chevissoie bien* ») qui fait la réputation de la vieille femme.

Pourtant, tout comme Lyonnell ou le marinier, la vieille femme n'est désignée que par son savoir-faire mais ne porte aucun titre particulier. De même, les équivalents féminins des professions médicales sont rares ou inexistants dans *Perceforest*. Le terme de *medecine*, dans son sens d'équivalent féminin du médecin, est absent du roman et il est rarement présent dans les textes littéraires contemporains : le *Dictionnaire du Moyen Français* ne signale la présence de *medecine* que dans les archives du Poitou de 1467<sup>300</sup>, et le *Godefroy* ne relève le terme que dans des écrits du XVI<sup>e</sup> siècle comme dans *Gargantua* de Rabelais, *Le grand Parangon* de Nicolas de Troyes et *Les Sérées* de Guillaume Bouchet. Le terme de *maistresse*, pris dans un sens médical (les autres acceptions renvoyant plutôt au domaine magique), est lui cité une fois dans le roman, lorsque la Reine Fée examine le corps de son fils transpercé par la lance de César au livre IV : « *Adont elle pensa moult qu'il estoit de faire du tronchon de la lance et nous pareillement qui estions presentes, jassoit ce qu'il y eut de bonnes maistresses*<sup>301</sup> ». Si, contrairement à leurs confrères masculins, les femmes ne sont presque pas gratifiées du titre de *maistresse*, c'est sans doute parce que cette appellation viendrait reconnaître l'expertise d'un savoir universitaire auquel les femmes n'ont pas accès, même si l'exemple du *maistre* en charge

---

<sup>297</sup> Traduction : « Nous avons pris garde à sa plaie et nous y avons mis ce qu'il nous semblait y être bénéfique mais nous en savons peu. C'est pourquoi nous avons eu recours à une demoiselle d'un âge avancé, qui sait guérir de nombreuses blessures et qui demeure dans les environs. » (II, 1, par.237, 9-12).

<sup>298</sup> II, 2, par.168, 14-16.

<sup>299</sup> Voir la notice « *achanler* » sur le *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/achanler>.

<sup>300</sup> Doc. Poitou G., t.11, 1467, 87. Voir la référence complète sur le DMF, notice « *medecine2* » : <http://www.atilf.fr/dmf/definition/medecine2>.

<sup>301</sup> IV, 2, p.825, 695-697.

de la blessure de Lyonnell montre bien que le terme peut être utilisé pour une expertise non universitaire.

On observe par contre l'utilisation plus fréquente quoique toujours assez rare, du terme de *chirurgienne* :

(1) « *Lyriope, la bonne chirurgienne* »<sup>302</sup>

(2) « *sorciere chirurgienne sur toutes maladies et vous donne pouoir de donner a toutes herbes telle vertu qu'il vous plaira*<sup>303</sup> »

(3) « *lesquelles sçavoient tant de fait de chirurgie qu'elles ont plus avancé nostre guarison en un jour que l'en n'eust fait aultre part*<sup>304</sup> »

(4) « *Toutesvoiez la saige roine comme bonne cyrurgienne remist et recousy chascune piece en son lieu et tant fist que le gentil homme vesqui*<sup>305</sup> »

Dans la deuxième citation, la chirurgie est utilisée comme synonyme de médecine puisque le terme se rapporte aux maladies et non aux blessures. La troisième est une variante du texte de l'édition qui indique un peu plus loin : « *nous avons esté servis par les pucelles, qui ont sanees noz plaies au commandement d'une dame de hault honneur qui leur bailloit ses vertueuses medecines*<sup>306</sup> ». La variante désigne seulement les jeunes filles qui pratiquent un acte de chirurgie sur les deux chevaliers, quand la version de l'édition distingue bien deux fonctions : celle de la « *dame de hault honneur* », qui n'est autre que la « *saige roine* », aussi appelée Reine Fée, qui intervient quand un personnage est souffrant ou blessé et qui confectionne souvent des *beuvraiges*, ce qui n'est pas du ressort du chirurgien. Ici c'est elle qui prépare les remèdes (« *bailloit ses vertueuses medecines* ») et ce sont les jeunes filles qui s'occupent du travail chirurgical sous ses ordres. La quatrième citation montre cependant la Reine Fée comme « *bonne cyrurgienne* », le terme étant ici bien employé puisqu'elle pratique effectivement plusieurs opérations chirurgicales (elle recoud entièrement le corps en lambeaux de son beau-frère et extrait une lance empoisonnée du corps de son fils). De la même façon, la première fois que Lyriope rencontre Gadiffer, elle soigne ses blessures, comme nous l'avons dit, mais l'essentiel de son savoir se concentre sur la fièvre du souverain, qui est provoquée par le froid. A ce moment-là aucun qualificatif précis ne lui est appliqué. Au contraire c'est quand le roi Gadiffer est gravement blessé à la cuisse par un sanglier qu'il pleure l'absence de « *Lyriope, la*

---

<sup>302</sup> II, 1, par.97, 10.

<sup>303</sup> II, 1, par.386, 17-19.

<sup>304</sup> Variante III, 3, 144/788.

<sup>305</sup> IV, 2, p.824, 650-653.

<sup>306</sup> III, 3, p.145, 795-800.

*bonne chirurgienne* » (première citation), le terme étant, comme avec la Reine Fée, bien employé dans ce contexte.

Les opérations chirurgicales et médicales se limitant à celles que nous avons évoquées et les méthodes employées n'étant que très succinctement décrites, il ne peut être établi un classement entre la médecine professionnelle des *maistres*, la médecine des femmes et celle que nous appelons « de fortune » – une médecine utilisée ponctuellement et fondée sur l'expérience, comme celle de Nabin – et ce d'autant plus qu'elles n'entrent que rarement en concurrence les unes avec les autres, du fait de leur aire d'exercice bien délimitée. En effet, les médecins apparaissent uniquement lorsqu'un personnage blessé ou malade est transporté dans la demeure d'un seigneur ou d'un roi. Ceux-ci, si l'on excepte le roi Gadiffer et sa tendresse toute particulière pour Lyriope qui lui a sauvé deux fois la vie, ne feront jamais appel à des femmes et auront toujours à leur service des hommes professionnels dans le domaine médical. Ils sont très souvent appelés en groupe et sont amenés à se consulter et à débattre sur le cas qu'ils étudient<sup>307</sup>. Les femmes, elles, officient dans leurs manoirs, situés en forêt et soignent les chevaliers blessés au cours de leurs aventures. Ainsi, l'emploi des mêmes termes pour décrire les mêmes procédés et, au contraire, la précision de la délimitation de la zone d'exercice de chaque type de médecine, qui fait que les différents praticiens sont rarement mis en concurrence, montrent une grande similarité des pratiques médicales.

C'est en fait dans les limites de ces médecines que l'on peut voir émerger des différences qui permettent d'éviter de les confondre et de les mettre au même niveau.

Les chevaliers qui pratiquent eux-mêmes la médecine au cours de leurs aventures sont confrontés à des moyens matériels limités comme au livre I lorsque le Tors se fait soigner par un berger après ses combats devant le Chastel Malbranche :

Dont ala le Tors desvestir son haubergon et le fist regarder ses playes et les  
fist laver d'escloy et y mist le bergier l'oignement qu'il avoit et l'atourna  
moult bien selon ce qu'il eut de quoy.<sup>308</sup>

Le terme d'*escloy* plutôt que celui d'eau chaude ou d'eau de rose apparaît une seule fois dans le roman et montre dans ce contexte une médecine très rudimentaire. Une fois la plaie examinée et lavée, on s'attendrait à trouver, après la mention de l'application de l'onguent, la

---

<sup>307</sup>« Pour l'emmener avecq les maistres qui s'estoient retrais a conseil pour respondre a Zelland ». (III, 3, p.65, 291-292).

<sup>308</sup> Traduction : « Alors le Tors devêtit son haubergeon, lui fit examiner ses plaies et les rinça à l'urine. Le berger y mit ensuite un onguent qu'il avait et le soigna très bien avec ce qu'il avait à disposition. » (I, 1, par.294, 16-19).

périphrase très fréquente *ce que il sceut que bon y fut* sanctionnant l'efficacité de l'onguent mais c'est la difficulté matérielle qui est plutôt mise en avant, puisque ce n'est pas un *oignement* bon pour la plaie qui est appliqué mais celui « *qu'il avoit* » et le reste des soins est limité également par le manque de matériel médical (« *selon ce qu'il eut de quoy* »). Cette médecine de fortune ne représente donc souvent qu'un palliatif en attendant l'accès à de vrais soins. Lorsque, par exemple, Alexandre le Grand est blessé par un chevalier du lignage Darnant, Floridas examine sa plaie qui est profonde et s'exclame « *Mestier avez de mire*<sup>309</sup> », avant de lui prodiguer les premiers soins en nettoyant le sang séché autour de la plaie. C'est finalement une femme, Sébille, qui s'occupera de la blessure du roi, ce qui n'est pas sans signification sur la place des femmes médecins, comme nous le verrons plus tard. De la même façon, lorsque Lyonnel est éventré par le lion du royaume de l'Estrange Marche, il est gravement blessé et seul son écuyer et son lionceau peuvent lui apporter des soins sommaires :

Extrait 1 :

Quant Lyonnel se percut de sa boielle qui luy pendoient aval, il dist a Clamidés qu'il estoit tout eueux de ce que le lyon n'avoit pouoir de luy courir sus ainsi qu'il souloit. Adont prist sa boielle et commença a la rebouter dedens sa pance. Et Clamidés, qui descendu estoit luy fist ung bendel d'un cuir de cerf qu'il avoit vestu et luy benda sa playe.<sup>310</sup>

Extrait 2 :

La descendy Lyonnel et Clamidés, qui prist a regarder les playes de son seigneur. Mais merveilles fut du lyoncel, car il se prist a suchier les playes de Lyonnel sy doucement et tant de bien luy fist qu'il les radoulcy toutes et ramoisty, dont Lyonnel ne se plainnyt pas tant qu'il faisoit devant (...) Mais touteffoiz convint que Clamidés feist .VI. pointz a la playe que Lyonnel avoit ou costé. Et affin que ses playes amendassent, ilz demourerent celle vespree et toute la nuyt a la fontaine.<sup>311</sup>

---

<sup>309</sup> I, 1, par.218, 28.

<sup>310</sup> Traduction : « Quand Lyonnel s'aperçut que ses boyaux pendaient hors de son ventre, il dit à Clamidés qu'il était heureux que le lion ne pût plus lui sauter dessus, ainsi qu'il l'avait mainte fois fait. Alors il prit ses boyaux et commença à les remettre dans son ventre. Clamidés, qui était descendu de cheval, lui fit un bandeau d'un cuir de cerf qu'il portait et pansa sa plaie. » (II, 1, par.511, 5-11).

<sup>311</sup> Traduction : « Là Lyonnel et Clamidés descendirent de cheval, et Clamidés commença à examiner les plaies de son seigneur. C'est alors qu'advint un fait extraordinaire : le lionceau commença à lécher les plaies de Lyonnel si doucement et lui fit tant de bien qu'il les apaisa et les humidifia, ce qui fait que Lyonnel ne se plaignit pas autant qu'avant. (...) Il fallut tout de même que Clamidés fit six points de suture à la plaie qu'il avait sur le côté et, afin que ses plaies se refermassent, ils se reposèrent ce soir-là et toute la nuit près de la source. » (II, 1, par.517, 14-27).

Extrait 3 :

A l'endemain qu'ilz vouloient monter, vous devez sçavoir que les playes de  
Lyonnel prindrent toutes a reciever.<sup>312</sup>

Dans le premier extrait, les soins apportés à la plaie de Lyonnel sont très sommaires malgré sa gravité, se limitant à la remise en place des organes et à l'arrêt de l'hémorragie avec un pansement. Là encore le texte souligne combien ce pansement est rudimentaire, en insistant à la fois sur le matériau utilisé (du cuir de cerf) et sur le fait qu'il est confectionné à partir du pan déchiré d'un vêtement de l'écuyer, et que son premier usage n'est donc pas un usage médical.

Le deuxième extrait montre les deux premières étapes du procédé de traitement des plaies puisque l'écuyer s'occupe de l'examen de la blessure tandis que le lionceau lave la plaie en la « *suchiant* ». Cette action de sucer la plaie se retrouve dans certains écrits médicaux comme dans le traité de Bernard de Gordon<sup>313</sup> et a pour but d'assainir la plaie. A cet assainissement s'ajoute la nécessité de l'humidifier sans doute pour provoquer sa suppuration. On notera une des rares précisions concernant les soins apportés aux blessures avec l'utilisation de points de suture pour refermer la plaie. Enfin, le temps de repos nécessaire pour l'amélioration de l'état du blessé (« *celle vespree et toute la nuyt* ») semble dérisoire étant donné la gravité de la blessure mais pourrait simplement correspondre au temps laissé pour la coagulation du sang et le maintien sommaire des points.

Le savoir médical basique de Clamidés trouve donc ici ses limites matérielles. L'insuffisance des traitements prodigués dans des conditions matérielles difficiles est soulignée non seulement par le caractère temporaire des soins apportés, comme le montre le troisième extrait dans lequel les blessures du chevalier se rouvrent, mais aussi la probabilité accrue que la plaie s'aggrave en l'absence d'un traitement plus approprié<sup>314</sup>.

Transporté ensuite au château du roi de l'Estrange Marche, Lyonnel est rapidement confié aux soins d'un *maistre* :

Or avroit mestier qu'il fust remué et couchié pour soy reposer. -Par ma foy,  
dist le seigneur, il sera fait. » Adont fist faire ung grant feu et sy manda ung

---

<sup>312</sup> Traduction : « Le lendemain alors qu'ils voulaient remonter à cheval, vous devez savoir que les plaies de Lyonnel se rouvrirent toutes. » (II, 1, par.518, 1-3).

<sup>313</sup> « *Faites succer la sanie avec ung tueau et ne le laissés point yssir si non petit a petit* »

Traduction : « Faites aspirer le pus avec un tuyau et ne le laissez sortir que petit à petit »

GORDON, Bernard (de), *Pratique de maistre Bernard de Gordon appelée Fleur de lys en medecine*, c.1450-1500, IV, 7.

<sup>314</sup> « *Lyonnel, qui estoit durement navré, commença a empirier, car ses playes, par la deffaulte qu'elles avoient de bons ongnements, le prindrent si a destraindre qu'il en perdy le boire et le mengier.* » (II, 1, par.520, 6-9).

ancien homme qui bien se sceut aidier de playes garir. Lors fut Lyonnel couchié lez le feu, qui n'avoit pas trop chault, car il faisoit durement froit ou paÿs. Et puis luy remua le maistre ses playes et mist sus ce que bon luy fut et dist que moult griefvement estoit le chevalier navré et moult luy avoit grevé ce que tant avoit demouré a remuer, mais il n'avoit garde, car bien le gariroit. Après ce commanda le seigneur du chastel que l'on appareillast bonnes viandes et sades pour le chevalier malade et pour son varlet. Et on le fist, car l'en luy apporta tout ce que bon luy fut et il en menga assez bien, car mestier en avoit.<sup>315</sup>

Comme nous l'avons dit, ce *maistre* ne semble pas être un homme avec un titre universitaire mais plutôt quelqu'un ayant acquis une maîtrise grâce à son expérience puisqu'il s'agit, comme c'est le cas de la femme qui soigne la blessure de Gadiffer, d'un personnage âgé et que c'est son savoir pratique qui est mis en valeur (« *qui bien se sceut aidier de playes garir* »). D'ailleurs, sa supériorité sur le jeune écuyer de Lyonnel en matière de médecine est incontestable et elle est montrée par le texte grâce à l'ajout de détails sur le traitement de la blessure.

Le traitement des plaies montre encore une fois l'adéquation entre la matière employée pour soigner et la blessure et rappelle l'importance d'intervenir rapidement et de changer les pansements faits par l'écuyer. L'insuffisance des soins apportés par ce dernier à son maître est d'ailleurs montrée comme susceptible d'avoir de graves conséquences sur le malade (« *moult luy avoit grevé ce que tant avoit demouré a remuer* »). On notera la brève mention du régime alimentaire du patient qui n'est pas mis à la diète mais qui se voit servir des plats *sades*. Même si cette *viande* est également proposée au valet, il s'agit bien ici d'une mention de la diète spécifique au malade puisque là encore est précisé le caractère bénéfique et adapté de la nourriture (« *l'en luy apporta tout ce que bon luy fut* »). Or, une *viande sade* a un goût agréable, ce qui ne semble pas être spécialement adapté au traitement d'un malade, pour lequel on recommandera plutôt un régime très léger. On pourrait à la rigueur penser à une *viande* sucrée et sans épice, qui serait alors recommandée pour les malades, comme l'explique Bruno Laurieux :

---

<sup>315</sup> Traduction : « 'Or il aurait besoin d'être pansé et couché pour se reposer. – Par ma foi, dit le seigneur, ce sera fait.' Alors il fit faire un grand feu et appela un vieil homme qui savait bien guérir les plaies. Lyonnel fut ensuite couché près du feu, car il n'avait pas très chaud, vu le froid qui régnait alors sur le pays. Le maître traita ses plaies et mit dessus ce qui serait bénéfique au patient, puis il lui dit qu'il était très gravement blessé et que son état s'était aggravé d'avoir tant tardé à être traité, mais qu'il ne devait pas s'inquiéter et qu'il le guérirait complètement. Après cela, le seigneur du château ordonna que l'on préparât des viandes bonnes et savoureuses pour le chevalier malade et pour son valet, ce qui fut fait, car on lui apporta tout ce qui était bon à sa santé et il en mangea en assez bonne quantité car il en avait besoin. » (II, 1, par.523-524, 7-17 et 1-5).



Si les appellations des différents plats qui constituent les "viandes pour malades" sont particulières au Viandier, ceux-ci mettent en oeuvre les produits (surtout céréales et volailles) et les procédés classiques de la cuisine des malades: longues cuissons, souvent à l'étouffée, absence d'épices mais adjonction de sucre<sup>316</sup>

Mais, plus vraisemblablement, il s'agirait d'une confusion entre médecine et plaisir gustatif – une *viande* agréable serait plus facile à ingérer pour le malade – confusion qu'explique D. Jacquart dans son article sur « La nourriture et le corps au Moyen Âge » :

Sans doute pour ne pas passer que pour des rabat-joie et plaire à leur clientèle fortunée et indocile, les médecins choisirent de faire quelque concession au plaisir gustatif. (...) Le médecin du XVe siècle, Jacques Despars, profite de l'ambiguïté du statut accordé à la déglutition pour introduire la notion de plaisir [*Comm. Canon d'Avicenne*, Lyon 1498, livre I, fen 1, doctrine 6, dernier chapitre (De operationibus)] Avicenne dit, en effet, que l'acte de déglutir s'opère grâce à une attraction de la nourriture par les fibres de l'œsophage, qui relève à la fois d'un processus naturel et de la volonté. Selon Jacques Despars, la zone de partage passe par le goût, qui décide entre l'agréable et le désagréable, de manière diverse d'un individu à un autre : certains préfèrent le salé, d'autres le sucré ou l'acide. Tout dépend aussi du moment de la journée. Lorsqu'une nourriture est perçue comme agréable, elle est déglutie sans intervention de la volonté, par une attraction toute naturelle. Au contraire, la déglutition d'une substance désagréable est un acte volontaire, nécessitant l'arbitrage de la raison. Dans les cas extrêmes, il peut y avoir refus et vomissement. La gourmandise est ainsi médicalement justifiée, à condition qu'elle ne devienne pas une gloutonnerie sans mesure.<sup>317</sup>

Pourtant l'auteur est conscient du régime spécial à donner aux malades puisqu'il précise l'état de faiblesse dans lequel se trouve un convalescent, comme c'est le cas de Nestor, maltraité par des démons, « *tant foible pour ce qu'il en avoit perdu le goust de boire et de mengier*<sup>318</sup> », et donc la nécessité de ne lui faire absorber qu'une nourriture adaptée (« *je vous iray faire a mengier aucune bonne viande legiere, qui moult vous sera duisable*<sup>319</sup> ») et en petites quantités:

---

<sup>316</sup> LAURIOUX, Bruno, *Le règne de Taillevent: livres et pratiques culinaires à la fin du Moyen age*, Paris, Sorbonne, 1997, p.101.

<sup>317</sup>JACQUART, Danielle, « La nourriture et le corps au Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales*, 13 spécial, 2006, édition électronique, <http://crm.revues.org/868>.

<sup>318</sup> III, 1, p.96, 350-351.

<sup>319</sup> III, 1, p.111, 58-60.

Comme il prent au malade, quant il desire d'une vyande pour soy renouveler. Il n'a point besing que l'on lui en porte devant lui plenté à la fois, car il a encores l'estomacq et l'appetit trop tendre et dangereux pour sa malladie, qui l'a fort affaibly<sup>320</sup>

Ainsi les limites matérielles et celles du savoir du jeune écuyer montrent très nettement la supériorité de l'ancien homme, qui a le matériel médical adapté à sa disposition et surtout les connaissances médicales nécessaires au soin du chevalier, ce qui vient justifier le titre de *maistre*. Il semble donc que, si la médecine de fortune est suffisante dans certains cas, soit parce que la blessure n'est pas très grave, comme quand Lyonnel est examiné par Nabin, soit parce que le personnage qui officie est extrêmement expérimenté, comme dans le cas de la blessure du Chevalier au Dauphin, elle nécessite, s'il s'agit d'une blessure particulièrement grave, l'intervention d'un *maistre* et des conditions de convalescence moins rudimentaires.

Au livre III d'ailleurs, Lyonnel est à nouveau éventré, cette fois dans un combat contre Julicès. La blessure est extrêmement grave là encore et elle est soignée de la même façon que dans le livre II, mais cette fois par des médecins professionnels : « *les mires furent mandez, qui prindrent garde a ses navrures et lui remirent le pan de son ventre a point. Et quant toutes ses entrailles furent remises dedens, ilz recousirent la plaie d'un bout à l'autre*<sup>321</sup> ». La première fois où il a été éventré, Lyonnel remettait ses entrailles en place, Clamidés examinait la plaie et y faisait quelques points de suture, pendant que le lionceau suçait la plaie. Les soins étaient prodigués sur plusieurs jours (les blessures se rouvrant le lendemain et nécessitant de nouveaux soins) et n'étaient pas efficaces alors que, si le procédé est le même ici, les *mires* sont les seuls à opérer et l'efficacité de leur intervention est montrée à la fois par l'énumération rapide – en deux phrases – des soins prodigués et par le fait que les plaies cette fois ne se rouvriront pas, montrant ainsi la plus grande efficacité de l'action des médecins professionnels. Cependant, il est remarquable qu'Estonné, inquiet de l'état de santé du chevalier, demande à la Reine Fée l'autorisation d'emmener sa fiancée Priande au chevet de Lyonnel pour lui apporter des soins supplémentaires. Cela montre que si la médecine des *mires* est plus efficace que celle des chevaliers et écuyers, c'est la médecine des femmes qui prend ici le relais et garantit une meilleure efficacité que celle des médecins.

---

<sup>320</sup> Traduction : « Comme il prend au malade quand il veut manger une viande pour reprendre des forces. Il n'a pas besoin qu'on en présente devant lui en grande quantité, car il a encore l'estomac trop tendre et l'appétit trop dangereux pour sa maladie, qui l'a beaucoup affaibli. » (V, 1, par.177, 11-15).

<sup>321</sup> III, 1, p.380, 214-219.

De la même façon, lorsque Maronés et Sador sont gravement blessés, les limites du savoir de chacun des acteurs de la médecine sont mises en évidence :

Puis s'endormirent jusques au jour qu'ilz s'esveillèrent et se trouverent tant douloureux et tant traveilliez pour leurs navreures qui s'estoient restraints et refroidies tellement que a grant paine se pouoit ilz lever sus bout (...) leurs plaies leur estoient tant douloureuses qu'ilz n'avoient membre dequoy bonnement ilz se peussent bien aidier<sup>322</sup>.

Le fait que les plaies soient « *restraints* » sans avoir été soignées montre un grand risque d'infection, ce qui explique pourquoi, au livre I, Lyriope s'applique au contraire à tenir la plaie du roi Gadiffer ouverte le plus longtemps possible, pour laisser les nerfs s'imprégner de l'onguent qu'elle y dépose :

Sa playe estoit presque garie. Mais Lyriope la tenoit encores ouverte afin que les nerfz sentissent plus apertement la douceur et le nourrissage des emplastres qu'elle mectoit sus<sup>323</sup>

Tout comme Floridas s'inquiétait de l'état de santé d'Alexandre en lui signifiant la nécessité de trouver un *mire* pour soigner ses plaies, c'est à un professionnel, un *maistre*, qu'il reviendrait de prendre en charge les deux chevaliers pour éviter que leur état ne s'aggrave :

Toutesvoies estoient ilz tellement navrez qu'ilz ne pouoient estre fors pour porter armes qu'il ne fust plus de trois semaines, s'ilz n'avoient maistre qui les abregast de garir<sup>324</sup>

On remarquera cependant que le *maistre* n'est pas l'unique solution pour guérir : la blessure des chevaliers n'est pas mortelle et ils semblent apparemment capables de se soigner eux-mêmes ou du moins de faire en sorte d'éviter que leurs plaies deviennent dangereuses. La différence est celle de l'efficacité, le *maistre* étant capable d'abrégé le temps de convalescence, et c'est cette efficacité que les chevaliers, désireux de se rendre à un tournoi pour mériter la

---

<sup>322</sup> Traduction : « Puis ils s'endormirent jusqu'au lendemain matin. Quand ils s'éveillèrent, ils souffraient tellement et ils étaient tellement meurtris par leurs blessures qui s'étaient resserrées et refroidies à tel point qu'ils avaient toutes les peines du monde à se lever. (...) Leurs plaies étaient si douloureuses qu'ils ne pouvaient se servir d'aucun de leurs membres. » (III, 3, p.129, 233-254).

<sup>323</sup> Traduction : « Sa plaie était presque guérie. Mais Lyriope la tenait encore ouverte pour que les nerfs sentent davantage la douceur et les bénéfices des emplâtres qu'elle y mettait. » (II, 1, par.257, 6-12).

<sup>324</sup> Traduction : « Cependant ils étaient si gravement blessés qu'ils seraient incapables de porter les armes pendant plus de trois semaines s'ils ne trouvaient pas un maître qui abrégât leur guérison. » (III, 3, p.133, 381-384).

main des jeunes filles dont ils sont amoureux, recherchent. Arrivés au château d'un seigneur, les chevaliers sont immédiatement soignés :

Tant chevaucherent qu'il fut vespre et qu'ilz trouverent l'ostel d'un ancien chevalier, qui les receut honnourablement et fist visiter leurs plaies, qui telles estoient qu'ilz n'avoient mestier de chevauchier. Et bien leur dist ung maistre qu'ilz ne seroient garis d'un mois pour porter armes s'ilz n'estoient a repos<sup>325</sup>

Le délai de guérison n'est ici réduit que sous réserve pour les chevaliers de suivre le conseil du *maistre* et de prendre du repos, mais l'acte médical en lui-même semble limité à un examen de l'état des blessures : même si le terme « *visiter* », en plus de l'idée d'examen, peut inclure le sens de « soigner », ces soins sont complètement passés sous silence. De plus, il n'est pas précisé si le délai de guérison est ou non considérablement réduit, le lecteur sait seulement que l'aide du médecin n'est pas suffisante puisque les deux chevaliers décident de partir au tournoi malgré leurs blessures et contre l'avis du *maistre*. Pourtant, huit jours plus tard, Maronés réapparaît complètement rétabli et remporte l'un des tournois du Chastel aux Pucelles. Il explique alors avoir rencontré des demoiselles montées sur un chariot :

Nous avons esté servis par les pucelles, qui nous ont sanees noz plaies au commandement d'une dame de hault honneur qui leur bailloit ses vertueuses medecins. Et quant nous avons esté guaris, elle nous a mis en ung charriot avecq les trois pucelles<sup>326</sup>

La médecine féminine est ici clairement mise en concurrence avec la médecine des maîtres et sa supériorité est très nette dans cet épisode puisque d'un peu moins d'un mois de repos nécessaire à Maronés et Sador pour porter les armes, on passe à seulement huit jours pour un complet rétablissement.

Pourtant, tous les épisodes traitant de la médecine des femmes ne montrent pas une telle supériorité de leur savoir. En effet, il est bien précisé dans le dernier extrait que, si ce sont les jeunes filles qui soignent les plaies, elles le font sous le commandement d'une dame qui s'occupe de fournir les remèdes et qui est ici la Reine Fée. Or, toutes les femmes du roman ne

---

<sup>325</sup> Traduction : « Ils chevauchèrent jusqu'à l'heure de vêpres quand ils trouvèrent la demeure d'un vieux chevalier, qui les reçut honorablement et fit examiner leurs plaies, qui étaient telles qu'ils ne pouvaient plus chevaucher. Un maître leur dit qu'ils ne seraient pas suffisamment guéris pour porter les armes avant au moins un mois s'ils ne prenaient pas de repos. » (III, 3, p.133, 386-390).

<sup>326</sup> Traduction : « Nous avons été servis par les jeunes filles qui ont soigné nos plaies sous la direction d'une dame de haut honneur qui leur donnait ses vertueux remèdes. Une fois que nous avons été guéris, elle nous a mis dans un chariot avec les trois jeunes filles. » (III, 3, p.145, 795-800).

sont pas aussi efficaces que ce personnage aux compétences médicales exceptionnelles. Lors de la maladie du roi Perceforest, les demoiselles des forêts se précipitent à son chevet :

Ces .VI. damoiselles vindrent visiter le roy et mirent paine par douces parolles et par toutes les medecines qu'elles sceurent a ce que le roy revenist a son sens<sup>327</sup>

Malgré des compétences certaines et qu'elles ont pu démontrer pendant la bataille du Chastel Malebranche, où elles parvenaient à soigner les chevaliers blessés en quelques minutes, elles sont incapables de traiter la maladie du roi. De la même façon, si Péléon est recueilli à plusieurs reprises par des demoiselles et par la reine d'Angleterre elle-même, ses blessures sont soignées et son corps se rétablit mais sa maladie ne sera vraiment traitée que par Dache une fois qu'il aura battu à la joute les Chevaliers aux Vœux. La médecine des femmes rencontre donc des limites et l'épisode où Maronés et Sador sont rétablis beaucoup plus rapidement par les jeunes filles que par le maître s'explique non par la supériorité de la médecine féminine mais par l'intervention d'un personnage aux compétences supérieures, la Reine Fée. Elle rencontre d'ailleurs elle-même ses limites au livre IV après la grande et dernière bataille du Franc-Palais où elle ne peut recoudre que grossièrement les membres coupés du corps de Perceforest et où, dans une scène déchirante, elle échoue finalement à sauver ses deux fils et en particulier Nestor, qui meurt lors de l'extraction de la lance plantée dans son corps :

Quant vint a le remuer et la rouyne sa mere avecq Cuer d'Achier sa femme l'eurent desarmé, elle trouverent que le fer de la lance avecques deux poingnies du bois estoit au corps du chevalier. Et ce cop lui avoit donné Julius Cesar, et avoit le chief fendu tant parfont que son hanepier estoit departy sy que la cervele en sailloit. Celle plaie lya la royne sa mere pour le conforter et lui soustenir la vie tant que nature le pourroit souffrir. Après elles lui benderent ses plaies dont elles ne sçavoient le nombre. Adont elle pensa moult qu'il estoit de faire du tronchon de la lance et nous pareillement qui estions presentes, jassoit ce qu'il y eut de bonnes maistresses. Sy fumes d'un accord que ja ne seroit si tost le bois hors du corps au chevalier qu'il ne morroit, mais a demourer morir lui convenoit de pire mort. Quant la saige roine vey son enfant en tel point, elle fut tresdoulante. Toutesvoiez elle fist un tel lectuaire que quant le chevalier en eut dedens le corps, le fer lui sailly hors de la plaie, mais alors couvint le chevalier incontinent mourir, car ce

---

<sup>327</sup> Traduction : « Ces six demoiselles vinrent au chevet du roi et s'efforcèrent par de douces paroles et par tous les remèdes qu'elles connaissaient de faire revenir le roi au bon sens » (II, 1, par.434, 11-14).

tant pou de sang qu'il avoit autour du cuer lui yssi hors du corps par la  
plaie<sup>328</sup>

On voit dans cet extrait une mise en scène des soins prodigués par les femmes similaire à celles où se réunissent les mires du roi de l'île de Zeland au livre III : Zelandine, la fille du roi, est plongée dans un profond sommeil et son père dans un désarroi profond qui lui fait convoquer « *tous les maistres en medecine de son pays*<sup>329</sup> ». Ceux-ci délibèrent après avoir examiné la jeune fille et estiment qu'ils sont dans l'incapacité de trouver un remède à son mal. De la même façon, la Reine Fée examine la plaie de son fils en compagnie de *bonnes maistresses* et toutes se mettent d'accord sur l'impossibilité de sauver la vie de Nestor. Si Lidoire apporte tous les soins possibles à son fils, les limites de son savoir sont soulignées par le texte (« *lui soustenir la vie tant que nature le pourroit souffrir* ») notamment en utilisant le verbe « *convenir* » (« *couvint mourir* » et « *convenoit de pire mort* ») qui montre que le jeune homme est condamné à mourir. Il est intéressant de souligner que, au cours de nos relevés sur le lexique magique, c'est au livre IV qu'on a constaté une véritable explosion du nombre d'occurrences « Reine Fée », lequel représente à lui seul dans ce livre 39% du total des occurrences « *fae* » dans le roman<sup>330</sup>, et que ces termes sont totalement absents ici. C'est donc au sommet de sa puissance que Lidoire échoue, redevenant, dans cet épisode, simplement « *la rouyne* » et c'est le lien de filiation qui est mis en valeur (avec « *sa mere* » qui est présent deux fois et « *vey son enffant* ») à la fois pour ajouter au pathétique de la scène et pour montrer l'impuissance du personnage qui n'est plus la fée toute puissante capable de sauver ses deux fils gravement blessés comme elle l'a fait lors de leur combat fratricide.

---

<sup>328</sup> Traduction : « Quand il fallut soigner ses plaies, après que la reine sa mère avec l'aide de Cœur d'Acier sa femme l'eurent désarmé, elles virent que le fer de la lance et l'équivalent de deux fois la grosseur d'un poing du manche en bois étaient fichés dans le corps du chevalier. Ce coup lui avait été donné par Jules César, et il avait le crâne fendu si profondément qu'il manquait une partie de sa boîte crânienne et que le cerveau en sortait. La reine sa mère recousit cette plaie pour le soulager et le maintenir en vie aussi longtemps que les lois de la Nature le permettaient. Elles bandèrent ensuite ses plaies qu'elles ne pouvaient compter. Cela fait, elle réfléchit profondément à ce qu'il fallait faire du tronçon de lance et nous avec elle, qui étions présentes, sachant qu'il y avait parmi nous des femmes expertes en médecine. Nous nous mîmes d'accord sur le fait que le bois ne serait pas plus tôt hors du corps du chevalier qu'il mourrait, mais qu'en le laissant il était condamné à une mort bien plus douloureuse. Quand la sage reine vit son enfant en tel point, elle en fut extrêmement affligée. Cependant elle fit un tel électuaire qu'après que le chevalier l'eut ingurgité, la lame sortit de la plaie mais cela provoqua la mort immédiate du chevalier, car le peu de sang qu'il avait autour du corps en sortit par la plaie » (IV, 2, p.825-826, 693-712).

<sup>329</sup> III, 3, p.65, 276.

<sup>330</sup> Pour plus de précisions, se reporter à l'annexe 2 « le lexique magique », tableau 3 « relevé détaillé des termes de magie ».

Ainsi, les acteurs de la médecine ne peuvent pas être classés dans des catégories vraiment distinctes et la hiérarchisation de ces catégories semble elle-même extrêmement difficile, notamment parce que le lexique médical utilisé, de par son imprécision et son manque d'occurrences techniques, ne permet pas de mettre en avant un épisode où la médecine serait traitée de façon vraiment plus complexe que dans d'autres passages. Au contraire, l'imprécision du vocabulaire permet même de mettre des personnages qui ne sont pas médecins, comme Lyonnel ou Nabin, au même niveau que les médecins au service des seigneurs, en montrant les mêmes procédés médicaux et en reprenant les mêmes termes pour les désigner.

Ce manque de technicité du vocabulaire médical rappelle l'absence, que notait Ch. Ferlampin-Acher, de véritable lexique astrologique qu'elle n'interprète pas comme le signe d'une mauvaise maîtrise des connaissances scientifiques par l'auteur du *Perceforest* mais plutôt comme l'indice de l'utilisation de connaissances assez courantes à son époque pour les intégrer à son récit sans avoir besoin d'ajouter des détails techniques. De la même façon, plusieurs passages du roman mettent en scène des illusions et des phénomènes liés à la réflexion de la lumière, en utilisant des connaissances sur l'optique et les caractéristiques de la lumière et de l'eau. Les phénomènes naturels étant liés à la théorie des éléments, on retrouve également dans les épisodes consacrés aux phénomènes optiques des caractéristiques de certains des quatre éléments.

### 3. Illusions et phénomènes optiques

Dans le passage que nous avons étudié, où le Chevalier Vermeil représente le visage de la jeune fille dont il est amoureux dans tout ce qu'il regarde à cause de la mélancolie dans laquelle son amour le plonge, on relèvera l'action de deux éléments, l'eau (« *ou fons de la fontaine selon l'ondoiment de l'eaue* ») et le feu (« *les raiz du soleil qui flamboioit* ») – qui est l'élément lié au Soleil, le verbe *flamboier* ne laissant pas de doute sur cette association. S'il est clair dans ce passage que c'est la mélancolie qui provoque l'apparition du visage de la jeune fille (« *en celle merancolie ou j'estoie entré j'aloie fachonnant son viaire au vif* »), il est intéressant de voir que la présence de ces éléments – de l'eau, du feu et de la lumière – se retrouve dans d'autres passages du roman mettant en scène des illusions d'optique qui ne sont pourtant pas liées à la mélancolie.

### 3.1. Eau et réflexion

Au livre V, Gallafur voit lui aussi apparaître dans une source plusieurs jeunes filles et, parmi elles, la Pucelle aux Deux Dragons dont il est amoureux :

Puis se sey au pres de la fontaine. Sy print a penser moult fort a la pucelle qu'il amoit mieulx que lui mesmes. Il estoit bien joieux en ses pensees, mais encores le fust il plus, car la ou espoir lui mettoit au devant plusieurs besongnes qui toutes traioyent a son exaulcement, il print a regarder en la fontaine qui estoit clere et coye. Et ainsi que le chevalier regardoit en celle tant belle et plaisant fontaine il ne se donna de garde quant il vey apparoir en l'eau plusieurs viaires roisins de couleur sur blancq poly et nettement ouvrez au plaisir de Nature (...) Il en eut grant merveilles et ne sceut dont ce pouoit venir. Non pourquant bien lui estoit advis que les viaires apparoient aux fenestres d'une moult noble tour. Mais ce le fist trop esbahy, car bien lui fut advis qu'il en y avoit une en la moyenne des autres la plus belle que oncques eust veu a son advis. Mais longuement ne fut en doubtance, car en pou d'heure sceut de certain que c'estoit la Pucelle aux Deux Dragons, qu'il aimoit sur toutes les pucelles du monde. Si tost que le chevalier eut recognu la pucelle au miroer de la fontaine<sup>331</sup>

S'il n'est pas entré dans une *merancolie* comme c'était le cas du Chevalier Vermeil, Gallafur est tout de même perdu dans ses pensées et rêve de la Pucelle aux Deux Dragons (« *se print a penser moult fort a la pucelle* ») avant de voir apparaître quelque chose dans l'eau. Comme dans le passage précédent, ce sont là encore des visages qui apparaissent sur l'eau et le texte insiste sur leur aspect saisissant : si le visage de la jeune fille aimée par le Chevalier Vermeil était peint « *au vif* », ceux des jeunes filles aperçues par Gallafur sont décrits par des touches de couleurs. La couleur « *roisins* » – qui devient « *rehaulsez de vermeille*<sup>332</sup> » dans l'édition de Galliot Pré de 1528 – et le « *blanc* » des visages créent un effet de contraste

---

<sup>331</sup> Traduction : « Puis il s'assit à côté de la fontaine et se mit à penser intensément à la jeune fille qu'il aimait plus que lui-même. Il se complaisait dans ses pensées. Mais bientôt il eut un plaisir plus grand, car au moment où, plein d'espoir, il se figurait plusieurs épreuves à accomplir qui toutes tendaient à ce que ses espérances se réalisent, il se mit à regarder dans la source qui était claire et calme. Alors que le chevalier la regardait, si belle et si agréable, il vit apparaître dans l'eau, contre toute attente, plusieurs visages dont le blanc pur était relevé d'une couleur semblable aux raisins et qui étaient modelés avec soin au plaisir de Nature. (...) Il en fut émerveillé, ne comprenant pas comment cela était possible. Pourtant, il lui semblait bien que les visages apparaissaient aux fenêtres d'une noble tour. Mais c'est autre chose qui le laissa bouche bée : il lui semblait, en effet, que l'une d'entre elles était la plus belle jeune fille qu'il eût jamais eue sous les yeux. Il ne lui fallut que peu de temps pour être certain qu'il s'agissait de la Pucelle aux Deux Dragons qu'il aimait tant. Dès que le chevalier eut reconnue la jeune fille au miroir de la fontaine... » (V, 1, par.496-497, 4-25 et 1-2).

<sup>332</sup> *Le cinquième Volume des anciennes cronicques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, Volume 5, Paris, Nicolas Cousteau et Galliot du Pré, 1528, Feuillet 83.



frappant. La différence essentielle entre les deux textes réside dans l'absence de soleil dans la scène de la vision de Gallafur et dans la description de l'eau : le second texte insiste sur le fait qu'il s'agit d'une surface plane puisqu'elle est « *clere et coye* » quand l'eau dans laquelle le Chevalier Vermeil se plait à contempler le visage de la jeune fille formé par son imagination se caractérise par son « *ondoïement* ». On remarquera d'ailleurs que c'est justement le mouvement de l'eau qui interrompt la contemplation de Gallafur en brouillant sa vision :

Car la ou il se delitoit en soy mirant en la grant beauté du viaire de la pucelle, il lui survint empeschement cuisant a luy et deduisant aux regardans, car bien estoit sa muserie veue de plusieurs pucelles, car lui comme ententif estoit moult embrunché en la fontaine qui clere estoit et serie. En ce point quil estoit en sa plus grant plaisance pour ce qu'il voioit que la Pucelle aux Deux Dragons cognoissoit si bien l'Espee Vermeille, il yssit de entre deux pierres ung serpent delié et de petit corsage qui encommensça a nagier au travers de la fontaine et a esmouvoir l'eaue tellement que les viaires illecq apparans se prindrent a diversifier et a perdre leurs fasçons en telle maniere que le gentil chevalier en perdit la cognoissance de tout en tout.<sup>333</sup>

Il y a ainsi trois types de mouvement de l'eau : l'eau sans mouvement (« *coye* », « *serie* »), avec un léger mouvement (« *ondoïement* ») et avec un mouvement plus violent (« *esmouvoir leaue tellement* »). A chaque mouvement correspond une capacité de vision différente : quand l'eau est « *coye* » l'image qui se reflète est la plus nette (« *nettement* ») et la plus détaillée puisqu'elle laisse à Gallafur voir à la fois la tour, à la fenêtre de laquelle les jeunes filles se tiennent, et à la fois les visages de ces jeunes filles dont l'un est même identifié par le chevalier. C'est pourquoi l'épisode insiste particulièrement sur le calme de l'eau en choisissant les termes « *coye* » et « *serie* » pour compléter la mention de la transparence de sa transparence (« *clere* »). Si l'édition de Galliot Pré de 1528 utilise également l'adjectif « *coye* » elle remplace « *serie* » par « *luisant*<sup>334</sup> », prenant ainsi en considération l'action du soleil dans la réflexion de l'image, comme dans l'épisode du Chevalier Vermeil. Quant à « *l'ondoïement* » de l'eau, il permet de

---

<sup>333</sup> Traduction : « car, au moment où il jouissait intérieurement à la vue de la beauté du visage de la jeune fille, survint une difficulté qui fut extrêmement déplaisante pour lui et distrayante pour les spectateurs, car plusieurs jeunes filles pouvaient parfaitement voir la saynète, d'autant plus que, très attentif à ce qu'il regardait, il était complètement absorbé par la scène dans la source d'eau claire et calme. Alors qu'il ressentait un plaisir sans pareil parce qu'il voyait que la Pucelle aux Deux Dragons connaissait parfaitement l'épée vermeille, un serpent fin et de petite corpulence sortit d'entre deux pierres et commença à nager au milieu de la source et à remuer tellement l'eau que les visages qui s'y reflétaient commencèrent à se brouiller et à devenir méconnaissables, si bien que le noble chevalier ne vit plus rien du tout. » (V, 1, par.497-498, 28-33 et 1-9).

<sup>334</sup> *Le cinquième Volume des anciennes cronicques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, Op.cit., Feuillet 83.

voir le visage de la jeune fille tandis que le mouvement imprimé par le déplacement du serpent dans l'eau rend le dessin des visages flous puis le fait disparaître. Ces différences de perception de l'image reflétée se retrouvent dans des traités d'optique comme celui de Ptolémée :

Quoniam, cum superficies || fuerit lenita et exquisite equalis, fit forma rei que in ea videtur, una et similis ipsis rebus in figura, quoniam impossibile est tunc reverberationem fieri nisi in uno loco plane superficiei ; anguli enim fiunt equales, quando reverberatio fit ab uno loco ad unum locum. Et cum superficies fuerit inequalis et non lenita, possibile est tunc rem videndam apparere in pluribus locis termini cui communes sunt superficies quas diximus. Fit ergo exinde longitudo forme rei vidende, quoniam forma erit in locis illis a quibus fit reverberatio ad equales angulos; qui sint diversi propter curvas et concavas superficies continuas. (...) Et cum aqua movebitur vehementer, fit forma incisa disgregata propter eminentes partes curvas et concavas que magne sunt. (...). Sed cum superficies leviter movebitur, fit forma magis continua propter parvitatem speculorum ad invicem continuorum.<sup>335</sup>

On retrouve dans ce texte les différents mouvements de l'eau : l'eau « *coye* » est « *lenita et exquisite equalis* », « *l'ondoïement* » est ici « *superficies leviter movebitur* » et l'action du serpent qui fait « *s'esmouvoir* » l'eau se retrouve dans « *inequalis et non lenita* » et « *aqua movebitur vehementer* ». En effet, le déplacement du serpent a deux conséquences sur la perception des reflets : le premier est de rendre les visages plus flous (« *diversifier* ») et c'est cet effet (« *tunc rem videndam apparere in pluribus locis termini cui communes sunt superficies* ») que l'on retrouve chez Ptolémée lorsque l'eau est « *inequalis et non lenita* » alors que la disparition totale du visage de la Pucelle au Cercle d'Or dans l'eau (« *en perdit la cognoissance de tout en tout* ») est la conséquence d'un mouvement violent imprimé à l'eau (« *forma incisa disgregata* »). L'apparition du serpent sur l'eau provoque quelques remous qui viennent rendre plus floue l'image de la source (« *en nagant engendroit ondes nouvelles, qui*

---

<sup>335</sup> « Lorsque la surface [de l'eau] est polie et parfaitement lisse, l'image qui y apparaît est une et de forme semblable à celle des objets eux-mêmes, parce que, dans ce cas, la réflexion ne peut se produire qu'en un seul point de la surface plane, car les angles sont égaux quand la réflexion a lieu d'un point à un point. Lorsque la surface est inégale et non polie il est possible alors que l'objet apparaisse en plusieurs points du plan limite qui enveloppe les inégalités dont nous avons parlé. De là vient l'extension en longueur de l'image de l'objet, parce que l'image se situera dans les lieux à partir desquels se produit une réflexion à angles égaux, lieux qui sont distincts à cause des surfaces convexes et concaves contiguës. (...) Si l'eau est violemment agitée, l'image [résultante] devient découpée et dispersée à cause du décalage des parties convexes et concaves qui sont accentuées. (...) Mais si la surface est doucement remuée, se forme une image plus continue à cause de la petitesse des miroirs contigus les uns aux autres. » Citation et traduction de LEJEUNE, Albert, *L'optique de Claude Ptolémée dans la version latine d'après l'arabe de l'émir Eugène de Sicile. Edition critique et exégétique*, Presses universitaires de Louvain, Louvain, 1956, p.69-70.

*fist entremesler les figures des viaires*<sup>336</sup> ») et qu'il passe ensuite près de ou sur les reflets, ce qui interrompt la contemplation de Gallafur. D'ailleurs, chaque fois que le chevalier impatient fait fuir le serpent, l'eau se calme (« *se print l'eaue a soy raserisier*<sup>337</sup> », « *se print a oy asouagier*<sup>338</sup> ») et l'image réapparaît instantanément (« *sy se apparu la tour*<sup>339</sup> », « *et lors rapparu de plus belles la tour en l'eaue et la Pucelle aux Deux Dragons*<sup>340</sup> »).

La capacité de l'eau calme à refléter les rayons du soleil se traduit par la métaphore du « *mirouer de la fontaine* » qui pourtant ici ne reflète rien puisqu'aucun indice ne vient signaler la présence proche des jeunes filles (« *il regarda en hault (...) mais il ne vey ne la tour ne les damoiselles*<sup>341</sup> »), ce qui réjouit particulièrement le timide Gallafur. C'est cette propriété réfléchissante de l'eau que l'on peut retrouver notamment dans la traduction que Jean Corbechon fait de Barthélémy l'Anglais :

L'eaue est de la nature du mirouer en ce qu'on voit les ymaiges des choses qui se representent dedenz et cest pour les raiz du souleil qu'elle renuoie contremont quant elle les a receus dedenz soy. L'eaue fait apparoir les choses que on voit dedenz lui plus grandes que elles ne sont.<sup>342</sup>

Le texte montre bien qu'il y a un rayon incident (« *elle les a receus dedenz soy* ») et un rayon réfléchi (« *qu'elle renvoie contremont* »). Il témoigne également de la présence de deux phénomènes : la réflexion (« *qu'on voit les ymaiges des choses qui se representent dedenz* ») et la réfraction (« *L'eaue fait apparoir les choses que on voit dedenz lui plus grandes que elles ne sont* »). Il est important de remarquer que le phénomène de réflexion est supposé refléter fidèlement un objet tandis que la réfraction peut donner lieu à une illusion d'optique, l'agrandissement de la forme réfractée. L'on peut voir également que si la source est un miroir qui reflète l'image des jeunes filles de la tour, ces jeunes filles peuvent elles aussi voir le chevalier qui se débat contre le serpent, comme il est dit plus haut (« *bien estoit sa muserie veue de plusieurs pucelles* »). Cette *muserie* montre bien que Gallafur se trompe en croyant être bien

---

<sup>336</sup> V, 1, par.499, 6-8.

<sup>337</sup> V, 1, par.498, 15.

<sup>338</sup> V, 1, par.499, 23.

<sup>339</sup> V, 1, par.498, 15-16.

<sup>340</sup> V, 1, par.499, 23-24.

<sup>341</sup> V, 1, par.499, 10-11.

<sup>342</sup> Traduction : « L'eau est de la même nature que le miroir dans lequel on voit les images des choses qui se tiennent devant lui et c'est grâce aux rayons du soleil qu'elle renvoie en l'air après les avoir reçus. L'eau fait apparaître les choses que l'on voit dedans plus grandes qu'elles ne sont. »

BARTHELEMY L'ANGLAIS, *Livre des propriétés des choses*, [trad. J. Corbechon], Paris, bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1028, livre XIII, f.226v.

« *repus* » (« *mussé*<sup>343</sup> » dans l'édition de 1528) comme le lui dit une jeune demoiselle qui s'avance vers le chevalier, tombé à l'eau en essayant de chasser le serpent :

Sire dist la damoiselle tel cuyde estre bien repus qui de tous lez est veu.  
Ainsy est il de vous. Car en ceste adventure avez vous este de quatre des plus belles pucelles, des plus nobles et des plus joyeuses des forestz. Et sachiez pour vray que la Pucelle aux Deux Dragons estoit en la moyenne.<sup>344</sup>

Alors, où sont les jeunes filles ? D'où peuvent-elles apercevoir le chevalier qui essaie par tous les moyens d'empêcher le serpent de troubler sa contemplation ? Elles sont de toutes évidences à proximité, d'abord parce que la réflexion implique nécessairement qu'il y ait un objet à refléter mais aussi parce que la demoiselle qui signale à Gallafur que les jeunes filles dans la fontaine l'ont vu tomber à l'eau est la même que celle qui lui avait demandé de se rendre près de la fontaine. En effet le chevalier, accusé d'avoir échoué à réussir l'aventure de l'Espee Vermeille en cédant aux avances de Capraise, supplie la demoiselle d'intercéder en sa faveur en apportant l'épée à la Pucelle aux Deux Dragons. Elle lui indique alors une fontaine près de laquelle la jeune fille qu'il aime se rend souvent afin d'attendre sa réponse. Cet ordre de la messagère laisse supposer une mise en scène de la Pucelle aux Deux Dragons afin de permettre au chevalier de la voir examiner l'épée sans la rencontrer (elle lui a en effet interdit de se présenter devant elle avant d'avoir achevé les épreuves de la Forêt Darnant). Il y a donc fort à parier que les jeunes filles aux fenêtres de la tour se trouvent non loin de la fontaine, dissimulées par quelque autre procédé optique. Plusieurs épisodes du roman peuvent nous aider à approfondir cette question qui permettra de déterminer quel type de phénomène optique est lié à cette source.

Le père de Gallafur, Gadiffer<sup>2</sup>, vit deux aventures similaires. Au début du livre III, il retrouve son oncle le roi Perceforest, qui, accompagné d'une demoiselle et de deux écuyers, est à la recherche d'un château appartenant à des membres du lignage Darnant qui détiennent des chevaliers de son royaume, dont Lyonnell du Glat. Gadiffer<sup>2</sup>, qui possède un anneau lui permettant de ne pas être trompé par les illusions, signale à son oncle la présence d'un grand château droit devant eux. Etant le seul à voir le bâtiment « *devant lui*<sup>345</sup> », il s'incline, pour ne pas le contredire, devant son oncle qui refuse de croire à l'existence de ce château et qui ne voit

---

<sup>343</sup> *Le cinquième Volume des anciennes croniques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, Op. cit., Feuillet 83.

<sup>344</sup> Traduction : « Seigneur, dit la demoiselle, tel pense être bien caché qui est vu de tous côtés : ainsi en est-il de vous. Car votre aventure a été vue de quatre des plus belles, nobles et joyeuses jeunes filles de la forêt. Et sachez assurément que la Pucelle aux Deux Dragons en faisait partie. » (V, 1, par.501, 16-21).

<sup>345</sup> III, 1, p.209, 104.

qu'une rivière dangereuse. Une fois au bord de l'eau, Gadiffer<sup>2</sup> peut facilement apercevoir le bâtiment quand il « *haulce ses yeulz*<sup>346</sup> », tout comme Gallafur qui « *regarda en hault* » pour essayer de voir la tour reflétée dans la fontaine, ce qui montre bien que c'est une tour à proximité qu'il cherchait du regard au livre V. Dans l'épisode du livre III, Gadiffer<sup>2</sup> voit non seulement le château tant recherché par Perceforest et ses chevaliers mais il peut voir les prisonniers prêts à être décapités. A cette capacité de Gadiffer<sup>2</sup> de voir au-delà de l'illusion s'oppose l'aveuglement de Perceforest qui voit son neveu, parti au galop sauver les prisonniers, disparaître dans l'eau de la rivière (« *le roy perdy incontinent la veue de son nepveu*<sup>347</sup> »). La différence entre cet extrait et celui de la fontaine et de Gallafur est que l'eau de la rivière ne fait que dissimuler un objet mais ne le reflète pas. A la place c'est une illusion qui est créée, celle d'une rivière dangereuse dans laquelle Perceforest pense avoir vu son neveu se noyer. Cette illusion d'optique trouve son explication quand le neveu du roi, qui n'est pas noyé puisqu'il n'y a pas de rivière, entre dans le château :

Si tost que Gadiffer fut en la salle il luy souvint de ce que la damoiselle luy avoit dit, et sceut qu'il estoit au chastel qu'il queroit: car il vey amont au milieu de la sale la gaiolle pleine de ampoules de voire et de plusieurs malefices qui destournoient a veoir le chastel pour les enchantemens dont plaines estoient. Alors il leva la lance contremont parmy la gaielle tant fort qu'il la rompi, et les fioles qui y estoient plaines d'enchantemens cheurent par terre emmy la sale et se rompirent. Ce fait, l'enchantement qui estoit environ le chastel perdy sa force, tellement que l'en pouoit veoir le chastel comme ung autre.<sup>348</sup>

Le texte attribue clairement l'effet d'optique à la magie : à part la précision sur la matière constituant les ampoules (le « *voire* »), tout ce qui est lié à la disparition du château est qualifié d'« *enchantemens* » ou de « *malefices* ». Pourtant un peu plus tard dans le livre III, Gadiffer<sup>2</sup> se retrouve dans une situation identique lorsqu'il se porte au secours de la jeune Flamine, la fille du roi Aroès. En effet, son père utilise lui aussi des ampoules de verre pour faire apparaître des illusions et se faire passer pour un dieu aux yeux de son peuple. Alors que les habitants de

---

<sup>346</sup> III, 1, p.210, 136.

<sup>347</sup> III, 1, p.210, 153-154.

<sup>348</sup> Traduction : « Dès que Gadiffer arriva dans la salle, il se rappela de ce que la demoiselle lui avait dit. Il comprit qu'il était dans le château qu'il cherchait car il vit en l'air au milieu de la salle la cage pleine de plusieurs maléfices et d'ampoules de verre qui empêchaient de voir le château à cause des sortilèges qu'elles contenaient. Alors il leva sa lance en l'air et frappa sur la cage si fort qu'il la rompit et que les fioles pleines d'enchantements qui s'y trouvaient tombèrent sur le sol de la salle et se brisèrent. Grâce à lui, l'enchantement qui entourait le château s'évanouit, ce qui fait qu'on pouvait le voir comme n'importe quel autre château. » (III, 1, p.211-212, 189-201).

la Roide Montagne croient voir apparaître le paradis, Gadiffer<sup>2</sup> lui « *ne veoit riens de ce que le poeuple disoit et ne veoit sy non grant lumiere de torseis qui estoient alumez au plus hault d'une tour*<sup>349</sup> ». Décidé à accomplir sa mission, le jeune homme laisse Flamine et se dirige vers la tour et là encore il disparaît au milieu des merveilles montrées par Aroés (« *il fut esvanu a ceulx qui le regardoient*<sup>350</sup> »). Comme Perceforest, Flamine, qui pourtant garde l'œil fixé sur son jeune protecteur (« *le regardoit tant qu'a merveilles*<sup>351</sup> »), perd soudainement la vue de Gadiffer<sup>2</sup> (« *en eut assez tost perdu la veue*<sup>352</sup> »). Jusqu'ici on ne peut que constater l'extrême similarité des deux épisodes, la seule différence étant que ce n'est pas l'élément aquatique mais l'air (« *l'espés aer qui avironnoit le chastel*<sup>353</sup> ») qui vient cacher le bâtiment aux yeux des spectateurs. Dans *Erec et Enide*, le verger merveilleux gardé par Mabonagrain est également protégé par une barrière d'air formée par *nigromance*<sup>354</sup>. Or, la suite de l'épisode d'Aroés et Gadiffer<sup>2</sup> montre le faux dieu entouré d'ampoules elles aussi faites par « *art mauvais* » :

Quant il vint a l'huis du galetas, il vey Aroés assis sus sa chaire, ou avoit pommeaux qui estoient chargez de fioles toutes pleines d'eaues. Et a l'environ de l'estaige, quy estoit comme ung palais tout ront, avoit fenestres, et autour de ce palais avoit un cercle de fer de merveilleuse grandeur, car il avironnoit toutes les fenestres et pendoit atout fillets de fer qui tenoient a la voulsure de la tour. Et estoit tellement pendu que Aroés le faisoit tourner a son doigt tout autour de ce galatas ainsi qu'il lui plaisoit. Encores a ce cercle pendoient tant d'ampoules de voirres mises par bonne ordonnance que Gadiffer n'en sçavoit le compte, et estoient toutes plaines de merveilleuses eaues faittes par art mauvais. Mais quant la clarté des torsis qui alumez estoient autour de Aroés feroit parmy les ampoules, il sambloit aux regardans d'embas qu'ilz veissent les ames de leurs parens et de leurs amis<sup>355</sup>.

<sup>349</sup> III, 2, p.107, 1732-1735.

<sup>350</sup> III, 2, p.108, 1760-1761.

<sup>351</sup> III, 2, p.108, 1758.

<sup>352</sup> III, 2, p.108, 1758-1759.

<sup>353</sup> III, 2, p.108, 1760.

<sup>354</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, [éd. P. F. Dembowski], *Œuvres Complètes, Op. cit.*, p.140, v.5735-5741.

<sup>355</sup> Traduction : « Quand il arriva à la porte des combles, il vit Aroés assis sur sa chaise, où il avait des pommeaux auxquels pendaient des fioles, toutes remplies d'eau. Vers l'étage de ce qui était comme un palais tout rond, il y avait des fenêtres et un cercle de fer d'une grandeur extraordinaire qui entourait ce palais, encerclant toutes les fenêtres et pendu à des fils de fer accrochés aux voussures de la tour. Il était pendu de telle façon qu'Aroés le faisait tourner avec son doigt à son gré tout autour de ces combles. En outre, à ce cercle pendaient tant d'ampoules de verre disposées selon un ordre précis que Gadiffer ne pouvait les compter toutes, et chacune était pleine d'eaux aux propriétés extraordinaires créées par des maléfices. Et quand la lumière des torches qui étaient allumées autour d'Aroés passait à travers les ampoules, il semblait aux spectateurs en bas qu'ils voyaient les âmes de leurs parents et de leurs amis. » (III, 2, p.108-109, 1770-1782).

Cet extrait est frappant par son extrême ressemblance avec le précédent : encore une fois on notera la présence du verre (« *ampoules de voirres* ») avec une précision sur ce que contiennent ces fioles, de l'eau. Si la cage en fer du château où est emprisonné Lyonnel n'est qu'une « *gaiolle* » dans l'édition de G. Roussineau, elle est une « *geole de fer*<sup>356</sup> » dans celle de Galliot du Pré, ce qui se rapproche du « *cercle de fer* » suspendu à des filets et parsemé de fioles remplies d'eau utilisé par Aroés.

Le feu qui éclaire ces ampoules rappelle l'épisode du Chevalier Vermeil dans lequel l'eau réfléchit des images lorsqu'elle est frappée par le soleil. Ce détail nous permet de rappeler ici ce que nous disions au sujet de l'analogie entre la lumière et le feu, qui peut éclairer les objets, consacrant ainsi la supériorité de cet élément sur les trois autres. Cependant, contrairement aux visages qui apparaissent dans les rivières par réflexion semble-t-il, c'est un phénomène de réfraction que provoque Aroés en faisant passer la lumière des torches à travers l'eau et le verre. La capacité de l'eau et du verre à projeter des illusions vient de leurs propriétés réfléchissantes qui leur permettent de recevoir les rayons du soleil, montrant ainsi son importance dans les jeux d'optique.

### 3.2. Lumière et miroir

Dans un épisode qui implique également Gallafur et qui apparaît juste après l'épisode dans lequel il voit le visage de la Pucelle aux Deux Dragons dans l'eau d'une fontaine, le jeune homme, voyageant sous le nom de la ToutePasse, voit deux chevaliers occupés à regarder un miroir (« *avoit ung bel miroir et deux chevaliers regardans dedens*<sup>357</sup> ») et les appelle à la joute<sup>358</sup>. Son appel reste cependant sans réponse : les deux chevaliers – le Chevalier Flamboyant et le Chevalier Vermeil – qui regardent dans le miroir ne prêtent aucune attention au jeune Gallafur. Ils sont fascinés par ce qu'il y a dans le miroir accroché sur le pilier comme ils l'expliquent, une fois la nuit tombée, à la Toutepasse : les visages des jeunes filles dont ils sont amoureux. C'est ce même Chevalier Vermeil qui, dans l'extrait que nous avons déjà cité, voit le visage de son amie dans l'eau, comme il le racontera à Gallafur un peu après, ce qui fait qu'il est extrêmement tentant de mettre en parallèle l'épisode que nous pouvons appeler « La Fontaine et Gallafur », celui du « Miroir et des Chevaliers » et celui de « la Mélancolie et le

---

<sup>356</sup> *Le Tiers Volume des anciennes cronicques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, Paris, Nicolas Cousteau et Galliot du Pré, 1528, f.28 recto.

<sup>357</sup> V, 1, par.505, 27-28.

<sup>358</sup> Cette succession signifiante des deux épisodes a d'ailleurs été relevée par Ch. Ferlampin-Acher. Voir son étude, FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Op.cit.*, p.330-333.

Chevalier Vermeil ». Ainsi, si la mention de l'eau est absente de l'épisode « Le Miroir et les Chevaliers », on retrouve cependant une allusion à la lumière, puisque les chevaliers arrêtent de regarder le miroir à la nuit tombée et que c'est exactement au moment où le jour s'arrête qu'une demoiselle apparaît pour apporter le dîner des deux amoureux (« *Sy y fut tant que la nuit survint et lors il veit apparoir une damoiselle*<sup>359</sup> »), marquant la fin de leur contemplation. Il semble que cette importance de la lumière soit soulignée par le texte en particulier au moment où la jeune fille dépose ce qu'elle porte sous le chêne et qu'elle attache de la lumière à l'arbre (« *elle atacha lumiere*<sup>360</sup> »). La nuit ne permettant pas de continuer à voir dans le miroir, c'est l'emplacement de la lumière qui désigne le nouvel endroit où les deux jeunes hommes, tout dédiés à ce qu'ils voient, doivent se rendre. De plus, Gallafur s'aperçoit que les deux chevaliers quittent le miroir pour rejoindre la lumière au moment où ils sont éclairés par la Lune (« *il apperceu au ray de la lune que les deux chevaliers se departirent du miroer*<sup>361</sup> ») et non plus par le Soleil. Ainsi, les chevaliers sont attirés par la lumière, soit du Soleil, planète associée, comme nous l'avons dit, à l'élément du Feu (contrairement à la Lune, ce qui explique pourquoi ils délaissent le miroir lorsqu'elle apparaît), soit par la lumière attachée par la jeune demoiselle et qui est probablement une torche. On n'a par contre presque aucune information concernant le miroir si ce n'est l'endroit où il est exposé et la mention esthétique « *bel* ». Cependant, un peu plus loin, le Chevalier Flamboyant se plaint de ne pouvoir voir la jeune fille qu'il aime que « *en lieu enveloppé d'art magique ou en miroir verrin*<sup>362</sup> » dans l'édition de G. Roussineau et « *en lieu enveloppe dart magique ou en mirouer de verre*<sup>363</sup> » dans l'édition de Galliot du Pré. La traduction que donne le dictionnaire *Godefroy* de « *verrin* » (« de verre ») fait de la version choisie par G. Roussineau l'équivalent exact de celle de Galliot du Pré. Cependant, la définition donnée par le *DMF* renvoie aux propriétés du verre plutôt qu'à la matière (« transparente », « translucide<sup>364</sup> »). La proximité entre les deux sens s'explique par le procédé de fabrication du miroir de verre. En effet, le miroir est d'abord fait d'une feuille de verre transparente derrière laquelle on fait couler du plomb afin de provoquer le phénomène de réflexion. Cette technique est suffisamment maîtrisée pour que Vincent de Beauvais décrive le miroir de verre comme le meilleur d'entre les miroirs dans son *Speculum Naturale* :

---

<sup>359</sup> V, 1, par.506, 26-27.

<sup>360</sup> V, 1, par.506, 30.

<sup>361</sup> V, 1, par.507, 2-3.

<sup>362</sup> Traduction : « Dans des lieux enveloppés de magie ou dans un miroir transparent. » (V, 1, par.535, 10-11)

<sup>363</sup> Traduction : « Dans des lieux enveloppés de magie ou dans un miroir de verre. »

*Le cinquième Volume des anciennes croniques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, *Op. cit.*, Feuillet 91.

<sup>364</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op.cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/verrin>.



Inter omnia autem melius speculum est ex vitro et plumbo, quia vitrum propter transparentiam multum recipit radios, plumbum vero habet humidum solubile ab ipso, et propter hoc quando superfunditur vitro calido, siccitas vitri attrahit ipsum et efficitur vitrum in altera parte terminatum valde radiosum.<sup>365</sup>

Ce procédé de fabrication est d'ailleurs directement évoqué par l'auteur du *Perceforest* puisque dans le Temple Incongneu dédié au Dieu Souverain se trouve du « *voirre plombé en manière de mirouer*<sup>366</sup> »

Si les deux jeunes filles sont contemplées par les deux chevaliers toute la journée, elles peuvent sans doute les voir eux aussi puisqu'elles veulent punir pour différentes raisons les deux amoureux et qu'elles envoient chaque nuit une demoiselle les ravitailler pour qu'ils continuent cette étrange pénitence. De plus, l'apparition et la disparition subites de la demoiselle alors qu'elle est tout près de Gallafur (« *sy s'esvanuy tant soudainement que le chevalier ne sceut qu'elle devint*<sup>367</sup> ») laisse penser que ses maîtresses, dissimulées par quelque procédé optique, sont tout près. Le premier réflexe de Gallafur est d'ailleurs de regarder autour de lui pour voir si la jeune demoiselle n'est pas tapie quelque part (« *print a regarder en tour soy*<sup>368</sup> »). Alors tout comme la question se posait dans « La Fontaine et Gallafur », où sont ces jeunes filles ? La réponse est apportée un peu plus loin, les deux chevaliers ayant accompli leur pénitence en livrant des joutes contre plus de deux cent chevaliers et en combattant devant le miroir un dernier adversaire anonyme (qui est encore une fois Gallafur). Durant l'échange, les lances se brisent et un éclat de celle de la ToutePasse se fiche dans le miroir qui est détruit. Le miroir est alors décrit plus précisément qu'il ne l'avait été : l'éclat de lance frappe la « *lune et la casse volla par pieces au long du pré*<sup>369</sup> ». La « *lune* » est une glace ou une plaque de métal d'un miroir circulaire, ce qui permet de connaître sa forme. L'édition de Galliot du Pré présente une variante intéressante puisque l'éclat atteint « *si treffort que la glace en fut cassee et volla*

---

<sup>365</sup> Traduction : « Le meilleur d'entre tous cependant c'est le miroir fait de verre et de plomb, parce que le verre, grâce à sa transparence, reçoit beaucoup de rayons de lumière et le plomb possède une humidité qui se dissout d'elle-même, et grâce à cela, quand il est coulé sur du verre chaud, la sécheresse du verre l'attire et un nouveau verre se forme de l'autre côté, qui bloque complètement le rayonnement. »

VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum Naturale*, II, chap 78. La citation latine est tirée de ABAT Bonaventure, *Amusemens philosophiques sur diverses parties des sciences, et principalement de la physique et des mathématiques*, Jean Mossy, Paris, 1753.

<sup>366</sup> Traduction : « Du verre plombé comme le sont les miroirs. » (IV, 1, p.551, 68-69).

<sup>367</sup> V, 1, par.506, 32-33.

<sup>368</sup> V, 1, par.506, 34-35.

<sup>369</sup> V, 1, par.543, 17-18.

*par pieces au long du pré*<sup>370</sup> ». La destruction du miroir provoque l'apparition immédiate du château que les chevaliers pouvaient y apercevoir (« *au retour que les deuz chevaliers firent ils regardent par devant eulz l'un des beaulz chasteaulz que ilz eussent oncques veu*<sup>371</sup> »). C'est derrière une nouvelle glace néanmoins que sont vues les jeunes filles puisque le texte joue sur la proximité entre le « *mireoir*<sup>372</sup> » et le « *fenestrage*<sup>373</sup> ». Cet extrait montre donc le passage d'un phénomène optique à un autre : le miroir, qui est fait de verre et de plomb, reflète simplement les images et ne les montre pas directement tandis que l'auteur insiste sur le fait que le « *fenestrage* » permet de voir véritablement les jeunes filles (« *le fenestrage estoit paré des plus belles pucelles que l'on peust regarder*<sup>374</sup> »). L'une d'entre elles est d'ailleurs rapidement reconnue par Gallafur : il s'agit de la Pucelle aux Deux Dragons. La proximité entre les deux épisodes – celui de « La Fontaine et Gallafur » et du « Miroir et des Chevaliers » – qui se suivent et se ressemblent, laisse penser que la ToutePasse, le Chevalier Vermeil et le Chevalier Flamboyant voient tous les mêmes jeunes filles dans le même château (et ce d'autant plus que la fontaine dans laquelle regarde Gallafur semble se situer non loin du miroir), par deux moyens différents quoique similaires, confirmant ainsi le lien entre l'eau et le miroir.

Il apparaît donc que les jeunes filles et les mauvais chevaliers se cachent tous derrière le miroir ou les ampoules de verre qui les dissimulent. Cependant, il nous semble que ces épisodes successifs viennent dégager deux phénomènes optiques différents : la réflexion et la réfraction. Dans le cas des jeunes filles, il semble que l'apparition des visages repose sur des jeux de miroirs et donc de réflexion. La réfraction, dans le cas des mauvais chevaliers ou magiciens, vient tromper le spectateur en lui faisant croire à la présence d'un autre élément (une rivière dangereuse, un parent proche) qui va détourner son attention du point d'émission de la lumière, alors que ce que voit Gallafur dans la fontaine n'est pas une tromperie, l'eau ne présente pas une fausse image mais celle, fidèle, de l'objet réel comme le miroir pour le Chevalier Vermeil et le Chevalier Flamboyant.

L'épisode du Temple Incongneu vient parfaitement montrer cette ambiguïté dans les phénomènes optiques<sup>375</sup>. Ce temple est en effet équipé de différents miroirs et jeux de lumière qui lui permettent d'être protégé des intrusions. La première fois que le temple apparaît dans le

---

<sup>370</sup> *Le cinquième Volume des anciennes cronicques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, *Op. cit.*, Feuillet 92.

<sup>371</sup> V, 1, par.543, 18-21.

<sup>372</sup> V, 1, par.543, 16.

<sup>373</sup> V, 1, par.543, 21.

<sup>374</sup> V, 1, par.543, 21-22.

<sup>375</sup> Cet épisode a d'ailleurs été analysé par FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, [éd. F. Pomel], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p.326-329.

roman, c'est Alexandre le Grand qui tente d'y pénétrer. Il constate immédiatement la présence d'une lumière à l'intérieur du temple (« *Il y faisoit assez simple de clarté*<sup>376</sup> ») qui est diffusée grâce à un miroir reflétant la lumière qui émane de quatre escarboucles (« *Car il y avoit .IIII. escarboucles (...) qui jectoient leur clarté contre ung miroir, dont la reverberacion jectoit telle clarté par le temple qu'on y veoit par tout clerement*<sup>377</sup> »). Après ce premier regard vers l'intérieur du temple, le roi contemple le sol et s'effraie à la vue d'un « *abisme [qui] estoit tout pourplanté de glaives, les fers dessus et sy prez l'un de l'autre qu'il n'y avait que ung pié entredeux*<sup>378</sup> ». Envoyé par Alexandre qui s'est éloigné de cette dangereuse entrée, c'est son compagnon Floridas qui s'approche et observe à son tour le temple, apportant ainsi une précision supplémentaire sur le plafond puisqu'au sol « *pourplanté de glaives*<sup>379</sup> » correspond un « *ciel [qui] en estoit pourpendu*<sup>380</sup> ». Certaines précisions laissent comprendre que les dangers du temple reposent sur un jeu d'illusions d'optique : c'est un miroir qu'Alexandre aperçoit en premier et qui lui permet d'expliquer l'éclairage du temple, même s'il n'est pas dit d'où vient cette « *simple de clarté*<sup>381</sup> » qui frappe le miroir. La mention du terme assez rare dans le roman de « *reverberacion* » prépare le lecteur à la découverte d'un phénomène optique et non magique. C'est d'ailleurs par « *maistrerie*<sup>382</sup> » que les escarboucles ont été mises dans le temple<sup>383</sup> afin d'émettre une lumière qui frappe le miroir d'un angle permettant d'éclairer tout l'intérieur. Le fait que Floridas voit à l'entrée du temple un plafond identique au sol (« *tout en telle maniere que le fons*<sup>384</sup> ») laisse supposer là encore un jeu de miroirs qui refléteraient au sol l'image des glaives suspendus et créeraient l'impression d' « *abisme* ». Il se pourrait même que ce sol dangereux n'ait pour origine qu'un seul glaive dont l'image serait multipliée, ce qui expliquerait que dans l'extrait où Alexandre regarde le temple il constate l'extrême proximité et régularité des espaces entre les glaives « *sy prez l'un de l'autre qu'il n'y avait que ung pié entredeux*<sup>385</sup> ». Ce n'est que lorsque la Reine Fée arrive elle-même au temple au livre IV que ces secrets sont découverts :

---

<sup>376</sup> I, 1, par.224, 8-9.

<sup>377</sup> I, 1, par.224, 10-13.

<sup>378</sup> I, 1, par.224, 16-18.

<sup>379</sup> I, 1, par.225, 8-9.

<sup>380</sup> I, 1, par.225, 9.

<sup>381</sup> I, 1, par.224, 9.

<sup>382</sup> I, 1, par.224, 11.

<sup>383</sup> Ch. Ferlampin-Acher relève d'ailleurs le passage de « *mistere* » pour désigner le temple dans l'épisode où Alexandre le découvre, à « *maistrerie* » quand la Reine Fée découvre son fonctionnement. FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Op. cit.*, p.328.

<sup>384</sup> I, 1, par.225, 8.

<sup>385</sup> I, 1, par.224, 17-18.

Adont elle haulça sa veue amont et voit que la voulssure du temple estoit en autelle maniere pourpendu de lances ainsi comme le fons estoit pourpraincté et de telle fachon. Lors elle baissa sa veue pour regarder au fons du temple, mais en advanchant son viaire pour le mieulx voir elle le vey plainement, tant qu'elle apperceu que c'estoit chose faite par art, dont elle dist en soy meismes que oncques n'avoit veu plus bel experiment naturel car c'estoit voirre plombé en maniere de mirouer dont la terre estoit pavee, dequoy les ygnorans estoient aucunement deceuz quant ils le regardoient et elle meismes fut la premiere qui de la deception se perçut. Après ce que la rouyne se fut appercheue de ces lances et du pavement qui amonstroient l'entree du temple tant terrible que personne ne se ousoit embatre dessus, elle commença a regarder dont la clarté venoit dedens le temple, car il n'y avoit fenestre ne raiere, ainçois estoit la clarté de nuit et de jour egalle sans quelque difficulté. Quant la rouyne eut bien regardé le temple a l'entour, elle aperçut tantost les quatre carboucles qui estoient aux quatre lez du temple, dont la clarté qui sailloit par la vertu des escarboucles se freoit en un mirouer qui estoit par maistrie assis ou milieu du temple dont la reverberacion de la clarté alumoit tout le lieu de clarté en telle maniere que personne ne regardoit dedens le temple qu'il ne fust emeu aucunement a devotion et qu'il ne prinst repos ou lieu tant de veue comme de tous ses membres, tant estoit le lieu d'attempree clarté, car il estoit aourné de simplesse.<sup>386</sup>

Là encore les deux phénomènes sont étudiés séparément par la Reine Fée qui cherche d'abord à élucider le mystère de l'entrée du temple avant de se demander d'où émane la clarté du lieu, ce qui montre qu'il s'agit bien de deux techniques d'utilisation du miroir différentes. En ce qui concerne l'entrée, la Reine Fée aperçoit un miroir qui pave le sol, ce qui explique, comme nous l'avions supposé, l'impression d'abîme et la multiplication des lances. C'est ici que nous retrouvons la référence à la fabrication du miroir que nous avons évoquée

---

<sup>386</sup> Traduction : « Alors elle leva les yeux et vit qu'il y avait des lances suspendues à la voussure du temple de la même façon qu'elles en parsemaient le sol. Alors elle baissa les yeux pour regarder au fond du temple, et en avançant son visage pour mieux regarder elle vit tout clairement, et compris que c'était une chose faite par artifice. Elle se dit qu'elle n'avait jamais vu un plus beau procédé naturel, car il s'agissait de verre sur lequel on avait coulé du plomb pour en faire un miroir qui pavait la terre, par lequel les ignorants étaient infailliblement trompés quand ils regardaient le sol et ce fut elle qui, la première, s'aperçut de l'illusion. Après que la reine eut compris le secret des pavés et des lances qui apparaissaient à l'entrée du temple, si terrible que personne n'osait la passer, elle commença à regarder d'où la clarté de l'intérieur du temple venait, car il n'y avait ni fenêtre ni lucarne et la clarté était égale de jour comme de nuit sans la moindre difficulté. Quand la reine eut bien regardé tout l'intérieur du temple, elle aperçut les quatre escarboucles qui étaient sur les quatre côtés du temple, dont la clarté, qui émanait grâce aux propriétés des escarboucles, frappait un miroir qui était habilement placé au milieu du temple et qui, en reflétant la clarté, éclairait tout le lieu de telle manière que personne ne regardait dans le temple sans être ému jusqu'à la dévotion et sans reposer en ce lieu et sa vue et ses membres, tant le lieu était d'une clarté agréable, et orné de simplicité. » (IV, 1, p.551-552, 50-92).

précédemment comme un mélange de verre et de plomb. Quant à la clarté qui émane de l'intérieur du temple, elle pourrait sembler surnaturelle puisqu'aucun foyer lumineux naturel ne peut être identifié de prime abord (« *il n'y avoit fenestre ne raïere* »), que la clarté ne suit pas l'alternance naturelle entre le jour et la nuit (« *ainçois estoit la clarté de nuit et de jour egalle* ») et qu'elle semble n'avoir aucune irrégularité (« *egalle* », « *sans quelque difficulté* »). Et pourtant l'explication est ici naturelle puisque la clarté du temple est produite par quatre escarboucles auxquelles on prêtait au Moyen-Âge le pouvoir de produire de la lumière même pendant la nuit comme l'explique Edmond Faral: « Celle qu'ils nomment le plus volontiers est l'escarboucle, à qui ils prêtent le pouvoir d'éclairer pendant la nuit<sup>387</sup> ». Cette propriété se retrouve dans les *Etymologiae* d'Isidore de Séville :

Omnium ardentium gemmarum principatum carbunculus habet.  
 Carbunculus autem dictus quod sit ignitus ut carbo, cuius fulgor nec nocte vincitur; lucet enim in tenebris adeo ut flammas ad oculos vibret<sup>388</sup>.

Isidore de Séville ne décrit pas simplement une pierre qui s'éclaire la nuit mais plutôt une pierre qui éclaire en continu puisque la lumière n'est pas interrompue par les ténèbres (« *fulgor nec nocte vincitur* »). C'est sans doute pour cela que, même en plein jour, le placement de quatre escarboucles des quatre côtés du temple avec un miroir central permet de diffuser une lumière agréable (« *clarté* ») dans toute la pièce. Le terme « *d'attemprance* » qui signifiait l'équilibre météorologique dans l'épisode de la Fête du Dieu Souverain et donc une température douce, garde ici, appliqué à la lumière, cette idée de modération, montrant l'excellence du procédé sur lequel le texte insiste également avec l'utilisation de termes renvoyant à la technique comme « *par art* » et « *par maistrïe*<sup>389</sup> ». Cependant on retrouve aussi dans le texte un autre terme, « *experiment* » qui pourrait renvoyer à un procédé magique s'il n'était complété de l'adjectif « *naturel* » et juste après par « *voirre plombé* » qui sont des matériaux naturels d'autant plus faciles à identifier que, comme nous l'avons dit, le procédé de fabrication d'un miroir en verre était parfaitement connu des auteurs médiévaux. Ces procédés techniques révélés par l'habileté

---

<sup>387</sup> FARAL, Edmond, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age*, Paris, Champion, p.354.

<sup>388</sup> Traduction : « L'escarboucle a la propriété de toutes les pierres ardentes. Mais si elle est appelée « escarboucle » c'est parce qu'elle est enflammée comme le charbon, dont la lueur n'est pas vaincue par la nuit ; en effet, elle luit dans les ténèbres et en plus elle fait tressaillir des flammes devant les yeux. »

ISIDORE, *Etymologiarum* (libri X. posteriores) dans *Opera Omnia*, [F. Lorenzanae], Rome, 1801, livre XVI, chap 1, XIV, 1, p.278.

<sup>389</sup> I, 1, par.224, 11.

de la Reine Fée permettent de considérer ces dispositifs comme de savants arrangements qui n'ont rien de magique.

Si ces matériaux naturels laissent place à un artifice technique, un dernier extrait nous permet de voir l'exploitation du thème de l'illusion d'optique et de la réflexion naturelle de la lumière avec le personnage de la Bête Glatissant.

### 3.3. Lumière et couleur

La Bête Glatissant est une créature monstrueuse qui vit dans la forêt du Glat. Ce *glat* qui est à la fois le nom de la bête et celui de la forêt vient du cri que pousse la bête avant de fondre sur sa proie, cri semblable à celui de cent brachets qui aboient. Outre ce trait très particulier, elle possède un cou sur lequel brillent toutes les couleurs du monde<sup>390</sup> et qui lui permet d'ensorceler les hommes et les animaux qui la regardent. Ceux qui le regardent y voient projetés leurs désirs et ne peuvent plus en détourner le regard. Elle apparaît et elle est poursuivie plusieurs fois en vain dans le roman. Sa première apparition implique le fils cadet du roi Gadiffer, Nestor qui, d'abord ensorcelé par la Bête, parvient à la repousser et à lui couper ses deux longues dents, la rendant alors presque inoffensive (même si dans le livre VI elle tuera le chevalier Olofer) :

Le gentil chevalier chevaucha tant celle matinee qu'il s'emba ti a heure de prime au parfont de la forest, et la trouva ung merueilleux rochier ou il y avoit au lez devers orient une caverne qui alloit au parfont de la roche. Quant le chevalier vint au lez de la caverne, il regarde et voit l'une des merueilleuses bestes du monde, la plus terrible qu'il eust oncques veue. Celle beste avoit teste de serpent et le col d'une beste que les Sarrasins nomment dogglor, et estoit le col tant merueilleux que toutes les couleurs du monde y apparoient ordonneement assises et compassees. Et vous advertis que la reverberation des couleurs qui s'entremesloyent au ray du soleil estoit tant delictable a regarder que tous ceulx qui la veoient en ce point oubloient tous autres deduis ne jamais de celle veue ne se eussent voulu departir, car, sy comme le jenne chevalier recorda depuis, qui fut le premier qui eschappa de celle beste et aussy recorda il premierement sa façon, celle reverberacion, qui aloit reluisant du col de la beste, estoit aucunes fois sy grande que la beste en estoit comme mucee et ne la veoit on point. Vray est qu'en celui merueilleux undoient les couleurs s'entremesloyent les unes avecq les autres sique c'estoit ung singulier plaisir

---

<sup>390</sup> A ce sujet, voir notamment l'étude de ROUSSEL, Claude, « Le jeu des formes et des couleurs: observations sur la *Beste Glatissant* », *Romania*, 104, 1983, p. 49-82.

a tous ceulx qui la regardoient, et tant qu'ilz en estoient desvoyez. Aincores avecq ce il leur sambloit parfois dedens ce flamboiement de couleurs qu'ilz veissent pucelles, dames et damoiselles ou chevaliers, selon ce que les courages de ceulx qui la regardoient estoient affectez.(...)Et sachiez que le chevalier dis depuis qu'il tenoit que la beste n'avoit couleur au col qui ne jectats son glat, et pour ce les habitans de elle forest qui oÿe et veue l'avoient la nommoient la Beste Glatissant, et pour ce fut la forest surnommee du Glat. (...) Et vous fault entendre que les couleurs se multiplioient tellement a la reverberacion du soleil qu'il sambloit de ceste beste ung buisson par les couleurs qui entour elles s'entrelachoient et multiplioient, tellement qu'elle en estoit comme toute envelopee.<sup>391</sup>

Dans cet extrait la lumière encore une fois joue un rôle dans le phénomène de réverbération et là aussi il s'agit d'une lumière émise par le soleil (« *ray du soleil* ») dont le lien avec l'élément du Feu est clairement exprimé avec le « *flamboiement* » des couleurs reflétées grâce à la lumière du soleil mais aussi avec le terme « *reluisant* ». Ces deux éléments ne sont pas sans rappeler les épisodes dont nous avons déjà parlé : lorsque le Chevalier Vermeil imagine la jeune fille dont il est amoureux dans l'eau d'une rivière on nous parle des « *raiz du soleil qui flamboioit entre le gravier* » et c'est dans l'une des versions du passage de « La Rivière et Gallafur » qu'on nous décrit une eau « *clere et luyant* ». De plus, la couleur de l'armure du Chevalier Doré n'est pas sans signification, évoquant elle-même la lumière. Or, le texte insistant tout particulièrement sur la lumière qui se concentre sur le cou de la Bête, l'armure dorée du chevalier semble être la marque de son élection et montrer qu'il est celui destiné à mettre fin aux illusions de la Bête

---

<sup>391</sup> Traduction : « Le noble chevalier chevaucha tant ce matin-là qu'à heure de prime il pénétra au plus profond de la forêt, où il trouva un rocher extraordinaire dont le côté était creusé par une caverne qui s'enfonçait dans la roche. Quand le chevalier arriva près de la caverne, il regarda et vit l'une des bêtes les plus extraordinaires au monde, la plus terrible qu'il eût jamais vue. Cette bête avait une tête de serpent et le cou d'une bête que les Sarrasins nomment *dogglor*, et ce cou était si prodigieux que toute la gamme des couleurs s'y déclinait. Je dois vous préciser que la réverbération des couleurs qui s'entremêlaient à la lumière du soleil était si agréable à regarder que tous ceux qui la voyaient ainsi oubliaient toute autre distraction et n'auraient jamais voulu se détourner de cette vue, car, d'après les souvenirs du jeune chevalier, le premier à avoir échappé à cette bête et donc le premier à se rappeler de son aspect, cette réverbération, qui brillait le long du cou de la bête, était si intense que la bête en était comme cachée et qu'on ne la voyait pas. Il est vrai qu'en ce superbe ondoisement les couleurs s'entremêlaient les unes aux autres de telle sorte que c'était un singulier plaisir pour tous ceux qui la regardaient et qui en étaient dévoyés. Ainsi ils leur semblaient parfois qu'ils voyaient dans ce flamboiement de couleurs, jeunes filles, dames, demoiselles ou chevaliers, selon la manière dont les coeurs de ceux qui la regardaient en étaient affectés. (...) Sachez que le chevalier dit depuis qu'il avait l'impression que la bête n'avait pas une couleur au cou qui ne glatissait, et pour cela les habitants de cette forêt qui l'avaient entendue et vue la nommaient la Bête Glatissant, et la forêt avait pris le nom de la forêt du Glat. (...) Il vous faut bien comprendre que les couleurs se multipliaient tellement grâce au reflet du soleil qu'il semblait que cette bête fût un buisson ardent à cause de ces couleurs qui s'entrelaçaient et se multipliaient, au point qu'elle en était complètement enveloppée. » (III, 2, p.215, 16-88.).

car celle-ci ne produit pas de lumière directe, elle projette des couleurs, des images et des illusions grâce aux reflets du soleil.

On remarquera ainsi la présence de différents termes évoquant le mouvement des couleurs projetées par le cou de la Bête avec deux fois le mot « *s'entremesloient* », deux fois le terme « *se multiplioit* », avec « *s'entrelachoient* » et enfin le substantif « *undoient* » qui rappelle là encore l'épisode « La Mélancolie et le Chevalier Vermeil » puisque c'est dans « *l'ondoient de l'eau* » qu'il peint les couleurs du visage de la jeune fille qu'il aime. Si les couleurs se mélangent et sont mouvantes dans le cas de la Bête Glatissant, elles semblent aussi disposées de façon harmonieuse puisqu'elles sont « *ordonnement assises et compassees* » ce qui n'est pas sans rappeler les fioles dont Aroés se sert pour créer ses illusions et qui sont disposées « *par bonne ordonnance* ». Enfin, le fait que la lumière qui émane du cou de la Bête la dissimule entièrement aux yeux des spectateurs (elle est « *comme toute envelopée* » et « *comme muce* ») renvoie à presque tous les autres épisodes évoqués, que ce soit les châteaux des jeunes filles, des chevaliers du lignage Darnant ou de la tour d'Aroés, les illusions d'optique viennent dissimuler un endroit ou un objet, ici, la Bête Glatissant. Ces éléments laissent penser qu'il y a des références entre les épisodes même si celui de la Bête Glatissant et Nestor, épisode le plus développé du roman, semble montrer un autre type de phénomène que celui du miroir. L'insistance sur les couleurs du cou de la Bête, sur lesquelles se concentrent la majorité des termes descriptifs de l'extrait, laisse penser qu'il s'agit ici du même effet d'optique que l'arc-en-ciel. Deux termes dans ce passage vont particulièrement dans ce sens : « *prime* » et « *orient* ». En effet, si l'on regarde ce que dit le traité d'optique *Opus Majus* de Roger Bacon sur l'arc-en-ciel, on peut voir que ce phénomène ne peut apparaître à un angle supérieur à 42 degrés au dessus de l'horizon :

Experimentator igitur, sumpta altitudine solis et iridis super horizontem,  
inveniet quod ultima altitudo qua potest apparere iris super horizontem est  
42 graduum, et haec est maxima elevatio iridis<sup>392</sup>

Cet angle correspond en fait au lever et au coucher du soleil qui sont les heures les plus propices à l'apparition de l'arc-en-ciel. Si l'on en revient aux deux termes que nous avons relevés, le mot « *prime* » correspond à l'office du matin et l'« *orient* » en direction duquel se tient la Bête, renvoie là encore au lever du soleil. D'ailleurs au livre III, Perceforest rencontre

---

<sup>392</sup> Traduction : « L'Expérimentator donc, en prenant en compte la hauteur du soleil et de l'arc-en-ciel, trouve que la plus haute altitude à laquelle peut apparaître un arc-en-ciel au-dessus de l'horizon est 42 degrés, et cela est l'élévation maximum de l'arc-en-ciel. »

BACON, Roger, *Opus Majus*, Clarendon Press, Oxford, 1897, part. VI, chap. IV, p. 177.



la Bête « *a environ heure de prime*<sup>393</sup> » et dans le livre VI, lorsque Scapiol et Olofer chevauchent pour voir la Bête en suivant un chemin « *devers soleil levant*<sup>394</sup> » (donc vers l'est), le texte insiste sur le cadre temporel juste avant cette rencontre, en répétant plusieurs fois que les chevaliers chevauchent le matin :

Au pié de la montaigne se reposa le roy jusques a l'endemain qu'il se leva par matin. Belle estoit la matinee, douce, souefve et delitable. Le soleil prist a estendre ses rais au dessus de la terre (...). Et pour la grant plaisance qu'il eut en la douceur de la matinee, il se mist au chemin selon l'auriere de la montaigne en soy deduisant en la compaignie de Olofer (...) Ainsi s'en aloit le roy tout deduisant selon la montaigne et Olofer le sieuvoit tout pensant. Le roy le vey, si lui demanda a quoy il pensoit ou point ou toute creature s'esjouist, c'est en la douceur d'un bel matin.<sup>395</sup>

Un peu plus loin, lorsqu'ils voient effectivement la Bête, l'auteur précise que cette créature baisse la tête et attaque sa proie juste après « *qu'elle avoit ainsi congouy le ray di soleil matineuz*<sup>396</sup> ». Cependant, l'arc-en-ciel est aussi lié à l'humidité : c'est la lumière qui passe au travers des gouttes d'eau qui produit ses couleurs. Or, au livre VI, lorsque Maronex<sup>2</sup> rencontre la Bête, si l'auteur insiste à nouveau sur le fait que l'épisode a lieu dans la matinée, il ajoute également un autre détail extrêmement intéressant pour notre analyse :

Lors vint a l'issue de son tref et print a regarder sur le rieu de la fontaine qui tout resplendissoit de gaieté pour la douceur de la matinee et du soleil qui jettoit ses raiz par-dessus l'erbe qui estoit toute boutonnee par la moisteur de la rousee du serain. En ce point regarda le chevalier et voit sur le rieu de la fontaine la plus merveilleuse beste qu'il oncques es jours de sa vie eust veue, qui ou rieu print a boire. Si tost qu'elle eut beu, elle emprist a a recepvoir la challeur de l'attempré souleil qui au dessus du corps lui raioit.<sup>397</sup>

La « *fontaine* », la « *moisteur* », « *la rousee* » et la « *matinee* » sont autant d'indications qui justifient le fait que c'est bien l'arc-en-ciel et les connaissances autour de ce phénomène

---

<sup>393</sup> III, 3, p.166, 106-107.

<sup>394</sup> VI, 2, par.989, 8.

<sup>395</sup> VI, 2, par.990, 1-15.

<sup>396</sup> VI, 2, par.992, 27-28.

<sup>397</sup> Traduction : « Alors il sortit de sa tente et commença à regarder le cours d'une rivière qui resplendissait de gaité grâce à la douceur de la matinée et du soleil qui jetait ses rayons sur l'herbe qui était couverte de bourgeons de rosée que le serein y avait déposé. A ce moment le chevalier posa ses yeux sur le cours d'eau et aperçut la bête la plus merveilleuse qu'il eût jamais vue de toute sa vie, qui se désaltérait dans la rivière. Après avoir bu, elle commença à recevoir la douce chaleur des rayons du soleil qui atteignait son corps. » (VI, 1, par.125, 11-20).

météorologique qui ont servi de modèle au cou de la Bête puisque tous les éléments qui y sont liés, l'humidité, le soleil et l'angle nécessaire à son apparition, sont présents.

Ces mentions temporelle et géographique font donc référence aux connaissances médiévales relatives à l'arc-en-ciel et feraient coïncider ces connaissances avec l'apparition de la Bête afin d'apporter une explication rationnelle aux capacités de cette créature inquiétante. Or, si nous avons distingué dans un premier temps les caractéristiques liées au phénomène de l'arc-en-ciel aux propriétés du miroir, celles-ci ne s'opposent en rien, bien au contraire<sup>398</sup>. Dans sa traduction des œuvres de Barthélémy l'Anglais par exemple, Jean Corbechon définit l'arc-en-ciel comme une nuée creuse et remplie de rosée ayant la forme d'un arc « *auquel aussi comme en un mirouer reluisant diverses couleurs qui y sont empreintes et engendrees par les raiz du souleil ou de la lune*<sup>399</sup> ». Tous les épisodes que nous avons étudiés sont liés par les caractéristiques du miroir que partagent l'eau et l'arc-en-ciel – phénomène produit par l'humidité de la nuée. Cependant, le passage de la Bête Glatissant apporte un élément essentiel à l'étude des phénomènes optiques. Si le livre III a contribué à montrer que les illusions du lignage Darnant et d'Aroés ne sont pas de la magie mais des procédés techniques habilement maîtrisés, la rencontre entre Nestor et le monstre montre que son cou iridescent est une propriété naturelle de l'animal, comme le Temple Incongneu est éclairé grâce aux propriétés des escarboucles.

L'emploi de termes relevant du domaine de l'optique permet au lecteur d'avoir un statut privilégié, supérieur à celui de Gadiffer<sup>2</sup> et Flamine. En effet, si le chevalier est capable de voir le procédé qui permet à Aroés de produire des illusions, il ne peut, à cause de son anneau protecteur, être spectateur des merveilles créées par le faux dieu. Flamine, qui n'est pas protégée des illusions, assiste au spectacle de son père tout en étant incapable de comprendre comment Aroés les fabrique. L'intégration d'éléments évoquant les phénomènes de réverbération, de réflexion et de réfraction permet au lecteur à la fois de profiter du spectacle des illusions produites par l'action combinée de la lumière et de l'eau et de comprendre le procédé sans en être dupe comme le peuple d'Aroés.

Cette première partie a permis de relever et d'analyser, notamment à travers des études lexicales, les savoirs intégrés dans le roman et qui sont liés à la théorie des éléments et des sphères, à la médecine et aux phénomènes optiques. La théorie des éléments et des sphères, très

---

<sup>398</sup> Ch. Ferlampin-Acher consacre d'ailleurs une partie à la Bête Glatissant dans son étude sur les miroirs. Voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Op. cit.*, p.333-338.

<sup>399</sup> BARTHELEMY L'ANGLAIS, *Livre des propriétés des choses*, *Op. cit.*, livre XI, f.205r.

présente dans le roman, montre une tentative d'envelopper les phénomènes dans un même système où le macrocosme et le microcosme seraient intimement liés. De cette façon tous les phénomènes trouveraient une explication rationnelle, chacun étant impliqué dans un système global, celui qui constitue la sphère de Nature. Ces phénomènes peuvent être compris, expliqués voire maîtrisés par l'homme, quand d'autres semblent échapper à ce système et donc à la compréhension humaine. Ainsi, les miracles et manifestations divines ne sont pas appréhendés par le savoir humain, ce que l'incapacité de Dardanon et de la Reine Fée à interpréter les signes qui annonce la conception d'un enfant par une vierge a pu démontrer, parce qu'ils s'inscrivent en dehors de la sphère naturelle. Quant à la magie et aux enchantements, ils changent progressivement de statut et les termes techniques ainsi que différents éléments faisant référence à des savoirs identifiables permettent de les ramener dans la sphère naturelle, comme c'est le cas pour le Temple Incongneu. Assimilé à un lieu destiné à piéger et assassiner les visiteurs par ceux qui se laissent bernier par ses illusions, le temple est en fait dissimulé par un « *experiment naturel* » que seul un esprit formé à la science de l'optique peut repérer et apprécier.

Après cette étude lexicale qui représente une analyse de phénomènes isolés, c'est ce lien entre magie, nature et christianisme que nous allons à présent étudier. Il s'agira de voir de quelle façon les éléments analysés s'intègrent dans le mouvement d'ensemble du roman et contribuent notamment à sa christianisation.

## **DEUXIEME PARTIE**

### **CHRISTIANISATION DES SAVOIRS Merveilles, phénomènes naturels et miracles**

Les éléments que nous avons étudiés jusqu'à présent ne sont pas intégrés uniquement pour faire référence à un savoir scientifique que le lecteur saurait identifier. L'intérêt esthétique d'une scène comme celle de la Bête Glatissant montre bien à lui seul que ces savoirs ne se limitent pas à être des références intégrées au texte. Ils se mêlent également à des motifs littéraires ou mythiques convoquant sur la scène du roman des personnages qui ont marqué la littérature arthurienne ou l'imaginaire chrétien.

## 1. Les humeurs arthuriennes : intertextualité, christianisme et motifs mythiques

L'une des premières apparitions de ce sens du mot *merancolie*<sup>400</sup> dans la littérature médiévale se trouve dans le roman de Chrétien de Troyes, *Yvain ou le Chevalier au lion*, pour désigner le moment où Yvain, ayant failli à la promesse faite à sa dame, devient fou de douleur. Il s'enfuit alors dans la forêt, nu, et mange la viande crue de sa chasse jusqu'à ce qu'il soit soigné par un onguent des femmes de la forêt. Lorsqu'il est soigné, on nous dit d'Yvain : « *que del cervel li issi fors /la rage et la melancolie*<sup>401</sup> ». Dans son essai sur *Yvain ou le Chevalier au lion*, Ph. Walter insiste sur le lien entre la chaleur, la sécheresse et la mélancolie, ce qui montre que c'est cette maladie qui se cache sous la folie du chevalier comme on peut le voir dans ce texte de Vincent de Beauvais sur la « mélancolie canine » :

Est quaedam melancholiae species qui patitur galli canisque similitudinem habere sibi videtur ; unde et ut gallus clamat vel ut canis latrat ; nocte ad monumenta egreditur, ibisque usque ad diem moratur. Huius signa color citrinus, oculi obscuri, sicci, concavi, os quoque siccum et sitibundum, in pedibus et in facie vulnera et pustula quia frequenter offendens cadit. Talis numquam sanatur, et haec passio a parentibus haereditatur.<sup>402</sup>

---

<sup>400</sup> Comme le signale HEGER, Henrik, *Die Melancholie bei den französischen Lyrikern des Spätmittelalters*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1967, p.49. Cité par WALTER, Philippe, *Canicule. Essai de Mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Paris, SEDES, 1988, p.156.

<sup>401</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, *Op.cit.*, v.3004-3005.

<sup>402</sup> Traduction : « Il est une certaine sorte de mélancolie qui est admise qui fait prendre la forme de coq et de chien à celui qui en souffre ; de là il se comporte comme le coq qui crie fort ou comme le chien qui aboie. La nuit il sort vers les tombes, et là il demeure jusqu'au jour. De cette mélancolie les symptômes sont une couleur jaune citron, des yeux sombres, secs, creux, une bouche elle aussi sèche et assoiffée, et sur les pieds et le visage des plaies et des pustules parce que souvent le malade se blesse en tombant. Cette forme de la maladie ne se guérit jamais, et ce mal est transmis par les parents. »

Traduit d'après le texte latin cité par WALTER, Philippe, *Op. cit.*, p.161.

Le personnage du *Roman de Perceforest* qui présente le premier des symptômes de mélancolie comme Yvain dans ce sens d' « état psychique caractérisé par des aspects maladifs pouvant aller jusqu'à la folie dus à des accès de bile » que nous avons défini est Péléon, qui s'enfuit lui aussi dans la forêt, fou de chagrin, et retourne presque à l'état sauvage. Le nom de son amie, qui finira par le soigner, la damoiselle du Chastel d'Estain, pourrait être aussi une préfiguration de sa mélancolie puisqu'en effet, le terme *estain* (ou estanc), signifie « vaincu » comme l'a été Péléon, mais aussi « desséché, sec » ce qui correspond au tempérament du malade mélancolique. Le chevalier semble donc être, dès le début du tournoi, placé à la fois sous le signe de la défaite et de la sécheresse représentées par son amie. Son changement brusque de comportement, causé par le début de sa maladie, se rapproche beaucoup de celui d'Yvain. Ce lien entre les deux chevaliers n'est pas anodin : il semblerait logique en effet qu'un auteur qui cherche à réinventer la généalogie arthurienne en y intercalant des personnages de sa création vienne reprendre des éléments issus de Chrétien de Troyes, justifiant ainsi l'ascendance arthurienne par la filiation littéraire entre son roman et celui de l'écrivain champenois. Cette idée avait d'ailleurs été formulée par Ch. Ferlampin-Acher dans un article intitulé « *Perceforest* et Chrétien de Troyes<sup>403</sup> » où elle montre les rapprochements possibles entre d'un côté la rencontre d'un peuple sauvage avec les chevaliers de Gadiffer et de l'autre celle de Perceval avec des chevaliers avant d'établir un parallèle entre le lion d'Yvain et celui de Lyonnel.

La mélancolie va alors fournir la matière nécessaire pour montrer le parallèle entre les personnages de Chrétien de Troyes et ceux de *Perceforest* : le chevalier fou Yvain/Péléon, le roi blessé Roi Pêcheur/Gadiffer et le roi dépressif Arthur/Perceforest.

### 1.1. Le Roi Pêcheur et le roi pécheur

Si le motif du chevalier fou est à la base de cette étude, c'est parce que plusieurs personnages sombrent, dès le début du livre I dans une rêverie profonde qui leur fait oublier le monde extérieur, mais c'est Péléon qui présente les premiers signes d'une maladie mélancolique. Il est alors remarquable que sa blessure (il a le bras brisé après son combat perdu contre le Chevalier au Dauphin) et sa maladie sont suivies immédiatement par celle du roi Gadiffer<sup>404</sup> qui devient

---

<sup>403</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest* et Chrétien de Troyes », dans *"De sens rassis". Essays in Honor of Rupert T. Pickens*, Amsterdam and Atlanta, Rodopi, 2005, p. 201-217.

<sup>404</sup> Alors que Péléon vient juste d'échapper aux douze filles de l'ermite Pergamon qui l'avaient recueilli et de blesser leur frère Pergamon, le texte raconte les soins apportés à la jambe brisée du jeune homme et au chagrin de ses sœurs avant de couper court au récit : « *Mais cy endroit se taist l'ystoire des .XII. damoiselles et du chevalier et retourne a parler du bon roy Gadifer d'Escoce pour compter comment il fut affolé de sa cuisse par le cruel sanglier après ce qu'il fut revenu de visiter son royaume environ.* » (II, 1, par.68, 20-24).

le *Roi Mehaigné* et que le chevalier devenu fou est recueilli à la cour d'Angleterre juste avant la maladie du roi Perceforest. Ces éléments semblent faire de Péléon un personnage annonciateur de la mélancolie royale.

### 1.1.1. Péléon et Yvain, développement du motif du chevalier mélancolique

La partie consacrée à la mélancolie mettait en lumière la possibilité de rapprocher la folie qui saisit le personnage de Péléon de la folie mélancolique. Cette maladie fait son entrée dans la littérature médiévale, à notre connaissance, avec la folie d'Yvain, comme nous l'avions précédemment expliqué. Ainsi les symptômes qui apparaissent chez le chevalier Yvain vont nous servir de point de comparaison pour l'étude de la maladie de Péléon.

Le premier symptôme de la maladie d'Yvain est associé à la mélancolie par Ph. Walter dans son essai :

L'un des symptômes de la maladie [mélancolique] est une aphasie caractérisée :

Yvains respondre ne li puet

Que sans et parole lui faut (v.2774-75)<sup>405</sup>

Lorsque le chevalier s'éloigne de ses compagnons, il n'est pas encore devenu fou, mais il sent que la douleur excessive qui le saisit – et qui se traduit par l'incapacité à prendre la parole – peut l'amener à basculer dans la folie d'un instant à l'autre, ce qui le pousse à fuir :

D'antre les barons se remue/Qu'il crient entr'ax issir del san,/Et de ce ne se gardoit l'an,/Si l'an lessierent seul aller:/Bien se vent que de lor parler/Ne de lor siegle n'a il soing./Et il va tant que il fu loing/Des tantes et des paveillons.<sup>406</sup>

De fait, il sombre dans la folie juste après que l'auteur précise qu'il s'est suffisamment éloigné des tentes et de la compagnie des hommes : « *Lors se li monte uns torbeillons/El chief, si grant que il forsane* ». Selon Ph. Walter, la fuite de la société humaine est là encore l'une des caractéristiques du mélancolique, qui se rapproche de l'homme sauvage :

L'entrée dans la folie se traduit immédiatement par une fuite de la société.

Yvain quitte toute compagnie humaine et se retrouve à l'état de bête

---

<sup>405</sup> WALTER, Philippe, *Op. cit.*, p.166.

<sup>406</sup> Traduction : « Il s'éloigne des seigneurs/ car il a peur de perdre la raison devant eux./ Personne ne soupçonnait cela/ si bien qu'on le laissa partir seul : / ils savent bien qu'il n'a pas la tête/ à leur parler ou à s'asseoir avec eux./ Ainsi il s'en va et s'éloigne/des tentes et des pavillons. »

CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, *Op.cit.*, v.2798-2805.

vagabonde dans la nature. Il est soumis au régime de la viande crue jusqu'à ce qu'un ermite lui fasse cuire sa venaison (v.2871). La perte du lien social s'exprime également par la disparition du vêtement : Yvain se retrouve complètement nu<sup>407</sup>

Ainsi, on voit dans le texte de Chrétien de Troyes que la fuite d'Yvain se fait en plusieurs étapes : (1) il s'éloigne de ses compagnons et quitte la société de ses pairs, (2) il va « *par chans et par arees* »<sup>408</sup>, qui sont à mi-chemin entre le monde naturel et le monde des hommes puisqu'il s'agit d'un espace cultivé, (3) il s'approche d'un « *parc* »<sup>409</sup>, que nous pensons être ici une barrière délimitant l'espace civilisé et la forêt, (4) il rentre dans la forêt. Il est intéressant de voir que chaque étape de sa fuite se double d'une caractéristique de l'homme sauvage (HS) et du mélancolique (M) :

- (1) Yvain souffre d'aphasie (M)
- (2) un tourbillon lui fait perdre l'esprit (M) // il déchire ses vêtements<sup>410</sup> (HS)
- (3) il vole un arc et des flèches<sup>411</sup> (HS) // il perd la mémoire<sup>412</sup> (M)
- (4) il mange de la viande crue<sup>413</sup> (HS)

On peut retrouver tous ces éléments, de façon plus ou moins prononcée, chez Péléon. En effet, après sa défaite contre le chevalier au Dauphin, il doit lui donner sa cotte :

Quant le Daulphin entendy ce, il descendy de son cheval et vint devant le chevalier, qui mectoit paine a luy desvetir, sy courroucié que plus ne pouoit. Mais il luy commença a aidier tant qu'il eut sa vesture pardevers luy.<sup>414</sup>

Contrairement à Yvain, Péléon n'est pas complètement nu, mais il est possible de voir dans le fait que le Dauphin va le « *desvetir* » de sa cotte, un motif atténué de cette nudité, d'autant plus que pour éviter que la cotte ne se « *dessire* » comme celle d'Yvain, le Chevalier au Dauphin

---

<sup>407</sup> WALTER, Philippe, *Op. cit.*, p.166.

<sup>408</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, *Op.cit.*, v.2809.

<sup>409</sup> *Ibid.*, v. 2817.

<sup>410</sup> « *Si se dessire et se depane.* »

*Ibid.*, v.2808.

<sup>411</sup> « *Yvains s'en va jusqu'au garçon/ Cui il voloit tolir l'arçon/Et les saietes qu'il tenoit.* »

*Ibid.*, v. 2821-2823.

<sup>412</sup> « *Por qant mes ne li sovenoit/De rien que onques eüst feite.* »

*Ibid.*, v. 2824-2825.

<sup>413</sup> « *Les bestes par le bois agueite./Si les ocit ; et se manjue/La venison trestote crue.* »

*Ibid.*, v. 2826-2828.

<sup>414</sup> Traduction : « Quand le Dauphin entendit cela, il descendit de son cheval, et s'avança jusqu'au chevalier qui avait des difficultés à se dévêtir seul et qui se sentait plus humilié qu'il ne pouvait le supporter. Mais il commença à l'aider jusqu'à ce qu'il eût le vêtement entre les mains. (...) Le chevalier [Péléon] frappa alors son cheval de ses éperons et s'enfonça à vive allure dans la forêt. » (I, 2, par.1142, l.10-16).



demande à ce que le combat qui décidera qui de lui ou de Péléon pourra garder la cotte offerte par Dache se termine dès que l'un d'entre eux sera désarçonné<sup>415</sup>. Vaincu, Péléon enlève son vêtement et, immédiatement après l'avoir donné, il s'enfuit du tournoi, partant en direction de la forêt tout comme Yvain (« *fiert le chevalier son cheval des esperons et s'en va vers la forest grant erre*<sup>416</sup>»). Une fois seul, il se lamente dans un « *espinoy*<sup>417</sup> » et c'est là que, submergé de douleur et loin des hommes, comme Yvain, il perd la raison :

Adont fut le chevalier sy courroucié qu'il yssy de son sens et entra en une  
fantasie et commença a dire en ce point : « Chevalier maleureux ». Et  
sachiez que grant temps depuis on ne peult avoir de luy aultre parolle<sup>418</sup>

Si Ph. Walter note que le tourbillon qui monte à la tête d'Yvain et le rend fou est un signe de sa mélancolie, la « *fantasie* » dans laquelle entre Péléon est également un symptôme de la maladie, comme nous le signalions lors de notre analyse du champ lexical de la mélancolie en première partie. Ce cri lancé par Péléon « *Au chevalier maleureux !* » illustre un autre trait atténué du mélancolique : l'aphasie. En effet, si Yvain ne prononce plus un mot à partir du moment où il perd la raison, Péléon, lui, ne répond plus que « *chevalier malheureux* » à quiconque l'interroge. L'auteur s'attarde, lors du départ de Péléon, sur la douleur de Dache qui tente de retrouver le chevalier dont elle est amoureuse. Si les gens d'Yvain sont incapables de le retrouver parce qu'ils ne cherchent pas au bon endroit<sup>419</sup>, Dache, suivie par ses gens, arrive à le rejoindre dans la forêt. Il est cependant remarquable que c'est seule qu'elle trouve Péléon et que ses gens ne la rejoignent qu'après (« *lors s'embatirent sur eulx l'esquier de la damoiselle et sa chamberiere, qui se descendirent tantost de leurs chevaulx*<sup>420</sup> »). Tout comme les gens d'Yvain, ceux de Dache sont incapables de suivre le forcené, et si la jeune fille fait exception et parvient à le rattraper, c'est très certainement parce qu'elle partage une partie de sa folie, comme le souligne le texte à deux reprises :

---

<sup>415</sup> « *Joustons ensemble .II. lances a telle fin que se vous m'abatez de l'un de ces .II. coupz, je iray en prison pardevers la pucelle. Et se je vous puis abatre, je avray la vesture sans aultre violence, car trop me peseroit s'elle estoit empiree.* » (I, 2, par.1139, 9-13).

<sup>416</sup> I, 2, par.1142, 15-16.

<sup>417</sup> I, 2, par.1180, 18.

<sup>418</sup> Traduction : « Alors le chevalier fut si affligé qu'il perdit la raison et entra dans un délire. Alors il commença à dire "Chevalier malheureux", et sachez que beaucoup de temps s'écoula avant que l'on ne puisse entendre de lui d'autres paroles » (I, 2, par.1182, 3-7).

<sup>419</sup> « *Et lessa ses genz esgarees/Qui se mervoillent ou puet estre:/Querant le vont destre et senestre/Par les ostex as chevaliers/Et par haies et par vergiers/Sel quierent la ou il n'est pas.* »

CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, Op.cit., v.2810-2815.

<sup>420</sup> I, 2, par.1183, 3-4.

Première description :

La Damoiselle du Chastel d'Estain estoit sy courroucée que s'elle n'ysoit du sens, elle ne pouoit pis pour son amy qu'elle veoit en aller ainsy que tout desespéré. Adont fist tantost appareillier son cheval et sievy le chevalier a pointe d'esperons.<sup>421</sup>

Seconde description :

Elle ne senty pas moins son meschief que le chevalier faisoit, car elle l'amoit de bonne amour. Et pour ce monta elle sur son palefroy hastivement et s'en ala après, aussy courroucée par semblant que le chevalier estoit. Lors le sievy une sienne damoiselle et ung escuier a pointe d'esperons. Mais la damoiselle, qui entendoit a sievir son amy sans raison regarder, se fiert en la forest après Pelleon<sup>422</sup>

Les deux descriptions insistent sur la similitude entre l'état de Dache et celui de son ami et non leur identité, puisqu'elles placent toujours celui de la jeune fille un degré en dessous de celui du chevalier. Cette comparaison est particulièrement frappante dans la première description, qui reprend presque mot à mot l'état de Péléon dans l'*espinoy* : « *sy courroucié qu'il yssy de son sens* »/ « *sy courroucée que s'elle n'ysoit du sens* ». Pourtant, l'ajout de « *se* » montre que, si l'état dans lequel elle se trouve est intense et douloureux, elle n'en bascule pas pour autant dans la folie. De la même façon dans la seconde description, si le texte montre que la jeune fille ressent une affliction équivalente à celle de son ami (« *Elle ne senty pas moins son meschief que le chevalier faisoit* »), ce désespoir se traduit par une folie qui est encore un degré en-dessous de celle de Péléon puisque si celle-ci est « *aussy courroucée* » ce n'est que « *par semblant* ». C'est donc certainement à cause du degré comparable de son désarroi que Dache est capable de retrouver Péléon, contrairement à ses gens et à ceux d'Yvain, même si son intervention ne permet pas de ramener le jeune homme à la raison. En effet, alors qu'il s'est calmé et que les gens de Dache lui ont administré les premiers soins pour son bras blessé, il leur échappe pour se lancer dans la poursuite effrénée d'un cerf blanc<sup>423</sup>, tout comme Yvain, une fois dans la forêt, s'occupait de venaison. Le chevalier disparaît après s'être lancé à la poursuite

---

<sup>421</sup> Traduction : « La Damoiselle du Château d'Estain était si affligée que si elle ne perdait pas la raison, c'était parce qu'il n'y aurait rien eu de pire pour son ami, qu'elle voyait s'en aller complètement désespéré. Alors elle fit immédiatement préparer son cheval et elle suivit le chevalier à franc étrier. » (I, 2, par.1143, 1-5).

<sup>422</sup> Traduction : « Elle ne ressentit pas moins sa douleur que le chevalier ne ressentait la sienne, car elle l'aimait d'un amour sincère. C'est pourquoi elle monta rapidement sur son cheval et le suivit, l'air aussi affligé que le chevalier l'était. Alors une de ses suivantes et un écuyer allèrent à sa suite à bride abattue. Mais la damoiselle, qui entendait suivre son ami sans écouter la voix de la raison, se précipita dans la forêt sur les traces de Péléon. » (I, 2, par.1180, 9-16).

<sup>423</sup> I, 2, par.1184, 1-8.

du cerf et il est recueilli par les douze petites-filles et l'un des huit petits-fils de l'ermite Pergamon. Il est donc extrêmement intéressant de voir que, tout comme Yvain, après avoir fui les barons d'Arthur et ses gens, rencontre en forêt un ermite qui va lui donner de quoi se nourrir, Péléon est lui aussi hébergé chez un ermite après avoir fui du tournoi et échappé à Dache et à ses gens, même si Pergamon est bien plus ancré dans la société des hommes que ne l'est l'ermite de Chrétien de Troyes. Ainsi, si Yvain trouve « *une meison a un hermite*<sup>424</sup> », les jeunes demoiselles, leur frère et l'ermite le conduisent dans une maison « *car la maison estoit a ung ermite qui leur taton estoit*<sup>425</sup> ». L'ermite Pergamon ne dit pas un mot et ne tient aucun rôle pendant tout le déroulement de la scène, se tenant simplement dans une « *lictierre chevaucheresse*<sup>426</sup> », alors qu'il prend toujours la parole lorsqu'il apparaît dans les tournois organisés par le roi Perceforest. Ce rôle de simple spectateur, est sans doute un moyen de donner à l'ermite un rôle purement référentiel, pour rappeler le parallèle avec la scène de rencontre entre Yvain et l'ermite (qui lui non plus ne prononce pas un mot). On pourrait voir également dans le fait que les jeunes filles décident de garder en captivité le cerf blanc qui s'est écroulé, presque mort de fatigue, une référence à la venaison qu'Yvain apporte à l'ermite qui, en échange, lui donne de la nourriture.

Avant de le nourrir, ce sont d'abord des soins médicaux que lui prodiguent les jeunes filles qui essaient en vain de l'interroger. Si son séjour dans la forêt l'a beaucoup affaibli, on peut aussi penser que c'est son éloignement temporaire avec le monde des hommes qui le rend incapable de répondre aux jeunes filles lorsqu'elles lui adressent la parole après l'avoir soigné<sup>427</sup>. Signe de son retour partiel dans le monde civilisé, le chevalier, une fois qu'il a mangé, peut prononcer les seuls mots que sa folie lui laisse exprimer depuis le tournoi « *Je suys le chevalier maleureux*<sup>428</sup> ». Cette amélioration soudaine de son état, qui est même légèrement meilleur que celui dans lequel il se trouvait lorsque Dache l'avait rejoint, puisqu'il prononce maintenant une phrase entière, ne viendrait-elle pas montrer l'efficacité de la médecine humorale, puisque c'est après avoir mangé « *viande propre a sa maladie*<sup>429</sup> » que Péléon recouvre la parole ? De fait, après s'être échappé encore une fois, Péléon est recueilli par le roi Perceforest et sa femme à la suite d'une longue errance, et là encore il est incapable de parler (« *Adont dist ung escuier au chevalier : « Beau sire chevalier, parlez a moy ! » Mais le*

---

<sup>424</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Op.cit.*, v.2831.

<sup>425</sup> II, 1, par.60, 4-5.

<sup>426</sup> II, 1, par.59, 7.

<sup>427</sup> II, 1, par.60, 23-24.

<sup>428</sup> II, 1, par.61, 11.

<sup>429</sup> II, 1, par.61, 3.

*chevalier ne dist mot*<sup>430</sup> »). Ce n'est qu'au bout de sept jours de soins que le chevalier peut à nouveau répondre « *Le chevalier maleureux*<sup>431</sup> » quand on lui demande qui il est. L'absence de mention d'un soin particulier qui serait donné à Péléon, contrairement à l'épisode chez les petites-filles de l'ermite Pergamon, expliquerait peut-être la moindre efficacité des remèdes prodigués par la reine d'Angleterre, puisque le chevalier met beaucoup plus de temps à se rétablir. Cependant, il semblerait que ce soit plutôt à cause d'un séjour prolongé dans la forêt<sup>432</sup> que l'état du chevalier s'avère être plus grave que lors de sa découverte par la famille de l'ermite Pergamon. Son corps est très affaibli puisqu'il apparaît « *de si foible contenance*<sup>433</sup> » et « *sy povre et si descharné que a pou se pouoit soutenir*<sup>434</sup> » tout comme son cheval « *sy maigre et si fourmené (...) que a paine se pouoit soustenir*<sup>435</sup> » et son équipement est presque entièrement détruit (« *le heaume et le haubergon (...) estoient aussi noirciz que se ilz eussent jeu en une fosse ung an*<sup>436</sup> », « *les vestures de dessoubz estoient toutes pourries*<sup>437</sup> »), ce qui pourrait là encore constituer une version atténuée de la nudité d'Yvain. Mais c'est surtout un autre trait marquant qui apparaît, sa pilosité : « *si estoit sa char sy velue de povreté que on eust peu tondre le poil par-dessus son haubergon*<sup>438</sup> ».

La pilosité excessive est en effet un autre trait qui permet de reconnaître l'homme sauvage. Le bouvier dans *Yvain* par exemple, a des cheveux hirsutes et des oreilles « *moussues* »<sup>439</sup>. Ce motif est cependant moins net chez Yvain, quoique plus visible dans la version galloise : Owein s'est enfui dans le désert :

Et il erra ainsi, si longtemps que tous ses vêtements étaient usés, et son corps aussi s'usait, pour ainsi dire ; il lui poussa de longs poils par tout le corps. Il frayait avec les animaux sauvages, il se nourrissait en leur compagnie, si bien qu'ils étaient devenus ses familiers<sup>440</sup>.

Dans le *Chevalier au lion*, on retrouve simplement l'idée de la tonte de cette pilosité excessive puisque, pour le faire revenir à son état normal, la dame qui a recueilli Yvain et sa

<sup>430</sup> II, 1, par.150, 23-25.

<sup>431</sup> II, 1, par.151, 11.

<sup>432</sup> Il révèle plus tard à la reine avoir erré « *plus de demy an* » depuis son départ de chez l'ermite Pergamon (II, 2, par.616, 3).

<sup>433</sup> II, 1, par.149, 13.

<sup>434</sup> II, 1, par.150, 18-19.

<sup>435</sup> II, 1, par.149, 9-10.

<sup>436</sup> II, 1, par.149, 10-12.

<sup>437</sup> II, 1, par.150, 20-21.

<sup>438</sup> II, 1, par.150, 21-23.

<sup>439</sup> Cf. CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, v.295-297.

<sup>440</sup> *Les quatre branches du Mabinogi*, [éd. P.-Y. Lambert], Paris, Gallimard, 1993.

servante « *le font rere et rouongnier./Car on li peüst apongner/Le barbe a plain poing seur le faiche*<sup>441</sup> ». De plus, après quelque temps passé à la cour, Péléon, s'il agit toujours comme un sot, retrouve quelques réflexes de chevalier puisque, malgré sa folie, il s'empresse de s'armer et de partir à la poursuite d'une mule blanche après que la reine a exprimé son désir de la posséder<sup>442</sup>. Cette mule blanche avait été attribuée au Chevalier au Griffon pour ses prouesses lors d'un tournoi. Celui-ci, membre des douze Chevaliers aux Vœux, a disparu depuis des années puisqu'il est retenu par Dache avec ses compagnons. La mule erre donc à la recherche de son légitime propriétaire et c'est en souvenir de la bravoure du chevalier disparu que la reine avait émis le souhait de retenir l'animal. Cette nouvelle fuite de Péléon permet à l'auteur de réintroduire le motif de la chasse et de la venaison crue puisqu'après avoir rattrapé et attaché la mule, le chevalier « *s'assist pour soy reposer et pour mengier ung pou de la cuisse d'un cerf qu'il avoit pendant a son arçon*<sup>443</sup> » mais c'est aussi l'occasion d'ajouter un nouveau symptôme de la maladie mélancolique et qui n'est pas présent chez Yvain. En effet, Péléon, épuisé par la poursuite de la mule qui a été libérée et protégée par de nombreux chevaliers au nom du Chevalier au Griffon, loge chez une dame. Là, il dort deux jours complets et, s'asseyant parmi les gardiens du bétail de la dame, il démontre un appétit qui étonne son hôtesse : « *Sy se mist avecques et commença a mengier ainsi que s'il n'eust oncques mengié, dont la dame le regardoit a merveilles*<sup>444</sup> ». L'appétit démesuré est justement une caractéristique du mélancolique, comme le souligne M.-C. Pouchelle :

Mais les mélancoliques n'étaient pas seulement friands de substances grossières et noires qui confinaient au contre-nature, ils étaient aussi de grands mangeurs. Pourquoi une telle voracité ? Parce qu'ouvrir l'appétit était justement la fonction spécifique qu'on assignait à la mélancolie dans l'organisation corporelle.<sup>445</sup>

Cet appétit a bien sûr une explication médicale mais a également une place dans l'imaginaire puisque, comme le souligne Ph. Walter dans *Canicule*, la mélancolie est liée au chien et que ce chien a justement fort appétit ainsi que l'explique M.-C. Pouchelle :

Les désordres de l'appétit ne pouvaient pas manquer d'occuper une grande place dans le discours médical médiéval, compte tenu de l'importance alors accordées au régime alimentaire dans le maintien de la santé et dans la

<sup>441</sup>CHRETIEN DE TROYES, *Yvain ou le Chevalier au lion*, *Op. cit.*, v.3135-3137.

<sup>442</sup> II, 1, par.706, 1-4.

<sup>443</sup> II, 1, par.707, 12-14.

<sup>444</sup> II, 1, par.731, 10-12.

<sup>445</sup> POUCHELLE, Marie-Christine, « Les appétits mélancoliques », *Médiévales*, Volume 2, n.5, 1983, p.82.

thérapeutique. Bernard de Gordon leur consacre plusieurs chapitres dans son traité. Pour décrire la faim démesurée de certains malades, c'est à un animal de nature froide et sèche, mélancolique qu'il renvoie : le chien. Ce dernier était en effet perçu comme perpétuellement affamé, en proie à un appétit intense, désordonné, insatiable.<sup>446</sup>

Après avoir suffisamment dormi, le chevalier repart à la poursuite de la mule. Dache, apercevant la magnifique bête, demande aux douze Chevaliers aux Vœux qu'elle retient prisonniers grâce à ses sortilèges, de la lui ramener. Péléon les bat tous un par un et il est enfin soigné par Dache. Ces soins consistent d'abord à redonner des forces au chevalier blessé et affaibli (« *ala faire medecines confortatives*<sup>447</sup> ») tout en prenant garde à la conformité des remèdes et de la blessure (« *telles qu'elle savoit que bonnes estoient a la maladie Peleon*<sup>448</sup> ») avant de traiter sa fracture et ses blessures (« *luy remua sa playe*<sup>449</sup> »). Le reste des soins consiste en repos (« *s'ala endormir jusques a l'endemain*<sup>450</sup> ») et en un régime alimentaire surveillé (« *la damoiselle le fist boire et mengier*<sup>451</sup> »). Là encore le texte insiste, comme c'était le cas dans l'épisode chez l'ermite Pergamon, sur le caractère adapté de la médecine utilisée pour guérir Péléon, ce qui explique son extrême efficacité, puisque le chevalier est guéri en seulement quelques jours.

Ainsi, si l'on résume les étapes de la maladie de Péléon :

- (1) Péléon quitte le tournoi
- (2) Dache le rattrape
- (3) Il est recueilli par l'ermite Pergamon, ses douze-petites filles et ses petits-fils
- (4) Il est recueilli à la cour d'Angleterre.
- (5) Il est recueilli par une dame
- (6) Il est soigné par Dache

Chaque étape permet de développer un ou plusieurs aspects de la maladie mélancolique et de l'homme sauvage :

- (1) L'abandon du vêtement
- (2) La *fantasie*, la chasse, l'aphasie
- (3) La maladie humorale, l'aphasie

---

<sup>446</sup> *Ibid*, p.83.

<sup>447</sup> II, 1, par.760, 12-13.

<sup>448</sup> II, 1, par.760, 13-14.

<sup>449</sup> II, 1, par.760, 14.

<sup>450</sup> II, 1, par.760, 18.

<sup>451</sup> II, 1, par.760, 18-19.

- (4) La pilosité, la venaison, l'aphasie
- (5) L'appétit démesuré, la chasse, l'aphasie
- (6) Retour à la raison

En plus de ces caractéristiques que l'on retrouve en grande partie chez Yvain, plusieurs autres scènes de la folie de Péléon peuvent être mises en parallèle avec celles du roman de Chrétien de Troyes : la fuite en forêt, le séjour chez l'ermite mais aussi la guérison par les fées. En effet, c'est grâce à un onguent confectionné par la fée Morgane que trois jeunes femmes – une dame et ses suivantes qui sont très certainement des fées elles-mêmes<sup>452</sup> – soignent Yvain. Il faut alors remarquer qu'à chaque fois que Péléon est recueilli, ce sont des femmes qui se chargent de le soigner : Dache dans la forêt, les petites-filles de Pergamon dans la maison de l'ermite, la reine d'Angleterre à la cour de Perceforest, une dame dans son manoir et enfin Dache dans son château. Pourtant il n'y a aucune information ou indice dans le texte qui laisserait penser que les filles de l'ermite, la dame inconnue et la reine d'Angleterre sont des fées. Seule Dache semble pouvoir offrir un parallèle intéressant avec les fées qui sauvent Yvain. Car, si le passage dans lequel Péléon est définitivement guéri semble mêler une médecine humorale à des soins fortifiants (« *comfortatives* ») et à la guérison des plaies, il ne faut pas oublier que Dache, qui prodigue également des soins aux douze chevaliers aux vœux, les a ensorcelés pendant des années. En effet au livre I, lorsqu'elle perd Péléon dans la forêt, elle entend les douze chevaliers discuter et, pour venger son ami devenu fou, elle leur jette un sortilège :

Et sachiez que tandiz que l'escuier ala sçavoir la ou la tente de sa damoiselle estoit, elle ala enchanter et endormir les .XII. chevaliers, tellement que on les peust tous despiecer ainçois qu'ilz s'esveillassent, car combien que la damoiselle fust josnete, sy sçavoit de nigromancie et d'enchantemens.<sup>453</sup>

Le caractère occulte de sa pratique est souligné dès le début du passage, avant même qu'elle ne commence son enchantement, puisqu'elle attend le départ de son écuyer pour lancer son sort. La concentration sur quelques lignes de termes faisant partie du lexique magique (« *enchanter* », « *nigromancie* », « *enchantemens* ») montre une jeune fille au comportement

---

<sup>452</sup> A ce sujet, voir la n.1 de la p.409 de l'édition Pléiade d'*Yvain ou le Chevalier au Lion* dans CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.1211, ainsi que l'ouvrage de HARF-LANCNER, Laurence, *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine : la naissance des fées*, Paris, Champion, 1984.

<sup>453</sup> Traduction : « Sachez que tandis que l'écuyer allait se renseigner sur l'endroit où se trouvait la tente de la demoiselle, elle enchanta et endormit les douze chevaliers, et le sortilège était si puissant qu'on aurait pu les mettre tous en pièces avant qu'ils ne s'éveillent, car bien que la demoiselle fût jeune, elle s'y connaissait en nigromancie et en enchantements ». (I, 2, par.1188, 7-12).

particulièrement inquiétant à ce moment-là du roman où les personnages qui endorment par un sortilège puis emprisonnent les chevaliers sont des hommes issus du perfide lignage Darnant, comme nous le verrons plus tard. Ainsi, si les pouvoirs d'enchanteuse de Dache sont occultés lors de la guérison de Péléon au profit d'une médecine, il est vrai, étonnamment rapide et efficace, le lecteur est conscient que la jeune fille est non seulement une magicienne, mais qu'elle est en plus très douée pour son âge, étant donné qu'elle lance un sort puissant « *combien qu'elle] fust josnete* », ce qui permet de faire facilement le parallèle entre les fées qui ont soigné Yvain et la jeune fille amoureuse de Péléon.

Les multiples parallèles possibles entre le personnage de Chrétien de Troyes et celui du *Roman de Perceforest* nous amènent encore une fois à penser que l'auteur de *Perceforest* a su tisser son récit d'allusions et de références au *Chevalier au Lion*, allant même jusqu'à expliciter certains motifs, comme celui de la pilosité excessive ou à en ajouter afin d'insister encore davantage sur le caractère mélancolique du personnage (comme l'appétit démesuré ou la *fantasie*).

Cependant, la maladie mélancolique de Péléon se distingue très nettement de celle d'Yvain en ce qu'il passe plus de temps à être recueilli qu'à errer dans la forêt. En effet, on sait que son séjour le plus long loin des hommes se situe entre celui chez Pergamon et celui à la cour du roi Perceforest et qu'il a duré plus de six mois. Il reste ensuite à la cour d'Angleterre du début de la maladie du roi jusqu'à la guérison du souverain, soit dix-huit années. On peut constater l'impact qu'ont ces séjours prolongés parmi les hommes sur sa maladie : à chaque fois qu'il est retrouvé par des chevaliers ou des jeunes filles après être resté dans la forêt, l'apparence du chevalier est celle d'un fou et d'un homme sauvage. Complètement muet, les vêtements déchirés, la pilosité abondante et le corps blessé, il est ensuite recueilli, soigné, lavé et nourri par ses hôtes. Il retrouve alors un semblant de parole puisqu'il répond à nouveau « *Chevalier maleureux* » quand on lui parle, il mange de la nourriture cuite et non plus la venaison ou les « *pommes et glans*<sup>454</sup> » de la forêt. S'il a toujours l'attitude et le parler d'un sot, devenant un *nice* plutôt qu'un homme sauvage, ses habitudes de chevalier s'éveillent lorsque quelque chose lui rappelle son ancienne vie : il décide soudainement de s'armer après avoir contemplé des armes dans la grande salle chez Pergamon et il abat violemment à la joute le petit-fils de l'ermite, à qui il brise la jambe, avant de s'enfuir à nouveau dans la forêt. De la même façon, après un séjour beaucoup plus long chez la reine d'Angleterre, Pergamon décide de s'armer pour réaliser le désir de la reine son hôtesse : obtenir la mule blanche. Arrêté dans son entreprise

---

<sup>454</sup> II, 2, par.616, 4.



par différents chevaliers qui veulent protéger la mule, propriété du Chevalier au Griffon, il les abat un à un à la joute. Cette multiplication de prouesses motivée par un motif courtois et qui rappelle la joute contre Pergamon vient sans doute du séjour prolongé de Péléon parmi les hommes. Cela explique aussi la facilité avec laquelle Dache parvient à lui rendre la raison.

Ainsi, on retrouve certes chez Péléon le soudain basculement dans la folie qu'on voyait chez Yvain, mais surtout un progressif retour vers la raison qui est absent chez le héros du *Chevalier au Lion*. Ces étapes vers la guérison contribuent également à minorer les pouvoirs magiques de Dache, et à faire de ses remèdes de simples traitements médicaux, loin de l'onguent magique de Morgane et des trois fées. Cette étape est essentielle pour éviter la confusion entre la pratique médicale et la sorcellerie, comme nous le verrons dans la partie consacrée à la magie des femmes.

Cependant, Péléon n'est pas une figure isolée dont la seule fonction serait de faire référence à Yvain car les passages dans lesquels il apparaît épuisé et blessé avant d'être soigné par des personnages bienveillants ne sont jamais placés de manière anodine. Après avoir décrit sa fuite de chez l'ermite Pergamon, l'auteur commence le chapitre qui va raconter la blessure de Gadiffer. Plus tard, l'arrivée de Péléon à la cour de Perceforest précède la succession d'annonces qui vont provoquer la dépression du roi. Il s'agira alors d'étudier ces deux figures royales essentielles dans le roman, à commencer par celle du roi Gadiffer d'Ecosse.

### 1.1.2. Le Roi *Mehaignié* et la mélancolie

Une fois que Perceforest au livre I est parvenu à reprendre le contrôle de la Forêt Darnant, le jeune Gadiffer, son frère aîné, demande à Alexandre de lui faire la faveur de le couronner avant de partir pour conquérir Babylone. Celui-ci, pressé de repartir par ses compagnons, accepte de différer son départ et de couronner Gadiffer de sa main après l'avoir déclaré roi d'Ecosse lors du couronnement de son frère Perceforest roi d'Angleterre. Il lui laisse alors un délai de quinze jours pour faire les préparatifs nécessaires à la cérémonie. Si l'auteur ne donne pas d'indications temporelles à ce moment du roman, le couronnement de Gadiffer est daté du « *premier jour d'avril*<sup>455</sup> ». Cette date ne semble renvoyer à aucun événement spécifique en rapport avec la mélancolie mais elle permet d'apprécier le prodige qui apparaît le jour de la cérémonie :

---

<sup>455</sup> II, 2, par.898, 18.

Mais quant ilz parvindrent jusques a l'eschaffault, ilz regardent et voient qu'il y avoit au dessus une vigne qui faisoit ombre tout autour pour umbroier .Iim. personnes. Et estoit la vigne sy chargee de crappes de roisin par semblant qu'il estoit avis qu'il y eust autant de crappes que de feuilles. Sy devez sçavoir que le commun peuple des .II. royaumes estoient moult esmerveilliez quel fruit ce pouoit estre, car en icellui temps n'avoit encore point ou pou de vigne ou paÿs. Et les gentilz hommes, qui sçavoient bien que c'estoit, avoient trop plus grant merveille comment la vigne pouoit estre sy foeuillie et avoir fruit sus, qui n'y devoit pas estre devant le septembre, dont il estoit alors le premier jour d'avril.<sup>456</sup>

Cette vigne est exceptionnelle par sa taille (elle peut faire de l'ombre à « *.Iim. personnes* ») et sa précocité, que le texte ne manque pas de souligner en insistant sur la présence de feuilles et de fruits en abondance (« *sy chargee de crappes de roisin* », « *sy foeuillie et avoir fruit sus* »). Dernier fait remarquable, cette vigne ne fait pas partie des plantes communes en Grande Bretagne à cette époque (« *car en icellui temps n'avoit encore point ou pou de vigne ou paÿs* »), ce qui provoque deux types de réaction : la surprise du « *commun peuple* » qui ne connaît pas cette plante, et celle des « *gentilz hommes* » qui comprennent le caractère exceptionnel de l'apparition de la vigne. C'est cette incohérence à la fois temporelle (la vigne ne donne des fruits qu'à partir de septembre) et géographique, plus encore que la taille prodigieuse de la plante, qu'Alexandre interprète comme un signe d'abondance<sup>457</sup>. Dans les *Saturnales* de Macrobie, l'abondance de fruits et de ce qui est cultivé est un attribut du dieu Saturne :

Hic igitur Ianus, cum Saturnum classe pervectum excepisset hospitio et ab eo edoctus peritiam ruris ferum illum et rudem ante fruges cognitas victum in melius redegisset, regni eum societate muneravit.<sup>458</sup>

---

<sup>456</sup> Traduction : « Mais quand ils arrivèrent jusqu'à l'estrade, ils regardèrent et virent qu'il y avait au-dessus d'eux une vigne qui s'étendait tout autour en faisant suffisamment d'ombre pour deux mille personnes. La vigne était tellement chargée de grappes de raisin, à ce qu'on pouvait voir, qu'on avait l'impression qu'il y en avait autant que de feuilles. Et vous devez savoir que le peuple des deux royaumes se demandait avec émerveillement ce que pouvait être ce fruit, car en ce temps-là il n'y avait pas ou peu de vigne dans ce pays. Les gens cultivés, qui savaient bien ce que c'était, s'étonnaient au plus haut point de ce que la vigne pût être si feuillue et pût porter des fruits qu'elle ne devait pas avoir avant septembre, alors qu'on était le premier jour d'avril. » (II, 2, par.898, 6-18).

<sup>457</sup> « *Par ma foy, dist le roy Alexandre, les dieux font miracles au couronnement de nostre roy, c'est signe de bien et de multipliance.* » (I, 1, par.899, 1-3).

<sup>458</sup> « Or Janus ayant donné l'hospitalité à Saturne, qu'un vaisseau amena dans son pays, et ayant appris de lui l'art de l'agriculture et celui de perfectionner les aliments, qui étaient grossiers et sauvages avant que l'on connût l'usage des productions de la terre, partagea avec lui la couronne. »

Texte latin de MACROBII AMBROSII THEODOSII, *Opera quae supersunt*, [éd. L. von Jan], Quedlinburg et Leipzig, Gottfried Bass, 1852, v.2, livre I, chap.VII.

Traduction: MACROBE, VARRON, POMPONIUS MELA, *Œuvres complètes* [éd. M. Nisard], Paris, Firmin-Didot Frères, 1875.

Encore une fois, il peut être délicat de recourir à des textes antiques, dans la mesure où il est difficile d'assurer avec certitude que l'auteur a connu une oeuvre, de façon directe ou indirecte, traduite ou en langue originale. Dans ce cas précis, nous savons que Macrobe était un auteur dont les œuvres étaient connues à l'époque médiévale, tout particulièrement pour son *Commentaire au songe de Scipion*, ce qui explique pourquoi Exillé au livre V, vexé de l'interprétation négative de son songe par son rival amoureux Norgal<sup>2</sup> (alors que lui-même interprétait son songe comme un bon présage pour ses amours), lui répond : « *Sire, se vous estiez Macrobe l'exposeur des songes, je doubteroye de mon fait. Mais non estes, parquoy il convendra qu'en ceste deffaulte l'espee en rendre la sentence*<sup>459</sup> ». On voit ici que Macrobe est considéré comme une autorité et son nom « *l'exposeur des songes* » montre bien l'influence considérable qu'a pu avoir le *Commentaire au songe de Scipion* que l'auteur de *Perceforest* a donc sinon lu forcément connu. *Les Saturnales*, moins lues, étaient tout de même diffusées au Moyen Age, comme le montre l'ouvrage de Stéphanie Lecompte *La chaîne d'or des poètes. Présence de Macrobe dans l'Europe humaniste*<sup>460</sup> qui fait une synthèse dans son premier chapitre sur la diffusion des œuvres de Macrobe depuis le début du Moyen Age jusqu'à la Renaissance. Elle y reprend notamment un tableau synthétique comparant le nombre de manuscrits des *Saturnales* et du *Commentaire au Songe de Scipion*, réalisé par B. Barker-Benfield<sup>461</sup>, que nous reproduisons à notre tour :

<b>Siècle</b>	<b>IX</b>	<b>X</b>	<b>XI</b>	<b>XII</b>	<b>XIII</b>	<b>XIV</b>	<b>XV</b>	<b>Total</b>
<b><i>Saturnales</i></b>	6	1	5	13	14	13	61	113
<b><i>Commentaire</i></b>	6	81	3	106 <sup>6</sup>	28	11	40	230
<b><i>Songe seul</i></b>	–	1	5	2	1	17	250	276

Si la datation de l'œuvre de *Perceforest* pose problème<sup>462</sup>, les manuscrits dont nous disposons aujourd'hui sont tous datés du XV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on retrouve plus de

<sup>459</sup> V, 1, par.96, 32-35.

<sup>460</sup> LECOMPTE, Stéphanie, *La chaîne d'or des poètes. Présence de Macrobe dans l'Europe humaniste*, Genève, Droz, 2009.

<sup>461</sup> BARKER-BENFIELD, Bruce, *The manuscripts of Macrobius' "Commentary on the Somnium Scipionis"*, Thèse de doctorat, Corpus Christi College, Oxford, 1975.

<sup>462</sup> La datation de l'œuvre fait encore débat. Certains chercheurs pensent que la version actuelle avait un modèle au XIV<sup>e</sup> siècle qui a ensuite été remanié au XV<sup>e</sup> siècle. Voir notamment les études de VEYSSEYRE, Géraldine, « Les métamorphoses du prologue galfridien au *Perceforest* : matériaux pour l'histoire textuelle du roman » et ROUSSINEAU, Gilles, « Réflexions sur la genèse de *Perceforest* » dans *Perceforest, un roman arthurien et sa réception*, Rennes, PUR, 2012, p.31-86 et p.255-268.

D'autres penchent pour une datation au XV<sup>e</sup> siècle, voir notamment l'ouvrage de FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien*, *Op.cit.*

manuscripts des *Saturnales* que du *Commentaire au songe de Scipion*. Il ne serait donc pas surprenant que l’auteur de *Perceforest* ait eu accès aux *Saturnales*, en plus du *Commentaire au songe de Scipion*, et que cette œuvre ait influencé sa représentation du personnage de Gadiffer.

On peut voir également dans certaines compilations<sup>463</sup> d’auteurs de l’Antiquité— certes plus tardives — que Saturne est à l’origine de la vigne, ce qui place le règne de Gadiffer sous l’égide de Saturne :

Or en Italie, & pais Latin (ainsi que dit Macrobe) Saturne en fut l’inventeur, duquel Eutrope parle en ceste sorte : Saturne aprist aux peuples encore fort rudes & grossiers, à bastir maisons, cultiver les terres, & planter les vignes, & de vivre civilement: d'autant qu' auparavant à demy sauvages ils vivoient par les champs substantans leur vie, & se nourrisans de gland tant seulement.<sup>464</sup>

Une fois les festivités du couronnement achevées, Gadiffer décide d’aller visiter son royaume pour l’explorer et imposer la justice royale. Après avoir visité plusieurs villes, le souverain et ses hommes en armes arrivent aux *Deserz d’Escoce*, habités par un peuple sauvage. Ceux-ci connaissent l’élevage puisqu’ils ont des « *vaches domestez*<sup>465</sup> » et que les enfants sont vêtus de peaux de moutons. Cependant, le souverain constate l’absence de villes, de châteaux et même d’habitations, ce qui explique le nom du lieu, *Deserz*. Ce peuple ne connaît pas non plus l’agriculture, ni le feu dont ils s’approchent avec curiosité, au risque de faire prendre feu à leurs cheveux. Une fois que le peuple, effrayé par les hommes en armes de Gadiffer, a été apaisé par un vieillard, Gadiffer déclare son intention de les sortir de leur état sauvage. Tout comme les auteurs italiens font de Saturne celui qui a apporté l’agriculture et la civilisation en Italie, l’auteur de *Perceforest* montre Gadiffer en roi civilisateur apportant l’agriculture

---

<sup>463</sup> Traduction : « Ils disent en Italie, que Saturne y fut le premier sommelier »

*Les diverses leçons de Pierre Messie mises en français par Claude Gruget*, Lyon, Barthélemy Honorat, 1584, p.307. Le texte original, de 1540, est l’ouvrage à succès de Pedro Mexía, *Silva de varia lección*.

« Saturne alla quelquefois loger chez un laboureur qui avoit une belle fille nommee Eutoria, laquelle il depucela, & engendra en elle quatre fils, Ianus, Hymnus, Faustus, & Felix. Si leur enseigna en recompense la maniere de faire le vin, & de planter la vigne, & leur commanda d'en faire part à leurs voisins, ce qu'ils feirent. »

*Oeuvres Morales & meslees de Plutarque: Translatees de Grec en François, reveuës & corrigees en ceste troisième edition en plusieurs passages par le Translateur* » [éd. J. Amyot], Paris, Michel de Vascosan, 1575, p.487.

<sup>464</sup> POLYDORUS VERGILIUS, *De l'invention des choses*, [traduction du latin par F. de Belleforest], Paris, Robert le Mangnier, 1576, p.261-262.

<sup>465</sup> II, 1, par.9, 12.

(« *gagner*<sup>466</sup> »), l'artisanat (« *ouvrer*<sup>467</sup> ») mais aussi bâtisseur puisqu'il fait ensuite venir des ouvriers et des charpentiers pour construire des habitations<sup>468</sup>.

Ainsi, Gadiffer réalise, dès le début de son règne, les promesses qu'annonçait l'apparition de la vigne à son couronnement. En effet, si cette plante était connue des hommes instruits qui s'étonnent simplement de sa présence, elle est une véritable découverte pour le peuple qui assistait à la cérémonie, et ce sont bien de nouvelles pratiques pour se nourrir et vivre que Gadiffer apporte aux peuples les plus sauvages de son royaume quand il remet simplement de l'ordre dans les villes déjà bâties.

Saturne n'est pas que le dieu qui a apporté l'agriculture et la prospérité aux premiers hommes, il est également le dieu de la Mélancolie, et ce n'est pas un hasard si c'est après le tournoi organisé en l'honneur du couronnement du roi Gadiffer, celui-là même où apparaissait soudainement la vigne, que Péléon vaincu par le Dauphin sombre dans la mélancolie. Devenu mélancolique sous l'ombre de la vigne saturnienne, Péléon se fait également annonciateur de la maladie du souverain car sa fuite de chez l'ermite Pergamon précède le chapitre qui va raconter la blessure de Gadiffer.

Le jeune monarque, à peine rentré de sa visite du royaume, est gravement blessé à la suite d'une chasse contre un sanglier gigantesque qui « *fiert le gentil roy du dent ou tournant de la cuisse dont ce fut grant pitié, et luy va rompre le nerf en quoy l'os tenoit en la boïste de sa hanche*<sup>469</sup> ». La description est d'une rare précision puisque le *tournant* signifie la « tête du fémur » ce dont parle notamment Bernard de Gordon dans *Practique de maistre Bernard de Gordon appelée Fleur de lys en medecine*. Il définit ainsi la sciatique comme le moment où « *la matiere court aux liguemens des hanches ou lieu que on appelle le tournant ; cestui liguement lye les deux os ensemble*<sup>470</sup> » et montre qu'un problème au niveau de cet os provoque une boiterie « *aucunefois tant grant humidité court aux jointures que le tournant reboute la hanche et cloche, se on n'y fait cauteré*<sup>471</sup> ». L'attaque du sanglier a en fait tranché le nerf sciatique et les ligaments qui relient les os de la jambe à ceux de la hanche. Cette blessure à la hanche, mal soignée à cause des faux soins apportés par une vieille meurtrière, ne guérira qu'à la fin du livre VI, lorsqu'un onguent fait des défenses de ce même sanglier sera fabriqué par Corrose. Ainsi, depuis sa blessure au livre II jusqu'à la fin du roman de *Perceforest*, le roi

---

<sup>466</sup> II, 1, par.27, 11.

<sup>467</sup> *Idem*.

<sup>468</sup> II, 1, par.29, 7-14.

<sup>469</sup> II, 1, par.96, 24-26.

<sup>470</sup> GORDON, Bernard, *Practique de maistre Bernard de Gordon appelée Fleur de lys en medecine*, c.1450-1500, VII, 19, f.dd5 verso.

<sup>471</sup> GORDON, Bernard, *Op.cit*, f.dd6 recto.

restera paralysé et incapable de marcher seul, il sera alors soit déplacé dans une litière comme lors de la Fête du Dieu Souverain, soit soutenu par ses chevaliers<sup>472</sup> ou encore par ses fils<sup>473</sup>.

Cette blessure semble avoir peu de rapport direct avec la mélancolie et pourtant, quand les douze chevaliers aux vœux sont invités à la table du roi Gadiffer, la Reine Fée leur explique qu'il « *jadiz fut blecié par mescheance. Or luy dealt maintenant sa bleceure pour la tendreur de la lune*<sup>474</sup> ». La « *tendreur* » de la lune désigne ici la lune nouvelle<sup>475</sup>. Or, comme nous le disions précédemment, la lune, tout comme les autres planètes, a une influence directe sur les humeurs du corps, les maladies et les blessures. En ce qui concerne sa complexion, Jean Falcon, lorsqu'il commente l'œuvre du célèbre chirurgien médiéval Guy de Chauliac, écrit :

Selon ces quatre quartiers de Lune, il y a quatre semaines au mois, & dans chaque semaine la Lune parcourt trois signes, & pendant les deux premières semaines, la Lune est dite nouvelle, & pendant les deux autres elle est dite vieille. Or il est bon selon quelques Docteurs de saigner les sanguins dans le premier quartier, les cholériques dans le second, les phlegmatiques dans le troisième, & les mélancholiques dans le quatrième: (...) Le premier quartier est chaud & humide, le second chaud & sec, le troisième froid & humide, & le quatrième froid & sec. Il est vray qu'en tout temps la Lune est par soy effectivement froide & humide, mais elle acquiert dans ses quartiers diverses complexions, selon les divers regards du Soleil, car le Soleil est effectivement chaud & sec, & ainsi selon qu'il s'approche ou recule de la Lune, il diminue plus ou moins la froideur et son humidité. Et de cette façon la Lune en soy & de sa vertu propre, & est toujours froide & humide, mais par une vertu propre commune qu'elle acquiert du Soleil, elle pourra produire d'autres effets, & estre de diverse complexion<sup>476</sup>

Ce découpage en quartiers de la lune et son association à des complexions vient expliciter le texte de Guy de Chauliac, qui commente lui-même une explication des menstruations du médecin Arnaud de Villeneuve : « *la lune vieille quiert les vieilles,/ la nouvelle les jouvencelles* »<sup>477</sup>. Les quartiers de la Lune et leur complexion viennent aussi déterminer le meilleur moment

---

<sup>472</sup> « *Adont veirent que .II. chevaliers vindrent au seigneur qui avoit la couronne royalle sur son chief et le prindrent par les aisselles et le leverent sur ses piez. Et le roy, qui n'estoit pas bien haitié de ses membres, se prist a appoier de ses bras sur leurs espaulles, et ainsi fut emmené en sa chambre.* » (II, 1, par.364, 5-10).

<sup>473</sup> « *Gadifer et Nestor son frere, qui le roy leur père menoient appoyant sur leurs espaulles, car le roy ne pouoit aller sans appoyer et les .II. jouvenceaux estoient grans et fors qui bien le soustenoient, sy le menerent tant qu'ilz vindrent hors du manoir.* » (II, 1, par.581, 3-7).

<sup>474</sup> II, 2, par.147, 9-12.

<sup>475</sup> Cf glossaire de l'édition de G. Roussineau, II, 2, p.767.

<sup>476</sup> JEAN FALCON, *Remarques sur la Chirurgie de M. Guy de Chauliac*, Lyon, Jean Radisson, 1649, p.954.

<sup>477</sup> GUY DE CHAULIAC, *La Grande Chirurgie*, [éd. M. Joubert], Lyon, Philippe Borde, L. Arnaud, & Cl. Rigaud, 1659, p.606.

pour accomplir une saignée : le vieillard de complexion froide et sèche sera saigné plus efficacement dans le quatrième quartier de lune (ce qui correspond à ce que dit Arnaud sur les menstruations que les plus vieilles femmes auront lors du dernier quartier de lune). Si le roi Gadiffer a une blessure de complexion froide et sèche, donc de type mélancolique, il est logique que sa blessure le fasse tout particulièrement souffrir lorsque la lune est nouvelle, c'est-à-dire dans son premier quartier, qui est favorable à la complexion chaude et humide du sanguin et qui ne l'est donc pas pour la complexion mélancolique. Ainsi cette indication de la Reine Fée dans un roman très marqué par la théorie des humeurs, comme nous l'avons montré, nous fait penser que cette blessure du roi Gadiffer est effectivement un signe physique de sa mélancolie. La boiterie et la blessure à la hanche sont également des caractéristiques du dieu mélancolique Saturne, comme le souligne Ph. Walter dans son ouvrage *Perceval, le pêcheur et le graal* :

Son infirmité aux jambes (il est incapable de marcher) rappelle un autre trait caractéristique des représentations de Saturne toujours figuré comme un boiteux. Cette boiterie est associée à la mutilation sexuelle qu'il a subie. Dans la conception médiévale d'une correspondance entre le microcosme (corps humain) et le macrocosme (le cosmos), chaque signe du zodiaque gouverne une partie du corps et chacune des sept planètes possède son domicile (« maison » dans la terminologie astrologique) dans un ou deux signes du zodiaque. Les maisons de Saturne sont le Capricorne et le Verseau. Comme ces deux signes gouvernent respectivement le nombril (pour le Capricorne) et la hanche pour le Verseau, on peut affirmer que la blessure à la hanche ou aux cuisses est, par essence, saturnienne. La blessure du roi Pêcheur se décrypte, médicalement et astrologiquement, comme une maladie saturnienne<sup>478</sup>.

Ce lien que fait Ph. Walter entre la mutilation sexuelle et la boiterie n'est pas évoqué explicitement dans le cas de Gadiffer. Celui-ci en effet conçoit Ourseau alors qu'il est déjà paralysé. Cependant, deux éléments nous font penser que la blessure de Gadiffer pourrait être rapprochée d'une émasculatation. La première est le contexte dans lequel est conçu le chevalier Ourseau : dernier fils du roi d'Ecosse et de la reine Lidoire, il est le premier fils du *Roi Mehaigné* et de la Reine Fée, Gadiffer<sup>2</sup>, Nestor et leur sœur Blanche étant tous nés alors que le roi Gadiffer était sain de corps et la reine Lidoire encore ignorante des pratiques magiques. Sa nature double mi-homme mi-ours ne permet pas de rapprocher cette conception d'un engendrement naturel, d'autant plus que le texte insiste sur le rôle joué par la Reine Fée qui songe à la sévérité de sa

---

<sup>478</sup> WALTER, Philippe, *Perceval, le pêcheur et le graal*, Paris, Imago, 2008, p.147-148.

punition à l'encontre d'Estonné, qu'elle a transformé en ours en réunissant, juste avant la conception, « *toute la somme de sa science de nigromancie*<sup>479</sup> ». Ainsi, il est difficile d'utiliser l'engendrement d'Ourseau comme preuve de la fécondité du roi Gadiffer. De plus, un autre épisode du roman nous semble être le pendant comique de l'épisode de la blessure du roi d'Ecosse, celui du mari de la dame au chienet. Le jeune chevalier Passelion convoite, au livre IV, une dame nommée Caniffre qui s'est enfuie avec son ami de chez son mari. Il parvient sans trop de difficultés à la convaincre de laisser son amant pour le suivre. Rattrapé par le mari, Passelion l'abat à la joute et lui brise la jambe, ce qui plonge l'homme dans le désespoir : blessé « *angoisseusement en [ses] genitoires*<sup>480</sup> » l'année même de son mariage par un porc qu'il chassait, il lui est interdit par son chirurgien d'avoir des relations sexuelles avec sa femme pendant un an sous peine de ne jamais guérir de sa plaie.

On pourrait voir ici une parodie de l'épisode de la blessure de Gadiffer d'Ecosse qui viendrait expliciter la blessure aux organes génitaux, absente de l'épisode du livre II. Gadiffer, à la suite de sa blessure, est appelé le *Roi Mehaigné*, ce qui ne peut que nous faire penser au personnage du Roi Pêcheur tel qu'il apparaît dans le roman de *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Ce nom n'est d'ailleurs pas le seul élément que les deux personnages ont en commun. Une fois le roi sauvé de la mort par Lyriope (qui ne parvient pas cependant à lui rendre l'usage de ses jambes), la Reine Lidoire se fait enseigner les différents sortilèges connus de son hôtesse, Corrose, et devient à partir de ce moment une puissante magicienne. Décidée à protéger son mari, elle enchante le château dans lequel ils se trouvent et personne ne peut y parvenir sans son autorisation. Seuls des chevaliers de passage sont admis auprès du souverain après qu'elle a approuvé leur présence. Lorsque Perceforest arrive dans la demeure de son frère ce n'est que parce qu'il révèle son identité à la reine que les enchantements qui l'entourent s'évanouissent et qu'il peut reconnaître son frère et sa belle-soeur<sup>481</sup>. De même Perceval, dans le roman de Chrétien de Troyes, est l'un des rares à pouvoir accéder au château du Roi Pêcheur, dissimulé dans une vallée. Lorsque quelques chevaliers privilégiés parviennent jusqu'au roi Gadiffer, ils ne passent qu'une nuit au château et se retrouvent le lendemain au milieu de la forêt, leur cheval prêt à être monté. C'est de cette façon que disparaissent les hôtes de Perceval le lendemain de la nuit passée chez le Roi Pêcheur : il se réveille dans le bâtiment désert, trouve son cheval prêt et s'en va sans trouver âme qui vive<sup>482</sup>.

---

<sup>479</sup> II, 1, par.574, 8.

<sup>480</sup> IV, 2, p.778, 113-125.

<sup>481</sup> III, 3, p.182-183.

<sup>482</sup> « *Et trueve anselé son cheval/ Et vit sa lance et son escu/ Qui a un mur apoiez fu./ Lors monte et vet par tot leanz/ Et n'i trueve nul des sergenz./ Escuier ne vaslet n'i voit.* »



La scène dans laquelle Perceval rencontre le Roi trouve elle aussi un équivalent dans *Perceforest*. Bien sûr dans cette version il n'est pas question de Graal ni de lance qui saigne : le temps pré-chrétien dans lequel se déroule l'action ne permet pas encore la présence de ces objets. L'épisode de *Perceforest* dont nous parlons se déroule au livre III lorsqu'Estonné et le Tors sont tous deux en présence du roi Gadiffer et de sa femme sans le savoir. La Reine annonce au Tors la pénitence qu'il devra accomplir pour ne pas avoir protégé le roi d'Ecosse contre le sanglier et, dès qu'il a en main la robe de pénitence, il se retrouve dans la forêt avec son cousin Estonné. Après avoir vu le Tors se transformer en un taureau monstrueux, Estonné, terrifié, s'enfuit et rencontre trois demoiselles avant d'être conduit à nouveau au château du roi. On l'amène alors en sa présence et c'est cette scène qui peut être comparée à celle où Perceval entre chez le Roi Pêcheur :

Perceval

Et mi la sale, sor un lit,/Un bel prodome seoir vit, /Qui estoit de chenes  
meslez ; /Et ses chiés fut anchapelez /D'un sebelin noir come more, /A une  
porpre vox desore, /Et d'itel fu sa robe tote.<sup>483</sup>

Perceforest

Mais il vey tresbien qu'a ung coin de la sale avoit couche couverte de drap  
de soye, tant riche qu'a merveilles. Et pardessus cette couche seoit un  
chevalier de moult bel eage, vestu de drap d'or representant qu'il estoit roy  
d'aucun royaume<sup>484</sup>

Bien que le texte de Chrétien de Troyes insiste sur la richesse de la coiffe du Roi Pêcheur et celui de *Perceforest* sur la beauté des draps de la couche et du vêtement du roi Gadiffer, on reconnaît la même insistance sur la beauté de l'homme dans la salle et sur le fait qu'il soit d'âge mûr, sur le grand prix de l'étoffe (« *sebelin* », « *soye* ») et sur l'intensité de la couleur du tissu (« *d'or representant qu'il estoit roy d'aucun royaume* », « *noir comme more* »). On pourrait cependant souligner le caractère très commun de ce genre de descriptions qui permettrait le rapprochement de n'importe quel texte dans lequel un chevalier est invité par un seigneur.

---

CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.769, v.3380-3385.

<sup>483</sup> Traduction : « Au milieu de la salle, sur un lit, il vit assis un bel homme de noble apparence/ aux cheveux poivre et sel./ Ils étaient couverts d'une coiffe/ d'une zibeline noire comme une mûre, /entourée d'un ruban de pourpre / et toute sa tenue était faite de la même façon. »

CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.762, v.3085-3091.

<sup>484</sup> Traduction : « Mais il distingua nettement dans un coin de la salle un lit couvert d'un drap de soie, magnifiquement orné. Sur ce lit était assis un chevalier dans la force de l'âge, vêtu d'un drap d'or montrant qu'il était souverain de quelque royaume. » (III, 2, p.43, 954-958).

Pourtant lorsque chacun des deux chevaliers se présente aux rois, les réponses données par les deux souverains sont frappantes de similitude. En effet, les deux rois étant blessés, ils ne peuvent se lever pour saluer le chevalier qui se tient devant eux et chacun des deux s'en excuse :

*Perceval*

« Amis, ne vos soit grief /Se ancontre vos ne me lief, /Que je n'an sui pas aeisiez.<sup>485</sup> »

*Perceforest*

« Sire chevalier, dist le seigneur, vous soiez le bien venu, et se je ne me lieve point à l'encontre de vous, ne vous desplaise, car je n'en suis point bien aisé.<sup>486</sup> »

La suite du dialogue n'est pas exactement la même mais elle présente des points de similitude au niveau de la structure : Estonné/Perceval demande au roi de ne pas se lever et celui-ci lui demande de s'asseoir à ses côtés. Quand Estonné peut enfin approcher le roi, il ne le reconnaît pas alors qu'il est le vassal de Gadiffer, tout comme Perceval ne reconnaît pas dans le seigneur qu'il voit assis sur son lit le pêcheur qu'il avait rencontré un peu plus tôt. Estonné, qui était sans nul doute enchanté par la Reine Fée, ne parvient à identifier son seigneur que lorsque celui-ci révèle son identité (« *Incontinent que Estonné eut entendu les parolles du seigneur, il lui vint tantost en advis que c'estoit le roy Gadiffer, sy le commença a regarder au viaire et le reconnut*<sup>487</sup> »). De la même façon, Perceval ne semble comprendre que l'homme qu'il a vu pêcher est le même que celui qui l'accueille pour dîner que lorsque sa cousine le lui dit<sup>488</sup>.

Ce parallèle fait entre le Roi Méhaigné et le Roi Pêcheur permet à l'auteur du *Perceforest* de reprendre un personnage important de la littérature arthurienne et de l'enrichir en y ajoutant cette fois des connaissances liées à la maladie mélancolique et à l'influence et aux attributs de Saturne. Roi civilisateur, il est aussi un roi paralysé dont la blessure le place tout autant sous le signe de Saturne que la vigne sous laquelle il a été couronné.

---

<sup>485</sup> Traduction : « Mon ami, ne soyez pas offensé, si je ne me lève pas pour aller à votre rencontre, c'est que je ne me meus pas facilement. »

CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.762, v.3017-3019.

<sup>486</sup> Traduction : « Seigneur chevalier, dit le roi, soyez le bienvenu ! Ne soyez pas offensé si je ne me lève pas pour aller à votre rencontre, c'est que je ne me meus pas facilement. » (III, 2, p.43, 969-972).

<sup>487</sup> Traduction : « Dès qu'Estonné eut entendu les paroles du seigneur, il lui vint soudain à l'esprit que c'était le roi Gadiffer. Il commença à scruter son visage et le reconnut » (III, 2, p.44, 995-998).

<sup>488</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.772, v.3496-3506.

Le mal mélancolique semble alors être contagieux : si c'est lors du couronnement du roi saturnien Gadiffer que Péléon tombe malade et devient un fou mélancolique, la déclaration de la maladie du chevalier précède de peu la blessure du roi écossais. De la même façon, la maladie du roi Perceforest est provoquée par une série de mauvaises nouvelles, dont la première est justement la disparition de son frère Gadiffer lors d'une chasse au sanglier.

### 1.1.3. Perceforest, du songe mélancolique à la vision chrétienne

Ce qui provoque la maladie du roi d'Angleterre, c'est en fait l'annonce de trois mauvaises nouvelles successives : la blessure de son frère, le roi Gadiffer d'Ecosse, l'assassinat de son beau-frère (et la maladie de sa sœur venue le lui annoncer) et surtout la mort d'Alexandre le Grand qui avait permis à Perceforest d'accéder au trône d'Angleterre et que le souverain chérissait tout particulièrement. Ces trois événements sont annoncés de façon détournée dans un songe de Perceforest la nuit qui précède la catastrophe. Or, l'une des caractéristiques du mélancolique, que nous avons précédemment évoquée, est son angoisse permanente qui se manifeste par des songes ou des visions causés par sa peur de l'avenir. Si on reprend l'ouvrage de P. Dandrey sur la mélancolie on retrouve cette angoisse du malade parmi d'autres : « crainte, tristesse, visions terribles et illusions opiniâtres, insomnie et cauchemars, maigreur, vertiges, flatuosités et éructations<sup>489</sup> ».

Le roi Perceforest fait justement deux rêves lors de sa maladie : le premier précède sa mélancolie et le second précède sa guérison. Le premier rêve se compose de trois parties importantes, annonçant chacune les trois malheurs qui s'apprêtent à s'abattre sur le roi. Avant de les détailler il est important d'examiner le contexte dans lequel ils apparaissent : le roi et la reine attendent l'arrivée de leurs invités à un tournoi qu'ils organisent. Alors que la reine va à la rencontre des nouveaux arrivants, le roi va dormir. Son attitude lors de cette fête diffère entièrement de celle de la fête du Dieu Souverain par exemple, lors de laquelle le roi et la reine s'empressent d'accueillir ensemble leurs invités<sup>490</sup>, Perceforest accompagnant ses chevaliers jusque dans la grande salle pendant qu'Ydorus présente à leurs épouses de riches vêtements. Ce sommeil qui ne lui est pas habituel annonce un songe également extraordinaire. Une fois endormi, le roi s'imagine nu, joyeux et chantonnant sous un grand laurier qui apparaît soudainement. Ce début de rêve n'est pas sans rappeler celui de Nabuchodonosor, au chapitre

---

<sup>489</sup> DANDREY, Patrick, *Op. cit.*, p.293.

<sup>490</sup> « *Le roy et la royne marcherent avant vers le portail du palais, mais ils ne se sceurent pas tant haster que le gentil roy Lucidés et sa compaigne ne montassent les degrets.* » (IV, 1, p.5, 92-95).

4 du *Livre de Daniel*, qui voit apparaître au-dessus de sa couche un immense arbre couvert de fruits et d'oiseaux jusqu'à ce qu'un ange descende du ciel et ordonne que l'arbre soit coupé. Douze mois après que ce rêve a été interprété par Daniel, qui annonce à Nabuchodonosor qu'il devra quitter la société des hommes et vivre comme une bête s'il ne renonce à son orgueil, une voix lui répète la prophétie et

Au même instant la parole s'accomplit sur Nebucadnetsar. Il fut chassé du milieu des hommes, il mangea de l'herbe comme les boeufs, son corps fut trempé de la rosée du ciel; jusqu'à ce que ses cheveux crussent comme les plumes des aigles, et ses ongles comme ceux des oiseaux. (*Livre de Daniel* 4 :33).

On remarquera au passage l'état de sauvagerie dans lequel sombre Nabuchodonosor, rappelant la pilosité excessive d'Owein ou de Péléon. Tout comme le roi du *Livre de Daniel*, Perceforest voit apparaître en rêve, non un ange mais un homme ancien, très certainement l'ermite Dardanon, prêtre du Dieu Souverain qui lui transmet un avertissement divin : « *ne doibt trop hault chanter qui au coeur a leesse, car grant leesse aucunefois pou dure, ne pour perte prendre trop grant tristesse, car par tristreur meurt l'homme de mort moult sure*<sup>491</sup> ». Le message inscrit sur le rouleau incite le roi à la mesure en ne cédant pas inconsidérément à une trop grande joie ou à une trop grande tristesse. Cette phrase permet alors au roi de supporter les deux attaques qu'il subit dans la suite de son rêve : celle du lion qui lui arrache le bras droit et celle du griffon qui emporte son bras gauche.

En effet la réaction du roi après chacune de ces agressions suit l'enseignement apporté par l'ermite. Après la première agression où il perd son bras droit le roi se dit à lui-même qu' « *on ne se doibt pas trop esjoir en sa leesse*<sup>492</sup> » ce qui correspond à la première partie de l'avertissement du vieil homme de son rêve (« *ne doibt trop hault chanter qui au coeur a leesse* »). De la même façon, après la deuxième agression où c'est le bras gauche qui est arraché, le roi se répète que « *voirement n'est leesse fors celle qui tousjours dure, car il n'est homme vivant tant bien fortuné qui n'ait plus d'amer en ceste mortelle vie que de doux*<sup>493</sup> » ce qui renvoie à la deuxième partie des conseils qu'il a reçus du vieillard (« *grant leesse aucunefois pou dure* »). Cependant, le comportement du souverain change lors de la troisième attaque, pendant laquelle un léopard venu d'Orient se jette sur lui et lui attrape la tête entre ses crocs.

---

<sup>491</sup> II, 1, par.144, 29-33.

<sup>492</sup> II, 1, par.145, 13-14.

<sup>493</sup> II, 1, par.146, 2-5.

Lorsque le léopard tente d'arracher la tête du roi celui-ci « *ne peult il porter en pascience*<sup>494</sup> » et s'éveille en hurlant, ce qui montre que les avertissements de l'homme ancien ne sont pas pris en considération jusqu'au bout, préfigurant les malheurs à venir. La scène n'est pas non plus sans nous rappeler un autre épisode qui met en scène le rêve prémonitoire d'un roi, celui des trois songes d'Arthur dans le *Lancelot-Graal*. Alors qu'il vient de prendre la décision de rentrer à Camaalot, Arthur passe une dernière nuit à Carduel :

Mais une grant merveille la nuit li avint, car il sonja que tuit li chevol li chaoient de la teste et tuit li poil de la barbe ; si en fu mout espoentez, et par ce demora encores en la vile. A la tierce après li ravint que il sonja que tuit li doi li chaoient des mains sanz les poces. [Et lors fu mout plus esbaïs que devant. Et en l'autre tierce nuit resonja que tuit li doit des piez li chaoient sanz les poces]. Et lors fu plus esbahiz que devant, se lo dit a son chapelain. « Sire, fait il, ne vos chaut, car songes est noianz »<sup>495</sup>

Bien que les trois rêves d'Arthur soient différents de celui de Perceforest, on retrouve dans le songe du second, trois attaques qui le laissent mutilé et qui correspondent aux trois rêves dépouillant successivement Arthur de ses poils, de ses doigts et de ses orteils. Les deux rois sont également en proie à une inquiétude grandissante : si Perceforest se réveille en hurlant parce qu'il ne peut supporter sa troisième mutilation, Arthur est plus « *esbahiz* » par son dernier rêve que par les deux précédents. Sa stupéfaction le pousse à demander conseil à son chapelain qui le rassure en affirmant le peu d'importance qu'il faut accorder aux rêves, tout comme Le Tors au livre IV, quand Estonné lui fait part de son inquiétude après un rêve où il s'est vu être assassiné : « *le saige dist qu'on ne doit point prendre garde aux songes ne aux visions qui viennent aucunement au devant en dormant, soit de nuit ou de jour*<sup>496</sup> ». La mort d'Estonné qui suit de peu ce songe tout comme la maladie de Perceforest qui se déclare peu après sa vision montrent pourtant la présence de rêves prémonitoires dans le roman.

Lorsque Perceforest se réveille en hurlant, sa femme se précipite à son chevet et le roi, comme Arthur à son chapelain, lui raconte le rêve qui l'a tant effrayé. Sa femme lui conseille alors de ne pas donner de crédit à son songe (« *Sire, de songe ne vous chaille, car l'en n'en doit curer, car, se Dieu plaist, il s'avertira a bien*<sup>497</sup> ») livrant une réponse tout aussi sceptique que celle du chapelain, quoiqu'elle comporte un aspect chrétien (« *laissez convenir la volenté aux*

---

<sup>494</sup> II, 1, par.146, 9.

<sup>495</sup> ANONYME, *Lancelot du Lac*, [F. Mosès], Paris, Livre de Poche, 1991, p.692.

<sup>496</sup> IV, 1, p.164, 33-36.

<sup>497</sup> II, 1, par.147, 2-4.

*dieux doucement en remerciant le Dieu Souverain, et il amoindrira vostre paine*<sup>498</sup> ») absent dans le passage du *Lancelot Graal* et qui n'est pas sans rappeler l'avertissement lancé par Daniel à Nabuchodonosor qui reproche au roi son trop grand orgueil (« *ainçois devez penser que c'est exemple a vous chastoier que ne montez en trop grant orgueil pour vostre seignourie*<sup>499</sup> »). Rassuré par sa femme, Perceforest reprend son rôle de roi et se rend à sa fête, au cours de laquelle il apprend les nouvelles qui le feront sombrer dans la mélancolie. Comme dans son rêve prémonitoire, on voit une progression dans les réactions du roi : s'il parvient à maîtriser seul sa douleur à l'annonce de la disparition de son frère<sup>500</sup>, il a besoin de deux soutiens lorsqu'un messager le prévient que sa sœur, la reine d'Inde, est mourante et que son beau-frère a été assassiné, celui de la reine d'Angleterre et celui de la prière<sup>501</sup>. La prière est ici une démonstration de l'acceptation des décisions divines tandis que les conseils de la reine sont une exhortation à tenir son rang de roi, ce qui permet à Perceforest d'éviter à ce moment-là une faute à la fois politique et chrétienne. C'est cette même résignation devant les arrêts divins que l'on retrouve dans les conseils de Perceforest à sa sœur malade et qui viennent souligner l'importance de se conformer à la volonté divine<sup>502</sup>, d'accepter la fugacité des possessions matérielles<sup>503</sup> et la finitude humaine<sup>504</sup>. Un élément important s'ajoute à ses conseils : le risque de sombrer dans la douleur au point de perdre son *sens*, lequel ne pourrait être rendu que par l'intervention divine. Ainsi la connaissance de la médecine, comme dans le cas de Péléon, ou même de la magie, comme dans celui d'Yvain, ne suffirait pas à rendre sa raison à celui qui l'a complètement perdue. Ce n'est d'ailleurs que lorsque le roi est assuré « *que le sens qui en elle estoit avoit dominacion sur son meschief*<sup>505</sup> » qu'il quitte le chevet de sa sœur. On voit ici que contrairement à Perceforest qui ne peut écouter les conseils de l'homme ancien jusqu'au bout et accepter la perte de sa tête en rêve, tout comme il est sourd à ceux de sa femme et incapable d'accepter la perte d'Alexandre dans la réalité, la reine d'Inde écoute les conseils de son frère et c'est sa résignation à la volonté divine qui empêche sa raison d'être dominée par la douleur.

---

<sup>498</sup> II, 1, par.147, 4-6.

<sup>499</sup> II, 1, par.147, 7-9.

<sup>500</sup> II, 1, par.160-161, 9-16 et 1-5.

<sup>501</sup> II, 1, par.164-165, 8-13 et 1-8.

<sup>502</sup> « *Ma belle soeur, nudz venismes sur terre et nudz y retournerons quant il plaira au Souverain Createur.* » (II, 1, par.169, 4-5).

<sup>503</sup> « *Et pour Dieu, ne prenez si a coeur la perte que vous avez receue que les biens et les sens qui sont en vous en soient empiriez, car s'il estoit ainsi, dont porriez vous dire que vous avriez perdu. Car qui pert ses sens, il pert ce que nul ne puet rendre fors le Createur de tout par miracle* » (II, 1, par.169, 15-19).

<sup>504</sup> « *Ma chiere soeur, ne plourez ce que ravoit ne poez. Car deslors que vous l'eustes a mary pouiez vous sçavoir et penser qu'il morroit et que pour homme mortel l'en le vous livra, et vous a luy pour femme mortelle, et encore poez vous mieulx valoir qu'il soit mort devant que vous.* » (II, 1, par.171, 4-13).

<sup>505</sup> II, 1, par.172, 2-4.

Une fois parti du chevet de sa sœur, Perceforest se rappelle de son rêve et s'inquiète de l'avenir<sup>506</sup>, ce qui est l'un des premiers symptômes de l'apparition de la mélancolie. Ceux-ci annoncent la maladie de Perceforest qui se déclare immédiatement lorsque lui parvient la nouvelle de la mort d'Alexandre. En effet, il y a une très grande différence entre les réactions qui ont lieu après les deux premières nouvelles et celle qui suit la mort d'Alexandre, laquelle montre une incapacité du roi à soutenir la douleur. Ce chagrin extrême marque son refus, dans ce dernier cas, de se conformer à l'ordonnance divine. Malgré les conseils de la reine, qui comprend la fin du songe du roi (« *Or vueilliez noter et contrepenser les parolles que l'ancien homme vous dist par son rolle*<sup>507</sup> ») et souligne la valeur du conseil du vieil homme dans son rêve, surtout pour la troisième nouvelle (« *car ore en est le besoing*<sup>508</sup> »), Perceforest persiste à s'enfoncer dans la tristesse (« *or m'en laissez ester a tant*<sup>509</sup> »). Or, la persistance dans la mélancolie et la complaisance dans cette maladie étaient justement considérées comme un péché mortel :

La maladie de l'âme, si la volonté y a consenti, sera considérée comme un péché et appelle une punition divine, tandis que la maladie du corps, loin d'entraîner une sanction dans l'au-delà, représente une épreuve méritoire<sup>510</sup>.

Ainsi c'est la persistance de Perceforest dans son état mélancolique, malgré les conseils de la reine et des chevaliers, qui fait que la maladie n'atteint pas seulement le corps, mais également l'âme. A la différence de Péléon qui peut retrouver sa raison et son entendement par les soins médicaux de Dache, Perceforest, dont la folie est un châtement divin, ne peut guérir que par un miracle, comme il l'a dit lui-même à sa soeur (« *car qui pert ses sens, il pert ce que nul ne puet rendre fors le Createur de tout par miracle*<sup>511</sup> »).

La dévastation du royaume à cause de la mélancolie de son souverain est un motif que l'on peut également retrouver dans *le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. En effet, lorsque Perceval rencontre le Roi Pêcheur, celui-ci se trouve dans la même position que Perceforest qui

---

<sup>506</sup> « *Lors luy souvint du songe qu'il avoit songié le jour de devant et dist a luy mesmes que voirement ne se doibt nul fort resjoir en sa prosperité ne en sa grandeur, car tel est au matin riche qui au soir est povre et tel rit au soir qui au matin de meschief larmoie. "Bien voy que mon songe se tourne du tout encontre moy, car je pense que le lyon qui m'esracha le dextre bras signifie la perte de mon chier frere, dont a ce lez je suy trop descouvert. Et le griffon qui m'esracha le senestre bras signiffie bien la perte de ma soeur, car ou roy d'Ynde avoie ung bon amy. Mais trop redoubte l'aventure du luppard qui la teste m'esrachoit du corps, car la signiffiance ne m'est encore advenue, qui fait moult a doubter".* » (II, 1, par.172, 11-24).

<sup>507</sup> II, 1, par.178, 8-10.

<sup>508</sup> II, 1, par.178, 10.

<sup>509</sup> II, 1, par.178, 11.

<sup>510</sup> STAROBINSKI, Jean, Cité par DANDREY, Patrick. *Op. cit.* p.552

<sup>511</sup> II, 1, par.169, 18-19.

a « *la main a sa masselle* » lorsqu'il apprend la mort d'Alexandre puisqu'on nous dit que « *appoiiez fu desor son cote*<sup>512</sup> ». La conséquence de la faute de Perceval est que le royaume du roi Pêcheur sera dévasté pendant encore de longues années :

« Et sez tu qu'il an avandra/Del roi qui terre ne tandra/Ne n'iert de ses plaies  
gariz ?/Dames en perdront lor mariz,/Terres an seront essilliees/Et puceles  
desconseilliees,/Qui orfelines remandront,/Et maint chevalier an morront  
;/Tuit cist mal avandront par toi.<sup>513</sup> »

Le même malheur s'abat sur le royaume d'Angleterre et les sujets de Perceforest pendant les dix-huit ans que dure sa maladie. Lorsque le narrateur, après plusieurs digressions, continue son récit de la mélancolie du roi, il commence par une prière à Dieu qui montre toute la différence entre le cas de Péléon et celui du souverain anglais : l'un peut être soigné par la médecine, tandis que celle-ci est inefficace dans le second cas.

Ha ! Vray Nourrecier en vraye amour, ainsi en ouvrez vous. Car quant l'homme est cheu en pechié par ignorance de vous vraiment congnoistre, vous luy envoyez et portez le grain, c'est-à-dire vostre grace, pardevant luy, aucuneffois ainchois qu'il le requiere, par fait ou par exemple, pour avoir medecine de sa deffaulte, ainsi qu'il apparut de fait sans requerre ou gentil et excellent roy Percheforest, roy d'Angleterre, qui, par amour desordonnee qu'il eut envers le gentil roy Alexandre, s'ala embronchier ensubite melancolie, dont il fut desvoyé et son paÿs aussi jusques a ung temps que vous luy envoiastes vostre grace par l'exemple d'un songe, si comme vous orrez cy après<sup>514</sup>.

Le caractère « *desordonnee* » de l'amour que porte le roi à Alexandre semble être la clé pour comprendre la maladie incurable du souverain. Qualifiant un comportement immoral et incontrôlé, le terme vient signifier le caractère excessif de l'attachement du roi anglais pour

---

<sup>512</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Op. cit.*, p.762, v.3092.

<sup>513</sup> Traduction : « Sais-tu ce qui résultera/ de ce que le roi ne gouvernera plus sa terre/ de ce que ses plaies ne seront pas guéries ?/ Les dames en perdront leurs maris,/ les terres en seront dévastées,/ les jeunes filles abandonnées à elles-mêmes/ parce qu'elles seront orphelines/ et nombre de chevaliers en mourront ;/ Tout ce mal adviendra par ta faute. »

CHRETIEN DE TROYES, *Op.cit.*, p.272, v. 4675-4683.

<sup>514</sup> Traduction : « Ha ! Vrai Nourricier, vous agissez ainsi mû par un vrai amour. Car lorsque l'homme est tombé dans le péché à cause de son ignorance qui l'empêchait de vous reconnaître, vous lui envoyez et vous lui portez le grain, c'est-à-dire votre grâce, au-devant de lui, parfois avant qu'il ne le demande, par une action ou une révélation, pour le soigner de sa maladie, de la même façon qu'il apparut de fait au noble et éminent roi Perceforest, roi d'Angleterre, sans qu'il ne le demandât, lequel à cause de l'amour excessif qu'il avait pour le noble roi Alexandre, sombra dans une soudaine mélancolie, qui fut un grand malheur et pour lui et pour son pays jusqu'à ce que vous lui envoyassiez votre grâce à travers un songe, que vous connaîtrez un peu plus tard. » (II, 1, par.398, 8-22).



celui qui l'a couronné et qui le détourne de Dieu puisqu'il refuse de se plier aux volontés divines. La mélancolie du roi semble être en fait un cas d'acédie puisque son comportement se caractérise par un ennui et un dégoût de toutes choses ce qui correspond à la définition de Thomas d'Aquin : « *est quaedam tristitia aggravans, quae scilicet ita deprimit animum hominis ut nihil ei agere libeat*<sup>515</sup> ». Thomas d'Aquin considère l'acédie comme une maladie de l'âme, une tristesse spirituelle responsable des péchés de celui qui s'y laisse aller. Si cette notion est distincte de la mélancolie, elles sont toutes deux peu à peu confondues à partir du XIII<sup>e</sup> siècle comme on peut le voir dans le traité *De Virtutibus* de Guillaume d'Auvergne qui, après avoir défini l'acédie comme « *fastidium spiritualis boni*<sup>516</sup> » la caractérise par une « *fumo melancolico*<sup>517</sup> », confondant par là les deux concepts. Ainsi Perceforest est puni d'être resté sourd aux décrets divins et d'avoir négligé les biens spirituels au profit de son affection temporelle pour Alexandre en étant frappé de mélancolie : son dégoût du spirituel (acédie) se change en une maladie (mélancolie) qui le détourne de son rôle temporel.

Le premier rêve de Perceforest ne peut donc plus être considéré comme un simple rêve prémonitoire ou un symptôme d'une maladie humorale. Son interprétation chrétienne et la référence possible au livre de Daniel en font une véritable vision chrétienne.

Sa guérison est annoncée comme sa maladie l'a été, par un rêve qui pousse cette fois le roi à aller consulter l'ermite Dardanon. Si le premier rêve se situait dans un contexte qui le liait à la mélancolie humorale, puisqu'il suit de près la maladie de Péléon et la blessure de Gadiffer, le second apparaît dans un contexte chrétien. En effet, le chapitre qui précède celui de la guérison du roi met en scène Zéphir s'amusant aux dépens d'Estonné qui le maudit. Zéphir explique alors au chevalier furieux que le jugement de Dieu étant infiniment juste, il ne peut souhaiter que la peine de l'ange déchu soit aggravée et que seul Dieu peut décider de la pénitence à suivre. Le chapitre qui suit s'ouvre sur cette prière de remerciement adressée au Dieu Souverain, montrant la toute-puissance de la grâce divine. C'est donc dans ce contexte que Perceforest fait son deuxième rêve. Si l'on n'en connaît pas immédiatement le contenu, l'un des indices du rétablissement prochain du roi est la précision du changement de saison :

---

<sup>515</sup> Traduction : « c'est un état de tristesse extrême, qui pèse tant sur l'âme de l'homme qu'il ne ressent aucun désir de faire quoique ce soit ».

THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, établissement du texte d'après l'édition Leonine, Rome, 1895, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup> q. 35 a. 1 co, édition électronique, E. Alarcón, 2000, <http://www.corpusthomicum.org/sth3034.html>.

<sup>516</sup> Traduction : « un dégoût des biens spirituels »

GUILLAUME D'AUVERGNE, *Opera Omnia, De Virtutibus*, Rouen, E. Couterot, 1674, chap.XVII, p.174.

<sup>517</sup> Traduction : « par une fumée mélancolique »

GUILLAUME D'AUVERGNE, *Idem*.

En icellui temps qui estoit moult désiré, que yver le froit prent congié a esté,  
que toute rien se tire a sa nature, prés raverdissent, ces oyseletz commencent  
a chanter<sup>518</sup>

Le retour du printemps marque la fin de la période mélancolique de l'année ce qui montre encore une fois le mélange entre la maladie humorale et la maladie spirituelle. Si le songe annonce sa guérison, celle-ci n'est pas effective lorsque Perceforest entreprend son voyage puisqu'à son réveil il monte à cheval sans revêtir son armure royale, ce qui montre symboliquement qu'il n'a pas encore retrouvé sa fonction de roi.

Il part ensuite dans la forêt à la recherche de l'ermite Dardanon qu'il a vu lui faire signe en rêve et c'est au cours de ce voyage et de ses différentes rencontres que les symptômes de sa maladie sont à nouveau mis en évidence. Un vieillard (qui est peut-être Zéphir déguisé ?) lui affirme par exemple qu'il n'hésiterait pas à punir et tuer le roi pour son mauvais comportement s'il le tenait devant lui, ce à quoi Perceforest répond :

« Sire ce ne suis je pas. Ne vous courroucez a moy. » Et le preudomme  
respondy : « Aussi n'est ce mie responce de roy. Va ou tu dois aller. Le Dieu  
de Nature te voeuille conforter ! » A ces mots, le preudomme s'esvanuy<sup>519</sup>.

La lâcheté de la réponse du roi correspond bien à cette peur permanente des mélancoliques, qui pousse Perceforest à fuir sans cesse. Il s'enfuit d'abord lorsque des femmes lui refusent de la viande après avoir reconnu à sa « *langue fozonoise*<sup>520</sup> » son appartenance à la cour du roi d'Angleterre auquel elles reprochent son abandon des terres anglaises et il se laisse maltraiter par deux mauvais chevaliers qui lui volent son cheval.

Ce comportement qui n'est pas, comme le souligne le *preudomme* qu'il rencontre, celui d'un roi, montre bien que le songe de Perceforest n'est pas suivi d'une guérison immédiate : puisque cette mélancolie est un châtement divin sanctionnant l'impiété du roi, coupable de ne pas s'être soumis au décret du Dieu Souverain et de s'être complu dans sa tristesse, celle-ci ne peut pas être guérie avant que le roi n'arrive au seul temple consacré au dieu chrétien, celui du Dieu Souverain.

---

<sup>518</sup> Traduction : « En ce temps tant attendu, où l'hiver glacial laisse la place à l'été, où chaque chose essaie de se réaliser, où les prés verdissent, où les oiseaux entonnent leur chant. » (II, 1, par.399, 1-4).

<sup>519</sup> Traduction : « “Seigneur, je ne suis pas cet homme. Ne vous en prenez pas à moi.” Le respectable vieillard répondit : “C'est pour cela que ce n'est pas une réponse de roi. Va là où tu dois aller. Que le Dieu de Nature te donne du courage !” A ces mots, le noble personnage disparut. » (II, 1, par.404, 12-15).

<sup>520</sup> II, 1, par.406, 4.

Devant ce temple, un lion apparaît au roi. Terrifié, celui-ci est totalement paralysé et se laisse aller à deux signes de la terreur mélancolique : les larmes (« *sy prist moult fort a plourer*<sup>521</sup> ») et la lâcheté (« *le roy veyt qu'il n'oseroit aller avant pour le lyon qui l'entree gardoit*<sup>522</sup> »). C'est à ce moment-là qu'il fait une prière au Dieu Souverain afin qu'il lui vienne en aide, et c'est la première fois que le roi prie depuis le début de sa mélancolie : « *Ha ! Dieu sur toute creature, ayez mercy de moi !*<sup>523</sup> » Cette prière, première marque de sa piété retrouvée, provoque la disparition du lion. Perceforest entre alors dans le temple mais il est cloué au sol par un des glaives suspendus au plafond comme lors de sa première visite. En effet, au livre I, le roi avait commencé à prier les dieux païens, ce qui avait provoqué la chute des glaives. C'est ici son péché et son manque de repentance qui le clouent au sol de ce lieu sacré. Là encore le roi appelle le Souverain Dieu à son secours :

Adont luy revint partie de son sens et incontinent dist : « Ha ! Roy des roys, Createur de toute creature, ayez pitié de moy, qui suy l'une de tes petites creatures ! Meffait ay envers toy. Mercy te prie, repentant et appareillié de moy amender ! »<sup>524</sup>

La prière du roi et le recouvrement partiel de sa raison arrivent de façon presque simultanée (« *adont luy revint partie de son sens et incontinent dist* »). La guérison de Perceforest se fait à l'intérieur du temple, au fur et à mesure qu'il fait démonstration de sa foi et qu'il reconnaît ses fautes (« *Meffait ay envers toy*»). Elle est complète lorsqu'arrive l'ermite Dardanon :

Car bien luy sembla, puis qu'il l'eut veu, que on ostat pardevant sa memoire aussi comme une courtine qui luy destournoit la veue et congnoissance du mal et du bien, et tantost passerent avant Sens et Discrecion du discerner. Et quant Mémoire les veyt, elle leur fist sy grant feste que le roy se perçoit, sy luy fut bien advis qu'il fust devenu ung autre homme. Adont eut grant merveille de luy mesmes<sup>525</sup>.

---

<sup>521</sup> II, 1, par.415, 4.

<sup>522</sup> II, 1, par.415, 1-2.

<sup>523</sup> II, 1, par.415, 6.

<sup>524</sup> Traduction : « Alors une partie de sa raison lui revint et immédiatement il dit : ‘Ha ! Roi des rois, Créateur de toute créature, aie pitié de moi, qui suis l'une de tes faibles créatures ! J'ai méfait envers toi. J'implore ta pitié, repenti et prêt à m'amender !’ » (II, 1, par.416, 3-7).

<sup>525</sup> Traduction : « Car il lui semblait bien, depuis qu'il l'avait vu, qu'on avait ôté de devant sa mémoire, comme un rideau qui détournait sa vue et sa connaissance du bien et du mal, et immédiatement il retrouva sa raison et la sagesse de son discernement. Quand la mémoire lui revint, elle se manifesta avec tant de puissance que le roi recouvra la raison, et il lui sembla être devenu un autre homme. Alors il fut consterné par lui-même. » (II, 1, par.416, 17-24).

On reconnaît dans la métaphore de la *courtine* tombée devant les yeux du roi une représentation de cette caractéristique du mélancolique dont parlait Bernard de Gordon, celle d'avoir la vue obscurcie par la bile noire. Mais le fait de lever la *courtine* obscurcissant la vue du roi et d'éclairer sa raison renvoie ici au Dieu Souverain, que Perceforest lui-même a identifié à la lumière. Et c'est justement la lumière qui se fait dans l'esprit du roi (« *son sens se fut resclarcy*<sup>526</sup> »). Le passage n'est pas sans rappeler celui du livre I où Alexandre demande au gardien du temple la raison du dispositif de l'entrée qui semble être fait pour piéger les visiteurs. Le gardien lui révèle alors que c'est sa mécréance qui obscurcit sa vue, comme nous l'avons dit précédemment. L'aveuglement du roi a donc tout aussi bien une origine humorale que spirituelle, montrant encore une fois le mélange entre l'acédie et la mélancolie.

Ainsi, il est intéressant de constater que malgré plusieurs références à la mélancolie telle qu'elle est décrite dans les traités de médecine, ce qui la montre donc comme une simple maladie, la guérison de la mélancolie du roi ne peut se faire que par la volonté divine et non le savoir humain. Il est par ailleurs évident que la mélancolie qui touche Péléon n'est pas la même que celle de Perceforest. Certes le roi fuit la compagnie et ne parle que pour dire des *nicetez* mais c'est le comportement que Péléon a lorsqu'il est lui-même en compagnie des hommes. Jamais la mélancolie de Perceforest ne prend la forme de celle du sauvage Péléon, pas même lorsqu'il quitte son château et s'enfonce dans la forêt pour trouver Dardanon. Ni chasse, ni nourriture crue et encore moins de pilosité animale ne viennent signaler la maladie du roi. Certains de ses comportements sont même en totale opposition avec ceux de Péléon. Si le chevalier, comme nous l'avons dit, montre à son hôtesse un appétit extraordinaire, au point d'aller manger avec ses domestiques, le roi, lui, s'illustre par sa modération et ses manières nobles pendant le repas malgré la faim qui le tenaille :

Or advint que quant le roy eut assez mengié et beu, Frazze le mist a raison,  
qui volentiers l'avoit regardé a son mengier pour ce qu'il s'y estoit si  
noblement maintenu. Sy pensa bien qu'il venoit de bon lieu.<sup>527</sup>

Cependant, il faut rappeler ici que le chevalier s'est enfui du château du roi anglais après avoir volé l'armure et le cheval de Perceforest (qui est lui déjà parti, désarmé et sur un autre cheval, rendre visite à l'ermite Dardanon dans l'espoir de guérir) parce qu'il poursuit la mule sans frein : « *Sy fut la royne toute courroucee de ce que le chevalier emportoit les armes de son*

---

<sup>526</sup> II, 1, par.417, 2.

<sup>527</sup> Traduction : « Quand le roi eut assez mangé et bu, Frazze l'interrogea, elle qui l'avait regardé manger avec beaucoup de plaisir parce qu'il s'y était tenu de façon très noble. Elle pensa alors qu'il était de haute naissance. » (II, 1, par.413, 1-4).

*seigneur et emmenoit son bon cheval*<sup>528</sup> ». Le fait de revêtir ainsi l'armure du roi à un moment-clé du roman en fait un avatar de Perceforest et explique pourquoi Péléon prendrait sur lui une partie des caractéristiques du mélancolique qui ne s'accorderait pas avec le personnage du roi d'Angleterre. Cela explique également pourquoi Péléon annonce la guérison de Perceforest lorsqu'il est soigné par Dache et la fête de la Revenue qui va être organisée par le souverain, alors même qu'il ne l'a pas rencontré depuis son départ du château et qu'il n'a aucun moyen de savoir que le roi est guéri, la nouvelle n'étant pas encore parvenue au Chastel d'Estain. Cette scène a retenu notre attention lorsque Dache annonce d'abord la tenue d'une fête pour célébrer la guérison de Péléon le « *.XIIIe. jour de may*<sup>529</sup> » et que c'est lors de cette fête que Péléon annonce :

Une feste vous vueil noncier ou toute proesse sera esveillee, qui long temps  
a dormy, car une maladie a tenu le gentil roy Percheforest tout le terme que  
vous avez esté en ce chastel.<sup>530</sup>

Le paragraphe suivant fixe la date de la fête au « *derrain jour de may* ». Les dates précises sont assez rares dans le *Roman de Perceforest* et la mention du « *.XIIIe. jour de may* » est remarquable. De plus, le fait que Péléon parle de la guérison du roi alors qu'il ne peut pas savoir que le roi est guéri et le fait que cette annonce fasse suite aux épisodes mélancoliques de Péléon, Gadiffer et Perceforest, laissent deviner un passage important sur le plan symbolique. La date du 14 mai ne correspond qu'à quelques fêtes païennes qui n'ont rien à voir avec le contexte du roman ou dont le sens est trop obscur, même dans l'Antiquité, pour avoir été utilisé par l'auteur, ce qui laisse penser qu'il faudrait plutôt se tourner vers la liturgie chrétienne. En effet, lorsque Perceforest organise au livre IV la Fête du Dieu Souverain, il insiste particulièrement sur le fait que celle-ci aura lieu quand le soleil sera « *en son plus hault signe* » ce qui en fait une référence très claire au solstice d'été et sans doute à la Saint Jean. De la même façon, nous avons pensé que la Fête de la Revenue, qui célèbre le retour du *sens* de Perceforest, pourrait être une façon détournée pour l'auteur d'introduire la fête de la Pentecôte qui célèbre la descente du Saint Esprit sur Terre et le début de l'évangélisation. Son omniprésence dans les romans arthuriens montre bien d'ailleurs son importance dans le calendrier chrétien littéraire<sup>531</sup>. Le problème est

---

<sup>528</sup> II, 1, par.706, 8-10.

<sup>529</sup> II, 1, par.763.

<sup>530</sup> Traduction : « Je veux vous annoncer une fête qui éveillera toutes les prouesses endormies depuis longtemps, car une maladie a atteint le noble roi Perceforest tout le temps où vous avez été dans ce château. » (II, 1, par.777, 1.2-6).

<sup>531</sup> Sur ce sujet, nous renvoyons à l'étude de WALTER, Philippe, *La mémoire du temps : fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à la Mort Artu*, Paris, Champion, 1989.

que si la Fête de la Revenue/Pentecôte est le 31 mai, la fête de Péléon, qui pourrait correspondre à la fête de l'Ascension, devrait se situer le 20 mai, soit dix jours avant la Pentecôte. Le 14 mai se situe donc une semaine trop tôt pour être la Fête de l'Ascension. S'agit-il d'un décalage d'une semaine nécessaire pour séparer une guérison associée à la magie d'une fête chrétienne venant annoncer la Pentecôte ? Ou bien ces dates sont-elles simplement ici mises au hasard ? Au livre III, lors du mariage de la neuvième petite-fille de Pergamon, on nous dit que les mariés « *furent festoiez par huit jours entiers, comme il estoit de coustume*<sup>532</sup> ». Si la fête en l'honneur de Péléon suit la même coutume que ces noces, alors elle se termine le 21 mai. Or le texte signale qu'après l'annonce de Péléon, les invités font encore la fête « *jusques a l'endemain qu'ilz se departirent*<sup>533</sup> ». C'est donc bien le 20 mai que Péléon annonce la tenue de la Fête de la Revenue. L'annonce du chevalier à la fin de sa fête pourrait donc correspondre à la fête de l'Ascension, qui prépare à la fête de la Pentecôte (ici de la Revenue).

Le lien entre Perceforest et Péléon devient encore plus évident lorsque ces personnages sont mis en rapport avec l'ermite Dardanon. Car, si la maladie de Péléon annonce celle du roi, Dardanon est présent dans les rêves de Perceforest avant sa maladie et juste avant sa guérison. Mais c'est surtout l'aspect physique de Dardanon qui permet son rapprochement avec le chevalier. En effet Péléon, comme nous l'avons dit précédemment, était retrouvé par Pergamon mais aussi par Perceforest couvert de poils qui traversaient son équipement. Cette pilosité inhabituelle et qui venait signifier son état d'homme mélancolique et d'homme sauvage, renvoie étrangement à la description de l'ermite Dardanon au livre I :

Sa barbe estoit sy grande et sy longue qu'elle luy venoit jusques emmy la jambe et sy estoit sy treslee qu'il en estoit pardevant tout vestu (...) Les sourcilz luy estoient grans et longz aussi blancz que neige et se recereloient en montant. (...) Ses deux grenons luy lançoient aux .II. lez de la bouche sy avant qu'on boutast son puing parmy la recerceleure qui luy descendoit aval sur la poitrine. (...) Il avoit sy grande plenté de cheveulx qu'il en estoit tout vestu par derriere et sy estoient sy longz qu'ilz luy venoient rez a rez des talons et en avoit sy grant foison car ceulx de devant, qui luy venoient par derriere descendans, se rassambloient par les costez a la barbe qui l'acouvroit pardevant, sy l'acouvroient sy plainement qu'on ne veoit de tout son corps de nu que le viaire et les bras, qui couvers estoient d'unes manches larges de blanchet, et les piez, qu'il avoit aussy blancs que neige. Et sachiez tous certainement que sa barbe et ses cheveulx, qui luy acouvroient le corps,

---

<sup>532</sup> III, 2, p.328, 516.

<sup>533</sup> II, 1, par.778, 11.

estoient aussi netz et aussi desmellez que chacun poil fust ung fil d'argent  
brun.<sup>534</sup>

L'extrême insistance sur la pilosité de l'ermite, malgré le fait que l'auteur souligne la beauté du vieillard par la multiplication des éléments blancs, laisse à penser que Dardanon est le pendant chrétien de Péléon. La maladie de Perceforest est d'abord annoncée par le chevalier couvert de poils avant d'être soignée par Dardanon. Le saint homme rappelle également l'ermite qui nourrit Yvain pendant son épisode de folie à la différence que, si Yvain est d'abord apprivoisé par un ermite puis guéri par des fées, c'est l'arrivée dans le temple gardé par Dardanon qui signe la guérison de Perceforest, l'auteur christianisant ainsi la maladie mélancolique du roi et s'éloignant de la folie amoureuse du personnage de Chrétien de Troyes et de la folie de Péléon. On pourrait voir également dans sa pilosité extrême et sa capacité à prophétiser (il prédit le triomphe et la mort d'Alexandre au livre I) un avatar christianisé de Merlin, ce qui expliquerait pourquoi au livre IV, le personnage de Dardanon est rapproché de celui de la Reine Fée, tout comme Zéphir, dont toutes les actions tournent autour de la préparation de la naissance de Merlin<sup>535</sup>, comme nous le verrons plus tard.

Les parallèles que nous pouvons faire entre les différents personnages des romans arthuriens et ceux de *Perceforest* ne s'arrêtent pas à de simples références littéraires. Il nous semble qu'ils permettent à l'auteur de montrer trois aspects différents de la mélancolie. Premièrement, le cas de Péléon/ Yvain représente une mélancolie « naturelle », celle qui fait perdre à l'homme les « .V. sens de nature<sup>536</sup> », et en cela elle se manifeste par des atteintes au corps (aphasie, pilosité, appétit démesuré) et à l'esprit (folie, violence, misanthropie). Les symptômes de la maladie de Péléon et sa guérison par une demoiselle, dont la capacité à utiliser la magie est grandement minorée par rapport à l'épisode d'Yvain, viennent montrer une folie à mi-chemin entre le

---

<sup>534</sup> Traduction : « sa barbe était si grande et si longue qu'elle lui arrivait à mi-cuisse et elle était si large qu'elle le recouvrait entièrement. Il avait de grands et longs sourcils aussi blancs que la neige qui frisaient en remontant. (...) Ses deux moustaches descendaient sur les côtés de sa bouche si bas qu'on pouvait mettre son poing dans les boucles qui descendaient sur son torse. (...) Il avait une telle masse de cheveux qu'ils lui couvraient complètement le dos et ils étaient si longs qu'ils frôlaient ses talons. Il y en avait en si grande abondance que les cheveux les plus en avant de ceux qui descendaient dans son dos, rejoignaient par les côtés la barbe qui lui couvraient l'avant du corps et ce si complètement qu'on ne voyait à découvert que son visage et ses bras, qui étaient couverts de larges manches de drap blanc, ainsi que ses pieds qui étaient blancs comme la neige. Et il faut vraiment que chacun sache que sa barbe et ses cheveux, qui couvraient son corps, étaient aussi nets et aussi démêlés que si chaque poil était un fil d'argent brillant. » (I, 1, par.236-237, 1.10-32 et 1-3).

<sup>535</sup> Le personnage de Zéphir a lui aussi été mis en parallèle avec Merlin, voir notamment l'étude de BERTHELOT, Anne, « Zéphir, épigone "rétroactif" de Merlin dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen français*, 38, 1996, p.7-20 et l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest*: du fils sans père au père hors pair, de Merlin à Philippe le Bon », *L'imaginaire de la parenté dans les romans arthuriens (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, [éd. M. Aurell et C. Girbea], Turnhout, Brepols, 2010, p.97-108.

<sup>536</sup> II, 1, par.169, 11.

domaine médical et magique. Le deuxième cas, celui de Gadiffer, qui se rapproche de celui du Roi Pêcheur, est complètement différent : si son corps est effectivement blessé et paralysé, il ne développe aucun des symptômes de la folie mélancolique. Son mal sert ici à construire une figure littéraire et symbolique qui laisse entendre l'influence néfaste saturnienne dans la maladie mélancolique. Distincte de ces deux formes de la maladie, celle de Perceforest est ainsi épurée de sa possible association avec toute croyance païenne mais elle est également éloignée du domaine médical et des limites de la Nature.

Gadiffer et Péléon sont les deux personnages qui vont prendre en charge les autres aspects de la maladie grâce aux liens qui sont faits entre eux et Perceforest : Gadiffer parce qu'il est lui-même roi et qu'il est le frère de Perceforest, Péléon de façon plus symbolique, en revêtant l'armure royale. La mélancolie de Perceforest, libérée du risque d'être associée à une maladie naturelle ou à une guérison magique, peut être consacrée entièrement à sa signification chrétienne. Ce passage d'une royauté ancrée dans le paganisme au début du roman, quand Gadiffer et Perceforest présentent leurs enfants aux temples de Mercure et Vénus, à une royauté fondée sur le christianisme sera l'objet d'une étude plus approfondie dans notre troisième partie.

Il nous semble donc que l'auteur de *Perceforest* a su mêler des connaissances médicales et astrologiques à des références littéraires et bibliques et ainsi explorer de nombreux aspects de la maladie mélancolique afin de souligner, dans un contexte préchrétien, l'aspect chrétien de la maladie du roi Perceforest. Le développement de ce thème permet à la fois à l'auteur de s'inscrire dans une tradition littéraire, celle des romans arthuriens, et de rapprocher son personnage de celui qui doit être son descendant, le roi chrétien Arthur.

Perceforest reste cependant sujet à la mélancolie jusqu'à la fin de son règne puisqu'on lui voit à de nombreuses reprises l'air pensif et inquiet qu'affiche Arthur dans le *Conte du Graal* lorsque Perceval veut être adoubé mais qu'il n'arrive pas à tirer le roi de sa rêverie. En cela, Perceforest et son tempérament froid et sec s'oppose à un autre personnage du roman qui semble prendre en charge un tout autre aspect du calendrier chrétien et des motifs mythiques, le colérique Estonné.

## 1.2. Le colérique et le Carnaval

Si les mélancoliques Péléon/Gadiffer/Perceforest se construisaient et surtout se christianisaient à travers des références aux romans arthuriens, c'est autour de la parodie d'un autre personnage que s'entrelacent les références à une fête entre le paganisme et le christianisme : le Carnaval. Cette parodie et le lien essentiel entre Estonné et Carnaval sont



permis grâce à la complexion colérique d'Estonné qui en fait un personnage fondamentalement comique mais aussi à l'appétit sexuel difficilement contrôlable, ce qui le lie à un animal important dans le symbolisme préchrétien : l'ours. C'est justement le caractère ambigu de l'ours qui va faire d'Estonné un personnage à cheval entre le paganisme et le christianisme, lui permettant d'incarner parfaitement le monde préchrétien dans lequel s'érige peu à peu le royaume de Perceforest.

### 1.2.1. Un lancelet de Carnaval

Le Roi Pêcheur, Arthur, Perceval, Yvain : un autre personnage, héros majeur des romans arthuriens, n'a pas encore été cité. Il s'agit de Lancelot, personnage éponyme du roman de Chrétien de Troyes. Il y a apparemment peu de rapport entre un Lancelot tout dévoué à la reine, au point de ne partager qu'avec une extrême réticence la couche d'une jeune fille qui l'y invite avec insistance, et le libidineux Estonné qui n'en est empêché que grâce à tous les artifices d'un lutin particulièrement zélé.

Pourtant, on peut voir assez facilement l'incarnation d'un Lancelot jeune, élevé par la dame du Lac aux côtés de son cousin, dans le personnage du jeune Passelion élevé par Morgane avec son cousin Bénuic<sup>537</sup>. C'est d'ailleurs de ce dernier, et non de Passelion, que descendra Lancelot, dont la fidélité est encore une fois peu compatible avec une ascendance directe du fils d'Estonné. Il ne serait donc pas étonnant de trouver des liens entre le héros du roman de Chrétien de Troyes et l'oncle de son ancêtre. Jeanne Lods et Jane H. M. Taylor avaient d'ailleurs chacune mis l'épisode brièvement en parallèle avec un passage du *Lancelot-Graal*, dans lequel un chevalier chevauche un roncín<sup>538</sup> ou encore avec le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes<sup>539</sup>. Il s'agira ici d'étudier plus longuement ce parallèle et de montrer à quel point l'auteur de *Perceforest* joue sur l'intertextualité avec son prédécesseur. Ainsi, peu après son apparition dans le roman du *Chevalier de la Charrette*, Lancelot se retrouve « *tot seul a pié,/tot armé, le hiaume lacié,/ L'escu au col, l'espee ceinte*<sup>540</sup> » et tente désespérément d'obtenir d'un nain monté sur une charrette des informations concernant la reine Guenièvre qui vient d'être enlevée. Le nain refuse de lui répondre mais lui promet des nouvelles de la reine s'il monte

---

<sup>537</sup> Ce rapprochement avait d'ailleurs déjà été signalé par FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, Bestes et Luitons*, *Op. cit.*, p.164.

<sup>538</sup> Cf. LODS, Jeanne, *Le Roman de Perceforest, origines – compositions – caractères – valeur et influence*, Genève-Lille, Droz-Giard, 1951, p.63.

<sup>539</sup> Cf. *Perceforest*, [éd. J. H. M. Taylor], Genève, Droz, v.1, p.37.

<sup>540</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, [éd. D. Poirion], *Op.cit.*, v.317-320.

dans sa charrette, signe d'infamie. Après une brève hésitation, Lancelot accepte de monter. Or, dans le livre I du *Roman de Perceforest*, Estonné chevauche en compagnie de Claudius à la recherche du roi d'Angleterre. Alors qu'ils se reposent, leurs chevaux sont tués et ils sont attaqués par sept chevaliers du lignage Darnant. Reprenant pourtant l'avantage, les chevaliers tuent six de leurs adversaires et Claudius réussit à saisir un cheval et à se lancer à la poursuite du fils aîné de Fromont, l'un des frères de Darnant. Estonné reste alors seul et tente de courir pour rejoindre son ami jusqu'à ce qu'il arrive dans une vallée remplie de juments sauvages. Tout comme Lancelot, Estonné est armé mais sans lance<sup>541</sup> et, tout comme Lancelot, la solution pour rejoindre un être cher est d'attirer sur lui le blâme en montant sur une jument. En effet, il est bien précisé dans le *Chevalier de la Charrette*, qu'à l'époque de Lancelot, la charrette est le plus grand blâme qui puisse être infligé à un homme :

De ce servoit charrete lores/Don li piloris servent ores/(...)Qui a forfet estoit  
repris/S'estoit sor la charrete mis/Et menez par totes les rues/S'avoit totes  
enors perdues,/Ne puis n'estoit a cort oïs/ Ne enorez ne conjoïz<sup>542</sup>

De la même façon, pour l'auteur de *Perceforest*, le plus grand blâme d'un chevalier est de chevaucher une jument :

En icellui temps ung chevalier ne pouoit avoir plus grant blasme que de  
monter sur jumens ne on ne pouoit ung chevalier plus deshonnorer que de  
le faire chevauchier une jument pour le blasme. Et tenoit on depuis que  
c'estoit chevalier recreant et de nulle valeur ne ja puis chevalier qui amast  
son honneur ne joustoit a luy ne feroit d'espee neant plus que sur ung sot  
tondu.<sup>543</sup>

Si les textes présentent de légères différences, notamment celle de restreindre le blâme aux chevaliers dans le cas de *Perceforest*, les effets du voyage dans la charrette ou sur la jument sont similaires : l'ostracisme et le refus des civilités, qui se traduit par le refus des chevaliers de combattre contre Estonné dans *Perceforest*. De plus, si Lancelot hésite un instant, conseillé par

---

<sup>541</sup> *Ibid.*, v.345.

<sup>542</sup> « On se servait alors des charrettes comme aujourd'hui on se sert des piloris, (...) tout repris de justice était placé sur la charrette et promené par toutes les rues ; dès lors il était déshonoré, interdit d'audience à la cour, et privé de marques d'estime et de sympathie. »

Traduction d'*Ibid.*, v.321-338.

<sup>543</sup> Traduction : « A cette époque, un chevalier ne pouvait pas connaître de plus grand blâme qu'en montant sur une jument et on ne pouvait pas le déshonorer plus qu'en le faisant chevaucher une jument à sa grande honte. On en déduisait qu'il s'agissait d'un chevalier lâche et sans valeur. Alors, aucun chevalier qui chérissait son honneur ne joutait contre lui ni ne le frappait de son épée, comme s'il s'agissait d'un sot tondu. » (I, 1, par.336, 13-20).

Raison de ne pas s'attirer le blâme, le caractère excessif d'Estonné ne s'embarrasse pas de réflexions, se présentant alors comme un ami supérieur à l'amant Lancelot (l'hésitation de ce dernier n'échappera d'ailleurs pas à Guenièvre, et le narrateur souligne ce faux-pas commis par le chevalier). L'entrée d'Estonné dans Darnantes s'accompagne de quolibets, d'insultes et de jets d'ordures :

Et quant ceulx de la ville le veyrent tellement atourné, armé comme chevalier et monté sur jument, tous prindrent a huer après luy et disoient :  
« Veez, veez le chevalier ahonté ! » (...) Et sachiez que les gens de la ville le huoient et jectoient d'ordure.<sup>544</sup>

Le même traitement est infligé à Lancelot, lui aussi passant instantanément d'un objet d'étonnement à une cible d'injures:

Del chevalier, que cil aporte/ Sor la charrete, se mervoillent/Les genz mes mie nel consoillent,/ Einz le huent petit et grant/ Et li veillart et li enfant,/ Par mi les rues a grant hui/ S'ot molt li chevaliers de lui/Vilenies et despit dire.<sup>545</sup>

Plus tard, Estonné retrouve Claudius qui a été recueilli par deux demoiselles, et tous trois sont effarés lorsqu'ils comprennent qu'Estonné a chevauché une jument. Cette scène n'est pas sans rappeler l'arrivée de Lancelot dans la ville, puisqu'après avoir essuyé les insultes de la population, le chevalier à la recherche de Guenièvre arrive dans un château en compagnie de Gauvain et tous deux sont eux aussi accueillis par deux jeunes demoiselles.

Cependant, si l'épisode de la charrette et de Lancelot peut être rapproché de celui d'Estonné et de la jument, ce dernier présente une dimension fortement comique qui est absente du roman de Chrétien de Troyes et qui se construit autour du motif du Carnaval : les habitants insultent et jettent des ordures sur Estonné qui est déjà complètement souillé de « *boe et d'ordure noire*<sup>546</sup> ». Ch. Ferlampin-Acher notait d'ailleurs l'intérêt mythique de la datation du prologue « sous le signe de la Purification de la Vierge (l. I, t. 1, §80)<sup>547</sup> », le jour de la Purification de

---

<sup>544</sup> Traduction : « Quand les habitants de la ville le virent dans un tel état, armé comme un chevalier et monté sur une jument, ils se mirent tous à le huer en disant : "Regardez ! Regardez le chevalier déshonoré !" (...) Et sachez que les gens de la ville le huaient et lui jetaient des ordures. » (I, 1, par.345, 29-40).

<sup>545</sup> « Ce chevalier, que l'autre amène sur sa charrette, étonne tout le monde ; mais au lieu de s'enquérir discrètement auprès de lui, ils l'accueillent avec des huées, petits et grands, vieillards et enfants, de rue en rue dans une grande clameur. Alors le chevalier s'entend dire beaucoup d'injures et d'insultes »

Traduction de l'édition de Daniel Poirion, *Op. cit.*, v.402-410.

<sup>546</sup> I, 1, par.344, 35-36 et par.345, 8.

<sup>547</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, *Op. cit.*, p.284.

la Vierge correspondant à la période du Carnaval. A l'intérieur même du *Roman de Perceforest*, les dates ne réfèrent pas, en raison de l'époque à laquelle se déroule l'histoire, au calendrier chrétien. Pourtant, juste après les retrouvailles d'Estonné et Claudius, alors qu'ils ont séjourné chez les deux demoiselles le temps que Claudius se remette de ses blessures (environ deux jours, puisqu'il s'agit, d'après le chevalier, du temps nécessaire pour qu'il puisse chevaucher<sup>548</sup>), une jeune messagère arrive chez leurs hôtes et les avertit que Gadiffer et le Tors sont en danger : ils sont assiégés dans le château Malebranche, où se réuniront tous les chevaliers du lignage Darnant « *le premier jour de fevrier au pié de la montaigne*<sup>549</sup> », ce qui explique son empressement puisque d'ici à cette date « *il n'y a plus que deux jours*<sup>550</sup> ». Le 1<sup>er</sup> février est justement la veille de la Chandeleur ou jour de la Purification de la Vierge, ce qui montre bien que l'épisode d'Estonné et de la jument Liene<sup>551</sup>, qui a eu lieu approximativement le 28 janvier, se situe en plein Carnaval.

Si la référence à Lancelot est peut-être un moyen de préparer la filiation avec Bénuic, le neveu d'Estonné, il semblerait qu'ici elle vienne renforcer la dimension comique, et ce d'autant plus que la lubricité d'Estonné s'oppose à la fidélité de Lancelot et s'accorde alors parfaitement au rituel du charivari. Il est d'ailleurs remarquable qu'Estonné tienne à de nombreuses reprises, le rôle d'exutoire aux pulsions des foules. Car il ne faut pas oublier que cette foule qui le suit et lui lance des ordures peut faire montre d'une violence extrême, comme c'est le cas avant la soumission de Gelinant à Perceforest : alors que le seul frère vertueux de Darnant demande à son conseil quelle attitude choisir envers le roi d'Angleterre, quatre chevaliers du mauvais lignage viennent demander à Gelinant de participer à « *l'effort de leur lignage*<sup>552</sup> ». Reconnaisant quatre des fils de Darnant, les femmes sont prises d'une folie furieuse, se jetant sur eux et commençant à les déchiqueter (« *les prennent a despiecer*<sup>553</sup> ») à coups de dents et d'ongles (« *a graux et aux dens*<sup>554</sup> ») après les avoir fait descendre de leurs chevaux. Les corps lacérés et écorchés (« *les atournerent telz en pou d'heure qu'il n'y avoit sur eulx plain poulz de char entiere*<sup>555</sup> ») sont ensuite traînés et écartelés (« *tant les trainerent et tirerent, les unes a ung lez et les autres a l'autre*<sup>556</sup> ») ce qui entraîne inévitablement la mort des quatre chevaliers

<sup>548</sup> I, 1, par.351, 5.

<sup>549</sup> I, 1, par.415, 22.

<sup>550</sup> I, 1, par.415, 23.

<sup>551</sup> Sur cet épisode, voir notamment l'analyse de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « La jument Liene dans *Perceforest*: un galop d'essai de la Bretagne à la Bourgogne », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 269-285.

<sup>552</sup> I, 1, par.580, 17.

<sup>553</sup> I, 1, par.580, 19-20.

<sup>554</sup> I, 1, par.580, 21.

<sup>555</sup> I, 1, par.580, 21-22.

<sup>556</sup> I, 1, par.580, 23-24.

« *qu'ilz demourerent mors*<sup>557</sup> ». Même le décès des quatre fils ne suffit pas à calmer cette folie meurtrière puisque les femmes ne cessent leur massacre qu'après avoir entièrement démembrés les cadavres (« *elles ne se peuvent faindre tant qu'elles les eurent tous despicez par membres*<sup>558</sup> »). La foule en colère a besoin d'un exutoire pour canaliser cette fureur destructrice à l'origine du massacre des quatre fils de Darnant et c'est Estonné qui joue bien souvent ce rôle de canalisateur. Ainsi au début du livre II, on trouve un autre exemple de violence féminine, quand les femmes sauvages des Deserz d'Escoce ruent Estonné de coups. Si la scène est cocasse, les attaques des femmes n'en restent pas moins dangereuses et le comte écossais, incapable de parer tous leurs coups, était prêt à sortir son épée pour se défendre sans l'intervention de Priande qui s'interpose.

La fureur des femmes semble tourner, dans l'exemple du massacre des quatre fils de Darnant et dans celui d'Estonné battu par les femmes, autour du motif de la sexualité. Les femmes de la Forêt Darnant sont en effet continuellement exposées au risque d'être enlevées, violées voire tuées par les membres du lignage Darnant quand celles des Deserz s'attaquent à Estonné parce qu'il tient la jeune Priande nue et terrorisée entre ses bras<sup>559</sup>.

On peut voir par exemple un motif similaire dans l'épisode du sabbat des vieilles barbues au milieu desquelles Zéphir conduit le chevalier et où celui-ci est condamné par le diable à recevoir soit un baiser soit une gifle de chacune des vieilles présentes<sup>560</sup>. L'analyse que Ch. Ferlampin-Acher fait de ce passage ne manque d'ailleurs pas de noter le lien entre la condamnation du diable et le charivari :

Les visages des sorcières, *crepi, fronchié*, tiennent du masque de cuir, elles *braient*, gesticulent, chevauchent des esprits qui sont autant de montures inconfortables, ce qui évoque les chevauchées burlesques qui accompagnent Carnaval. Elles espèrent un baiser du jeune et vaillant Estonné : aussi maltraitées que les veuves sanctionnées par les charivaris, proches des manifestations carnavalesques, elles n'auront qu'une *buffe*. (...) Les *buffes* que réservent les vieilles au jeune Estonné ne rappellent-elles pas les

---

<sup>557</sup> I, 1, par.580, 24.

<sup>558</sup> I, 1, par.580, 25-26.

<sup>559</sup> L'épisode n'est pas sans rappeler le rapt symbolique présent dans le rituel carnavalesque, comme le note Anne Delamaire dans sa thèse : DELAMAIRE, Anne, *Op.cit.*, p.439.

<sup>560</sup> A ce sujet voir l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Le sabbat des vieilles barbues dans Perceforest », *Le Moyen Age*, t. XCIX, n°2, 1993, p.471-504. La *buffe* y est interprétée comme une alternative au geste stérile du baiser à une vieille et comme une représentation du souffle et du vent vital que l'on retrouve dans les rituels du Carnaval.

femmes qui battent leur mari dans les charivaris sanctionnant des noces mal assorties ?<sup>561</sup>

La lubricité et la vigueur sexuelle d'Estonné sont également au centre d'un rituel carnavalesque lorsqu'il viole la jeune Sorence dans le château de Brane. Cet épisode est d'ailleurs l'objet de plusieurs analyses, celle de G. Roussineau voyant dans le château, la ville de Braine-le-Comte en Hainaut<sup>562</sup>, celle de Ch. Ferlampin-Acher soulignant l'importance du nom qui est dans le champ d'influence du lutin Zéphir et qui évoque la boue<sup>563</sup> mais aussi celle d'Anne Delamaire qui analyse la chevauchée d'Estonné qui monte Zéphir métamorphosé en cheval. Cette chevauchée marque, selon A. Delamaire, le couronnement d'Estonné en roi de Carnaval puisqu'il monte un cheval que l'auteur décrit comme digne d'Alexandre. On se permettra d'ajouter ici à son analyse qu'au livre I Lienne elle aussi était décrite comme digne d'un monarque (« *une josne, sy puissant et sy grande comme se ce fust le cheval du roy*<sup>564</sup> »), ce qui est particulièrement frappant s'agissant d'un animal qui apporte le blâme sur celui qui le chevauche. Au livre II, une fois le cheval Zéphir<sup>565</sup> parti au galop, Estonné passe à travers des ronces qui lui déchirent ses vêtements, ce qu'encore une fois A. Delamaire associe au Carnaval en notant les vêtements déchirés, la perte des armes et la chute dans un soupirail qui s'accordent parfaitement avec les caractéristiques du Carnaval décrites par Bakhtine<sup>566</sup>.

Un autre élément nous permet d'analyser ce passage, celui des démons aux visages noircis de suie qui cherchent à attraper Estonné : « *Sievez, chassez après luy ! Nous eschappera il ?*<sup>567</sup> ». Cela correspond, d'après Ph. Walter, au rituel décrit par Hincmar :

Les farces modernes de Carnaval comportent des hommes déguisés en ours qui s'efforcent de noircir et barbouiller de suie les visages de ceux qu'ils parviennent à attraper ; autrement dit, ils leur fabriquent un masque noir qui les renvoie au monde des revenants. Hincmar ne précise pas la date des défilés rituels au cours desquels les ours apparaissent mais il les condamne

---

<sup>561</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, *Op. cit.*, p.283.

<sup>562</sup> Cf IV, 2, p.1150, note 133/1.

<sup>563</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, *Op. cit.*, p.186.

<sup>564</sup> I, 1, par.336, 11-12.

<sup>565</sup> Sur le rôle du cheval dans cet épisode, voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Le cheval dans *Perceforest*: réalisme, surnaturel et burlesque », *Le cheval dans le monde médiéval, Senefiance*, 32, 1992, p.211-236, <http://books.openedition.org/pup/3329>.

<sup>566</sup> Pour l'analyse d'Anne Delamaire, voir son étude dans DELAMAIRE, Anne, *Op. cit.*, p.439.

Sur les travaux de Bakhtine voir notamment BAKHTINE, Mikkaïl, *L'œuvre de François Rabelais : la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>567</sup> II, 1, par.122, l.15.

en termes vigoureux. (...) Le terme de masques permet de penser qu'il s'agit de revenants et que ces coutumes se rattachent aux cultes funéraires. Claude Lecouteux a remarqué que « les lois disent fréquemment que *masca* est le nom vulgaire des stryges et Gervais de Tilbury écrit vers 1210 que masque est le nom vulgaire et ‘gaulois’ des lamies ». Carnaval se présenterait alors comme une fête où les êtres de l'autre monde viennent pour un temps participer à la vie des humains.<sup>568</sup>

Emporté sur un cheval d'origine surnaturelle, Estonné devient l'une des victimes de la cohorte de démons qui tentent de l'attraper pour lui noircir à son tour le visage. La course à cheval en elle-même n'est d'ailleurs pas sans rapport avec le charivari : H. Rey-Flaud, dans son ouvrage sur le *Charivari*, explique que le cheval est un animal que l'on retrouve souvent dans les légendes d'enlèvement de jeunes filles et qu'il participe aux « rituels fondamentaux de la sexualité<sup>569</sup> ». Ici le cheval est à la fois la monture du chasseur (de l'Estonné-violeur) et de la victime du charivari (Estonné puni pour le viol qu'il va commettre). De plus, si on prend comme point de comparaison le *Roman de Fauvel* on constate que le charivari est un défilé extrêmement bruyant (« *Si grant son et si variable/Si let et si espoentable/A rencontrer fesoient donner /Que l'en n'oist pas Dieu tonner<sup>570</sup>* »), tout comme cette chevauchée puisqu'Estonné « *oioit après luy sievant sy grant noise et sy grant frainte qu'il sembloit que la forest fust toute deffroissie en leur sieute<sup>571</sup>* » et que les démons qui l'entourent sont décrits comme « *viaire huant de voix descordable<sup>572</sup>* ». Lorsque le cheval s'arrête et qu'Estonné essaie de le conjurer, le bruit qui couvre sa voix est d'ailleurs décrit de la même façon que dans le *Roman de Fauvel* : « *mais il avoit si grant noise entour luy que on n'y oïst pas Dieu tonnans<sup>573</sup>* ». Le second point de comparaison est celui de l'inversion, qui est au centre du cortège charivarique comme l'affirme H. Rey-Flaud : « La subversion charivarique s'exprime d'abord par le retournement à l'envers des vêtements, tel que l'affichent les personnages du *Roman de Fauvel* : Les uns ont tout devant derrière/Vêtus et mis leurs vêtements<sup>574</sup> ». Et justement, dans cet extrait du *Perceforest*, il est intéressant de remarquer qu'Estonné, transporté par le cheval, n'est pas seulement dépouillé de son glaive et de son écu, ses vêtements ne sont pas seulement déchirés,

---

<sup>568</sup> WALTER, Philippe, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Imago, 2003, p.116-117.

<sup>569</sup> REY-FLAUD, Henri, *Le Charivari. Les rituels fondamentaux de la sexualité*, Paris, Payot, 1985.

<sup>570</sup> Il s'agit de l' « interpolation du manuscrit E » dans GERVAIS DU BUS, *Le Roman de Fauvel publié d'après tous les manuscrits connus*, [éd. A. Langfors], Paris, Firmin Didot et Cie, 1914-1919, p.166, v.729-732.

<sup>571</sup> II, 1, par.122, 12-14.

<sup>572</sup> II, 1, par.123, 14.

<sup>573</sup> II, 1, par.125, 3-5.

<sup>574</sup> REY-FLAUD, Henri, *Op. cit.*, p.131.

mais son heaume se retrouve lui aussi malmené et retourné : « *Et le heaume luy estoit tourné ce devant derriere par les branches des arbres qui en avoient les las rompuz*<sup>575</sup> ».

### 1.2.2. L'ours violeur et les rituels de fertilité

On retrouve un autre épisode de flagellation en lien avec le Carnaval lors d'une scène du livre II : Estonné est transporté par Zéphir dans le jardin de la Reine Fée qui le change en ours<sup>576</sup>. Estonné n'est pas vraiment transformé en ours, il en prend à la fois l'apparence et le comportement sans pour autant en devenir un :

Lors ala assamblar toute la somme de sa science de nigromancie et tourna et retourna ses experimens et ses conjuracions et fist en telle maniere que Estonné, qui estoit ou praiel, fut mué en semblance d'un ours a la veue de tous ceulx qui le regardoient, et luy mesme le cuida estre vrayement et eut en luy grant partis de la nature d'un ours. Lors se mist a terre de piez et de mains, puis prist a mugier d'une voix oursine et a aler par le prayel a maniere de beste.<sup>577</sup>

Même si la transformation du chevalier lui confère une certaine part d'animalité (« *grant partis de la nature d'un ours* »), son comportement n'est pas celui d'un ours mais de celui qui imite un ours (« *a maniere de beste* »), il n'a que l'apparence de la bête sauvage (« *en semblance d'un ours* ») et l'illusion provoquée par le maléfice de la Reine trompe la raison du chevalier lui-même, puisqu'on nous dit qu'il « *le cuida estre vrayement* ». Estonné garde un semblant de comportement humain en se laissant approcher des trois jeunes demoiselles gardées par la Reine Fée et en marquant une préférence pour Priande, jeune fille dont il est depuis longtemps amoureux. C'est donc plus un masque (et même un masque carnavalesque) qui est imposé au chevalier qu'un véritable changement de nature. En effet, dans *Arthur, l'ours et le roi*, Ph.

---

<sup>575</sup> Traduction : « Son heaume s'était retourné à cause des branches des arbres qui en avaient rompu les lacets. » (II, 1, par.124, 8-10).

<sup>576</sup> A ce sujet voir notamment DELCOURT, Denyse, "The Laboratory of Fiction: Magic and Image in the *Roman de Perceforest*," *Medievalia et Humanistica*, New Series 21, 1994, p.17-32 et « Magie, fiction et phantasme dans le *Roman de Perceforest*: pour une poétique de l'illusion au Moyen Âge », *The Romanic Review*, 85, 1994, p. 167-178.

FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons*, *Op. cit.*, p.148.

GRIFFIN, Miranda, *Op.cit.*, p.169-184.

<sup>577</sup> Traduction : « Alors elle alla rassembler tout ce qu'elle savait de magie, tourna et retourna ses enchantements et ses conjurations de telle manière qu'Estonné, qui était dans le pré, prit l'apparence d'un ours aux yeux de ceux qui le regardaient, en devenant presque un lui-même et recevant en lui une grande part de la nature ursine. Alors il se mit à terre sur ses pieds et ses mains et se mit à grogner comme un ours et à marcher dans le pré comme une bête. » (II, 1, par.574, 7-15).



Walter dit qu'à la fois « voleur de miel et violeur de filles, l'ours est ainsi associé à un rituel saisonnier où le masque joue un rôle central<sup>578</sup> ». Violeur de filles lui aussi, Estonné saisit la jeune Priande dénudée qui hurle de peur, il abuse de Sorence, la dame du château de Brane, après avoir tué son ami et, avant d'être transformé en ours, il parlait aux trois jeunes filles qui le regardaient depuis leur chambre et leur a demandé de l'accueillir pour la nuit : « *or suy cy apporté par merveilleuse aventure, sy m'aidez en aucune maniere que je seray logié tant qu'il sera jour*<sup>579</sup> ». Le rituel de la Reine qui transforme Estonné lui permet de protéger les jeunes filles en leur montrant le chevalier sous sa forme de violeur, l'ours. Et effectivement, dès qu'elles aperçoivent la bête, les trois demoiselles se précipitent dans leur lit, tremblantes sous leur couverture :

Quant les .III. pucelles, qui estoient a la fenestre pour regarder le chevalier, veirent la beste, hideuse a veoir de nuyt, et eurent perdue la veue du chevalier qu'elles desiroient a veoir et a oÿr, elles eurent tel paour qu'elles cloïrent la fenestre en grant haste et s'en alerent toutes trois muchier en l'un de leurs litz en ung mont, les testes dessoubz leurs couvertures, car elles n'avoient hardement d'elles monstrier.<sup>580</sup>

C'est le lendemain matin que la Reine les « *fery parmy les rains par plusieurs coupz*<sup>581</sup> » à l'aide d'une verge alors qu'elles sont encore endormies dans le lit. La flagellation n'est donc cette fois pas infligée à Estonné mais aux jeunes filles et elle semble punir une faute à caractère sexuel, faute qui a été empêchée par le sortilège de Lidoire. Estonné serait donc momentanément devenu l'ours de Carnaval, l'ours lubrique, l'ours violeur duquel les jeunes filles se cachent<sup>582</sup>. C'est d'ailleurs la nuit même où Estonné se retrouve transformé en ours qu'Ourseau, chevalier mi-homme mi-ours à la descendance prolifique (il aura douze fils) est conçu et le texte souligne l'intérêt de la présence du chevalier pour expliquer cette naissance extraordinaire (« *Sy fait l'ystoire mencion de sa conception cy endroit affin qu'il souviengne a ceulx qui oïront l'ystoire cy après de ceste aventure pour le damoisel qui estoit encores enherbé*

---

<sup>578</sup> WALTER, Philippe, *Arthur, l'ours et le roi*, Paris, Imago, 2002, p.113.

<sup>579</sup> Traduction : « Je viens d'être transporté ici de façon extraordinaire et vous m'aideriez en me logeant jusqu'à ce qu'il fasse jour. » (II, 1, par.573, 15-17).

<sup>580</sup> Traduction : « Quand les trois jeunes filles, qui étaient à la fenêtre pour regarder le chevalier, virent la bête, qui était hideuse à voir de nuit, et eurent perdu de vue le chevalier qu'elles désiraient voir et entendre, elles eurent si peur qu'elles fermèrent la fenêtre en hâte et coururent toutes trois se cacher ensemble dans l'un de leur lit, les têtes sous les couvertures, car elles n'avaient pas le courage de se montrer. » (II, 1, par.575, 1-8).

<sup>581</sup> II, 1, par.577, 9-10.

<sup>582</sup> A ce sujet voir l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Le sabbat des vieilles barbues dans Perceforest », *Op. cit.*, p.495 à 497.

*et enchanté*<sup>583</sup> »). L'importance de cette précision pour la suite de l'histoire établit un parallèle entre le jeune homme enchanté et le chevalier ours qui viendra à naître. Ce rapport entre les deux personnages ne sera cependant explicitement établi que plus tard dans le livre IV et c'est la Reine elle-même qui dévoile le secret de la naissance du plus jeune de ses fils en avouant le sort qu'elle avait lancé sur le chevalier qui s'était introduit dans son jardin sans son autorisation (« *Mais telle fut l'aventure que l'enfant vint sur terre pelu comme ung ours par la melancolie que j'avais, en le concevant, sur Estonné que j'avoie mué en ours par mon subtil art*<sup>584</sup> »).

Ce serait donc la pensée d'Estonné mué en ours qui aurait permis la naissance d'Ourseau. A partir de là, il nous faut relever un autre élément intéressant, qui est la mention inexploitée d'un château auprès duquel Zéphir changé en cheval passe, portant Estonné victime du charivari :

Le cheval s'arresta sur une fontaine qui estoit commencement d'une riviere qui couroit parmy ung chastel dont le sire estoit appellé Valentin, et le chastel estoit appellé Valentins par le nom du seigneur qui fondé l'avoit.<sup>585</sup>

L'évocation de ce chevalier du nom de Valentin, qui n'intervient qu'une seule fois dans le roman pour prendre brièvement la parole, plutôt que de donner des indications topographiques, pourrait se poser comme le double d'Estonné-ours avec pour référence la légende de Valentin et Orson. Car si la plus vieille version en prose française a été imprimée à Lyon en 1489, cette légende a été très populaire au Moyen Âge comme le démontre la présence d'une version allemande de la moitié du XV<sup>e</sup> siècle *Valentin und Namelos*, elle-même issue d'une version française plus ancienne. Au-delà de cet indice, le fait de choisir Estonné pour le mener jusqu'au château de Brane et qu'il viole Sorence, l'amie de Branius, le montre lié à une violence sexuelle et une lubricité elles-mêmes associée à l'ours. De plus les dates de la fête de l'ours (2 février) et de la Saint Valentin (14 février) relie ces deux épisodes à la fête de Carnaval, en lien, comme nous l'avons montré, avec Estonné. Cependant, la figure d'Estonné est ambiguë dans ce passage où il est à la fois victime et agresseur. En effet, lorsqu'il est porté par le cheval Zéphir, ce n'est pas lui, ours, qui poursuit quelqu'un pour lui noircir le visage (comme ces jeunes gens qui se déguisent en ours à Carnaval selon Hincmar) mais c'est lui qui est poursuivi par les démons aux visages noircis de suie qui cherchent aussi à l'attraper. Dans le passage où

---

<sup>583</sup> II, 1, par.576, 11-15.

<sup>584</sup> IV, 2, p.1002, 694-697.

<sup>585</sup> Traduction : « Le cheval s'arrêta près d'une source qui était à l'origine d'une rivière qui passait par un château dont le seigneur était appelé Valentin et le château portait le nom de Valentin, du nom de son fondateur. » (II, 1, par.124, 12-16).

il est changé en ours, on remarque également cette ambiguïté de son statut d'agresseur puisqu'il est d'abord celui qui menace, par sa sexualité non réfrénée, les jeunes filles gardées par la Reine Fée mais il est aussi celui qui les sauve d'un rapt et d'un viol de deux chevaliers du lignage Darnant. De la même façon, l'épisode de sa nuit de noces le montre en victime de la flagellation des jeunes filles. Comme dans l'épisode de la Jument Liene, il est tellement couvert de « *bray et de fange* » qu'il en est méconnaissable. S'il parvient à expliquer son absence à ses compagnons, il n'échappe pas à la sanction imposée par six demoiselles qui le cherchent et refusent de l'écouter :

Le preu Estonné fut moult mal venu entre les damoyselles, car plus de cent fois il fut nommé couart et recreant quant la premiere nuit il ne avoit osé couchier avecq celle qu'il avoit tant amee, et lui dirent qu'il s'en estoit alé peschier aux grenouilles au rieu d'une fontaine. (...) Toutesfois, combien qu'elles le rigolassent, elles le laverent a la fontaine tant qu'il fut net et cler. Mais il avoit tant froit que les dens lui feroient ensamble et trambloit comme la foelle sur l'arbre. Et quant les jennes dames lui eurent blasonné ses armes et qu'il fut nettoyé, le cuer lui trambla de froit. Mais les damoyselles, qui estoient joyeuses, n'avoient nul regard a sa froidure, ains prindrent des branches a une sauch qui faisoit ombre a la fontaine et commencerent a batre Estonné, qui n'avoit que ses draps linges tous moulliez, et lui dirent en le gabant : « Fuez, recreant chevalier ! »<sup>586</sup>

Les quolibets lancés par les jeunes filles à Estonné rappellent ceux dont il est victime dans la ville de Darnantes. Les coups de branches qu'elles lui donnent évoquent quant à eux les fouets de la fête des Lupercales si ce n'est que lors de cette cérémonie ce sont des hommes qui fouettent les jeunes filles dans un rituel de fertilité. Le fait que ce soit des branches de saule interpelle par la précision donnée ici par le narrateur. Le saule est un arbre caractéristique des lieux humides, il n'est donc pas étonnant d'en voir un qui « *faisoit ombre a la fontaine* ». Cependant, le saule se retrouve aussi dans beaucoup de rituels du folklore slave : Śmigus-dyngus en Pologne, Поливаний понеділок en Ukraine, Oblévačka en République Tchèque,

---

<sup>586</sup> Traduction : « Le preux Estonné fut très mal accueilli des demoiselles, qui l'appelèrent plus de cent fois 'couard' et 'lâche' pour n'avoir pas osé partager la couche de celle qu'il avait tant aimée, et lui reprochèrent d'être allé pêcher des grenouilles dans le cours d'une rivière. (...) Mais bien qu'elles se moquassent de lui, elles le lavèrent dans la rivière jusqu'à ce qu'il fut net et propre. Il avait alors si froid que ses dents s'entrechoquaient et tremblaient comme les feuilles d'un arbre. Quand les jeunes filles lui eurent présenté ses armes et qu'elles l'eurent nettoyé, son cœur trembla de froid. Les demoiselles, qui étaient toutes gaies, ne portaient aucune attention au froid qui le saisissait, mais elles prirent des branches d'un saule qui faisait de l'ombre à la rivière et elles commencèrent à battre Estonné, qui n'était revêtu que de son linge de corps trempé et elles lui dirent en se moquant de lui : 'Fuyez, couard chevalier !' » (III, 3, p.121, 986-1005).

Oblievačka en Slovaquie et Vízbevető en Hongrie. Ancienne célébration de l'équinoxe de Mars, le Śmigus-dyngus a lieu pendant le lundi de Pâques. Les jeunes garçons lancent de l'eau sur les jeunes filles et les fouettent ensuite avec des chatons de saule. Le mardi de Pâques, c'est au tour des jeunes filles de devenir bourreaux.

Nous n'affirmons pas ici que l'auteur ait eu connaissance de ces célébrations slaves. Cependant, il n'est pas impossible que des rituels de fertilité d'origine païenne, impliquant des rituels de flagellation pour célébrer l'arrivée du printemps, aient eu lieu en France, d'autant plus que le saule est utilisé comme symbole de la fertilité dans d'autres rituels anciens (comme les Thesmophories). Ou alors, de la même façon que les Polonais utilisent des chatons de saule plutôt que des palmes lors du dimanche des Rameaux pour des raisons de climat, l'auteur a très bien pu ajouter ici un saule à un rituel de fertilité pour adapter la scène à la zone marécageuse dans laquelle elle a lieu.

Si nous insistons sur la date de Pâques plutôt que sur celle du Carnaval pour cet épisode, c'est parce que le mariage d'Estonné ne semble pas se dérouler en février mais plutôt en mars. En effet, si la date du mariage d'Estonné n'est pas indiquée, il est possible de la reconstituer grâce à un « calendrier » établi par le roman. Le livre III est rythmé par les 12 tournois du Chastel aux Pucelles qui ont lieu à chaque pleine lune, comme l'annonce dans une chanson une jeune fille lors de la Fête de la Revenue de Perceforest, lequel lui demande de confirmer « *qu'il y avra ung tournoy au premier jour de plaine lune* ». Les tournois auront ainsi bien lieu à chaque pleine lune, s'alignant sur le calendrier lunaire. Il y a 29 jours entre chaque pleine lune, et le premier tournoi se situe approximativement quinze jours après la Fête de la Revenue, laquelle est célébrée le 31 mai. Le dernier tournoi aurait alors lieu le 30 avril, suivi par le mariage de Genièvre et Sador. Après la fête du mariage, les chevaliers rentrent chez eux et se préparent pour se rendre à la fête du Dieu Souverain qui a lieu quand le soleil *monte en son plus hault signe*, ce qui nous semble correspondre à la Fête de la Saint Jean le 24 juin. Il faut rappeler ici qu'aux noces de Panthonés (le Chevalier au Cerf Azuré, neuvième tournoi), le texte précisait que les noces duraient traditionnellement huit jours. La célébration du douzième mariage se terminerait donc le 8 juin, les invités partant alors pour se préparer à la Fête du Dieu Souverain qui « *devoit estre dedens quinze jours* », ce qui correspond bien à la date de la Saint Jean. Les noces d'Estonné ont lieu après le dixième tournoi et quelques jours à peine avant le onzième, ce qui nous donne le tableau suivant<sup>587</sup> :

---

<sup>587</sup> La temporalité dans *Perceforest* doit être bien sûr étudiée avec beaucoup de précautions. Par exemple, en parallèle de l'histoire des 12 tournois, Troÿlus enfante Bénéuic avec Zellandine endormie juste avant les noces d'Estonné, alors qu'il était parti un mois plus tôt (Estonné lui promet de l'attendre pour se marier « *ung mois entier*

Tournoi	Mariage	Date estimée	Références du tournoi
1	Blanche et le Chevalier à l'Épervier (Lucidés)	15 juin	III, 1, chap.VIII-IX
2	Cassandra et le Chevalier à l'Aigle d'Or (Pellinor)	14 juillet	III, 1, chap.XVI
3	Cresille et le Chevalier à la Fleur de Lis (Thoas)	12 août	III, 1, chap.XXI
4	Esmeraulde et le Chevalier au Cueur Enfergié (Ticonés)	10 septembre	III, 1, chap.XXV
5	Codrille et le Chevalier au Noir Lupart (Norgal)	9 octobre	III, 2, chap.XXXI
6	Plaisance et le Chevalier au Noir Lyon (Orcas)	7 novembre	III, 2 chap.XXXV
7	Camille et le Chevalier aux Papegays (Pallidés)	6 décembre	III, 2, chap.XXXVII
8	Helaine et le Chevalier à la Blanche Estoille (Sorrus)	4 janvier	III, 2, chap.XLIII
9	Andromata et le Chevalier au Cerf Azuré (Panthonés)	2 février	III, 2, chap.XLV
10	Minerve et le Chevalier aux .III. Lyons (Listeus)	3 mars	III, 3, chap.XLVIII
Mariage d'Estonné et Priande			
11	Marmona et le Chevalier au Griffon (Maronés)	1 <sup>er</sup> avril	III, 3, chap.LIV
12	Jenièvre et le Chevalier au Dauphin (Sador)	30 avril	III, 3, chap.LVIII

Son mariage et la scène avec les jeunes filles qui le lavent à l'eau froide puis le fouettent tombent donc en pleine période de Pâques et le rituel pourrait correspondre ici à une célébration de la fertilité. Il paraît surprenant qu'un chevalier d'abord associé à l'ours, au Carnaval et à la violence sexuelle soit mis en scène ici dans un rituel lié à la fête de Pâques. Cela s'explique sans doute par le fait que cet épisode de flagellation a lieu juste après son mariage et avant sa nuit de noces. A partir de là, le comte écossais n'est plus représenté en train de chercher à séduire ou à partager la couche d'autres femmes et, en même temps que les excès de sa sexualité, les persécutions de Zéphir cessent à partir de cette nuit-là. Avec le mariage d'Estonné, c'est la période de Carnaval qui se referme et celle de Pâques qui commence.

### 1.2.3. Estonné, ours bilieux ?

*et un jour* », (III, 2, p.313, l.1442)). Bénuïc est donc conçu en mars et, après les noces d'Estonné, Troÿlus revient en Zelande et enlève Zelandine « *sus la fin d'avril* » (III, 3, p.213, l.133), bien décidé à assister avec elle à la Fête du Dieu Souverain qui a probablement lieu le jour de la Saint Jean, le 24 juin. Or avant d'être enlevée par son ami, Zelandine a déjà accouché et son enfant lui a été pris par Zéphir. On pourrait alors penser à une grossesse extraordinairement rapide, d'une durée de moins de quatre mois, mais le texte précise qu'elle a duré « *l'espace de neuf mois entiers* » (III, 3, p.209, l.12). On peut alors penser que la Fête du Dieu Souverain a lieu quinze mois après le mariage d'Estonné mais ce n'est qu'après la Fête du Dieu Souverain que Priande commence à être visiblement enceinte alors que l'épisode de la nuit de noces d'Estonné, pendant laquelle Passelion est conçu, suit de peu la conception de Bénuïc. Il manque donc un an à l'histoire de Zelandine et de Troÿlus, et cette année est très certainement effacée pour pouvoir s'accorder au calendrier des 12 tournois, lesquels s'achèvent juste avant la Fête du Dieu Souverain.

Un autre élément de l'épisode d'Estonné changé en ours peut interpeller le lecteur, il s'agit du moment où l'une des jeunes filles effrayées, Blanche, dit que ce pourrait être « *le viel bon homme qui repaire en la cuisine de ceans, que l'en dit qu'il est leu waroux par nuyt*<sup>588</sup> ».

En effet, les sortilèges que la Reine Fée utilise pour transformer Estonné rappellent la description que fait Evrart de Conty de cette sorte de magie, qu'il définit comme une transformation liée à la corruption de l'imagination de la victime, comme c'était le cas pour le jeune chevalier écossais:

Et de ceste matiere parlent en plusieurs lieux Ovide et Lucan en faisant mention de aucunes vieilles qui anciennement usoyent de ceste art et moult de grans merveilles et de maulx en faisoient. (...) Cest a dire a la verité que ceste dame [Circée] (...) et par ses sorts et ses enchantements transmua leurs courages [aux compagnons d'Ulysse] tellement quelle les ramena aux meurs et aux conditions daucunes bestes mues quant a leur maniere de vivre ou quant a celle ymaginacion qui estoit corrompue tellement qu'ils cuydoient pour lors estre transmuez et commutez en bestes.<sup>589</sup>

Or, Evrart de Conty fait basculer cette croyance dans la sphère médicale, et l'impression causée par certaines maladies mélancoliques sur les croyances populaires rappelle beaucoup la réaction de Blanche :

Sans faille on treuve bien aussi en la science de medecine que telles mutacions et telles alienacions de sens et de pensee se peuvent souvent faire pour aulcunes maladies et par especial il y en a une que Avicenes appelle cucubuch, qui est une maniere de melencolie et de alienacion telle que le malade veritablement cuyde estre fait beste mue et ainsi il se mett a quatre piedz et fuyt la gent et s'en va toute nuyt puis d'une part, puis d'aultre, sans tenir ordre aucune par cymetieres et par lieux solitaires et du tout se maintient a maniere de beste et semble que ce soit chose semblable a ce que l'escripte dit du roy nabuchodonosor et par aventure est ce aussy ce que le peuple communement appelle leu garou en françois.<sup>590</sup>

---

<sup>588</sup> II, 1, par.575, 18-20.

<sup>589</sup> Traduction : « Ovide et Lucain parlent de cela à plusieurs reprises en mentionnant des vieilles qui, jadis, utilisaient cet art, multipliaient les merveilles et causaient de grands maux. (...) C'est-à-dire qu'en vérité cette dame, par ses sorts et ses enchantements, bouleversa tellement leur cœur qu'elle les ramena à l'état et à la condition de bêtes muettes, en influençant leur comportement et leur imagination, qui était tellement corrompue qu'ils croyaient vraiment alors être transformés et changés en bêtes. »

EVART DE CONTY, *Le livre des échecs amoureux moralisés*, manuscrit BNF, Français 143, 1401-1500, f.88r.

<sup>590</sup> Traduction : « On trouve aussi sans problème en médecine que de telles transformations et de telles aliénations des sens et de l'esprit peuvent être souvent causées par quelque maladie. Il y en a tout particulièrement une

Le premier passage extrait du *Livre des échecs amoureux moralisés*, rappelle fortement la description de l'action de la Reine Fée et notamment la prudence du narrateur sur la capacité d'une magicienne à changer la nature humaine, quand le second passage, qui traite les cas de transformations du point de vue médical et leur interprétation populaire, ressemble plutôt à ce que dit sa fille Blanche. Si cette description n'est pas non plus sans rappeler Péléon et Perceforest, que nous avons d'ailleurs déjà comparé à Nabuchodonosor, il est d'autant plus intéressant de voir que dans *Perceforest* c'est à un personnage colérique et non mélancolique, que le terme de « loup-garou » s'applique. Nous avons en effet émis l'hypothèse qu'Estonné était un personnage au tempérament colérique, notamment en raison des occurrences qui le définissent comme *chault* et *hastif*. Pourtant, Estonné n'est pas exempt de crises de mélancolie, notamment lorsqu'il croit son compagnon Claudion mort ou quand il voit les Romains s'approcher des côtes de la Grande Bretagne. Si dans le premier cas l'origine de son mal (la perte d'un être cher), sa position (la main au menton) et ses symptômes (mutisme, absence de réaction au monde extérieur) correspondent à ceux que l'on trouve notamment chez Perceforest, la soudaine violence qui l'enflamme en voyant l'attaque imminente des Romains et qui lui donne envie de déchirer l'ennemi avec les dents (violence que son fils Passelion poussera jusqu'au bout en dévorant le cœur de Bruyant sans Foy) ne semble guère correspondre à une attaque mélancolique. C'est justement sa complexion dominante, la complexion colérique, qui vient expliquer ce comportement de folie furieuse, puisque les médecins médiévaux prenaient en considération les différents mélanges, équilibres et déséquilibres des humeurs, comme le montre Pascal Brissette :

Selon la nomenclature proposée par le médecin arabe Avicenne, les quatre humeurs peuvent, par combustion, sécréter un élément résiduel assimilable à la bile noire. Cette augmentation accidentelle de l'humeur mélancolique crée quatre types de mélancolies dites *adustes*. Les symptômes de ces mélancolies sont fonction de l'humeur brûlée et mélangée à l'humeur mélancolique. Ainsi, la combustion du flegme produit l'inertie, l'absence de

---

qu'Avicenne appelle *cucubuch*, qui est une sorte de mélancolie et d'aliénation telle que le malade croit vraiment être une bête muette et qu'il se met ainsi à quatre pattes et fuit les gens, s'en allant errer toute la nuit d'un côté et de l'autre par les cimetières et les lieux solitaires, se comportant en tout à la manière d'une bête. Il semble que ce soit d'un mal similaire, d'après les écrits, que le roi Nabuchodonosor fût frappé, et c'est aussi ce que le peuple appelle communément « loup-garou » en français. »

*Idem.*

mouvement, la placidité, l'apathie: lorsque c'est la bile jaune qui est brûlée, le malade est colérique, agité, violent, obsédé, furieux.<sup>591</sup>

Le personnage d'Estonné, porté vers l'excès, comme l'explique d'ailleurs l'auteur au moment de présenter le chevalier, peut donc lui aussi facilement balancer vers la folie, lorsqu'à un excès de mélancolie s'ajoute une combustion de bile jaune, mais une folie différente de celle de Péléon et de Perceforest, plus violente et plus soudaine. De fait, Estonné semble être mis en rapport avec le chevalier Péléon comme l'a souligné A. Delamaire :

Estonné peut d'abord être rapproché du fou. Entre autres mésaventures, sa monture s'enfonce jusqu'au ventre dans la boue, (l. II, t. 1, § 281). Or, Péléon se retrouve exactement la même situation (l. II, t. 1, §714). Le parallèle entre les chevaliers est accentué par la similitude de leurs attitudes. Tous deux se retrouvent, debout, leur cheval entre leurs pieds (...). Par la suite, les deux chevaliers s'épuisent en vaines tentatives pour désembourber leurs montures (...).

Clairement mis en rapport avec Péléon qui est fou, Estonné semble d'ailleurs plus aliéné que lui. En effet, au lieu de saisir le cheval par le frein, comme le voudrait le bon sens, il tente de traîner l'animal par la queue.<sup>592</sup>

Ce parallèle entre les deux chevaliers permet à A. Delamaire de souligner le caractère bouffon d'Estonné et sa folie qui tient de la folie carnavalesque. Il ne s'agira donc pas tant ici de montrer encore une fois le lien entre cette fête et le chevalier mais de voir dans quelle mesure la complexion d'Estonné participe à la construction de ce personnage carnavalesque. Pour cela, il faut expliciter davantage le lien entre Péléon et Estonné, qui commence avant le passage relevé par A. Delamaire.

Lorsque Péléon devenu fou séjourne chez Pergamon, il se promène dans la salle principale et agit comme un « *sot* » avant de s'armer, de partir sur un cheval et de battre à la joute le fils de Pergamon auquel il brisera la jambe. De la même façon, quand Estonné choisit de monter sur une jument, juste avant de s'armer, le narrateur compare un chevalier monté sur une jument à un « *sot tondu* ». De plus, avant que les deux chevaliers ne se trouvent séparés, Estonné chasse un cerf et le prépare à Claudius pour le manger cru : une fois la bête débarrassée de ses humeurs et de sa peau, le chevalier frotte la chair avec du poivre, du sel et du gingembre. Cet accommodement de la venaison étonne par sa précision et permet peut-être un rapprochement

---

<sup>591</sup> BRISSETTE, Pascal, *La malédiction littéraire. Du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p.55, n.13.

<sup>592</sup> DELAMAIRE, Anne, *Op. cit.*, p.440.



avec Péléon qui, devenu fou, part chasser le cerf et avec cette caractéristique de l'homme sauvage qui le fait manger de la viande crue. Pourtant, malgré l'absence de cuisson, le plat reste lié à la nourriture du noble puisqu'Estonné utilise des condiments qui, d'après Jean-Claude Mühlethaler quand il étudie les plats servis à Yvain, « *sont les signes distinctifs de la table du noble*<sup>593</sup> ».

L'étude des réactions de colère et de désarroi d'Estonné montre bien quant à elle à quel point le personnage du chevalier *ahonté* répond à celui du chevalier *maleureux* :

N°	Réaction d'Estonné	Cause
1	Moult courroucié (336/2) <sup>594</sup>	Impossibilité de suivre Claudius
2	Comme tout dervé (336/6-7)	Impossibilité de suivre Claudius
3	Il fut sy courroucié que il fut ainsy que tout hors du sens, tant l'ala supporter ce courroux (339/10-11)	Perte de la trace du cheval de Claudius
4	Il eut trop grant despit (341/6)	Refus des chevaliers du lignage Darnant de jouter contre lui
5	Ainsi que tout hors du sens (341/14-15)	Refus des chevaliers du lignage Darnant de jouter contre lui
6	Oultre courroucié (341/23-24)	Refus des chevaliers du lignage Darnant de jouter contre lui
7	Ahonté aussi comme tout dervé (342/6-7)	Refus des chevaliers du lignage Darnant de jouter contre lui
8	Sy lassé et forcené pour son compaignon que pres estoit hors de son sens (343/8-9)	Perte de Claudius
9	Estonné, qui n'estoit pas bien en son sens par le meschief de son compaignon qu'il avoit perdu (345/24-26)	Perte de Claudius
10	Il fut tout oultré de ire (345/41)	Moqueries des gens de la ville
11	Tout foursené (345/52)	Moqueries du fils cadet de Fromont
12	Il fut tout courroucié (347/7)	Coup porté par un fils de Fromont
13	Esmayé du hide et de meschief et de paour qu'il ne fust mort (347/22-24)	Crainte de la mort de Claudius
14	Aussy que tout hors du sens (349/3-4)	Perte de Claudius

Lorsque Péléon s'enfuit du tournoi du couronnement de Gadiffer et se retrouve seul dans un bosquet il est « *sy courroucié qu'il yssy de son sens* » et entre ensuite dans une « *fantasie* ».

<sup>593</sup> MÜHLETHALER, Jean-Claude, « De la frugalité de l'ermite au faste du prince : les codes alimentaires dans la littérature médiévale », dans *Manger, cours public de l'université 1995-1996*, Lausanne, Payot, 1996, p.18.

<sup>594</sup> L'épisode ayant lieu au livre I, tome 1, nous utiliserons une numérotation simplifiée entre parenthèses : d'abord le numéro de paragraphe, puis les lignes de l'extrait.

On remarquera dans ce tableau l'apparition fréquente du terme « *courroucié* » souligné chaque fois par un intensif (« *moult* », « *sy* », « *oultre* », « *tout* »), mais surtout l'idée qu'Estonné perd la raison en 3, 5, 8, 14 avec l'occurrence « *hors de son sens* » et en 2 et 7 avec « *dervé*<sup>595</sup> ». Le terme de « *foursené* » (8, 11) signifie « devenir fou » mais aussi « enragé », « furieux ». Il semblerait que les réactions d'Estonné répondent à ce dernier sens puisqu'en 8, on nous précise que, s'il est « *forcené* », il frôle seulement la folie (« *pres estoit de* »). Il y a en fait, à chaque fois, une précision apportée par les prépositions « *pres* », « *ainsy que* », « *aussy que* » qui montre qu'il ne s'agit pas d'une folie réelle et qui provoque une maladie, de la même façon que Dache, peinée de la souffrance de son ami, frôle la folie mais ne tombe jamais dans le même état grave que Péléon. Il y a donc bien une altération de la raison (« *qui n'estoit pas bien en son sens* ») mais jamais une perte totale. Cependant, contrairement au cas de Péléon, la prolifération des termes de colère et l'intensité du sentiment colérique correspondent davantage au caractère bilieux d'Estonné. On voit d'ailleurs nettement la différence entre les réactions d'Estonné n°10, 11, 12 et la réaction n°13 : de 10 à 12, Estonné écume de rage (« *ire* », « *foursené* », « *courroucié* ») contre les habitants de la ville de Darnantes qui se moquent de lui. En 13, il apprend de pêcheurs que Claudius a été retrouvé presque noyé et confié à des demoiselles. Il ne s'agit plus alors de courroux mais de peur et de désarroi (« *hide*<sup>596</sup> », « *meschief*<sup>597</sup> », « *paour* »). Or, si la colère le poussait à combattre et à réaliser des exploits (lorsqu'il affronte seul les trente chevaliers du lignage Darnant), l'inquiétude et le chagrin générés par cette nouvelle le plongent brusquement dans un état qui se rapproche soudainement de la mélancolie de Péléon puisqu'après la réaction 13 il s'en va « *sans plus mot dire*<sup>598</sup> », s'enfuit et c'est là alors qu'il s'assoit et sombre dans la mélancolie, la main au menton et ne répondant plus à personne jusqu'à ce que Claudius vienne à sa rencontre.

L'extrême violence des réactions d'Estonné, quoique provoquées par un sentiment d'amitié aussi fort que l'est celui de l'amour de Lancelot pour Guenièvre, vient ici montrer son caractère colérique. Ce tempérament n'est pas sans lien, comme nous l'avons dit précédemment, avec la sexualité : sa complexion fait que le personnage d'Estonné s'accorde parfaitement avec l'ours – à la fois symbole de la fertilité et de la violence sexuelle – et avec les rituels tournant autour de la sexualité : au centre de la fête de Carnaval et du charivari, il est à la fois la victime qui permet à la foule de déchaîner ses pulsions de violence à la fois une figure de la subversion

---

<sup>595</sup> Lequel se traduit ici par « perdre la raison ».

<sup>596</sup> On peut traduire par : « effroi », « horreur »

<sup>597</sup> Ici « chagrin »

<sup>598</sup> I, 1, par.347, 28.

qu'il faut contenir. En effet, peu de temps après être parti de chez les deux demoiselles avec Claudius, Estonné découvre le Temple Incongneu. En voyant l'écu que Perceforest y a laissé, Estonné pense que le roi d'Angleterre est tombé dans un piège. Il menace alors le prêtre et le lieu saint. Quarante traits d'arbalètes apparaissent soudain, obligeant les deux compagnons à fuir à quatre pattes :

A telle paine et a tel meschief, a queutes et a genoulx, sy defroissiez et sy debatus que a pou se pouoient soustenir, les escus sur leurs dos, firent tant qu'ilz furent hors de la sale<sup>599</sup>

Même si le culte chrétien n'est pas encore institué à ce moment du roman, il est significatif que les injures et les menaces d'Estonné lui valent un traitement similaire à celui qu'il reçoit lors des épisodes carnavalesques par le seul représentant du Dieu Souverain, avatar du dieu chrétien. On retrouve sans doute ici à la fois la dimension religieuse de la fête de Carnaval mais aussi l'opposition entre le culte chrétien et cette fête aux origines païennes. Cela se traduit par l'extrême simplicité du Temple Incongneu, dont la beauté est vantée par les visiteurs, ainsi que par la solennité des apparitions de l'ermite Dardanon opposée à la bouffonnerie et aux accès de colère du chevalier Estonné. De plus, comme nous le verrons dans la partie qui sera consacrée à la dimension politique de *Perceforest*, l'épisode mettant en scène Estonné montant Lienne est également une parodie de l'entrée royale de Perceforest après sa guérison. Cette dimension parodique, que l'on avait déjà trouvée à travers les liens entre l'épisode de Lienne et celui de Lancelot et de la charrette, et qui s'applique ici au pouvoir royal, renvoie à la fonction primordiale de Carnaval.

Estonné représente un désir violent et procréateur qui le pousse à la violence et aux actes irréfléchis. Une autre créature apparaît dans le roman au livre III et s'oppose à la forme du désir représentée par le chevalier : la Bête Glatissant<sup>600</sup>. Il y a en effet deux formes excessives du Désir, celle qui laisse l'homme dans la contemplation passive et mortifère et celle qui le pousse à agir de façon impulsive et violente. Si tous les deux sont mis au second plan lors de la christianisation du royaume de Perceforest, la Bête, en fuyant les hommes après avoir été

---

<sup>599</sup> Traduction : « Après mille peines et mille maux, sur les coudes et sur les genoux, si meurtris et si brisés qu'à peine pouvaient-ils se soutenir, leur écu sur le dos, ils firent tant qu'ils sortirent de la salle » (I, 1, par.423, 4).

<sup>600</sup> Ch. Ferlampin-Acher met également en parallèle cette créature avec Zéphir pour montrer deux conceptions différentes du désir, relevant les nombreux points communs de ces personnages qui utilisent des illusions. Voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest* et le roman: "Or oyez fable, non fable mais hystoire vraye selon la cronique" », *Op. cit.*, p.60.

blescée par Nestor, et Estonné, en étant assassiné par Bruyant, ils ne disparaissent jamais complètement du roman : la Bête réapparaît pour tuer Olofer et Estonné laisse derrière lui un héritier tout aussi vigoureux et colérique que lui, Passelion. Leur effacement de l'histoire était en effet nécessaire pour établir une nouvelle représentation du désir, contrôlé mais poussant à l'action, qui sera à la base des exploits des chevaliers des romans arthuriens. Cet effacement ne devait cependant être que partiel, afin de rappeler les menaces qu'ils représentent.

L'évolution des animaux utilisés pour faire de la Bête Glatissant une représentation de ce désir mortifère est permise grâce à l'utilisation des connaissances issues des bestiaires antiques et médiévaux, tout comme la christianisation de la maladie de Perceforest, passe par la répartition des attributs païens et des symptômes médicaux de la maladie mélancolique sur deux autres personnages : Péléon et Gadiffer. Si la construction de la Bête Glatissant passe par les bestiaires, elle est aussi le résultat de nombreuses allusions littéraires et de reprises, tout comme les personnages Perceforest, Péléon et Gadiffer développent au cours de leur maladie de nombreuses similitudes avec les personnages des romans arthuriens. C'est le cas également d'Estonné dont la complexion colérique permet de révéler la nature carnavalesque du chevalier mais aussi de le représenter comme une parodie de Lancelot.

Ces allusions littéraires permettent évidemment d'imposer une filiation entre le *Roman de Perceforest* et les romans arthuriens mais elles viennent aussi aider au glissement progressif d'une utilisation médicale de la théorie des humeurs à une interprétation chrétienne.

## 2. *Liber monstrorum et mirabilis*, les monstres et la Nature

La Bête Glatissant, le Géant aux Crins Dorez, Passelion provoquent tous l'émerveillement des autres personnages : la Bête Glatissant est un hybride étonnant doté d'un cou capable de projeter des images merveilleuses, le Géant aux Crins Dorez se caractérise par une taille hors du commun et la beauté de ses cheveux et Passelion provoque la stupéfaction de son entourage par sa naissance extraordinaire et sa croissance accélérée. Si ces personnages sont tous différents, ils sont tous des merveilles au sens où ils frappent d'étonnement ceux qui les rencontrent mais ils sont aussi des monstres puisque leur existence représente un accident de nature, comme nous allons le montrer.

## 2.1. La Bête et les bestiaires

Si la Bête Glatissant est un monstre que l'on retrouve dans de nombreux romans arthuriens, la première étude qui lui est consacrée ne date que de 1974, lorsqu'E. Bozóky<sup>601</sup> s'intéresse à l'évolution de ce monstre dans quelques récits qui font partie du cycle arthurien, en articulant son propos autour de l'idée que la Bête représente, dans sa première apparition dans *Perlesvaus*, le Christ sacrifié et qu'elle évolue pour devenir dans les romans les plus tardifs un monstre démoniaque. Une autre étude<sup>602</sup>, réalisée en 1999, tente de percer le caractère allégorique de la Bête mais en s'appuyant sur les différents manuscrits du *Roman de Tristan* en prose : A. L. Furtado voit dans la Bête une réécriture de certains aspects propres à des monstres antiques. Scylla par exemple, dont le corps ceint de têtes de chiens n'est pas sans rappeler les chiens de la Bête. Car ce sont des aboiements (lorsque ces chiens poursuivent la Bête ou lorsqu'ils sont encore dans son ventre) qui permettent d'identifier la créature de loin et ce sont des chiens qui déchiquettent la Bête qui leur donne naissance dans certaines versions. Il établit encore un rapport entre la Bête de l'Apocalypse et la Bête Glatissant que poursuit Palamède dans le *Tristan*, rejoignant ainsi l'interprétation chrétienne qu'en avait faite E. Bozóky en ajoutant simplement, grâce au lien qu'il établit entre la Bête biblique et la Bête arthurienne, que cette dernière représente la fin du Royaume de Logres. Une autre interprétation possible de la Bête, lorsqu'elle apparaît dans le *Roman de Tristan*, a été faite par Janina P. Traxler<sup>603</sup>, qui voit dans la Bête la représentation du désir de Palamède, la conquête d'Iseut, qui vient se substituer momentanément à celle qu'il ne peut obtenir. Cependant, elle souligne le fait que Palamède est non seulement le seul chevalier important sur le plan de la narration à ne pas être chrétien mais encore qu'il refuse obstinément d'être baptisé, sauf si cela peut lui apporter l'amour d'Iseut. En cela, sa quête est à mettre en parallèle avec celle des chevaliers chrétiens qui cherchent le Graal car, tout comme eux et la relique, il ne peut jamais atteindre l'objet de sa quête puisqu'il n'est pas celui qui y est destiné.

---

<sup>601</sup> BOZOKY, Edina, « La « Bête Glatissant » et le Graal. Les transformations d'un thème allégorique dans quelques romans arthuriens », *Revue de l'histoire des religions*, v.186, n°2, 1974, p.127-148.

<sup>602</sup> FURTADO, Antonio L., "The Questing Beast as emblem of the ruin of Logres in the "Post-Vulgate"", *Arthuriana*, 9, n3, 1999, p.27-48.

<sup>603</sup> TRAXLER, Janina P., "Observations on the Beste Glatissant in the *Tristan en prose*", *Neophilologus*, 74, n4, 1990, p.499-509.

With the exception of Grail heroes (Galaad, Perceval, Bohort), everyone in the Tristan is engaged in a hopeless quest, and it is hopeless because the questers do not understand their moral insufficiencies.<sup>604</sup>

De cette façon, l'épisode de la chasse de la Bête est une nouvelle fois assimilé à un épisode chrétien.

Ch. Ferlampin-Acher propose l'une des études les plus récentes mais surtout l'étude la plus complète puisqu'elle reprend une grande partie des œuvres dans laquelle apparaît la Bête<sup>605</sup>. En citant différents bestiaires de l'Antiquité et de l'époque médiévale, elle tente de retrouver non seulement ce que signifie la Bête mais aussi les animaux qui lui ont servi de modèle et ses différentes évolutions au gré de ses apparitions. Cette question est en effet centrale, puisque l'identification de l'animal ou des animaux qui a/ont servi de modèle(s) à cette créature littéraire facilite ensuite son interprétation allégorique, les bestiaires mêlant bien souvent caractéristiques biologiques (réelles ou imaginaires) et attributs symboliques. Cette question est d'ailleurs l'objet d'une note d'Helmut Nickel<sup>606</sup> qui se concentre sur le mot « *Douce, Dogglor* » qui sert à désigner la Bête et que l'on trouve dans *Le Tristan en prose* et *Le Roman de Perceforest*.

A partir des études qui ont déjà été réalisées sur la Bête, nous avons tenté de trouver d'autres éléments qui pourraient permettre d'aider à l'identification et à l'interprétation de la signification de cette créature en passant notamment par des bestiaires de l'Antiquité au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>607</sup>. En effet, parmi les autres études que nous avons préalablement citées, certaines ont proposé des modèles issus des bestiaires qui pourraient expliquer certaines caractéristiques de la Bête. E. Bozóky relève l'utilisation de la panthère comme modèle des premières versions, quand Ch. Ferlampin-Acher voit dans la Bête Glatissant de *Perceforest* un mélange d'influence entre la panthère, la leucrote et le scytalis.

---

<sup>604</sup> Traduction : « A l'exception des héros du Graal (Galaad, Perceval, Bohort), tous les personnages du *Tristan* sont engagés dans des quêtes sans espoir, et elles sont sans espoir parce que ceux qui entreprennent ces quêtes ne comprennent pas leur déficience morale. »

TRAXLER, Janina P., *Op. Cit.*, p.507.

<sup>605</sup> FERLAMPIN-ACHER, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op. Cit.*, p.311-322.

<sup>606</sup> NICKEL Helmut, "What kind of animal was the Questing Beast?", *Arthuriana*, 14, n2, 2004, p.66-69.

<sup>607</sup> Nous utiliserons, entre autres, pour cette analyse *Περὶ τὰ ζῷα ἰστορίαι* d'Aristote, l'*Historia naturalis* de Pline, le *De Sollertia Animalium* de Plutarque, le *De Natura animalium* d'Élien, les *Κωνηγετικά* d'Oppien, *Περὶ ζῴων* de Timothée de Gaza, le *Physiologus latinus*, les *Etymologiae* d'Isidore, le *Canzoni* de Rigaut de Berbezilh, le *Bestiaire* de Philippe de Thaon, l'*Aberdeen Bestiary*, ceux de Gervaise, Guillaume le Clerc, Pierre de Beauvais, Brunetto Latini, le *De Proprietatibus rerum* de Barthelemy l'Anglais, le Bestiaire anglais Arundel MS 292, les *Commentarii et animadversiones in sex Libros de Causis Plantarum Theophrasti* de Scaliger et le *Serpentum et Draconum historiae* d'Aldrovandi.

Nous allons ici essayer de comparer l'influence de ces modèles sur la Bête et de prouver que son évolution remarquable sur le plan de sa symbolique et de sa représentation s'explique principalement par le passage du modèle de la panthère à celui du léopard. Cette modification va non seulement expliquer la transformation allégorique de la Bête mais aussi montrer sa progressive diabolisation.

### 2.1.1. La Bête et la Panthère

C'est dans le *De Gestis Regum Anglorum*, récit du début du XII<sup>e</sup> siècle, que la Bête apparaît pour la première fois, modèle assez éloigné de la Bête du cycle arthurien et qui ne présente que quelques caractéristiques que l'on retrouvera dans les versions postérieures : les chiens et les aboiements. En raison de ce manque de précisions, on peut considérer que le premier modèle de la Bête se trouve dans le *Perlesvaus*, dans lequel elle tient une place importante et où l'on retrouve davantage de détails sur son apparence :

Josephes nos recorde par la devine escripture que de la forest eisi une beste blanche comme nois negiee; e estoit gandre d'un lievre e mendre d'un gorpil. La beste vint en la lande tote esfree[e], car elle avoit .xii. chaiaus dedenz sun ventre, qui glatissoient autresi dedenz li comme chenerie de bois. La beste s'en fuioiet aval la lande por la pour des chiens dont ele oet le glas dedenz li. Perlesvaus s'apuie sor l'arestuel de sun glaive por esgarder la merveille de celle beste, de quoi il a molt grant pitié, car ele est tant douce par senblant et de si grant beauté, et senble de ses elz que ce soient deus esmeraudes<sup>608</sup>

Le premier élément intéressant est ici la blancheur éclatante de la Bête « *comme nois negiee* ». A en croire les bestiaires, cette blancheur peut être celle de la panthère, mais la couleur de cet animal ne fait pas l'unanimité chez les naturalistes, qui signalent quatre motifs ou couleurs de la robe de la panthère : le blanc, le noir, les taches et les couleurs diverses.

---

<sup>608</sup> Traduction : « Joseph nous rappelle par la divine écriture qu'une bête qui était blanche comme de la neige pure, sortit de la forêt. Elle était plus grande qu'un lièvre et plus petite qu'un renard. La bête arriva dans la lande, terrorisée par douze chiens qu'elle avait dans son ventre, qui aboyaient aussi à l'intérieur d'elle comme une meute de chiens de chasse. La bête dévalait la lande par peur des chiens dont elle entendait les aboiements qui provenaient de son ventre. Perlesvaus s'appuya sur le manche de sa lance pour regarder cette bête extraordinaire, dont il avait pitié, car elle semblait infiniment douce et d'une très grande beauté, et ses yeux avaient l'air de deux émeraudes » *Le Haut Livre du Graal: Text, variants, and glossary*, [éd. W. A. Nitze, T. A. Jenkins], University of Chicago Press, 1932, p. 239, l.5494-5502.

Panthera et tigris macularum varietate prope solae bestiarum spectantur: caeteris unus ac suus cujusque generis color est. Leonum tantum in Syria niger, Pantheris in candido breves macularum oculi. (...)Nunc varias, et pardos qui mares sunt, appellant in eo omni genere, creberrimo in Africa Syriaque. Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt: nec adhuc aliam differentiam inveni.<sup>609</sup>

Dans cet extrait de *l'Historia Naturalis* de Pline, on voit que la caractéristique commune de la panthère et du tigre est d'avoir une peau « *macularum varietate* » mais que ce qui distingue la panthère est sa blancheur (« *candido* ») et les taches en forme d'yeux (« *macularum oculi* »). La blancheur de la panthère serait d'ailleurs le seul facteur discriminant (« *nec adhuc aliam differentiam inveni* ») pour la distinguer des autres espèces de grands félins (« *ab iis* »).

De la même façon, la mention des couleurs blanche et noire chez Isidore de Séville au VII<sup>e</sup> siècle vient distinguer deux races de panthères, sans que l'auteur n'apporte plus de précisions :

Bestia minutis orbiculis superpicta, ita ut oculatis ex fulvo circulis, nigra vel alba distinguatur varietate.<sup>610</sup>

Cependant, dans ses autres apparitions dans les romans arthuriens, la Bête n'est pas totalement blanche, voire plus du tout. Dans une version plus tardive par exemple, *l'Estoire del Saint Graal*, et dans sa traduction médiévale espagnole, *la Demanda del Sancto Grial*, si la tête de la Bête est blanche, ses pieds, eux, sont noirs :

*Estoire del Saint Graal*

Car ele estoit blanche comme noif et avoit teste et col de berbis, si avoit pié de chien et quisses, et estoient noir comme carbon, et si avoit le pis et le crepon et le cors de goupil et kueue de lyon<sup>611</sup>

---

<sup>609</sup> Traduction : « Les panthères et les tigres sont les seuls animaux connus à être parsemés de diverses taches, les autres animaux ayant chacun une couleur unie propre à leur espèce. On trouve des lions noirs seulement en Syrie. La robe de la panthère est blanche avec de petits points noirs en forme d'yeux. (...) Aujourd'hui, pour toutes ces espèces, on appelle les femelles *varias* et les mâles *pardos*, et on les trouve en abondance en Afrique et en Syrie. Certains différencient seulement les panthères par leur blancheur ; et pour l'instant je n'ai pas pu voir une autre différence entre eux. »

Texte latin : PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], Paris, Panchoucke, 1829, XXIII.

<sup>610</sup> Traduction : « C'est une bête sur laquelle sont dessinés de minuscules petits cercles comme des yeux d'une couleur fauve; on distingue deux espèces: noir et blanche. »

ISIDORE, *Op. cit.*, livre XII, chap. 2, 8, p.52.

<sup>611</sup> Traduction : « Car elle était blanche comme la neige et avait le cou d'une brebis, les pieds d'un chien et des cuisses noires comme le charbon. Elle avait la poitrine, la croupe et le corps d'un renard et la queue d'un lion. » *The Vulgate Version of the Arthurian romances*, v.1, *L'Estoire del Saint Graal*, [éd. H. O. Sommer], Washington, The Carnegie Institution of Washington, 1909, p.9.



*La Demanda del Sancto Grial*

Ca ella avia la cabeça e cuello de oveja, blanco como nieve e pies e piern de can, negras como carbon ; e avia el cuerpo e el alcafar como rapose.<sup>612</sup>

Ce changement vient-il de l'évolution de la signification de ce monstre des romans arthuriens ou bien de l'utilisation d'autres bestiaires comme sources d'inspiration ?

Certains bestiaires parlent de la couleur foncée de la panthère comme c'est le cas dans les *Κωννηγετικά* où Oppien décrit une robe « d'un gris obscur, semée de fréquentes taches noires, semblables à des yeux.<sup>613</sup> » et dans le bestiaire anglais Arundel 292 du XIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur écrit que la panthère est « *black so bro of qual/Mith white spottes*<sup>614</sup> ». Chez Brunetto Latini ce sont aux taches de la panthère que l'on attribue les couleurs blanche et noire (« *Panthere est une beste tachiée de petiez cercles blans et noirs*<sup>615</sup> »).

Cependant, la plupart des bestiaires insistent sur les couleurs magnifiques du corps de la panthère. Le *Canzoni*, un texte italien du XII<sup>e</sup> siècle de Rigaut de Berbezilh, décrit l'animal comme ayant « *si bela color*<sup>616</sup> », insistant sur l'intensité de la beauté mais sans préciser de quelle couleur il s'agit. Au contraire, les couleurs se multiplient dans le *Bestiaire Divin* de Guillaume le Clerc :

La beste qui a non pantere/ En droit romans love cerve/ Onques sa pers ne fu veue/ Ne plus douce ne plus seve/ Car ele est blanche et inde et bleue/ Et sachiez quella mult grant keue/ Et si est jaune et rouse et bise/ Couloree de mainte guise.<sup>617</sup>

Ainsi, cette panthère avec un corps coloré est celle que l'on retrouve le plus souvent dans les bestiaires<sup>618</sup> et surtout dans les enluminures – sans doute à cause de l'intérêt esthétique de

---

<sup>612</sup> Traduction : « Car elle avait la tête et le cou d'une brebis, elle était blanche comme neige et ses pieds et ses cuisses de chien étaient noires comme du charbon, elle avait le corps et la croupe comme un renard. »  
*Demanda del Santo Grial : (1515) (Fragmento castellano procedente de la "Materia de Breña") [selección]*, [éd. C. Alvar y J. M. L. Megías], *Antología de libros de caballerías castellanas*, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 2001, p. 438.

<sup>613</sup> OPPIEN, *La chasse, Œuvres d'Oppien*, [éd. B. de Ballu], Librairie académique, Strasbourg, 1787, III.

<sup>614</sup> Traduction : « noire comme le dos d'une baleine, avec des points blancs. »

*An Old English miscellany containing a bestiary, Kentish sermons, Proverbs of Alfred, religious poems of the thirteenth century*, [R. Morris], Oxford, Early English Text Society, 1872, 4a, édition électronique: <http://name.umdl.umich.edu/AHA6129.0001.001>.

<sup>615</sup> Traduction : « La panthère est une bête tachée de petits cercles blancs et noirs. »

LATINI, Brunetto, *Li livres dou tresor*, [éd. P. Chabaille], Paris, Imprimerie impériale, 1863, CXCVI, p.249.

<sup>616</sup> Traduction : « si belle couleur »

BERBEZILH (de), Rigaut, *Liriche [di] Rigaut de Barbezilh*, [éd. A. Varvaro], Bari, Adriatica, 1960, 218.

<sup>617</sup> LE CLERC, Guillaume, *Le Bestiaire Divin*, dans le MS. Français 24428, Troisième tiers du XIII<sup>e</sup> siècle f.68v.

<sup>618</sup> Nous ne citons ici que quelques bestiaires, dans leur édition en langue originale, qui parlent des couleurs diverses et magnifiques de la panthère :

sa représentation – mais elle ne correspond absolument pas à la créature blanche du *Perlesvaus*. La Bête devient cependant de plus en plus colorée au fur et à mesure des versions des romans arthuriens, s’approchant du modèle de la panthère décrit dans les bestiaires que nous avons cités. Dès l’*Estoire del Saint Graal*, la Bête devient « *diverse*<sup>619</sup> », adjectif que l’on retrouve dans le manuscrit A du *Roman de Tristan* (« *de toutes bestes la plus diverse*<sup>620</sup> ») et dans la *Suite Merlin* (« *Une beste mult grant que estoit la plus divers que onques fust veu de sa figure, car tant estoit divers*<sup>621</sup> »). On voit que la *varietas* n’est pas encore couleur : dans l’*Estoire del Saint Graal* et le *Roman de Tristan*, c’est l’hybridité de la Bête qui fait qu’elle est « *diverse* ». Or le *Roman de Perceforest* développe soudainement le motif de la couleur. Certes la Bête Glatissant de *Perceforest* est elle aussi un hybride mais, comme on l’a vu précédemment, le passage dans lequel Nestor rencontre la Bête Glatissant insiste surtout sur la lumière et la couleur que projette le cou de la créature. L’abondance de couleurs est soulignée par « *se multiplioit* », « *toutes les couleurs du monde* » et la diversité de la Bête est traduite par les verbes qui donnent à la fois une idée de désordre (« *s’entremesloient* », « *se multiplioit* », « *s’entrelachioient* ») et d’ordre (« *ordonnement assises et compassees* »). De plus, au livre VI, on nous précise que « *c’est du col de la beste qui se varioit en tant de couleurs qu’il n’est personne qui les sceust nombrer*<sup>622</sup> » ce qui nous permet de retrouver ici la traduction directe de la « *varietas* » des bestiaires latins. Les notions d’optique qui sont utilisées dans ce passage et notamment les connaissances sur l’arc-en-ciel que l’auteur utilise permettent de se rapprocher du modèle de la panthère des bestiaires et de le sublimer. C’est cette Bête polychromatique que l’on retrouve ensuite dans la compilation arthurienne de Micheau Gonnot :

---

AUTUN (d’), Honorius, *Sacramentarium, seu de causis et significationibus rituum*, XXIX, *De Vestibus presbyterii*, cité dans CHENU, Marie-Dominique, *La Théologie au douzième siècle*, Paris, J. Vrin, 1976, p.189, n.1.

BEAUVAIS (de), Pierre, *Bestiaire*, dans le *Grand recueil La Clayette*, fin XIIIe, MS Paris BNF Naf. 13521, f. 26 verso.

ELIEN, *De Natura animalium*, [éd. F. Jacobs, K. Gesner, J. G. Schneider, A. Gronovius], Paris, Frédéric Frommann, 1832, XI, 24.

GERVAISE, *Bestiaire*, [éd. P. Meyer], *Romania*, I, 1872, p.420-443, v.175-182.

*A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary*, [éd. Willene B. Clark], The Boydell Press, Woodbridge, 2006, p.123.

*Physiologus latinus*, [éd. E. E. Steinmeyer], *Die kleineren althochdeutschen Sprachdenkmäler*, Berlin, Weidmann, 1916, édition numérique établie par T. Klein et J. Gippert, 2005-2006, <http://titus.uni-frankfurt.de/texte/etcs/ital/lat/physioll/physi.htm?physi002.htm>.

THAON (de), Philippe, *Le Bestiaire*, III, GKS 3466 8°: Bestiaire, 18.

<sup>619</sup> Comme le remarque d’ailleurs également FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons*, *Op. cit.*, p.314.

<sup>620</sup> *Le Roman de Tristan*, [éd. E. Baumgartner], Genève, Droz, 1993, 85.

<sup>621</sup> Cité par TRAXLER, Janina P., *Op. cit.*, p.500.

<sup>622</sup> VI, 2, par.992, 4-6.

Elle a teste et col de serpent barbellee et refraingné, les yeux luisans comme charboncle, la bouche ardant qu'il semble que feu en saille. Les oreilles droictes comme ung levrier, corps et queue de lyon. Sur le dos auprès des espauls avoit une voilles reflambissants comme rays de souleil, et sur le faiz de la croupe pareillent. Jambes avoit et pies de cerf. Le pommel estoit de diverses manieres taché, car toutes les couleurs du monde y estoient. Le regart de ses yeulx estoit qu'il semblast que ce feussent deux torches. Ces dens estoient plus grand que d'un grant sengler.<sup>623</sup>

Nous avons souligné précédemment que l'auteur de *Perceforest* décrit les couleurs de la Bête en les associant au Feu et nous pouvons voir ici que ce lien est explicité puisque les yeux de sa Bête sont « *luisans comme charboncle* » et comme « *deux torches* », que sa bouche est « *ardant qu'il semble que feu en saille* » et que vers sa nuque se trouve un « *voilles reflambissants* ». Si là encore « *toutes les couleurs du monde* » se retrouvent sur le corps de la Bête, Micheau Gonnot ajoute sur son « *pommel* » les taches qui se trouvaient dans la description de la panthère chez des auteurs comme Oppien, Isidore de Séville ou encore Brunetto Latini, rapprochant encore davantage la Bête des descriptions de ce félin.

D'autres détails dans la description de la bête du *Perlesvaus* permettent de faire un rapprochement avec la panthère des bestiaires. Tout d'abord sa petite taille, qui est située entre le lièvre et le renard (« *estoit gaindre d'un lievre e mendre d'un gorpil* »), pourrait se retrouver dans la description d'Oppien qui distingue deux types de panthère, les unes ont « une taille considérable, un dos large et fourni de graisse » et les « autres sont plus petites, mais n'ont pas une moindre force<sup>624</sup> ». A part dans la *Demanda del Sancto Grial*, où l'auteur précise que la créature est « *no muy grande*<sup>625</sup> », les autres versions lui attribuent une taille gigantesque : selon la *Continuation*, elle est « *grant a merveille*<sup>626</sup> » et selon la *Suite Huth Merlin* « *une beste mult*

---

<sup>623</sup> Traduction : « Elle a la tête et le cou d'un serpent hérissé de pointes et se tenant en retrait, les yeux brillants comme le charbon, la bouche si brûlante qu'il semblait qu'il en sortait du feu. Les oreilles droites comme un lévrier, le corps et la queue d'un lion et sur le dos, près des épaules, elle avait des voiles flamboyants comme les rayons du soleil ainsi que sur le haut de la croupe. Elle avait les jambes et les pieds d'un cerf. Le sommet de son dos était taché de diverses manières, car on y trouvait toutes les couleurs du monde. Ses yeux lançaient des regards qui semblaient deux torches. Ses dents étaient plus grandes que celles d'un grand sanglier. »

La traduction de « *pommel* » pose problème. Puisque le mot renvoie, dans la plupart de ses acceptions, à quelque chose qui est au sommet d'un objet, et que l'auteur développe longuement la description du dos, détaillant l'emplacement près des épaules et au-dessus de la croupe, nous avons pensé qu'il pouvait s'agir du sommet du dos. Le texte original est cité par FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op.cit., p.315.

<sup>624</sup> OPIEN, Op. cit., III.

<sup>625</sup> Traduction : « pas très grande ».

*Demanda del Santo Grial*, Op.cit.

<sup>626</sup> Cité par TRAXLER, Janina P., Op. cit., p.500.

grant » et « *granz a desmesure*<sup>627</sup> ». Les autres versions ne précisent pas sa taille, mais la décrivent comme une créature hybride composée d'animaux qui permettent de déduire la taille de la Bête. Dans l'*Estoire del Saint Graal*, la Bête est un mélange de brebis, chien et renard, de petits animaux donc, ce qui expliquerait pourquoi l'auteur n'avait pas besoin de préciser que la Bête est de petite taille, contrairement à sa traduction espagnole plus tardive. Il est intéressant de voir qu'elle a une « *keue de lyon* ». Or Oppien, lorsqu'il distingue les deux types de panthères, dit des queues de ce félin que « les petites panthères la portent plus longue, et les grandes plus courte<sup>628</sup> ». La comparaison avec la queue de lion, seul grand animal de la description, pourrait donc renvoyer à cette caractéristique de la petite panthère. Les animaux des autres versions qui composent le corps de la Bête sont au contraire de grande taille pour la plupart : le manuscrit Z du *Roman de Tristan*<sup>629</sup> décrit une créature qui est un mélange de cerf, de lion, de léopard et de serpent, tout comme la Bête Glatissant de *Perceforest*, tandis que dans le manuscrit A elle est à la fois un lion et un éléphant.

Un autre élément qui n'a pas, à notre connaissance, été traité par les bestiaires, nous semble intéressant pour compléter notre étude : il s'agit des yeux de la Bête. Dans le *Perlesvaus*, la créature qui apparaît dans la lande « *semble de ses elz que ce soient deus esmeraudes* ». Or l'émeraude, dans les lapidaires, est censée être une pierre qui éclaircit la vue et guérit les yeux<sup>630</sup> et Pline ajoute à la liste de ses propriétés une ressemblance avec les yeux des panthères :

visum implere, quem non admittant, felium pantherarumque oculis similes:  
namque et illos radiare, nec perspici<sup>631</sup>

De plus, dans l'épisode de *Perlesvaus* la Bête qui apparaît dans la lande meurt déchiquetée par sa propre progéniture, particularité qui ne réapparaît pas dans les versions plus tardives. Pourtant, ce trait peut se retrouver dans la description faite par Isidore de la panthère, qui ne peut plus enfanter après sa première portée, car les griffes et les dents de sa progéniture la déchirent de l'intérieur :

Haec semel omnino parturit, cuius causae ratio manifesta est. Nam Quum  
in utero matris coalvere catuli, maturisque ad nascendum viribus pollent,

<sup>627</sup> *Idem.*

<sup>628</sup> OPPIEN, *Op. cit.*, III.

<sup>629</sup> *Le Roman de Tristan*, [éd. R. L. Curtis], Cambridge, D.S. Brewer, 1985, t.III, p.100.

<sup>630</sup> Cf. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op. cit.*, t.II, chap. XXVII, par.XVI.

<sup>631</sup> « Elle satisfait la vue sans la laisser pénétrer, et ces émeraudes ressemblent aux yeux des chats et des panthères, qui brillent sans être transparents »

Traduction de l'édition d'Emile Littré, PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, t.II, [éd. E. Littré], Paris, Dubochet, 1850, livre XXVII, chap XVI.

odiunt temporum moras. Itaque oneratam foetibus vulvam tamquam obstantem partui unguibus lacerant, effundit illa partum, seu potius dimittit, dolore cogente. Ita postea corruptis, et cicatricosis sedibus genitale semen infusum non haeret acceptum, sed irritum resilit. Nam Plinius dicit, animalia cum acutis unguibus frequenter parere non posse. Vitiantur enim intrisecus se moventibus catulis.<sup>632</sup>

Cette opinion est d'ailleurs reprise par Brunetto Latini :

Et sachiez que la panthere ne porte filz en toute sa vie que une seule fois, et orrez porquoi. Ses cheaus, quant il sont creu dedanz le cors à la mere, il ne vuelent pas soffrir jusque a lor droite naissance, ainz efforcent nature et debrisent as ongles les entrailles lor mere, et s'en issent hors en tel maniere que la mere n'engendre plus par semence de son masle.<sup>633</sup>

C'est peut-être cette caractéristique de la panthère que reprend l'auteur de *Perlesvaus*, mais qui disparaît dans *Perceforest*, ainsi que la progéniture matricide.

Si dans le *Perlesvaus* ce sont les chiens dans le ventre de la Bête qui sont dangereux et tuent leur mère, ce sont les dents de la Bête Glatissant qui lui permettent de tuer ceux qui sont fascinés par son cou, comme Olofer qu'elle éventre avant de s'enfuir. Ses deux plus grandes dents avaient pourtant été coupées par le Chevalier Doré alors qu'elle essayait justement de le dévorer :

Et quant la beste senti ce coup, elle retira ses dens de l'escu et sailly au col du chevalier, qui l'espee avoit levee pour le ferir secondement et la descarga tellement sus les dens que l'achier lui couppa deux longs dens qu'elle avoit devant en maniere d'un loup. Mais quant la mauvaise beste

---

<sup>632</sup> Traduction : « Cet animal ne peut donner naissance qu'une seule fois, et la raison en est très simple. Les petits grandissent dans le ventre de leur mère et, quand ils sont prêts à naître, ils sont extraordinairement puissants et ne peuvent supporter aucun retard du terme. Ainsi avec leurs griffes, les petits lacèrent le ventre qui les porte, comme s'il faisait obstacle à leur délivrance, et elle, torturée de douleur, elle met bas, ou plutôt elle les laisse aller. Après que leur séjour ait été déchiré et mutilé, quand la semence fécondante y pénètre, elle ne peut plus s'y fixer, mais elle ressort, n'accomplissant rien. Ainsi Pline dit que les animaux qui ont des griffes acérées sont souvent incapables de donner naissance, parce qu'ils ont des blessures internes provoquées par le mouvement des petits. » ISIDORE, *Op. cit.*, XII, p.52, 9.

<sup>633</sup> Traduction : « Sachez que la panthère ne donne naissance dans toute sa vie qu'une seule fois, écoutez pourquoi. Ses petits, quand ils ont grandi dans son corps, ne veulent pas patienter jusqu'à l'heure naturelle de leur naissance. Ainsi ils forcent la nature et déchiquettent à coups de griffes les entrailles de leur mère, sortant de son corps de telle manière qu'elle n'engendre plus par la semence de son mâle. » LATINI, Brunetto, *Op. cit.*, p.250.

senti ses deux maistres dens coupeuz ou gisoit sa totale deffence, elle lui tourna le dos et commença a fuir.<sup>634</sup>

Ici les dents sont comparées à celle d'un loup, et notre hypothèse était que cette comparaison vient de l'autre nom de la panthère qui, comme nous l'avons vu dans le texte de Guillaume le Clerc, est appelée *louve cervière*. Une autre interprétation est donnée dans *Fées, bestes et luitons*, puisque Ch. Ferlampin-Acher y voit plutôt l'influence de la leucrote<sup>635</sup>. Cet animal est décrit par Pline<sup>636</sup> et aussi par Brunetto Latini :

CXCIV De lucrote. Lucrote est une beste es parties de Inde, qui de isneleté passe touz autres animaüs, et est grans comme asne et a croupe de cerf et piz et jambes de lyon et chief de cheval, piez de buef et bouche granz jusque as oreilles, et si dent sont tuit d'un os.<sup>637</sup>

La description de la dent unique ne correspond pas à celle de la Bête qui en a deux lors de sa première apparition. Cependant, Ch. Ferlampin-Acher remarque<sup>638</sup> qu'au livre VI, quatre dents sont attribuées à la Bête<sup>639</sup>, ce qu'elle interprète comme une multiplication due à la réécriture merveilleuse. L'*Historia Naturalis* de Pline offre peut-être davantage de détails qui permettraient de rapprocher les deux créatures puisqu'il traite à la fois de la leucrote et de la crocotte :

Crocotte :

Crocottas, velut ex cane lupoque conceptos, omnia dentibus frangentes, protinusque devorata conficientes ventre: cercopithecus nigris capitibus, pilo asinino, et dissimiles ceteris voce: indicos boves unicornes, tricornesque.<sup>640</sup>

---

<sup>634</sup> Traduction : « Quand la bête sentit ce coup, elle retira ses dents de l'écu et sauta au cou du chevalier, qui avait levé son épée pour la frapper une deuxième fois. Il l'abattit tellement fort sur les dents qu'il lui en coupa deux longues sur l'avant que la bête avait, comme un loup. Quand la mauvaise bête sentit ses deux dents principales coupées, celles qui constituaient son unique défense, elle lui tourna le dos et commença à fuir. » (III, 2, p.218, 117-124.)

<sup>635</sup> Nous renvoyons d'ailleurs à son analyse : FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op. cit.*, p.315.

<sup>636</sup> Cf. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op. cit.*, XXX.

<sup>637</sup> Traduction : « Sur la leucrote. La leucrote est une bête qui vit dans certaines parties de l'Inde et qui surpasse tous les animaux en vitesse. Elle est grande comme un âne et a la croupe d'un cerf, le torse et les jambes d'un lion, la tête d'un cheval, les pieds d'un bœuf, une bouche fendue jusqu'aux oreilles et ses dents sont constituées d'un seul os »

LATINI, Brunetto, *Op. cit.*, p.248-249.

<sup>638</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op.cit.*, p.479, n.183.

<sup>639</sup> VI, 2, par.993, 10-13.

<sup>640</sup> « Des crocottes, qui semblent nées du chien et du loup, brisant tout avec leurs dents, et digérant aussitôt ce qu'elles ont dévoré ; des cercopithèques à tête noire, à poil d'âne, et différant des autres animaux par la voix. »

Leucrocote :

Leucrocotam perniciosissimam feram, asini fere magnitudine, cruribus cervinis: collo, cauda, pectore leonis, capite melium, bisulca ungula, ore ad aures usque rescisso, dentium loco osse perpetuo. Hanc feram humanas voces tradunt imitari.<sup>641</sup>

La filiation de la crocotte avec le loup, la description de ses dents qui brisent tout et le fait qu'elle digère aussitôt sa proie, peuvent correspondre à la Bête Glatissant dont l'auteur souligne la gloutonnerie, en particulier lors de sa rencontre avec le Chevalier Doré pendant laquelle, pressée par la faim, elle rompt trop tôt l'illusion de son cou, laissant à Nestor le temps de réagir et de se défendre. Le fait aussi que la Bête « diffère par la voix » des autres créatures pourrait être associé au *glat* très particulier du monstre dans *Perceforest*. Enfin, si la dent unique et l'imitation de la voix humaine dont est capable la leucrocote ne correspondent pas à la description de la Bête Glatissant, sa rapidité et son hybridité peuvent se retrouver dans le corps de la Bête, puisque dans plusieurs versions la Bête est, entre autres, un mélange de cerf et de lion, comme c'est le cas pour la Bête Glatissant de *Perceforest*, qui est composée d'un léopard, d'un cerf et d'un lion.

Une autre particularité de la panthère disparaît dans les versions les plus tardives, alors qu'elle est traitée dans la plupart des bestiaires. Il s'agit de l'odeur délicieuse qu'émet la panthère dont les auteurs parlent depuis Aristote :

Λέγουσι δὲ καὶ κατανενοηκυῖαν τὴν πάρδαλιν ὅτι τῇ ὀσμῇ αὐτῆς χαίρουσι τὰ θηρία, ἀποκρύπτουσιν ἑαυτὴν θηρεύειν· προσιέναι γὰρ ἐγγύς, καὶ λαμβάνειν οὕτω καὶ τὰς ἐλάφους.<sup>642</sup>

Après que le corps déchiqueté de la Bête dans *Perlesvaus* est déposé dans une coupe par un chevalier et une jeune fille, une odeur suave se répand. Etrangement, alors que cette caractéristique est récurrente dans les bestiaires, elle disparaît rapidement dans les cycles arthuriens et n'est plus associée à la Bête. On pourrait éventuellement voir encore ce lien de

---

Traduction d'Ajasson de Grandsagne dans PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op.cit.*, livre VIII, chap.XXX.

<sup>641</sup> « Leucrocote, animal excessivement rapide, ayant à peu près la taille de l'âne, les jambes du cerf, le cou, la queue et le poitrail du lion, la tête du blaireau, le pied fourchu, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et au lieu de dents un os continu : on prétend que cet animal imite la voix humaine. »

Traduction d'Ajasson de Grandsagne dans *Idem*.

<sup>642</sup> « On assure encore que, sachant que son odeur attire d'autres animaux, elle se cache pour les chasser; et quand ils approchent, elle les surprend, y compris même des cerfs. »

Traduction et texte original dans ARISTOTE, *Histoire des animaux*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], t.II, Paris, Librairie Hachette, 1883, IX, chap.VII.

façon tenue dans une des versions italiennes du *Roman de Tristan*. En effet, nous avons cité l'article de Janina P. Traxler, qui réutilise plusieurs manuscrits français de l'œuvre pour établir un lien entre Iseut et la Bête, cette dernière, selon elle, n'étant pour Palamède qu'un moyen de substitution pour oublier son amour rejeté par la femme de Marc. L'auteur de la version italienne du XIV<sup>e</sup> siècle *La Tavola ritonda, o l'istoria di Tristano*, semble aller dans le sens de l'analyse de J. P. Traxler, puisqu'il écrit :

sì come la pantera rende odore sopra ogn' altra bestia, e sì come la rosa è sopra ogn' altro fiore, cesie la bionda Isotta era sopra ogn' altra dama di bellezze.<sup>643</sup>

On pourrait donc voir ici que le lien entre Iseut et la panthère permet une association indirecte entre la Bête, substitut d'Iseut, et cet animal. Cependant, il est possible de se demander pourquoi la Bête, qui partage tant de caractéristique avec la panthère, ne dégage plus cette odeur agréable dans les romans arthuriens qui suivent le *Perlesvaus*. Dans ce roman, la scène où la Bête est mise en pièces par des chiens qui sont incapables de manger son corps ou de l'éloigner de la croix est expliquée à Perlesvaus incrédule comme une représentation de la Passion du Christ. E. Bozóky voit même dans l'hésitation de la Bête à aller vers la Croix, une référence au doute du Christ dans la scène du Mont des Oliviers<sup>644</sup>. De fait, c'est autour de l'odeur de la panthère que les bestiaires médiévaux construisent une symbolique chrétienne et l'association entre le Christ et l'animal, car la plupart ne lui attribuent pas la couleur blanche éclatante que l'on trouve dans le *Perlesvaus*. Dans l'*Aberdeen Bestiary* par exemple, la comparaison chrétienne est longuement développée, à grands renforts de citations bibliques, dont nous ne livrerons ici qu'un extrait :

Quia speciosum animal sit, David dicit de Christo, *Speciosus forma pre filiis hominum*. Mansuetum animal autem Isaias quoque dicit: Gaude et laetare filia Sion, praedica filia Ierusalem, quia rex tuus venit tibi mansuetus. « Cum saturatus fuerit, recondit se in in speluncam suam et requiescit et dormit, quia Dominus Ihesus Christus, cum satiatus fuisset Iudaicis illusionibus(...) obdormiens requievit in sepulchro, et descendit in infernum, illic magnum draconem ligans. Die autem tercio surgit a somno et emittit magnum clamorem, fragrans suavitatem. Sic et Dominus Iesus Christus tertia die

---

<sup>643</sup> Traduction : « Comme la panthère émet un parfum supérieur à toutes les autres bêtes, comme la rose est supérieure à toutes les autres fleurs, la blonde Iseut est supérieure à toutes les dames en beauté. »  
*La Tavola ritonda, o L'istoria di Tristano* [éd. F. L. Polidori], Bologne, Gaetano Romagnoli, 1864, p.155.

<sup>644</sup> BOZOKY, Edina, *Op. cit.*, p. 131.



resurgens a mortuis (...)Et sicut de ore panterae odor suavitatis exit, et omnes bestiae quae prope sunt, et quae longe conveniunt eam sequuntur.<sup>645</sup>

La disparition du sème [odeur suave] de la Bête Glatissant du *Perceforest*, pourrait laisser penser que la créature s'éloigne de son modèle originel, la panthère. Cependant, si la Bête Glatissant perd cette caractéristique, elle utilise celle de la profusion des couleurs, caractéristique qui se rapproche davantage de la panthère des bestiaires médiévaux, lesquels insistent longuement sur la beauté des couleurs de son corps.

On remarquera également qu'avant qu'une odeur délicieuse et envoûtante ne s'échappe de la bouche de l'animal, celle-ci jette un grand cri qui terrorise le dragon et que cette caractéristique est elle aussi expliquée dans l'interprétation chrétienne. Ce cri est bien présent dans *Perlesvaus*, où il est devenu le glas des chiens qui permet d'identifier la « *beste blanche* » de loin (« *elle avoit .xii. chaiaus dedenz sun ventre, qui glatissoient autresi dedenz li comme chenerie de bois* ») et se retrouve dans la *Continuation* (« *Et dedans li vont abaiant/Si faon, con chien qui glatissent./Ne de crier ne se tapissent./Ains les ot on, mien escïentre./Aussi cler con hors son ventre*<sup>646</sup> »), dans le manuscrit Z du *Roman de Tristan* (« *comment se .xx. chens glatissent dedans lui*<sup>647</sup> ») et dans la *Suite Huth* (« *aloient abaiant et glatissant dedans son ventre si faon*<sup>648</sup> »). Il est intéressant de remarquer qu'il est à chaque fois attribué aux chiens qui sont dans le ventre de la Bête et non à la Bête elle-même. Or, dans le *Roman de Perceforest*, le « *glat* » n'est pas celui de la progéniture – dont la Bête est dépourvue – mais celui de la Bête elle-même (« *puis jecta ung glatissement tant merveilleux qu'il sembloit qu'elle eust dedens le corps plus de cent bracqués glatissans*<sup>649</sup> ») et ce n'est que la ressemblance (et non l'identité) entre son cri et ceux de chiens qui est notée par l'auteur. Au livre VI par exemple, la proximité de la description de son cri (« *glatissant en telle manière comme se douze chiens lui fussent en la panche*<sup>650</sup> ») avec celle de *Perlesvaus* (« *car elle avoit .xii. chaiaus dedenz sun ventre, qui*

---

<sup>645</sup> Traduction « Parce que [la panthère] est un animal magnifique, David dit du Christ : « *Tu es beau sur tous les fils des hommes* ». De plus, Isaïe dit que cet animal est doux : « Réjouis-toi et sois heureuse, fille de Sion, Annonce-le fille de Jérusalem ; parce que ton roi vient à toi, doux, ... » Quand la panthère est repue, elle se cache dans sa caverne, se repose et dort, parce que le Seigneur Jésus Christ, quand il a été repu des moqueries des Juifs, (...), tombant dans un profond sommeil, il s'est reposé dans son tombeau, et il est descendu en Enfer, où il a attaché le grand dragon. Au troisième jour, la panthère se réveille et pousse un puissant rugissement, émettant alors un doux parfum. Le Seigneur Jésus Christ fait de même, revenant d'entre les morts au troisième jour (...). Alors un doux parfum sort de la bouche de la panthère et toutes les créatures aux alentours et celles qui sont au loin le suivent. » *A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary, Op.cit.*, p.123-124

<sup>646</sup> GERVAISE, *La Continuation*, cité par TRAXLER, Janina P., *Op. cit.*, p.500.

<sup>647</sup> *Le Roman de Tristan*, cité par TRAXLER, Janina P., *Op. cit.*, p.501.

<sup>648</sup> *Suite Huth du Merlin*, cité par TRAXLER, Janina P., *Op. cit.*, p.500.

<sup>649</sup> III, 2, p.217, 102-104.

<sup>650</sup> VI, 2, par.993, 14-15.

*glatissoient autresi dedenz li* ») rapproche les deux créatures puisque celle du *Perlesvaus* « *avoit .xii. chaiaus* » dans son ventre qui « *glatissoient* » quand la Bête Glatissant semble glatir comme douze chiens.

Les animaux de la Forêt du Glat qui entourent la Bête sont paralysés, idée que l'on peut retrouver dans le texte d'Hugues de Fouilloy :

rugitum emittit, ad cuius rugitum animalia ubique locorum gressum figunt,  
(...), solus draco vocem eius audiens in speluncam se abscondit, et stupens  
quasi victus obmutescit.<sup>651</sup>

Le terme de « *stupens* », signifie l'engourdissement, la paralysie qui touche le dragon, effrayé par le cri de la panthère alors que les autres animaux sont attirés. C'est justement quand la Bête de *Perceforest* a faim qu'elle pousse un cri « *quant elle avoit faim, elle crioit come ung braquet glatissant* » et on peut penser que celui-ci est destiné à attirer les animaux qui ne sont pas à portée de vue de la Bête. Le texte insiste pourtant sur le fait que ce sont les couleurs de son cou qui fascinent les animaux. Ce n'est d'ailleurs pas son cri que Nestor perçoit en premier, ce sont ses couleurs (« *Quant le chevalier vint au lez de la caverne, il regarde et voit l'une des merveilleuses bestes du monde, la plus terrible qu'il eust oncques veue* »). Cependant, Nestor a l'impression que le cri que pousse la Bête ne vient pas de son ventre mais des couleurs de son cou (« *la beste n'avoit couleur au col qui ne jectast son glat*<sup>652</sup> »). L'association entre le cri et les couleurs, la paralysie et l'attraction qui en résultent, montrent que l'effet de l'odeur suave, liée au cri que poussait la panthère des bestiaires et qu'on retrouve dans *Perlesvaus*, a été transféré sur la caractéristique [multicolore] que les premières versions de la Bête avaient laissée de côté. On peut justifier ce transfert non seulement avec l'association entre le cri et les couleurs, mais aussi par une autre caractéristique de la panthère. Les bestiaires rappellent souvent que, si la panthère dégage une odeur attirante, elle n'en effraie pas moins les animaux lorsqu'ils la voient et donc pour chasser, elle doit dissimuler sa tête jusqu'à ce que les animaux se soient suffisamment approchés, ce qu'on retrouve dans le passage d'Aristote que nous avons cité mais aussi chez Pline :

---

<sup>651</sup> Traduction : « elle pousse un cri, au son duquel les animaux se réunissent venant de tous lieux, (...) seul le dragon se cache dans une grotte en entendant cette voix ; et il perd presque sa voix, terrassé par la stupeur. »

FOUILLOY (de), Hugues, *De bestiis et aliis rebus*, [éd. I. P. Migne], Paris, 1854, XIV.

<sup>652</sup> III, 2, p.216, 56-57.

Ferunt odere earum mire sollicitari quadrupedes cunctas, sed capitis torvitate terreri. Quamobrem occultato eo, reliqua dulcedine invitatas corripiunt.<sup>653</sup>

Cette nécessité de cacher sa tête réapparaît dans le *Perceforest*, « celle reverberacion, qui aloit reluisant du col de la beste, estoit aucunes fois sy grande que la beste en estoit comme mucee et ne la veoit on point », « les couleurs se multiplioient tellement a la reverberacion du soleil qu'il sambloit de ceste beste ung buisson par les couleurs qui entour elle s'entrelachioient et multiplioient, tellement qu'elle en estoit comme toute envelopee<sup>654</sup> » confirmant ainsi le transfert de la caractéristique [attirance] de l'odeur à la couleur. Comment peut-on expliquer ce changement ? Pour répondre à cette question, il nous faut étudier un autre animal : le scytalis.

### 2.1.2. Le scytalis et le léopard : le renversement de la signification de la Panthère

Selon Ch. Ferlampin-Acher, cette créature est très nettement présente, quoique jamais explicitement citée, dans le *Roman de Perceforest*. Le scytalis est un animal que les bestiaires décrivent moins fréquemment que la panthère mais on le retrouve notamment chez Isidore de Séville et Brunetto Latini<sup>655</sup> :

Scytale serpens vocatus, eo quod tanta praeifulget tergi varietate, ut notarum gratia aspicientes retardet et quia reptando pigrior est, quos assequi non valet, miraculo sui stupentes capit. Tanti autem fervoris est, ut etiam hiemis tempore exuvias corporis ferventis exponat. De quo Lucanus : Et Scytale sparsis etiam nunc sola pruinis – Exuvias positura suas<sup>656</sup>

---

<sup>653</sup> « On dit que son odeur a pour les autres animaux un attrait étonnant, mais que son aspect farouche les effraie. Elle cache donc sa tête, et saisit alors les animaux attirés par un charme irrésistible »  
Texte et traduction de PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op. cit.*, XXIII.

<sup>654</sup> III, 2, p.217, 84, 89.

<sup>655</sup> « Scytalis est uns serpens qui va molt lentement, mais il est si bien tachiez de diverses colours cleres et luisanz que les gens le regardent volentiers tant que il les aproche, et por la paor de lui, les detient li serpens. Et sachiez que il est de si chaude nature, que neis en yver despoille il sa pel por le chaut. »  
BRUNETTO LATINI, *Op.cit.*, CXLIII

<sup>656</sup> Traduction ; « Le serpent scytalis est ainsi appelé parce que son dos brille de tant de couleurs que la beauté de ses taches retarde ceux qui voient la créature; et parce que le scytalis rampe lentement, ceux qu'il ne peut atteindre, il les attrape quand ils sont ensorcelés par son étrangeté. De plus, il est d'une complexion chaude qui fait que même pendant l'hiver il se débarrasse de la peau de son corps trop chaud. Lucain dit de lui: "Il n'y a que le scytalis qui, même sous le froid le plus mordant, se débarrassera de sa peau." »  
ISIDORE, *Op. cit.*, livre XII, chap. IV, 19, p.67.

La caractéristique du scytalis qui rappelle la Bête Glatissant de *Perceforest* est le déploiement de couleurs magnifiques qui couvrent son dos. On remarque immédiatement que la description de cette partie du corps du serpent ressemble beaucoup à celle de la panthère puisqu'il a de la « *varietat[is]* » et des « *nota[s]* » (quand la panthère a des « *macula[e]* » chez Pline ou encore des « *orbicul[os]* » chez Isidore de Séville). De plus, on voit que là encore les spectateurs sont « *stupentes* » tout comme le dragon effrayé par la voix de la panthère chez Hugues de Fouilloy. Si la raison de cette paralysie est la merveille, le prodige des couleurs de son corps, chez Brunetto Latini c'est d'abord la beauté, puis la peur générée par le serpent qui lui permet d'attraper sa proie. La complexion chaude du scytalis, que l'on retrouve chez les deux auteurs, rappelle également le lien entre la Bête Glatissant et le Feu, puisque c'est frappée par le soleil et entourée de couleurs flamboyantes qu'elle apparaît pour la première fois. C'est seulement la lenteur du scytalis qui ne correspond pas à la Bête Glatissant qui se caractérise par sa fuite constante et sa course rapide. Le fait qu'elle ne soit jamais rattrapée par les chevaliers qui la poursuivent au grand galop montre bien qu'elle ne peut pas partager cette particularité du scytalis. On peut résumer ici les caractéristiques principales des trois créatures, en prenant la version de *Perceforest* de la Bête Glatissant :

Caractéristiques Créature	Odeur Suave	<b>Belles couleurs</b>	<b>Fascination</b>	Cri	Lenteur	Chaleur
La Panthère	X	<b>X</b>	<b>X</b>	X		
La Bête Glatissant dans <i>Perceforest</i>		<b>X</b>	<b>X</b>	X		X
Le Scytalis		<b>X</b>	<b>X</b>		X	X

L'une des caractéristiques principales de la Panthère, l'odeur suave, n'est partagée ni par la Bête, ni par le scytalis, tout comme le sème [lenteur] n'est propre qu'à ce serpent. Les sèmes [belles couleurs] et [fascination] sont, par contre, communs aux trois créatures. Est-ce suffisant pour expliquer pourquoi la Bête Glatissant de *Perceforest* se caractérise essentiellement par la beauté de ses couleurs, plutôt que par l'odeur suave, trait le plus commun de la Panthère des bestiaires à laquelle le monstre de notre roman semblait être si similaire ?

Il est intéressant de voir que ce sont autour de ces deux caractéristiques que se construit l'analyse du naturaliste italien du XVI<sup>e</sup> siècle Aldrovandi :

Horum virorum meminit Joannes Andreas Palatius, in libro de Insignibus, qui ad indicandum ferum alicujus faeminae animum, varia phrenoschemata excogitarunt. Sed inter haec, duo, desumpto argumento a Panthera, et a Scytale, digna esse animadversione videntur. Primitus figurarunt Pantheram animal singularibus pictatum notis: cum hoc Dicto. ALLICIT OMNES. Panthera enim, ut enucleatum est in volumine de Quadrupedibus digitatis, occultato capite, ne caeterae perterrefiant animantes, illas tergoris pulchritudine allicit, atque necat: Hinc innuere volebant, quod aliquando reperiatur mulier, quae rarae pulchritudinis velamine ferum tegat animum. Deinde effigiarunt Scytalem pulchrum aspectu Serpentem; cum hoc Dicto. FORMA NECAT. Siquidem in hoc phrenoschemate quaedam mulier assimilatur Scytali, quae est Serpens tantae pulchritudinis, ex Poetarum sententia, ut intuentes, et admirantes reddat stupidos, consequenterque allectos perimat<sup>657</sup>

Ce texte montre le résultat de l'évolution des descriptions de la panthère et du scytalis et du basculement de la signification allégorique de la panthère, d'une créature christique à un animal associé à un serpent et à la femme qui trompe et attire par sa beauté. Une nouvelle caractéristique apparaît qui est commune aux trois sujets de la *phrenoschemata* d'Aldrovandi, la volupté, auquel il consacre toute une partie pour décrire le scytalis. S'il semble aisé d'associer dans la pensée chrétienne un serpent et une femme à la volupté (d'autant plus que la chaleur est associée également à la luxure et que le scytalis se caractérise par une chaleur exceptionnelle et constante) comment la panthère a-t-elle pu subir une telle transformation ?

Notre hypothèse pour justifier cette association, est qu'il y a eu confusion avec d'autres félins des bestiaires. En effet, la panthère dans l'*Histoire des Animaux* d'Aristote est nommée « *πάρδαλις* » alors que l'*Arberdeen Bestiary* traite ensemble le *pardus* et le *leopardus* mais consacre un paragraphe séparé à la *panthera*. Ce flou dans la dénomination de ces animaux se

---

<sup>657</sup> Traduction : « Joannes Andreas Palatinus se rappelle de ceux qui, dans le livre *De Insignibus*, imaginèrent plusieurs emblèmes pour représenter l'esprit féroce des femmes. Parmi ceux-ci, il y en a deux, la Panthère et le Scytalis, sur lesquels ils donnent des explications qui paraissent dignes de retenir notre attention. Dans le premier, ils figurent la Panthère, célèbre par son apparence exceptionnelle. Ils y inscrivent : ELLE LES ATTIRE TOUS. La Panthère en effet, qui est étudiée au livre des quadrupèdes dactyles, lorsqu'elle dissimule sa tête et qu'elle ne terrifie pas les autres animaux, les attire à elle par sa beauté et les tue. Ils veulent ainsi insinuer qu'il est des femmes dont la grande beauté cache une âme féroce. Ensuite, ils représentent le Scytalis sous la forme d'un serpent d'une grande beauté. Ils y inscrivent : LA BEAUTÉ TUE. Puisque dans cet emblème, la femme est comparée au Scytalis, qui est un serpent d'une si grande beauté, selon le mot du Poète, ils insinuent qu'elle frappe ses admirateurs de stupeur et qu'ensuite, elle les tue. »

ALDROVANDI, Ulyssis, *Patricii Bononiensis, Serpentum et draconu historiae*, Bologne, Nicolas Tebaldin, 1640, livre II, p.236.

voit dans le passage de Pline que nous avons précédemment cité et qui présente de grandes difficultés pour la traduction :

Nunc varias, et pardos qui mares sunt, appellans in eo omni genere, creberrimo in Africa Syriaque.

Traduction d'Emile Littré<sup>658</sup> :

On donne aujourd'hui le nom de bigarrées et de pards, qui sont les mâles, à toute cette espèce d'animaux, très communs en Afrique et en Syrie.

Traduction d'Ajasson de Grandsagne<sup>659</sup> :

On donne aujourd'hui le nom de mouchetées aux femelles, et celui de pards aux mâles de toute cette espèce, très nombreuse en Afrique et en Syrie.

Si l'adjectif *varius, a, um* dont *varias* est l'accusatif féminin pluriel signifie bien « bigarrées, tachetées », il ne peut s'accorder ni avec « *pardos* » qui est masculin, ni avec « *genere* » qui est un neutre. La traduction d'Emile Littré ne peut donc pas être correcte puisqu'il met sur le même plan syntaxique « *pardos* », « *varias* » et « *genere* ».

Ajasson de Grandsagne traduit « *varias* » par « mouchetées », mais il l'attribue à une relative explicative sous-entendue (« *qui femellas sunt* ») par la coordination entre « *varias* » et « *pardos* » lesquels sont qualifiés par « *qui mares sunt* », et qu'il explicite en rendant l'opposition « aux femelles »/ « aux mâles ».

Le terme *varias* est aussi l'accusatif féminin pluriel du substantif *varia, ae* qui est dérivé de l'adjectif *varius* et qui veut dire « panthère ». Puisque Pline montrait que la robe tachetée des panthères et des tigres est une de leurs spécificités, qui permet de les distinguer des autres animaux, il n'est pas étonnant que l'adjectif *varius* devienne, chez le naturaliste, le nom générique de la panthère. Pline continue à parler spécifiquement de *pantheras* dans le reste du passage et ce n'est qu'au moment d'opérer des sous-classifications (« *in eo omni genere* ») qu'il emploie « *varias* », ce qui nous permet d'affirmer que le terme *pantheras* est ici une sous-espèce de la classe des grands félins dont les mâles sont les *pardos* et les femelles les *varias*. Cette interprétation du texte de Pline se retrouve d'ailleurs dans la classification moderne de la panthère puisque le français utilise les mots « léopard » et « panthère » pour désigner la *Panthera Pardus*, elle-même une sous-espèce du genre taxinomique *Panthera* qui regroupe les

---

<sup>658</sup> PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, [éd. E. Littré], *Op.cit.*, livre VIII, chap XXIII.

<sup>659</sup> PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op. cit.*, livre VIII, chap XXIII.

grands félins comme le lion (*Panthera leo*) ou le tigre (*Panthera tigris*). C'est pourquoi nous avons fait le choix de conserver les termes latins « *varias* » et « *pardos* » dans notre traduction, afin de ne pas ajouter à la confusion du passage : « Aujourd'hui, pour toutes ces espèces, on appelle les femelles *varias* et les mâles *pardos*, et on les trouve en abondance en Afrique et en Syrie ».

En effet, la traduction de « *varias* » en « panthères » pourrait conduire le lecteur à penser dans la suite du texte que la blancheur de la panthère est un facteur discriminant du genre et non pas de l'espèce, ce qui a été le choix de traduction d'Ajasson de Grandsagne qui traduit « *Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt: nec adhuc aliam differentiam inveni* » par « Quelques-uns distinguent la femelle d'avec le mâle par la seule blancheur de la robe. Jusqu'ici je n'ai pas trouvé entre eux d'autre différence ». Ce choix montre bien que le traducteur considère que « *varias* » et « *pantheras* » sont synonymes et que « *ab iis* » fait référence à « *pardos* » alors qu'Emile Littré lui, comprend le « *ab iis* » comme renvoyant au groupe de grands félins et fait donc de la blancheur un critère pour distinguer la sous-espèce « *pantheras* » : « Quelques-uns font des panthères une espèce à part, les distinguent seulement par le fond clair; et jusqu'à présent je n'ai pas trouvé d'autre différence »

On peut donc légitimement se demander comment un lecteur médiéval a compris cette classification de Pline, car la confusion est aisée, et le naturaliste romain n'est pas toujours, volontairement ou non, cité rigoureusement par les auteurs médiévaux. Lorsqu'Isidore de Séville, par exemple, parle de ce trait spécifique de la panthère qui ne peut avoir qu'une portée parce que ses petits lui déchirent le ventre, il cite Pline pour appuyer ses affirmations. Or, l'auteur romain a énoncé très clairement dans son *Historia naturalis* son scepticisme concernant cette théorie, qu'il range du côté de la vieille croyance populaire (« *vulgum credidisse video*<sup>660</sup> ») et qui s'oppose à l'autorité d'Aristote (« *Aristoteles diversa tradit*<sup>661</sup> ») Si un lecteur médiéval comprend Pline à la manière d'Ajasson de Grandsagne, on pourrait penser que l'animal dans l'extrait du *De Gestis Regum Anglorum* et dans le *Perlesvaus* est blanc parce qu'il s'agit d'une panthère femelle, puisqu'elle a une portée de chiots.

Cette incertitude dans la terminologie qui entoure la panthère ne s'arrête pas là et elle est étudiée par Thierry Buquet dans son article sur « Les panthères de Timothée de Gaza dans

---

<sup>660</sup> Traduction : « je vois que le vulgaire a cru que... »

Texte original tiré de : PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], *Op. cit.*, livre VIII, chap XVI

<sup>661</sup> Traduction : « Aristote nous transmet une opinion différente »

Texte original tiré de *Idem*.

l'encyclopédie zoologique de Constantin VII<sup>662</sup> » qui montre que les lexiques latin et grec opèrent souvent des confusions lexicales ne permettant pas une classification satisfaisante de ces félins. L'article de Krzysztof Morta, « Lampart w Literaturze rzymskiej<sup>663</sup> », tente de retrouver les félins qui correspondent aux descriptions des naturalistes de la littérature romaine, afin de déterminer si tous ces zoonymes qui apparaissent dans la littérature antique romaine, appartiennent à un seul et même animal ou à des espèces distinctes :

Choć leopard z racji swego pochodzenia uważany był za coś gorszego ("ex utroque coitu degeneres partus creari, ut mulus et burdo"), powoli w literaturze rzymskiej nie tylko się zadomowił, ale zaczął wypierać takie zoonimy jak *panthera* czy *pardus*. Widać to wyraźnie w *Scriptores Historiae Augustae (Historia Augusta)*, gdzie leopardus i pardus używa się wymiennie. Z początkowego mieszańca stał się jeszcze jednym określeniem lamparta lub geparda. Prawdziwa zaś kariera tego zoonimu rozpoczęła się w średniowieczu i nowożytnej Europie. Ów "mieszaniec" wzbogacił zoologiczne słownictwo wielu języków (niem. Leopard, ang. leopard, ros. leopard) włącznie z naszym lampartem, stając się określeniem zwierzęcia o systematycznej nazwie *Panthera Pardus*.<sup>664</sup>

L'auteur souligne la confusion, chez les différents auteurs de l'Antiquité entre les termes et les descriptions de ces félins et en particulier entre *panthera* et *pardus*. La confusion entre la *panthera* et le *leopardus* se comprenant alors facilement puisque selon Isidore « *leopardus ex adulterio leaenae et pardi nascitur*<sup>665</sup> », le mot « léopard » en vient à être utilisé pour désigner la *panthera* et le *pardus*, ce que l'on peut d'ailleurs retrouver dans la langue française puisque « léopard » ou « panthère » désigne le même animal appelé *Panthera pardus*, comme nous l'avons déjà signalé. On voit ici à quel point les trois termes ont été mêlés, puisque *pardus* vient

---

<sup>662</sup> BUQUET, Thierry, « Les panthères de Timothée de Gaza dans l'encyclopédie zoologique de Constantin VII », *Rursus*, 7, 2012, édition électronique : <http://rursus.revues.org/971>.

<sup>663</sup> MORTA, Krzysztof, « Lampart w Literaturze Rzymskiej », *Acta Universitatis Wratislaviensis*, 3028, *Classica Wratislaviensia*, XXVIII, Wrocław, 2008, p.167-174.

<sup>664</sup> Traduction : « Bien que le léopard, à cause de ses origines, fût considéré comme inférieur, ("ex utroque coitu degeneres partus creari, ut mulus et burdo" [« ces enfantements dégénérés sont issus du coït de deux espèces, comme le mulot et le bardot »], celui-ci non seulement s'installe progressivement dans la littérature romaine mais en plus commence à remplacer les zoonymes comme *panthera* ou *pardus*. On peut le voir clairement dans les *Scriptores Historiae Augustae*, où le *leopardus* et le *pardus* sont utilisés de façon interchangeable. Ayant été considéré au début comme un mélange, il est devenu un autre mot pour panthère et guépard. La vraie carrière de ce zoonyme a commencé au Moyen Âge et à l'époque moderne européenne. Cet « hybride » a enrichi le vocabulaire zoologique de nombreux langages (allemand *leopard* ; anglais *leopard* ; russe *leopard*) y compris le polonais *lampart*, qui devient l'épithète de l'animal qui porte le nom scientifique *Panthera Pardus*. » MORTA, Krzysztof, *Op. cit.*, p.174.

<sup>665</sup> Traduction : « le léopard est né de l'adultère de la lionne et du *pardus* » ISIDORE, *Op. cit.*, livre XII, chap. 2, 11, p.52.



préciser la sous-espèce de *Panthera* et que les noms vernaculaires « léopard » et « panthère » sont strictement synonymes. Les caractéristiques du *pardus* ont donc pu logiquement être attribuées au *leopardus* et inversement, et ces confusions ont pu également contaminer le modèle de la panthère, ce qui nous conduit à nous poser la question des caractéristiques de ces deux animaux si liés dans les bestiaires :

Pardus id est genus varium ac velocissimum et praeceps ad sanguinem, saltu enim ad mortem ruit. Leopardus ex adulterio leaenae nascitur et pardi, et tertiam originem efficit.<sup>666</sup>

Le terme que ce bestiaire anglais utilise pour décrire la robe du *pardus*, « *varium* » est le même que celui qu'il attribue à la *panthera* juste après. La confusion entre les termes et la similarité des descriptions utilisées nous font soupçonner un glissement progressif de la panthère christique vers le léopard adultérin. On retrouve d'ailleurs dans la description de la naissance de la panthère (ici il s'agit bien de *πάνθηρ*) de Timothée de Gaza, l'adultère normalement attribué à celle du léopard : « *That the panther is born from its mother after she has conceived from as many animals as possible*<sup>667</sup> ». On pourrait d'ailleurs aller jusqu'à penser que, plutôt que de venir du modèle de la leucrote, c'est cette naissance aux géniteurs multiples, d'après Timothée de Gaza, ou du moins de deux espèces différentes, d'après Isidore, qui viendrait expliquer l'aspect hybride la Bête, puisque les animaux qui la composent varient beaucoup en fonction des versions et n'ont que peu de rapport avec les descriptions que les bestiaires font de la leucrote.

De plus, si l'on admet qu'il y a bien confusion entre ces animaux, on peut mieux comprendre l'association d'Aldrovandi, puisque la naissance du *leopardus* viendrait justifier son lien à la volupté, à la femme et au serpent scytalis.

D'ailleurs, dans « la naissance de la Bête Glatissant : d'après le ms. BNF fr. 24400 », Anne Labia étudie et produit une édition du texte de la naissance de la Bête, fruit des amours du diable et de la fille de roi Ypomenès qui a été maudite par son frère après qu'elle l'a accusé d'avoir tenté de la violer. On retrouve dans l'origine de ce monstre, une conception honteuse comparable à celle que les auteurs soulignaient à propos du léopard. A. Labia montre également

---

<sup>666</sup> Traduction : « Le pard est une espèce se caractérise par des couleurs variées et une extrême vitesse, et par son inclination pour le sang, qui la fait se précipiter d'un bond vers la mort. Le léopard est issu de la relation adultère entre la lionne et le pardus, et cela a créé une troisième race. »

*A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary, Op.cit.*, p.123.

<sup>667</sup> TIMOTHEE DE GAZA, *On animals*, [éd. F. S. Bodenheimer], Académie internationale d'histoire des sciences, 1949, chap. XIV, 1, p.20.

l'association récurrente avec l'eau de la Bête que l'on voit souvent boire dans les ruisseaux pour se désaltérer avant de continuer à fuir un chevalier. Ce lien avec l'eau était déjà remarqué par E. Bozóky qui voit dans les épisodes de mise à mort de la Bête, qui ont lieu dans une fontaine dont les eaux se mettent à bouillir, l'origine d'un mythe étiologique :

L'anéantissement de la bête et le déchaînement des puissances infernales (tempête, flammes) sont les éléments d'un mythe étiologique : celui d'une eau thermale. Les sources thermales étaient souvent associées avec l'enfer et avec le diable (la chaleur étant associée avec la luxure).<sup>668</sup>

C'est aussi près d'une fontaine que la jeune Ypomenès se retire pour se suicider, après avoir été rejetée par son frère, et c'est là que le diable lui apparaît et lui propose son aide en échange de sa virginité. La conception de la Bête est donc elle aussi liée à l'eau, tout comme celle du léopard, puisque la lionne, d'après Pline, se baigne dans l'eau pour éviter que le lion ne reconnaisse l'odeur du *pardus* sur son corps :

Odore pardi coitum sentit in adultera leo, totaque vi consurgit in poenam.  
Idcirco ea culpa flumine abluitur, aut longius comitatur.<sup>669</sup>

La rapidité du *pardus*, qui est « *velocissimum* » selon l'*Aberdeen Bestiary*, semble également bien correspondre à la description de la Bête que les chevaliers ont beaucoup de mal à rattraper. D'ailleurs, si on considère les animaux qui composent la Bête Glatissant lorsqu'elle est représentée comme un hybride que ce soit dans le manuscrit Z du *Roman de Tristan* daté de 1240 ou dans *Perceforest*, son corps est celui d'un « *liepard*<sup>670</sup> ». Un autre animal, le *Dogglor*, ou *Douce* qui est nommé dans le *Tristan en Prose* et dans *Perceforest* pourrait aider notre analyse. Ch. Ferlampin-Acher s'étonne de ce nom dont on a des difficultés à retrouver l'origine :

Si les références savantes, tant à la panthère qu'au scytalis ou à la leucrote, ne sont jamais explicites, dans le *Tristan en prose*, c'est d'une bête nommée *Douce* ou *Dogglor* que le monstre, chassé par le sarrasin Palamidés, est rapprochée. Que l'origine de la créature soit sarrasine ne surprend pas : le scytalis vient de l'Antiquité (Lucain l'évoque dans la *Pharsale*) et le monde gréco-latin a souvent été confondu par les hommes du Moyen Âge avec

---

<sup>668</sup> BOZOKY, E, *Op. cit.*, p.145

<sup>669</sup> « Le lion reconnaît à l'odeur l'adultère commis par la lionne avec le pard, et se venge avec violence; aussi la lionne après cette faute se lave dans le fleuve, ou ne suit le lion que de loin. » Traduction tirée de l'édition d'Emile Littré, *Op. cit.*, livre VIII, XVII.

<sup>670</sup> « *Ceste beste tant merveilleuse avoit corps de liepard, piez de cerf, cuisses et queue de lyon* » (III, 2, p.216, 52-54).

celui des Sarrasins. Cependant, nous n'avons trouvé aucune trace d'un *Dogglor*. S'agit-il d'une supercherie de l'auteur qui aurait inventé ce nom pour accrédi-ter son invention en utilisant la racine anglaise *dog*, logique puisque la Beste glatit comme un chien, la finale du nom en -or insistant sur la luminosité fascinante ? <sup>671</sup>

C'est au mystère du nom de cet animal qu'H. Nickel a consacré une notice

The detailed description of the Beast's body from the Prose Tristan is also taken over by the author of the Roman de Palamedes with the addition that the neck is like that of an animal called 'Douce in his [Palamedes] language.' In Perceforest, it is said that the Beast's strange neck resembles that of 'an animal that the Saracens call Dagglor, and it has all the colors of the world.' From this description we can deduce that the Beast was an exotic animal, most likely from the Saracens' lands. Indeed, the name Douce 'in his [Palamedes'] language' might give a clue to the Beast's identity. The French doux (fem. douce) means 'sweet, charming, pleasant,' and it is generally thought that an Arabic word zrf= zurafa meaning 'graceful, nice, sweet' would be the root of 'giraffe.' However, Arabic scholars insist that this is a false etymology and 'giraffe' is more likely derived from zrf = zaraffa, which the Arabic-English Lexicon lists as 'camelopard or giraffe, a certain beast of beautiful make, the fore legs are longer than its hind legs; said to be called by a name signifying [that] it has the form of an assemblage of animals, i.e. camel ox-leopard, because it has resemblances to the camel and the ox and the leopard.' It seems that with the name Douce the author of the Roman de Palamedes picked the wrong zrf, although he was on the right track. <sup>672</sup>

Ainsi, l'appellation *Dagglor* pourrait être une erreur de l'auteur du *Roman de Palamède* et de celui de *Perceforest*, qui aurait mal traduit le nom de la girafe, dont les bestiaires font un mélange entre le chameau et le léopard – comme son nom *cameleopardalis* le montre par ailleurs – et ferait à nouveau référence à notre félin.

Il y a donc eu une évolution entre la bête de *Perlesvaus* qui prenait nettement modèle sur la panthère et celle de *Perceforest* qui devient un hybride dont les caractéristiques sont prises à la fois de la panthère et du léopard. Il nous semble alors que le modèle du scytalis se retrouve plutôt dans la compilation de Micheau Gonnot puisque, contrairement à la Bête Glatissant de

---

<sup>671</sup> FERLAMPIN-ACHER, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p. 316-317.

<sup>672</sup> NICKEL, Helmut, Op. cit., p.67-68.

*Perceforest*, dont le col resplendit et fascine les créatures de la forêt, c'est le dos du monstre décrit par le compilateur qui attire les animaux, ce qui correspond davantage à la description du scytalis, alors que les couleurs du col de la Bête Glatissant pourrait venir du modèle de la panthère/léopard.

On a donc distingué deux grandes évolutions du modèle servant à peindre la Bête : la première la fait passer de la panthère au léopard et la seconde la tire davantage vers le scytalis, quoique des éléments présents dans la description de la Bête Glatissant peuvent laisser deviner la présence de cette créature, notamment la tête de serpent de la Bête, à moins que celle-ci n'ait été ajoutée que pour accentuer l'aspect diabolique de la Bête, que le compilateur des cycles arthuriens a ensuite repris et appuyé en la rapprochant du scytalis.

### 2.1.3. De l'animal christique à la bête tentatrice

L'association avec le léopard permet de comprendre pourquoi la Bête Glatissant, qui devient un monstre diabolique, ne représente plus la Passion du Christ mais la quête du Désir. Comme nous l'avons dit précédemment, selon J. P. Traxler, la Bête représente, dans le *Roman de Tristan*, la quête d'Iseut qui échappe éternellement à Palamède. Ce motif est encore accentué dans *Perceforest*, puisque chaque fois que quelqu'un regarde le cou de la Bête Glatissant, celui-ci voit apparaître son désir le plus cher et c'est pourquoi il ne peut s'empêcher de la poursuivre, comme c'est le cas pour Nestor :

Voyant le preu chevalier que son cheval estoit moult traveillié, il en fut courroucé et doulant, car il eut encores volentiers veue la beste et la sieuvoit plus pour la noblesse de son col que pour aïr qu'il eust sus elle<sup>673</sup>

Au livre VI, lorsque Maronex<sup>2</sup> rencontre la Bête, le texte nous propose une description magnifique des couleurs qui apparaissent sur la créature et de ses effets.

Si vous advertis que la vertu de celle merveille moustra bien au baceler partie de ce qu'elle sçavoit faire, car bien lui fu advis qu'il voioit en celle reverberation de couleurs une pucelle la plus belle a son jugement qu'il eust oncques veue (...). Et sachiés que la beauté d'elle lui plaisoit a merveilles et si ne sçavoit dont ce fait luy venoit. Lors print moult fort a fantasier en celle plaisance, et comme plus y fantasioit, tant plus voioit il de merveilles

---

<sup>673</sup> Traduction : « Le courageux chevalier, voyant que son cheval était à bout de forces, ressentit colère et dépit, car il aurait encore volontiers observé la bête, qu'il suivait davantage pour la noblesse de son cou que pour la haine qu'il avait contre elle. » (III, 2, p.221, 239-243).

dedens les couleurs et entre les differences aussi comme l'on fait en ung feu de dur charbon de nouvel allumé, car il fu advis au chevalier qu'il voioit la pucelle sur ung hault siege. Et que plus est, car ou les couleurs aloient undoians a l'entour de la beste, il estoit bien advis au chevalier qu'il veist ancoires plus grans merveilles, car sa fantaisie lui figuroit grant plenté de chevaliers armez et montez a cheval qui tournoioient asprement les ungs a l'encontre des aultres.<sup>674</sup>

La jeune fille que Maronex<sup>2</sup> voit apparaître est la Pucelle au Cercle d'Or, dont il est tombé amoureux et qui est promise par son frère au jeune Salfar. Les chevaliers armés qu'il voit combattre sont les participants d'un tournoi organisé en l'honneur de la Pucelle au Cercle d'Or, dont le gagnant doit – en principe – épouser la jeune fille. Cette rencontre avec la Bête va enclencher une série de visions (qui cette fois n'apparaîtront pas sur la Bête) que va avoir le jeune chevalier au cours du livre VI et qui lui montreront ce qu'il doit faire pour conquérir la Pucelle au Cercle d'Or et les réactions de la jeune fille quand elle prend connaissance de ses actions. On voit ici très clairement que ce sont les couleurs qui produisent des illusions, le chevalier étant comme emprisonné dans un cercle vicieux puisque, plus il est fasciné par ce qu'il voit, plus le cou de la Bête produit d'images et plus il est fasciné. L'image du feu est largement exploitée dans ce passage et contribue, en plus de ce que nous avons pu dire sur le lien entre l'optique, la Bête et le Feu, à la vivacité de la description. La répétition du terme « *fantaisie* » nous renvoie à ce que nous disions de la Bête et des apparitions des jeunes filles dans les fontaines. Le mot *fantaisie* apparaît également dans le vocabulaire magique<sup>675</sup> pour désigner une transe qui emprisonne la victime dans une illusion. Ces « *fantaisies* » représentent dans leur grande majorité les désirs des personnes qui sont en train de rêver. Dans les autres passages consacrés à la Bête on ne nous décrit pas aussi précisément l'objet du désir des spectateurs que dans ce passage avec Maronex<sup>2</sup>. Il est intéressant de constater que la Bête projette certes des illusions – puisque ni la Pucelle au Cercle d'Or ni les chevaliers qui combattent ne se matérialisent sous les yeux du jeune chevalier – mais qu'elles représentent la

---

<sup>674</sup> Traduction : « Il faut signaler ici que ce prodige montra bien au jeune homme, par ses effets, une partie de ce dont la bête était capable, car il lui sembla qu'il voyait dans cette réverbération de couleurs une jeune fille, la plus belle, selon lui, qu'il eût jamais vue. (...) Sachez que sa beauté le ravissait et qu'il ne savait d'où cela venait. A force de regarder cette plaisante apparition, il tomba dans une profonde rêverie et plus il rêvassait, plus il voyait de merveilles dans les couleurs et les nuances, comme lorsque l'on fait un feu avec du charbon dur tout juste allumé, car il lui semblait voir la jeune fille assise sur un siège élevé. De plus, là où les couleurs ondoyaient autour de la bête, il semblait vraiment au chevalier qu'il voyait des merveilles encore plus grandes, car sa rêverie lui figurait un grand nombre de chevaliers armés et montés à cheval, qui tournoyaient âprement les uns contre les autres. » (VI, 1, par.126, 12-33).

<sup>675</sup> Pour plus de précisions, se reporter à l'annexe 2 « le lexique magique », tableau 2 « relevé synthétique des termes de magie ».

vérité : le jeune Maronex<sup>2</sup> rencontre un ménestrel juste après avoir été distancé par la Bête qui lui annonce que le tournoi qu'il a vu dans les couleurs du cou de la Bête aura lieu quinze jours plus tard. Il n'en reste pas moins que les images projetées par la Bête restent des illusions et que son caractère démoniaque est lié à la tromperie de son cou, puisque les spectateurs croient que leur désir est là devant eux. Ainsi, ce n'est pas uniquement la fausseté des images que montrent la Bête qui pose problème, c'est le plaisir que prend le spectateur à les regarder qui l'arrête dans une contemplation jouissive et mortifère au lieu de le pousser à agir. Le livre VI mêle à la description de la Bête le lexique chrétien en parlant des plaisirs du monde :

Et de tant estoit celle resplendeur merveilleuse qu'il n'estoit creature regardant en celle merveille qui dedens ne lui semblast a veoir la creature du monde ou plus grant plaisance avoit, soit en amours ou en prouesse ou en quelconques autre chose. Et par ce estoient les regardans plus deceuz en leurs plaisans regars, car l'on voit souvent advenir que après delit ensieut volontiers aucune cuiture selon les delitz mondains<sup>676</sup>

Or, il est intéressant de voir que, si Pline associait les émeraudes aux panthères, Barthélémy l'Anglais, dans son *De Proprietatibus rerum*, leur attribuait le pouvoir de protéger contre la luxure et contre les illusions des démons :

Lascivos motus compescit. Reddit memoriam. Valet etiam contra illusiones et fantasmata demonum.<sup>677</sup>

Ainsi, si l'on admet qu'il y a eu, par le biais de la confusion lexicale entre *pardus* et *panthera*, un passage de la panthère au léopard qui renverse la symbolique christique pour faire de la Bête un animal démoniaque, il est normal que l'émeraude, qui apparaissait comme élément de comparaison des yeux de la bête de *Perlesvaus* (qui, elle, était clairement décrite sur le modèle de la panthère christique) disparaisse lorsque cette symbolique chrétienne n'est plus utilisée. On pourrait également penser que l'auteur de *Perceforest* conserve et inverse les propriétés qui leur sont attribuées, en même temps qu'il peint un monstre démoniaque et non

---

<sup>676</sup> Traduction : « Cet éclat était si merveilleux qu'il n'y avait créature qui, regardant ce prodige, n'avait l'impression de voir la chose au monde qui lui causait le plus grand plaisir, que ce soit l'amour, la prouesse ou quoi que ce soit d'autres. C'est par les délices de leurs regards que les spectateurs étaient trompés, car l'on voit souvent que derrière le délice, on trouve quelque pourriture, comme il arrive avec les délices mondains. » (VI, 2, par.992, 17-25).

<sup>677</sup> Traduction : « Elle empêche les mouvements de luxure. Elle rend la mémoire. Elle est aussi puissante contre les illusions et les apparitions de démons. »  
BARTHELEMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum*, [éd. P. Hongre], Lyon, 1482, livre XVI, f.S3 verso.

plus un animal christique. D'un animal aux yeux d'émeraudes qui protègent contre les illusions et la luxure, la Bête devient alors une créature qui produit des illusions qui représentent le désir.

Traversant un roman où le christianisme n'est pas encore apparu, la Bête est une représentation allégorique de la quête du Désir car la *fantasie* est mortifère en ce qu'elle laisse le chevalier dans un état de passivité et de contemplation purement sensuelle, et c'est donc leur propre désir que les chevaliers doivent transcender et vaincre pour pouvoir continuer leurs exploits. C'est pourquoi le problème de la contemplation stérile du désir apparaît également, une fois la Bête rendue inoffensive par Nestor, dans d'autres épisodes mais sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le monstre. Lorsque Norgal<sup>2</sup>, lors d'un tournoi, rêve à la jeune fille qui est promise au chevalier qui sera capable d'être déclaré vainqueur dans douze tournois, un ménestrel le rappelle à son devoir car sa contemplation de la jeune fille lui fait délaissier le tournoi où il pourrait empêcher son rival de la conquérir.

« Mesmes le preu Norgal, qui mieulx l'amoit que soy mesmes, s'encouragoit en la regardant. Et pour la veoir mieulz a son aise, il s'estoit trait hors du tournoy, car de ce faire ne se pouoit saouler. Et comme il regardoit la pucelle, ung herault lui vint dire : « Haa ! Norgal, que fais tu cy que tu n'acquiers l'onneur de ce tournoy aussi vaillamment que tu feis hier ? Que te prouffite ton regart se tu n'acquiers loenge (...) ? Et pour ce, laisse ces regards et viens faire ou tournoy ton devoir !<sup>678</sup> »

De la même façon le miroir qui retenait le Chevalier Vermeil et le Chevalier Flamboyant les empêchait de se battre contre Gallafur, et seule la victoire contre plusieurs centaines de chevaliers leur a permis de briser ce miroir dont ils ne pouvaient s'éloigner et de mettre fin à leur pénitence<sup>679</sup>.

Les épisodes où la Bête Glatissant apparaît montrent ainsi l'évolution de la relation au Désir de personnages. En effet, si aucun chevalier n'avait jamais réussi à vaincre sa fascination et à échapper à la Bête Glatissant, le Chevalier Doré, lui, est le premier à parer son attaque et à la frapper. Nous avons évoqué l'armure couleur de lumière de Nestor qui le prédisposait à poursuivre la Bête puisqu'elle renvoyait au phénomène optique – la réfraction de la lumière – qui produit les images du cou de la Bête comme la lumière du soleil produit un arc-en-ciel, mais

---

<sup>678</sup> Traduction : « Même le courageux Norgal, qui l'aimait mieux que lui-même, s'encourageait en la regardant. Et pour la voir plus à son aise, il s'était retiré du tournoi, car il ne pouvait s'en rassasier. Alors qu'il regardait la jeune fille, un héraut vint à lui et lui dit : "Haa ! Norgal, que fais-tu ici où tu ne peux acquérir l'honneur du tournoi aussi vaillamment que tu ne la fais hier ? A quoi te servent tes regards si tu n'acquiers louange (...) ? Pour cela, laisse tes regards et viens faire ton devoir au tournoi !" » (V, 1, par.131, 11-22.)

<sup>679</sup> Le miroir qui fascine les deux chevaliers n'étant pas sans lien, comme nous l'avons dit, avec les techniques d'illusions utilisées par la Bête.

le doré de son armure représente aussi la bonne lumière, celle qui éclaire la vérité et qui s'oppose à la lumière biaisée et colorée après avoir été renvoyée par le cou de la Bête. La lumière de l'armure du chevalier n'est pas sans rappeler non plus la lumière divine qui s'oppose aux illusions du Diable et la victoire du Chevalier Doré marque une première étape vers la Révélation, moment où les personnages se convertiront au Christianisme plutôt que de rester paralysés par les illusions démoniaques et païennes.

A partir de cet épisode, les chevaliers ne restent plus dans l'immobilisme passif qui caractérisait les animaux réunis autour de la Bête mais se mettent à la poursuivre. C'est à cette conclusion sur la signification de la Bête Glatissant qu'arrive également Ch. Ferlampin-Acher :

A l'animal, victime d'un instinct qu'il ne contrôle pas, s'oppose le héros en quête de dépassement. Dès lors, on verra des chevaliers s'élancer à la poursuite du monstre : le Chevalier Doré, Perceforest, Maronés. Le désir n'est plus une force qui obnubile et paralyse, il oriente la quête. L'instinct passif est devenu idéalisme actif et l'évolution des rapports entre la *Beste* et les hommes s'inscrit dans le projet historique global de *Perceforest* : raconter le passage de la sauvagerie à la chevalerie.<sup>680</sup>

Ainsi, aucun des chevaliers de la génération du Chevalier Doré ne sera plus tué par la Bête et il faudra attendre Olofer pour voir une victime de cette créature. Celui-ci est clairement représenté comme un personnage païen, qui est opposé à son frère orienté vers la religion et l'astrologie. Il s'agit alors pour l'auteur de représenter Olofer, chevalier païen, comme un personnage qui ne parvient pas à se dégager de son propre désir comme l'ont fait Nestor, Perceforest et Maronex<sup>2</sup> avant lui et, comme les animaux qui se laissent attraper et dévorer par la Bête parce qu'ils ne peuvent dominer leurs désirs, il est blessé à mort par la créature affamée.

Le spectacle splendide des couleurs du cou de la Bête Glatissant fascine le personnage comme le lecteur, l'auteur de *Perceforest* étant parvenu à reprendre un monstre littéraire traversant le cycle arthurien, à le renouveler et à le sublimer. Si l'insistance sur la beauté des couleurs et leur mouvement qui donne l'impression que la Bête est entourée par des flammes colorées apporte bien évidemment beaucoup à l'esthétique de la créature, ce sont avant tout les connaissances de l'auteur qui lui ont permis de la magnifier.

---

<sup>680</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p.322.



Ainsi, si la beauté du col de la Bête cache des connaissances en optique<sup>681</sup>, comme nous l'avons montré, et réutilise les propriétés de la lumière et de l'arc-en-ciel, cette création littéraire dans son ensemble est une somme de connaissances tant littéraires, avec les allusions aux versions précédentes, que naturalistes, puisque l'on retrouve beaucoup des caractéristiques d'animaux dont parlent nombre d'auteurs médiévaux mais aussi antiques.

Il est difficile voire impossible d'affirmer que l'auteur de *Perceforest* a lu tel ou tel ouvrage pour peindre les traits de la Bête Glatissant, c'est pourquoi il nous a semblé important de multiplier les exemples issus de différents bestiaires, écrits dans différents lieux et à différentes époques, pour montrer que le modèle de la Bête n'était pas uniquement accessible et compréhensible par les savants et les érudits et que l'auteur pouvait avoir écrit en s'inspirant de connaissances relativement répandues à son époque.

L'étude que nous avons proposée des différentes versions dans lesquelles la Bête apparaît et des bestiaires montre que l'animal modèle des premières apparitions de la Bête était bien une panthère, mais qu'à la suite d'une confusion lexicale qui a amené les naturalistes à mélanger les caractéristiques de certains animaux, la Bête Glatissant a abandonné la couleur blanche éclatante de la panthère christique du *Perlesvaus* pour revêtir la robe colorée et tachée du léopard ainsi que ses attributs démoniaques : illusions, tromperies et tentations sont les nouvelles particularités de cette bête devenue dangereuse, rappelant la naissance honteuse du léopard et montrant l'influence d'un nouvel animal, le scytalis. Serpent tentateur, il est peu à peu rapproché de la panthère, dont la beauté séductrice ne peut plus, dans le Moyen Âge tardif, symboliser aussi facilement la Passion du Christ, comme l'a montré l'étude d'Aldrovandi, qui les rapproche non plus du Christ mais de la Femme tentatrice et de la Volupté, et c'est sans doute la raison pour laquelle on retrouve une influence encore plus prononcée du modèle du scytalis dans la compilation tardive de Micheau Gonnot.

Monstrueuse par son hybridité héritée d'une naissance adultère, tentatrice par le basculement de la panthère au léopard et au scytalis, magnifique par l'application de savoirs sur l'optique sur son corps, la Bête éblouit non seulement par sa beauté mais par la parfaite synthèse de références et de savoirs qui en font un monstre que le lecteur connaisseur peut comprendre et suivre tout au long de ses apparitions mais jamais totalement appréhender.

---

<sup>681</sup> En ce qui concerne les sources probables de l'auteur, nous renvoyons aux traités d'optique cités par FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p.320.

## 2.2. Le monstre et la merveille rationalisés

En plus de l'intérêt littéraire et allégorique de la Bête, le recours aux bestiaires et aux savoirs optiques viennent expliquer ses caractéristiques : son pouvoir de fascination lui viendrait de la panthère ce qui lui donne une origine naturelle et les éléments relatifs à l'optique viennent montrer son cou sous l'angle d'un phénomène physique proche de l'arc-en-ciel.

Si les autres monstres présents dans le *Roman de Perceforest* ne sont pas décrits avec autant de détails que la Bête, force est de constater que l'auteur ajoute de nombreux éléments tendant à rationaliser ces monstres. Ce processus, qui contribue à la modération du motif merveilleux, se retrouve dans les différents monstres qui apparaissent tout au long de l'œuvre. Nous nous concentrerons donc sur quatre des plus importants : les lions du Royaume de l'Etrange Marche, le Géant aux Crins Dorez et le géant Holland.

### 2.2.1. Les lions familiers de l'Etrange Marche

Après avoir reçu un écu de Blanche, la jeune fille dont il est amoureux, Lyonnell part en quête de la tête du Géant aux Crins Dorez. En chemin, il croise une lionne gigantesque, qui l'attaque et qu'il parvient à vaincre. En mourant, la lionne pousse un rugissement qui fait venir un lion, encore plus grand que la femelle et qui mourra sous les coups de Lyonnell, lui-même ayant été gravement blessé par ce deuxième combat. Bien sûr les éléments merveilleux dans la description de la lionne et du lion sont présents : une taille extraordinaire, plus grande que celle d'un cheval pour le mâle<sup>682</sup>, une résistance hors du commun qui les rend presque insensibles aux coups de Lyonnell, que ce soit grâce au « *poil lochu*<sup>683</sup> », aux « *os et [aux] nerfz sy durs*<sup>684</sup> » et une force démesurée qui leur permet de blesser gravement Lyonnell.

Cependant, la première apparition de la lionne va plutôt souligner le fait que la femelle a mis récemment bas (« *qui avoit ses faons*<sup>685</sup> »). Cet élément est repris à la fin du combat de Lyonnell lorsque celui-ci constate « *qu'elle avoit grandes mamelles*<sup>686</sup> » et se met à chercher les petits pour les tuer. La précision anatomique se complète par la description de la violente réaction de la lionne à l'approche des chevaliers : lorsque la femelle a des petits en bas âge, elle peut faire montre d'une agressivité extrême. De fait, à la vue des chevaux, le texte en décrit

---

<sup>682</sup> II, 1, par.509, 13-14.

<sup>683</sup> II, 1, par.507, 10.

<sup>684</sup> II, 1, par.508, 17. Une formule presque identique se trouve en II, 1, par.512, 7.

<sup>685</sup> II, 1, par.506, 6.

<sup>686</sup> II, 1 par.512, 13-14.

tous les signes : rugissement (« *urler sy laidement que tout la place en retenty*<sup>687</sup> »), hérisséement des poils (« *hirechier*<sup>688</sup> »), charge (« *grant erre*<sup>689</sup> »), fureur (« *toute esragee*<sup>690</sup> »). Deux autres détails apparaissent pendant le combat, puisqu'il est dit qu'après avoir reçu un coup violent, le déclenchement d'une hémorragie obscurcit la vue de l'animal et, qu'une fois ses pattes coupées, la lionne n'a plus que ses « *mongnons*<sup>691</sup> » pour se soutenir. Le lion n'est pas décrit de façon aussi précise, bien qu'il se retrouve lui aussi sans ses pattes et tombant sur ses « *mongnons de devant*<sup>692</sup> » et que, lorsqu'il attaque, il doit prendre appui sur ses pattes postérieures pour bondir (« *le lyon luy venoit a l'encontre tout droit sur ses piez de derriere*<sup>693</sup> »). Il semble que ce soit sur les blessures de Lyonnel que se concentrent la plupart des détails. En effet, lorsqu'il combat la lionne, quelques éléments sont déjà présents : le risque de se faire « *espan[re] la boielle emmy la place*<sup>694</sup> », lorsqu'il évite un coup de patte, et la chair déchirée par l'attaque manquée de la lionne, qui n'a fait que frôler le chevalier (« *Et touteffoiz luy emporta elle de sa char plaine sa pate a tout les mailles du haubergon*<sup>695</sup> »), mais c'est lors de son affrontement avec le mâle et dans les épisodes qui suivent que les précisions anatomiques et médicales se multiplient. Lyonnel reçoit d'abord un coup de patte si violent que ses boyaux sortent de son ventre :

[Le lyon] luy va jeter la senestre patte en la moienne de l'escu et luy va passer les aiz sy parfont que a l'avalier du coup il ala au gentil homme fendre plaine paulme du costé dextre, sy qu'il en sailly hors de ses boyaux plaine toise<sup>696</sup>.

Ce sont les soins apportés à cette blessure qui font l'objet de multiples détails : Lyonnel remet d'abord ses boyaux dans son ventre<sup>697</sup> puis, comme nous le disions dans la première partie, le texte insiste sur le caractère rudimentaire des soins, que ce soit le matériau à la base du pansement (« *un cuir de cerf qu'il avoit vestu* »), le nettoyage de la plaie avec la salive du lionceau (« *il se prit a suchier les playes sy doucement et tant de bien luy fist qu'il les radoulcy toutes* ») ou les points de suture. Les douleurs après le refroidissement des muscles, les plaies

<sup>687</sup> II, 1, par.506, 49-50.

<sup>688</sup> II, 1, par.506, 10.

<sup>689</sup> II, 1, par.506, 10.

<sup>690</sup> I, 1, par.507, 3.

<sup>691</sup> II, 1, par.509, 5.

<sup>692</sup> II, 1, par.511, 2.

<sup>693</sup> II, 1, par.510, 12.

<sup>694</sup> II, 1, par.508, 21.

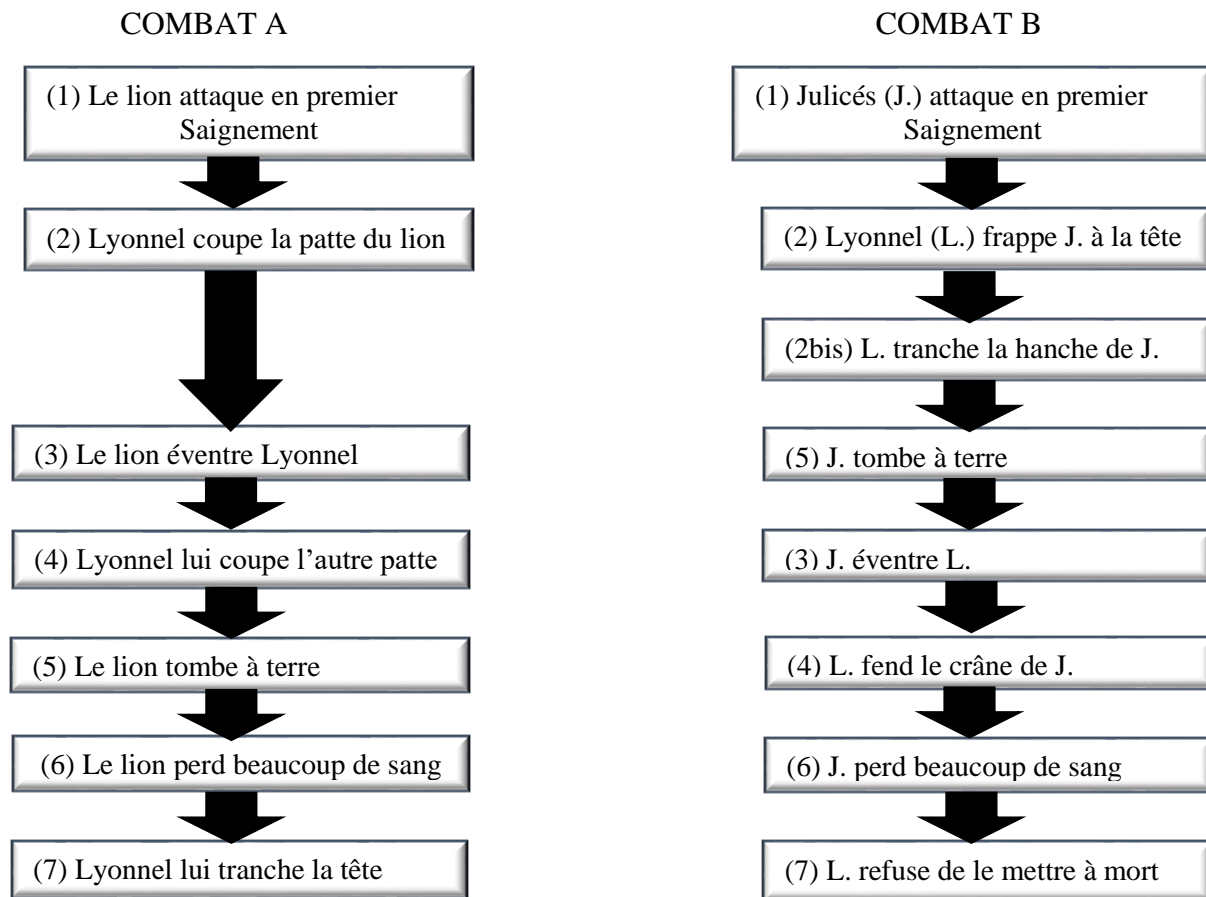
<sup>695</sup> II, 1, par.508, 21-23.

<sup>696</sup> Traduction : « [le lion] donna un coup de patte au milieu de son écu et transperça le bois à un tel point qu'il déchira le côté droit du noble chevalier, laissant une plaie béante de la taille d'une paume par laquelle une toise entière de boyaux sortit. » (II, 1, par.510, 13-16).

<sup>697</sup> II, 1, par.511, 8-9.

qui se rouvrent, la souffrance due au froid et la faiblesse du chevalier blessé qui ne peut plus chevaucher viennent là encore brosser un tableau « réaliste » des conséquences du combat de Lyonnell, tout comme, dans une moindre mesure, les soins apportés par le médecin du roi de l'Etrange Marche.

Si la gravité de la blessure ainsi que la puissance des animaux peuvent sembler éloignées d'une scène « réaliste », il faut cependant signaler la troublante similarité entre le combat de Lyonnell et du lion et celui du chevalier avec Julicés. Dans les combats A<sup>698</sup> et B<sup>699</sup>, c'est l'adversaire de Lyonnell qui attaque le premier. Le coup d'épée vient remplacer le coup de patte et tous deux touchent et blessent l'épaule de Lyonnell (« *le sang luy reoit* », « *le sang en sailli* »). La comparaison pourrait ne pas sembler significative, étant donné que le schéma de l'attaque n'est pas exactement le même pour les deux épisodes :



<sup>698</sup> « *Et le lyon luy vint a l'encontre, sy esragié que plus ne pouoit, et luy jecta la patte amont dessus l'escu dont il estoit couvert sy fort qu'il fist passer les grauz parmy l'escu sy avant qu'il fut actaint en l'espaule tellement que le sang luy reoit jusques a l'esperon* » (II, 1, par.509, 21-25).

<sup>699</sup> « *Julicés [...] fery Lyonnell premiement sus le comble de son escu sy grant coup qu'il bouta le trenchant de son espee plaine puignie en l'escu, et pour la pesanteur du coup l'espee devalla sus l'espaule de Lyonnell et lui trencha le haubert, le haucqueton et avecques la char tant parfont que le sang en sailli.* » (III, 1, p.373-374, 15-23).

Si certaines actions peuvent être retrouvées dans les deux combats, celles-ci se déroulent presque dans le même ordre. En numérotant ces actions dans l'épisode de l'affrontement de Lyonnel et du lion (que nous appellerons combat A), on peut voir que l'ordre 1-2-3-4-5-6-7 est repris lors du combat qui oppose le chevalier à Julicés (combat B) avec l'ordre 1-2-2bis-5-3-4-6-7. Seule l'action (5) est en décalage, Julicés tombant à terre après avoir perdu une grande partie de sa hanche. Les deux coups portés à la tête de Julicés par Lyonnel, nous semblent être l'équivalent des deux coups qui atteignent les jambes du lion, puisqu'ils provoquent eux aussi une hémorragie qui décide de l'issue du combat, même si la description de la blessure à la hanche (qui laisse à nu l'os de Julicés) dans le combat B se rapproche davantage de la section des membres de l'animal, ce qui explique le choix de la numérotation en 2bis. L'action (7), la mise à mort, n'est pas réalisée en B, puisque Julicés n'est pas tué par son adversaire mais le guerrier romain reconnaît qu'il est à sa merci et lui demande de l'achever, ce qui est, malgré le refus de Lyonnel, l'équivalent de l'action de trancher la tête au lion en A. En plus de la similarité du déroulement des actions, la description de celles-ci présente également de grandes similitudes. Ainsi, après s'être fait trancher les deux pattes, le lion tombe à terre (5) sur ses « *mongnons de devant* » quand Julicés, après s'être fait trancher la hanche, « *fut contraint de cheoir des palmes a terre*<sup>700</sup> ». Le chevalier ne reste pas longtemps au sol et se relève pour attaquer Lyonnel (« *Mais [Julicès] estoit tant preux et corageux qu'il se releva a coup*<sup>701</sup> ») quand le lion se dresse immédiatement sur ses pattes arrière pour se défendre des assauts du chevalier (« *Sy tost que le lyon le veyt venir, il commença a soy drechier sur ses piez de derriere*<sup>702</sup> »). L'hémorragie provoquée par les coups multiples et puissants de Lyonnel affaiblit tant ses deux adversaires qu'ils s'effondrent (6), signant ainsi leur défaite :

Le lion de l'Estrange Marche :

Mais en la fin convint le lyon cheoir pour le sang qu'il avoit perdu<sup>703</sup>

Julicés :

Il sangnoit a tous lez tellement qu'il en estoit tant affoibly qu'il ne se pouoit plus aidier<sup>704</sup>.

---

<sup>700</sup> III, 1, p.376, 105-106.

<sup>701</sup> III, 1, p.376, 107-108.

<sup>702</sup> II, 1, par.512, 1-2.

<sup>703</sup> II, 1, par.512, 8-9.

<sup>704</sup> III, 1, p.378-379, 177-178.

Le moment le plus marquant et celui qui permet de faire facilement le lien entre les deux épisodes, reste celui de l'éventration de Lyonnell. Dans les deux textes l'écu est enfoncé sous les coups du lion (« *[Le lion] luy va jecter la senestre patte en la moienne de l'escu et luy va passer les aiz sy parfont* ») et de Julicés :

Il fery le preu Lyonnell, qui estoit advisé de soy couvrir, au comble du milieu de son escu ung coup tant desmesuré qu'il lui pourfendy de la boucle jusques en la pointe dessous<sup>705</sup>

La violence du coup qui atteint ensuite le corps du chevalier est signifiée dans le texte A par la longueur des boyaux sortis du ventre de Lyonnell (« *il en sailly hors de ses boyaulx plaine toise* ») et dans le texte B par la précision de la longueur de la plaie (« *il eut le cuir et la char crevee jusques a l'oz depuis la mammelle jusques a la boudine*<sup>706</sup> »).

Enfin, si Lyonnell ne tranche pas la tête de Julicés, il est possible de voir, dans le coup final porté à son adversaire avant que celui-ci ne soit plus capable de combattre, un équivalent du moment où le lion a la tête tranchée, puisque Lyonnell le frappe sur la tête :

Et descendy le coup sus son heaume ou autre fois l'avoit feru, tant que le trenchant de l'espee lui entra en la teste sy parfont qu'il en eut le tez entamé et cassé. Et lors clina Julicés le chief du grant coup<sup>707</sup>

Après le combat B, Lyonnell est immédiatement pris en charge par des « *mires* » (ce qui n'est pas le cas après le combat A) qui lui remettent les boyaux à l'intérieur du corps (« *toutes ses entrailles furent remises dedens* »), et « *recousirent la plaie d'un bout a l'autre* ». Quant aux soins qui suivent le combat A, c'est Lyonnell qui s'applique à remettre ses propres boyaux en place (« *pris sa boielle et commença a la rebouter dedens sa pance* ») et plus tard c'est Clamidés qui s'occupe de lui faire les six points de suture. Accueilli chez le roi de l'Estrange Marche, Lyonnell séjourne chez le souverain pendant un certain temps que l'on peut approximativement estimer : à son arrivée au château, le roi doit faire allumer un feu pour le réchauffer parce que c'est l'hiver dans le royaume. Lorsqu'il est guéri, l'hiver est terminé et le printemps commence<sup>708</sup> ce qui laisse penser à un temps de guérison de quelques mois, et la

---

<sup>705</sup> Traduction : « il frappa le vaillant Lyonnell au milieu de son écu, dont il avait été assez avisé de se couvrir, d'un coup d'une force si démesurée qu'il le fendit de la boucle à la pointe » (III, 1, p.377, 115-119).

<sup>706</sup> III, I, p.377, 122-124.

<sup>707</sup> Traduction : « Le coup descendit sur le heaume sur lequel il avait déjà frappé plusieurs fois et le tranchant de l'épée pénétra dans la tête de Julicés si profondément qu'il en eut le crâne fendu et brisé. Alors Julicés inclina la tête sous la puissance du coup » (III, 1, p.378, 166-170).

<sup>708</sup> II, 1, par.596.

croissance du lionceau, qui est devenu grand et fort quand Lyonnel quitte le château du roi, vient signifier la longueur de son séjour. Les *mires* qui s'occupent de Lyonnel après le combat B lui annoncent là aussi un temps de guérison assez long (trois mois).

Le fait que le combat entre Lyonnel et le lion soit raconté de la même façon que celui qui oppose le chevalier breton à Julicés, par la description des plaies, des blessures mais aussi du processus de guérison du chevalier après le combat, va participer à la rationalisation de l'épisode, puisque l'animal, quoique grand comme un cheval et doué d'une force démesurée, provoque des blessures et des dégâts comparables à ceux infligés par Julicés. Le chevalier romain est certes « *l'un des six plus preux de la cité de Romme*<sup>709</sup> » et, lors de son combat contre le chef de l'armée bretonne, il surpasse tant sa propre valeur que ses compatriotes en sont impressionnés (« *toutesvoies ceulx qui en celle bataille le veoient combatre ne tenoient point en lui tant de prouesse ne de valleur*<sup>710</sup> ») mais il n'est pas un être surnaturel, un géant ou un personnage doté d'une force extraordinaire. La lecture du combat B permet donc de relire l'épisode du combat A en atténuant la merveille que représente le lion, qui n'est plus qu'un adversaire particulièrement redoutable. On pourrait renverser l'argument et affirmer que c'est plutôt le combat A qui prépare la description de la force démesurée de Julicés, comparable au lion géant de l'Etrange Marche. Pourtant les détails anatomiques et de comportements qui viennent qualifier les lions montrent bien une volonté de rationalisation tout particulièrement dans la description des lionceaux :

Quant Lyonnel vint a l'entree de la caverne, il regarde dedens et voit deux leonneaux gisans de la grandeur d'un grant chien. Lors hauche l'espee et en fiert l'un tellement qu'il luy coppa la teste. Quant l'autre veyt le chevalier qui sa sœur avoit mise a mort, il eut sy grant paour qu'il ala tourner ses jambes dessus, et puis commença a plourer sy tendrement selon sa nature que Lyonnel en eut pitié et dist que, s'il le vouloit sievir, il n'avoit garde. Lors baissa l'espee qu'il avoit drecee pour le occire et fiert la main a son genouil et le prist a huchier. Et le lyonnel se leva et s'en vint pardevant Lyonnel en soy humiliant de paour et luy va lechier la main. Quant Lyonnel veyt le lyonnel qui vers luy se humilioit et monstroit tel amour, il s'ala asseoir de pitié et emprist a froter les oreilles au lyoncel et a couchier en son escours si longuement que le lyoncel fut tout a luy aprivoisié. (...) [Clamidés] veyt son maistre qui se jouoit au lyoncel, qui en son escours

---

<sup>709</sup> III, 1, p.375, 54.

<sup>710</sup> III, 1, p.375, 55-57.

gisoit ses jambes dessus et luy delechoit les mains et le mordoit par feste  
ainsi que ung jenne chien<sup>711</sup>

Ch. Ferlampin-Acher avait proposé une analyse de ce passage<sup>712</sup> en soulignant les comparaisons avec le chien (« *de la grandeur d'un grant chien* », « *ainsi que ung jenne chien* ») et son comportement comme l'attitude de soumission les pattes en l'air (« *il ala tourner ses jambes dessus* »), les gémissements (« *plourer sy tendrement selon sa nature* »), le mordillement de jeu (« *le mordoit par feste* ») et le fait de lécher le chevalier (« *luy va lechier la main* », « *luy delechoit les mains* »), lequel dresse également le lionceau comme un chien, en l'appelant en tapant sur son genou (« *fiert la main a son genouil et le prist a huchier* ») et en lui frottant les oreilles (« *froter les oreilles au lyoncel* »). Ces éléments servaient à montrer le lien entre cette scène et celle du héros et du lion de *Gui de Warewick*, afin de mettre en valeur les sources d'inspiration de l'auteur. De notre point de vue, si certains détails dans la description des lions adultes, comme les mamelles gonflées de la lionne prouvent la présence de petits, permettent de donner un aspect plus « réaliste » à la scène, la comparaison entre le chiot et le lionceau vient le rapprocher d'un animal plus commun, moins extraordinaire, ce qui atténue le merveilleux de la grandeur et de la puissance des lions.

Ce sont donc les connaissances de l'auteur en matière médicale qui permettent la rationalisation des lions de l'Etrange Marche. Les épisodes dans lesquels apparaissent Julicés et le lion sont mis en parallèle parce qu'ils présentent des actions au déroulement presque identique. Le traitement similaire des blessures et des soins atténue l'impression de merveilleux lors du premier combat en assimilant la force de l'animal à celle d'un chevalier extrêmement puissant et le comportement de chiot prêté au lionceau ramène l'animal dans une sphère plus familière.

---

<sup>711</sup> Traduction : « Quand Lyonnell vint à l'entrée de la caverne, il regarda à l'intérieur et vit deux lionceaux couchés de la grandeur d'un chien. Alors il haussa son épée et en frappa un auquel il coupa la tête. Quand l'autre vit le chevalier qui avait mis sa sœur à mort, il eut tellement peur qu'il mit les pattes en l'air et commença à gémir si pitoyablement selon sa nature que Lyonnell en fut touché et dit que, s'il voulait le suivre, il n'aurait rien à craindre. Alors il baissa son épée qu'il avait levée pour le tuer, frappa de la main sur son genou et l'appela. Le lionceau se leva, s'en vint devant Lyonnell en s'humiliant de peur et alla lui lécher la main. Quand Lyonnell vit le lionceau qui s'humiliait devant lui et lui montrait un tel amour, il s'assit, pris de pitié, et commença à lui frotter les oreilles et à l'allonger sur son ventre si longuement qu'il apprivoisa complètement le lionceau. (...) [Clamidés] vit son maître jouer avec le lionceau, qui était couché sur son ventre les pattes en l'air et qui le mordillait pour lui faire la fête comme le ferait un jeune chien. » (II, 1, par.514-515, 1-17, 1-8)

<sup>712</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest* et Chrétien de Troyes », *Op. cit.*, p.211-215.



## 2.2.2. La grande famille du Géant aux Crins Dorez

Un procédé similaire à celui des lions de l'Etrange Marche est utilisé dans l'épisode qui fait intervenir le Géant aux Crins Dorez. En effet, c'est l'humanisation des femmes de la famille du géant qui va permettre, à sa mise à mort, de passer d'une famille de géants à une lignée de très grands chevaliers.

Une fois arrivé sur l'île du Géant aux Crins Dorez, Lyonnell découvre la femme de celui-ci. La description commence immédiatement par souligner la taille démesurée du personnage : elle est « *de grandeur oultrageuse*<sup>713</sup> ». Le terme qui vient de l'adverbe latin *ultra* (plus loin que, au-delà de) vient signifier ici l'excès par rapport à la norme : la taille de cette femme ouvre l'épisode sur un indice du merveilleux. Le reste de la description, assez courte, utilise les adverbes intensifs « *moult* » pour désigner non la grandeur d'autres parties de son corps mais de son tourment : « *d'aaige assez ancien qui sambloit moult courroucée, car elle plouroit moult tendrement*<sup>714</sup> ». Or, à la vue de cette femme, Lyonnell n'est pas surpris de sa taille, il est gêné par son chagrin : « *dont Lyonnell fut ung pou honteux*<sup>715</sup> ». Paradoxalement ce n'est pas le chevalier qui est *esbahi* mais la géante, peu habituée à voir des chevaliers sur l'île : « *elle fut esbahye a merveilles du chevalier qui il estoit et dont il venoit, car elle avoit demouré .L. ans en l'ylle et sy ne avoit veu chevalier estrange*<sup>716</sup> ». Après avoir convaincu la géante de lui dire la cause de son chagrin, celle-ci se lève, ce qui permet une nouvelle appréciation de sa taille. Le gigantisme est ici montré par la comparaison avec le chevalier beaucoup plus petit que la femme (« *mais quant il fut pres d'elle, il se trouva si petit encontre elle qu'il fust bien passé par dessoubz son bras, le heaulme ou chief, sans soy flechir*<sup>717</sup> ») et par la force de celle-ci qui soulève Lyonnell, sans notation d'effort, comme l'on ferait d'un enfant : « *mais la dame, qui moult belle et moult feminine estoit de son eaige, prist Lyonnell et l'assist lez lui*<sup>718</sup> ». Pourtant le texte insiste encore sur la beauté et l'apparence féminine du personnage, tout comme c'est le cas dans le portrait d'Ourseau qui, malgré sa pilosité trop abondante, est décrit comme un très beau chevalier. La femme du géant raconte alors qu'elle a fui avec celui qui deviendra son mari sans l'autorisation de son père. Son récit évoque le gigantisme par un jeu d'allusions qui laisse planer une certaine ambiguïté :

---

<sup>713</sup> II, 1, par.623, 3.

<sup>714</sup> II, 1, par.623, 3-5.

<sup>715</sup> II, 1, par.623, 5-6.

<sup>716</sup> II, 1, par.623, 8-11.

<sup>717</sup> II, 1, par.624, 12-14.

<sup>718</sup> II, 1, par.625, 1-2.

Je suys de Danemarche et fille suys d'un des greigneurs chevaliers du paÿs.  
Or avoit en ma jonesse ung chevalier demourant assez pres de la maison de  
mon père, grant et puissant et bel a merveilles, sy me enamoura et moy luy.  
Mais pour ce qu'il n'avoit pas richesse pour moy avoir en mariaige, nous  
nous meismes en mer a tout grant foison d'avoir que je prins sans le congié  
de mon père et nous en venismes d'aventure en ceste ysle. Et le chevalier  
qui cy m'avoit amenee, qui est appellé par la beauté de son chief Cheveulx  
Dorez, il ala tantost occire par sa force le seigneur de ceste ysle et fist tant  
que ceulx de ceste ysle le receurent a seigneur.<sup>719</sup>

L'histoire du jeune couple n'est pas sans rappeler celle de Margon et Lisane<sup>2</sup>, même si elle est fondée sur un schéma certes assez commun. Lisane<sup>2</sup> a en effet un père trop riche et puissant pour que Margon puisse prétendre épouser la jeune fille (« *de plus hault lieu que je ne soie et de avoir plus riche*<sup>720</sup> ») ce qui les pousse à fuir (« *oultre le vouloir de son père et de sa mere nous nous mariasmes pour eviter toute villonnie*<sup>721</sup> »). On remarquera l'absence de ces considérations morales dans le récit de la géante et surtout la mention du vol des biens du père, absente du récit de Margon, même si le père de Lisane<sup>2</sup> les laisse dans la misère (« *du sien il ne nous donna comme rien*<sup>722</sup> »). Si le père de Lisane<sup>2</sup> vient d'un « *hault lieu* », ce qui détermine son statut social, la précision « *un des greigneurs chevaliers du paÿs* » souligne là-aussi la grandeur du seigneur danois mais peut s'appliquer aussi bien à sa taille qu'à sa puissance. Or, les trésors du père de la géante (« *grant foison d'avoir* »), s'accordent plutôt avec une position sociale. Quant au Géant aux Crins Dorez, il est décrit comme « *grant, puissant et bel a merveilles* ». Le terme « *a merveilles* » signale une caractéristique qui sort de la norme et le rythme ternaire laisserait penser qu'il qualifie également les autres éléments de l'énumération. Cependant le surnom du géant, reflétant sa caractéristique principale, montre que le terme de la merveille qualifie « *bel* » puisqu'il « *est appellé par la beauté de son chief* » et non d'après sa taille. De plus, la façon dont le Géant aux Crins Dorez devient seigneur (« *par force* ») peut très bien faire penser au meurtre du précédent seigneur de l'île, massacré par la brutalité du géant, ou à sa défaite en combat contre celui qui est tout d'abord présenté comme un « *chevalier* ».

---

<sup>719</sup> Traduction : « Je viens du Danemark et je suis la fille d'un des plus grands chevaliers du pays. Dans ma jeunesse il y avait un chevalier qui vivait assez près de la maison de mon père et qui était extrêmement grand, puissant et beau. Il tomba amoureux de moi et moi de lui. Mais comme il était trop pauvre pour prétendre à ma main, nous primes la mer avec énormément de richesses, que j'emportai sans l'autorisation de mon père, et nous débarquâmes par hasard sur cette île. Le chevalier qui m'avait conduite jusque-là, qui est appelé 'Cheveux Dorés' à cause de la beauté de sa chevelure, alla rapidement tuer, grâce à sa force, le seigneur de cette île et il fit en sorte que les habitants de cette île le reconnaissent comme leur seigneur. » (II, 1, par.625, 7-19)

<sup>720</sup> IV, 1, p.340, 408-409.

<sup>721</sup> IV, 1, p.340, 413-415.

<sup>722</sup> III, 1, p.341, 416-417.

Dans le cas des Chevaliers aux Vœux et de Darnant, on trouve une locution similaire pour désigner la conquête d'un territoire, « *par force d'armes*<sup>723</sup> ». L'absence de précisions « *d'armes* » dans le cas du Géant aux Crins Dorez laisse penser que sa prise de pouvoir ne passait pas par un combat de chevaliers. Le duel qui l'oppose à Lyonnel ensuite montre d'ailleurs qu'il n'utilise pas les armes des chevaliers mais la masse des géants. La reconnaissance du nouveau seigneur des habitants peut donc être soit l'allégeance volontaire au nouveau seigneur, comme on le voit à de nombreuses reprises dans le roman, soit la soumission forcée d'un peuple terrifié. Si ce début de récit laissait planer l'ambiguïté quant à la nature du seigneur de l'île, c'est dans la suite du récit que tout bascule et que le grand chevalier révèle nettement sa nature de géant :

Or avons depuis demouré en ceste yse et en ce chastel moy et en ce chastel moy et luy bien .L. ans, dont les .XL. ont esté en grant paix et en grant amour. Mais il y a entour .IX. ans que je luy apportay une fille, qui fut es derrains jours assez de ma beauté, sy que depuis il ne me fist que rihoter, car depuis deux ans a pou m'a il voulu veoir. Et encores ne luy suffist mie qu'il ne die qu'il me occira et que je vifz trop, et dist que si tost que sa fille sera en eaige qu'il puist jesir avecques elle, il me jectera en la mer, sy que vous devez sçavoir que en telles parolles oÿr ne doy gueres avoir le cœur lié. Et par ma foy, il m'est autant des meschiez des bonnes damoiselles de ceste ylle que il par sa vile luxure ravist et emmaine pour faire ses volentez, dont il les atourne telles que elles meurent, car elles ne sont pas de grandeur pour le recevoir<sup>724</sup>

L'histoire du géant ressemble à celle d'Aroés et de la Reine Flora : Aroés, à défaut d'être grand, se caractérise par un orgueil démesuré et un savoir exceptionnel. Il enlève (contre son gré cette fois) la jeune et belle Flora et obtient la soumission totale de ses sujets qui finissent par le considérer comme un dieu. Il révèle lui aussi à sa femme son projet incestueux qui, elle le sait bien, la condamne à mort :

---

<sup>723</sup> Darnant affirme avoir conquis la forêt par les armes en I, 1, par.183, 25 et la prouesse des Chevaliers aux Vœux, qui ont conquis leur couronne par leurs armes, est célébrée en IV, 1, p.417, 349-350.

<sup>724</sup> Traduction : « nous avons habité lui et moi sur cette île et dans ce château environ cinquante ans, dont quarante années de paix et d'amour parfaits. Mais il y a à peu près neuf ans que je lui donnais une fille qui récemment a pris quelque chose de ma beauté. Depuis lors il ne cesse de me chercher querelle et cela fait deux ans qu'il rechigne à me voir. Il ne peut s'empêcher de dire qu'il me tuera parce que je vis trop et que dès que sa fille sera assez grande pour qu'il couche avec elle, il me jectera dans la mer. Vous vous doutez bien qu'entendre de tes paroles n'apporte pas la joie au cœur. Et par ma foi, je souffre tout autant des malheurs des gentilles jeunes femmes de cette île qu'il ravit, mu par sa vile luxure, et qu'il emmène pour en faire ses volontés, les blessant tellement qu'elles en meurent, car elles ne sont pas assez grandes pour le recevoir » (II, 1, par.626, 1-17).

Je sçay bien que pour éviter le blasme il me fera jeter en la mer (...). Et ce consentira il assez legierement, car il voudroit bien estre quitte de moy, sy vous en diray la cause. Chiere fille, l'une des causes est que je deviens fort ancienne et que j'ay perdu ma beauté. L'autre est que vous de jour en jour croissiez en beauté et estes au quinsieme an de vostre eage, pourquoy il vous a moult convoitie depuis ung an. Car il ne l'a peu celer envers moy veu que [...] il me dist qu'il ne sçavoit ou il se peust remarier a femme qui fust selon lui, s'il ne prenoit Flamine sa fille<sup>725</sup>

Les parallèles entre les deux passages sont nets ici : la menace de jeter l'épouse à la mer, la vieillesse de l'épouse, cause du dégoût du mari, le désir sexuel déréglé du père qui convoite sa fille et la conscience qu'a la mère du sort qui l'attend. Aroés cependant n'est pas un géant. C'est un homme doué d'un orgueil extrême et d'un grand talent pour la magie mais il n'est pas un être surnaturel. Dans *Perceforest*, les personnages qui enlèvent les femmes ne sont pas des géants et ce motif est d'ailleurs absent de l'épisode du Géant aux Crins Dorez, puisque c'est de son plein gré que sa femme le suit. La violence sexuelle qu'il exerce sur les jeunes femmes de l'île le rapproche par contre du lignage Darnant : « *s'il estoit aucun qui eust une fille belle, ilz la prenoient et en faisoient leurs volentez. Et s'elles se deffendoient ilz les effondroient*<sup>726</sup> ». Le verbe *effondrer* est particulièrement violent et ses traductions peuvent être « briser », « défoncer », « éviscérer » ce qui fait écho au traitement que le géant réserve à ses victimes (« *il les atourne telles que elles meurent* »). Il semble ici que la violence et les crimes d'Aroés et des hommes du lignage Darnant sont soulignés dans toute leur horreur en les mettant en lien avec la brutalité physique et sexuelle du géant. Car, dès la fin du récit de son épouse, les éléments renvoyant au gigantisme se font plus nets : en entendant Lyonnel déclarer qu'il tuera son époux, la géante se redresse de toute sa hauteur et compare sa taille à celle du chevalier qui est plus petit qu'elle « *depuis les mamelles en amont*<sup>727</sup> » et la sienne à celle de son mari (« *il est greigneur de moy de tout le chief*<sup>728</sup> »). La géante est certes humanisée lorsque le texte souligne son chagrin et sa beauté (contrairement à son mari, appelé « *le gueant* », elle n'est d'ailleurs

---

<sup>725</sup> Traduction : « je sais bien que pour éviter tout reproche il me fera jeter dans la mer (...). Il y consentira assez facilement, car cela l'arrangerait bien d'être débarrassé de moi et je vais vous dire pourquoi. Ma chère fille, l'une des causes est que je deviens très vieille et que j'ai perdu ma beauté. L'autre est que de jour en jour vous croissez en beauté et que vous êtes maintenant dans votre quinzième année et c'est pour cela qu'il vous convoite depuis un an. Il n'a pas pu me le dissimuler et il m'a dit qu'il ne voyait pas à quelle femme il pourrait se remarier, n'était sa fille Flamine. » (III, 2, p. 99, 1433-1447).

<sup>726</sup> I, 1, par.578, 14-16.

<sup>727</sup> II, 1, par.628, 5-6.

<sup>728</sup> II, 1, par.628, 6-7.

appelée que « *la dame* », « *la mere*<sup>729</sup> » ou « *la femme du gueant*<sup>730</sup> », mais sa violence intrinsèque est révélée lorsqu'elle comprend que Clamidés a eu des relations sexuelles avec sa fille de neuf ans pendant qu'elle discutait avec Lyonnel. Elle se saisit alors d'un « *grant baton*<sup>731</sup> », ou d'un « *tinel*<sup>732</sup> » « *pour aler occire Clamidés*<sup>733</sup> » malgré l'intervention de Lyonnel. Si la volonté de massacrer le jeune écuyer montre bien la violence de la dame, le texte met surtout en valeur l'aspect burlesque de la scène, qui remplace le combat du géant avec sa massue contre le chevalier par celui de la géante avec son bâton contre l'écuyer. Le comique de la scène atteint d'ailleurs son paroxysme lorsque Galotine, du haut de la maturité de ses neuf ans, « *sailly sur son lit et prist a crier si fort qu'il sembloit que l'on l'escorchast*<sup>734</sup> » alors qu'elle est complètement nue<sup>735</sup>. L'utilisation du comique au moment où le gigantisme de la femme du géant réapparaît permet d'en atténuer l'importance et sa violence ne peut donc pas atteindre le même degré d'horreur que celle de son mari. Si la dame est moins empreinte de gigantisme que son époux, la description de Galotine vient atténuer encore l'influence de ces caractéristiques. Car, si son ingénuité, caractéristique selon le texte d'une enfant de son âge (« *moult estoit innocente et enfant de sens*<sup>736</sup> ») fait contraste avec sa taille, on remarquera que la comparaison n'est pas faite avec un être merveilleux bien au contraire : elle « *a la grandeur de femme commune*<sup>737</sup> ». Sa taille rentre donc dans la norme humaine puisqu'elle ne dépasse pas pour l'instant celle d'une femme, même si elle est hors-norme si on prend en considération son âge. De plus, contrairement aux descriptions de personnages dont la trop grande taille constitue un défaut esthétique, comme c'est le cas du chevalier du verger merveilleux dans *Erec et Enide*<sup>738</sup>, Galotine est grande et « *si estoit tresbelle*<sup>739</sup> » sans que sa taille ne soit signalée comme un défaut esthétique. Au contraire sa taille est au centre de l'érotisation et de la grivoiserie de la scène.

Lorsque le père de Galotine revient, il n'est pas décrit comme un chevalier, comme dans le récit de son épouse, mais bien comme un géant, « *une grant maçue en sa main qu'il portoit de coustume*<sup>740</sup> ». Si la massue symbolise la violence physique c'est de sa violence verbale dont il

---

<sup>729</sup> II, 1, par.632, 16.

<sup>730</sup> II, 1, par.650, 3.

<sup>731</sup> II, 1, par.632, 3.

<sup>732</sup> II, 1, par.632, 13.

<sup>733</sup> II, 1, par.632, 4.

<sup>734</sup> II, 1, par.632, 14-15.

<sup>735</sup> Le comique de la scène est d'ailleurs analysé par DELAMAIRE, A., *Op. cit.*, p.103<sup>sq.</sup> et p.312.

<sup>736</sup> II, 1, par.630, 7-8.

<sup>737</sup> II, 1, par.630, 6-7.

<sup>738</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, *Op. cit.*, p.144, v. 5892-5900.

<sup>739</sup> II, 1, par.630, 6-7.

<sup>740</sup> II, 1, par.634, 5-6.

fait une démonstration lorsqu'il s'adresse à sa femme (« *orde vielle maudicte*<sup>741</sup> », « *pute vielle*<sup>742</sup> »). Deux éléments de la scène viennent d'ailleurs rappeler d'autres récits faisant intervenir des géants. Le rôle de la femme du géant qui cache à son mari l'intrus dissimulé chez lui se retrouve par exemple dans le conte populaire anglais *Jack and the Beanstalk* (*Jack et le Haricot Magique*) ou dans celui des Frères Grimm *Der Teufel mit den drei goldenen Haaren* (*Les Trois Cheveux d'or du diable*) lui-même issu d'un conte populaire allemand dans lequel la grand-mère du diable dissimule le héros transformé en fourmi dans sa robe pendant qu'elle pose trois questions à son petit-fils en lui arrachant un de ses cheveux d'or à chaque question posée. Si la grand-mère ne dénonce pas la présence du héros au diable, la femme du géant au sommet du haricot magique dénonce Jack alors qu'il est revenu trois fois chez elle demander sa protection pour ensuite voler les biens de son mari. La femme du Géant aux Crins Dorez finit elle aussi par dénoncer la présence de Lyonnell et de son écuyer après que Galotine a dit à son père qu'elle est tombée amoureuse de Clamidés : « *elle pensa que mieulx valoit dire la verité que de celer le chevalier*<sup>743</sup> ».

Le refus de la jeune fille d'aimer son propre père (« *je ne vueil plus estre vostre amie*<sup>744</sup> »), parce qu'elle a trouvé un futur mari plus à son goût et plus à sa taille, montre là encore une atténuation progressive du merveilleux. En effet, si le Géant aux Crins Dorez a acquis de plus en plus de caractéristiques liées au gigantisme, passant d'un beau et grand chevalier amoureux à un géant vulgaire, violent et violeur, et si sa femme semble également en partager quelques caractéristiques atténuées (elle est plus petite, moins violente et révoltée par l'attitude de son mari), Galotine, qui était déjà encore plus humanisée, plus normalisée que sa mère, s'éloigne davantage de sa nature de géante en refusant de prendre son père, trop grand, pour époux (alors qu'avant sa rencontre avec Clamidés, elle attendait son père nue dans son lit). Le choix d'un mari « *plus bel et plus petit*<sup>745</sup> » ramène la jeune fille du côté humain et rompt la future dynastie de géants qu'annonçait l'inceste du père et de sa fille<sup>746</sup>.

A partir de là, le Géant aux Crins Dorez accumule les caractéristiques du géant : le combat qui l'oppose à Lyonnell, qu'il ne prend pas au sérieux (« *quant le gueant entendy le chevalier, il commença a rire*<sup>747</sup> »), rappelle celui du géant de la tour et de Geoffroy dans *Mélusine*. Le

---

<sup>741</sup> II, 1, par.634, 12-13.

<sup>742</sup> II, 1, par.635, 11.

<sup>743</sup> II, 1, par.636, 3-4.

<sup>744</sup> II, 1, par.635, 5-6.

<sup>745</sup> II, 1, par.635, 6.

<sup>746</sup> Voir sur ce passage l'étude de Sylvie Huot, *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities*, Cambridge, Brewer, 2007, p.122-124.

<sup>747</sup> II, 1, par.639, 1-2.

chevalier ayant osé le défier seul, le géant, qui ne prend pas l'offre au sérieux, donne à Geoffroy la vie sauve et promet de ne pas prélever d'impôts sur les terres de son père en récompense de sa bravoure pendant un an. Geoffroy ne peut supporter sa pitié et l'attaque. Les liens entre *Mélusine* et *Perceforest* ont souvent été soulignés<sup>748</sup>, de sorte qu'il est intéressant de s'attarder sur ce parallèle. Après les premiers échanges du combat, le géant tente de ramasser son fléau de plomb tombé au sol. Geoffroy le frappe alors « *auprès des poings*<sup>749</sup> », l'obligeant à lâcher son arme. Le combat de Lyonnell et du Géant aux Crins Dorez présente une version assez proche puisque le chevalier évite une première fois la massue du géant<sup>750</sup> « *et le coup chey a terre si dur que le gueant en eut les mains si estonnees que sa maçue luy en eschappa*<sup>751</sup> ». Alors que le géant se baisse pour la ramasser, Lyonnell lui tranche une partie de la fesse, ce qui est l'occasion pour l'auteur de souligner le gigantisme de l'adversaire. Les reins du géant sont ainsi comparés à ceux du « *corps d'un puissant bæuf*<sup>752</sup> » et la partie de chair arrachée est décrite comme suffisante pour « *que son lyon en eut assez .II. jours pour soy repaistre*<sup>753</sup> ». A titre de comparaison, le morceau de chair que Lyonnell tranche du corps de Julicés est « *une telle piece que pour en repaistre ung levrier*<sup>754</sup> ». La taille de l'animal nourri qui passe du lévrier au lion et la durée de consommation de la viande qui passe d'un repas à deux jours montrent une augmentation considérable de la quantité de chair perdue par l'adversaire et permet d'estimer sa taille.

Dans *Mélusine*, le géant tente ensuite d'écraser une masse d'acier sur Geoffroy. Celui-ci l'évite et la puissance du coup est telle que la masse « *entra plus d'un pié en terre*<sup>755</sup> », tout comme celle du Géant aux Crins Dorez : celui-ci, furieux d'avoir eu la fesse coupée, abat sa massue de toutes ses forces qui « *ala ferir en terre deux piez en parfont*<sup>756</sup> ». Après avoir évité

---

<sup>748</sup> A ce sujet voir les études de :

FERLAMPIN-ACHER, Christine :

« Incorporer les esprits: le *luiton* Zéphir et *Mélusine* », *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, Paris, Philologicum, 2010, p.101-113.

« *Mélusine et Perceforest: la fée rédimée* », *Écriture et réécriture du merveilleux féerique: autour de Mélusine. Actes du colloque organisé à Poitiers les 12, 13 et 14 juin 2008*, [éd. M. Morris et J.-J. Vincensini], Paris, Classiques Garnier, 2012, p.177-193.

HOERNEL, Alexandra, « Réécriture(s) et réception du *Perceforest* au XVI<sup>e</sup> siècle », *Perceforest, un roman arthurien et sa réception, Op.cit.*, p.317-333.

<sup>749</sup> JEAN D'ARRAS, *Mélusine* [éd. J.-J. Vincensini], Livre de Poche, Paris, 2003, p.674.

<sup>750</sup> A ce moment du combat, le géant a certes déjà attaqué Lyonnell mais il s'amuse à le faire courir plutôt que de tenter de le blesser. Ce n'est qu'après avoir été légèrement blessé par le chevalier que le géant commence véritablement à attaquer, « *de pire cœur qu'il n'avoit fait devant* » (II, 1, par.644, 13-14.)

<sup>751</sup> II, 1, par.644, 16-18.

<sup>752</sup> II, 1, par.644, 20-21.

<sup>753</sup> II, 1, par.644, 22-23.

<sup>754</sup> III, 1, p.376, 103-104.

<sup>755</sup> JEAN D'ARRAS, *Op.cit.*

<sup>756</sup> II, 1, par.645, 8-9.

le coup, Geoffroy coupe l'avant-bras droit du géant, puis la jambe, provoquant la chute du géant qui pousse un hurlement terrible avant d'être décapité par le chevalier. De façon quasi-identique, Lyonnell évite un nouveau coup et coupe le poing droit du géant. Celui-ci, glissant dans son propre sang, s'effondre et Lyonnell en profite pour le frapper aux jambes. Le géant meurt alors d'avoir perdu beaucoup de sang « *tout en brayant et en cryant*<sup>757</sup> » et Lyonnell lui tranche la tête.

Le parallèle entre ces deux textes montre bien que le Géant aux Crins Dorez n'est pas un grand chevalier mais bien un géant monstrueux. Pourtant l'insistance sur la perte du sang du seigneur de l'île qui rit d'abord d'avoir été « *acquicté d'une saignie* » et en réclame une autre (« *ne encores ne te occiray je tant que tu me avras saigné une autre fois pour mieulx yssir le mauvais sang*<sup>758</sup> ») avant de s'affaiblir (« *ja avoit tant signié qu'il en sentoit son cœur amahir*<sup>759</sup> ») et de mourir d'avoir perdu trop de sang montre une forme de rationalisation du corps du personnage au moment même où il cristallise toutes les caractéristiques du géant.

C'est la femme du Géant aux Crins Dorez, comme il a été dit précédemment, qui joue le rôle d'intermédiaire entre le père gigantesque et la fille à taille humaine. Si elle n'est jamais appelée que « *la dame* » avant l'affrontement de son mari et de Lyonnell, elle est soudain appelée « *gueande*<sup>760</sup> » au moment du départ du chevalier. Même si elle est « *la bonne gueande*<sup>761</sup> », tout comme le géant qui meurt et disparaît donc de l'île, elle disparaît elle aussi symboliquement puisqu'elle n'hérite pas de la terre (alors que dans le livre I c'est Gloriande, fiancée contre son gré à l'enchanteur Darnant, qui hérite de son château après que Perceforest l'a tué) et qu'il n'est plus jamais fait mention d'elle après le départ de Lyonnell de l'île. Galotine, elle, ressemble à sa mère ce qui permet, parce que la mère est moins géante que son époux, de faciliter la transition vers une femme normale. Pourtant elle dépasse rapidement « *la grandeur de femme commune* » puisqu'elle « *passa Clamidés de .II. piez*<sup>762</sup> », alors que le texte vient justement qualifier l'écuyer devenu seigneur de l'île d' « *ung des grans chevaliers, des puissans, des preux et des hardiz de son païs*<sup>763</sup> ». Le danger du retour des géants semble donc toujours présent et il ne semblerait alors pas exclu que les descendants de Galotine tiennent de la nature de leur aïeul et deviennent les dignes successeurs du Géant aux Crins Dorez. A la nature du géant est opposée la *norreture* et ce qui éloigne définitivement Galotine devenue adulte et ses

---

<sup>757</sup> II, 1, par.647, 10.

<sup>758</sup> II, 1, par.644, 7-9.

<sup>759</sup> II, 1, par.646, 1-2.

<sup>760</sup> II, 1, par.657, 3.

<sup>761</sup> II, 1, par.659, 12.

<sup>762</sup> II, 1, par.658, 7-8.

<sup>763</sup> II, 1, par.658, 8-9.



enfants de se livrer à la violence comme le Géant aux Crins Dorez est l'éducation qu'elle reçoit de son mari :

Mais le gentil chevalier nourry et enseigna en telle manière sa jenne mariee en l'eaige de josnesse que quant elle vint aux ans de discrecion, elle fist tant qu'elle fut tenue la meilleure, la plus douce et debonnaire, la plus charitable et de meilleure vie et la plus belle et la plus plaisant et la plus feminine selon sa grandeur que l'on sceust, et si ama et cremy son seigneur sur toute riens après le Dieu Souverain tant qu'elle vesquit.<sup>764</sup>

L'accumulation des qualités est importante parce qu'elle vient littéralement écraser le rappel de la taille de la jeune femme, qui ne fait pas le poids face à tant de vertus. C'est bien la *norreture* (« *nourry et enseigna* ») à un âge précoce qui permet à Galotine de se conformer à l'attitude d'une « *femme commune* ». Car, si elle en avait auparavant la taille, elle n'en avait pas les vertus puisqu'avant son mariage avec Clamidés elle a un franc-parler et une ingénuité qui tournent parfois à l'impolitesse – comme le remarque A. Delamaire<sup>765</sup> – et qui rappellent la vulgarité de son père. C'est cette innocence qui favorise aussi son éducation par Clamidés et si la taille de la jeune épouse reste hors norme, la soumission au mari et à Dieu permet d'écarter définitivement la peur du retour à sa nature de géante.

Galotine disparaît du roman jusqu'au livre IV, où elle arrive accompagnée de son mari à la Fête du Dieu Souverain. Le texte ne manque pas de rappeler la différence de taille du couple (« *sa compaigne la Belle Geande, qui estoit ung grant pié plus haulte que lui*<sup>766</sup> ») qui est encore une fois immédiatement compensée par une énumération des qualités de la dame qui « *estoit tant belle, tant saige et tant bien faite de son corps que on ne s'en pouoit sauler de le regarder*<sup>767</sup> ». De la même façon, lorsqu'elle porte le Chevalier au Dauphin aussi facilement que « *se ce fust un enfant de chincq ans*<sup>768</sup> » pour l'amener à sa femme Genièvre, qui n'arrivait pas à le rejoindre au milieu de la foule en liesse, sa démonstration de force s'accompagne du retour des mentions de ses caractéristiques hors normes, puisqu'après avoir observé exactement le même comportement que la Reine Blanche (elles se précipitent toutes deux pour annoncer à

---

<sup>764</sup> Traduction : « Mais le noble chevalier éduqua et enseigna si bien à sa jeune épouse qui était encore enfant, qu'une fois arrivée à l'âge de raison elle fit tant qu'elle fut considérée comme la meilleure, la plus douce et la plus débonnaire, la plus charitable, menant une vie irréprochable et avec cela la plus belle, la plus plaisante et la plus féminine des femmes, malgré sa grandeur. Elle aime et craignit son seigneur qu'elle mettait au-dessus de tout, excepté le Dieu Souverain, et ce tant qu'elle vécut. » (II, 1, par.658, 9-17).

<sup>765</sup> DELAMAIRE, Anne, *Op. cit.*, p.108.

<sup>766</sup> IV, 1, p.8, 196-197.

<sup>767</sup> IV, 1, p.8, 197-200.

<sup>768</sup> IV, 1, p.180, 127.

Genièvre le retour de son mari), elle se distingue de sa compagne en fendant la foule des chevaliers pour saisir le Dauphin car elle est soudainement « *forte [...] outre mesure*<sup>769</sup> ».

Loin de générer la peur des chevaliers bousculés par la dame, la merveille que constitue sa force est l'objet de l'admiration et, contre toute attente, est jugée prometteuse pour la lignée (« *et disoient les uns aux autres que de telle ente devoit avoir bon fruit*<sup>770</sup> »).

Ainsi l'on peut voir que d'un côté, la taille gigantesque de Galotine est compensée dans le texte par l'accumulation des qualités dues à l'éducation qu'elle a reçue de son mari et de l'autre elle est associée à une force vitale, synonyme de vigueur et de fertilité et qui s'oppose radicalement à la force meurtrière et destructrice du Géant aux Crins Dorez, dont la violence sexuelle n'entraînait que des rapports stériles puisque les femmes n'y survivaient pas.

C'est cette fertilité de la géante qui favorise ici l'ajout d'une précision sur la taille de son premier enfant : « *elle a ung filz eagié de six moys qui est plus grant et plus menbru que un autre de trois ans*<sup>771</sup> ». Les enfants de Galotine et Clamidés étaient en fait déjà mentionnés pour la première fois au livre II sans précision sur leur taille. Seule leur beauté était soulignée, ainsi que la prouesse des cinq fils et le prestige social des trois filles devenues reines une fois mariées. La taille de l'enfant est ici certes inhabituelle mais elle n'est pas non plus celle d'un géant puisque quelques pages plus loin Passelion, qui n'a que quinze semaines et qui grandit à une vitesse hors norme, surpasse la force d'un enfant de deux ans<sup>772</sup> sans que sa nature humaine soit jamais mise en doute.

Cette nature humaine de Passelion permet donc de diminuer la merveille de la taille du fils de la géante, ce qui explique la quasi disparition de son gigantisme quand le chevalier Nero arrive sur l'île. Amoureux de Clamidette, la fille de Clamidés et Galotine, il participe à une joute qui l'oppose à un cousin de la jeune fille. Celui-ci est d'une puissance et d'une taille qui sont d'abord qualifiées d'humaines (« *ce puissant homme*<sup>773</sup> ») mais qui sont vite comparées à celles d'un géant (« *comme ung geant membru*<sup>774</sup> »). S'il est ensuite nommé « *le geant* », on remarquera l'importance du comparatif « *comme* » qui ne permet pas une parfaite identification. Ce n'est donc pas Galohau, le fils aîné de Clamidés, qui est appelé « *geant* » mais bien un cousin, suggérant un déplacement de la merveille sur une branche éloignée de la lignée. De plus, le combat qui oppose Nero et ce cousin est complètement différent de celui de Lyonnell et

---

<sup>769</sup> IV, 1, p.180, 123-124.

<sup>770</sup> IV, 1, p.181, 140-141.

<sup>771</sup> IV, 1, p.181, 144-146.

<sup>772</sup> L'âge de Passelion est indiqué au livre IV, 1, p.252, 506-507 et la comparaison avec des enfants normaux au livre IV, 1, p.253, 524-525.

<sup>773</sup> V, 1, par.171, 13-14.

<sup>774</sup> V, 1, par.171, 16-17.

du Géant aux Crins Dorez, car, contrairement à ce dernier qui refusait de s'armer pour un chevalier aussi petit que Lyonnell et qui ne portait qu'une massue, Nero et son adversaire concourent lors d'une joute où tous deux sont à cheval et armés d'une lance. Si l'orgueil de ce cousin géant qui se croit invincible est souligné par le texte, il est compensé par sa courtoisie:

Ceste joute fut moult esmerveillable, car le geant ne pensoit point qu'en tout le monde eust homme qui tel honte lui eust peut faire. Toutesfois il se leva et remonta sur ung autre cheval, puis vint remercier Nero de sa joute.<sup>775</sup>

Il y a donc à la fois éloignement du motif du géant mais également atténuation en civilisant ses manières et en le conformant aux codes sociaux des chevaliers.

Galohau, s'il n'est pas géant, est tout de même anormalement grand puisque Nero « *estoit trop plus petit que Galehau qui moult estoit puissant de tous membres*<sup>776</sup> » ce que laisse d'ailleurs entendre son nom, qui rappelle celui de sa mère, alors qu'aucune mention n'est faite d'une taille supérieure à la norme pour sa sœur Clamidette, dont le nom la rapproche davantage de la nature humaine de son père. Le gigantisme est donc dans un premier temps atténué, puis déplacé sur une branche voisine de la famille de Galehau et Clamidette pour enfin ne concerner que les hommes de la lignée. D'ailleurs, la descendance de Galohau, signalée par le texte, en fait l'aïeul de Galehaut lui aussi chevalier anormalement grand. Si cette ascendance donne bien à Galehaut des ancêtres géants, les processus d'atténuation et de déplacement de la merveille annoncent un chevalier certes très grand mais qui ne garde plus d'autres traces de sa nature de géant. Quant à Clamidette, elle s'enfuit avec Nero, brisant la promesse d'un mariage arrangé avec le vieux roi de Sycambre. C'est cette fuite qui les fait s'établir sur l'île du Serpent, où Nero devient seigneur de l'île. Ce dénouement pourrait rappeler le schéma du Géant aux Crins Dorez et sa femme si ce n'est que Nero ne devient pas seigneur par la force mais il est reconnu par le peuple qui accepte de le suivre sur l'île et que de Clamidette il ne naîtra aucun géant. Cependant, si Clamidette ne présente aucune caractéristique physique rappelant le géant, elle possède par contre cette fertilité que nous avons soulignée à propos de Galotine puisqu'arrivée avec Nero sur l'île déserte et inhabitée du Serpent :

Ilz fonderent une cité qui fut depuis nommee Orthage après le nom de la valeur de leur seignouries, car en pou de temps ilz multiplierent a merveilles

---

<sup>775</sup> Traduction : « cette joute fut extraordinaire, car le géant ne pensait pas qu'il y eût dans le monde entier un homme qui pouvait lui causer une telle honte. Cependant il se leva et remonta sur un autre cheval, puis vint remercier Nero de sa joute » (V, 1, par.172, 1-5).

<sup>776</sup> V, 1, par.174, 12-13.

en citez, villes et fortresses. Et quant ilz y furent amasez, Nero espousa Clamidette et vesquirent en tranquillité toute leur vie et en amour du peuple, avecq ce en augmentacion de lignie<sup>777</sup>

Le retour des chevaliers et des mariages à partir de la deuxième moitié du livre IV favorise certes la reconstruction des villes et la multiplication des descendants, mais il est remarquable que dans cet extrait cette prolifération des constructions sur une île totalement déserte se fait à une vitesse extraordinaire, comme le montre le terme « *a merveilles* » et l'énumération ternaire « *citez, villes et fortresses* ». De même la descendance n'est pas traitée sur le mode de la continuité mais de l'acroissement puisque le couple Clamidette-Nero vécut « *en augmentacion de lignie* ».

Le traitement de l'épisode de l'île du Géant aux Crins Dorez et de tous les éléments concernant sa descendance vient donc là encore montrer l'atténuation du motif merveilleux. S'il s'agissait pour les lions de l'Etrange Marche de ramener la force et la puissance de ces créatures monstrueuses dans la sphère d'éléments familiers, le lion étant fort comme un chevalier puissant et le lionceau affectueux comme un chiot, les épisodes concernant la famille du géant viennent d'abord cristalliser, après avoir joué d'ambiguïté, les éléments liés au gigantisme sur le fondateur de la lignée, le Géant aux Crins Dorez. Facilitée par l'ambiguïté du début de l'épisode, qui permet au lecteur de voir le début des amours des deux géants comme celui d'un couple normal, une atténuation progressive de ces éléments que cristallise particulièrement le mari s'opère, d'abord chez l'épouse, qui ne révèle sa nature violente qu'une seule fois et dans un contexte comique, puis chez la fille, dont la vigueur et la force deviennent un signe positif de fertilité. La mise à mort du géant et la fin du désir incestueux et stérile conduit à la prolifération d'une lignée épurée de la violence et de la sauvagerie associées au gigantisme. Galotine fonde ainsi un lignage de grands chevaliers qui, malgré leur taille, n'en sont pas moins des exemples de prouesse et de courtoisie quand les femmes, elles, perdent toutes caractéristiques du géant pour ne conserver que celle de la fécondité. De destructeurs et stériles, les traits atténués du gigantisme sont devenus créateurs et fertiles.

---

<sup>777</sup> Traduction : « ils fondèrent une cité qui fut depuis appelée Orthage d'après le nom de la valeur de leur seigneurie, car en peu de temps ils multiplièrent merveilleusement la fondation de cités, de villes et de forteresses. Quand ils y furent installés, Nero épousa Clamidette et ils vécurent en paix toute leur vie, aimés de leur peuple et avec une lignée florissante » (V, 1, par.218, 43-49).

### 2.2.3. Le géant Holland et le concept de Nature

Si le désir incestueux du Géant aux Crins Dorez est contre nature, il n'est pas lui-même considéré comme une créature contre nature. En effet, le géant, par sa force et sa puissance, est simplement au-dessus des normes de la Nature mais il reste à l'intérieur de la sphère naturelle. Avec l'épisode de Holland et du Chevalier au Dauphin, le géant Holland semble être placé en dehors de la sphère naturelle et être considéré comme une créature contre nature, ce qui va permettre de définir la limite entre le monstre et la merveille.

Lors de festivités organisées au château de Lyonnel au livre IV, une messagère vient demander l'aide du Chevalier au Dauphin pour réaliser le désir d'une jeune demoiselle. Il s'agit de Marse qui veut sauver son ami, qui est le fils et le prisonnier du géant Holland. La jeune fille, en racontant son histoire au Dauphin, qualifie Holland de « *monstre*<sup>778</sup> ». Il est remarquable que ni le lion de l'Etrange Marche ni le Géant aux Crins Dorez ne soient qualifiés de cette manière. La raison de l'emploi de ce terme apparaît ensuite dans la description que Marse fait du géant :

En verité, sire, dist elle, je vous touchera y quelle est celle monstre. Sy vous dis que c'est ung homme qui a deux testes sur ses espaulles, grandes et espoantables a veoir, mais l'une n'a ne veue ne parolle et ne mengüe point. Et a quatre bras, mais les deux n'ont aucune vertu, ains pendant aval comme mors. Il a avecq ce quatre piez, mais les deux ne lui font que empescement. Et pour abregier, de tous membres appartenans a homme parfait il en a deux, et passe sa grandeur la forme commune de deux piés.<sup>779</sup>

Une certaine définition de la monstruosité peut apparaître dans ce passage<sup>780</sup> : elle passe ici par un décalage entre la norme, que la jeune fille rappelle, et Holland. Le contraste est saisissant entre l'affirmation qu'il s'agit d'un « *homme* » et la description des deux têtes, des quatre bras et des quatre pieds. Il y a là des membres surnuméraires dont la présence est d'autant plus anormale qu'ils n'accomplissent plus aucune fonction naturelle (« *l'une n'a ne veue ne parolle*

---

<sup>778</sup> IV, 1, p.102, 243.

<sup>779</sup> Traduction : « En vérité, sire, dit-elle, je vous broserai un rapide portrait de ce monstre. Imaginez-vous un homme, qui a deux têtes sur les épaules, grandes et épouvantables à regarder, mais l'une est aveugle, muette et ne mange pas. Il a quatre bras, mais deux d'entre eux ne lui sont d'aucune utilité et pendent comme des membres morts. Avec cela il a quatre pieds, dont deux qui le gênent. Pour faire court, tous les membres qu'un homme parfait devrait avoir, il les possède en double et il est plus grand que la normale de deux pieds. » (IV, 1, p.102, 241-255).

<sup>780</sup> Au sujet du concept de monstre et de sa beauté, se reporter à l'étude de Ch. Ferlampin-Acher qui traite notamment le cas de Holland : FERLAMPIN-ACHER, Christine, « La beauté du monstre dans les romans médiévaux : de la peau de dragon à l'incarnation du Christ », *La beauté du merveilleux*, [éd. A. Gaillard, J.-R. Valette], Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2011, p.71-84.

*et ne mengüe point* », « aucune vertu ») ou qu'ils les empêchent (« *empescement* »), s'opposant ainsi à la vitalité des membres normaux (« *pendant aval comme mors* »). La description se clôt de la même façon qu'elle s'ouvrait, insistant sur la comparaison avec la norme qui fait ressortir l'excès que représente Holland, doublant le nombre naturel des membres d' « *un homme parfait* » (ici au sens de « complété, achevé ») et doté là encore d'une taille gigantesque que ses « *grandes et espoantables* » têtes laissaient deviner (« *passé par sa grandeur la forme commune de deux piés* »). Cependant, le gigantisme et la multiplication des membres ne semblent pas être ce qui définit vraiment la monstruosité de Holland comme le montre cette autre description plus précise lors du combat contre le Dauphin :

Le roy fut moult esmervillié de ce que sus ses espaullez il avoit deux testes grandes a merveilles, dont l'une estoit naturele et l'autre contre nature, car elle ne servoit que d'empeschier le corps formé a manière d'homme. Et sachiés qu'a chascun bras naturel il y avoit un autre bras qui lui naissoit au plus pres de l'espaule, formé de char et de longueur et grosseur et de main aussi bien que l'autre bras, mais il ne s'en pouoit aydier, ains pendoit comme affolez ; et avoit a chascune gambe, du genoul en bas, une autre gambe avecq le piet, qui pendoit a l'avalee comme morte ou affollee.<sup>781</sup>

Ainsi comme l'on peut le voir dans ce passage, ce n'est pas le gigantisme qui est contre nature : si les deux têtes sont « *grandes a merveilles* » le texte définit l'une comme naturelle et l'autre comme contre nature. Ce n'est pas non plus le nombre excessif de membres, puisque la tête supplémentaire est contre nature seulement parce qu'elle ne remplit pas la fonction première d'une tête et parce qu'elle vient gêner l'autre tête dans son fonctionnement naturel (« *elle ne servoit que d'empeschier* »). De la même façon, les bras et les jambes surnuméraires sont sans vie alors que le texte insiste sur la ressemblance entre les membres en plus et les membres naturels, pourvus eux aussi de chair et de pied ou de main et de même longueur que la jambe ou le bras naturel. C'est l'impossibilité malgré cela de l'accomplissement de la fonction naturelle qui fait ici la monstruosité de la créature et pire encore, l'empêchement du plein accomplissement des fonctions naturelles, puisque les membres morts entravent le bon fonctionnement du reste du corps.

---

<sup>781</sup> Traduction : « Le roi fut sidéré de voir qu'il avait sur ses épaules deux têtes incroyablement grandes, dont l'une était naturelle et l'autre contre nature, car elle ne servait qu'à gêner le corps formé sur le modèle d'un homme. Sachez qu'il avait à chaque bras naturel un autre qui naissait à la jointure de l'épaule, formé de chair, pourvu d'une main et d'une longueur et d'une grosseur équivalentes à l'autre bras, sauf qu'il ne pouvait s'en servir et qu'ils pendaient comme s'ils étaient blessés. Il avait à chaque jambe, à partir du genou, une autre jambe avec un pied qui pendait comme si elle était morte ou blessée » (IV, 1, p.113, 579-592).

La description de Holland est très certainement celle d'un cas d'ischiopagus, une malformation qui se caractérise par l'entremêlement de deux fœtus dont l'un est absorbé par l'autre, laissant comme traces de sa présence certains membres surnuméraires qui sont morts et entravent le corps du jumeau survivant. Le cas est d'ailleurs traité par Ambroise Paré dans son ouvrage sur les monstres :

Hippocrate sur la Generation des Monstres, dit, que s'il y a trop grande abondance de matiere, il se fera grand nombre de portées ou un enfant monstrueux, ayant des parties superfluës et inutiles; comme deux testes, quatre bras, quatres jambes.<sup>782</sup>

C'est à l'excès de la matière séminale qu'est attribuée la naissance d'enfants ayant cette malformation et c'est cet excès de matière que l'on retrouve lors de la description de Holland dans le texte lorsque le Dauphin parle de ses membres comme de « *superfluitez de nature*<sup>783</sup> » ou quand il est fait mention à plusieurs reprises de l'« *habondance*<sup>784</sup> » de ses membres.

Lorsque le Dauphin combat Holland, il lui est impossible d'entailler son corps. A chaque fois c'est l'un des membres morts qui est coupé. Une fois qu'il a réussi à couper les deux bras et les deux jambes qui étaient morts, il se moque de Holland :

« Nostre maistre, mais que je vous aye delivré de l'une de vos testes, je vous eschevray du nom de reprouche et en serez plus bel chevalier quant les navreuses en seront gairies !<sup>785</sup> »

L'appellation « *Nostre maistre* » est ici une parodie du discours de Holland qui interpellait de cette façon le chevalier à chaque fois qu'il essayait de l'attaquer. Le terme « *reproche* » qui apparaît à plusieurs reprises dans l'épisode<sup>786</sup> vient signifier la honte que constitue cette créature, représentée comme une erreur de la nature (« *le bras avecquez la jambe dont nature estoit blasmee* »). La honte est justement un élément qui est souligné par Ambroise Paré comme ce qui explique la durée de vie très courte de ce type de monstres :

---

<sup>782</sup> PARE, Ambroise, *Œuvres d'Ambroise Paré*, Lyon, Jean Gregoire, 1664, chap. IV, p.647.

<sup>783</sup> IV, 1, p.117, 701-702. On retrouve également le terme *superflu* pour qualifier les membres morts (IV, 1, p.114, 606)

<sup>784</sup> IV, 1, p.114, 623 et p.116, 665.

<sup>785</sup> Traduction : « Notre maître, attendez que je vous ai délivré de l'une de vos têtes, je vous ôterai le nom de honte et vous n'en serez que plus beau chevalier quand vos blessures seront guéries » (IV, 1, p.116, 665-669).

<sup>786</sup> IV, 1, p.113, 597 ; p.117, 702.

La femme vesquit vingt-cinq ans apres, qui est contre le naturel des monstres, lesquels ordinairement ne vivent gueres, pource qu'ils se deplaisent, & melancholient de se voir ainsi en opprobre de tout le monde.<sup>787</sup>

L'amputation du dernier membre surnuméraire, la tête, donne lieu là encore à des moqueries de la part du Dauphin mais qui vient apporter une précision remarquable quant à la définition du monstre :

Holland, beau sire, vous avez perdu le nom de monstre ou lieu duquel on vous puet bien nommer geant a cause de vostre haulteur, et n'avez maintenant membre sus vous que nature ne puist avoir par honneur. Sy me devez bien aymer, quant j'ay sur vous retrenché les superfluitez de nature qui vous tournoyent a grant reprouche !<sup>788</sup>

Les sarcasmes du chevalier montrent que le géant n'est plus considéré comme un monstre après la suppression des membres surnuméraires. Même s'il ne s'agit que d'une moquerie, le fait que l'amputation de ses membres suffise à effacer la monstruosité de Holland prouve bien que le gigantisme ne fait pas partie des caractéristiques du monstre. On rejoindrait ici la définition aristotélicienne du monstre tel qu'elle est exposée au livre II de la *Physique* :

§8. Mais la nature peut se comprendre en un double sens : d'une part, comme matière ; et d'autre part, comme forme. Or, la forme étant une fin, et tout le reste s'ordonnant en vue de la fin et du but, on peut dire que sa forme est le pourquoi des choses et leur cause finale.

§9. De même évidemment l'erreur peut se glisser aussi dans les êtres que produit la nature. Si dans le domaine de l'art, les choses qui réussissent sont faites en vue d'une certaine fin, et si dans les choses qui échouent, l'art a seulement fait effort pour atteindre le but qu'il se proposait sans y parvenir, il en est de même dans les choses naturelles ; et les monstres ne sont que des déviations de ce but vainement cherché.<sup>789</sup>

Dans le cas de Holland il y a eu effectivement déviation, accident : les descriptions du géant monstrueux faites par Marse soulignent bien que la finalité de Holland était une forme

---

<sup>787</sup> PARE, Ambroise, *Op. cit.*

<sup>788</sup> Traduction : « Holland, beau seigneur, vous avez perdu le nom de monstre, à la place duquel vous pouvez maintenant porter celui de géant, à cause de votre taille et vous ne possédez aucun membre maintenant dont nature ne puisse avoir honneur. Ainsi vous devriez m'être reconnaissant, moi qui ai retranché les excès que nature avait mis sur vous et qui vous tournaient à grand reproche » (IV, 1, p.117, 695-702).

<sup>789</sup> ARISTOTE, *Physique*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, A. Durand, 1862, chap. VIII, par.8-9.



d'homme. Il est un monstre parce que la matière qui le compose excède sa forme (il est d'ailleurs appelé « *tant defformee creature*<sup>790</sup> ») et que ses membres en trop n'accomplissent pas leur finalité en pendant comme s'ils étaient morts. L'acte du Dauphin de retrancher les membres surnuméraires revient à atteindre la finalité de son être même s'il n'en reste pas moins au-dessus des normes de la Nature par sa taille. Le fait que Holland soit un être dont l'existence est contre-nature justifie l'ajout dans le texte d'éléments diaboliques et surnaturels qui viennent donner un caractère encore plus saisissant à l'épisode. Lorsque le Dauphin décide de partir aider Marse, la Reine Fée lui donne un anneau magique pour le protéger. Cet anneau rappelle celui qu'elle a donné à Gadiffer<sup>2</sup>, son propre fils, pour le protéger des démons et des illusions. Dans cet épisode l'anneau d'or révélera une autre vertu, celle de protéger contre le poison. En effet, le géant Holland répand une odeur épouvantable et empoisonnée quand il le souhaite ou quand il est soumis à une émotion violente. La nature du métal porté par le Dauphin le protège contre l'empoisonnement et permet au motif du poison d'être largement exploité puisque celui-ci continue d'agir même après la mort du géant et à tuer tous ceux qui s'approchaient pour voir de leurs yeux le cadavre. Cette capacité à dégager un poison est attribuée dans le roman aux serpents : au livre II, Lyonnell rencontre une vieille femme attaquée de toutes parts par des crapauds et des serpents<sup>791</sup>. Pris de pitié, il éloigne les créatures en les frappant avec la poignée de son épée. Lorsqu'il s'éloigne il découvre que ses mains sont empoisonnées. Au livre IV également, Ourseau libère la maison de Lyriope assiégée par un serpent géant et est empoisonné après avoir été mordu par la bête. Ce n'est donc pas un hasard si Holland avant de mourir se met à hurler et, incapable de se relever, se tourne, se retourne sur le sol et « *se dejectoit comme une couleuvre*<sup>792</sup> » au point de creuser une fosse dans laquelle il meurt. L'attribution de qualités liées au serpent permet de faire basculer l'être monstrueux du côté démoniaque<sup>793</sup>, ce que l'utilisation de l'anneau d'or tend à montrer dès le début, puisque l'anneau de Gadiffer<sup>2</sup> le protégeait notamment contre les esprits démoniaques. Ces éléments relèvent l'importance de la comparaison entre Holland et le diable (il sort de chez lui « *comme ung deable deschainé*<sup>794</sup> »). Les éléments surnaturels et diaboliques viennent l'éloigner de la sphère naturelle contre laquelle son apparence l'inscrivait déjà. Cependant, l'épisode du géant Holland, en permettant de définir

---

<sup>790</sup> IV, 1, p.113, 594.

<sup>791</sup> II, 2, par.167-174.

<sup>792</sup> IV, 1, p.120, 806-807.

<sup>793</sup> Cette référence au serpent et l'odeur empoisonnée que dégage Holland pourraient également être un rappel de la nature anguipède des géants. Holland, après avoir perdu le nom de monstre, se rapprocherait donc des caractéristiques du géant. Au sujet du lien entre géant et serpent voir WALTER, Philippe, *La Fée Mélusine, le serpent et l'oiseau*, Paris, Imago, 2008.

<sup>794</sup> IV, 1, p.111, 527-528.

précisément la notion de monstruosité et en réfléchissant sur le concept de Nature, dont il définit les frontières, permet de rationaliser l'existence des autres créatures extraordinaires présentes dans le roman. En effet, ni le Géant aux Crins Dorez, ni les lions de l'Etrange Marche, ni le serpent volant de l'île du Serpent ni même la Bête Glatissant ne sont des monstres. Ce sont de dangereuses merveilles à la taille et aux caractéristiques extraordinaires mais elles ne sont pas contre-nature.

### 2.3. La naissance de héros monstrueux

Si le monstre est un être qui est contre-nature, c'est aussi parce que, étymologiquement, il est un signe, un prodige et qu'il ne peut donc s'inscrire dans le cours naturel des choses. L'exemple du géant Holland ayant permis un tracé plus net des contours du domaine de Nature, il nous faut maintenant y confronter trois monstres, au sens étymologique du terme : Le Bossu, Ourseau et Passelion.

Ces personnages ont été étudiés à plusieurs reprises dans divers articles, notamment à cause de leur naissance extraordinaire. Une nouvelle analyse s'avère être un exercice délicat mais nécessaire à l'introduction à la réflexion sur la relation entre qualité acquise et qualité innée. Cette question a été abordée avec le cas de Galotine puisque c'est son éducation, faite par son mari, qui assure la transformation des caractéristiques liées à son gigantisme d'une force destructrice à une énergie créatrice et qui permet à toute sa descendance d'échapper à sa nature de géant.

#### 2.3.1. Le Bossu de Suave, la figure contrefaite et l'esprit courtois

Le thème commun de ces trois personnages est également l'influence de l'imagination de la mère sur la forme de l'enfant. Ce point est particulièrement important dans l'histoire du personnage du Bossu de Suave<sup>795</sup>. En effet, si celui-ci ne se voit pas attribuer le nom de « monstre » par le texte, il présente tout de même un physique très particulier :

De layde figure estoit, car il avoit les espauls haultes et bochues et le col court et la teste grosse et le corps court et gros, les bras longz, ossus et nervus

---

<sup>795</sup> Sur ce personnage, voir notamment l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Cristal et Clarie et Perceforest*: un problème de taille, du petit chevalier au Bossu de Suave », « *Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees* ». *Hommage à Francis Dubost*, [éd. F. Gingras, F. Laurent, F. Le Nan et J.-R. Valette], Paris, Champion, 2005, p. 225-245.

et les jambes ossues et plaines de nerfz et si longues qu'il mectoit ses piés ensemble par dessoubz le ventre d'un grant cheval<sup>796</sup>

On remarque ici le désordre dans lequel est fait le portrait qui commence traditionnellement par la tête pour se terminer par les pieds, comme l'écrit Bernard Sylvestre dans son *De universitate mundi sive Megacosmus et Microcosmus*<sup>797</sup>. L'ouverture du portrait par la description des épaules et du cou vient souligner ici la difformité du personnage dont le haut du dos, bossu, arrive certainement au-dessus de la tête. En effet, les épaules sont les seules parties du haut du corps à ne pas être tassées (elles sont « *haultes* ») puisque le cou, la tête et le corps sont décrits comme plus larges (la tête est « *grosse* », le corps est « *gros* ») que longs (le cou et le corps sont « *court* »), contrastant ainsi avec la longueur et la finesse des jambes et des bras qui semblent n'être que de longs entremêlements d'os et de nerfs sans muscle.

Lors du tournoi organisé en l'honneur du couronnement de Perceforest, le Bossu de Suave se jette sur Gadiffer, l'entoure de son long bras et le frappe sur le crâne à coups de pommeau d'épée. Malgré les efforts du Tors qui essaie de défendre son roi en frappant celui-ci sur la tête puis sur le dos, il ne parvient ni à assommer le chevalier ni à le faire lâcher, sa tête étant plus dure que la pierre et son dos que le fer. Il lui est également impossible de désarçonner le chevalier bossu dont les longues jambes noueuses sont littéralement enroulées sous le ventre de son cheval. La difficulté éprouvée par le Tors et Gadiffer à trouver un point faible dans la défense du Bossu rappelle celle de Lyonnel lorsqu'il affronte la lionne dont le crâne est protégé par une épaisse crinière ou lorsqu'il tente d'entamer le corps du lion ou le Géant aux Crins Dorez à la peau extrêmement dure. Elle vient souligner l'anormalité d'un corps face auquel les chevaliers, habitués à certaines techniques de combat, sont désarmés, de la même façon que la peau trop dure ou le corps trop grand du Géant aux Crins Dorez ou du lion de l'Étrange Marche surprennent Lyonnel, chevalier pourtant extrêmement habile.

Cependant, contrairement aux créatures que nous avons précédemment évoquées dont l'existence anormale est un fait mais dont l'origine n'est pas évoquée, la naissance du Bossu de Suave est l'objet d'un épisode particulièrement développé qui vient offrir une explication précise de son apparence.

---

<sup>796</sup> Traduction : « Il était d'une laide apparence, car il avait les épaules hautes et bossues, le cou court et la tête grosse, le corps court et gros, les bras longs, osseux et nerveux et les jambes osseuses et pleines de nerfs, si longues qu'il pouvait joindre ses pieds sous le ventre d'un grand cheval » (I, 1, par.169, 8-13).

<sup>797</sup> « *Physis... hominem format et a capite incipiens membratim operando opus suum in pedibus consummat.* » Cité par FARAL, Edmond, *Les Arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle*, Paris, Champion, 1924, p.81.

Le père du Bossu qui était le seigneur de l'île de Suave, de retour d'un voyage à Frise où il accompagnait son beau-père après son mariage, rentre avec un nain – offert par son beau-père – et avec un tel désir de son épouse qu'il ne prend pas le temps de fermer la porte de la chambre à coucher. La jeune femme, effrayée par le nain qui assiste aux ébats, conçoit alors un enfant difforme. Accusée par son mari d'adultère avec le nain, elle est défendue par les nobles de l'île qui font venir un savant pour prouver l'innocence de leur dame. Devinant l'influence de l'imagination sur la conception de l'enfant, le philosophe fait naître des poussins ayant le plumage de l'épervier que la poule effrayée regardait en couvant et des lapereaux à la fourrure tachetée de blanc et de noir comme la peinture des murs que leur mère fixait pendant sa gestation.

Si la paternité du seigneur de Suave et de sa femme est bien affirmée puis prouvée par le philosophe, le début du récit du Bossu tend pourtant à montrer la paternité « spirituelle » du nain. Celui-ci est présenté par le Bossu comme « *boçu et contrefait*<sup>798</sup> » et le chevalier fait directement le lien entre le nain et lui-même (« *en moy pouez veoir la copie*<sup>799</sup> »). Ce lien est établi dans la suite du récit puisque le jeune enfant est lui aussi qualifié de « *creature contrefaict*<sup>800</sup> » par le seigneur de Suave et que le terme de « *jouel* » est utilisé à la fois par la femme du seigneur de Suave<sup>801</sup> pour désigner ironiquement le nain et par le Bossu<sup>802</sup> pour se décrire lui-même à la naissance. La conclusion du récit vient également confirmer ce lien puisque le seigneur de Suave applique une véritable politique eugéniste<sup>803</sup>, c'est-à-dire qu'il chasse de son île non seulement tous les nains mais également toutes les personnes déformées. Cette décision renvoie sans doute à une réalité : Ambroise Paré, lorsqu'il décrit certains de ces « monstres » arrivés à l'âge adulte, raconte que l'un d'eux, une femme, a été chassée du duché de Bavière parce que les habitants avaient peur que les grossesses des femmes enceintes ne soient altérées à sa vue. Pourquoi alors le personnage du Bossu échappe-t-il à cette condamnation ? Celui-ci en effet ne subit pas cet ostracisme puisqu'il devient chevalier et seigneur de l'île et épouse une belle jeune femme. Sa descendance est d'ailleurs exempte d'une quelconque difformité et aucune naissance extraordinaire n'est mentionnée. Au contraire, les seuls détails que le lecteur aura de la progéniture du chevalier difforme (avant de découvrir les exploits de son fils au livre V) seront son âge et sa beauté (« *si en avoit le Boceu deux beaux*

---

<sup>798</sup> I, 1, par.443, 8.

<sup>799</sup> I, 1, par.443, 8.

<sup>800</sup> I, 1, par.444, 13-14.

<sup>801</sup> « *ung let jouel* » I, 1, par.443, 17.

<sup>802</sup> « *tel jouel* » I, 1, par.443, 40.

<sup>803</sup> I, 1, par.448.

*filz*<sup>804</sup> »). Ces deux naissances s'opposent à celles de deux petits singes, issue d'une femelle « *par la convoitise charnelle qu'elle avoit*<sup>805</sup> » du Bossu. L'exemple est important car, contrairement à la naissance du Bossu, aucune paternité n'est ici évoquée et la naissance semble avoir été provoquée uniquement par le désir démesuré du singe (« *elle engendra ne sçay par quel moien*<sup>806</sup> ») et par l'apparence du Bossu. L'absence de la mention d'un géniteur donne à ces naissances une origine non naturelle mais n'altère en rien la nature de la portée du singe : si ceux-ci sont décrits par le Bossu comme son portrait, il n'est pas question de leur accorder une nature humaine et ils sont toujours désignés comme des « *singos*<sup>807</sup> ». Pourtant, est-ce que la nature du Bossu n'est pas elle-même affectée et influencée par celle du nain qui a effrayé sa mère au-delà de sa simple apparence?

Pour répondre à cette question, deux scènes sont à mettre en parallèle : celle du nain écuyer de Floridas et celle du récit du Bossu de Suave, toutes deux au livre I. Dans le premier épisode, Alexandre, Floridas, leurs deux écuyers et une jeune demoiselle, Laurine, boivent ensemble de la cervoise. Si les esprits sont éveillés par la boisson, seul l'écuyer nain de Floridas tombe dans l'excès à cause de la cervoise et de la chaleur du feu « *qui luy fery en la teste*<sup>808</sup> ». Ivre, sa voix se fait entendre au-dessus des autres (« *sy commença a parler plus hault que les autres*<sup>809</sup> ») et, interrogé par Alexandre, il déclare son amour pour la demoiselle et entend l'obtenir avant son maître Floridas. Dans le second épisode, Alexandre et douze autres chevaliers reçoivent la visite de dix demoiselles. Là encore il y a un problème de nombre : tout comme il n'y avait qu'une jeune fille pour quatre hommes dans la première scène, ce qui déclenche la rivalité comique entre le maître et l'écuyer, cette seconde scène commence par le rire du Bossu qui est l'un des trois chevaliers sans compagne pour la soirée. C'est par ses talents de conteur et de chanteur que le Bossu s'attire l'admiration de l'assemblée et finalement le regard de l'une des demoiselles, Cléoffe, qui décide de s'asseoir à ses côtés. Il y a donc une différence essentielle entre les deux épisodes : c'est aux dépens du nain que Floridas, Alexandre et Laurine se divertissent mais ce sont les qualités du Bossu qui amusent la compagnie. S'il raconte l'histoire de sa naissance pour distraire ses compagnons<sup>810</sup> c'est qu'il est d'un naturel « *bourdeur*<sup>811</sup> »,

---

<sup>804</sup> II, 2, par.332, 16-17.

<sup>805</sup> IV, 1, p.66, 1980.

<sup>806</sup> IV, 1, p.66, 1981-1982.

<sup>807</sup> IV, 1, p.67, 2020.

<sup>808</sup> I, 1, par.392, 40-41.

<sup>809</sup> I, 1, par.392, 41-42.

<sup>810</sup> Au sujet des conversations et des veillées, voir l'article de DENOYELLE, Corinne, « Belles assemblées et joyeuses veillées dans le *Perceforest*: structure formelle et thématique des conversations festives », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 187-202.

<sup>811</sup> I, 1, par.442, 1.

c'est-à-dire plaisantin, blagueur, farceur, alors que le nain de Floridas fait rire la compagnie par ses propos d'ivrogne. De plus, le Bossu réunit toutes les qualités d'un esprit courtois :

tres saige et de tresbon conseil, bel parlier, advisé et traictable en toutes  
besongnes, en la compaignie doulx et debonnaire, entre dames et  
damoiselles de maniere plaisant, et en dis et en fais gracieux et avenant et  
sur tous autres en chantant deduisant<sup>812</sup>

C'est prié – et non moqué – par Alexandre de faire démonstration de ses grâces que le Bossu commence le récit de sa naissance et c'est après un dialogue courtois avec Cléooffe, qui le prie de chanter, que le Bossu entame la première chanson du roman. Il est remarquable que, quelques pages avant, ce soit Alexandre qui prie le nain de chanter mais la proposition est remise à plus tard par le nain ivre qui ne songe qu'à obtenir la main de Laurine. Le chant d'ivrogne est écarté du récit et c'est le chant gracieux du chevalier qui charme les convives. Car ce que l'épisode du nain de Floridas met en valeur, c'est aussi la différence sociale entre l'écuyer et son maître : le nain est qualifié à plusieurs reprises de serviteur et requiert pourtant un droit de préemption de la main de Laurine sur son maître. Le Bossu quant à lui est chevalier (et non des moindres puisqu'il est « *trespreux, treshardy et trespuissant en armes*<sup>813</sup> ») mais aussi seigneur de l'île de Suave et respectueux de l'ordre social, comme on le voit au livre IV lorsque Perceforest l'invite à sa table et qu'il refuse, jugeant la position au-dessus de son rang<sup>814</sup>. Il séduit Cléooffe par ses manières et son chant et il est intéressant de remarquer qu'il s'agit d'un choix mutuel<sup>815</sup>. Le dialogue entre le nain de Floridas et Laurine tient quant à lui de la parodie du dialogue courtois car, si le nain s'enquiert du nom de la jeune fille contrairement à son maître, c'est afin de pouvoir le crier s'il la perd de vue. Le comique du motif, associé à la pensée très terre à terre du nain qui qualifie de sottise l'état de chevalerie, rend impossible la victoire réelle de l'écuyer que la demoiselle appelle par plaisanterie « *nostre mary*<sup>816</sup> » une fois le nain assoupi. Au-delà de ce qu'A. Delamaire qualifie, dans l'analyse de ce passage, d'« intermède comique<sup>817</sup> », il semble que ce moment prépare l'intervention du Bossu et permet de montrer que seule la forme

---

<sup>812</sup> Traduction : « Très sage et de très bon conseil, agréable à écouter, avisé et accommodant sur tout, doux et débonnaire quand il est en compagnie, ayant des manières plaisantes au milieu des dames et des demoiselles, gracieux et avenant dans ce qu'il fait et ce qu'il dit et capable plus que tout autre de divertir par son chant » (I, 1, par.442, 18-22).

<sup>813</sup> I, 1, par.442, 17.

<sup>814</sup> IV, 1, p.63, 1871-1884.

<sup>815</sup> « *Ore advint, puis que la queste fut achevee, que le Boceu repaira tant entour la damoiselle et tant luy pleut son estre et sa manière, et le Boceu aussi tellement, qu'ilz prindrent l'un l'autre en mariage* » (II, 2, par.332, 13-16).

<sup>816</sup> I, 1, par.394, 29.

<sup>817</sup> DELAMAIRE, Anne, *Op. cit.*, p.117-119.

du chevalier a été affectée par la peur que sa mère avait eue du nain pendant la conception. Ses qualités, dont on ne sait pas si elles sont innées (et donc héritées de ses parents) ou acquises lors de son éducation, éloignent définitivement toute confusion possible avec le nain ou toute autre créature déformée. Par exemple, lorsque le Bossu appelle à l'aide des marins pour qu'ils l'aident à quitter l'île de la Singesse, leur première réaction est de s'arrêter à l'apparence du chevalier et l'un d'eux le confond avec les singes peuplant l'île. Le Bossu les supplie alors de ne pas le laisser sur cette île et ce n'est apparemment pas le fait qu'il sache parler qui convainc les marins mais plutôt l'effet produit par ses paroles : il sait susciter leur pitié et leur compassion tout comme il sait distraire ses compagnons.

La question de savoir si le Bossu est un monstre est alors délicate. Contrefait, déformé comme l'était Holland et se rapprochant davantage d'un animal que d'un homme, il semble effectivement pouvoir répondre à cette appellation. Pourtant, si le texte montre son lien physique avec le nain dont il est le portrait, il opère une distinction très nette entre les qualités de l'être du nain et celles du chevalier, de sorte que, si la conception et la forme du Bossu montrent un être contre-nature, ses qualités d'âme lui permettent d'atténuer son statut d'accident de nature, ce que marque d'ailleurs l'absence de descendance contrefaite.

### 2.3.2. Ourseu et les limites de la Norreture

Tout comme le Bossu de Suave, Ourseu est le produit d'une conception qui a été influencée par l'imagination de la mère. En effet, lorsque la Reine Fée passe la nuit avec son mari et conçoit cet enfant, elle a à l'esprit le chevalier Estonné qu'elle a transformé en ours pour s'être introduit sans autorisation dans son jardin et pour éviter que son compagnon, le Tors, ne revienne trop tôt de sa campagne en Selve Carbonnière. Du sentiment de culpabilité provoqué par ce châtiment disproportionné naît un enfant moitié humain et moitié ours. La naissance du dernier fils du couple royal est placée sous le signe d'une triple détermination : une détermination naturelle, une détermination astrologique et une détermination magique.

Ce que nous appelons ici « détermination astrologique », c'est l'influence des astres sur le destin du jeune homme car sa mère a lu dans les étoiles qu'il ne pouvait pas rester en Grande Bretagne. La Reine Fée est familière de cette pratique divinatoire puisqu'elle a également vérifié les astres qui présidaient le destin de ses aînés. En effet, les frères d'Ourseu se sont presque entretués à la suite d'une méprise et si leur mère les a sauvés, c'est parce qu'elle a lu dans les étoiles que ses deux fils étaient destinés à ce combat fratricide. Le déterminisme est ici modéré par la possibilité d'intervention de la mère, qui ne peut certes éviter le combat inscrit

dans le destin de ses fils mais peut se tenir prête à intervenir pour leur éviter de succomber à leurs blessures. De la même façon, la Reine Fée se livre, à l'occasion de la naissance de son fils, à la lecture de son destin dans les astres :

Quant je vey l'enffant tel, il m'en anuia ; et plus, car je trouvoy qu'il estoit né en telle constellation que s'aucunement demouroit en la Grant Bretagne jusques en l'eage de trente ans, qu'il convendroit que tout son lignaige eust honte et deshonneur ; et se d'aventure il estoit mené en estrange terre, il parvendroit aincores a grant honneur<sup>818</sup>

Il n'y a pas ici d'autres possibilités qu'une alternative entre l'exil source d'honneurs et le séjour en Grande Bretagne source de déshonneur. A cette première détermination s'ajoute ce que nous appelons la « détermination naturelle », c'est-à-dire l'influence d'Estonné transformé en ours sur Ourseau. Comme il a été dit précédemment, Estonné n'est pas complètement devenu ours et n'en avait que l'apparence pendant l'épisode de la conception, ce qui laisse penser que la nature double d'Ourseau, mi-homme, mi-ours, viendrait de cet ours incomplet que jouait Estonné. Pourtant, les poussins qui sont issus de la poule effrayée par l'épervier pendant qu'elle couvait ne ressemblent pas complètement à l'oiseau de proie, seul leur plumage a été changé par la peur de la mère. L'hybridité d'Ourseau pourrait donc simplement être le signe d'une double paternité : celle d'Estonné pour le côté ours (dont l'apparence seule a influencé la Reine Fée), celle du couple royal pour le côté humain. Tout comme le Bossu présentait des qualités qui laissaient entrevoir son origine noble à travers son physique monstrueux, la description d'Ourseau lors de sa première apparition au livre IV permet de mettre en valeur à la fois ses origines ursines et humaines.

Dans le portrait qui est fait de lui quand il apparaît devant les yeux émerveillés d'une troupe de Romains, Ourseau est présenté non comme un monstre<sup>819</sup>, mais comme un jeune homme (« *jennencel d'eage*<sup>820</sup> ») et il possède toutes les caractéristiques du beau jeune homme : il est fort, ses membres sont solides et vigoureux. Cependant, immédiatement après que les chevaliers l'ont identifié comme un « *jennencel d'eage* », la conjonction « *mais* » vient introduire une opposition à cette première identification « *mais il estoit merveilleux a regarder*<sup>821</sup> ». La

---

<sup>818</sup> Traduction : « Quand je vis l'enfant ainsi, son aspect m'attrista ; mais mon chagrin augmenta lorsque je découvrais qu'il était né sous une constellation telle que s'il demeurerait en Grande Bretagne jusqu'à l'âge de trente ans, tout son lignage connaîtrait la honte et le déshonneur ; mais si d'aventure il était mené dans une terre étrangère il accéderait à de grands honneurs. » (IV, 2, p. 1002-1003, 698-705).

<sup>819</sup> Sur l'enfance d'Ourseau, voir notamment l'analyse de ROUSSEL, Claude, « Tristan et Ourseau: deux destins d'enfants sauvages », *Cahiers Robinson*, 12, 2002, p. 87-108.

<sup>820</sup> IV, 1, p.527, 93.

<sup>821</sup> IV, 1, p.527, 94.



merveille annonce une description physique du jeune homme extraordinaire et c'est donc par les éléments de description qui l'éloignent progressivement de la nature humaine que son portrait commence, soulignant d'abord sa sauvagerie par l'absence de vêtements (« *car il estoit tout nud sans aucunes vestures*<sup>822</sup> ») s'opposant aux armures des chevaliers, et le caractère rudimentaire de son équipement (« *puis avoit entre ses mains un planchon de chesne fort a merveilles et pesant*<sup>823</sup> ») contrastant avec les épées et les écus des Romains. C'est ensuite qu'apparaît la révélation de sa particularité physique : « *tout son corps estoit aussi pelu comme un ours*<sup>824</sup> ». La comparaison avec l'ours vient alors mêler à la nature humaine du jeune homme une nature animale et affirme clairement son hybridité. La pilosité du jeune homme n'est pas une pilosité humaine puisque selon Evrart de Conty :

A la naissance, les poils sont concentrés sur la tête (cheveux, cils, sourcils), puis à mesure que l'homme devient plus chaud et sec, son corps s'orne de poils nouveaux à la poitrine, aux 'cuisses' (le poil pubien) et au visage (la barbe) (*Problèmes d'Aristote*, IV, 4)<sup>825</sup>

Cependant, il faut noter la présence simultanée de la pilosité animale du personnage et celle, humaine, qui permet d'évaluer son âge : « *mais il avoit aincoires pou de barbe, car il ne passoit point aincoires l'eage de vingt ans*<sup>826</sup> ». L'étonnement et la fascination provoqués par la vue d'Ourseau font de lui un monstre au sens étymologique, c'est-à-dire qu'il est un être à caractère exceptionnel, mais l'entremêlement de ses caractéristiques humaines et animales en font surtout un hybride. A cause de sa pilosité animale qui éveille la méfiance du spectateur et du lecteur, on pourrait s'attendre à ce qu'Ourseau soit décrit comme un hybride hideux à voir. Mais une seconde opposition est introduite après cette comparaison avec l'ours :

mais tant estoit le poil qu'il avoit sus lui jausne et de couleur reluisant ainsy  
comme se c'eust esté fin or brunty.

Cette opposition vient alors renverser complètement le début du portrait et conférer à la pilosité du jeune homme-ours une grande beauté. En effet, sa description réutilise la rhétorique du Beau par la comparaison avec l'or (*fin or brunty, fin or*<sup>827</sup>), l'insistance sur la clarté et la brillance du

---

<sup>822</sup> IV, 1, p.527, 94-95.

<sup>823</sup> IV, 1, p.527, 95-97.

<sup>824</sup> IV, 1, p.527, 97-98.

<sup>825</sup> Cité par LE NAN, Frédérique, « Le velu sauvage dans quelques textes français du XIIème au XIVème siècles », *Recherches sur l'Imaginaire*, Cahier 31, 2005, p.39.

<sup>826</sup> IV, 1, p.528, 106-107.

<sup>827</sup> IV, 1, p.527, 99 et p.528, 104.

poil comme le portrait de la Bête Glatissant magnifiait cette créature avec les jeux d'optique et de couleurs de son cou. Ces beaux hybrides semblent entrer en contradiction avec leur propre définition puisque l'hybride est la réunion impensable de deux éléments hétéroclites. Les deux parties réunies ne peuvent former un ensemble beau et cette affirmation se retrouve au début de *l'Art poétique* d'Horace dont les premiers vers sont là pour définir ce qui n'est pas beau et sont donc pour l'hybride : « *Humano capiti ceruicem pictor equinam/Jungere si velit et varias inducere plumas/Undique collatis membris, ut turpiter atrum/Desinat in piscem mulier formosa superne,/Spectatum admissi risum teneatis, amici?*<sup>828</sup> »

Le déroulement progressif de cette description laisse apparaître les contradictions que le poète veut ici critiquer : le premier vers oppose à ses deux extrémités deux natures différentes, la nature humaine (« *humano* ») et la nature équine (« *equinam* »). Les deux vers suivants montrent l'impossibilité d'unir (« *jungere* ») ces natures qui sont contradictoires (« *undique collatis* »). Le verbe « *inducere* » montre que toute tentative de réunion est artificielle et grossière puisqu'il signifie à la fois « appliquer sur » et « enduire, mettre une couche » qui souligne le manque d'harmonie de l'union de ces parties. La fin de cet extrait montre la contradiction esthétique que crée la contradiction de natures puisque l'hybride est à la fois beau en haut (« *formosa superne* ») et repoussant en bas (« *turpiter atrum desinat* »). Ce sont ces contradictions, mises en valeur par Horace, qui doivent faire le grotesque de cette description, de sorte que l'hybride ne susciterait ni fascination ni terreur, mais simplement le rire du spectateur/lecteur. La poésie doit, selon Horace, éviter les écueils de ces sujets complexes et multiples pour se tourner vers des descriptions homogènes : « *denique sit quidvis simplex dumtaxat et unum*<sup>829</sup> ».

Ainsi, si la beauté de la Bête Glatissant vient du fait que son cou éblouissant dissimule son corps hybride, dans la description d'Ourseau, au contraire, se trouve le mélange harmonieux de ses deux natures qui fait justement la beauté du jeune homme. Le poil ursin et la chevelure humaine par exemple, sont mis sur le même plan, et les traits caractéristiques de l'ours sont ainsi parfaitement mêlés au portrait du jeune homme : « *le poil cler et luisant comme fin or et la chevelure qui lui repositoit sur les espales*<sup>830</sup> ». Le spectacle qu'offre Ourseau, bel homme et

---

<sup>828</sup> « Si un peintre veut unir à une tête humaine/ L'encolure d'un cheval, et appliquer des plumes multicolores/ Sur des membres pris de tous côtés, si bien qu'une femme belle en haut/ Se terminerai hideusement en un noir poisson./ Admis comme spectateur de ces oeuvres, vous retiendriez-vous de rire les amis ? »  
HORACE, *Epîtres, Art Poétique*, [éd. F. Villeneuve], Paris, Belles Lettres, 1941, v.1-5.

<sup>829</sup> « Enfin quelque sujet que vous traitiez, qu'il soit simple et un. »

HORACE, *Op.cit.*, v.23.

<sup>830</sup> IV, 1, p.528, 104-105.

bel ours, est plaisant à regarder pour les Romains (« *moult l'en regarderent volentiers*<sup>831</sup>»). La particularité de ce portrait est que la double nature de ce jeune homme n'en fait pas un être laid, bien au contraire, et surtout qu'elle n'est pas exprimée sur le mode de la contradiction. Lors de son arrivée à Rome, il est présenté au gouverneur Gaius qui jugea qu'il était « *tant plaisant a regarder et que bien lui affreoit sa peluete*<sup>832</sup> » : sa beauté humaine et ursine sont parfaitement mêlées. L'harmonie de son corps laisse présager l'harmonie de ses deux natures qui s'exprime déjà lors de sa première apparition puisque la sauvagerie de l'ours est complétée par un bon naturel, évoqué lors de sa venue à Rome (« *de sa propre nature il estoit de bonnes meurs* ») et qui lui viendrait de ses parents, en faisant un gentil *nice* et non un homme sauvage inquiétant. Cette bonne nature d'Ourseau lui permet un apprentissage rapide de la civilisation romaine qui va jusqu'à la maîtrise parfaite de leurs mœurs :

Adont [Gaius] commença a arraisonner le jennenceau par belles parolles, et petit a petit Ourseau l'en commença de congnoistre et a recevoir beginement sa doctrine, car de sa propre nature il estoit de bonnes meurs, et tant applicqua son entendement en toutes vertus qu'il fut mout en grace de Gayus. Et en dedens l'an il eut autant comme se ce eust esté son filz<sup>833</sup>.

La Norreture vient définir une nouvelle paternité, celle du Romain Gaius, qui se manifeste par l'intégration des codes sociaux de Rome par le jeune Ourseau. Devenu excellent chevalier, gendre de Gaius et père de douze enfants, Ourseau semble parfaitement intégré à Rome grâce à l'éducation pourvue par Gaius. Cependant, ses douze enfants présentent la même apparence que lui et portent le même nom que leur père. Cette continuité du trait ursin qui n'est pas atténué chez la génération suivante comme c'était le cas après le mariage de Clamidès et Galotine montre une permanence de la nature d'Ourseau qui ne peut disparaître ou même être atténuée par la Norreture. Ce phénomène se manifeste notamment à travers Ourseau<sup>2</sup>, fils aîné d'Ourseau qui s'est rendu en Grande Bretagne. Apprenant son origine et la responsabilité des Romains dans la destruction de son lignage, il accepte des mains de la Reine Fée la lame de César qui a tué son oncle Nestor et qui servira à l'assassinat du général romain. Lorsqu'Ourseau<sup>2</sup> apprend de Zéphir que sa femme Camille a subtilisé la lame pour éviter le départ de son mari, celui-ci, pourtant parfaitement courtois, entre dans une colère animale : « *Quant Ourseau oy ce, il fut*

---

<sup>831</sup> IV, 1, p.528, 110.

<sup>832</sup> IV, 1, p.533, 268-269.

<sup>833</sup> Traduction : « Alors Gaius commença à interpeller le jeune homme par de beaux discours et, petit à petit, il commença à apprivoiser Ourseau qui reçut avec soumission sa doctrine, car il était naturellement de bonnes mœurs, et fit de son esprit la source de toutes vertus jusqu'à être dans les bonnes grâces de Gaius. Avant qu'un an fût écoulé, Ourseau fut traité comme s'il était son fils. » (IV, 1, p.533-534, 278-286).

*moult courroucié et vould sa femme deshonnorer du corps*<sup>834</sup> ». Le terme « *deshonnorer* » est extrêmement fort puisqu'il peut désigner un châtiment corporel mais aussi une agression sexuelle. L'ambiguïté du terme renvoie à la nature ursine d'Ourseau<sup>2</sup> et à la paternité d'Estonné qui a certes eu un temps l'apparence d'un ours, mais qui en possédait bien avant cet épisode le caractère libidineux et la violence. Cette violence physique exercée à l'encontre d'une femme ne se rencontre jamais dans le roman de la part d'un chevalier du lignage de Gadiffer et de façon générale, jamais de la part d'un chevalier de Perceforest (si l'on excepte bien sûr Estonné qui viole Sorence et gifle une vieille femme qui voulait l'embrasser, même si la scène est traitée sur le mode comique). La résurgence de cette violence physique sous l'effet de la colère montre les limites de la Norreture et de l'apprentissage des codes courtois et sociaux du chevalier à la nature ursine.

La décision d'Ourseau<sup>2</sup> de trahir Rome, où il est né et a été élevé, pour venger ses ancêtres et la Grande Bretagne montre également que cette paternité que la Nourreture avait établie entre Gaïus et Ourseau ne résiste pas longtemps à la paternité naturelle et c'est ce qui nous a conduit à parler de détermination naturelle : de par ses origines, Ourseau<sup>2</sup> est destiné à venger la Grande Bretagne en organisant la mort de César.

Enfin, la détermination magique qui préside indirectement au destin d'Ourseau<sup>2</sup> est un sort lancé par la Reine Fée : aucun des petits-enfants du roi et de la reine d'Ecosse présent sur l'île de Bretagne ne pourra être adoubé par un chevalier étranger à leur sang. Seul chevalier de la nouvelle génération, c'est Ourseau<sup>2</sup>, fait chevalier à Rome, qui sera l' élu capable d'adouber les jeunes héritiers du sang de Gadiffer d'Ecosse. Derrière le sortilège, c'est encore une fois l'idée de la paternité, de la lignée et de l'origine qui est en jeu puisque dès que le Damoisel Faé est adoubé par Ourseau<sup>2</sup>, il dévoile au chevalier mi-homme mi-ours ses origines en lui révélant qu'ils sont cousins et que la Reine Fée et Gadiffer d'Ecosse sont leurs grands-parents.

Le cas d'Ourseau est donc bien plus complexe que celui du Bossu puisqu'à la double nature qu'il tient de ses deux géniteurs, l'un humain, l'autre ours, s'ajoutent deux autres déterminations, astrologique et magique, qui fixent et révèlent à la fois son destin et ses origines. Face à cet ensemble, le lien père-fils établi entre Gaïus et Ourseau par la Nourreture semble bien fragile et si l'éducation fournie par le Romain permet au jeune homme sauvage de s'adapter à Rome et d'adopter un comportement courtois, domptant pour un temps sa nature d'ours et cachant son origine écossaise, elle ne peut résister à la paternité naturelle que l'épisode de

---

<sup>834</sup> IV, 2, p.1098, 89-90.

l'adoubement magique fait ressurgir ni à la paternité spirituelle qui lie le chevalier à l'ours et qui réapparaît lorsqu'il est transfiguré par la colère.

Cette action limitée de la Norreture n'est pas nouvelle comme on peut le voir dans le *Roman de Dolopathos* : « *Nature sormonte et trespasse/Tout ce ke norreture amasse*<sup>835</sup> »

### 2.3.3. Passelion et l'enfant prodige

Contrairement au Bossu de Suave et à Ourseau, Passelion n'a aucune marque physique particulière qui laisserait penser qu'il est un être contrefait ou contre nature. Cependant, il n'est pas moins un monstre au sens étymologique du terme : la naissance de Passelion est un signe divin qui détermine la mort prochaine du traître Bruyant Sans Foy, ainsi que Vénus l'a prédit. A la suite d'un rêve inquiétant, Bruyant va en effet se rendre dans le temple de la déesse pour en connaître la glose. Vénus lui annonce qu'il mourra dans deux ans et la naissance de Passelion, le futur meurtrier de Bruyant, est annoncée par Mars sous le règne de sa propre planète. La mention du terme de « planète régnante » souligne la volonté de l'auteur de placer la naissance de Passelion sous une détermination astrologique. D'après le tableau récapitulatif des dates estimées des douze tournois du Chastel aux Pucelles, le mariage d'Estonné et Priande aurait lieu entre le 3 mars et le 1<sup>er</sup> avril. Après les noces a lieu l'épisode de la blessure de Maronés et Sador, guéris miraculeusement par la Reine Fée en seulement huit jours<sup>836</sup>, ce qui permet à Maronés de remporter le onzième tournoi. La date de conception se ferait approximativement le 24 mars, soit huit jours avant le 1<sup>er</sup> avril. Le 24 mars est dans le premier décan du Bélier où Mars a l'un de ses deux domiciles. La naissance aurait alors lieu neuf mois plus tard, le 24 décembre, en Capricorne, signe où Mars est en exaltation<sup>837</sup>. Si la date précise de sa naissance reste une estimation qui peut être contestable, il est tentant d'imaginer que le fils d'Estonné, personnage que nous avons relié au Carnaval, soit associé au solstice d'hiver.

Passelion est en effet un héros solaire, comme son enfance chez la fée Morgane le laisse entrevoir à de multiples reprises. Lorsque la fée se plaint du comportement de son protégé à Zéphir, elle énumère ses facéties et raconte ainsi cinq bêtises du jeune garçon. Griffé par un chat, Passelion le jette dans la marmite où la viande cuit. Dénoncé par son cousin Benuïc, Passelion le giffle si fort qu'il le fit « *tumber ou feu*<sup>838</sup> » au point de lui en laisser la marque

---

<sup>835</sup> Cité par FAABORG, N. Jens, *Les enfants dans la littérature française du Moyen Age*, Copenhague, Museum Tusulanum Press, 1997, p.175.

<sup>836</sup> III, 3, p.144, 785-786.

<sup>837</sup> BOUDET, Jean-Patrice, *Op.cit.*, p.59.

<sup>838</sup> IV, 2, p.695, 142.

indélébile sur le front (« *sy le trouway eschauldé ou front en telle maniere que jamais ne sera heure qu'il n'y pere*<sup>839</sup> »). Réveillé pendant la nuit à cause de la trop grande chaleur, Passelion aperçoit toutes les servantes et les nourrices dormir nues et « *va boutter le feu en toutes les femmes qui la estoient la ou elles avoient le plus de poil*<sup>840</sup> ». Plus tard, affamé, tout comme son cousin, il coupe les oreilles de tous les porcs et les fait cuire, ne pouvant plus attendre que Morgane ordonne la préparation du repas. Enfin il chevauche un veau et, muni d'un crochet dont il se sert comme d'une lance, tue un valet. Après le départ de Zéphir, Passelion commet une sixième bêtise qui devient un acte irréparable cette fois aux yeux de la fée : faire perdre à sa fille Morganette sa virginité. Si l'épisode de la chevauchée du veau ne nous paraît pas important pour notre analyse, les autres cas sont très clairs et sont directement liés au feu, dont il se sert pour brûler un animal (le chat, les oreilles de cochon) ou un être humain (son cousin, les servantes). Les deux premiers cas mettent en rapport le feu et la fierté léonine de Passelion. Mû par la colère, il punit en mettant le feu au coupable. Le troisième exemple a un caractère sexuel très marqué : le fait qu'il incendie le pubis de toutes les servantes pendant la nuit (« *et trouway qu'il n'y avoit eu celle qui ne fust moult ensonniee d'estandre le fu d'entre leurs secrez*<sup>841</sup>») renforce cette symbolique solaire (avec le feu et la chaleur extrême qui éveille le jeune garçon) associée à la vigueur sexuelle dont va faire preuve Passelion tout au long du roman. Cette ardeur sexuelle était déjà celle de son père, maintes fois puni de sa lubricité par le lutin Zéphir, qui défendra ici le jeune garçon en faisant des « *œuvres de Passelion*<sup>842</sup> » (toutes les jeunes femmes au service de Morgane sont enceintes du jeune garçon) une compensation pour les dégâts occasionnés et le valet tué. Enfin, pour atteindre la fille de Morgane, Passelion doit escalader une tour et passer par la fenêtre de la chambre de Morganette. C'est lors de l'ascension du bâtiment que le caractère solaire du héros apparaît encore une fois associé à l'échauffement sexuel puisqu'on nous dit qu'il était « *tangre et chault*<sup>843</sup> » en entreprenant cette ascension. Et, quand Zéphir le sauve des foudres de Morgane, il le dépose loin du château « *tant eschauffé de son aventure*<sup>844</sup> ». Cette ardeur sexuelle, qui en fait un personnage clé dans l'entreprise de repeuplement de la Grande Bretagne dévastée, s'accorde donc parfaitement avec une naissance au solstice d'hiver. Tous ces attributs qui montrent que Passelion est une figure solaire pourraient être expliqués par les dates de conception et de naissance du chevalier,

---

<sup>839</sup> IV, 2, p.696, 146-148.

<sup>840</sup> IV, 2, p.696, 165-167.

<sup>841</sup> IV, 2, p.696, 172-174.

<sup>842</sup> « *C'est pour aucunement vous recompenser du varlet qu'il vous occist comme dist avez.* » (IV, 2, p.701, 325-327).

<sup>843</sup> IV, 2, p.703, 380-381.

<sup>844</sup> IV, 2, p.706, 457.

puisque le Soleil est en exaltation en Bélier, tout comme Mars l'est en Capricorne. Enfin, lorsque Passelion est âgé de dix mois, une lettre de la Fée Morgane et de Benuïc à son cousin rapporte les conseils de Zéphir pour tuer Bruyant : l'adoubement de Passelion devra avoir lieu dès le lendemain à midi (heure à laquelle commence la journée astrologique), quand « *Mars sera en sa greigneur vertu*<sup>845</sup> ». Si la naissance de Passelion a effectivement lieu en Capricorne alors la scène qui se passe dix mois plus tard est placée sous le signe du Scorpion, dans lequel Mars a son second domicile.

C'est cette détermination qui fait de Passelion un monstre puisque son destin est intrinsèquement lié à la condamnation que Vénus a prononcée à l'encontre de Bruyant. Si l'épisode semble être une vengeance personnelle, c'est pourtant la prophétie de Vénus qui est constamment rappelée et le but de Bruyant n'est pas d'échapper à un nouveau-né qu'il méprise mais bien de « *faire mensongniere la deesse Venus*<sup>846</sup> ». Cependant, la prophétie de Vénus, glosée par Mars, est également redoublée par Priande, dont l'appel à la vengeance déclenche un accouchement violent auquel elle ne survivra pas. Ses cris « *Tenez le traÿttre Bruiant qui a occis mon seigneur et mary !*<sup>847</sup> » sont poussés au réveil d'un songe dans lequel elle voit son mari assassiné par Bruyant sans Foy. Là encore on peut penser à l'influence d'une émotion violente de la mère sur la forme du futur enfant puisque, à la suite de sa vision et répondant à ces cris, Passelion déchire le côté droit de sa mère et naît avec une arbalète et une flèche dans les mains. La violence de l'assassinat qui a marqué l'imagination de Priande se retrouve dans celle de l'accouchement et dans l'armement merveilleux du nouveau-né. Ch. Ferlampin-Acher interprète cette naissance particulière comme celle d'un héros dont les qualités viriles exigent une naissance qui n'est pas souillée par les voies naturelles<sup>848</sup>. De fait, l'auteur sait habilement jouer d'un écart par rapport à la norme médicale pour souligner la merveille de la naissance et en faire celle d'un héros.

Les contractions qui précèdent nécessairement l'accouchement donnent ici le rythme à la narration de l'épisode. Celles-ci sont d'abord sources d'une douleur continue puisque le travail dure « *ung jour et une nuyt et l'endemain jusques environ heure de nonne*<sup>849</sup> ». Les intervalles entre ces contractions sont également présents puisque lorsque les douleurs cessent et que Priande peut s'endormir, elle est encore considérée « *en son travail*<sup>850</sup> ». Ils servent aussi de

---

<sup>845</sup> IV, 1, p.271, 465.

<sup>846</sup> IV, 1, p. 284, 851-852.

<sup>847</sup> IV, 1, p.193, 528-530.

<sup>848</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les enfants terribles de *Perceforest* », dans *Enfances arthuriennes*, Orléans, Paradigme, 2006, p. 242.

<sup>849</sup> IV, 1, p.157, 68-69.

<sup>850</sup> IV, 1, p.158, 84.

pause quand le degré croissant de la douleur permet l'accélération de la narration : c'est une augmentation de la douleur des contractions qui réveille Priande (« *le second martyr lui survint, que plus grief lui estoit que le premier*<sup>851</sup> »). Cette augmentation de la douleur entraîne des spasmes de plus en plus forts : tout d'abord les dames ne font que regarder la jeune femme souffrir avec compassion mais lorsque la seconde vague de contractions commence, elles doivent la « *accoller et estraindre par les coustez*<sup>852</sup> ». Après un nouvel intervalle de repos, pendant lequel Priande s'évanouit puis raconte à Lyriope sa vision, la douleur atteint son paroxysme lors d'une troisième phase pendant laquelle les spasmes lui soulèvent le ventre (« *les entrailles de son ventre s'en surlevoient*<sup>853</sup> »). Ces notations réalistes sont habilement mêlées d'éléments merveilleux : le repos de la jeune femme génère une vision prophétique, la douleur grandissante semble nourrir les réactions de plus en plus violentes de Passelion, qui hurle depuis le ventre de sa mère lors de la seconde phase de contractions et qui déchire le côté droit du ventre de sa mère pour sortir à cause des contractions trop fortes de la troisième phase. Là encore la naissance mêle réalisme et merveilleux : certes le nouveau-né n'est pas sorti par les voies naturelles mais le texte insiste sur le fait qu'il déchire le côté droit. Ce détail se retrouve dans les traités médicaux médiévaux, qui précisent qu'un enfant mâle se tient sur le côté *dextre* du ventre de sa mère comme nous l'avons déjà signalé en première partie. Ce détail vient donc renforcer l'interprétation de Ch. Ferlampin-Acher qui faisait de cette naissance un épisode destiné à mettre en place la virilité guerrière d'un enfant-héros. De la même façon, la nécessité pour Lyriope de retirer « *la chemise dont nature l'avoit enveloppé*<sup>854</sup> » montre un enfant né coiffé, c'est-à-dire enveloppé par un placenta encore intact. La coiffe céphalique est un signe d'élection que la superstition a entériné dans l'expression « être né coiffé » et marque là encore la nature exceptionnelle de Passelion, tout comme la flèche et l'arbalète qu'il tient en main. Cet équipement, qu'il est difficile de rationaliser complètement, n'est pourtant pas taillé dans le bois mais fait de chair (« *formé de char nerveuse*<sup>855</sup> »), renvoyant au même processus de création qu'un enfant. Tout comme la peur de la dame de Suave cause la déformation du Bossu et la culpabilité que la Reine Fée a ressentie a provoqué la naissance d'un enfant-ours, le chagrin et le désir de vengeance de Priande, dont l'intensité se confond avec la douleur de l'enfantement, provoquent la formation d'un équipement guerrier qui accompagne Passelion.

---

<sup>851</sup> IV, 1, p.158, 93-95.

<sup>852</sup> IV, 1, p.158, 105-106.

<sup>853</sup> IV, 1, p.160, 146-147.

<sup>854</sup> IV, 1, p.160, 158-159.

<sup>855</sup> IV, 1, p.160, 163-164.



Si celui-ci grandit rapidement pour devenir un guerrier, l'arme faite de chair sèche refroidit, sèche pour devenir une arme redoutable, dure et résistante.

Le mélange de ces notations réalistes aux éléments merveilleux vient souligner davantage le caractère extraordinaire de la naissance de Passelion. Monstrueux car envoyé par Mars pour réaliser la prédiction de Vénus, il est également un héros par ce mélange entre les éléments naturels et surnaturels de sa naissance qui en font un être semi-divin.

Tous ces éléments permettent alors de comprendre la croissance extrêmement rapide de l'enfant et le développement accéléré de ses qualités innées. Au livre II, Estonné a déjà un fils qu'il a eu avec Sorence et il le découvre pour la première fois. L'enfant, dont la mère est là aussi morte en couches, disparaît presque immédiatement du récit et ne sert qu'à souligner la durée de l'absence d'Estonné. C'est pourquoi le texte ajoute aux caractéristiques de l'enfant des marqueurs temporels : le Tors souligne par exemple la progression de l'enfant qui a grandi et appris à marcher (« *or le poez veoir courir par cest salle qui adont gisoit en bers*<sup>856</sup> »). Il voit alors le Tors, Carados et Clermonde qui « *se jouoient a ung jenne enfant qui avoit .II. ans, car il commençoit a parler et disoit merveilles de risees*<sup>857</sup> ». De la même façon, Troÿlus et le Tors reviennent après quinze semaines passées à assiéger Bruyant et découvrent un enfant qui outrepassa la vitesse de développement normal d'un nourrisson : on parle de son sens « *qui avançoit son eage*<sup>858</sup> » et le Tors s'émerveille qu'« *il croist outre le cours de nature commune, tant en force comme en entendement*<sup>859</sup> ». L'insistance sur le sens et l'entendement de l'enfant est importante car si Passelion grandit tellement vite qu'il dort dans un berceau gigantesque par rapport à sa taille actuelle, il est également capable de comprendre quand on lui parle de Bruyant et il réagit alors violemment, reconnaissant le nom de l'assassin de son père. En guise de comparaison, lorsque Gadiffer voit ses enfants Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor pour la première fois, ils ont un an, peuvent marcher en étant aidés par leur nourrice mais « *n'avoit point encores de congnoissance*<sup>860</sup> ». Un peu plus tard Claudius prend dans ses bras le jeune Gadiffer<sup>2</sup> mais celui-ci « *pou sçavoit*<sup>861</sup> ». Ces exemples d'enfances normales préparent la description de l'enfance merveilleuse de Passelion, puisque celui-ci va suivre la même évolution que les autres enfants mais de façon accélérée. En effet, lorsque le Tors retourne voir le nouveau-né âgé de quinze semaines, celui-ci a des réactions qui montrent qu'il comprend ce qui l'entoure. Sa sphère de

---

<sup>856</sup> II, 1, par.5, 4-5.

<sup>857</sup> II, 2, par.1, 79.

<sup>858</sup> IV, 1, p.254, 548-549.

<sup>859</sup> IV, 1, p.255, 573-574.

<sup>860</sup> II, 1, par.35, 20-21

<sup>861</sup> II, 1, par.182, 11.

compréhension reste néanmoins limitée, comme c'est le cas pour les jeunes enfants, aux éléments familiers, ici le nom de l'assassin de son père. Lors du siège de la Garande, il apprend à marcher à un âge avancé mais l'auteur souligne les étapes de son apprentissage puisqu'il doit d'abord tenir sa nourrice par le doigt<sup>862</sup>. Il prend déjà la nourriture des adultes alors qu'ils sont à table mais il est encore allaité par ses nourrices. De la même façon, sa maîtrise de la langue est progressive : ses premières paroles miment le vocabulaire (« *Damoiselle, bailliés moy la belle chose*<sup>863</sup> ») et la syntaxe (« *laissez moy ici ens*<sup>864</sup> », « *Tien, oncle*<sup>865</sup> ») du discours enfantin, dont l'auteur ne manque pas de souligner la particularité en le qualifiant de « *son patois*<sup>866</sup> ». Après avoir décidé de suivre les recommandations de Zéphir et Morgane, les chevaliers adoubent Passelion à midi, en insistant sur l'importance de respecter une heure qui sera bénéfique à l'enfant. La soudaine maîtrise de la parole de Passelion, qui, au moment de son adoubement, a perdu sa syntaxe et son langage enfantin, ne peut être étrangère à cette influence de Mars sur le jeune enfant. A partir de là sa croissance et son développement s'accroissent encore et, trois mois plus tard, alors qu'il est âgé d'un an, il a la force et l'entendement d'un enfant de six ans<sup>867</sup>. On notera d'ailleurs une légère erreur du texte : s'il était précisé avant que Passelion a dix mois lors de son adoubement<sup>868</sup>, il est dit plus loin qu'une fois adoubé il a à peine neuf mois<sup>869</sup> et que la fin de l'année qui reste à vivre à Bruyant selon Vénus doit se terminer dans trois mois<sup>870</sup>, ce qui correspondrait à la date d'anniversaire de Passelion et donc à un moment où Mars, en exaltation, confère toute sa puissance au jeune enfant.

En même temps que le texte souligne le caractère surnaturel du développement de Passelion, il en découvre les deux causes : « *tant estoit a forte heure né et tant avoit esté bien nourry*<sup>871</sup> ». La Nourriture se voit attribuer ici une influence comparable aux qualités naturelles, ce qui explique l'insistance avec laquelle les personnages racontent le rôle de Zéphir à la naissance de Passelion. Celui-ci apparaît en effet chaque soir pour frotter le nouveau-né avec des herbes spéciales pour accélérer sa croissance. L'importance de la conjugaison des qualités innées et acquises est illustrée lorsque l'enfant veut apprendre à utiliser l'arbalète. Naturellement doué

---

<sup>862</sup> IV, 1, p.267, 357-341.

<sup>863</sup> IV, 1, p.269, 398.

<sup>864</sup> IV, 1, p.270, 426-427.

<sup>865</sup> IV, 1, p.270, 439.

<sup>866</sup> IV, 1, p.270, 425.

<sup>867</sup> IV, 1, p.283, 843-847.

<sup>868</sup> IV, 1, p.267, 335.

<sup>869</sup> IV, 1, p.281, 772.

<sup>870</sup> IV, 1, p.281, 779-781 et IV, 1, p.282, 816.

<sup>871</sup> IV, 1, p.281, 765-766.

pour la manier, puisqu'il est né l'arme à la main, il insiste cependant pour que chaque chevalier lui apprenne tout ce qu'il sait « *par art de l'erbaleste*<sup>872</sup> ». Ainsi il ne sait pas immédiatement utiliser l'arme et, tout comme le reste de ses capacités physiques et intellectuelles, sa prédestination à l'état de guerrier se manifeste non par un don immédiat mais par une progression spectaculaire. Cet épisode sert à montrer l'inanité des dons naturels sans apprentissage, ce qui peut être vu dans la description de l'arme elle-même : si celle-ci a été formée de chair, elle ne peut être utilisée qu'après qu'un chevalier y a ajouté une corde et a enseigné à Passelion à s'en servir :

Il luy tendi son arcq, ou avoit adjousté une corde après ce que nature y avoit ouvré, et lui mist la sayette en coche, puis lui monstra un signe pour tirer après et la manière de prendre sa visee et de descochier.<sup>873</sup>

Cette idée de l'importance de la technicité et des compétences acquises chez le guerrier se retrouve lorsque le Chevalier Doré explique son talent pour les joutes par son habileté technique<sup>874</sup> mais surtout pendant le combat entre Holland et le Chevalier au Dauphin, où la force brute du monstre est supplantée par l'habileté du jeune roi, dont la maîtrise technique est soulignée à de multiples reprises<sup>875</sup>.

Liées à sa détermination astrologique, les qualités guerrières de Passelion s'expriment dans toute leur puissance lors du meurtre de Bruyant au moment où l'emplacement de la planète Mars est la plus favorable au jeune enfant. Le paroxysme de sa fierté et de sa propension à verser le sang est atteint lorsqu'il dévore le cœur de l'assassin de son père<sup>876</sup>. Une fois le traître mort, l'heure favorable à l'enfant est passée et l'influence de Mars décroît. En effet, si le nouveau-né Passelion grandit encore plus rapidement que le fils de Galotine, qui tient pourtant du géant, sa croissance merveilleuse cesse soudain et les épisodes de son enfance turbulente aux côtés de Benuïc ne signalent pas de différence physique remarquable entre les deux cousins. Arrivé à l'âge adulte, il n'est pas dit que Passelion est anormalement grand, contrairement à Galohau qui a une taille bien supérieure à celle de Nero. C'est alors la complémentarité entre Nature et Norreture qui vient favoriser le passage de l'enfant merveilleux à un enfant normal.

---

<sup>872</sup> IV, 1, p.289, 1011.

<sup>873</sup> Traduction : « Il tendit son arbalète : il avait ajouté une corde à cet ouvrage fait par nature et il mit la flèche dans l'encoche. Il lui montra ensuite un signe pour tirer et la façon dont il fallait viser et décocher » (IV, 1, p.288, 994-999).

<sup>874</sup> IV, 2, p.793, 179-186.

<sup>875</sup> IV, 1, p.114.

<sup>876</sup> Sur la mort de Bruyant, voir également l'article de « Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans *Perceforest: l'Histoire imprévue* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 22, 2011, p. 293-305, <http://crm.revues.org/12549>.

Zéphir même, qui frottait le jeune enfant encore au berceau pour accélérer son développement, change de rôle et éduque Passelion devenu adulte, notamment lors de l'épisode de la descente en Enfer pendant lequel il lui apprend l'importance de la politesse et de la maîtrise de sa colère sans l'aide d'une quelconque magie.

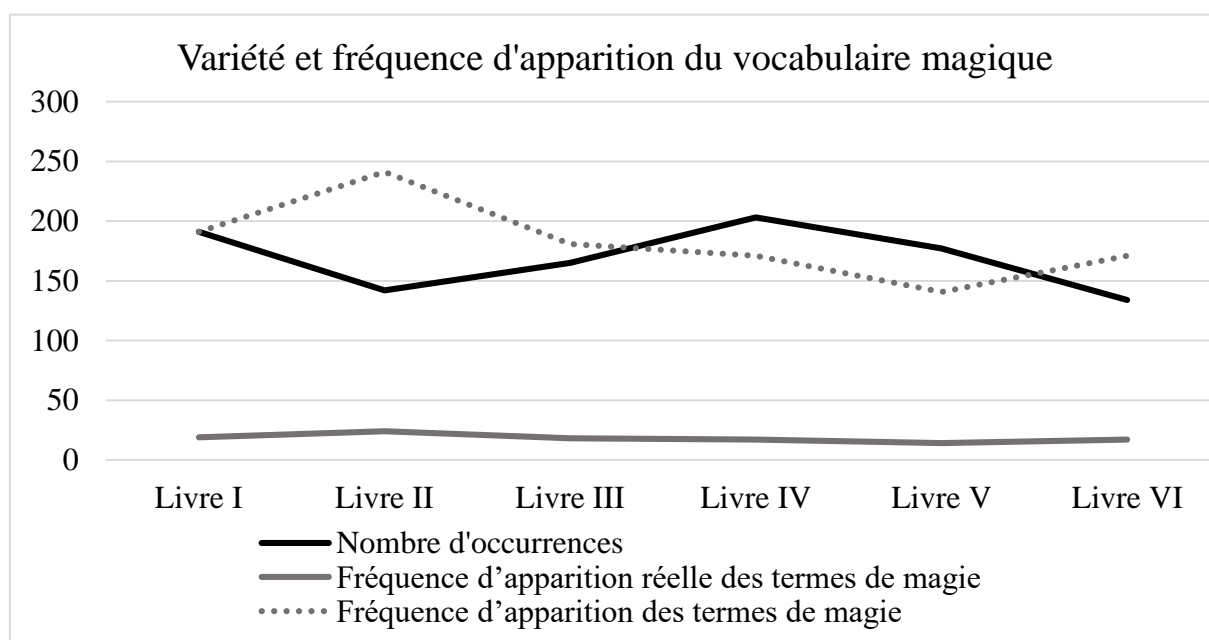
Si les connaissances en astrologie de l'auteur ont fait de Passelion un personnage à la naissance et à l'enfance merveilleuses, ce sont ces mêmes connaissances qui permettent l'évacuation du merveilleux, en liant son développement extraordinaire à une conjonction astrale particulière. L'importance de compléter les qualités innées par un apprentissage rigoureux vient achever le basculement d'un enfant monstrueux, né pour rendre effective la condamnation d'une déesse, à un chevalier héroïque dont les prouesses sont certes impressionnantes mais qui n'en est pas pour autant invincible puisque d'autres chevaliers parviennent à le désarçonner.

En utilisant un savoir astrologique pour construire un personnage merveilleux, l'auteur reprend un procédé qu'il avait déjà utilisé avec les savoirs optiques et les bestiaires pour décrire la Bête Glatissant. Si la signification allégorique pour l'un et le passage du don naturel à la qualité acquise pour l'autre viennent estomper voire effacer le caractère merveilleux de ces créations littéraires, c'est l'épisode de Holland qui évite le basculement de la merveille vers le monstrueux. En réduisant la définition du monstre à celle d'un être dont le corps s'inscrit contre le fonctionnement naturel, le roman ramène dans la sphère de Nature les autres éléments monstrueux : hybrides, créatures gigantesques, déformées, extraordinairement fortes, tous sont considérés comme des merveilles certes, mais qui appartiennent au domaine de Nature. Les merveilles sont alors rapprochées du domaine familier soit par des références au savoir, comme c'est le cas avec le savoir médical dans l'épisode des lions de l'Etrange Marche, soit en soulignant l'importance de l'éducation par rapport à la nature avec le cas de Galotine et Passelion.

Le passage de la merveille monstrueuse à la merveille naturelle n'est pas anodin et manifeste la christianisation progressive du *Roman de Perceforest*, dont il nous faut maintenant étudier les procédés.

### 3. De Vénus à Jésus, la fin du paganisme

La magie est un élément central dans le *Roman de Perceforest* : une étude du champ lexical de la pratique magique permet de relever 1011 occurrences sur les six livres<sup>877</sup>. Pour cela, il a fallu exclure les termes ne faisant pas directement référence à la magie, comme *soubtil* qui sert souvent à décrire le niveau d'expertise d'une fée ou d'efficacité d'un enchantement mais qui n'est pas vraiment un terme de magie.



	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI
Nombre d'occurrences	191	142	165	203	177	133
Fréquence d'apparition	19	24	18	17	14	17

Sur le graphique la [Fréquence d'apparition réelle des termes de magie] permet de voir la variété du vocabulaire magique : les termes qui y sont comptabilisés sont ceux qui apparaissent au moins une fois dans le livre correspondant. Par exemple, sur les 37 termes de magie qui constituent notre corpus, seuls 14 apparaissent au moins une fois dans le livre V contre 24 dans le livre II, ce qui montre que le vocabulaire de la magie de ce deuxième livre est plus varié que dans les suivants. La différence de valeurs avec le [Nombre d'occurrences] rend la courbe difficile à lire sur le graphique et a nécessité le recours à la courbe [Fréquence d'apparition des

<sup>877</sup> Pour un relevé complet de ces données, se reporter à l'annexe 2.

termes de magie] qui reprend les mêmes données mais qui les représente en plus gros plan. Cela permet de mettre en rapport la variété et le nombre des termes de magie. Comme on peut le voir sur le graphique, quand la variété des termes augmente, le nombre d'occurrences diminue. Au contraire, au livre IV on note la présence d'un nombre important d'occurrences mais les termes sont moins variés que dans les autres livres, comme en témoigne la diminution de la courbe [Fréquence d'apparition des termes de magie]. Ce phénomène s'explique par la concentration à partir du livre III des phénomènes magiques sur certains personnages et par un traitement moins précis de leurs actions : si les fées et les enchanteurs des premiers livres utilisaient des sorts, des poudres, des breuvages, des charmes, des conjurations, des *esperimens*, des incantations, de l'*ingromancie* et de la *nigromancie*, noyant le lecteur sous un flot de démonstrations magiques et de merveilles, les livres suivants présentent des phénomènes de moins en moins variés et que l'auteur regroupe sous le terme d'*enchantement*. Cette diminution de la variété du vocabulaire magique et sa concentration sur quelques personnages clés de l'intrigue comme l'enchanteur Darnant et la Reine Fée s'inscrivent dans le processus de rationalisation du roman. Il est en effet plus facile pour l'auteur de supprimer ou de convertir quelques personnages considérés comme les plus brillants représentants de la pratique magique que de justifier une conversion massive des enchanteurs et des fées dans une époque qui n'est pas encore christianisée.

Ainsi la concentration des éléments magiques sur certains personnages et la démonstration des fondements rationnels de la pratique magique seront les deux éléments moteurs du processus de christianisation du roman.

### 3.1. La fabrique des dieux : démythification et déification

#### 3.1.1. Rêves, divination et nouveaux dieux

Si une chose ressort de la lecture du *Roman de Perceforest*, c'est que l'on y dort beaucoup et que le sommeil y est productif puisque sur les six livres qui constituent le roman, il est possible de relever 65 rêves différents<sup>878</sup>.

La première fois qu'un personnage du *Roman de Perceforest* en appelle véritablement aux dieux, c'est lors d'un rituel d'oniromancie. Le premier rêve, que nous appellerons rêve 0, est celui de Brutus dans les premières pages du livre I. Chef des Troyens en exil, il recherche un

---

<sup>878</sup> Pour consulter la liste précise de ces rêves, se reporter à l'annexe 3 « Les rêves dans le *Roman de Perceforest* ».

endroit où son peuple pourra s'installer. Arrivé sur une île où est dressé un temple de Diane, il s'y rend accompagné de douze dignitaires et d'un devin. Un rituel est alors accompli, Brutus s'endort et rêve de la destination désirée. Cet épisode est entièrement repris de *l'Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et présente toutes les caractéristiques de l'incubation antique. La préparation du croyant précède l'oniromancie qui se compose d'un jeûne, de prières ou d'enchantements comme l'explique Auguste Bouché-Leclercq dans son livre *Histoire de la divination dans l'antiquité*<sup>879</sup>. Dans ce passage, il n'y a pas de rituel de purification spécifique mais des offrandes de plusieurs types. On trouve d'abord trois feux destinés à honorer chacun des trois dieux auxquels est consacré le temple (ici, Jupiter, Mercure et Diane) :

Auquel lieu comme ilz fussent venus, avironnez les temples de leurs chiefz de bendiaux, devant l'entree de tresbelle manière a .III. dieux, c'est assavoir Jupiter, Mercure et Dyane, ilz establirent .III. feux et a chacun d'iceulz ilz donnerent sacrifice.<sup>880</sup>

Ce rituel qui consiste à allumer un feu pour un dieu avant de lui faire une demande est caractéristique d'une croyance antique : celle que les dieux grecs se nourrissaient de fumée<sup>881</sup>. La traduction de l'auteur de *Perceforest* tend à effacer toute référence trop explicite au rite antique en ne reprenant pas les termes « *veterrimo ritu* » de la version de Geoffroy de Monmouth :

Quo ubi ventum est, circumdati tempora vittis ante adytum veterrimo ritu tribus Diis, Jovi videlicet, et Mercurio, necnon et Dianae tres focos statuerunt : singulis singula libamina dederunt.<sup>882</sup>

Les bandeaux (« *vittae* ») eux aussi font référence à des éléments rituels de l'Antiquité, puisqu'on les retrouve ceignant les tempes d'un prêtre dans l'Énéide (« *sacra redimibat*

---

<sup>879</sup> BOUCHE-LECLERCQ, Auguste, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003, p.221.

<sup>880</sup> Traduction : « Arrivés en ce lieu, ils ceignirent leurs tempes de bandeaux, ils disposèrent d'une très belle façon devant l'entrée trois feux consacrés aux trois dieux, c'est-à-dire Jupiter, Mercure et Diane, et ils leur offrirent un sacrifice. » (I, 1, par.19, 9-14).

<sup>881</sup> « Si, pour grandir comme un daïmon, il suffit à Démophon de sentir le pneûma de sa nourrice divine, c'est sans doute parce que les dieux sont censés se nourrir par inhalation, en respirant les odeurs des offrandes brûlées. » BARRA-SALZEDO, Edoarda, *En soufflant la grâce. Âmes, souffles et humeurs dans l'Antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007, p.90.

<sup>882</sup> Traduction : « Arrivé en ce lieu, leurs tempes ceintes de bandeaux, ils allumèrent devant l'adytum, selon la plus ancienne coutume, trois feux aux trois dieux, Jupiter (cela va de soi), Mercure, et aussi Diane : ils firent des libations à chacun d'entre eux. »

GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, [éd. A. Schultz], Halle, Eduard Anton, 1854, XI, p.12.

*tempora vitta*<sup>883</sup> »). Après avoir répété neuf fois sa prière, Brutus tourne trois fois autour de l'autel consacré aux dieux<sup>884</sup>. Cette circumambulation crée un espace sacré dans lequel Brutus peut étendre la peau où il va s'endormir pour recevoir la réponse divine. Dans les notes du livre I, G. Roussineau cite à ce propos une remarque d'Edmond Faral, soulignant encore une fois le lien avec l'Enéide puisque les oracles de Faunus montrent la pratique de s'étendre sur des peaux de bêtes dans l'attente du songe qui viendra apporter la réponse divine<sup>885</sup>. Une fois le rituel exécuté, Brutus rêve de la déesse Diane qui lui donne la réponse attendue. La véracité de cette vision n'est à aucun moment remise en doute par le prince troyen, bien au contraire, elle fait partie du réel et tient plus de l'apparition que du songe puisqu'il s'agit d'une « *vision esveillie*<sup>886</sup> ». De plus le message du rêve est très clair : la destination demandée est précisément indiquée par la déesse et il n'est donc pas nécessaire d'avoir recours à l'onirocritique pour comprendre ses paroles. Caractérisée par les précisions qui l'entourent comme un rituel antique, l'incubation qui précède le rêve de Brutus au livre I délimite un espace sacré, tant dans les mouvements (la circumambulation), le rythme et la symbolique des chiffres (trois feux, la prière répétée neuf fois, l'autel contourné trois fois) que dans les éléments du sacrifice (le bandeau, le feu, le vin, la biche). Si cet épisode n'est qu'une traduction, contrairement à la suite de l'œuvre qui est une création de l'auteur, il sert de point de comparaisons avec le reste des scènes de visions et montre une rupture volontaire avec le rite antique. Tout d'abord il faut remarquer que les dieux cités dans l'épisode de Brutus ne sont presque plus évoqués après cet épisode, hormis Mercure qui est cité à la naissance des enfants des couples royaux. Il est à ce moment-là le dieu auquel est dédié un temple en Ecosse dans lequel les enfants royaux doivent être présentés selon la coutume. Quant à Diane, elle est seulement citée aux côtés de Neptune<sup>887</sup> dans la prière de Perceforest lors de sa première visite au Temple Incongneu. Les dieux de premier plan dans le royaume de Perceforest encore païen, ceux qui interviennent parmi les hommes ou qui sont les objets d'un culte important, sont Mars et Vénus. Le règne de ces deux divinités au détriment de Jupiter ou Diane, vient sans doute de leurs attributs respectifs, qui font facilement de Vénus la déesse des jeunes filles (et plus généralement des amoureux) et de Mars le dieu honoré par les chevaliers, humanisant ainsi les dieux païens.

---

<sup>883</sup> Traduction : « Les liens sacrés qui entouraient ses tempes. »

VIRGILE, *L'Enéide*, [éd. C. M. Cluny], Paris, Editions de la Différence, 1993, livre X, 538.

<sup>884</sup> I, 1, par.21, 1-4.

<sup>885</sup> I, 2, p.1026.

<sup>886</sup> I, 1, par.23, 1-4.

<sup>887</sup> I, 1, par.371, 22.



Le second rêve du roman est celui d'Alexandre (que nous appellerons rêve n°1) qui s'est rendu dans le temple d'une île consacrée à la déesse Vénus. Si le mouillage de la flotte d'Alexandre dans cette île est décidé pour accomplir un pèlerinage, il n'y a ici aucune préparation, aucun rituel si ce n'est qu'Alexandre et ses compagnons décident de passer toute la nuit au temple. Alexandre est surpris par une vision prophétique mais cette fois-ci la vision apparaît pendant son sommeil. De plus, si le rêve a bien lieu dans le temple de Vénus, ce n'est pas la déesse elle-même qui apparaît devant Alexandre comme Diane devant Brutus mais « *ung ancien homme vestu d'une noire cape*<sup>888</sup> ». Le vieil homme à la cape noire se révélera dans la suite du roman être Zéphir, qui se retrouve associé à la déesse Vénus à plusieurs reprises : dans l'épisode de Troÿlus et Zellandine, au cours duquel il dépose le jeune homme au chevet de la jeune fille, lequel ne résiste pas à la tentation de passer la nuit avec Zellandine endormie car il est enflammé de désir par Vénus, ou bien plus tard dans le livre VI, quand il conseille Carracte après qu'elle a eu une vision de la déesse. Le rêve n°1 n'est cependant pas un rêve provoqué comme l'était le rêve 0 et il faudra attendre le livre IV, dans lequel le roi d'Angleterre est transporté sur l'Île de Vie et où le peuple breton est retombé dans un état proche de la sauvagerie, pour voir apparaître de nouveaux épisodes de songes volontaires : les deux songes de Gallafur (n°32 et 33) et le double songe d'Ourseau<sup>2</sup> (n°36 et 37). Au livre V, Morganette va deux fois au temple consulter son avenir dans ses rêves (n°43 et 47) et Passelion, suivant son exemple, une fois (n°46). Enfin au livre VI, on trouve deux cas de songes provoqués : celui de Maronex<sup>2</sup> (n°55) et d'une jeune fille (n°56). Il est extrêmement intéressant de voir que tous ces rêves ont été provoqués volontairement par des rêveurs désireux de voir pendant leur sommeil la réponse à leur question, et que ces réponses, ils les ont trouvées non dans le temple de Vénus, mais dans celui de la Déesse des Songes. Contrairement au rêve 0, tous ces songes sont dénués de rituel : les personnages s'endorment dans le temple et au réveil ils ont trouvé une réponse à leur question. Alors que dans le rêve 0 Brutus savait exactement comment organiser la cérémonie qui précédait la révélation divine, ce sont d'autres personnages (ou dans le cas de Morganette, la rumeur<sup>889</sup>) qui instruisent les rêveurs et leur apprennent les pouvoirs de la déesse. La perte de ce rituel est particulièrement frappante dans le cas de Gallafur (n°32-33). Non seulement il ne sait pas comment provoquer un songe qui lui fera voir son avenir mais en plus il nie le caractère divin de la Déesse des Songes. Face à l'incrédulité de Gallafur qui la traite de

---

<sup>888</sup> I, 1, par.98, 11-12.

<sup>889</sup> « *Bien avoie oÿ dire* » (V, 1, par.391, 5).

« *fole deesse*<sup>890</sup> », le gardien du temple lui raconte l'origine de cette divinité, apparue après la disparition de Perceforest :

Une dame nommee Sarra, qui mout l'amoit et qui moult saige estoit, donnoit respons aux pucelles de leurs songes en son vivant, tellement qu'aprez sa mort les pucelles l'ont nommé la Deesse des Songes et lui ont fait ce temple ou elles l'aourent, car personne ne veille une nuit en ce temple que ains le jour en son dormant ne lui viengne declaration de son songe se devant a songié ; et se ce non, il songera aucune chose du tamps advenir<sup>891</sup>

Le gardien insiste davantage sur la nature humaine de Sarra que sur une nature divine qui lui a été conférée par la foi que les jeunes filles avaient dans son expertise dans l'oniromancie. Ce personnage est apparu à de nombreuses reprises au cours des livres précédents et le lecteur sait que Sarra n'est pas une déesse mais une des dames de la forêt. Elle s'illustre tout particulièrement dans l'art de prédire l'avenir puisque c'est elle qui lance un sort pour connaître la fin de la mélancolie de Perceforest au livre II et un autre au livre IV pour s'assurer de l'avenir de ses filles après la destruction de la Grande Bretagne. Elle craint en effet que celles-ci soient déshonorées comme l'étaient les femmes du temps du lignage Darnant. Elle demande alors à son sort ce qu'il adviendra du mauvais lignage. Le sort lancé par Sarra est sans aucun doute une pratique magique puisqu'elle s'aide de sa « *nigromantie*<sup>892</sup> » mais la nature humaine de Sarra n'est jamais mise en doute. Ce statut intermédiaire de la dame de la forêt dont la capacité à lire l'avenir la place au-dessus des autres femmes, permet sa divinisation et le glissement de la déesse Vénus à la déesse Sarra. Un deuxième dieu-humain vient remplacer Vénus auprès des jeunes filles : il s'agit du Chevalier au Dauphin. Contrairement à Sarra qui semble maîtriser les arts occultes, le chevalier ne s'illustre que par ses exploits chevaleresques. S'il est divinisé après sa mort, c'est parce qu'il a passé sa vie à réaliser les souhaits des jeunes filles par ses prouesses. Or, il est le personnage qui reçoit le culte le plus développé : le texte évoque les chants des jeunes filles qui l'honorent, leurs prières et même les châtiments que le chevalier divin inflige à celles qui essaient de le tromper comme Marmona<sup>2</sup>. Comme les dieux Mars et Vénus, il répond aux prières de certaines jeunes filles qui le sollicitent, prédit l'avenir et réalise des

---

<sup>890</sup> IV, 2, p.1017, 52.

<sup>891</sup> Traduction : « une femme nommée Sarra, qui l'aimait énormément et qui était d'une grande sagesse, interprétait les rêves des jeunes filles de son vivant, si bien qu'après sa mort les jeunes filles l'ont nommée la Déesse des Songes et lui ont fait ce temple dans lequel elles l'adorent, car personne ne veille une nuit dans ce temple sans que le matin même pendant son sommeil il ne lui vienne une interprétation de son songe s'il a rêvé pendant la nuit ; et si ce n'est pas le cas, il rêvera de quelque événement des temps futurs. » (IV, 2, p.1017, 60-70).

<sup>892</sup> IV, 2, p.955, 73-74.

souhaits. Il est ensuite appelé le Dieu des Désiriers, ce qui montre là encore un transfert du culte de la déesse Vénus que les jeunes filles amoureuses invoquaient. Cependant, l'humanité du Dieu des Désiriers est préservée, puisque son corps est conservé dans le temple, comme une relique certes, mais qui garde l'armure et l'épée du chevalier qu'il était, rappelant son origine humaine. Ces éléments font du Dauphin un personnage qui n'est pas encore totalement divinisé, puisqu'il « *n'est aincoires monté au ciel avecq les dieux*<sup>893</sup> ». C'est d'ailleurs cette corporéité du Dieu des Desiriers qui provoque l'incrédulité d'Ourseau, pourtant habitué au culte romain (« *comment puet il estre en char et en os ?*<sup>894</sup> »), ce qui montre bien la distance entre ce culte rendu à une divinité humaine organisé par les jeunes filles et le culte romain.

Mais l'exemple le plus frappant de divinisation d'un personnage est celui qui a lieu au livre VI. Une querelle amoureuse agite six personnages : Salfar, le Chevalier à la Wivre, Maronex<sup>2</sup>, Lizeus<sup>2</sup>, Salfione et Lugerne. Incapables de régler leurs différends, Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup> s'apprêtent à se battre quand ils sont arrêtés par une femme. Celle-ci est décrite comme « *jenne*<sup>895</sup> » mais aussi « *sage estoit et discrete*<sup>896</sup> ». Si malgré sa jeunesse, ses jugements sont admirés pour leur sagesse, ceux-ci n'ont pas une origine magique et il s'agit bien d'une sagesse acquise par une éducation soignée (« *comme celle qui avoit moult aprins*<sup>897</sup> ») comme on peut le voir d'ailleurs dans le fait qu'elle sache extrêmement bien lire (« *tant bien lisoit que c'estoit ung deduit a la ouir*<sup>898</sup> »). Après avoir mis leur querelle entre ses mains, les deux chevaliers la suivent jusque chez elle où ils trouvent un mari lasse de la sagesse de sa femme (« *j'ay esté avec ma femme plus de cinq ans, mais encontre elle je n'euz oncques victoires*<sup>899</sup> ! »). Elle compose alors un jugement en vers qui satisfait les deux chevaliers à tel point qu'ils accordent à la jeune femme un statut divin : « *Je ne cuide dame en tout le roiaulme qui mieulx ne plus veritablement sceust rendre ung jugement selon la cause, dont je vous tiens desormais deesse des jugemens amoureux*<sup>900</sup> ». C'est donc le fait que la dame possède des capacités supérieures à celles des autres femmes qui lui donne ce statut de déesse, non seulement pour Lizeus<sup>2</sup> mais très vite pour l'ensemble du royaume (« *depuis elle fu appelée la Deesse des Jugemens en toute la Grant Bretaigne*<sup>901</sup> »). C'est le même procédé qui a élevé Sarra au rang de déesse et il est très intéressant de voir que la triade Vénus, Lucida, Thémis du livre III devient celle de

---

<sup>893</sup> IV, 2, p.871, 494-495.

<sup>894</sup> IV, 2, p.872, 498-499.

<sup>895</sup> VI, 1, par.685, 1.

<sup>896</sup> VI, 1, par.685, 1-2.

<sup>897</sup> VI, 1, par.685, 2.

<sup>898</sup> VI, 1, par.683, 2-3.

<sup>899</sup> VI, 1, par.690, 25-26.

<sup>900</sup> VI, 1, par.693, 12-15.

<sup>901</sup> VI, 1, par.693, 16-17.

Vénus, Sarra et la Deesse des Jugemens. En effet, enchantée par la décision de la Deesse des Jugemens, Salfione affirme que « *le Dieu Souverain l'en rendra tel merite aprez son decés qu'il lui baillera son lieu en son paradis entre la deesse Venus et la Deesse des Songes*<sup>902</sup> ». Ainsi, tout en divinisant la jeune femme, mise sur le même plan que Vénus, Salfione conserve l'idée de sa mortalité puisqu'elle parle de son « *decés* ».

Cet exemple est particulièrement important, à la fois parce qu'il permet de voir le processus qui amène à la divinisation des personnages du roman et parce qu'il remet en question le statut des divinités païennes. En effet, cette divinisation de personnages humains s'accompagne d'une humanisation de la déesse Vénus, qui est parachevée lors de l'épisode où Capraise et ses sœurs, Canonés, Cersora et Cahau, tentent de faire passer Capraise pour la déesse, afin de séduire le chaste Gallafur. Celui-ci se laisse abuser par la richesse de ses bijoux et sa beauté<sup>903</sup>, par les aphrodisiaques (« *beuvraiges especiaulx*<sup>904</sup> ») que les sœurs lui servent à boire et par diverses mises en scène, au point d'être convaincu qu'il a devant lui la déesse Vénus et non Capraise. Au moment même où Gallafur s'allonge à côté de la jeune fille nue, la déesse Vénus « *vint prestement ou lit*<sup>905</sup> » pour aiguillonner son désir, que le texte manifeste sous la forme d'une métaphore érotique de l'assaut d'un château, la déesse prenant ici un caractère métaphorique qui entretient la confusion avec la fausse Vénus-Capraise.

Le déguisement de Capraise et la facilité avec laquelle elle se fait passer pour la déesse Vénus, ainsi que l'élévation au rang de divinités de Sarra et du Chevalier au Dauphin viennent jeter un doute quant au caractère divin de Vénus au début du roman et la rapproche soit d'une humaine habile à utiliser des enchantements pour tromper, comme le fait Capraise, soit d'un être mortel dont l'une des qualités a été considérée comme un attribut divin, comme c'est le cas pour Sarra et le Chevalier au Dauphin.

### 3.1.2. Les faux dieux et la foule

L'humanisation des dieux et la déification des humains entraînent une lecture rétrospective des apparitions de Vénus et jettent le doute sur son statut de déesse. Les épisodes faisant intervenir de faux dieux achèvent de décrédibiliser la divinité de Vénus. La divinisation de Sarra et du Dauphin sont à exclure : ils ne sont certes pas de vrais dieux mais ils n'en sont pas pour

---

<sup>902</sup> VI, 1, par.700, 22-24.

<sup>903</sup> V, 1, par.275, 6-13.

<sup>904</sup> V, 1, par.296, 3.

<sup>905</sup> V, 1, par.297, 19.

autant de faux dieux. En effet, leurs origines humaines sont connues des croyants et n'empêchent pas leur culte qui n'est pas fondé sur la tromperie, au contraire de celui d'Aroés. Ce roi, dont nous avons déjà parlé pour souligner l'importance des connaissances en optique dans cet épisode, tente de se faire reconnaître par ses sujets comme un dieu. Pour accéder au statut divin, celui-ci contrôle entièrement son royaume caché au cœur d'une montagne inaccessible que ce soit au niveau de l'espace (il rend son palais invisible et fait apparaître le paradis et l'enfer devant ses sujets) ou du temps, ce que souligne d'ailleurs Michelle Szkilnik :

S'égaliser à Dieu signifie aussi éditer ses propres lois, ce qu'Aroés fait en défiant les lois naturelles et les lois humaines. Il s'arroge d'abord le droit d'infliger la maladie à ses sujets et de les en guérir selon son bon vouloir. (...) Là il leur rend la santé en huit jours ou les précipite secrètement à la mer et se donne donc aussi sur eux droit de vie ou de mort (*P.*, p.89). (...) Il veut aussi devenir l'origine absolue de son lignage en épousant sa fille. L'inceste ferait de lui l'unique parent de ses enfants, le seul créateur de descendants à son image. En brouillant les générations, Aroés brouille aussi le temps. De même qu'il a choisi un espace clairement circonscrit sur lequel son pouvoir peut s'exercer, il définit un cadre temporel pour ses sujets qu'il fait mourir à discrétion et pour son lignage puisqu'il en a fixé l'origine.<sup>906</sup>

La tromperie d'Aroés repose sur cette disposition artificielle de l'espace et du temps mais aussi sur la crédulité du peuple, dont le roi doit s'assurer pour pouvoir être vénéré. Il réunit alors ses sujets et leur propose de devenir leur dieu, arguant de sa toute puissance qui les protégerait et les garderait exempts de maladies et de douleurs avant de les faire accéder à son paradis. Lorsque Gadiffer<sup>2</sup>, sur la requête de la reine Flora, épouse d'Aroés, se rend sur l'île de la Roide Montaigne, il navigue en compagnie d'un marin qui lui présente Aroés comme un dieu :

En ce royaume a un dieu qui en est souverain roy, lequel s'appelle Aroés, et est tant puissant en son royaume qu'il garist ses subgés de toutes maladies. Et quant il lui plaist que ilz muerent, il les emporte en son saint paradis, qui siet en l'aer au milieu de son regne. Et est ce dieu tant cremeu par toute la

---

<sup>906</sup> SZKILNIK Michelle, « Aroés l'illusionniste (*Perceforest*, 3<sup>e</sup> partie) », *Romania*, 113, 1992-1995, p. 442. Une autre analyse de ce motif de l'inceste a été faite par HUOT, SYLVIA, *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities*, *Op. cit.*, p.120-122.

contree que, se la montaigne estoit aussi bien plain païs que non, qu'il n'est  
homme qui y osast entrer oultre son gré, qu'il ne fust tantost mort.<sup>907</sup>

Or, l'insistance du texte sur le caractère imprenable de la montagne, que l'on retrouve dans le discours du marin lorsqu'il dit que personne ne peut y entrer, jette le doute sur ce qui est raconté. Si personne n'est entré dans la montagne, le marin n'a pas pu voir de ses yeux les miracles de celui qu'il appelle « *un dieu* » et la ressemblance entre son discours (« *il garist ses subgés de toutes maladies* », « *il les emporte en son saint paradis* ») et celui qu'Aroés tient à son peuple (« *sy gariray ceulx qui voudront estre sanez*<sup>908</sup> », « *il vous mettra en son saint paradis*<sup>909</sup> ») montre l'efficacité de la propagation d'une fausse croyance et de la rhétorique du faux dieu, puisque ses promesses sont devenues des faits accomplis dans la bouche du marin. Le fait qu'il soit présenté comme un dieu par le marin montre également le rôle clé du peuple dans la divinisation d'Aroés. Ses sujets sont certes présentés comme méfiant (ils demandent au roi de prouver sa divinité) mais ils sont aussi faciles à convaincre puisqu'ils sont immédiatement séduits par le discours d'Aroés (« *et disoient les ungs as autres que ce seroit une grant noblesse, s'il estoit vray ce que on leur prommetoit*<sup>910</sup> »). Il faut d'ailleurs noter que la version de 1528 nuance la réaction du peuple, trop crédule sans doute dans l'édition précédente, en le partageant en deux groupes : ceux qui « *disoient que ce seroit une grande noblesse sil estoit vray* » et ceux qui affirmaient que « *que ces parolles estoient toutes plaines de deception*<sup>911</sup> ». C'est bien la crédulité du peuple qui est fautive et qui justifie leur condamnation en même temps que celle d'Aroés lorsque la montagne s'effondre sur eux. En effet, lorsque le faux dieu fait apparaître l'enfer et le paradis devant ses sujets, le vaste champ lexical de la vue mais aussi de l'ouïe (le peuple entend la musique céleste et les cris des damnés) montre que la fausse croyance montée de toutes pièces par Aroés est fondée sur le sensible, ce qui permet au faux dieu de mettre en place des illusions qui vont tromper les sens de son peuple et les faire adhérer à son culte<sup>912</sup>. A l'inverse, si Flamme ne peut s'empêcher d'être

---

<sup>907</sup> Traduction : « Il y a dans ce royaume un dieu qui en est le souverain roi. Celui-ci s'appelle Aroés et est si puissant qu'il guérit ses sujets de toute maladie. Quand il lui plait qu'ils meurent, il les emporte en son saint paradis, dont le siège est dans l'air au milieu de son royaume. Et ce dieu est tant craint dans tout le pays que, si la montagne était sur la terre ferme, nul homme n'oserait y entrer contre son gré, de peur d'être tué aussitôt. » (III, 2, p.80, 759-767).

<sup>908</sup> III, 2, p.89, 1082-1083.

<sup>909</sup> III, 2, p.88, 1071.

<sup>910</sup> III, 2, p.89, 1090-1091.

<sup>911</sup> *Le Tiers Volume des anciennes cronicques Dangleterre fairez et gestes des Trespeuv et Redoubtez Chevaliers (etc.)*, *Op.cit.*, f.66 recto.

<sup>912</sup> Sur l'utilisation des images par Aroés et notamment la mise en scène théâtrale de sa divinité, voir les pages 47-57 de l'article de DELCOURT, Denyse, « Ironie, magie, théâtre: le mauvais roi dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen français*, 54, 2004, p.33-57.

impressionnée par ce qu'Aroés fait apparaître « *mesmes Flamine, qui ne croit point en celle abusion, estoit moult esmerueillie de sa mere qu'elle veoit*<sup>913</sup> », elle refuse de céder à ses sens et de croire ce qu'elle perçoit, ce qui lui permet d'échapper au châtement divin final. L'intervention de Gadiffer<sup>2</sup>, muni d'un anneau qui lui permet de ne pas être dupe des illusions d'Aroés, permet la multiplication des termes d'optique que nous avons précédemment évoqués. Le passage d'une description au lexique visuel foisonnant à cette scène de révélation faisant intervenir des termes d'optique est important pour comprendre le processus de christianisation du roman. Au XII<sup>e</sup> siècle, Anselme de Canterbury définit la foi chrétienne comme « *quaerens intellectum*<sup>914</sup> », liant ainsi étroitement la foi et la rationalité. Ce passage de *Perceforest* permet de mettre en valeur l'importance de la raison dans la pensée chrétienne en faisant du savoir sur l'optique le moyen de démasquer la supercherie mise en place par Aroés qui, à défaut d'être un dieu, est un habile technicien. La lumière de la foi, symbolisée par la lumière naturelle de la lune qui apparaît après la victoire de Gadiffer<sup>2</sup> (« *le lieu ou cest enchanteur faisoit son paradis apparut au poeuple naturellement a la lumiere de a lune tel qu'il devoit estre*<sup>915</sup> ») est victorieuse contre les couleurs et la lumière factice d'Aroés et elle révèle aux spectateurs le palais du faux dieu que ses torches flamboyantes dissimulaient. L'anneau magique qui protège Gadiffer<sup>2</sup> a été fait par la Reine Fée, dont la maîtrise en matière d'illusions et d'optique et la volonté de démasquer les maléfices et les mauvais enchanteurs montrent encore une fois l'importance du savoir dans la révélation de la supercherie païenne. Cette crédulité du peuple réapparaît à plusieurs reprises : les sujets du roi Polidés, qui avait condamné sa femme Dorine à être brûlée sur un bûcher, voient apparaître, une fois le feu éteint, une statue en forme de femme au lieu du corps consumé de leur reine. Ils attribuent immédiatement le miracle à Vénus et établissent un temple en l'honneur de la « *deesse Dorine*<sup>916</sup> ».

La facilité avec laquelle le peuple croit en la divinité d'Aroés puis de Dorine vient là encore faire douter de la divinité des dieux antiques, tout comme le succès de l'établissement des temples de Sarra et du Dauphin, qui montre la facilité avec laquelle le culte pour un nouveau dieu peut être érigé.

---

<sup>913</sup> III, 2, p.107, 1722-1724.

<sup>914</sup> ANSELME, *Sur l'Existence de Dieu (Proslogion)*, [éd. A. Koyré], Vrin, Paris, 1992, p.4.

<sup>915</sup> III, 2, p.114, 1963-1965.

<sup>916</sup> V, 1, par.604, 17.

### 3.1.3. Le masque de Vénus

Parmi tous les dieux et les déesses du roman, c'est elle qui apparaît le plus, comme le remarque Ch. Ferlampin-Acher :

Le culte de Vénus peu à peu se développe au détriment des autres divinités, tenant à devenir une sorte de monothéisme. Ainsi se trouve illustrée l'évolution que l'auteur veut mettre en évidence, le passage du polythéisme païen au monothéisme chrétien, avec dans une phase intermédiaire l'établissement d'un monothéisme païen. De plus, ayant l'habitude de montrer en quoi les mœurs anciennes annoncent l'avenir, il est possible qu'il ait vu dans le culte de Vénus (qui est souvent appelée *ma Dame* et qui a un chapelain) une préfiguration du culte des saints ou même de la vierge<sup>917</sup>.

Or, la rapidité avec laquelle le peuple s'adonne à de nouvelles croyances et celle avec laquelle des personnages humains peuvent se faire passer pour des dieux jettent un doute sur le caractère divin des interventions de Vénus. Ce doute, associé à la présence de Zéphir lors de la plupart des apparitions de la déesse, à sa capacité à se transformer en femme et à son rôle de régulateur du désir, permettent une lecture rétrospective de l'œuvre : cette déesse païenne pourrait n'être rien d'autre qu'une jeune femme qui, comme Sarra, a été perçue par le peuple comme une divinité mais elle pourrait tout aussi bien être Zéphir déguisé pour arriver à ses fins.

Dans le chapitre LII du livre III par exemple (dont le titre ne mentionne d'ailleurs que l'apparition de Zéphir et non celle de Vénus), Troÿlus prie la déesse et l'épisode est pour le moins ambigu. En effet, comme lors de chaque épisode dans lequel Zéphir apparaît, la réponse de la déesse se fait entendre à l'heure où « *le soleil fut esconsé. Sy commença a faire brun et obscur*<sup>918</sup> ». Si la manifestation de Vénus est expliquée par la pitié que la déesse ressent face à l'insistance du chevalier, la « *vois feminine*<sup>919</sup> » qui récite au chevalier un poème énigmatique rappelle de nombreux épisodes dans lesquels Zéphir trompe Estonné en prenant la voix d'une femme<sup>920</sup>. Lorsqu'ensuite Troÿlus, désespéré face à la hauteur de la tour qui renferme Zellandine, appelle de ses plaintes Amour en rappelant la prédiction de Vénus, une tempête se déclenche et un messenger (Zéphir) apparaît puis l'emporte dans la tour. L'apparition ensuite de Vénus qui attise le désir de Troÿlus, réticent à embrasser la jeune fille inconsciente, semble être

---

<sup>917</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Fées et déesses dans *Perceforest* », *Fées, dieux et déesses au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, 1995, p.60.

<sup>918</sup> III, 3, p.79, 35-36.

<sup>919</sup> III, 3, p.80, 54.

<sup>920</sup> Se reporter à l'annexe 4 « Les métamorphoses de Zéphir ».



davantage une allégorie, comme c'est le cas dans l'épisode de Gallafur et Capraise. Cette interprétation est justifiée par le fait que Vénus apparaît après le débat entre *Raison, Discrecion, Honneur, Loyauté* et *Desir*. C'est d'abord *Desir* « *qui le print a aguillonner*<sup>921</sup> » avant qu'il ne soit encouragé par Vénus qui « *esprint son brandon*<sup>922</sup> ». Dès que Vénus n'est plus mentionnée (une fois que Zellandine n'est plus vierge) c'est Zéphir qui réapparaît et emporte Troÿlus en Ecosse. La crédulité du père de Zellandine, qui attribue l'enfantement à l'intervention de Mars, renvoie au traitement des croyances païennes du peuple par l'auteur.

Si cette crédulité ne suffit pas à elle seule à douter de la présence de Vénus à ce moment-là du roman, l'évolution progressive de l'histoire et sa christianisation, dévoilant l'erreur dans laquelle le croyant peut facilement tomber et se livrer à un culte païen, permettent de relire l'ensemble des premiers livres en remettant en cause l'existence des dieux païens. Le narrateur se charge alors de démasquer ces impostures : le traitement ironique (absent il est vrai du passage de Troÿlus et Zellandine) avec lequel il décrit la fausse divinité d'Aroés ne laisse pas de doute quant au statut de ce dieu, avant même que Flamine ne révèle à Gadiffer<sup>2</sup> la supercherie. De la même façon, pour ne pas voir le lecteur abusé comme le sont les sujets de Polidés, le narrateur va lui révéler « *la verité de ceste adventure*<sup>923</sup> ». Il y a là d'ailleurs une précision remarquable puisque cette explication du miracle du bûcher de Dorine n'est livrée au lecteur que parce qu' « *elle appartient a nostre histoire*<sup>924</sup> », laissant ainsi entendre que d'autres éléments extraordinaires n'ont peut-être pas été rationnellement expliqués. Si Dorine a échappé au bûcher, c'est parce que Zéphir l'a sauvée et échangée contre la statue que le peuple a prise pour idole en pensant que Vénus avait permis un miracle. C'est donc encore une fois Zéphir qui apparaît lorsqu'une action est attribuée à Vénus, comme le rêve d'Alexandre, le désir de Troÿlus ou la vision de Carracte. Ces apparitions du lutin, très rapprochées de celles de la déesse, ont souvent fait dire que Zéphir était le chapelain de Vénus. Pourtant, après l'épisode de Carracte, un homme avec une cape noire (comme celui du rêve d'Alexandre donc) apparaît à Gallafur et révèle être celui qui l'a aidé à s'échapper avec Carracte et ses compagnons des mains du roi Nagor. Le chevalier, se rappelant que la jeune fille avait attribué leur salut à une prophétie de Vénus, demande à l'inconnu s'il est « *le chappellain a la deesse Venus*<sup>925</sup> ». La réponse de Zéphir est alors très claire :

---

<sup>921</sup> III, 3, p.88, 350.

<sup>922</sup> III, 3, p.90, 398.

<sup>923</sup> V, 1, par.604, 19-20.

<sup>924</sup> V, 1, par.604, 20.

<sup>925</sup> VI, 1, par.437, 12.

Je suis, dist il, celluy qui moult a valu a toy et a ton lignaige et vaulray  
ancoires pour l'amour de la Sage Roine ta grant dame<sup>926</sup>

L'ange déchu ne se recommande pas de la déesse Vénus mais bien de la reine d'Ecosse. Or celle-ci peut-être rapprochée de Vénus en comparant deux épisodes importants du roman qui impliquent Zéphir, celui de la mort de Bruyant et celui de l'assassinat de César. Dans les deux cas on retrouve un personnage masculin responsable de la mort d'autres chevaliers : Bruyant assassine Estonné et César tue Nestor pendant la guerre qui oppose les Bretons et les Romains. Les coups qui provoquent la mort des personnages sont similaires puisqu'Estonné reçoit une « lance d'entre les espaulles au travers du cuer<sup>927</sup> » et Nestor a le « cuers crevez<sup>928</sup> » parce qu'il est « au plus prez enferré d'une lance qui lui traversoit le corps de part en part<sup>929</sup> ». La mort de celui qui est responsable de ce coup mortel est prédite par un personnage féminin à qui l'on attribue des pouvoirs surnaturels, Vénus dans le cas de Bruyant et la Reine Fée dans celui de César. Cette mort n'est pas immédiate et elle nécessite l'apparition d'un héros à la naissance exceptionnelle : Passelion, le fils d'Estonné et Ourseau, le frère de Nestor. Dans le second cas le motif est divisé entre deux personnages : c'est Ourseau qui aura une naissance exceptionnelle et son fils Ourseau<sup>2</sup> qui entreprendra la vengeance avec notamment Ursus Bouche Suave son frère. La naissance de Passelion le place sous l'influence de Mars en lui donnant une férocité animale, comme lorsqu'il dévore le cœur de sa victime, quand celle d'Ourseau, causée par l'influence d'Estonné sur l'imagination de la Reine Fée, lui confère une nature semi-humaine et semi-animale. Cependant, ces héros doivent être accompagnés dans leur mission, car leur réalisation est limitée dans le temps : la déesse Vénus prédit la mort de Bruyant avant que deux années ne se soient écoulées (« Venus la deesse m'a revelé que je morray dedens deux ans<sup>930</sup> ») et le mauvais chevalier espère passer cette date, croyant s'assurer par là une longue vie qu'il « cuidoit tenir dedens son poing<sup>931</sup> ». Afin d'être sûr que tout se déroule selon les termes de la déesse, Zéphir envoie des instructions aux huit princes qui font le siège de la Garande où Bruyant s'est réfugié. De la même façon, Zéphir avertit Ourseau<sup>2</sup> que si l'assassinat échoue, César vivra longtemps et sa gloire croîtra de jour en jour, ponctuant sa prédiction d'un énigmatique « sa bonne fortune dormira dedens son poing<sup>932</sup> » que l'on pourrait comprendre

---

<sup>926</sup> VI, 1, par.437, 12-15.

<sup>927</sup> IV, 1, p.170, 237-238.

<sup>928</sup> IV, 1, p.630, 1144.

<sup>929</sup> IV, 1, p.630, 1144-1146.

<sup>930</sup> IV, 1, p.131, 77-78.

<sup>931</sup> IV, 1, p.132, 111-112.

<sup>932</sup> V, 1, par.75, 9-10.

grâce aux parallèles qu'il est possible d'établir entre les deux épisodes. La mort des deux personnages est importante parce qu'elle permet de ne pas faire mentir Vénus/la Reine Fée : quand il se réfugie dans la Garande, il s'agit en effet pour Bruyant de « *faire mensongniere la deesse Venus*<sup>933</sup> » et au livre V il est très important pour la Reine Fée de ne pas être « *tenue mensongniere*<sup>934</sup> », c'est pourquoi Ourseau<sup>2</sup> s'applique à respecter ses volontés (« *afin que la tressaige roine nostre grant mere ne fust trouvee mensongniere en sa prophecie*<sup>935</sup> »).

Cette proximité entre Vénus et la Reine Fée ainsi que le refus de Zéphir de se réclamer de la première pour revendiquer son attachement à la seconde, montre ce glissement du couple Vénus/Zéphir apparut lors de la mise en scène du désir incontrôlable de Troylus pour Zellandine endormie au duo Reine Fée/Zéphir.

En effet, tous deux partagent cette fonction importante de régulation des désirs. Dans la première partie du roman, la fertilité des lignages (Le Tors a cinq enfants, Gadiffer d'Ecosse quatre...) justifie la régulation opérée par Zéphir : les unions tolérées sont les unions utiles. L'enfant qu'Estonné a hors mariage et qui est le fruit de sa liaison avec Sorence est le seul écart que Zéphir lui autorise pour permettre la victoire de son protégé et de son cousin Le Tors sur les terres de la Selve Carbonniere. Cet enfant restera d'ailleurs sans nom et sans histoire et si Estonné le rencontre à son retour du jardin de la Reine Fée (après sa transformation en ours) c'est simplement un moyen, comme nous l'avons dit, de montrer le temps qu'a duré son absence. A partir de la défaite contre les Romains au contraire, Zéphir favorise le repeuplement du pays (d'où son laxisme devant les débordements de Passelion). Dans cette partie du roman, la Reine Fée reste sur l'Île de Vie et n'intervient plus dans l'agencement matrimonial de l'Ecosse et de l'Angleterre, à part en ce qui concerne Gallafur. Sa fille Blanche, également appelée « *la fee* » (65 fois pour l'ensemble du roman contre 111 pour Lidoire la « Reine Fée »), ce qui en fait une sorte de double (assez terne) de Lidoire, contrôle les unions matrimoniales, notamment en organisant les tournois des douze roses. Si ces tournois n'ont qu'une seule jeune fille pour prix, ils favorisent aussi le repeuplement du pays puisqu'ils sont l'occasion pour les jeunes chevaliers de faire leur preuve devant les jeunes filles à marier. Blanche, en prenant la suite de la Reine Fée, suit la même évolution que Zéphir et tous deux œuvrent pour repeupler la Grande Bretagne. Cependant, Zéphir et Lidoire/Blanche n'interviennent pas de la même façon. Zéphir se spécialise dans les chevaliers dont il empêche ou favorise les débordements (pour Troylus avec Zellandine ou Estonné avec Sorence), tandis que la Reine Fée garde avec

---

<sup>933</sup> IV, 1, p.284, 851-852.

<sup>934</sup> IV, 2, p.1011, 93-94.

<sup>935</sup> V, 1, par.72, 13-14.

elle des jeunes filles pour s'assurer de leur chasteté. Ainsi, le lendemain du dialogue entre les jeunes filles à leur balcon et Estonné, elles sont fouettées par la Reine Fée sous prétexte d'avoir trop dormi, mais il semble plutôt que ce soit une punition, comme nous l'avons dit, châtiant une faute sexuelle. Tout comme Zéphir punit ceux qui se livrent à des débordements sexuels, la Reine Fée punit aussi tous les chevaliers qui tentent de porter atteinte à la vertu de ses protégées. Lyonnell, invité à la table du roi d'Ecosse, se voit interdire par la Reine Fée de toucher Blanche. Outrepassant par mégarde l'interdiction, il l'effleure et ses mains deviennent noires<sup>936</sup>. La teinte du doigt en noir est ici une marque de la transgression de Lyonnell, qui devra alors avouer sa faute à la Reine Fée. Elle utilise également la transformation, comme nous l'avons vu, en guise de châtiment, et le transport dans des lieux inconnus. Elle aime aussi à créer des illusions, soit pour dissimuler les jeunes filles aux yeux des hommes en les faisant disparaître ou en les faisant paraître hideuses, soit pour distraire les chevaliers le temps de soustraire les jeunes filles à leur vue (comme lorsque Lyonnell affronte un taureau géant). Ainsi on peut voir un premier lien avec Zéphir : si elle ne se métamorphose pas elle-même pour punir les chevaliers comme le fait le lutin, elle utilise tout de même la transformation et, tout comme Zéphir transporte les chevaliers et les dépose dans des lieux inconnus (il laisse par exemple Nestor près du lieu où habite Néronés ou Estonné près du château de Brane sans un mot d'explication), la Reine Fée laisse les personnes qu'elle transporte complètement désorientées comme l'explique Lyriope à Gadiffer<sup>2</sup> :

Et tantost après il nous avint une merveilleuse chose, car nous nous trouvames ou milieu de ung chemin en telle maniere que, qui m'eust quitté ma penitance, se n'eusse je sceu retourner a l'ostel de madame vostre mere<sup>937</sup>

Pourtant elle laisse parfois ses protégées exposées au danger ou au regard des hommes comme lorsque deux chevaliers tentent d'enlever Priande et Lyriope ou quand Lyonnell voit Priande, Blanche et Lyriope se baigner nues... Il semblerait que, si d'un côté Zéphir apporte son aide aux chevaliers pour l'accomplissement de leurs quêtes, la Reine, elle, utilise les jeunes filles sous sa garde pour pousser les chevaliers à les accomplir. Ainsi c'est après avoir vu Blanche nue que Lyonnell va, pour la mériter, défier le Géant aux Crins Dorez et s'illustrer en ramenant sa tête. Et ce n'est qu'après avoir accompli ces exploits que la Reine accepte de lui

---

<sup>936</sup> II, 2, p.69, 363-367.

<sup>937</sup> Traduction : « Immédiatement après il nous arriva une chose incroyable : nous nous sommes retrouvés au milieu d'un chemin de telle façon que, si j'avais quitté ma pénitence, je n'aurais su retrouver le château de madame votre mère. » (III, 2, p.69, 363-367).

montrer Blanche. Gardienne du désir, elle utilise les jeunes filles sous sa garde pour stimuler l'ardeur des chevaliers au combat. Au contraire de la Bête qui présente le désir réalisé qui paralyse le chevalier, ce que montre la Reine Fée aux chevaliers les poussent au surpassement. Comme Zéphir sélectionne les lignages lors des unions (il déconseille par exemple, dans le livre IV, à Bénéuc de se marier avec Sarra pour qu'il puisse épouser la descendante de Blanche), elle sélectionne les prétendants des jeunes filles puisqu'elle ne permettra qu'aux plus méritants de les voir.

Cette fonction régulatrice assurée par Lidoire et perpétuée par sa fille Blanche permet d'opérer un transfert de la déesse Vénus à la Reine Fée. De la même façon, Zéphir, le « *chappellain à la deesse Venus* » devient complice des entreprises de la Reine Fée. Ce glissement permet de remplacer le duo Vénus/Zéphir par celui plus humain et plus chrétien – puisque la Reine Fée va se convertir au christianisme – de Lidoire/Zéphir.

### 3.2. La magie des femmes et la magie naturelle

Si Gallafur a la naïveté de penser que Capraise est Vénus, il n'est pas le seul à attribuer cette identité à un personnage dont il est évident pour le lecteur qu'il n'est pas la déesse. Le peuple des Bretons est émerveillé au livre IV par les pouvoirs d'une fée – Blanche – qui répare leurs objets en métal, et lors de ses apparitions certains spectateurs la confondent elle aussi avec la déesse Vénus<sup>938</sup>. Qu'en est-il alors de ces fées qui pullulent dans le *Roman de Perceforest* ? Ont-elles véritablement ce statut surnaturel que le peuple leur attribue ou, tout comme c'est le cas avec Sarra, qui est également considérée comme une fée et dont les talents sont sanctifiés par le peuple qui croit en sa divinité, sont-elles simplement des femmes maîtresses d'un savoir ou d'une technique ?

A. Berthelot, dans un article consacré aux magiciennes et enchanteurs, explique que le nom de *fae* donné aux femmes du roman est un malentendu :

il s'agit de femmes instruites, qui ont étudié les secrets de la nature et connaissent la 'forche' des herbes et des pierres. Impressionnés par leur savoir, le 'petit peuple', le vulgaire donc, leur donne ce nom de 'fées' qui correspond à aucune réalité<sup>939</sup>

---

<sup>938</sup> V, 1, par.38, 12-13 et par.53, 15-16.

<sup>939</sup> BERTHELOT, Anne, « Magiciennes et enchanteurs », dans *Chant et enchantement au Moyen Âge*, [éd. le groupe de recherches « Lecture Médiévales »], Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 1997, p. 109.

Parmi les domaines d'expertises qui sont prêtés aux femmes, le roman met particulièrement en avant le domaine médical comme l'étude du lexique a pu le montrer. L'évolution de la pratique médicale va ainsi permettre de redéfinir la place des femmes dans le *Roman de Perceforest* et de ramener les fées dans la sphère naturelle que la croyance populaire leur avait fait quitter.

### 3.2.1. La fièvre et l'ardeur : de la médecine des femmes

L'étude du vocabulaire des humeurs et notamment celui de la mélancolie en première partie a permis de montrer le passage progressif d'un sens fort et concret à un sens affaibli voire métaphorique qui nécessitait l'ajout d'adverbes pour retrouver son intensité. Les plaintes de Clamidette, qui se fondent sur la théorie des éléments, illustrent bien cette évolution puisque la notion des contraires est ici utilisée pour représenter l'attirance sexuelle dans le transport amoureux :

Il a convenu de faire commixtion de moy, qui suis jenne et tendre et prise ou premier boullon amoureux, et d'un vieillart dur et rihoteux, refroidié et plain de jalousie ! En verité, je ne sçay comment peut estre faite assamblee de deux contraires. Assamblee n'en peut estre faite sinon par violence, non par accordt des deux parties, nes que de l'eaue jectee par violence ou feu, qui ne boulle et frise et puis jecte orde et puante fumee par discort, ne jamais paix n'y avra jusques a ce que le fort avra destruit le foible.<sup>940</sup>

La « *violence* », la « *discort* », qui s'opposent à l' « *accordt* » et à la « *paix* » rappellent la notion d'Amitié et de Haine qui sont les deux fondements du mouvement des éléments et qui provoquent l'attraction (ici l'« *assamblee* ») ou la séparation (« *destruit* »). Il y a une ambiguïté du terme de « *commixtion* » puisque G. Roussineau indique dans ses notes que le terme renvoie à l'acte sexuel alors que le DMF donne le sens médical du terme qui est un mélange d'humeur<sup>941</sup>. La nature différente de Clamidette, qui est jeune et donc d'un tempérament chaud, ne peut s'accorder à celle du vieillard Polidés qui est froid, ce qui explique la métaphore de l'eau qui éteint le feu, montrant ainsi l'union sexuelle mortifère de la jeunesse et de la vieillesse.

---

<sup>940</sup> Traduction : « Il a décidé de m'unir, moi qui suis jeune et tendre et encore aux premiers remous des émois amoureux, à un vieillard dur et querelleur, refroidi et plein de jalousie ! En vérité, je ne sais comment on peut unir deux contraires. Une telle union ne peut être faite si ce n'est par la violence, mais en aucun cas par l'accord des deux partis, comme de l'eau qu'on jetterait violemment sur le feu, qui s'agite et frémit avant de jeter une fumée noire et puante, résultat de la discorde, et jamais la paix ne sera faite que le fort n'aura détruit le faible » (V, 1, par.398, 6-14).

<sup>941</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/commixtion>.

La « *commixtion* », qui suppose le mélange des humeurs, n'est donc pas possible en raison de la discorde des éléments qui dominent en Clamidette et Polidés et elle prévoit une union stérile, ce qui sera d'ailleurs le cas puisque, si Polidés n'épouse pas Clamidette, il se marie avec Dorine tout aussi jeune que la première fiancée et qui ne lui donnera pas d'héritier, l'obligeant à nommer son neveu comme successeur quand Dorine se sera enfuie avec Passelion. On remarquera également le jeu de mots entre la chaleur du « *premier boullon amoureux* » qui saisit la jeune fille et le feu qui, agressé par l'eau « *bouille* » mais s'éteint, ce qui renforce cette idée de stérilité de la relation des contraires. L'attirance des deux partenaires, appelée aussi Accord ou Amitié, permettrait une union fructueuse et harmonieuse, ce qui explique pourquoi la Reine Fée utilise la métaphore de « *l'amant avecq l'amie*<sup>942</sup> » pour désigner l'accord parfait des éléments de l'Île de Vie, qui permet à ses habitants de se maintenir indéfiniment en vie. L'utilisation des termes de la théorie des éléments sert donc à montrer la répulsion de la jeune fille envers le vieillard, justifiée par l'incompatibilité de leur nature. Le lexique utilisé ne bascule pas ici complètement dans le domaine des sentiments amoureux mais il s'inscrit dans le même mouvement que le lexique médical, lequel va progressivement perdre son sens premier pour aller vers une signification plus abstraite. C'est cette évolution qui doit permettre une meilleure compréhension de la représentation de la femme dans le *Roman de Perceforest*. En effet, comme nous l'avons dit, les femmes de la forêt Darnant sont tout d'abord perçues comme des fées et sont réputées au même titre que les hommes dans la maîtrise des enchantements. Pourtant, une étude plus précise des épisodes dans lesquels les personnages ont recours aux enchantements montre que ceux utilisés par les femmes dans le livre I sont essentiellement défensifs (elles dissimulent leur demeure pour se protéger du lignage Darnant) et qu'ils disparaissent une fois Perceforest arrivé. Restent alors leurs pouvoirs de guérisseuses qui en font des aides précieuses pour les chevaliers de Perceforest : Sébille par exemple s'illustre tout particulièrement dans le soin des plaies du roi Alexandre. Cet exemple n'est pas anodin parce qu'il introduit l'idée d'une guérison accélérée par l'arrivée d'une femme particulièrement habile à soigner (Alexandre a déjà reçu des soins mais la jeune femme doit accélérer sa guérison) mais aussi par l'attirance réciproque entre les deux personnages. Cet épisode ne fait pas encore de lien explicite entre la médecine et l'amour : si la joie et l'émotion d'Alexandre sont soulignées par le texte quand il voit son amie, elle soigne effectivement les plaies du roi, qu'elle va « *regarder*<sup>943</sup> », et il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien là du sens médical et non amoureux puisqu'elle va ensuite examiner les blessures de Floridas. Si la signification médicale

---

<sup>942</sup> IV, 2, p.1006, 819.

<sup>943</sup> I, 1, par.274, 12.

est ici très claire, il est intéressant de voir déjà le double rôle de la fée, guérisseuse et amante, qui intervient d'ailleurs dès la première apparition de Sébille, puisque c'est pendant la première convalescence d'Alexandre qu'il tombe amoureux de la jeune femme.

Lorsque plus tard Lyonnell est gravement blessé par son combat contre Julicés, les premiers soins sont assurés par des médecins mais ceux-ci sont ensuite remplacés par Priande, amenée en renfort par Estonné, inquiet de la lenteur du rétablissement de Lyonnell. Il est très clair qu'il n'y a pas d'amour entre la jeune Priande, tout juste fiancée à Estonné, et Lyonnell, épris de Blanche, mais l'épisode montre bien là encore la reconnaissance de la compétence féminine dans le domaine de la médecine, puisque les soins procurés par la jeune fille supplantent ceux des médecins officiels. Cependant, la possibilité pour la femme de jouer ce double rôle de guérisseuse et d'amante va amener une évolution de leur rôle de médecin, en même temps que les termes pour désigner leur pratique tombent dans une sphère plus abstraite : il ne s'agit plus seulement de guérir le chevalier malade mais aussi de répondre à son désir violent qui aggrave sa maladie. Car les femmes dans le roman tombent certes malades mais c'est seules qu'elles guérissent : après avoir été torturée et enterrée vivante<sup>944</sup>, Néronés a pris les traits d'un jeune garçon pour suivre son ami Nestor. Elle n'ose pas lui révéler son identité de peur d'être rejetée et Nestor a beaucoup de mal à comprendre que son écuyer à la poitrine étrangement développée est aussi la jeune fille dont il est amoureux. Elle ne tombe pourtant pas malade de désespoir et essaie par de nombreux moyens de faire deviner son identité et son amour au chevalier (qui ne finira par comprendre qu'après que sa mère la Reine Fée a désigné la jeune fille nue dans un bain et l'a nommée Néronés). Au contraire, lorsque Nestor rencontre pour la première fois Néronés ou Nero Clamidette, les chevaliers tombent gravement malades parce qu'ils n'osent révéler leurs sentiments. Cette différence vient d'abord du fait que dans le roman le chevalier doit se déclarer et requérir l'amour de la dame (il ne peut donc pas être celui qui assure la « guérison » du malade d'amour). La deuxième raison qui pourrait expliquer cette différence est la séparation entre le rôle d'amant assuré par le chevalier et celui de médecin assuré par un mire car, comme nous le disions, si les chevaliers savent soigner, ils ne procèdent qu'à des soins sommaires à partir de matériaux rudimentaires et jamais aucun chevalier n'est appelé dans un château pour soigner un malade au lieu d'un médecin ou une femme. Faire du chevalier celui qui soignerait à la fois l'âme et le corps est donc impossible. C'est par contre dans ces deux

---

<sup>944</sup> A ce sujet, voir les travaux de EGEDI-KOVACS, Emese, « Néronès la "vivante ensevelie", Zellandine la "belle endormie" », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 101-113 et *La "morte vivante" dans le récit français et occitan du Moyen Âge*, Budapest, Elte Eötvös Kiadó, 2012, [http://www.eltereader.hu/media/2013/04/03\\_Egedi\\_opt.pdf](http://www.eltereader.hu/media/2013/04/03_Egedi_opt.pdf).



domaines que les personnages féminins développent leur expertise, la frontière entre médecine et amour devenant alors poreuse et ce dès le livre II. En effet, à la fin de l'épisode qui voit Lyonnell triompher des lions de l'Étrange Marche, le chevalier est accueilli par le roi du pays qui, après avoir fait soigner ses blessures par un vieux savant, lui fait préparer des *viandes* qui semblent adaptées à sa maladie. Peu après, Lyonnell est accueilli chez la Reine Fée et peut enfin voir la demoiselle dont il est amoureux qui est chargée de le servir à table. Celle-ci va lui présenter des *viandes* très spéciales puisqu'il s'agit en fait de pièces d'équipement que le chevalier portera en son honneur. Lorsque Lyriope, autre protégée de la Reine Fée, voit la jeune fille s'avancer pour servir Lyonnell, elle lui suggère de commencer plutôt par servir la *viande* au roi Gadiffer, ce à quoi Blanche répond « *elle est propre au chevalier, selon sa bleceure*<sup>945</sup> ». Ce terme « *propre a* » peut être utilisé pour montrer le caractère adapté de la *viande* à une maladie ou, comme ici, à une blessure. Il vient directement du lexique de la théorie des humeurs et est complètement vidé de son sens concret : « *elle* » ne désigne pas une *viande* mais une aumônière et une ceinture et la « *bleceure* » l'amour de Lyonnell pour Blanche. Le sens abstrait est pourtant relié au sens médical puisque avant de souligner le caractère adapté de cette étrange *viande* servie au chevalier, Blanche répond à Lyriope qui lui a suggéré de servir d'abord le roi : « *ceste viande n'est pas bonne a sa maladie*<sup>946</sup> » Contrairement au roi Gadiffer, Lyonnell n'est pas physiquement blessé dans cet épisode et le terme qui désigne son état ne peut avoir pour le lecteur qu'un sens abstrait. Au contraire, l'épisode de la convalescence de Nestor, soigné par Néronés, mêle parfaitement médecine et amour puisque le chevalier malade commence à recouvrer la santé au moment même où il tombe amoureux de Néronés. La souffrance amoureuse du chevalier ressemble alors à un accès de fièvre semblable à une rechute :

Une froidure lui surprint a coup par tout le corps et ne sceut pourquoy ne a quelle occasion, veu qu'il se sentoit moult bien couvert. Lors se doubta que ce ne fussent fievres, comme il fut vray, car une fievre continue amoureuse se le commença a prendre<sup>947</sup>

Le début de l'extrait rappelle la maladie de Gadiffer dans la cour du Chastel Malbranche, le froid et l'humidité ayant provoqué une fièvre dangereuse pour le souverain qui avait dû être chaudement alité. Ici c'est la différence entre la chaleur des draps dont le chevalier est couvert

---

<sup>945</sup> II, 2, par.235, 15-16.

<sup>946</sup> II, 2, par.235, 14-15.

<sup>947</sup> Traduction : « une sensation de froid le saisit d'un coup dans tout le corps, sans qu'il ne sût pourquoi ni comment vu qu'il était couvert avec soin. Alors il craignit que ce ne fût la fièvre, ce qui était le cas car une fièvre continue amoureuse s'empara de lui » (III, 1, p.110, 20-26).

et les frissons qui le saisissent qui lui font soupçonner un dysfonctionnement corporel et donc une fièvre. La cause (le froid) du mal qui saisit Nestor est la même que pour son père et elle provoque le même effet puisque il s'agit bien d'une fièvre « *continue* » même si elle est « *amoureuse* ». C'est ce terme qui permet le basculement soudain de la maladie physique au mal d'amour et l'auteur s'amuse ensuite à jouer sur le lexique médical, parlant de Néronés comme d'un « *medecin moult malade et doulant que le pacient ne le requeroit d'aucune chose qu'elle eust sceu faire*<sup>948</sup> ». Ce basculement se voit d'ailleurs dans le discret changement de l'appellation « *le pacient*<sup>949</sup> », terme qui est utilisé pour désigner Nestor avant qu'il ne se déclare à Néronés, en « *son pacient*<sup>950</sup> » lorsque la jeune fille prend pitié de lui et se penche vers le chevalier qui pleure sous une couverture pour accepter sa requête, ce qui renforce ici le sens amoureux du mot. S'il y a effectivement un jeu sur les termes, les deux maux sont bien distincts puisque c'est alors qu'il est déjà guéri de ses plaies que Nestor tombe malade d'amour.

La confusion entre le domaine médical et le domaine amoureux est par contre presque totale dans l'épisode de Nero et Clamidette. Le chevalier Nero (d'ailleurs fils de Nestor) est blessé lors d'un combat contre le frère aîné de Clamidette, jeune fille dont il est amoureux. Galehaut exige la présence du lit du chevalier à côté du sien et celui-ci, dont les plaies ont été bandées, est accueilli par Clamidette. La soudaine présence de l'être aimé est alors comparée à l'abondance d'une *viande* que l'estomac d'un malade doit éviter, renvoyant, encore plus que l'épisode de l'aumônière de Blanche, à l'importance d'un régime alimentaire adapté à une maladie :

Et pour ce il eust eu besoing de la veoir plus a dangier, ainsi comme il prent au malade quant il desire d'une vyande pour soy renouveler. Il n'a point besoing que l'on lui en porte devant lui plenté a la fois, car il a encores l'estomacq et l'appetit trop tendre et dangereux pour sa malladie, qui l'a fort affoibly.<sup>951</sup>

Si la comparaison du début de l'extrait entre Nero amoureux et le malade affamé permet une analogie entre amour et médecine il n'y a pas encore stricte identité entre les deux domaines. Tout comme c'était le cas avec Nestor, l'excès soudain d'amour entraîne une rechute

---

<sup>948</sup> III, 1, p.111, 81-83.

<sup>949</sup> III, 1, p.111, lignes 64 et 81 et p.114, 167.

<sup>950</sup> III, 1, p.115, 215.

<sup>951</sup> Traduction : « c'est pour cette raison qu'il aurait eu besoin de la voir de façon plus modérée, de la même façon qu'un malade qui désire une viande pour se redonner des forces. Il n'a pas besoin qu'on lui en apporte en abondance, car son estomac est trop fragile et son appétit trop dangereux pour sa maladie qui l'a beaucoup affaibli » (V, 1, par.177, 10-15).

de Nero qui s'évanouit de faiblesse. C'est au moment où ses plaies se rouvrent (« *sa plaie recommença a saigner*<sup>952</sup> ») que la confusion entre blessure physique et blessure amoureuse est totale. Il ne s'agit alors plus seulement de représenter la souffrance amoureuse de façon métaphorique mais de montrer la douleur physique qu'elle provoque au point de nécessiter de nouveaux soins de la part des médecins. Dans cet épisode la jeune fille est seulement la cause du mal mais elle n'en est pas le remède contrairement à Néronés qui était le médecin et du corps et de l'âme de Nestor. Dans le cas de Clamidette et Nero, ce sont les médecins de son frère qui s'occupent de le soigner (« *les maistres dient que vous serez tantost garis*<sup>953</sup> »). Il est alors intéressant de voir que non seulement il y a confusion entre amour et médecine mais que cette confusion conduit à retirer à l'amante le rôle de médecin, au sens premier du terme. Au livre VI par contre, ce sont les femmes qui sont en charge des blessures du chevalier Lizeus<sup>2</sup>. L'aspect médical est d'abord pris en charge par celle qui était la nourrice de la Pucelle aux Deux Dragons (« *j'eusse fait tout mon bon pouvoir de vous guarir*<sup>954</sup> ») mais la jeune Salfione, désespérée en apprenant la blessure du chevalier qu'elle aime, se précipite au chevet de Lizeus<sup>2</sup>. La confusion entre le médecin et l'amante est alors totale (« *Mais ung medecin y survint, qui grant part de son traveil lui aida a porter*<sup>955</sup> ») et il est presque impossible de déterminer exactement si son action auprès du chevalier tient simplement du réconfort apporté par la présence de l'être aimé ou s'il y a vraiment un soin médical. La phrase « *elle mettoit chascun jour dessus sa plaie medecine plaisante de main amoureuse*<sup>956</sup> » montre parfaitement cette confusion avec le mélange dans la syntaxe entre les termes médicaux (« *plaie* », « *medecine* ») et abstraits (« *plaisante* », « *amoureuse* »).

Si la jeune fille est devenue au fil du roman, aussi experte en médecine amoureuse qu'elle l'était en médecine du corps dans les premiers livres, il est possible de remarquer qu'aucune des jeunes filles des livres V et VI qui sont impliquées dans ces épisodes où amour et médecine sont confondus ne sont des fées, contrairement à Sébille au début du roman. Cela montre que le passage de la médecine du corps à la médecine amoureuse a provoqué l'évolution des personnages féminins qui pratiquent la médecine, de fées à jeunes filles amoureuses. Ce changement de statut est tout à fait remarquable puisqu'elles sont la preuve de l'évolution du rôle et de la représentation de la femme dans le roman et qu'à travers l'exemple de la médecine et de l'amour se dessine une volonté de sauver la fée des accusations de sorcellerie.

---

<sup>952</sup> V, 1, par.177, 28.

<sup>953</sup> V, 1, par.183, 28-29.

<sup>954</sup> VI, 1, par.655, 7-8.

<sup>955</sup> VI, 1, par.631, 22-23.

<sup>956</sup> VI, 1, par.632, 16-17.

### 3.2.2. La fée, la femme et la prospérité

Les femmes qui étaient au premier plan au début du roman étaient essentiellement les femmes de la forêt : Lidoire et Ydorus, reines d'Ecosse et d'Angleterre n'ont à ce moment de l'histoire qu'un rôle passif et très réduit. Au contraire, les femmes de la forêt sont certes caractérisées par leur statut de victimes (elles sont la cible d'enlèvements et de viols de la part du lignage Darnant) mais elles apparaissent avant tout comme des fées maîtresses des enchantements et comme d'habiles guérisseuses. Ce double statut est parfois complété par le rôle de l'amante et Sébille est la parfaite illustration de l'excellence dans les domaines de la magie, de la médecine et de l'amour. Cependant, l'ambiguïté que constitue le double statut de fée/médecin comporte un risque, celui de basculer dans la sorcellerie, les potions ou l'empoisonnement. Sébille par exemple, se sert non seulement de ses dons de médecin mais aussi d'enchanteresse lorsqu'Alexandre arrive dans sa demeure : elle change sa perception du temps et il reste quinze jours avec elle en pensant être resté une nuit. Lors de sa seconde intervention médicale auprès du roi, celui-ci, bien qu'amoureux de la jeune femme, demande à sa cousine Gloriande la garantie avant sa visite de ne plus être l'objet des illusions de Sébille. La même méfiance est exprimée au livre IV par Passelion après avoir été libéré d'un anneau magique que lui avait donné Marmona<sup>2</sup> : quand le frère de la jeune fille propose à Passelion de se rendre dans la demeure de sa sœur, celui-ci n'accepte qu'après avoir eu la garantie que la jeune fille n'essaiera plus de l'emprisonner par un sort. Cette méfiance de la part des chevaliers envers des jeunes femmes dont ils sont pourtant épris montre bien l'inquiétude que la femme fée ou la femme guérisseuse peut susciter. Leurs talents leur donnent en effet un contrôle sur le corps du chevalier puisqu'elles peuvent l'emprisonner, le soigner ou faire empirer la maladie. Les mauvaises femmes du lignage Darnant s'illustrent tout particulièrement dans le premier cas puisqu'à coups de ruses et d'illusions elles piègent les chevaliers du Franc Palais, les livrant aux chevaliers du mauvais lignage. La vieille femme qui est chargée de soigner les blessures de Gadiffer illustre quant à elle les deux derniers exemples. C'est une femme dont les talents de guérisseuse sont reconnus au point d'avoir une clientèle nombreuse et qui s'avère plus expérimentée que les deux jeunes dames de la forêt qui ont recueilli Gadiffer. Pourtant la vieille femme profite de son statut de médecin reconnu pour faire empirer discrètement l'état du roi. Si elle n'est que « *vielle murdriere*<sup>957</sup> », une autre vieille femme est appelée « *sorciere* » par le

---

<sup>957</sup> II, 1, par.241, 2.

diable un peu plus tard et plus précisément « *sorciere chirurgienne sur toutes maladies*<sup>958</sup> ». Celui-ci lui donne « *pouvoir de donner a toutes herbes telle vertu qu'il [lui] plaira*<sup>959</sup> », ce qui renvoie à la même fonction que celle exercée par la vieille femme qui voulait assassiner Gadiffer et dont l'expertise pourrait trouver une explication ici. Même si, comme Ch. Ferlampin-Acher l'a montré, le passage du sabbat des vieilles barbes est une vision plus amusante qu'inquiétante de la sorcellerie, l'auteur fait bien le lien entre les femmes capables d'utiliser les plantes et de soigner et la sorcellerie. Si le caractère comique du passage rend quelque peu ridicule l'appellation de « *sorciere* », l'épisode en lui-même montre tout de même qu'il y a une confusion possible et éventuellement un risque que la représentation des femmes passe de fée à sorcière. C'est alors tout l'intérêt de mêler progressivement le rôle d'amante et de médecin de la femme. Plus les deux domaines se confondent, plus la médecine féminine perd son caractère inquiétant et mystérieux. L'expertise des femmes se justifie alors par l'excellence du sentiment amoureux que leur voue le chevalier blessé. Leur pratique est rationalisée et expliquée et leur efficacité bien supérieure à la médecine des hommes trouve une origine rassurante : si elles avaient auparavant ce pouvoir de contrôler le corps du chevalier en le soignant, le corps féminin est maintenant l'objet du désir masculin et c'est sa possession qui permet aux chevaliers de guérir rapidement, comme c'est le cas pour Neronés qui « *fay present de [son] corps*<sup>960</sup> » au chevalier Nestor, ce qui a un effet puissant et immédiat (« *car vous estes cause de ma totale garison*<sup>961</sup> »). Cette évolution se fait au détriment du personnage de la fée. C'est d'ailleurs d'une façon similaire que la critique, d'après Jean-Claude Mühlethaler, interprète le brusque changement de statut de Mélior, qui d'une fée toute puissante devient une jeune fille incapable d'exprimer sa préférence pour Partenopeu, permettant de réintégrer la fée et ses relations avec les hommes à la société<sup>962</sup>.

---

<sup>958</sup> II, 1, par.386, 17

<sup>959</sup> II, 1, par.386, 18-19.

<sup>960</sup> III, 1, p.116, 228.

<sup>961</sup> III, 1, p.116, 237.

<sup>962</sup> MÜHLETHALER, Jean-Claude, « Translittérations féériques au Moyen Age: de Mélior à Mélusine », dans *Des Fata aux fées : regards croisés de l'Antiquité à nos jours*, [éd. M. Hennard Dutheil de la Rochère, V. Dasen], *Etudes de Lettres*, n°289, 2001, p.167-190.

Parmi ceux qui défendent ces positions, il cite la communication d'Anne Reynders, « Les Femmes à la cour dans le *Roman de Partenopeu de Blois* et ses réécritures. Une analyse de la (re)construction du rôle social de Mélior » au cours du XIIe Congrès International de la Société Courtoise, Lausanne et Genève, 29 juillet-4 août 2007), les articles de DONAGHER, Colleen, P., « Socializing the Sorceress : The Fairy Mistress in *Lanval*, *Bel Inconnu* and *Partenopeu de Blois* », dans *Essays in Medieval studies*, 4, 1987, p.69-86 et MIESZKOWSKI, Gretchen, « Uraque and the Gender Roles of *Partenope of Blois* », dans *Medievalia*, 25/2, 2004, p.181-195 ainsi que l'ouvrage de BRUCKNER, Matilda T., *Shaping Romance, Interpretation, Truth and Closure in Twelfth Century French Fiction*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993.

En effet, la confusion entre médecine et amour ne lui laisse plus de place ni aux enchantements. Le déplacement des termes médicaux vers un domaine plus abstrait permet ainsi la rationalisation progressive des fées qui ne sont plus que des personnages féminins habiles à soigner et à aimer et qui n'auraient donc été appelés des fées qu'à tort par des croyances naïves, comme c'était le cas pour les déesses et dieux païens<sup>963</sup>. Car, si c'est un vieux chevalier qui parle à Alexandre des fées pour la première fois, le roi affirme en avoir déjà entendu parler par « *ouy dire*<sup>964</sup> », montrant bien qu'il s'agit là d'une croyance générale mais aussi ancienne étant donné l'âge du chevalier.

Les fées apparaissent ou disparaissent selon les moments du roman : lorsqu'il y a danger, quand le lignage Darnant monte en puissance, les témoignages et les révélations sur la présence de fées dans les forêts se multiplient alors qu'ils disparaissent entièrement lorsque les femmes sont en sécurité. Le cas de Blanche est particulièrement frappant. Elle est la fille unique de la Reine Fée et n'apparaît dans le roman que lorsqu'il s'agit de mettre en valeur les exploits que réalise Lyonnell pour elle. Jamais désignée comme une fée dans les livres I à IV, elle commence à être appelée à la fin du livre IV puis constamment au livre V la « *fee* » (voire « *la deesse*<sup>965</sup> ») avant de redevenir « *Blanche la roine* » à la fin du livre V. Lorsqu'elle réapparaît dans une Grande Bretagne ravagée par la guerre et revenue à l'état sauvage, elle est vue comme une fée par les bergers qui parlent à Benuic. Sa filiation avec la Reine Fée, qu'elle fait valoir devant le jeune chevalier, vient renforcer cette aura féérique au point que son prénom « Blanche » devienne parfois une simple épithète (« *la Blanche Fae*<sup>966</sup> »). Devenue fée aux yeux du peuple, elle acquiert ce statut en faisant de ses capacités le moteur de la prospérité de la société bretonne. Elle les utilise tout d'abord pour fournir les habitants en métaux et pour réparer des objets. A mesure que sa renommée s'accroît et une fois l'une de ses filles mariée à Benuic, elle organise des tournois pendant lesquels les chevaliers auront l'occasion d'acquérir des armes (le métal travaillé manquant cruellement après l'invasion romaine), une renommée et une amie. L'influence des tournois que Blanche organise sur la société bretonne est très nette : les premiers tournois sont marqués par le dénuement des chevaliers qui sont sans armure et sans épée et qui

---

<sup>963</sup> A ce sujet il faut signaler les travaux d'A. Berthelot sur l'évhémérisation des fées notamment :

« De Graelent à Perceforest, la fée évhémérisée », *Die Welt der Feen im Mittelalter: II. Tagung auf dem Mont Saint-Michel*, [éd. D. Buschinger et W. Spiewok], Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p.1-14.

« Magiciennes et enchanteurs », *Op.cit.*, p.105-120.

« La sagesse antique au service des prestiges féériques dans le *Roman de Perceforest* », "*Ce est li fruis selonc la letre*". *Mélanges offerts à Charles Méla*, [éd. O. Collet, Y. Foehr-Janssens et S. Messerli], Paris, Champion, 2002, p.187.

<sup>964</sup> I, 1, par.133, 9.

<sup>965</sup> V, 1, par.50, 29-20.

<sup>966</sup> V, 1, par.34, 7 et par.36, 7.

se battent pour les conquérir. Le tournoi, dont l'usage a presque disparu après la défaite contre les Romains, est alors perçu comme une nouveauté familière. Lors des derniers tournois le contraste est net : les chevaliers sont expérimentés, ils possèdent tous des équipements qui sont même parés (en témoignent les six « *noblois*<sup>967</sup> » que deux chevaliers doivent remettre au Chastel du Treu et qu'ils ont gagné au cours du tournoi), les terres sont repeuplées et les villes reconstruites (« *les chasteaulx et viles refaittes et ramaisonnees*<sup>968</sup> »). Le nouvel état d'abondance du pays (« *sy en devenoient riches les bonnes gens du païs*<sup>969</sup> ») attire la main-d'œuvre étrangère qui vient compléter par son expertise (« *les ouvriers estrangiers qui sçavoient de plusieurs mestiers ouvrer, dont ou païs estoit nécessité, y venoient demourer pour gaignier*<sup>970</sup> ») le travail des ouvriers bretons, lesquels retrouvent peu à peu le savoir-faire perdu depuis l'invasion romaine et deviennent « *fort asoubtillez*<sup>971</sup> ». La présence d'ouvriers saisonniers (« *plusieurs menagiers*<sup>972</sup> ») montre bien l'influence économique de l'organisation de ces tournois mensuels. Une autre conséquence de cette prospérité est l'afflux à chaque tournoi de marchands étrangers qui importent de nombreux produits manquants en Bretagne (« *et y amenoient en grosses naves ce qu'ilz sçavoient que nécessité*<sup>973</sup> ») et qui exportent les produits bretons (« *reportoient du païs ce que propice leur estoit*<sup>974</sup> »). Ces éléments montrent aussi la renommée grandissante du tournoi : les marchands par exemple viennent de loin au huitième tournoi (« *les marchans estrangiers venoient ou païs*<sup>975</sup> ») et c'est au dixième tournoi qu'une nouvelle route commerciale est évoquée (« *les marchans avoient reaprins la voie ou païs*<sup>976</sup> »). La renommée grandissante de l'événement atteint un niveau sans pareil au douzième tournoi puisque le texte précise que même « *VIII jours entiers*<sup>977</sup> » avant la fête les participants, les dames et demoiselles se pressent pour trouver un logement et réserver les meilleures places<sup>978</sup>. A la fin des douze tournois, le mariage d'Exillé et de la fille cadette de Blanche est

---

<sup>967</sup> V, 1, chap.XXX.

<sup>968</sup> V, 1, par.473, 5-6.

<sup>969</sup> V, 1, par.473, 9.

<sup>970</sup> V, 1, par.473, 10-12.

<sup>971</sup> V, 1, par.384, 20.

<sup>972</sup> V, 1, par.473, 13-14.

<sup>973</sup> V, 1, par.473, 7-8.

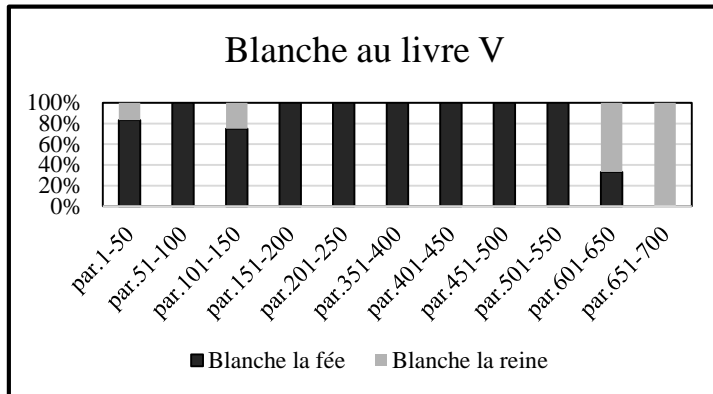
<sup>974</sup> V, 1, par.473, 8-9.

<sup>975</sup> V, 1, par.384, 20-23.

<sup>976</sup> V, 1, par.473, 6.

<sup>977</sup> V, 1, par.608, 17.

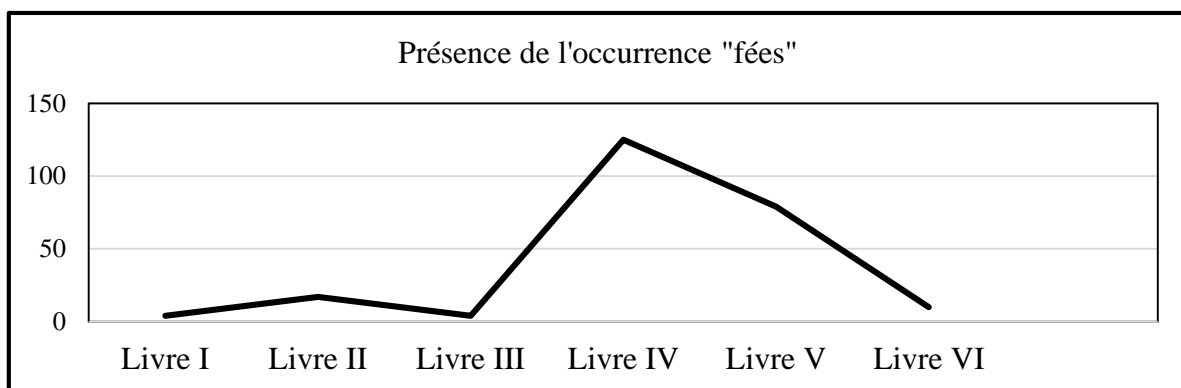
<sup>978</sup> V, 1, par.608, 17-21.



suivi de la révélation de l'identité de la fée. A partir de là, elle n'est plus désignée que par « *reine* » comme on peut le voir dans le graphique 1 puisque le douzième tournoi commence au paragraphe 608, ce qui correspond à la chute du nombre d'occurrences « *Blanche la*

*fee* ».

Pourquoi ce changement ? Dans le livre I les femmes se servaient de leurs capacités pour dissimuler leurs demeures et échapper au lignage Darnant et c'est notamment à cause de ces enchantements qu'elles sont considérées comme des fées. De la même façon Blanche réapparaît en tant que fée alors que la société bretonne est détruite et qu'il faut la repeupler et restaurer les lois. La reine Blanche se révèle lorsque la civilisation est revenue et l'équilibre social restauré. Sa fille étant mariée, il n'est plus nécessaire de la protéger par des enchantements qui la font disparaître à son gré aux yeux des spectateurs. L'appellation *fee* semble donc répondre à un besoin de protection des femmes et repose sur la croyance populaire : au livre I la source de la légende des fées est la rumeur publique, au livre V ce sont d'abord les bergers puis les « *estrangers*<sup>979</sup> » qui croient aux fées, suggérant une déformation liée à la distance.



Au livre II, la maladie du roi Perceforest et le retour du lignage Darnant marquent une augmentation du nombre d'occurrences concernant les fées quand un pouvoir fort du roi et l'établissement de lois qui invitent à respecter les femmes provoquent une diminution du

<sup>979</sup> V, 1, par.644, 13.



nombre de ces occurrences au livre III. Au livre IV, la destruction de la Grande Bretagne entraîne une explosion du nombre de fées (comme on peut le voir sur le graphique 2, le nombre d'occurrences atteint un pic de 125) qui disparaissent progressivement avec l'avènement de la nouvelle société bretonne gouvernée par Gallafur. Lorsque Blanche révèle son identité au livre V, l'effacement des fées est déjà très avancé et il est d'ailleurs remarquable qu'au livre IV elle se réclame de « *la Royne Fae [sa]mere*<sup>980</sup> » alors que quand elle affirme être une reine et non une fée à la fin du douzième tournoi, elle révèle être la « *fille du bon roi Gadifer d'Escoche le pere*<sup>981</sup> » et la femme de Lyonnell du Glat<sup>982</sup> mais ne parle pas du tout de sa mère la Reine Fée, effaçant par là toute possibilité de confusion dans son discours au peuple entre elle et la figure de la fée.

Le rôle de Blanche au livre V se rapproche de celui de Mélusine dans le roman de Jean d'Arras : celle-ci apparaît et bâtit en un temps record château, faubourgs et églises. Si elle disparaît après la faute de Raymondin, le moment coïncide avec l'apogée de la prospérité de sa lignée, établie jusqu'à Jérusalem. De la même façon Blanche la fée disparaît au profit de Blanche la reine lorsque le royaume est à l'apogée de sa prospérité. Cependant, Jean d'Arras fait volontairement mystère de l'origine des ouvriers de Mélusine qui sont de toute évidence des êtres surnaturels, surgissant de nulle part et travaillant démesurément vite, alors que les rouages qui font des tournois une manne économique pour la Bretagne sont très largement développés et chaque acteur économique (marchand, chevalier, artisan, saisonnier...) est évoqué et décrit.

Ainsi, si c'est par le jeu sur les termes de médecine que la fée-guérisseuse devient une jeune amoureuse, la description précise de l'économie florissante dans *Perceforest* intègre des éléments qui se veulent réalistes et qui viennent également rationaliser l'image, non de la fée-guérisseuse mais de celle qui représente la fonction de prospérité. Cette rationalisation permet d'éviter là aussi à la femme de tomber de fée à sorcière et la christianisation du roman, plutôt que de les rejeter, les intègre au processus. L'exemple de Corrose est sur ce point emblématique. Guérisseuse dans le livre II, elle recueille Gadiffer blessé par un sanglier gigantesque mais elle est vite désignée, une fois Gadiffer passé entre les mains de Lyriope (une talentueuse guérisseuse qui a démasqué la vieille meurtrière), comme « *une des subtiles enchanterresses et qui plus sçavoit de conjuracions et de nigromancie qui fust ou pays*<sup>983</sup> ». Au livre IV, une

---

<sup>980</sup> IV, 2, p.1079, 794.

<sup>981</sup> V, 1, par.646, 30-31.

<sup>982</sup> V, 1, par.646, 32.

<sup>983</sup> II, 1, par.256, 7-9.

autre fée, qui est fille de la précédente, apparaît mais cette fois elle n'est qualifiée que par ses pouvoirs magiques qui sont décrits comme diaboliques (« *elle commença a faire aucunes conjurations et esperimens mauvais et dyaboliques*<sup>984</sup> »). Celle-ci est emmenée par Zéphir à travers les airs comme les vieilles sorcières étaient amenées par des démons devant le diable. A la fin du livre VI, Zéphir amène les deux fils de Gallafur à Corrose – et il s'agit bien là de « *la fae qui secouru le bon roy Gadiffer (...) quant le porc l'eut blecié*<sup>985</sup> » – dont elle devient simplement nourrice et le seul élément qui pourrait faire référence à sa nature de fée se retrouve dans son enseignement de l'astrologie à Gallafur<sup>2</sup> quoique ses connaissances apparaissent vite limitées et nécessitent le recours à Mategram, un maître en la matière. Corrose n'est appelée « *fæ* » que lorsque son passé est évoqué par le narrateur. Dans le reste du passage elle est appelée « *la dame* » ou encore « *la saige dame*<sup>986</sup> ». Enfin, sa dernière apparition la montre revenue à son premier savoir, la connaissance des simples, puisque c'est elle qui prépare l'onguent à partir de la moelle de la dent du sanglier qui a blessé Gadiffer, onguent qui permettra de le soigner ainsi que Perceforest juste avant leur conversion au christianisme. Le lien entre Corrose et le christianisme est d'ailleurs explicite car si c'est bien son onguent qui est appliqué sur les blessures des souverains, le nom de Corrose disparaît et les personnages s'en remettent au Dieu Souverain : « *Et y moustra le Tout Puissant telement sa vertu pour la grant creance qu'il avoit en lui que tantost il apparu tout sain de ses plaies*<sup>987</sup> ».

Au livre II, la description de Corrose en fait un personnage potentiellement inquiétant. Pourtant, malgré sa maîtrise des enchantements, elle est toujours décrite comme un personnage positif. Il semblerait que ce soit sa fille, qui n'est pas nommée mais que nous appellerons Corrose<sup>2</sup> par commodité, qui représente la dérive diabolique à laquelle la pratique des enchantements aurait pu la mener. Dans le cas de Corrose au contraire, la rationalisation du rôle des fées tout au long du roman permet son intégration dans le procédé de christianisation du roman. En faisant de Corrose celle qui conçoit l'onguent guérisseur qui deviendra miraculeux grâce au Dieu Souverain, la femme/fée semble ici rachetée et est très loin de la furie démoniaque que représentait Corrose<sup>2</sup> menaçant la vie de sa propre fille.

En limitant les apparitions des fées à des périodes troubles du royaume, en montrant le caractère douteux des témoignages de leur présence, l'auteur remet en question le caractère

---

<sup>984</sup> IV, 2, p.719, 886-888.

<sup>985</sup> VI, 2, par.920, 15-16.

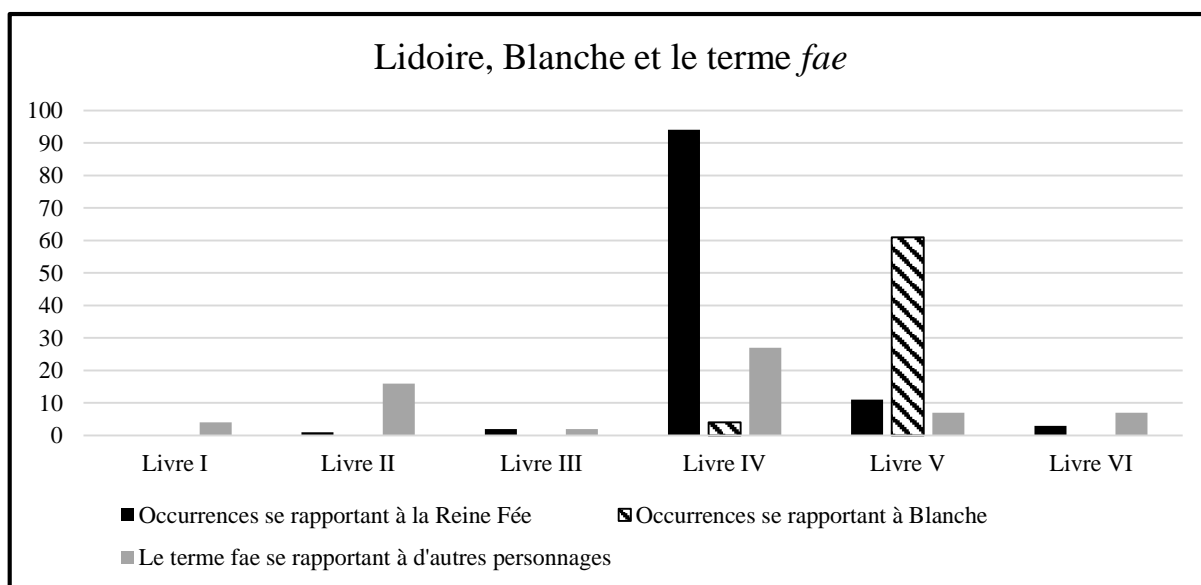
<sup>986</sup> VI, 2, par.921, 12.

<sup>987</sup> VI, 2, par.971, 12-15.

surnaturel des fées<sup>988</sup>. L'abstraction du vocabulaire dans le cas de la médecine ou au contraire le recours à des détails réalistes dans le cas de la prospérité parachèvent la rationalisation de ces personnages, ce qui constitue un processus important puisqu'il permet non seulement d'éviter de faire des fées des personnages démoniaques mais surtout de marquer leur intégration dans un monde chrétien en formation.

### 3.2.3. La Reine Fée et la rédemption féminine

Cependant, le nombre de termes désignant les fées est toujours très élevé au livre IV avant même que les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse ne soient ravagés. Si effectivement le royaume d'Angleterre est affaibli par le changement de monarque et la mauvaise vie que mène la reine Cerse (qui est la femme de Bethidès, le fils et successeur de Perceforest), le couronnement des douze Chevaliers aux Vœux rois de leurs pays, celui de Lyonnell du Glat et surtout le transfert du pouvoir royal écossais du Roi Mehaignié à Gadiffer<sup>2</sup> semblent suffire à la protection du royaume et des femmes. Un tel nombre d'occurrences paraîtrait donc ne pas s'accorder complètement avec les analyses précédentes. Ce nombre ne signale pas en fait une augmentation du nombre de fées mais il rend compte d'une multiplication des occurrences de *fae* désignant la Reine Fée.



<sup>988</sup> Sur la mise à l'écart de la féerie dans les romans tardifs, voir l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Féerie et idylle: des amours contrariées », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 20, 2010, p.29-42, <https://crm.revues.org/12207>.

	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI
Occurrences se rapportant à la Reine Fée	0	1	2	94	11	3
Occurrences se rapportant à Blanche	0	0	0	4	61	0
Le terme <i>fae</i> se rapportant à d'autres personnages	4	16	2	27	7	7

En effet au livre I elle n'apparaît pas du tout parmi les 4 occurrences relevées puisqu'elle n'a pas encore suivi l'enseignement de Corrose. Au livre II, où elle apprend à se servir de la magie, une seule occurrence sur 17 la concerne, quand elle représente 2 des 4 occurrences du livre IV. Si l'on considère uniquement les occurrences du début du livre IV à la fin du chapitre XXVI, le dernier avant la guerre, on trouve 38 fois le terme *fae* dont 31 concernent uniquement Lidoire, ce qui représente 81% des occurrences relevées sur cette portion du livre. Cette forte concentration du terme *fae* sur Lidoire à partir du livre IV semble être un autre moyen de rationaliser et christianiser les autres fées : en concentrant le plus de caractéristiques de la fée sur Lidoire, celle-ci occupe de plus en plus de place dans les épisodes féériques et c'est donc essentiellement avec ce personnage que se joue le sort de la femme fée dans le roman. En effet, plutôt que d'organiser une conversion et une christianisation massive de tous les personnages féminins et féériques, les éléments féériques sont progressivement transférés sur la Reine Fée en même temps que les fées s'humanisent. Au livre V c'est sa fille Blanche qui cristallise les occurrences lorsqu'elle participe à la reconstruction de la Grande Bretagne. Le départ de Lidoire sur l'Île de Vie et la révélation de l'identité de Blanche, fille du roi d'Ecosse expliquent la brusque chute d'occurrences du mot « *fae* » au livre VI.

Dans le livre I toutes les femmes sauf les plus anciennes – lesquelles sont dévouées à la cause de Darnant – risquent leur vie pour aider Perceforest et ses hommes contre l'enchanteur Darnant et son lignage. La réputation de ces femmes est entachée par l'apparition au livre II de mauvaises et dangereuses enchanteresses qui cherchent à piéger les chevaliers de Perceforest pour les livrer au mauvais lignage Darnant. Lorsque Pierotte et Gadiffer<sup>2</sup> voyagent ensemble, ils rencontrent une femme qui se lamente. Elle aurait été attaquée puis violée par un des membres du lignage Darnant qui lui aurait fait perdre sa virginité contre son gré. Pierotte doute de ses affirmations et prévient Gadiffer<sup>2</sup> de ce qu'elle pense être un piège. Le jeune chevalier ne peut cependant « croire que de femmes yssist telle trahison<sup>989</sup> ». A partir de là les épisodes de femmes trompant et emprisonnant les chevaliers se multiplient : Lyonnell, Troylus, Le Tors, Estonné sont capturés pour avoir suivi les cris de détresse de femmes qu'ils pensaient être en

---

<sup>989</sup> II, 2, par.636, 11-12.

danger. Le risque est grand alors de voir les femmes décrédibilisées voire diabolisées au moment même où Lidoire devient la Reine Fée. En effet, c'est au livre II que Lidoire, reine d'Ecosse au rôle extrêmement limité jusqu'à la blessure de son mari, demande à Corrose de lui enseigner les arts magiques. L'apprentissage de Lidoire se situe donc à un moment clé de l'évolution de la représentation des femmes : il est évoqué juste après la première apparition des vieilles barbues et la tentative d'assassinat sur la personne de son mari par une vieille guérisseuse et un peu avant l'épisode du sabbat et celui de la fausse victime et Gadiffer<sup>2</sup>. Le cas de Lidoire est donc délicat : situé à un moment où se multiplient les exemples où la gent féminine représente un danger, le personnage de la Reine Fée se construit peu à peu dans l'ambiguïté. Cependant au livre IV, ses talents multiples se voient attribuer une autre origine :

La saige rouyne, qui pour lors estoit jenne pucelle, si repairoit entour lui et lui donnoit grant consolation ; et le saige Aristote avoit ses livres avecques lui, car tout son deduit avoit en estude. Mais la jenne pucelle, qui bien les sçavoit lirre, y regardoit souvent, car elle entendoit aucunement la substance et y avoit tout son cuer. A telle heure y leut et pourleut, avecq ce print moult grant delectation, qu'elle en retint moult, et depuis tant pourchassa qu'elle eut en ses mains aucuns livres de astronomie esquelz elle estudia, et tant enquist et demanda aux maistres pour savoir les doutances qu'elle devint tres bonne astronomienne, avecq ce fut maistresse d'arquemie et de nigromancie<sup>990</sup>.

Si l'enseignement dont bénéficie la jeune fille à la lecture des ouvrages possédés par Aristote constitue le socle de ses connaissances – ce qui fait dire à A. Berthelot que le savoir du personnage est ainsi « garanti par l'autorité du 'philosophe' par excellence<sup>991</sup> » – c'est aussi grâce à de multiples maîtres dans ces matières qu'elle atteint un niveau d'excellence et ce même en *nigromancie*, l'un des domaines qui faisait partie des spécialités de Corrose au livre II. Ces nouvelles précisions sur l'origine de son savoir ne sont pas anodines. En effet, la transmission des connaissances de Corrose à Lidoire établit une continuité du savoir féminin des fées, que

---

<sup>990</sup> Traduction : « La sage reine, qui alors était encore jeune fille, restait avec lui et lui procurait de grandes consolations. Le sage Aristote avait ses livres avec lui, car tout son plaisir résidait dans l'étude. Mais la jeune fille, qui était parfaitement capable de les lire, s'y plongeait souvent car elle en comprenait la signification et s'y intéressait de tout son cœur. Elle les lut et les relut souvent et se livrait à cette lecture avec délectation, ce qui fait qu'elle en retint beaucoup de choses, et depuis elle se donna tant de peine qu'elle eut en ses mains quelques livres d'astronomie qu'elle étudia. Elle rechercha et posa tant de questions aux maîtres pour éclaircir ses incertitudes, qu'elle devint une très bonne astronome et avec cela maîtresse d'alchimie et de nigromancie. » (IV, 1, p.518, 25-39).

<sup>991</sup> BERTHELOT, Anne, « Magiciennes et enchanteurs », *Op. cit.*, p.112. Voir aussi BERTHELOT, Anne, « La sagesse antique au service des prestiges féériques dans le *Roman de Perceforest* », *Op. cit.*, p.192.

Ch. Ferlampin-Acher voit comme une façon de justifier la longévité de fées humanisées<sup>992</sup>. L'ajout de cette origine vient poser comme fondements du savoir de Lidoire le savoir masculin, celui des *maîtres*, rompant ainsi la transmission exclusivement féminine des connaissances féériques<sup>993</sup> et justifiant certainement la rapidité et l'excellence de la maîtrise des savoirs par la Reine Fée et ce d'autant plus qu'à cette Norreture masculine s'ajoute une Nature masculine. En effet, lorsque Lidoire voit apparaître dans une vision Nature, celle-ci lui parle de la façon dont elle l'a formée évoquant une matière si pure, subtile et agréable à travailler que « *voulientiers en eusse fait ung homme*<sup>994</sup> ». Une quantité insuffisante de matière décide Nature à former une femme mais :

Que tant empourtastes de la nature a l'homme que vous devés estre  
constante, saige, subtile et de tresgrant engin avecques le tresor de  
memoire<sup>995</sup>

Sa nature même en fait une femme extrêmement masculine et donc dotée de toutes les qualités qui sont associées par l'auteur aux hommes. La combinaison de cette Norreture et de cette Nature masculines éloigne définitivement Lidoire de l'image de la femme savante et enchantresse d'autant plus que le passage sur les origines de son savoir se situe juste après sa conversion au Temple Incongneu et celui sur sa conception par Nature au moment même où va lui être annoncée la venue sur Terre de l'enfant issu d'une vierge. Sa conversion au livre IV se traduit dans les livres suivants par l'abandon de son nom de Reine Fée pour celui de la Sage Reine, le seul qui lui est attribué au livre VI. Ses interventions changent également : retirée de la vie politique de l'île de Bretagne, elle n'intervient directement que pour donner à son petit-fils Gallafur un écu à l'Estrange Signe qui lui permettra d'être protégé des démons. Ce don est intéressant car il rappelle celui qu'elle avait fait à son fils Gadiffer<sup>2</sup>, un anneau magique qui protégeait des démons, marquant ainsi la christianisation du personnage de Lidoire.

Mais c'est son baptême au livre VI qui marque la rédemption des femmes du *Roman de Perceforest*, rédemption scellée par son enterrement parmi « *les cinq anciennes personnes que*

---

<sup>992</sup> A ce sujet voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op. cit.*, p.165.

<sup>993</sup> Noémie Chardonnens remarque également que le rapprochement entre Aristote et la Reine Fée permet de lier cette dernière au personnage d'Alexandre et donc de l'éloigner du dangereux personnage d'enchantresse qu'est Cassandre. Voir CHARDONNENS, Noémie, *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, *Op. cit.*, p.476.

<sup>994</sup> IV, 1, p.574, 779-780.

<sup>995</sup> Traduction : « vous tenez tant de la nature de l'homme que vous devez être constante, sage, subtile, pourvue d'une grande intelligence et d'un trésor de mémoire. » (IV, 1, p.575, 783-786).

*Jhesucrist tenoit pour chier tresor*<sup>996</sup> » (à savoir Dardanon, Gadiffer, Perceforest, Lidoire et Gallafur). Le passage qui précède la mort des cinq personnages, chacun allongé dans un tombeau qui est apparu par la volonté divine est à cet égard édifiant.

En effet, les cinq vieillards séjournèrent depuis des années sur l'Île de Vie, dont la caractéristique est, comme nous l'avons déjà dit, un équilibre parfait des humeurs qui empêche toute corruption et donc la mort des personnes qui y séjournent. Quand Arfasen (qui est le nom de baptême de Gallafur<sup>2</sup> fils cadet du précédent) et Nathanaël son prêtre qui a été au service de Joseph d'Arimatie arrivent sur l'Île de Vie, ils annoncent la Passion et la Résurrection aux cinq vieillards et Nathanaël leur lit alors l'Évangile de Nicodème. La lecture et le sermon ont un tel effet sur les cinq auditeurs qu'ils supplient le prêtre de leur accorder le baptême. Une fois les cinq convertis baptisés, ils désirent quitter l'île pour pouvoir enfin mourir. Hors de l'atmosphère parfaitement équilibrée de l'île, les corps sont soumis à nouveau au principe de corruption. Il est alors extrêmement intéressant de voir qu'au moment qui précède l'élévation des âmes des cinq vénérables vieillards, ce sont les éléments corporels les plus matériels qui sont évoqués :

Et se l'on y mengüe, de huit jours a autre, des fruis des arbres, ilz tant sont nourrissans et soubtilz que tout tourne en nourreture et en la substentation du corps, ne rien n'en tourne en corruption ne en fiente, dont ceulx qui y habitent y perdent le conduit du boiel. Les eaues y sont si soubtilles et si nourrissans que rien n'en tourne en escloy. Dont ceulx qui la habitent n'ont vouloir de mengier des fruis de la terre ne boire de l'eaue des fontaines, fors pour restorer au corps ce que le soleil en degaste par son soubtil attrait.<sup>997</sup>

Les sécrétions corporelles (« *fiente* », « *escloy* »), l'évocation crue du corps (« *le conduit du boyel* ») et l'emploi de termes de la théorie des éléments appliqués à la fois au corps (« *corruption* ») et aux sphères (avec le « *soubtil attrait* » du soleil) renvoient à la nature de l'homme qui est composé des quatre éléments et sujet à corruption. C'est d'ailleurs ce que Gadiffer<sup>2</sup> dit au livre III en haranguant le faux dieu Aroés, niant de cette façon la divinité à laquelle un être corruptible « *qui ne es fors boe et vyande aux vers*<sup>998</sup> » ne peut prétendre. La mention de cette corruptibilité et des éléments du bas corporel rappelle au lecteur la nature

---

<sup>996</sup> VI, 2, par.1079, 20-21.

<sup>997</sup> Traduction : « Et si l'on y mange, un jour sur huit, des fruits des arbres, ceux-ci sont si nourrissants et si délicats que tout est utilisé pour nourrir et sustenter le corps, de sorte qu'il n'en reste aucune chose qui devienne de la pourriture ou des excréments, ce qui fait que ceux qui habitent là en perdent leurs intestins. Les eaux sur cette île sont si pures et si riches qu'elle ne se change pas en urine. Ainsi ceux qui y habitent n'ont pas la volonté de manger des fruits produits par cette terre ni de boire l'eau des fontaines, si ce n'est pour rendre au corps ce que le soleil a dissipé par sa subtile force d'attraction » (VI, 2, par.1076, 8-17).

<sup>998</sup> III, 2, p.111, 1848-1849.

humaine des cinq vieillards et surtout de la Reine Fée et de Dardanon que leur longévité et leurs capacités extraordinaires ont pu faire oublier. Lorsque les cinq vieillards retombent en enfance et se mettent à pleurer en réclamant à manger, la déchéance soudaine d'un personnage aussi éclatant que Lidoire est à ce moment-là particulièrement frappante, qu'elle soit intellectuelle:

De tout le grant sens qu'elle avoit acquis n'eut mémoire ne souvenance ne de son sens naturel ne l'en remest fors autant qu'elle en avoit a l'eage de trois ans<sup>999</sup>.

Ou physique :

La roine qui se gesoit a la terre enveloupee en peaux de moutons, si foible par sa grant vieillesse que c'estoit miracle de sa vie.<sup>1000</sup>

Le premier extrait est extrêmement intéressant car le texte ne détaille l'immense perte intellectuelle subie par le changement d'environnement que dans le cas de Lidoire. L'évocation de la déchéance soudaine de leur corps et de leur esprit à cause de leur extrême vieillesse souligne la finitude humaine et cette ultime étape, dans laquelle l'homme est renvoyé à sa propre matérialité et à la « *boe* » dont il est fait, est nécessaire avant l'élévation finale de leur âme. Là encore, c'est la mort de Lidoire qui bénéficie du développement le plus long car, malgré son état d'extrême faiblesse, elle s'adresse deux fois à Nathanaël quand son petit-fils Gallafur « *ne respondoit a rien qu'il lui demandast* <sup>1001</sup> » et ses deux prises de paroles sont pour se repentir de ses abus de jeunesse « *en esperimens et en conjurations* <sup>1002</sup> ». Elle utilise aussi le terme de « *peceresse* <sup>1003</sup> », dont on ne trouve pas l'équivalent dans les derniers mots de Dardanon, Gadiffer ou Perceforest. Ce surcroît de contritions s'explique par le fait que le personnage de Lidoire est conditionné par un double péché : être enchanteresse mais aussi être femme, quoiqu'elle soit empreinte d'une nature masculine qui l'élève au-dessus des autres femmes.

---

<sup>999</sup> Traduction : « de tout le grant sens qu'elle avoit acquis, elle n'en eut ni la mémoire ni le souvenir et elle perdit même son sens naturel dont il ne lui restait que l'équivalent de celui d'un enfant de trois ans. » (VI, 2, par.1083, 18-21).

<sup>1000</sup> Traduction : « La reine qui gisait à terre enveloppée de peaux de moutons, si affaiblie par son extrême vieillesse qu'il était miraculeux qu'elle fût encore en vie. » (VI, 1, par.1083, 3-5).

<sup>1001</sup> VI, 1, par.1083, 24.

<sup>1002</sup> VI, 1, par.1083, 9.

<sup>1003</sup> VI, 1, par.1083, 7.



La dernière apparition de Lidoire est donc marquée à la fois par le rappel de sa nature humaine et par la repentance de son usage excessif de la magie, signant par là le rachat des fées du roman dont la sage reine, ancienne Reine Fée, était la plus brillante représentante. Cependant, si ce personnage a su s'élever au-dessus de toutes ses consœurs dans tous les domaines, c'est aussi grâce à cette Nature et cet enseignement masculins dont nous avons parlé. Tout comme dans la comédie d'Aristophane *Lysistrata*, dont l'héroïne éponyme virilisée est la seule capable de résister aux excès des femmes au goût disproportionné pour le vin et le sexe, la Reine Fée est un personnage dont l'excellence est justifiée *a posteriori* par ses traits masculins, ce qui facilite également sa christianisation et sa mort aux côtés d'un personnage aussi saint que Dardanon.

### 3.3. La magie révélée et la Révélation

Si le terme *fae* est le deuxième terme le plus représenté dans le *Roman de Perceforest* avec 239 occurrences, derrière *enchantement* représenté 325 fois (389 fois en incluant *enchanté*, *enchanter* et *enchanterie*), il ne faut pas pour autant négliger la magie masculine.

En effet, un grand nombre d'enchantelements qui prolifèrent dans le roman sont lancés par des personnages masculins. Le livre I notamment s'attarde sur les sortilèges lancés par Darnant l'enchanteur et par certains membres de son lignage. Ce terme d'*enchanteur* est beaucoup plus présent tout au long du roman (88 occurrences) que celui d'*enchanteresse* que l'on ne retrouve que 8 fois. *Enchanteresse* n'est en fait utilisé que dans les épisodes où l'usage de la pratique magique est évident, alors que le terme de *fae* est utilisé de manière plus générale, parfois pour souligner la beauté surnaturelle d'une dame ou le caractère particulier d'une scène qui semble être un songe. Les hommes sont très peu concernés par cette nuance et seul un personnage sera pourvu de l'épithète *fae* : Gallafur. Celui-ci ne peut recevoir la collée d'un chevalier s'il n'est extrait du même sang que lui. Cet enchantement, qui retient la main de tous les chevaliers bretons, a été mis en place par la Reine Fée. Le seul cas où un homme est *faé* plutôt qu'*enchanteur* a donc une origine féminine<sup>1004</sup>. Comme le mot *sorciere*, celui de *sorchier* est peu répandu puisque nous n'avons pu en relever que deux occurrences, l'une au livre II, quand un « *sortier*<sup>1005</sup> » annonce à Brannius la mort dans l'année de l'homme le plus puissant du monde – c'est-à-dire Alexandre – et l'autre au livre VI, où Maronex<sup>2</sup> se défend d'être, avec

---

<sup>1004</sup> La différence de traitements entre la magie masculine et féminine a d'ailleurs été évoquée par Anne Berthelot dans BERTHELOT, Anne, « Magiciennes et enchanteurs », *Op. cit.*, p.110.

<sup>1005</sup> II, 1, par.117, 4.

Lizeus<sup>2</sup>, « *sorchier et decepveur de pucelles par l'art magique*<sup>1006</sup> ». Le terme, d'abord lié à la divination, renvoie à l'utilisation du mot *sort* dans les premiers livres, qui est utilisé pour voir l'avenir. En liant le mot *sorchier* à celui d'*art magique*, le livre VI attribue au personnage la maîtrise d'autres enchantements et le détache d'une autre fonction qui apparaît au livre V, celle de *sortisseur*, qui vient masculiniser la pratique assez répandue dans le roman de lancer des sorts (36 occurrences du livre I au livre VI). Dans le livre I, toutes les occurrences du mot *sort* sont d'origine masculine, mais elles ne concernent qu'un seul sort, celui que Darnant a lancé pour prédire sa mort. Tous les autres livres montrent des sorts exclusivement féminins (à l'exception d'un cas particulier au livre VI où il est lancé par des démons, devenant, dans ce cas précis, un synonyme d'*enchancement* plutôt qu'un moyen de prédire l'avenir). Cependant il s'agit bien là d'une façon de désigner une pratique de la magie différente de celle des enchanteurs : le *sortisseur* que rencontre Utram est qualifié de « *preudhomme*<sup>1007</sup> » et prédit l'arrivée de Gallafur que le chevalier recherchait. Le cas est alors très éloigné des enchanteurs violeurs et assassins du lignage Darnant. L'apparition des *sortisseurs* est concomitante de la diabolisation des anciens enchanteurs. Ainsi, si la magie masculine est très clairement condamnée – tous ses pratiquants ayant été changés en démons – la capacité à prédire l'avenir bénéficie d'un traitement spécifique et valorisé, que ce soit pour l'astrologie pratiquée par le très saint Dardanon ou la prophétie des sortisseurs dont on ne connaît pas du tout le mode opératoire.

C'est donc l'étude de l'évolution du traitement de la magie masculine qui permettra de mettre en valeur un autre aspect de la christianisation du roman et du rôle précis des savoirs dans ce processus.

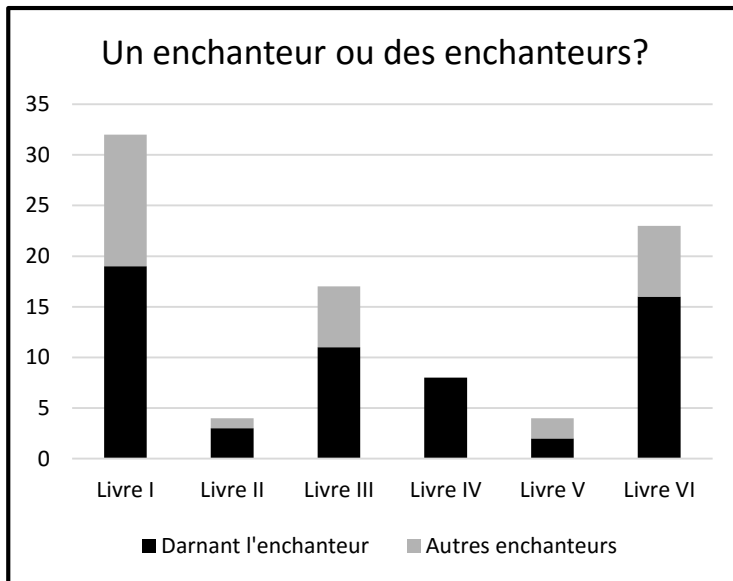
### 3.3.1. Des illusions d'enchanteur à l'œuvre du diable

Comme on peut le voir sur le graphique « Un enchanteur ou des enchanteurs ? », l'essentiel des occurrences du terme *enchanteur* concernent Darnant. Alors que toutes les occurrences du

---

<sup>1006</sup> VI, 1, par.539, 9-10.

<sup>1007</sup> V, 1, par.246, 1.



livre IV renvoie à Darnant, au livre I, sur les 32 occurrences du mot *enchanteur*, 19 lui sont consacrées (59,3%), les autres renvoyant soit à un ensemble d'individus indéfinis « *les enchanteurs* », soit à des membres non nommés de son lignage. Au livre III, les seules occurrences qui ne désignent pas Darnant (64,7% pour Darnant)

sont celles qui décrivent Aroés et Bruyant mais c'est aux livres V et VI que celles qui ne renvoient pas à Darnant sont extrêmement intéressantes. En effet, elles désignent toutes un ou plusieurs chevaliers de la cause de Perceforest. Au livre V, les hommes du roi de Sycambre font le siège de la grotte dans laquelle Passelion, amant de Dorine la femme du roi, est piégé. En apprenant que le chevalier vient de Grande Bretagne, les assiégeants soupçonnent à tort qu'il a également organisé la disparition de Clamidette, la première fiancée de leur souverain et accusent les Bretons d'être « *tous enchanteurs*<sup>1008</sup> ». Le roi Polidés appuie cette affirmation sur l'origine des rois bretons, couronnés par Alexandre, le « *filz de l'enchanteur (...) qui tout le monde mist en sa subjection par son art magique*<sup>1009</sup> ». Le père d'Alexandre, dont il n'avait jamais été question auparavant dans le roman, est ici évoqué par Polidés pour mettre le roi Alexandre, qui a désigné les premiers rois Bretons après Pir, à la tête d'une lignée d'enchanteurs en miroir de celle de Darnant dans les livres précédents. En effet, tout comme la position de patriarche de Darnant justifiait aux yeux du lecteur la prédisposition des membres de sa famille à l'exercice de la magie, le père magicien d'Alexandre expliquerait, d'après Polidés, le fait qu'il ait choisi des rois enchanteurs pour régner sur la Bretagne. Or, que font les chevaliers bretons quand ils sont accusés d'être enchanteurs ? Passelion séduit la reine Dorine, au livre VI Blanor et Gallafur sont transportés chez le roi Nagor<sup>1010</sup> (un descendant de Darnant) et Blanor tombe amoureux de sa fille Carracte. Plus tard, Salfar accuse Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup> d'être des enchanteurs<sup>1011</sup> car sa sœur Salfione et Lugerne, qu'il devait épouser malgré l'opposition

<sup>1008</sup> V, 1, par.596, 24.

<sup>1009</sup> V, 1, par.601, 11-13.

<sup>1010</sup> Ce sont ses gens qui prononceront l'accusation à l'encontre des Bretons (VI, 1, par.192, 23). C'est ensuite Nagor qui les désignera de cette façon alors qu'ils sont en fuite (VI, 1, par.200, 4).

<sup>1011</sup> En VI, 1, par.276, 7 et par.353, 13.

farouche de la jeune fille, sont tombées amoureuses des deux chevaliers et se sont enfuies pour lui échapper. A chaque fois que les chevaliers bretons sont accusés d'être des enchanteurs (excepté une seule occurrence au livre VI qui concerne Gallafur<sup>1012</sup>) l'épisode est fondé sur une transgression amoureuse : un adultère (Passelion), une fille séduite (Blanor), des fiançailles brisées (Passelion à tort, Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup>). Alors que les premiers enchanteurs étaient redoutés des femmes qu'ils enlevaient contre leurs volontés, les chevaliers bretons sont accusés d'abord de couvrir leurs relations interdites par des enchantements comme dans l'épisode de Passelion et Dorine, puis d'ensorceler la volonté des femmes comme Salfar l'affirme à propos de Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup>. Pourtant ces accusations à l'encontre des chevaliers Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup> sont fausses et sont une nouvelle démonstration de la folle jalousie de Salfar qui avait déjà attaqué Maronex<sup>2</sup> pendant un tournoi alors que celui-ci avait quitté son heaume. L'enchantement qui servait à forcer ou à dissimuler une relation non consentie par une femme devient alors un motif d'accusation pour délégitimer une relation consentie. Cette accusation est donc logiquement formulée par le personnage masculin qui tente de forcer la volonté de la jeune fille : Polidés en choisissant une épouse trop jeune, Nagor en refusant les amours de sa fille pour un chevalier ennemi de son lignage et Salfar en enlevant par la ruse Lugerne que le frère de la jeune fille, Lucidés, lui avait promise en mariage. Elle vient également signifier la transgression de l'autorité masculine : celle du père Nagor, de l'époux Polidés et du frère Lucidés.

Un procédé de rationalisation similaire à celui utilisé pour les fées se dessine alors : le renversement du terme *enchanteur*, appliqué à des chevaliers dont le lecteur connaît l'excellence pour une transgression amoureuse et par des personnages violents comme Salfar ou issus du lignage Darnant comme Nagor vient vider le terme de sa signification. L'amour des jeunes filles que les accusateurs ne peuvent ni comprendre ni faire plier est alors mis sur le compte de la magie, tout comme les talents multiples des femmes médecins étaient à l'origine de leur réputation de fées. Ainsi si le mélange du lexique amoureux et médical a permis de rationaliser l'image de ces femmes, l'application du terme d'enchanteur à des personnages amoureux qui n'ont rien à voir avec la magie laisse planer un doute quant à la nature d'enchanteurs de Darnant et son lignage dans les livres précédents. De plus, si dans le cas des fées dont les capacités et la mention dans le roman sont progressivement concentrées sur la Reine Fée que l'auteur n'a plus qu'à christianiser pour racheter l'ensemble des femmes, la

---

<sup>1012</sup> Le cas est d'ailleurs particulièrement intéressant puisque l'accusation vient non seulement d'un membre du lignage Darnant mais en plus il s'agit d'un démon, ce qui rend doublement ridicule l'accusation (VI, 1, par.397, 6).

majorité des occurrences du terme *enchanteur* désigne Darnant (67% du total des occurrences relevées) comme nous l'avons dit et il faut attendre le livre III pour que deux nouveaux personnages, Aroés et Bruyant, bénéficient de cette appellation. La mort de Darnant contribue beaucoup à la limitation de la magie masculine qui ne concerne que des épisodes apparaissant sporadiquement. D'autres hommes de son lignage, qui ne sont pas tous appelés « enchanteurs » mais qui utilisent des enchantements apparaissent alors. Les méthodes employées sont de trois types : les sorts (utilisés uniquement par Darnant pour connaître le moment de sa mort), la poudre qui est jetée aux yeux des assaillants, utilisée au livre I, et qui provoque un endormissement et les procédés d'optique. Ces derniers sont utilisés, comme nous l'avons vu, d'abord par des chevaliers du lignage Darnant pour dissimuler le château dans lequel ils s'appêtent à mettre à mort des chevaliers de Perceforest qu'ils ont capturé. La « *gaiolle pleine de ampoules de voire* » qui dissimule le château est également remplie de « *malefices* » et le texte n'explique pas la façon dont fonctionne ce qui apparaît comme un « *enchantement* ». Dans cet épisode, c'est Gadiffer<sup>2</sup> qui brise le dispositif, l'anneau qu'il porte ne lui permettant pas d'être berné par les illusions. Cet anneau a été confectionné par la Reine Fée sa mère qui le lui a confié et connaît une deuxième utilisation importante pendant l'épisode de l'enchanteur Aroés. Celui-ci, comme nous l'avons montré, s'applique à mettre en place un savant dispositif lui permettant de projeter à son gré des illusions représentant le paradis et l'enfer et c'est grâce à l'anneau fabriqué par la Reine Fée que le procédé est découvert et montre que le fonctionnement de ces *gaiolles* utilisées par les enchanteurs du lignage Darnant et par Aroés relève essentiellement de la prouesse technique. Les savoirs en optique permettent alors à la fois de concevoir l'objet qui déjoue l'illusion mais également d'expliquer les procédés utilisés en utilisant des termes du lexique de l'optique.

Dans le même livre où les supercheries du lignage Darnant sont expliquées grâce à l'épisode d'Aroés, deux personnages notables apparaissent : Dryant et Bruyant. Tous deux sont du lignage de Darnant et tous deux s'évertuent à emprisonner les chevaliers du Franc Palais. Dryant utilise un perron de marbre fabriqué par sa mère qui plonge les chevaliers qui s'y assoupissent dans une agréable illusion qui les fait errer comme des somnambules à travers la forêt. Dryant n'a plus alors qu'à les ramener dans son château et à les laisser se réveiller en prison. Vaincu sur un pont dont il gardait le passage par le chevalier Doré, Dryant promet de se rendre à Perceforest pour implorer sa clémence, ce qu'il fait<sup>1013</sup>. Bruyant au contraire, vaincu avec ses onze compagnons dans un combat contre le Chevalier à la Belle Geande et le Chevalier

---

<sup>1013</sup> III, 1, p.139-142.

à l'Aigle Noir, promet de se rendre à Perceforest mais trahit son serment<sup>1014</sup>, devenant à partir de là Bruyant sans Foy. Héritier d'une tradition qu'il brise en se rendant à Perceforest, Bruyant représente l'une des possibilités de rédemption des enchanteurs quand Bruyant s'affirme comme le nouveau chef du lignage Darnant. Ce personnage, présent au moment où Gadiffer<sup>2</sup> brise les fioles de verre qui dissimulent le Chastel Desvoyé, est un élément central de l'évolution du traitement des enchanteurs dans le roman. Si les illusions dont se servait son lignage disparaissent, révélées et rationalisées par l'action de Gadiffer<sup>2</sup>, la tromperie et la ruse qui sont à la base de l'illusion magique remplacent progressivement les enchantements que décrivait le livre I. Bruyant est en effet à l'origine de quinze attaques<sup>1015</sup> dans les livres III et IV, qu'il s'agisse d'enlèvements, de vols, de séquestrations, de tentatives de meurtre ou de meurtres effectifs, les méthodes utilisées pour parvenir à ses fins évoluent progressivement pour perdre tout caractère magique. Les attaques n°2, 4, 5 et 6 utilisent des enchantements qui ne sont pas des illusions mais qui endorment simplement la victime. A partir de l'attaque n°7, le mode opératoire change : il attend que le chevalier qu'il prévoit d'assassiner s'endorme de lui-même (n°7, 9, 11, 12, 13), il recourt au déguisement (n°13, 15), à des pièges (n°8) ou à des paroles trompeuses (n°10). Ces méthodes n'utilisent aucun enchantement et sont toutes fondées (à part la première attaque) sur la ruse et la fuite. Au fur et à mesure que Bruyant délaisse les arts magiques dans ses tentatives pour nuire aux chevaliers du Franc Palais, le lignage dont il est le chef (les onze chevaliers qui l'accompagnent lors de sa première apparition le considèrent comme leur « *maistre*<sup>1016</sup> ») se délite : à partir de la huitième attaque, c'est seul que le mauvais chevalier perpète ses crimes. L'absence d'éléments magiques ou de membres du lignage Darnant présente au lecteur un personnage qui n'est plus magicien ni même chevalier. Alors qu'il se rend au temple de Mars, le titre du chapitre indique qu'il « *s'en ala en habit de laboureur*<sup>1017</sup> ». Plus tard c'est déguisé en faux marchand qu'il surprend l'écuyer de Lyonnell endormi et en ermite qu'il endort l'attention des chevaliers à sa recherche. S'il s'agit de simples déguisements occasionnels, il semble que le personnage de Bruyant, en perdant sa foi, ses enchantements et son lignage, ne garde plus grand-chose de son état de chevalier, pas même ses armes qu'il troque contre le couteau d'un meurtrier et les habits d'un ermite. La réponse d'un garçon que les chevaliers interrogent au sujet de Bruyant est à cet égard éclairante :

---

<sup>1014</sup> III, 1, p.167-171.

<sup>1015</sup> Pour le détail de ces attaques, se reporter à l'annexe 5 : « les attaques de Bruyant sans Foy ».

<sup>1016</sup> III, 1, p.162, 151.

<sup>1017</sup> IV, 1, chap.X.

Il est nommé Bruiant, dist Troïlus. – Sire, dist l'enfant, il est ainsi, mais ce n'est sinon quant il est armé, et maintenant nous le nommons Tarquin<sup>1018</sup>

Même si le nom Tarquin fait partie de son déguisement, la perte de son nom Bruyant scelle un éloignement définitif de son lignage et donc des enchantements. Ce changement de nom finalise un processus de rationalisation qui a fait de l'enchanteur Bruyant un banal meurtrier qui attend que ses victimes s'endorment pour les poignarder. Cela explique peut-être pourquoi l'âme de Bruyant, contrairement au reste de son lignage, se trouve en Enfer car, dans le cas de Darnant ou de Malebranche du même lignage, les âmes restent dans le monde des hommes sous forme de démons et ces démons attaquent et piègent les chevaliers ou les habitants qui se perdent près de leurs tombes. A proprement parler il ne s'agit pas de tombes : les corps de Darnant et des autres enchanteurs de sa lignée tués au combat par les partisans de Perceforest sont l'objet d'enchantements des femmes qui leur interdisent toute sépulture. Même si le corps enflammé de Darnant dégage une odeur épouvantable, il ne finit jamais de se consumer, pas plus que ne pourrissent les corps mutilés des membres de son lignage souvent transpercés par des lances profondément fichées dans des arbres. Cette permanence du corps, qui ne peut revenir à la « *boe* » dont il est fait comme c'est le cas pour la Reine Fée, condamne l'âme à rester dans le monde sensible. L'apparence démoniaque des âmes du lignage Darnant avait été annoncée par l'anneau de Gadiffer<sup>2</sup> : son efficacité à l'encontre des démons comme des illusions magiques montre bien le caractère démoniaque de la magie qu'employaient les enchanteurs de ce lignage. Cette magie se caractérise par ses fins destructrices et violentes, contrairement à la magie des fées. En effet, si au livre V les fées se multiplient et attirent les chevaliers à elles grâce à de nombreux enchantements, s'attirant les insultes du volage Passelion, ces pratiques sont autorisées par la nécessité de repeupler la Grande Bretagne et disparaissent une fois ce besoin comblé. La différence est grande avec les enchanteurs au livre I qui utilisent la magie pour enlever des femmes qu'ils violent et parfois tuent. Si Lidoire se repent de l'utilisation excessive des enchantements, c'est que cet excès constitue un péché véniel qui lui laisse une possibilité de rédemption. Les actes des enchanteurs du lignage Darnant et d'Aroés sont au contraire considérés comme des péchés mortels, ce qui explique leur diabolisation. Lorsque Flamme voit la montagne qui renferme le royaume de son père s'effondrer sur ses occupants elle plaint la folie de son père :

---

<sup>1018</sup> Traduction : « il s'appelle Bruyant, dit Troïlus. – Seigneur, dit l'enfant. C'est ainsi qu'il se nomme mais seulement quand il porte ses armes. A présent nous l'appelons Tarquin. » (IV, 1, p.210, 197-200).

Elas ! enchantemens et conjuremens, vous soiez maudis, quant en tel orgueil  
le feistes monter qu'il en a mescogneu son Createur<sup>1019</sup>

Le péché capital est à l'origine (à la tête, *caput*) des autres péchés et c'est pourquoi ce n'est pas l'orgueil en lui-même qui condamne définitivement Aroés mais le fait que l'orgueil l'ait conduit à en oublier Dieu en prétendant s'y substituer. La rupture du lien avec le « *Createur* » marque alors l'impossibilité de la rédemption. La magie est donc la source de son orgueil, lequel l'a ensuite amené à faire croire à sa divinité, à assassiner et à projeter un inceste, tous ces éléments étant considérés comme des péchés mortels. Quant à Darnant, si sa vie est une longue succession de péchés mortels, sa mort l'amène là aussi à prétendre au statut divin. Lorsque Nagor demande à ses gens de juger les deux chevaliers qu'un démon de son lignage lui a apportés, il leur dit :

Comment Darnant, qui est devenu dieu depuis sa mort et regne de nuit en  
sa forest en la Grant Bretaingne, si envoié deux chevalliers qui le guerroient  
en sa forest et le voulent mettre a destruction, lui et son lignage qui le  
servent en son saint paradis<sup>1020</sup>

L'extrait rappelle les discours d'Aroés et la diminution du nombre d'occurrences d'*enchanteurs* au sujet de Darnant dans les livres V et VI s'explique par le fait que les démons et les survivants du lignage Darnant appellent leur patriarche le « *dieu Darnant* ». Le traitement des enchanteurs permet donc de montrer les conséquences d'une magie exercée par ceux qui possèdent déjà un pouvoir politique comme le roi Aroés et Darnant le chef de lignage. La combinaison du pouvoir et de la magie entraîne ces deux personnages à se représenter comme ayant transcendé leur nature humaine pour accéder au statut divin. C'est pourquoi leur punition se devait d'être plus sévère que celle de Bruyant, en proportion des péchés plus grands qu'ils ont commis, ce qui explique également leur diabolisation.

Les enchanteurs subissent donc deux traitements différents : certains, comme Bruyant, sont rationalisés et relégués au rang de meurtriers, les autres gardent leurs pouvoirs et changent leur nature pour celle des démons. Dans les deux cas les savoirs sont un élément important du procédé qui permet cette évolution. En effet, dans le cas de Bruyant et du Chastel Desvoyé, l'anneau de la Reine Fée permet de lever le voile sur les pratiques magiques qui sont décrites

---

<sup>1019</sup> Traduction : « Hélas ! Enchantements et conjurations, soyez maudits, vous qui l'avez fait monter dans un tel orgueil qu'il en a oublié son créateur » (III, 2, p.119, 2155-2157).

<sup>1020</sup> Traduction : « comment Darnant, qui est devenu dieu depuis sa mort et qui règne sur la forêt de Grande Bretagne, leur avait envoyé deux chevaliers qui le combattaient sur son territoire et voulaient le détruire, lui et son lignage qui le sert dans son saint paradis. » (VI, 1, par.191, 36-40).



par des termes techniques, banalisant ainsi une pratique qui était pourtant saisissante lors de la description des illusions. Ce point de départ permet une disparition progressive des caractéristiques magiques de Bruyant devenant avant sa mort un simple assassin. Dans le cas d'Aroés, l'anneau de la Reine Fée montre ses limites : il protège mais ne peut vaincre les démons. C'est la volonté divine qui provoque l'effondrement de la montagne sur l'enchanteur et c'est à chaque fois l'arme de Gadiffer qui brise les fioles à l'origine des illusions. Le fait que Lidoire donne à son petit-fils Gallafur le bouclier à l'Estrange Signe au livre V plutôt qu'un anneau est extrêmement important, car cela montre les limites de son savoir. En effet, son pouvoir (qui vient de l'habileté de la Reine Fée) est suffisant pour montrer ce qui fait partie de la sphère naturelle, comme le mécanisme des illusions d'optique reposant sur la réfraction de la lumière, ou pour imposer une séparation entre ce qui appartient à la Nature et ce qui en est exclu. Cela explique pourquoi les démons ne peuvent l'approcher. Cependant, son anneau ne peut détruire ce qui est en dehors de cette sphère, pas plus que son savoir ne peut appréhender les éléments qui tiennent du divin.

### 3.3.2. La science à la frontière du religieux

Là où l'anneau échoue se dessine la frontière de la Nature : certains événements ne peuvent être expliqués, même par les personnages les plus savants comme Dardanon ou la Reine Fée, car ils ne font pas partie de la sphère naturelle. L'épisode du Temple Incongneu est très représentatif du rôle des savoirs dans la définition et la délimitation du divin.

Les prouesses techniques en optique qui permettent la mise en place des illusions du Temple Incongneu ont été préalablement expliquées dans la partie consacrée à la lumière et au miroir et il est remarquable que la Reine Fée soit la première qui soit capable de comprendre les mécanismes du temple. Il est en effet évident que c'est le savoir de Lidoire qui lui permet de déceler l'artifice technique car il n'est pas question de faire des protections d'un temple dédié au Dieu Souverain des maléfices ou des illusions magiques. Pourtant c'est ce que les autres personnages qui sont confrontés au temple croient et ils attribuent spontanément la construction de l'édifice à un meurtrier. Cependant, si le pavement du temple semble utiliser le même système que le lignage Darnant et repose sur la multiplication des objets, il reste une différence essentielle : le lignage Darnant et Aroés utilisent des ampoules remplies d'eau qui créent des illusions quand le miroir du temple multiplie une image réfléchie au sol. De plus, les illusions des mauvais enchanteurs sont faites pour tromper le spectateur dans le but de le contrôler et d'imposer sa volonté. Le pavement du temple a un but essentiellement défensif mais il permet

aussi de distinguer le païen du chrétien. En effet, l'épisode d'Aroés a permis de montrer un peuple de mécréants qui s'égarait en croyant à des illusions qui trompent les sens. Leur pratique de la religion, fondée sur la perception sensible ne peut leur permettre d'accéder au temple consacré au Dieu Souverain dont le culte repose sur la Foi, principe transcendant le domaine du sensible. La lumière provoquée par les *escarboucles* dans le temple arrête les mécréants à l'entrée du temple, leur coupant l'accès à la Lumière divine<sup>1021</sup>, ce qui est expliqué à Alexandre et ses compagnons par le gardien du temple :

Et sachiez, se vous n'eussiez vostre veue empeschee des tenebres de pechié,  
ja n'eussiez esté sy simple en ce que avez veu.<sup>1022</sup>

Lorsque Perceforest arrive au temple, il voit lui aussi les illusions mais va au-delà de sa perception sensible en mettant le pied sur ce qui lui semble être un abîme planté de glaives, ce qui lui permet d'entrer dans le lieu saint. Les connaissances de Lidoire, qui la font s'assurer rapidement du caractère factice de l'abîme, lui permettent aussi d'accéder au temple. Dans son cas, les lumières de la raison lui ouvrent l'accès à la Foi puisqu'elle tombe ensuite à genoux et demande immédiatement la conversion. Cette conception de la raison et de la Foi rappelle les théories de Saint Thomas d'Aquin qui développe dans le chapitre II de sa *Summa contra Gentiles* ses intentions d'auteur. Il explique alors vouloir prouver en quoi la raison rapproche le croyant de Dieu, ce qu'il fait selon quatre aspects : « *perfectius, sublimius, utilius et iucundius*<sup>1023</sup> ». « *Perfectius* » parce que la sagesse est le moyen le plus sûr d'accéder à la vraie béatitude (« *verae beatitudinis* »), « *sublimius* » parce que c'est par la raison que l'homme accède à la ressemblance de Dieu (« *ad divinam similitudinem* ») ce qui lui permet d'entrer en son amitié. « *Utilius* » parce que la raison permet d'accéder au royaume de l'immortalité « *ad immortalitatis regnum* » et « *iucundius* » parce que l'utilisation de la raison apporte joie et bonheur (« *laetitia et gaudium* »). Ces éléments expliquent pourquoi le savoir de la Reine Fée lui a permis d'accéder au temple pourtant interdit aux païens (le gardien refusant même à Alexandre le Grand et ses compagnons d'adresser la parole à Dardanon) mais Saint Thomas d'Aquin montre également la limite de la raison « *quae tamen in rebus divinis deficiens est*<sup>1024</sup> », ce qui limite le pouvoir de Lidoire aux éléments qui font partie de la Nature.

---

<sup>1021</sup> A ce sujet, voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Op.cit.*, p.325.

<sup>1022</sup> Traduction : « Et sachez que si votre vue n'était pas aveuglée par les ténèbres du péché vous n'auriez été si sot face à ce que vous avez vu. » (I, 1, par.234, 3-5).

<sup>1023</sup> Traduction : « la perfection, l'élévation, l'utilité et la joie »

THOMAS D'AQUIN, *Liber de veritate catholicae Fidei contra errores infidelium seu Summa contra Gentiles*, t. 1-3, [éd. P. Marc, C. Pera, P. Caramello], Rome, Taurini, 1961, livre I, chap. 2, n1.

<sup>1024</sup> Traduction : « laquelle cependant est insuffisante face aux choses divines. »

Le tracé de cette limite est particulièrement visible lorsqu'apparaît une comète dans le ciel de la Grande Bretagne au livre IV. Tout comme les pratiques astrologiques, le passage de la comète est décrit de façon précise et à quatre reprises dans le roman<sup>1025</sup> : lorsque Perceforest la voit, lorsque Gadiffer le jeune et Nestor vont consulter leur mère sur les événements mystérieux auxquels ils ont assisté, quand la Reine Fée voit l'embrasement de l'étoile et enfin quand elle interroge Dardanon à son sujet. L'avant-dernier passage est celui où la description de la comète est la plus précise et la plus longue. Celle-ci est faite en deux temps : on dépeint d'abord la comète (« *s'amonstra ou ciel en manière d'estoille dont le ray du feu faisoit a l'estoille queue de trois toises en longueur*<sup>1026</sup> ») puis les formes prises par sa queue (« *jetta pardevers la queue une mout grande fumee aussi comme se c'eust esté feu de verde laigne*<sup>1027</sup> »). Cette description correspond à la formation des comètes telles qu'elles sont décrites par Aristote dans les *Météorologiques*. En effet, au chapitre VII il aborde l'inflammation des comètes :

Cette exhalaison elle-même, avec une grande partie de l'air qui est au-dessous d'elle et lui est contigu, est emportée autour de la Terre par la translation et le mouvement circulaire. Entraînée et mue de cette façon, dans la mesure où elle est convenablement mélangée, elle s'enflamme souvent, et c'est pourquoi nous parlons aussi de la course des astres épars. Lorsque, dans une telle condensation, un principe igné fait irruption par suite du mouvement des corps de la zone supérieure du monde, sans que ce principe soit en quantité suffisante pour assurer une combustion rapide et complète, ni si faible qu'il s'éteigne rapidement, mais s'il a une force convenable et une large emprise, et qu'en même temps une exhalaison bien mélangée monte de la terre vers cette zone de concentration, ce phénomène donne naissance à une comète, dont l'apparition varie suivant la forme que présente l'exhalaison : si elle constitue une masse également répartie, on a une comète simple, si elle s'étend en longueur, on dit que c'est une comète chevelue<sup>1028</sup>.

C'est bien le même phénomène que l'on retrouve dans *Perceforest*. En effet, la comète n'est qu'un ensemble d'exhalaison et d'air et le roman utilise le terme de « *matiere assamblé*<sup>1029</sup> ».

---

*Ibid*, livre I, chap. 2, n.4.

<sup>1025</sup> Au livre IV, la première apparition est p.401, la seconde de la p.475 à 477, la troisième de la p.518 à 521 et la quatrième de la p.560 à 564.

<sup>1026</sup> IV, 1, p.518-519, 46-49.

<sup>1027</sup> IV, 1, p.518-519, 63-64.

<sup>1028</sup> ARISTOTE, *Les Météorologiques, Livres I et II*, [éd. P. Louis], Paris, Belles Lettres, 1982, I, 7, p.19-20.

<sup>1029</sup> IV, 1, p.518, 43-44.

En 1270, dans *Les Metheores d'Aristote*, Mahieu le Vilain utilise le terme synonyme<sup>1030</sup> de « masse <sup>1031</sup> ». Tout comme dans le traité des *Météorologiques*, la queue s'embrase (« *celle matiere se ala esprendre par chaleur desordonnee*<sup>1032</sup> », « *quant la rouine vey la comette apparoir creux et ardent*<sup>1033</sup> ») et l'on peut voir que sa description correspond au second type de comète donné par Aristote puisque, comme elle, la comète aperçue par la Reine Fée possède une chevelure (« *fort ramue*<sup>1034</sup> ») qui s'étend dans le ciel (« *queue de trois toises en longueur*<sup>1035</sup> »). Cette appellation est d'ailleurs utilisée dès la première apparition de la comète, puisque le roi Perceforest voit dans le ciel une « *estaille couee*<sup>1036</sup> ». La description de la comète reprend d'abord des détails physiques (l'embrassement, la matière, la queue) avant de les mêler à des croyances superstitieuses elles aussi liées aux comètes. On relève plusieurs fois cette affirmation de la nocivité de la comète: « *qui est de sa nature messagiere de mesaventure*<sup>1037</sup> », « *ce signe signifie occision d'hommes et destruction de païs*<sup>1038</sup> », « *estoit messagiere de famine, d'occisions et de aucunes destruction de royaume, comme l'embrassement et ardeur de sa queue moustre*<sup>1039</sup> », « *c'estoit signe de destruction d'aucun royaume tel comme de cest isle*<sup>1040</sup> ». Ces superstitions liées aux comètes, qui en font des annonciatrices de malheurs, se retrouvent dès l'Antiquité, comme dans *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (« *terrificum magna ex parte sidus atque non leuiter pium*<sup>1041</sup> »). Un autre détail dans la description de la comète rappelle une superstition qui lui est liée : « *Or sçavroie je volentiers ou ceste pestillence*<sup>1042</sup> ». Le terme de « pestillence » désigne de façon générique une catastrophe, une calamité, mais c'est aussi et surtout le mot employé pour désigner une épidémie. Le fait que la comète soit à l'origine des épidémies est quelque chose de connu comme le souligne Jean Delumeau, dans son ouvrage *La Peur en Occident*, en citant Jean de Venette :

<sup>1030</sup> *Le Trésor de la langue française* donne, dans sa notice étymologique de « masse » : « Fin XII<sup>e</sup> s. «matière, substance» (*Sermons St Bernard*, 63, 39 ds T.-L.) ».

<sup>1031</sup> « *Mais cestes divers maniers de figures touche bien Aristote, quant il dist que les cometes ont diversement comes, selonc ce que la porcion de la seche [buee] qui arive a la masse ardent est figure[e] : et, se elle vient entour. »*

MAHIEU LE VILAIN, *Les Metheores d'Aristote*, [éd. R. Edgren], Upsal, Almqvist et Wiksells, 1945, p.42, 1.9-12.

<sup>1032</sup> IV, 1, p.518, 45-46.

<sup>1033</sup> IV, 1, p.519, 50-51.

<sup>1034</sup> IV, 1, p.519, 50.

<sup>1035</sup> IV, 1, p.519, 48-49.

<sup>1036</sup> IV, 1, p.401, 675.

<sup>1037</sup> IV, 1, p.475, 81-82.

<sup>1038</sup> IV, 1, p.475, 87-89.

<sup>1039</sup> IV, 1, p.519, 54-57.

<sup>1040</sup> IV, 1, p.561, 368-369.

<sup>1041</sup> Traduction : « C'est une étoile qui annonce le plus souvent des choses terribles et à laquelle il ne faut pas une plus légère expiation ».

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, [éd. J. Beaujeu], Paris, Belles Lettres, 2003, livre II, 23.

<sup>1042</sup> IV, 1, p.475, 82-83.

Cette même année 1348, au mois d'août, écrit le carme Jean de Venette, on vit au-dessus de Paris, vers l'ouest, une étoile très grosse et très brillante... ; au crépuscule.... Était-ce une comète ou un astre formé d'exhalaisons et évanoui ensuite en vapeurs, je laisse aux astronomes le soin d'en décider. Mais il est possible que ce fut le présage de l'épidémie qui suivit presque aussitôt à Paris, dans toute la France et ailleurs.<sup>1043</sup>

Toujours mu par cette volonté de faire de l'astrologie une pratique non païenne, l'auteur de *Perceforest* décrit les phénomènes célestes en employant des termes issus de traités astrologiques mais, en y associant des éléments superstitieux, il renvoie à un motif littéraire, celui de l'étoile présage de malheur, et provoque alors un effet d'annonce : la destruction de la Grande Bretagne est proche. Ce n'est pas la comète elle-même qui annonce la calamité prête à s'abattre sur la Bretagne. La Reine Fée, après avoir vu son embrasement, regarde la fumée qui se dégage de la comète. S'ensuit une très longue description : la fumée prend d'abord la forme d'une louve puis d'un homme sans figure (signe d'un homme incapable de régner). Les deux s'allient et règnent sur la Grande Bretagne jusqu'à ce que des navires arrivent pour attaquer l'île. La louve couvre alors le visage de l'homme d'un manteau avant de tout détruire avec l'aide des hommes sortis des navires. Cette description révèle la prophétie dissimulée derrière la comète : Cerse, une Romaine, vient de se marier avec Betidés, fils aîné du roi d'Angleterre. La comète apparaît le jour des noces et annonce la trahison de l'épouse qui aidera les Romains à détruire totalement l'île de Bretagne. On retrouve chez Pline l'Ancien dans *Histoire naturelle* une explication sur cette fumée :

referre arbitrantur, in quas partes sese iaculetur aut cuius stellae uires accipiat quasque similitudines reddat et quibus in locis emicet<sup>1044</sup>.

L'interprétation des effets de la comète se fait donc à la fois à partir de la forme imitée (« *quasque similitudines reddat* »), comme c'est le cas dans *Perceforest*, et à partir de l'endroit où elle se dirige (« *in quas partes sese iaculetur* ») puisqu'on nous dit au livre IV :

---

<sup>1043</sup> DELUMEAU, Jean, *La Peur en Occident (XIVe - XVIIIe siècles)*, Paris, Fayard, 1978, p.130.

<sup>1044</sup> Traduction : « On pense que cela dépend [l'effet d'une comète] de la partie vers laquelle elle s'élance ou de quelles étoiles elle reçoit sa force, de la forme qu'elle imite, et de quel lieu elle jaillit. »  
Traduit d'après PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, [éd. J. Beaujeu], *Op. cit.*, Livre II, 23.

La rouine regarda tousjours, car mout desiroit sçavoir en quel royaume ou contree il gectoit son venin. Sy lui fut bien advis que toute sa plus grant fureur estoit pardessus le royaume de la Grant Bretagne.<sup>1045</sup>

Ces éléments, la Reine Fée est parfaitement capable de les interpréter et le roi Perceforest lui-même, alors qu'il n'a aucune connaissance en astrologie, y voit un présage inquiétant. Ce n'est pourtant pas cette comète qui va démontrer les limites du savoir de Lidoire mais un signe qui apparaît dans le ciel au même moment. Dans son analyse de l'épisode, Charles Ridoux<sup>1046</sup> considère la comète qui annonce la destruction de la Grande Bretagne et le signe qui annonce la naissance de Jésus comme un phénomène unique. Or il semble difficile de penser que la même comète qui est pleine de « *malice*<sup>1047</sup> » et « *qui est de sa nature messagiere de mesaventure* » soit également le signe qui annonce la venue sur Terre du Dieu Souverain. D'ailleurs lorsque la Reine Fée se rend auprès de Dardanon pour lui exposer ses interprétations, elle décrit d'abord complètement « *le comette* » avant de parler « *d'un signe* » qu'elle a vu apparaître plusieurs fois. L'article indéfini, la demande de la Reine Fée d'une interprétation de la part de Dardanon qui se distinguerait de la précédente (« *Et pour ce, sire preudhomme, qu'en dictes vous ?*<sup>1048</sup> ») et surtout la description du signe qui se caractérise par sa pureté et sa clarté (« *la matiere dont le signe est passe la clarté du ciel et des estoilles*<sup>1049</sup> ») – alors que la queue de la comète enfumait le ciel – en plus de sa signification positive (« *le signe ceurche un rain de paix*<sup>1050</sup> ») distingueraient ce signe de la comète annonciatrice de malheurs. De plus cette comète est étudiée et interprétée très facilement comme un mauvais présage par les astrologues et la Reine Fée parvient à en extraire une prédiction assez précise grâce à une démarche scientifique : se rendre dans un endroit plus adapté à la pratique astrologique (« *la ou sans aucun empeschement elle pouoit plainement voir la reondeur du firmament*<sup>1051</sup> »), fourni en « *esperes et instrumens magistrals*<sup>1052</sup> » qui permettent d'expérimenter et prouver ses hypothèses (« *pour esprouver et mettre a fin toutes ses oppinions*<sup>1053</sup> »). Il suffit donc à la Reine

---

<sup>1045</sup> Traduction : « La reine regarda encore, car elle désirait ardemment savoir dans quel royaume ou quel pays il jetait son venin. Et il lui sembla bien que toute la violence de sa fureur s'étendait au-dessus du royaume de Grande Bretagne. » (IV, 1, p.521, 113-116).

<sup>1046</sup> RIDOUX, Charles, « Astres et désastres dans le Perceforest », dans *Richesses médiévales du Nord et du Hainaut*, [éd. J.-C. Herbin], Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2002, p. 217-227.

<sup>1047</sup> IV, 1, p.560, 346-347.

<sup>1048</sup> IV, 1, p.562, 409-410.

<sup>1049</sup> IV, 1, p.563, 438-440.

<sup>1050</sup> IV, 1, p.563, 441.

<sup>1051</sup> IV, 1, p.521, 122-124.

<sup>1052</sup> IV, 1, p.521, 126.

<sup>1053</sup> IV, 1, p.521, 126-127.

Fée de « *ject[er] ses figures*<sup>1054</sup> » pour préciser la signification de la comète. Les signes qui annoncent les malheurs de la Grande Bretagne peuvent donc être connus et semblent faire partie de la sphère naturelle malgré le caractère exceptionnel du phénomène puisque la Reine Fée est capable d'établir « *de son estude au moins ce qu'elle en pouoit sçavoir par voie naturele*<sup>1055</sup> ». Le signe qui apparaît ensuite au ciel échappe pourtant à son savoir car sa nature ne dépend ni des étoiles ni des planètes et ne trouve son origine nulle part dans le domaine naturel :

Car le signe, a ce que je puis voir, n'est gouvernee ne en dangier du firmament ne d'aucune creature que Dieu ait faitte, ainçois va par le pur air entre les estoilles fixees et les sept planettes francement, sans avoir aide n'aucune doubtaunce de leurs influences<sup>1056</sup>.

L'existence de ce signe même est donc « *contre Nature*<sup>1057</sup> » et la Reine Fée reconnaît là des « *œuvres miraculeuses*<sup>1058</sup> ». En tant que phénomène contre nature, appartenant au domaine du miracle, il ne peut être interprété ni par la Reine Fée ni même par Dardanon car il échappe à la raison humaine. Ainsi la Reine Fée et Dardanon passent la nuit à l'observer sans succès : le sens ne leur apparaît que lorsqu'ils s'endorment tour à tour. C'est alors que chacun d'eux fait son songe révélateur dans lequel Nature leur apparaît pour exposer d'abord à Dardanon son désarroi face à l'apparition d'un phénomène qui ne dépend pas d'elle puis sa joie à la Reine Fée après avoir appris que le phénomène miraculeux signale la venue sur Terre du Dieu Souverain. On voit là une progression dans le traitement du phénomène céleste : d'abord rationalisé et traité du point de vue de l'astrologie comme une science (la prédiction par exemple devant être prouvée et dépendant des lois de la nature) le phénomène céleste échappe ensuite aux interprétations et devient une manifestation divine.

Ainsi la superposition de deux phénomènes astrologiques différents permet de mettre en valeur le rôle et les limites du savoir. L'apparition d'une comète qui répond aux descriptions des traités antiques ainsi qu'à la nature maléfique qu'on lui attribue montre le déploiement de la science de la Reine Fée<sup>1059</sup> dans le domaine de l'astrologie et de celle de Dardanon qu'elle

---

<sup>1054</sup> IV, 1, p.521, 128.

<sup>1055</sup> IV, 1, p.522, 158-160.

<sup>1056</sup> Traduction : « Car le signe, de ce que j'ai pu en observer, n'est gouverné ni influencé par le firmament ou quelque autre créature que Dieu a faite. Elle va ainsi à travers les airs entre les étoiles fixes et les sept planètes, librement, sans aide ni crainte de leurs influences ». (IV, 1, p.562, 404-407).

<sup>1057</sup> IV, 1, p.477, 151.

<sup>1058</sup> IV, 1, p.477, 155-156.

<sup>1059</sup> L'importance de cette scène pour le personnage de la Reine Fée est soulignée par Jane H. M. Taylor dans son article TAYLOR, Jane H. M., « *La Reine Fée in the Roman de Perceforest: rewriting, rethinking* », *Arthurian Studies in Honour of p.J. C. Field*, [éd. B. Wheeler], Cambridge, Brewer (Arthurian Studies), 2004, p.81-91.

vient consulter. La réunion de ces deux personnages reconnus comme les plus grands experts en astrologie<sup>1060</sup> et leur échec face à l'interprétation du second signe annonçant la naissance de l'enfant né d'une vierge montrent au lecteur la puissance de l'œuvre miraculeuse et la limite de l'astrologie qui est un savoir naturel.

*Le Roman de Perceforest* se construit sur de multiples connaissances qui permettent de rationaliser progressivement des phénomènes que le lecteur dans les premiers livres pouvait considérer comme de la magie ou encore un miracle de dieux païens. Le résultat de cette progression est qu'il est possible de procéder à une lecture rétrospective du roman, le lecteur démasquant à la fois les enchanteurs, les fées et les faux dieux. La multiplication de termes relevant d'un lexique particulier que ce soit celui des humeurs, des éléments, de la médecine des plaies ou de l'astrologie ramène les merveilles qui fleurissent dans les forêts de Grande Bretagne dans des domaines plus familiers en les réintégrant dans la sphère de la Nature.

Les personnages qui maîtrisent tout particulièrement les savoirs, comme la Reine Fée, ont un contrôle sur une grande part de cette sphère ce qui en fait des êtres potentiellement dangereux si ce contrôle tombe dans l'excès et la méconnaissance de Dieu comme c'est le cas pour Aroés.

L'erreur d'Aroés a été de prétendre (et de croire) appartenir à la sphère divine, au-delà de cette sphère naturelle dans laquelle il pouvait exercer ses pouvoirs. En cela il s'oppose à Perceforest dont la conversion et la soumission au Dieu Souverain se manifestent à travers la construction d'un reliquaire représentant les quatre éléments, créations divines qui sont à l'origine de tous les phénomènes de la Nature et du corps humain lui-même. La perception des deux rois de leur propre corps est ainsi totalement différente puisqu'Aroés appuie ses prétentions abusives sur un corps prétendument divin qui ne serait pas fait de « *boe* » quand Perceforest se soumet au déclin de son corps, dans lequel les éléments s'affrontent les uns les autres, et transmet la couronne royale à son fils. L'usage du pouvoir de chacun des deux souverains semble donc dépendre du type de domination qu'ils exercent sur la Nature. Le contrôle total qu'exerce Aroés sur la Roide Montagne prétend modifier l'espace en créant des illusions et le temps en décidant de la durée de vie de ses sujets. La sanction divine rétablit cet ordre naturel en détruisant complètement la Roide Montagne qui s'effondre et en engloutissant dans la mer Aroés avec tout son peuple. L'exercice de l'autorité de Perceforest s'inscrit, lui,

---

<sup>1060</sup> IV, 1, p.522-523.



contre les comportements non naturels et en premier lieu contre la violence sexuelle exercée par le lignage Darnant sur les femmes.

En plus de rationaliser les épisodes merveilleux en montrant la magie comme un ensemble de phénomènes appartenant à la sphère naturelle, le roman semble aussi dessiner le domaine dans lequel s'exercera la souveraineté du roi et de sa noblesse. A l'espace naturel correspondrait un espace politique où la légitimité des gouvernants s'appuierait sur une souveraineté naturelle et héréditaire.

**TROISIEME PARTIE**

**RATIONALISATION ET POLITIQUE**

**Nature, noblesse et royauté**

Après le Tournoi de la Fête de la Revenue, le jeune Chevalier aux Armes Rouges qui s’était illustré pendant les combats est retrouvé endormi. Une fois son identité découverte – il s’agit de Gadiffer<sup>2</sup> – la reine Ydorus s’empresse de la révéler aux jeunes filles qui avaient donné le prix au chevalier. A l’annonce de sa filiation avec le roi d’Ecosse, la joie des jeunes filles est doublée « *car vous devez sçavoir que de tant que la personne sera plus riche et de plus hault lignaige, de tant sera son bienffait plus eslevé et sa deffaulte estaincte*<sup>1061</sup> ». La lignée semble apparaître comme un facteur plus important que les prouesses elles-mêmes, en ce qu’elle garantit au jeune héritier écossais des qualités naturelles supérieures à celles des autres chevaliers. En cela il est présenté comme plus digne de régner que les autres membres de la noblesse. Les personnages qui se font les protecteurs des lignées et tout particulièrement de la lignée royale se font donc les protecteurs de ceux qui sont, par leur nature, les plus aptes à exercer la souveraineté.

## 1. Patrons et patronages : les protecteurs de la lignée

### 1.1. Zéphir, patron de la Bretagne

Le duo que Zéphir forme avec la Reine Fée à la fin du roman est surprenant si l’on prend en compte les premières interventions du lutin au livre II. Zéphir semble en effet agir seul et ses vues ne paraissent pas les mêmes que celles de la reine Lidoire. Ses buts et ses représentations évoluent : simple *trickster* local dans le livre II, il étend son influence sur toute la Grande Bretagne et au-delà et ses actions ne se limitent plus à « *conchier* » les habitants de la *Selve Carbonniere*. Dans les livres V et VI il participe non seulement à la restauration du royaume en permettant à des chevaliers comme Passelion de donner libre cours à leur sexualité pour repeupler les terres désertées de Bretagne mais il permet aussi la reconstruction des structures politiques du pays en oeuvrant à la protection des lignées et surtout en s’assurant du retour de l’héritier du trône. Ainsi, plus la figure de Zéphir se christianise plus son influence s’étend et ses actions gagnent en profondeur pour aider à la construction d’une monarchie chrétienne.

---

<sup>1061</sup> II, 2, par.592, 5-8.

### 1.1.1. Le lutin, le dieu et le démon

La première évocation de Zéphir est faite par le chevalier Narcis, vaincu par Estonné. Celui-ci entend une voix et demande au chevalier d'où elle peut venir. Narcis suppose qu'il s'agit d'un « *luiton*<sup>1062</sup> » qu'il décrit à Estonné incrédule comme « *ung esperit que on ne puet voir et se delicte a decepvoir les gens*<sup>1063</sup> ». Deux caractéristiques du lutin sont ici évoquées : il est invisible (« *que on ne puet voir* ») et farceur (« *se delicte a decepvoir* »). Ces deux aspects du lutin se retrouvent dans les *Otia imperialia* :

Ecce enim Anglia daemones quosdam habet, daemones, inquam, nescio dixerim, an secretas et ignotae generationis effigies, quos Galli Neptunos, Angli Portunos nominant. (...) senili vultu, facie corrugata, statura pusilli, dimidium pollicis non habentes. Panniculis consertis induuntur, et si quid gestandum in domo fuerit aut onerosi operis agendum, ad operandum se jungunt, citius humana facilitate expediunt. Id illis insitum est, ut obsequi possint et obesse non possint. Verum unicum quasi modulum nocendi habent. Cum enim inter ambiguas noctis tenebras Angli solitarii quandoque equitant, Portunus nonnunquam invisus equitanti se copulat, et cum diutius comitatur euntem, tandem loris arreptis equum in lutum ad manum ducit, in quo dum infixus volutatur, Portunus exiens cachinnum facit et sic hujusce modi ludibrio humanam simplicitatem deridet<sup>1064</sup>.

Là encore on retrouve l'invisibilité (« *nonnunquam invisus* ») et le rire du « *portunus* » lorsque sa farce réussit est le même que celui de Zéphir qui rit chaque fois qu'Estonné se laisse prendre au piège. Plusieurs autres éléments rappellent le personnage qui apparaît dans *Perceforest* : d'abord le lieu où il aime conduire les chevaliers, la fange, la boue, les marais

---

<sup>1062</sup> II, 1, par.119, 17.

<sup>1063</sup> II, 1, par.119, 18-20.

<sup>1064</sup> Traduction : « C'est un fait avéré qu'il y a en Angleterre certains démons, des démons, dis-je, mais je ne sais pas si j'ai dit qu'ils étaient des fantômes dont l'origine reste secrète et inconnue, que les Français nomment *neptunos* et les Anglais *portunos*. (...) Ils ont l'apparence d'un vieillard, le visage ridé, la taille d'un enfant, et leurs doigts ne font pas plus d'un demi-pouce. Ils s'habillent de morceaux d'étoffes cousus ensemble, et si quelque chose doit être porté dans la maison ou si quelque travail pénible doit être fait, ils s'attellent à la tâche et l'affabilité humaine les rend plus disposés à aider. Ils s'installent de telle sorte dans une maison qu'ils peuvent être complaisants et ne peuvent pas nuire. Mais ils ont en quelque sorte une façon d'être nuisible. C'est un fait avéré que quand des Anglais chevauchent seuls dans les ténèbres incertains de la nuit, le *portunus*, invisible quelque fois, monte derrière le cavalier et, pendant un moment, il va en sa compagnie. Enfin prenant les rênes en main, il les tire à lui et conduit le cheval dans la fange, dans laquelle il est enfoncé et quand il est tombé, le *portunus* éclate de rire en sautant de la monture et ainsi c'est de cette manière qu'il se moque de la simplicité humaine, objet de ses railleries. »

LIEBRECHT, Félix, *Des Gervasius von Tilbury Otia imperialia. In einer Auswahl neu herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von Felix Liebrecht. Ein Beitrag zur deutschen Mythologie und Sagenforschung*, Hannover, Rümpler, 1856, p.29.

(« *lutum* ») ensuite le moment où il apparaît, la nuit (« *noctis* ») où la visibilité est très réduite (« *inter ambiguas noctis tenebras* »). Ch. Ferlampin-Acher dit de Zéphir qu'il « se montre dans la clarté douteuse de la lune, dans la *bruyne* qui donne aux choses un contour flou<sup>1065</sup> » et en effet ces éléments sont tous réunis dès sa première apparition: « *les flammeroles faillirent pour la bruyne et la moïsteur du marescz. Adont ne veyrent pas si cler entour eulz qu'ilz souloient*<sup>1066</sup> ». L'apparence du lutin telle qu'elle est décrite par Gervais de Tilbury rappelle aussi celle de Zéphir lorsqu'il n'est pas transformé puisqu'il aurait une allure de vieillard. Dans la traduction des *Otia Imperialia* de Jean de Vignay au XIV<sup>e</sup> siècle, il semble qu'une phrase ait été ajoutée au texte original et insiste justement sur l'apparence humaine de ces êtres (« *Et dist on que ces folés ont fourme d'onme, et que il vont par nuit*<sup>1067</sup> ») introduisant une nouvelle traduction de *neptunos* ou *portunos*, « *folés* », qui signifie « lutin ». Il est intéressant de noter également la réutilisation du motif du cheval pour faire tomber le chevalier dans le marais puisque Zéphir, comme le lutin des légendes de Gervais de Tilbury qui prend les rênes du cheval dans sa main, se transforme en cheval et prend le frein entre ses dents pour guider la chevauchée (« *il senty que le cheval sur quoy il estoit monté prinst le frain aux dens et se mist au cours pardevers la forest sy fort que ce sambloit que tous les dyables le tenissent*<sup>1068</sup> »). Le fait que Zéphir soit un lutin explique donc à la fois son lien avec le cheval, son pouvoir d'invisibilité, son goût pour les farces, les lieux marécageux et la nuit où on le rencontre, et aussi pourquoi il ressemble parfois à un vieil homme lorsqu'il apparaît à Estonné. Son association avec le cheval va également révéler son lien avec la sexualité que sa nature de lutin laissait déjà deviner, la créature étant considérée comme lubrique.

Dans son *Livre des propriétés des choses*, Jean Corbechon parle de « cheval luxurieux<sup>1069</sup> » et explique que « certaines bêtes ont un grand appétit pour l'acte sexuel, comme le cheval et le paon<sup>1070</sup> ». Ce rapport entre le cheval lubrique et le lutin est souligné dans l'*Évangile des Quenouilles*<sup>1071</sup> comme le montre A. Paupert dans son étude sur l'oeuvre, les *Fileuses et le Clerc* en associant le chevauchement de la cauquemare à un acte sexuel :

<sup>1065</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p.45.

<sup>1066</sup> II, 1, par.119, 8-10.

<sup>1067</sup> JEAN D'ANTIOCHE et JEAN DE VIGNAY, *Les Traductions françaises des Otia imperialia de Gervais de Tilbury*, [éd. C. Pignatelli et D. Gerner], Genève, Droz, 2006, p.273.

<sup>1068</sup> II, 1, par.121, 14-16.

<sup>1069</sup> BIANCIOTTO, Gabriel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Stock, 1980, p.242.

<sup>1070</sup> *Ibid*, p.246.

<sup>1071</sup> A propos du rapprochement entre *Perceforest* et les *Évangiles des Quenouilles*, voir UHL, Patrice, « De la Cauquemare et du Luiton: le témoignage complémentaire des *Évangiles des quenouilles* et de *Perceforest* », *Le cauchemar. Mythologie, folklore, arts et littérature*, [éd. B. Terramorsi], Paris, SEDES (Bibliothèque universitaire et francophone), 2003, p. 87-107.

Le cauchemar (...) était attribué à la présence d'une mystérieuse créature, un genre de démon nocturne qui « chevauchait » le dormeur. (...) L'analogie entre le chevauchement et l'acte sexuel est très répandue dans de nombreuses langues, ainsi que l'association souvent faite entre les femmes et les chevaux (avec l'équivalence : « chevaucher une femme » / chevaucher un cheval). Elle apparaît constamment en relation avec les incubes ou les succubes, le cauchemar et le diable, et sous les deux formes semble-t-il, que la victime soit un homme ou une femme : chevaucher/être chevauché.<sup>1072</sup>

### Et la caquemare au lutin :

Les connotations sexuelles de la caquemare sont évidentes surtout dans les croyances de la fin du ms.C ; associé au lutin, elle est mise clairement en rapport, à travers les plaisanteries, avec le désir sexuel qui « travaille » (c'est le terme employé plusieurs fois) les femmes, surtout celles qui ne sont pas encore mariées.<sup>1073</sup>

En effet, le lutin aime suivre les jeunes filles non mariées et les soumettre à la tentation<sup>1074</sup>. Il est d'ailleurs remarquable que Zéphir cesse de tourmenter Estonné une fois son mariage consommé, sa dernière farce étant destinée à tenir le chevalier éloigné de la couche nuptiale lors de la nuit de noces pour éviter qu'il ne conçoive un fils sous de mauvais auspices. C'est la dernière fois qu'il lui apparaîtra car, une fois le désir débridé d'Estonné soumis à la loi du mariage, le rôle de régulateur du désir de Zéphir n'a plus lieu d'être puisque ses plaisanteries tournaient essentiellement autour d'un châtement lié à une faute à caractère sexuel. Lorsqu'il croit pouvoir passer une nuit avec une demoiselle, Estonné se retrouve dans un lit fait d'orties tant que « *la char lui cuisait*<sup>1075</sup> ». Cette brûlure est nettement associée au désir puisque une voix se moque de lui en faisant de ce traitement le châtement pour les chevaliers qui « *voeuillent couchier avecq les dames*<sup>1076</sup> », mais le châtement d'une faute sexuelle le plus fréquent reste le fait de conduire le chevalier dans la fange, les excréments, les marécages comme le signale Ch. Ferlampin-Acher :

Cette vase est par ailleurs interprétée moralement : elle est associée au péché de chair, auquel succombent sans cesse les victimes du luiton, l'eau où

---

<sup>1072</sup> PAUPERT, Anne, *Les Fileuses et le clerc. Une étude des Evangiles des Quenouilles*, Paris, Champion, 1990, p.207.

<sup>1073</sup> *Ibid.* p.207-208.

<sup>1074</sup> *Ibid.* p.320.

<sup>1075</sup> III, 1, p.349, 399.

<sup>1076</sup> *Ibid.*, l.402-403.

Zéphir plonge volontiers ses souffre-douleur devant éteindre leurs ardeurs  
amoureuses<sup>1077</sup>.

Ainsi le lutin de Gervais de Tilbury qui se moque de la bêtise du cavalier qu'il a envoyé dans la boue, devient, avec Zéphir, un être qui châtie par les mêmes moyens les débordements sexuels (ce qui est le cas du lutin des *Evangiles des Quenouilles*). Il semble que le rôle que joue Zéphir dans la sexualité des chevaliers soit complété par le rôle d'Estonné. En effet, si on reprend les différents relevés de Ch. Joisten sur les légendes relatives aux lutins, on trouve plusieurs histoires racontant l'enlèvement d'une jeune fille par le *nuiton* qui l'emmène dans sa grotte, ce qui rappelle alors la croyance en une lubricité du lutin et son goût particulier pour les filles non mariées. Ch. Joisten opère alors un rapprochement intéressant en note entre cette légende et le conte de Jean de l'Ours : « Cf. Conte type 301B Jean de l'Ours (n°8, 9, 10) 119 et Contes Dauphiné n°4 (non classé) La jeune fille enlevée par l'ours (n°8, 9, 10)<sup>1078</sup> ». Ce rapprochement entre le lutin violeur de femmes et l'ours pourrait expliquer le lien entre Estonné et Zéphir : Estonné devient le « père » du jeune Ourseau parce que Zéphir l'a transporté dans le jardin de la Reine Fée provoquant ainsi sa transformation, alors que lui-même s'était transformé auparavant en une sorte d'ours lorsqu'il est apparu à Estonné, comme si un transfert s'était opéré entre les deux personnages, qui ferait d'Estonné l'incarnation de cette sexualité bestiale et incontrôlable que Zéphir canaliserait, en faisant ainsi un intermédiaire pour assurer la réussite de son projet, la naissance de l'homme le plus sage de son temps, Merlin, qui assurera la prospérité des familles royales d'Ecosse et d'Angleterre. Ce transfert est d'autant plus important que l'auteur prend soin, comme le montre Ch. Ferlampin-Acher, d'éviter de donner à Zéphir le rôle de l'incube<sup>1079</sup>. Si Estonné n'est pas le seul à prendre en charge les épisodes de conception favorisée par le surnaturel et que d'autres personnages comme Troÿlus, Passelion ou encore Crudel y participeront (il faut cependant noter que les deux derniers sont les descendants d'Estonné), le chevalier est le favori de Zéphir et son lien avec l'ours n'est sans doute pas étranger à cette préférence, créant ainsi un duo dynamique ours (Estonné)-cheval (Zéphir).

Ces différentes interprétations quant aux actions du lutin Zéphir dépendent aussi du lieu où il sévit. En effet, l'évolution des lieux où il agit est concomitante d'une évolution de la nature

---

<sup>1077</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p. 243.

<sup>1078</sup> JOISTEN Charles, ABRY Nicolas et JOISTEN Alice, *Êtres fantastiques, patrimoine narratif de l'Isère*, Grenoble, Musée dauphinois, 2005, p.451.

<sup>1079</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Op. cit., p.368.

du lutin. Il passe successivement des marais obscurs dans lesquels il prend la forme d'un lutin-démon, à la mer où il devient une divinité aquatique et enfin, à l'air où il s'approche de la Mesnie Hellequin. Le rapport entre le lutin des marais, le démon et la divinité des mers ne semble pas évident. Pourtant, il semble que ce lien se fasse à travers le nom même de « lutin ». Grâce à l'explication étymologique de G. Roussineau au livre II de son édition<sup>1080</sup> un premier rapprochement peut être effectué entre le lutin et la créature marine à partir de la proximité étymologique de *neptunus* et *noiton* qui a donné le *luiton* du texte de *Perceforest*. Dans son ouvrage, Gervais de Tilbury précise que les Français appellent effectivement ces esprits domestiques et démons farceurs « *neptunos* », tandis que Jean de Vignay traduit ce terme par « *folés* », qui signifie « lutin ». Dans le *Roman de Thèbes*, l'apparition du terme sous la forme de *noitun* s'applique justement à une créature marine, et il est intéressant de voir que, comme Zéphir, le *noitun* a un rapport avec les chevaux : « *Tolomes ot un cheval neir/D'icel cheval vos dirai veir:/Arabiz fu, d'oultre le flun,/Engendrez d'ive et de neitun*<sup>1081</sup> »

Dans cette édition de L. Constans, on voit que le cheval est engendré d'une jument (« *ive* ») et d'un *neitun* mais la seule indication de son milieu aquatique réside dans le terme « *flun* » (fleuve) tandis que les manuscrits B et C sont beaucoup plus explicites : « *.I. cheval a qui mout vit tost :/Sor mer fu nez, en haute rive,/Engendrez de noitun et d'yve ;/Noituns marins estoit ses père, /Yve sauvage fu sa mère*<sup>1082</sup> ». L'insistance sur le fait que le père du cheval est d'origine marine montre le lien qu'il peut y avoir entre la divinité marine et l'équidé, lien que souligne C. Lecouteux dans son étude sur le *merwunder* :

G. Zink constate dans l'article que nous avons cité, que dans les contes et légendes germaniques, les esprits des eaux ont souvent une forme chevaline et rappelle une légende que l'on trouve chez Gervais de Tilbury disant que les dauphins se métamorphosent en chevaliers et galopent sur la mer.

Le cheval est en effet la forme la plus commune prise par les dieux aquatiques : en Islande on trouve le *Nennir* (cheval gris de la rivière) et le *vatnahestur* (cheval aquatique), aux îles Feroë le *Nykur* et le *Nök* en Norvège. Et puis il ne faut pas oublier que l'Antiquité nous a légué de nombreux génies marins et que ceux-ci ont pu influencer des traditions locales, ou s'y amalgamer.<sup>1083</sup>

<sup>1080</sup> II, 1, chap.XX-XXI.

<sup>1081</sup> ANONYME, *Le Roman de Thèbes*, [éd. L. Constans], Paris, Firmin Didot et Cie, 1890, t.I, p.293, v.6005-6008.

<sup>1082</sup> *Ibid*, t.2, p.74, v.8968-8972.

<sup>1083</sup> LECOUTEUX, Claude, « Le Merwunder : contribution à l'étude d'un concept ambigu », *Etudes Germaniques*, n°32, 1977, p.11.



S'il était avant à l'origine de la naissance du cheval, le nuiton/lutin prend lui-même par la suite une forme équine, tout comme Zéphir. C'est ce qui explique par exemple que la chevelure de Glaucus, transformé en divinité marine, soit comparée à la queue d'un cheval :

Si s'esboïst, quant el le voit, /De la figure qu'il avoit, /De sa coulour, de sa  
faiture /Et de sa grant cheveleüre /Plus grant de coë de cheval /Qui les  
épaules contrevail / Et tout le pis lui couvre de cele.<sup>1084</sup>

Zéphir, tapis dans les marais, semble alors très proche de ces divinités aquatiques et ce lien se fait de plus en plus fort à mesure que se déroule le roman, notamment dans les livres V et VI comme le montre Ch. Ferlampin-Acher en s'appuyant elle aussi sur la parenté étymologique<sup>1085</sup>. Le passage de l'eau boueuse à la mer semble lié à l'évolution de son rôle : l'aide qu'il procure à Estonné et à la chevalerie écossaise le rapprochant plus du *nuiton* marin que du *nuiton* démoniaque. Comme Glaucus et Nicholas Pipe qui prédisent aux marins l'arrivée des tempêtes, Zéphir démontre à Estonné sa science de l'avenir en le prévenant de l'arrivée des Romains contre lesquels il déclenchera une tempête au livre III. On voit alors s'esquisser le rapport entre la divinité aquatique et la tempête, ce qui permet de voir en Zéphir non seulement un être marin mais aussi un être aérien.

Le nom même du lutin renvoie immédiatement au vent puisque le Zephyr est un vent d'ouest mais c'est aussi un vent de tempête (et cette particularité se voit justement lorsque Zéphir déchaîne des orages épouvantables contre les Romains dans le livre III). Là encore, si sa nature change, son lien avec les chevaux est maintenu puisque, comme le *nuiton* marin, le démon aérien peut leur donner naissance. Dans l'*Illiade* (1) et dans la *Suite d'Homère* (2), on retrouve deux passages extrêmement semblables à celui de la naissance du cheval du *Roman de Thèbes* :

(1) Automédon sous le joug lui amène ses chevaux rapides, Xanthe et Balios, qui volent avec les vents. La Harpye Podarge les a enfantés pour le vent Zéphyr, alors qu'elle paissait dans une prairie aux bords du fleuve Océan.<sup>1086</sup>

---

<sup>1084</sup> Texte cité par POSSAMAI, Marylène, « Monstres marins dans la littérature médiévale : mythologies et allégories ». *Senefiance*, n°52, 2006, p.393.

<sup>1085</sup> « Passé du marais à la mer, Zéphir se rapproche alors du feu Saint-Elme dont on disait qu'il guidait les bateaux : des marins racontent comment le *nuiton* les a sauvés des flots en fureur (l.V, f.109). La précision qu'ils apportent (« *Cestui Zephyr que nous tenons pour l'un des dieux de la mer* »), relayée à plusieurs reprises par la suite (au livre VI, Bellende le prend pour le *dieu de la mer* f.313) ».

FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Op. cit., p.244.

<sup>1086</sup> HOMÈRE, *L'Illiade*, [éd. P. Mazon], Paris, Belles Lettres, 1938. v.148-151.

(2) Ils [les chevaux immortels de Eacide] veulent fuir, par-delà le cours de l'Océan et les antres de Téthys, loin des misères humaines, vers les lieux où jadis la divine Podarge les enfanta tous deux, ces coursiers au galop de tempête, dans le lit du Zéphyr mugissant.<sup>1087</sup>

Si la naissance de ces coursiers a un rapport avec l'élément marin (Podarge se trouve près du fleuve Océan et elle est elle-même la fille de Thaumás, une divinité marine et d'Electre, une Océanide) la différence entre ces deux textes et l'extrait des manuscrits B et C du *Roman de Thèbes* réside dans le fait que c'est au vent qu'est attribuée la paternité des chevaux et non à un être aquatique. Le pouvoir fécondant du vent se retrouve aussi dans la tradition latine comme dans les *Géorgiques* de Virgile<sup>1088</sup>, lesquelles montrent le lien entre le Zéphyr et Vénus puisque les juments du poème virgilien sont d'abord échauffées par Vénus avant d'être fécondées par le vent. La déesse est même transportée par Zéphyr à sa naissance dans les *Hymnes homériques* : « je chanterai la belle Aphrodite à la couronne d'or, la déesse vénérée qui a pour apanage tous les hauts lieux de Chypre, l'île marine où le souffle puissant de l'humide Zéphyre la porta, sur les vagues de la mer mugissante, dans la molle écume<sup>1089</sup> » et Alcée de Mytilène attribue même la paternité d'Eros à Zéphyr : « le plus terrible des dieux, fruit de l'union d'Iris aux belles sandales et de Zéphyr à la chevelure d'or<sup>1090</sup> ». Ces éléments se retrouvent dans la tradition latine puisque dans *l'Âne d'or* d'Apulée, c'est le Zéphyr qui dépose Psyché près de son amant, Cupidon, malgré la jalousie de sa mère Vénus tout comme, dans *Perceforest*, Zéphyr transporte le chevalier Troÿlus aux côtés de Zellandine en se présentant comme le chapelain de la déesse Vénus. Plusieurs fois dans le roman, Zéphyr transporte ainsi les chevaliers : Estonné, qu'il ramène en Ecosse, Utram qu'il emmène en Norvège... Mais certaines de ses interventions, notamment auprès du Chevalier Doré et du Blanc Chevalier ou de Passelion, se font au milieu d'autres esprits aériens qui forment de véritables cohortes. Ainsi lorsqu'il déclenche une tempête contre l'assailant romain, c'est « toute sa compagnie [qui] se fery entre leurs masts et entre leurs voilles<sup>1091</sup> ». Cette compagnie est faite d'êtres composés de vent, comme Estonné l'apprend à ses dépens au livre II quand il essaie des les frapper (« feroit de l'espee si grans

<sup>1087</sup> QUINTUS DE SMYRNE, *La Suite d'Homère*, [éd. F. Vian], Paris, Belles Lettres, 1963, v.748-751.

<sup>1088</sup> « (...) illae/Ore omnes versae in Zephyrum stant rupibus altis/Exceptantque levis auras et saepe sine ullis/Conjugiis vento gravidae (mirabile dictu). »

Traduction : « Celles-ci [les juments]/se tiennent toutes sur de hautes falaises, leur gueule tournée vers le Zéphyr/Elles sont pénétrées d'un léger souffle et souvent, sans aucun accouplement/Elles sont fécondées par le vent (Miracle !) »

VIRGILE, *Les Géorgiques*, [éd. E. de Saint Denis], Paris, Belles Lettres, 1968, III, f.267.

<sup>1089</sup> HOMÈRE, *Hymnes*, [éd. J. Humbert], Paris, Belles Lettres, 1936, II, 1-6.

<sup>1090</sup> ALCÉE DE MYTILÈNE, *Fragments*, [éd. G. Liberman], Paris, Belles Lettres, 1999, II, fr.327.

<sup>1091</sup> III, 1, p.355, 7-9.

*coupz que, se les esperitz eussent eu corps mortelz, il les eust fenduz par la moictié*<sup>1092</sup> ») et elle est menée par Zéphir qui semble d'ailleurs être un démon important puisque chaque fois qu'une cohorte de mauvais esprits emporte un chevalier, il se les fait remettre<sup>1093</sup>. Cette troupe aérienne nous permet ainsi de relier Zéphir à la *Mesnie Hellequin* comme le signale Ph. Walter :

A la désignation ancienne et traditionnelle de Chasse sauvage (Wilde Jagd, Wild Hunt), on préfère aujourd'hui l'expression de *mesnie Hellequin* pour désigner la troupe aérienne de revenants qui vient hanter les nuits de certaines périodes de l'année. En français médiéval, *mesnie Hellequin* signifie « les gens de la maison de Hellequin ». Cela sous-entend que Hellequin est une sorte de seigneur féodal qui possède toute une troupe de domestiques ou d'hommes à son service.<sup>1094</sup>

Zéphir à la tête d'une compagnie de démons aériens serait-il alors un avatar du géant Hellequin à la tête de son armée de revenants ? Le rôle du cheval, qui est lié au lutin, à l'être aquatique et au vent, prend toute son importance ici, d'abord parce que le cheval de Zéphir est lui-même aérien d'après K. Ueltschi :

Le luiton aérien ne décolle pas proprement, sa course effrénée évoque cependant cette rapidité du vent, élément dont est fait Zéphir, et que souligne l'essaim de démons à ses trousses, véritable maisnie aux dyables, menant une noise infernale (...) Un peu plus loin, la monture d'Estonné, Zéphir donc, est qualifiée de *diable qui l'emportoit comme vent* (p.77), ce qui indique très clairement comment il faut interpréter la nature du cheval!<sup>1095</sup>

Ensuite parce que le cheval est un animal représentatif de la *Mesnie Hellequin* ; il est non seulement associé au géant meneur de la troupe mais, comme le dit Ph. Walter à propos des membres du cortège Hellequin<sup>1096</sup>, le prêtre, en tentant de prendre le cheval de la *Mesnie* par la bride, risque de se faire lui-même enlever et mettre sur un cheval sans cavalier, tout comme Estonné, en croyant gagner un cheval digne d'Alexandre, se retrouve emporté contre son gré au milieu de démons hurlants. Zéphir serait alors celui qui fait apparaître les morts qui le suivent

---

<sup>1092</sup> II, 1, par.123, 16-18.

<sup>1093</sup> « *Seigneurs et compagnons, je vous prie que vous me donnez ce chevalier pour en faire ma volonté.* » *Et lors marcha avant le maistre d'eulx tous et dist : « Nous ne le vous reffuserons pas, mais que vous ne l'approuchez de son pays »* (III, 1, p.91, 178-183).

<sup>1094</sup> WALTER, Philippe, « La Mesnie Hellequin. Mythe calendaire et mémoire rituelle », *Iris*, 1999, n°18, p.61.

<sup>1095</sup> UELTSCHI, Karin, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008, p.240.

<sup>1096</sup> WALTER, *Op. cit.*, p.62.

en cohortes aux yeux des vivants. Comme le cheval, Zéphir est également un être psychopompe puisqu'il permet à Passelion d'aller en Enfer et qu'il peut emmener Ourseu sur l'Île de Vie.

Zéphir peut donc être considéré comme une forme originale de Hellequin. Comme lui, il mène une troupe bruyante de revenants qui se déplace dans les airs et qui lui obéissent, comme lui, il cherche à emporter les vivants dans le monde des morts. Le danger représenté par les deux groupes n'est cependant pas le même : Zéphir aide Ourseu et Passelion quand il les emporte dans le monde des morts, et Estonné, s'il est un peu malmené par le cheval, n'est pas emporté indéfiniment et sa course s'arrête au milieu d'une clairière. Au contraire, celui qui entre dans le cortège de la mesnie Hellequin est immédiatement emporté, son supplice devient le même que ceux avec qui il chevauche et celui qui assiste seulement à son passage devient malade ou meurt quelques jours plus tard. Même si l'action de Zéphir est plus amusante (lorsqu'il tourmente Estonné monté sur le cheval enchanté) et même si elle est bénéfique, il n'en reste pas moins que les troupes aériennes sont dangereuses et peuvent emporter définitivement vers la mort des chevaliers s'ils ne sont pas sauvés par Zéphir (c'est ce qu'il dit d'ailleurs à Béthidès quand il l'emporte : « *car icy estes vous mort sans rachat*<sup>1097</sup> »). C'est donc bien à la tête d'un dangereux groupe d'esprits aériens que Zéphir se déplace et seule l'aide qu'il apporte parfois aux pauvres victimes de ses compagnons le distingue de la figure de Hellequin.

A travers l'étude de différents êtres comme le lutin, le dieu de la mer, le vent et Hellequin nous n'avons fait que montrer différentes facettes de cet être complexe qu'est Zéphir. Cependant, si le début du roman le montre tout particulièrement comme appartenant au domaine folklorique ou païen, les derniers livres en font une créature christianisée, ainsi qu'il l'affirmait dans son discours sur sa nature lors de ses premières rencontres avec Estonné. Cette évolution et les multiples interprétations qui peuvent être faites du personnage de Zéphir, tiennent à sa nature difficilement saisissable qu'illustre son don de la métamorphose.

#### 1.1.2. « Les anges n'ont pas de sexe puisqu'ils sont éternels<sup>1098</sup> »

La particularité de Zéphir est de se métamorphoser à volonté, don qui lui permet d'égarer et de tromper de nombreux chevaliers. Ainsi, lorsqu'il apparaît pour la première fois à Estonné c'est sous la forme de flammeroles. Il le guide ensuite de la voix et le transporte sous la forme d'un cheval gigantesque. A partir de là les métamorphoses se multiplient et culminent au livre

---

<sup>1097</sup> III, 1, p.224, 156.

<sup>1098</sup> COMTE, Auguste, *Le catéchisme positiviste*, Paris, Carilian-Goeury et Vor Dalmont, 1852, p.282.

IV avec 38 transformations. Si les premières formes qu'il prend avec Estonné ne sont pas des formes humaines, sa première apparition se fait en réalité, comme nous l'avons précédemment mentionné, au livre I dans le rêve d'Alexandre le Grand sous la forme d'un homme avec une cape noire. Cette apparence, que l'on peut considérer comme sa forme principale, ne lui sera attribuée qu'à sa troisième intervention auprès d'Estonné au livre II<sup>1099</sup>, permettant au lecteur de comprendre rétrospectivement l'identité du vieillard dont rêve le roi. S'il est difficile d'attribuer une forme fixe à Zéphir c'est parce que ce personnage se caractérise justement par le changement et la métamorphose. A part les formes féminines qu'il prend pour aguicher le très réactif Estonné et deux jeunes hommes qu'il incarne pour mystifier le chevalier, les transformations de Zéphir au livre II restent très floues : l'apparition d'un jeune homme à cheval qui doit guider Estonné vers son maître se dissout soudainement dans un épais brouillard et le chevalier ne peut plus entendre que le bruit lointain de la monture du maître du jeune homme. Dans le même livre, sur ses 21 apparitions, il prend trois fois la forme d'une lumière, deux fois celle du feu, il imite six fois un son et il incarne quatre fois un animal. Si le feu est qualifié de « *materiel*<sup>1100</sup> » (ce sera en fait une illusion), la lumière et le son sont des éléments immatériels. Quant aux animaux, à part le cheval qui transporte Estonné au Chastel de Brane, les créatures dont Zéphir prend la forme sont difficiles à identifier. Lorsqu'Estonné souhaite revoir la belle Sorence, il entend soudain « *recaner une beste moult laidement a maniere d'un asne*<sup>1101</sup> ». Il cherche alors à s'approcher de la créature qui se moque de lui :

Sy n'eut pas granment chevauchié quant il veyt devant luy une beste de façon en maniere d'un ours. Mais pour mieulx le veoir, il brocha son cheval pour la beste approchier, car tart estoit ainsi que entre chien et leu.

Sy tost qu'il vint pres, il voit que c'estoit beste en maniere d'ours. Lors hauche l'anste de son glaive et le cuide ferir. Mais ainsi que le coup avaloit, il ne veyt pas la beste, et le coup cheyt a terre sy roid que le glaive rompy en .II. pieces. Quant Estonné veyt ce, il fut trop courroucié et dist que bien seroit tenu se deslors en avant aucun chevalier l'appeloit de la joust. Ainsi qu'il disoit ces parolles, il regarde au travers de la praerie et voit la beste qui s'en aloit tout regibant des piez. Quant Estonné le veyt, il broche le cheval après et tire l'espee et dist qu'il se vengeroit a ce coup. Mais quant la beste le senty venir, elle se mist au cours et Estonné après quanques il peult. Et la

<sup>1099</sup> II, 1, par.311. Pour plus de détails, se reporter au tableau des métamorphoses de Zéphir en annexe 4.

<sup>1100</sup> II, 1, par.309, 2.

<sup>1101</sup> II, 1, par.280, 13-14.

beste se prist a fuir parmi ung placeiz, ou Estonné ne garda l'eure que son cheval entra en unes crollieres<sup>1102</sup>

Le portrait de cette bête se construit autour de plusieurs comparaisons (« *a maniere d'un asne* », « *de façon en maniere d'un ours* », « *en maniere d'un ours* ») qui doivent aider à son identification, ce qui montre le problème lié à la nature de cette bête. D'ailleurs, si Estonné fait avancer son cheval c'est bien « *pour mieulx le veoir* ». Mais ces comparaisons sont floues, et tout particulièrement la seconde qui accumule deux termes de comparaison pour un seul comparant. Si l'on voit que l'obscurité de la nuit n'est pas pour rien dans cette difficulté d'identification (« *tart estoit ainsi que entre chien et leu* ») il semblerait que ce soit la nature même de l'animal qui en soit la cause. En effet, quand Estonné s'approche suffisamment pour la voir et pour pouvoir affirmer ce qu'elle est (« *c'estoit beste en maniere d'un ours* ») l'identification n'est pas définitive et repose encore sur une comparaison. Plus tard, alors qu'elle est identifiée comme un ours et non plus comme un âne, on nous dit que la bête s'en va en « *regibant des pieds* » c'est-à-dire « en ruant », assimilant encore à nouveau la créature à un âne. On ne peut donc pas être convaincu par cette identification et cet échec est souligné par l'utilisation à la fin de l'extrait du terme très vague de « *beste* » qui continue à la désigner comme une créature à la nature indéterminée. Plus tard, Estonné cherche à revoir Sorence et après avoir été une nouvelle fois maltraité par Zéphir il aperçoit à nouveau « *une beste a maniere d'un asne*<sup>1103</sup> ». Trempé et humilié, le chevalier interpelle alors le lutin avant de l'attaquer : « *Zephir, es tu cy ? Te es tu mis en forme d'asne ? Mal m'as deceu, car se tu estoiez en fourme d'un dieu, sy te copperay je la teste*<sup>1104</sup> ». Cette appellation est elle aussi significative puisqu'il ne demande pas si Zéphir est cet âne qui rit de lui mais s'il en a pris l'apparence. Le chevalier, même s'il n'a jamais vu le lutin que transformé, sait parfaitement que l'âne n'est pas sa forme originel.

---

<sup>1102</sup> Traduction : « Il n'eut pas à chevaucher bien loin quand il vit devant lui une bête qui ressemblait vaguement à un ours. Mais pour mieux le voir, il brocha son cheval pour approcher la bête, car il était tard comme entre chien et loup. Dès qu'il fut assez près, il vit que c'était une bête semblable à un ours. Alors il souleva la poignée de son glaive et crut le frapper. Mais alors qu'il abaissait son coup, il ne vit pas la bête et le coup tomba à terre avec une telle puissance que le glaive se rompit en deux morceaux. Quand Estonné vit cela, il entra dans une colère noire et dit qu'il aurait l'air fin si plus tard un chevalier l'appelait à la joute. Alors qu'il disait ces paroles, il regarda à travers la prairie et vit la bête qui s'en allait en ruant des pattes arrière. Quand Estonné le vit, il brocha son cheval après lui, tira son épée et dit que ce coup le vengerait. Mais quand la bête le sentit venir, elle se mit à courir et Estonné la suivit autant qu'il le pouvait. La bête s'enfuit dans un clos et Estonné ne vit pas que son cheval entrait dans une fondrière. » (II, I, par.280-281).

<sup>1103</sup> II, 1, par.310, 7-8.

<sup>1104</sup> II, 1, par.310, 8-10.

Il est alors probable que c'est au moment où il décide de se montrer au chevalier qui le conjure ou s'excuse, que le lutin prend sa forme véritable. Par exemple, après avoir une nouvelle fois échoué en essayant d'attaquer l'âne-Zéphir et s'être cassé les dents en retombant sur le sol, Estonné se « rend » et lui demande de lui apparaître : « *Zephir, vien chauffer avecques moy. Je te pardonne tout, car je voy bien que je n'ay pouvoir a toy*<sup>1105</sup> ». C'est alors que Zéphir prend une apparence humaine, qu'il gardera chaque fois qu'on l'identifiera, celle d'un vieillard dont le visage est recouvert d'une chape noire : « *Sy tost que Estonné eut ce dit, il regarde pardevant luy et voit ung homme, ce lui estoit advis, vestu d'une clocque de noir bureau, sy avoit deux trous devant par ou il avoit ses bras mis hors*<sup>1106</sup> ». Ainsi, la figure de Zéphir n'apparaît pas lorsqu'il est transformé en homme : quand il se rend auprès du nouveau-né Passelion par exemple, il reste identifiable grâce à sa « *rude et grosse vesture*<sup>1107</sup> » mais la capuche de son habit dissimule totalement son visage (« *un chapperon sy empeschant que son viaire ne pouoit aucunement estre veu*<sup>1108</sup> »). Zéphir ne forme ainsi jamais un humain complet : alors même qu'il a été conjuré par Estonné, celui-ci répond au chevalier qui le raille en le comparant à un ermite (« *Dieux, quel hermite !*<sup>1109</sup> ») que si « *l'abit le monstre, le coeur n'y a coulpe*<sup>1110</sup> » ce qui montre que même cette forme de vieil homme est en fait un déguisement.

Cependant, une différence essentielle apparaît entre la forme du vieillard à la cape noire et les autres. En effet, lorsqu'il se montre en animal, que ce soit en cheval ou en lion, le seul signe du caractère surnaturel de l'apparition est l'exceptionnelle beauté, la force ou taille des animaux dont il prend la forme (le lion étant par exemple « *de la grandeur d'un cheval*<sup>1111</sup> »). Dans le passage où il apparaît à Estonné sous les traits d'une horrible vieille femme, c'est son visage, frappé par la lumière de la lune, qui est décrit et qui n'est donc pas dissimulé. Lorsqu'il se déguise en jeune homme, là encore son visage n'est pas dissimulé, et la personne à laquelle il apparaît ne doute pas qu'il s'agit bien là d'un valet ou d'un écuyer, contrairement à Estonné qui n'est pas bien sûr, lorsqu'il le voit apparaître sous la forme d'un vieillard pour la première fois, que Zéphir ait pris l'apparence d'un homme (« *voit ung homme, ce lui estoit advis* »). De plus, lorsqu'il est en valet, il se fait passer pour ce valet, tandis que quand il se montre dissimulé sous sa chape il se présente comme étant Zéphir. En fait, lorsqu'il se nomme, il n'apparaît que sous deux formes récurrentes : celle de l'homme à la capuche noire et celle du mauvais esprit. Cette

---

<sup>1105</sup> II, 1, par.310, 19-21.

<sup>1106</sup> II, 1, par.311, 1-4.

<sup>1107</sup> IV, 1, p.161, 193.

<sup>1108</sup> IV, 1, p.161, 193-195.

<sup>1109</sup> II, 1, par.311, 5.

<sup>1110</sup> II, 1, par.311, 5-6.

<sup>1111</sup> II, 1, par.313, 4-5.

seconde forme n'est décrite qu'à partir de la description d'autres mauvais esprits. Quand le Blanc Chevalier (Béthidès, fils de Perceforest) se fait attaquer par des esprits et est ensuite sauvé par Zéphir, celui-ci est désigné comme « *ung tres espouentable esperit* » ou un « *pervers esperit*<sup>1112</sup> ». Il est donc très vraisemblable que Zéphir ait la même apparence que les autres qui n'ont ni corps ni « *figure* », et qui sont même sans forme (« *enseigne*<sup>1113</sup> »), Zéphir n'est ici que de l'air et n'est qu'un esprit parmi d'autres (il aperçoit le Blanc Chevalier emporté par les mauvais esprits alors que lui-même vole au milieu d'un groupe semblable). Comment alors décider quelle est la véritable forme de Zéphir, entre celle qui n'est qu'incomplète et celle qui n'en est pas une ? La réponse à cette question se trouve sans doute dans le discours de Zéphir à Estonné lorsque le chevalier l'exorcise, à savoir qu'il a été un ange et que la révolte de Lucifer et d'autres anges (dont lui) a provoqué la punition éternelle des révoltés : être éloigné de Dieu selon une distance proportionnelle à la faute<sup>1114</sup>.

L'impossibilité de se rapprocher de Dieu pourrait être une première explication de son incapacité à prendre l'apparence complète d'un homme : Dieu ayant créé l'homme à son image il est impossible à l'ange déchu d'en prendre totalement l'apparence. Pourtant le fait qu'il puisse se déguiser en valet ou en jeune garçon montre qu'il lui est possible de le faire. Ce pourrait alors être dans la seconde explication qu'il donne à Estonné que se dévoilerait sa nature :

– Or le fay, beau Zephir, dist Estonné, mais fay ainçois que je raye mon espee, car je suys certain que tu le m'as emblee. – Je ne suy pas sy beau, dist Zephir, que j'ay esté, car je fuz jadiz si beau que homme terrien ne me peust esgarder nez que le petit doy. Or suy du tout au contraire. Et pour ce me convient transmuer en autre forme pour couvrir ma laideur quant je veuil estre familier a une personne, ne ton espee n'ay je pas emblee, mais je le t'ay destournee pour toy courroucier<sup>1115</sup>.

Sa beauté angélique passée s'est transformée en son total opposé (« *suy du tout au contraire* ») : une laideur aussi extrême que l'était sa beauté. C'est pourquoi sa vraie forme

<sup>1112</sup> III, 1, p.152, l. 86 et 96.

<sup>1113</sup> « *Et lors commença il a regarder en l'aer et vey grant quantité de tourbillons sans autre enseigne ne figure, qui furent incontinent environ lui menant tel friente qu'elle estoit moult terrible et hideuse.* » (III, 1, p.151, 55-59).

<sup>1114</sup> « *Sachiez, dist la voix, que la condempnacion de Dieu est si juste et si de raison que les condempnez n'en ont point d'envie, ainçois leur semble que Dieu leur ait fait grace. Et se je vouloie bien monter amont pour Dieu approchier, je ne porroie neant plus demourer hors de mes mettes que vous porriez en l'air sans estre soustenu.* » (III, 1, p.151, 55-59).

<sup>1115</sup> Traduction : « – Fais le maintenant, beau Zéphir, dit Estonné, mais fais-le de telle manière que je retrouve mon épée, car je suis certain que tu me l'as volée. – Je ne suis pas beau, dit Zéphir, comme je l'ai été, car je fus jadis si beau qu'aucun mortel ne me pût regarder ne serait-ce que le petit doigt. Maintenant je suis mon exact opposé. C'est pour cela que je dois prendre une autre forme, pour couvrir ma laideur quand je veux être reconnu par une personne ; et je n'ai pas volé ton épée mais je l'ai détournée de toi pour te mettre en colère. » (II, 1, par.312, 12-20).



pourrait être celle de l'esprit aérien qui n'a pas de figure ou bien celle de l'homme à la chape noire qui ne la montre pas. L'invisibilité dans un cas (quand il est parmi les esprits aériens il est désigné par sa voix et jamais décrit), la dissimulation dans l'autre cachent la laideur de cet ange déchu et repent. L'identité de Zéphir est donc sans cesse cachée, détournée, empruntée et seule sa laideur est certaine. Cette absence de forme d'un être angélique, trop beau ou trop laid pour être perçu par les sens humains, est caractéristique de la christianisation de ce personnage qui aurait pu passer pour une créature païenne lorsqu'il apparaissait comme un lutin : l'ange déchu, hors de la sphère naturelle, ne peut être entièrement compris par la perception humaine, contrairement aux dieux païens anthropomorphes, ce qui explique pourquoi Estonné menace Zéphir de lui couper la tête s'il était « *en fourme d'un dieu* ». Si ses formes ne permettent pas de l'identifier, elles viennent cependant montrer l'évolution de son rôle au sein du roman. En effet, si Zéphir assure à Estonné qu'il trompe et humilie les chevaliers pour s'amuser, il faut remarquer que chacune de ses 110 métamorphoses précède ou suit un épisode dans lequel Zéphir apporte son aide à l'un des personnages. Or, tout change au fur et à mesure du roman : l'étendu de la sphère d'influence de Zéphir, les actions qu'il entreprend et même le type de métamorphoses qu'il privilégie.

### 1.1.3. Du génie local au saint national

Dans le livre II, lorsqu'Estonné entend pour la première fois la voix de Zéphir, Narcisse l'identifie comme « *ung luiton* », montrant par là que la Selve Carbonniere pourrait en habiter plusieurs et que Zéphir n'est pas une créature qui se détache particulièrement de ses pairs. Pourtant quand Estonné retourne voir Sorence et rencontre pour la deuxième fois Zéphir qui s'amuse à ses dépens, la jeune femme l'invite à l'indulgence :

Sire, dist Sorence, n'en ayez pas merveille se il vous a cunchié, car il n'y a  
personne en ceste ville qui ne cunchie aucuneffoiz, mais l'on n'en fait que  
rire<sup>1116</sup>

Zéphir semble donc tout particulièrement lié, à ce moment-là de l'histoire, à la ville de Brane. Il apparaît alors comme un lutin local, figure issue du folklore comme celles que nous avons analysées. Cependant, les interventions de Zéphir auprès d'Estonné ne se limitent pas à le maltraiter et l'humilier. Elles ont toutes pour but de l'aider mais sont d'abord limitées à la

---

<sup>1116</sup> II, 1, par.292, 1-4.

fois dans l'espace et dans le temps. En effet, il n'apparaît au début que sur un espace réduit, les marécages aux alentours du château de Brane et seulement à deux reprises. Sa première métamorphose permet le meurtre du maître du château de Brane, la conquête de cette place forte et la soumission d'une partie du pays. Zéphir n'intervient pas directement : il guide le chevalier jusqu'à un lieu où il pourra s'illustrer mais sans lui indiquer le nom du lieu ni des habitants. C'est donc au chevalier d'agir, non au lutin. La deuxième intervention est du même ordre : alors que le Tors assiège en vain le château Falmar qui lui résiste pendant sept ans, Zéphir, sous l'apparence d'un lion grand comme un cheval, transporte Estonné jusque dans un soubirail où se trouve Clermonde, la fille de Falmar. En la libérant, il découvre un accès au château et ses moyens d'approvisionnement, ce qui permet au Tors de conquérir toute la Selve Carbonnière. Ces deux interventions semblent donc donner à Zéphir le rôle de guide occasionnel dont la simple fonction est de mener Estonné à l'endroit où il pourra accomplir une action d'éclat. Pourtant, son aide, si elle ne s'exprime que par des interventions indirectes, est essentielle. Alors qu'Estonné cherche un moyen de prendre le château de Brane, une voix répète par six fois : « *ja le chastel n'avras se par moy ne l'as*<sup>1117</sup> ». Lors de la deuxième intervention de Zéphir, c'est Estonné qui va lui demander son aide, reconnaissant l'impuissance de l'armée écossaise à venir à bout de la résistance de Falmar. Ce changement est important puisqu'il va lier les actions du lutin au chevalier Estonné : lorsqu'il revoit Sorence pour la deuxième fois, celle-ci appelle Zéphir « *le maistre*<sup>1118</sup> » d'Estonné. Là encore le texte insiste sur le rôle capital de Zéphir dans la conquête du château de Brane (« *ja n'eussiez eue s'il ne fust*<sup>1119</sup> ») mais ce nouveau titre de « *maistre* » l'attache désormais à la personne d'Estonné qu'il va berner et aider avant tout autre. De simple *genius loci* le lutin devient un *genius homini*. Ce changement de statut va alors influencer considérablement sur les interventions de Zéphir.

Lorsque le Tors veut regagner l'Ecosse après avoir conquis la Selve Carbonnière, il découvre ses navires brûlés. Pour aller chercher de l'aide, Estonné décide d'aller trouver une troisième fois Zéphir et lui demande de lui fournir des bateaux. Le lutin refuse et explique en être incapable<sup>1120</sup>. Cette affirmation prouve que le lutin a un pouvoir limité : il peut se transformer pour aider le chevalier mais il ne peut faire transporter une flotte entière. L'importance de son aide paraît alors limitée comme elle l'était lors de ses deux premières interventions. La solution qu'il propose pour aider son protégé, à savoir l'emmener jusqu'en

---

<sup>1117</sup> II, 1, par.119, 16.

<sup>1118</sup> II, 1, par.291, 7.

<sup>1119</sup> II, 1, par.291, 10-11.

<sup>1120</sup> II, 1, par.394, 8.

Ecosse pour qu'il y trouve des navires, dessine cependant une évolution par rapport à ses autres interventions : il quitte la Selve Carbonniere, ce qui montre une extension de son domaine d'action sanctionnant ce passage du *genius loci* au *genius homini*. C'est sur ce premier changement de statut que se terminent ses interventions dans le livre II. Durant le livre III, l'affection que porte le lutin à Estonné va permettre une nouvelle évolution de son rôle à travers trois actions essentielles. Il intervient d'abord pour sauver le Chevalier Doré, Nestor, des mauvais esprits qui l'emportent. Il le dépose en un lieu où il est recueilli par une jeune fille, Neronés, qui deviendra son amie. Sa seconde intervention lui permet de sauver le Blanc Chevalier, Béthidès, lui aussi emporté par une troupe de mauvais esprits. Il le laissera alors sur une île entourée de chevaliers-poissons<sup>1121</sup>. Ces deux actions sont réalisées de façon similaire et il est intéressant de comparer les deux dialogues où Zéphir explique ses interventions. Zéphir est ravi d'aider les deux jeunes chevaliers par amour pour son protégé : il dit à Nestor que « *pour l'amour de lui tu n'avras aucun mal ne douleur*<sup>1122</sup> » et tient un discours similaire à Betidés (« *pour l'amour de lui de vous sauver la vye*<sup>1123</sup> »). Il semble aussi que ce soit la condition de l'intervention de Zéphir auprès des autres esprits puisqu'il commence à interroger Béthidés sur Estonné avant de lui proposer son aide et qu'il indique à Nestor que s'il est intervenu c'est parce que le jeune homme vient d'Ecosse, le pays d'Estonné (« *pour ce que tu me deys nagaires que tu estoies du royaume d'Escoce, je m'employai pour toy sauver la vie pour tant que lors il me souvint de lui. Et a ceste cause je te requis a ceulx qui t'emportoient*<sup>1124</sup> »). Le fait que Nestor soit d'Ecosse alors que Betidés affirme être du royaume d'Angleterre mais connaître tout de même le comte Estonné explique peut-être également la différence de traitement entre les deux princes : l'héritier d'Ecosse est laissé dans le jardin de la belle Neronés dont il tombera amoureux alors que celui d'Angleterre est déposé sur une île déserte et dangereuse. De plus, Zéphir apparaît sous la forme de l'homme à la cape devant Nestor, comme quand il est avec Estonné, alors qu'il n'est qu'une « *figure*<sup>1125</sup> » ou un « *esperit*<sup>1126</sup> » lorsqu'il parle à Betidés. L'association d'Estonné et de son pays dans ces deux interventions montre que l'attachement à ce chevalier va faire de Zéphir le protecteur de toute l'Ecosse. Le lutin redevient un *genius loci*

---

<sup>1121</sup> Sur la dimension chrétienne de l'épisode, voir l'article de LE CORNEC ROCHELOIS, Cécile, « Des poissons mythiques à l'ichtus divin dans *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 133-146 et de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.153-167, <http://crm.revues.org/12437>.

<sup>1122</sup> III, 1, p.92, 219-220.

<sup>1123</sup> III, 1, p.156, 223.

<sup>1124</sup> III, 1, p.92, 220-225.

<sup>1125</sup> III, 1, p.155, 185.

<sup>1126</sup> III, 1, p.156, 218.

mais son pouvoir s'est alors étendu sur tout le pays et le transfert entre la Selve Carbonniere et l'Ecosse a pu se faire grâce à l'attachement du lutin au comte écossais.

Avec son arrivée en terre d'Ecosse, les actions de Zéphir évoluent également : s'il s'amusait à piéger tous les humains qui passaient dans les marécages de la Selve Carbonniere, il aide maintenant tous les chevaliers du Franc Palais, ses farces étant réservées, jusqu'au livre IV, à son favori Estonné. Et, justement, la troisième intervention du démon montre l'évolution et l'extension de son rôle lorsqu'il intervient au livre III pour avertir Estonné de l'arrivée des Romains en terre écossaise. Zéphir se pose comme protecteur de toute l'Ecosse et révèle deux nouveaux pouvoirs : la possibilité de voir l'avenir et de déclencher des tempêtes. On a donc dans le livre III à la fois une extension géographique de son aire d'influence et une augmentation de son importance et de son impact puisque ses conseils et ses actes permettent de repousser l'envahisseur romain. On remarquera alors que, contrairement aux interventions du livre II où Zéphir apparaît beaucoup sous la forme d'animaux (en cheval, en ours, en âne et en lion) celles du début du livre III le montrent sous la forme d'un esprit aérien, d'un démon. Cette nouvelle forme autorise peut-être cette extension rapide de son aire d'influence puisque Zéphir va aider Troÿlus en Zellande et s'assurer qu'il puisse revenir à temps pour les noces de son protégé. Au livre IV il va transporter Passelion en Enfer, Ourseau<sup>2</sup> en Momonie et Utram en Norvège. Toutes ces actions restent cependant liées à la lignée d'Estonné : il emporte Passelion en Enfer voir son père, Ourseau<sup>2</sup> près de l'île de Vie pour le faire arriver avant la date prévue par la science de l'avenir de la Reine Fée et s'assurer par là d'obtenir en récompense divers éléments lui permettant d'assurer la naissance de Merlin. Quant à l'intervention en Norvège, elle s'explique par le fait que Passelion, le fils d'Estonné, est déposé en Norvège par le démon Malaquin (qui l'aurait emporté bien plus loin sans l'intervention de Zéphir) où il trouve la reine Nérones (la femme du Chevalier Doré, mort depuis longtemps) assiégée par ses vassaux : ils se sont révoltés en voyant que les enfants de la reine étaient impossibles à adouber, soupçonnant à tort une naissance illégitime. Passelion promet à la reine son aide et lui rappelle que seul un membre du lignage du Roi Méhaigné (qui est donc le grand-père des enfants de Nérones) pourra les adouber. Après lui avoir fait passer une mauvaise nuit, Zéphir transporte dans le château Utram, un des fils de Gadiffer<sup>2</sup> qui l'aide à vaincre les ennemis de Nérones et adoube ses deux cousins. Le pouvoir de Zéphir connaît donc une extension sans précédent de son aire d'influence puisque celle-ci passe des marécages qui entourent le Chastel de Brane à l'Ecosse pour aller jusqu'en Norvège et même dépasser les limites du monde connu en allant sur l'Île de Vie et en Enfer au livre IV. Cette extension s'explique peut-être par le fait qu'il aide Passelion, le fils d'Estonné, et qu'en tant que protecteur de la lignée du chevalier, son aire d'influence

suivrait les traces de son protégé. Pourtant, les livres V et VI montrent une multiplication des actions de Zéphir sans lien avec la lignée d'Estonné. Lorsqu'au livre V, son amour pour Passelion emmène Zéphir jusqu'en Sycambre et sur une autre île où il lui ordonne, ainsi qu'à Dorine, de rester et de gouverner, le temps de Passelion en Bretagne est fini et, tout comme ses enfants issus de nombreuses liaisons disséminés un peu partout en Angleterre et en Ecosse, l'influence de Zéphir s'étend maintenant à toute l'île et ses environs. Au livre V donc, il intervient pour aider Clamidette et Nero à mi-chemin entre l'île du Géant aux Crins Dorez et le royaume de Sycambre et les emporte sur l'île du Serpent. Au livre VI il aide Blanor, Gallafur et Carrache à s'enfuir du royaume de Nagor en Petite Bretagne et conduira plus tard Gallafur en sécurité sur l'Île de Vie après la destruction de son royaume. Il est alors remarquable que ses actions se rattachent particulièrement aux descendants de Gadiffer et de Perceforest dans les deux derniers livres. Cette évolution est marquée par une extension de l'aire temporelle de l'influence de Zéphir. En effet, dans le quatrième livre, l'homme à la capette intervient très souvent et ses différentes actions peuvent être divisées en trois catégories : celles dont la réalisation n'est pas immédiate mais se fera au cours du livre IV, celles dont la réalisation ne se fera qu'après le livre IV et celle enfin dont la réalisation ne sera effective que dans un temps situé en dehors de celui du *Roman de Perceforest*. Le livre IV est marqué par le meurtre d'Estonné qui se produit en même temps que la naissance de son fils Passelion. Ce livre se construira donc autour de l'enfance et de la jeunesse du nouveau protégé de Zéphir et les interventions de l'esprit concernent alors essentiellement le nouveau-né. L'enfant devant venger son père du traître qui l'a assassiné, Zéphir va alors s'évertuer à préparer le nouveau-né à affronter Bruyant sans Foy. Il frotte tous les soirs l'enfant avec des herbes, pour accroître sa force et sa résistance physique<sup>1127</sup> et il empêche huit chevaliers du Franc Palais d'assiéger et de chercher à tuer le traître pour le réserver au fils d'Estonné<sup>1128</sup>. Ces deux interventions préparent la vengeance du jeune enfant qui tuera Bruyant quelques mois plus tard. Le changement provoqué par les actions de Zéphir ne trouve donc pas sa réalisation immédiate comme lorsqu'il aide Estonné à trouver le château de Brane mais il arrive de façon différée de quelques mois. L'écart entre l'intervention de Zéphir et sa réalisation devient encore plus grand au fur et à mesure du livre IV : lorsqu'il emporte Ourseau<sup>2</sup> sur l'île de Vie, il lui permet de retrouver ses grands-parents (la Reine Fée et Gadiffer) et sa grand-mère lui donne alors l'arme de César qui a servi à tuer Nestor pour qu'il venge son frère. Cette intervention ne se réalise pleinement (à travers le meurtre de César) que dans le livre V. Tout au long du livre IV, après la destruction

---

<sup>1127</sup> IV, 1, p.253, 530-539.

<sup>1128</sup> IV, 1, p.235, 487-494.

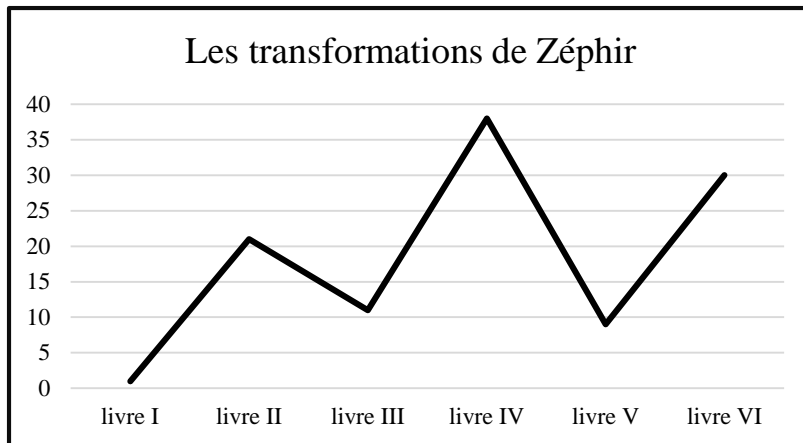
de l'île par les Romains, il va guider les nouveaux chevaliers (dont Passelion et Ourseau<sup>2</sup>) en leur apparaissant sous la forme d'un vieillard ou en faisant entendre sa voix pour qu'ils se réunissent sur les ruines du Franc Palais et qu'ils fassent renaître la chevalerie bretonne. L'aboutissement de cette seconde série d'actions ne se fera pleinement que dans les livres V et VI. Mais ces différentes interventions ont presque toutes un même but : préparer la naissance de la nouvelle génération arthurienne et de Merlin tout particulièrement. Ainsi, quand Zéphir transporte Ourseau<sup>2</sup> sur l'île de Vie, il demande, comme nous l'avons dit, un service en échange de son aide : le don de différents éléments permettant de préparer à la naissance de Merlin. Cette intention du lutin, la Reine la devine immédiatement<sup>1129</sup>. Le succès de ce projet n'aura lieu que dans un temps qui est postérieur au *Roman de Perceforest*.

Dans les deux livres précédents, les actions de Zéphir étaient des interventions aux conséquences immédiates pour l'histoire. Dans le livre IV, les conséquences des actions de Zéphir sont plus lointaines (lorsqu'il prend soin de Passelion) et l'on voit progressivement que leur résolution ne se fera pas dans ce livre (la vengeance contre César n'aura lieu qu'au livre V, la reconstitution du royaume au livre VI) ni même dans le *Roman de Perceforest* (avec la préparation de la génération arthurienne). Le changement, manifeste dans les livres II et III devient un changement latent au livre IV. La préparation de la nouvelle génération qui donnera naissance au monde arthurien se fait en parallèle de la naissance d'un monde chrétien : le rôle de Zéphir évolue en même temps que le monde dont il devient le protecteur et si le démon familial s'était attaché à la protection d'un mortel, l'ange déchu se consacre, lui, à la reconstruction de la Bretagne pour en faire un monde chrétien.

De protecteur local il devient l'équivalent (et il faut bien souligner le terme puisque, comme le rappelle Zéphir, sa punition ne lui permet pas de se rapprocher de Dieu et il ne peut donc être un saint) d'un saint protecteur du pays. Ce nouveau rôle explique la brusque diminution du nombre de ses métamorphoses au livre V après la multiplication de ses transformations pour suivre les aventures de Passelion au livre IV.

---

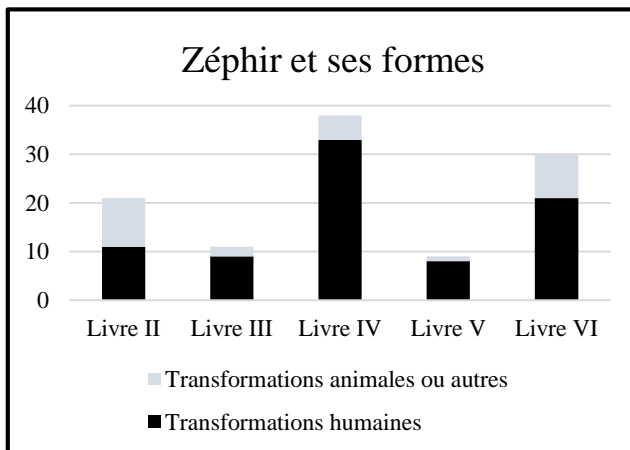
<sup>1129</sup> « Il a préparé de pièce de faire naistre un homme du lignaige Estonné qui soit saiges en toutes conjurations, prophete es choses futures pour exaulcier de nostre lignaige le chief ; il n'atent que le constellation propre a ce. » (IV, 2, p.997, 538-542).



Pourtant, il est curieux de constater que le livre VI comporte 30 transformations contre 35 au quatrième livre, au moment même où Zéphir se rapproche le plus du personnage d'un ermite. De la même façon, si le livre V

voyait disparaître presque complètement les métamorphoses de Zéphir sous une autre forme que la forme humaine, on constate un regain des transformations de celles-ci au livre VI (9 transformations non-humaines au livre VI contre 10 au livre I qui est celui qui en compte le plus).

Pour comprendre ce retour des métamorphoses de Zéphir au moment même où se joue toute



la christianisation du roman, il faut analyser de plus près les formes qu'il prend au livre VI. Il faut d'abord noter la présence très importante de la forme d'un homme : 17 apparitions sur 30 dont 12 précisent qu'il s'agit d'un homme vêtu d'une cape noire. La multiplication des apparitions de Zéphir sous la forme de l'homme à la cape noire coïncide avec son

lien de plus en plus étroit avec la royauté. Car, au fur et à mesure du roman, la lignée des rois de Bretagne se christianise : Perceforest est le premier converti au Dieu Souverain, Gallafur, porteur d'un écu sur lequel est peint une croix est le Chevalier à l'Estrange Signe et Gallafur<sup>2</sup> est le premier baptisé. Zéphir s'attache alors à la conservation de cette lignée. Ses actions gagnent également en importance puisque l'aide ponctuelle qu'il apportait à Estonné servait simplement à retarder une bataille ou conquérir un château alors qu'à partir du livre V il est chargé de reconstruire politiquement le royaume de Bretagne en maintenant la lignée des rois d'Angleterre et d'Ecosse. Pour cela il réunit Gallafur, héritier d'Ecosse et Alexandre, héritière d'Angleterre dont il protégera les descendants et particulièrement Ygerne, ce qui explique également pourquoi il forme un duo au livre VI avec Lidoire, devenue la Sage Reine. La forme humaine convient alors davantage à ce conseiller et protecteur de rois dont l'apparence rappelle justement ce Merlin dont il prépare la naissance. Les sons que Zéphir imitent se bornent eux

aussi à la voix humaine et ne représentent que quatre interventions. Une seule de ses apparitions le représente comme « *une esprise de feu*<sup>1130</sup> » alors que la lumière jouait un rôle assez important dans les livres précédents quand il lui fallait duper Estonné. Le reste de ses apparitions voit Zéphir préférer la forme animale : un cygne blanc (trois fois), un oiseau non nommé, un ours, deux cerfs et « *ung rengier*<sup>1131</sup> ».

Lorsque Zéphir apparaît en ours il n'y a évidemment aucune connotation chrétienne. Il s'agit avant tout d'attirer deux chevaliers païens férus de chasse, Scapiol et Olofer, pour leur faire connaître les exactions de Nabon, ancien allié du roi Scapiol. Le choix d'un animal païen et en même temps arthurien n'est pas anodin : Olofer, dans l'épisode de la Bête Glatissant au livre VI, illustre parfaitement l'abandon du païen à ses sens, comme nous l'avons dit, et Scapiol est l'ancêtre direct du roi Arthur.

La présence dans les forêts bretonnes d'un renne pour attirer l'attention d'Olofer est assez étrange mais il semblerait que ce soit justement l'impossibilité de trouver un renne en Bretagne qui fait l'intérêt de la chasse puisque l'auteur précise qu'Olofer « *piecha mais nul n'en vey*<sup>1132</sup> ». La présence du renne est, comme celle du cerf blanc, un événement signalant une apparition surnaturelle. Si l'on considère uniquement les apparitions des cerfs au livre VI<sup>1133</sup> pour guider des chevaliers, l'auteur précise que l'un est blanc et l'autre est très grand avec des cornes lumineuses. La blancheur du cerf renvoie là encore aux chasses des légendes arthuriennes – comme le rappelle d'ailleurs N. Chardonnens<sup>1134</sup> – à un moment où le roman approche de sa conclusion, laquelle doit ouvrir sur le futur royaume d'Arthur. De plus, l'animal psychopompe se prêterait parfaitement à son incarnation par Zéphir qui est déjà allé à la fois dans l'Autre Monde païen (l'Île de Vie) et chrétien (en Enfer). Dans l'épisode du cerf et de Scapiol, la couleur blanche n'est pas évoquée mais une autre caractéristique de l'animal apparaît : le jeune roi poursuit l'animal qui est « *a merveilles grant et eslevé de cornes*<sup>1135</sup> ». Ces cornes, à la nuit tombée, s'illuminent (« *lors que la nuit eut sourmonté le jour, il apparu sur les cornes du cherf tout a plain*<sup>1136</sup> »). Scapiol continue sa poursuite jusqu'à ce que le cerf disparaisse et découvre au jeune roi une magnifique jeune fille dont Scapiol tombe amoureux. Les éléments de cet

---

<sup>1130</sup> VI, 2, par.960, 3.

<sup>1131</sup> VI, 2, par.953, 9.

<sup>1132</sup> VI, 2, par.953, 11.

<sup>1133</sup> On signalera par ailleurs l'étude de Ch. Ferlampin-Acher sur les cerfs au livre V : FERLAMPIN-ACHER, Christine, « La "cervitude" amoureuse : les déguisements en cervidés dans le livre V de *Perceforest* », *Revue des Langues Romanes*, CXIV, 2010, p.309-326.

<sup>1134</sup> CHARDONNENS, Noémie, *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, *Op. cit.*, p.424.

<sup>1135</sup> VI, 2, par.899, 6-7.

<sup>1136</sup> VI, 2, par.899, 11-14.



épisode ne sont pas sans rappeler la légende de Saint Hubert : un seigneur ne peut résister à la tentation d'aller chasser le jour de la Nativité et pendant que les autres vont à l'église pour entendre l'office lui va dans la forêt et « *desja commençant a chasser, ung cerf tout blanc vint et se monstra au devant de luy portant entre ses cornes le signe de la sainte croix.*<sup>1137</sup> ». Une voix venant de la croix interpelle Hubert et celui-ci se prosterne alors et se repent. La popularité de la légende de Saint Hubert au XV<sup>e</sup> siècle est certaine et en 1463 Philippe le Bon commandita à David Aubert un exemplaire de la *Vie de Saint Hubert*. Dans le prologue, l'auteur affirme avoir collecté les données relatives à la vie du saint en 1459 et il est remarquable que dans celui de *Perceforest* il date explicitement l'écriture de son roman entre 1459 et 1460. Il y a donc de fortes chances que l'épisode de *Perceforest* soit une référence à cet ouvrage, d'autant plus que le livre VI a été conservé uniquement dans la copie de David Aubert. Si le texte du manuscrit fr.424 n'évoque pas de lumière émanant des cornes du cerf, l'illustration au folio 9 recto montre bien la lumière de la Grâce venant de la croix entre les bois de l'animal et frappant Saint Hubert. La référence à cette légende hagiographique semble alors transposée dans un contexte païen et vidée d'une partie de son contenu chrétien : tout comme Hubert, Scapiol est passionné de chasse et son enthousiasme en voyant le cerf ressemble beaucoup à la description d'une transe amoureuse (« *a merveilles le convoita fort*<sup>1138</sup> », « *eschauffé et esmerveillié fu le roy*<sup>1139</sup> », « *delibera il en son cœur qu'il ne lairoit ja la chasse*<sup>1140</sup> ») si ce n'est que la conclusion de l'épisode n'est pas la conversion du roi Scapiol mais sa découverte d'une jeune fille dont il tombe amoureux. Cependant, comme « *un pou apres le feu de l'amour du saint esprit commençast enflammer le cuer de hubert*<sup>1141</sup> », Scapiol « *n'avoit membre sur luy qui ne fust embrasé de l'amour de la pucelle qu'il avoit veue*<sup>1142</sup> ». La vie du saint raconte le passage d'une passion pour la chasse à la passion religieuse quand le transfert de la passion de Scapiol pour la chasse sur la jeune fille reste dans le domaine profane.

La jeune fille, Ygerne, disparaît de la vue du jeune roi avant qu'il ait pu l'atteindre. Le lendemain à la nuit tombée il voit apparaître une table et une voix de demoiselle retentit qui lui reproche sa cruauté envers la Bretagne et lui révèle que c'est cette cruauté qui l'empêche d'atteindre Ygerne. Cette voix peut être l'équivalent profane de la voix qui interpelle Saint Hubert et ce d'autant plus que la jeune fille se dit au service d'Ygerne laquelle a en son hôtel

<sup>1137</sup> HUBERT LE PROUVOST, *La Légende de Saint Hubert*, ms fr. 424, 1463, f.10 recto.

<sup>1138</sup> VI, 2, par.899, 8.

<sup>1139</sup> VI, 2, par.899, 14.

<sup>1140</sup> VI, 2, par.899, 15-16.

<sup>1141</sup> HUBERT LE PROUVOST, *Op.cit.*, f.11 recto.

<sup>1142</sup> VI, 2, par.902, 6-8.

un homme qu'elles considèrent « *que ce soit l'un des dieux du ciel*<sup>1143</sup> ». C'est la première fois que Zéphir est désigné de cette façon puisqu'il avait été auparavant pris pour un dieu mais pour le dieu de la mer. Le fait que la jeune fille parle des dieux au pluriel et que Zéphir soit un ange déchu et non une incarnation du saint esprit montre donc bien que la référence à la légende de Saint Hubert a été transférée à un contexte profane. Cependant, les transformations de Zéphir en cerf blanc et en cerf aux cornes lumineuses, assorties de la référence à la chasse de Saint Hubert donne une connotation chrétienne à la métamorphose du personnage.

La métamorphose en cygne, utilisée à trois reprises au livre VI, est interprétée par Ch. Ferlampin-Acher comme une reprise de la légende du Chevalier au Cygne, mélangée à d'autres motifs littéraires<sup>1144</sup>. Nous souhaiterions cependant rappeler que la famille de Clèves s'était réapproprié le Chevalier au Cygne qui était à l'origine l'ancêtre de la maison de Boulogne-Bouillon, en faisant apparaître à Béatrix de Clèves au VIII<sup>e</sup> siècle un bel étranger arrivé sur une nef tirée par un cygne. Il l'épouse à condition qu'elle ne lui pose pas de questions sur ses origines ce qu'elle fait pourtant, entraînant le départ de l'époux surnaturel. Cette réappropriation est soulignée par Catherine Gaullier-Bougassas dans son étude sur le Chevalier au Cygne à la fin du Moyen Âge, signalant la diffusion simultanée de cette légende et de celle de Mélusine, avec une prédominance de l'histoire du Chevalier au Cygne au sein de la Cour de Bourgogne<sup>1145</sup>. La raison semble alors assez évidente : Adolphe I<sup>er</sup>, chef de la maison de Clèves et se mettant lui-même en scène comme Chevalier au Cygne lors du Banquet du Faisan, est alors marié à la sœur aînée du duc de Bourgogne Philippe le Bon. La référence à la maison de Clèves à travers des allusions à la légende du Chevalier au Cygne ne serait alors pas étonnante dans un roman qui circule au sein de la cour de Bourgogne et cela viendrait donc bien confirmer l'analyse de Ch. Ferlampin-Acher.

Les métamorphoses de Zéphir après le livre IV ont alors un rôle triple : la forme de vieillard à la cape noire et de cerf aux cornes lumineuses sont les résultats de la christianisation de Zéphir, synthétisant le processus général du roman. Il vient aussi sanctifier l'ange déchu en le faisant protecteur des rois chrétiens.

---

<sup>1143</sup> VI, 1, par.905, 34.

<sup>1144</sup> « L'auteur a combiné les nefs féériques automobiles et illuminées qui gagnent l'au-delà insulaire, a nef où gît un mort et les légendes très vivaces, concernant le Chevalier au Cygne. » FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et luitons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, *Op. cit.*, p.352.

<sup>1145</sup> GAULLIER-BOUGASSAS, Catherine, « Le Chevalier au Cygne à la fin du Moyen Âge : renouvellements, en vers et en prose, de l'épopée romanesque des origines de Godefroy de Bouillon », *La Fortune de l'épopée médiévale*, [éd. F. Suard], *Cahiers de Recherches médiévales*, 2005, p. 165-199.

Les formes d'ours et de cerf blanc ainsi que celle du pêcheur à la cape noire sur une barque sont autant de référence à la littérature arthurienne et préparent justement l'avènement du futur souverain de Bretagne.

Enfin, la métamorphose en cygne est une référence littéraire mais également extra-textuelle, limpide sans doute pour le lecteur de la Cour de Bourgogne du XV<sup>e</sup> siècle.

L'étendu du pouvoir de Zéphir, qu'il déploie à son maximum dans les derniers livres peut laisser songeur quant à son rôle au début du roman. En effet, l'apparition, juste avant le transport d'Estonné en Ecosse, de « *la teste d'un homme ancien* » qui conseille à Lyonnel de ne pas suivre son amour pour la jeune fille qu'il a vue au bain, ne serait-elle pas là encore Zéphir ? Pourtant, le lutin n'arrive en Ecosse que peu après, ce qui n'irait pas avec l'hypothèse d'une aire d'influence limitée à la personne d'Estonné. Cependant, plusieurs éléments permettraient d'identifier Zéphir dans cet épisode : le lutin apparaît quatre fois dans le roman sous la forme d'une tête surgissant soudainement<sup>1146</sup> et chaque fois c'est la tête d'un homme âgé qui apparaît. De plus, la scène avec Lyonnel rappelle celle qui aura lieu au livre IV pendant laquelle Passelion regarde deux jeunes filles se baigner. L'épisode verra alors intervenir Zéphir sous la forme d'une belle demoiselle pour détourner le jeune chevalier de son désir de s'approcher. Enfin, la scène du livre I où Alexandre voit Zéphir en rêve sous la forme du vieil homme à la cape noire lui révéler son arrivée en Grande Bretagne laisse penser rétrospectivement à une influence plus grande, dès le début du roman, que son statut de lutin du Chastel de Brane ne le laissait soupçonner.

A travers sa christianisation, c'est son rôle de protecteur des futures lignées qui s'affirme et il va tout particulièrement aider au livre IV deux personnages-clés : Passelion, ancêtre de Merlin et Ourseu, patron de la lignée arthurienne.

## 1.2. Ourseu et la lignée arthurienne

### 1.2.1. L'ours restaurateur

L'épisode de la naissance d'Ourseu, que nous avons déjà analysé, se construisait autour d'un savoir médical bien particulier, qui attribue à une image provoquant une émotion forte lors d'un rapport sexuel ou d'une grossesse le pouvoir d'influencer la forme de l'enfant. C'est bien

---

<sup>1146</sup> II, 1, par.339 ; III, 3, p.144 ; IV, 2, p.1122 ; V, 1, par.10.

ce qui arrive à la Reine Fée, tourmentée par l'injuste traitement qu'elle a fait subir à Estonné transformé en ours. Le problème central de cet épisode est qu'Estonné n'est pas complètement un ours mais n'est pas non plus complètement un humain à ce moment-là, ce qui explique l'apparence hybride du plus jeune fils du couple royal. Le caractère temporaire de la métamorphose d'Estonné semble également s'accorder avec la symbolique même de l'ours : animal lié à la vie et à la fécondité, il est aussi associé au printemps et au renouvellement. Le nombre d'enfants dont Ourseau est le père – il a douze fils – n'est alors pas étonnant et n'est pas sans grande signification non plus. Car, au-delà de montrer la fécondité hors-norme du père, le nombre 12 renvoie au douze mois de l'année et donc à une notion de cyclicité, renforcée par le fait que tous les descendants d'Ourseau portent son nom. Le jeune homme-ours arrive à Rome parce qu'il a excité la curiosité de douze chevaliers romains qui quittent la Bretagne avec lui pour lever une armée et détruire l'île. Le départ de l'ours et des douze hommes marque le début du déclin de la Bretagne, mais le retour des douze frères ours représentés par Ourseau<sup>2</sup> annonce un nouveau cycle placé sous le signe de la restauration.

Celui-ci débarque en mai sur l'île de Bretagne et son arrivée est bien marquée en ouverture du chapitre par le motif du renouveau :

ce fut en may que l'esté entre et que l'yver s'en part, que tous oyseaulx tendent a refourmer nouvelle generation samblable a leurs plumages, que le preu chevalier Ourseau se mist au chemin pardevers la Grant Bretagne, la ou il couvint rasssembler l'oyssel qui pour refourmer son samblable refait son nyt et rappareille, et pour gaieté naturelle aucunement il recongnoist sa femelle tant qu'en la fin voit son pareil voller, dont il a joie pleniere.<sup>1147</sup>

Ce passage met en évidence le rôle de restaurateur du jeune homme et montre que la nouvelle génération ressemblera à l'ancienne (« *samblable a leurs plumages* », « *son semblable*, « *son pareil* »). La destruction puis la reconstruction de la Grande Bretagne s'inscrivent donc dans un cycle (ce qui explique la résignation de Perceforest et de la Reine Fée lorsqu'ils comprennent que leurs royaumes vont être détruits) comme celui des saisons, que le texte souligne par la multiplication des verbes qui montrent la répétition (« *refourmer* », « *refourmer* », « *refait* », « *rappareille* », « *recongnoist* ») et, comme le retour de la belle saison est annoncé par l'ours, le retour de la prospérité est annoncé par Ourseau<sup>2</sup>.

---

<sup>1147</sup> Traduction : « ce fut en mai, quand l'été arrive et que l'hiver s'en va, que tous les oiseaux tendent à reformer une nouvelle génération semblable à leurs plumages, que le preux chevalier nommé Ourseau se mit en chemin à travers la Grande Bretagne, là où, comme l'oiseau qui pour reformer son semblable refait et réunit son nid et, par sa gaieté naturelle, il s'arrange pour retrouver sa femelle si bien qu'à la fin il voit son pareil voler, ce qui le comble de joie. » (IV, 1, p.651-652, 1-11).

Son arrivée en Bretagne montre une île totalement inhabitée et marque le début de l'errance pour le jeune homme à la recherche des survivants. Sa quête dure un peu moins d'un an puisqu'il ne trouve âme qui vive de « *tout l'iver ensievant*<sup>1148</sup> ». Ces premiers temps passés sur l'île éloignent le jeune Ourseau<sup>2</sup> de sa part humaine et le rapprochent davantage de l'ours, puisqu'il mange la viande crue (« *il fut contraint d'apprendre a mengier les chars crues (...) car il ne trouvoit point de feu pour les cuire*<sup>1149</sup> ») mais sans les apprêts qu'Estonné montrait à Claudius au livre I en frottant une cuisse de cerf vidée de ses humeurs avec des épices. Les deux premières rencontres importantes d'Ourseau<sup>2</sup> viennent encore accentuer sa nature ursine : alors qu'il boit à une fontaine il voit un homme ayant toutes les caractéristiques de l'homme sauvage, vêtu d'une peau de cerf<sup>1150</sup> qui n'est pas cousue puisqu'il en est « *envelopé*<sup>1151</sup> », allant pieds (« *tous deschaulz et a nuds piez*<sup>1152</sup> ») et tête (« *sans chapperon*<sup>1153</sup> ») nus et possédant une pilosité très développée (« *ses cheveulx qui lui couvroient tout le doz et la barbe qu'il avoit grande et esparce, blanche comme nesge, qui lui reposoit jusques sur la poitrine*<sup>1154</sup> »). Un peu plus loin l'homme lui révèle que l'absence de compagnie humaine l'a effectivement rapproché de la bestialité (« *je m'entroublioie comme une beste qui n'a aucun sens ne discretion*<sup>1155</sup> ») ce qui se signale par la perte de la parole, laquelle est associée à l'acquis (« *je cuidioie non sçavoir parler*<sup>1156</sup> »). A ce moment-là Ourseau<sup>2</sup> est très proche lui-même de l'homme sauvage (« *moy qui n'ay pas aincoires esté ou pays un an entier, j'estoie sur le point de devenir beste et perdre mon entendement*<sup>1157</sup> »), en témoigne sa réaction de joie démesurée à la vue d'un autre être humain (« *comme s'il n'eust veu homme de dix ans paravant*<sup>1158</sup> ») et par le lien instantané qui se crée entre les deux personnages (« *comme s'il l'eust recongneu*<sup>1159</sup> », « *salus familliers qu'ilz s'entrefirent*<sup>1160</sup> », « *prindrent l'un l'autre par les mains comme freres*<sup>1161</sup> »). Ce lien s'explique non seulement par l'état de sauvagerie qui affecte les deux hommes mais surtout par un lien intime : l'homme confie à Ourseau<sup>2</sup> que son père était son frère de lait (« *fusmes nourris*

---

<sup>1148</sup> IV, 1, p.654, 68-69.

<sup>1149</sup> IV, 1, p.654, 70-73.

<sup>1150</sup> IV, 1, p.654, 85.

<sup>1151</sup> *Idem.*

<sup>1152</sup> IV, 1, p.654, 87.

<sup>1153</sup> IV, 1, p.654, 87-88.

<sup>1154</sup> IV, 1, p.654, 88-91.

<sup>1155</sup> IV, 1, p.655, 128-129.

<sup>1156</sup> IV, 1, p.656, 130-131.

<sup>1157</sup> IV, 1, p.656, 138-140.

<sup>1158</sup> IV, 1, p.654, 96-97.

<sup>1159</sup> IV, 1, p.654, 97-98.

<sup>1160</sup> IV, 1, p.655, 111-112.

<sup>1161</sup> IV, 1, p.655, 112-113.

*ensemble*<sup>1162</sup> »). Dans la légende de *Valentin et Ourson*, des poils poussent sur le corps d'Ourson après qu'il a été nourri par une ourse. Dans le cas d'Ourseau, ses poils viennent de sa conception mais il semble que sa nature ursine soit renforcée par son allaitement dans la forêt, Norreture le liant à la sauvagerie et très visible dans le personnage de son frère de lait, ce qui explique la rapidité avec laquelle Ourseau<sup>2</sup> revient à l'état sauvage lorsqu'il est en-dehors de la civilisation et son lien immédiat avec le frère de lait de son père, lui-même très proche de l'animal.

Après avoir quitté l'homme sauvage, Ourseau<sup>2</sup> découvre le pilier de l'ours, monument dressé en hommage à Estonné qui, transformé en ours, a sauvé Priande et Lyriope enlevées par des hommes du lignage Darnant. A la recherche d'une personne qui lui expliquera la signification du pilier, Ourseau<sup>2</sup> est attaqué par un serpent géant qu'il tue, délivrant Lyriope, assiégée chez elle par la créature monstrueuse. L'ensemble de ces épisodes montre les premières étapes du cycle de l'ours, représenté par le jeune chevalier : pendant l'hiver passé en Grande Bretagne, Ourseau<sup>2</sup> erre solitaire et retourne à l'état sauvage. A la fin de l'hiver, il rencontre l'homme sauvage, personnage qui confirme à la fois la nature sauvage (par l'allaitement) et l'origine royale (« *il est filz de roy et de royne*<sup>1163</sup> ») du chevalier. La découverte du pilier est elle aussi ambiguë : elle rappelle une nouvelle fois la nature ursine d'Ourseau<sup>2</sup> mais le lie à la civilisation puisqu'il s'agit d'un monument sculpté de main humaine pour conserver et transmettre un acte jugé héroïque. Ce lien est cependant encore ténu puisqu'Ourseau<sup>2</sup> n'a pas accès au sens du pilier et n'en comprend pas l'inscription qui rappelle l'exploit. Si ces deux épisodes signalent au jeune chevalier qu'il s'approche de la civilisation, ils viennent aussi souligner sa nature ursine juste avant qu'il ne rencontre Lyriope et ne lui révèle qu'il a erré « *en ceste terre environ .IX. mois entiers*<sup>1164</sup> ». Arrivé en Grande Bretagne en mai, il fait donc la connaissance de Lyriope en février après neuf mois d'errance qui le ramènent à l'état sauvage, ce qui permet de faire le rapprochement avec le 2 février qui est la « date du réveil printanier de l'ours<sup>1165</sup> ». L'épisode de Lyriope vient donner au jeune homme davantage de détails sur ses origines, marquant ainsi un progrès dans la découverte de sa filiation mais surtout, le voyage d'Ourseau<sup>2</sup> marque, à partir de son départ de chez la noble dame, le retour progressif de la civilisation : après avoir quitté Lyriope et sa « *masure*<sup>1166</sup> », il continue certes à errer sur l'île

---

<sup>1162</sup> IV, 1, p.658, 223.

<sup>1163</sup> IV, 1, p.659, 229-230.

<sup>1164</sup> IV, 1, p.668, 523.

<sup>1165</sup> BERTHET, Jean-Charles, BORD, Christine, STALMANS, Nathalie, WALTER Philippe, *Le devin maudit : Merlin, Lailoken, Suibhne : textes et étude*, ELLUG, Grenoble, 1999, p.37.

<sup>1166</sup> IV, 1, p.668, 528.

mais « *encommença a trouver gens qui se tenoient par les forests*<sup>1167</sup> » avant d'arriver devant « *une ville qui point n'avoit esté destruite*<sup>1168</sup> ». Là, les habitants ne fuient pas et Ourseau<sup>2</sup> rencontre Pédracus, fils de Lyriope et le Tors, qui devient son écuyer. A partir de là d'autres chevaliers rejoignent l'île : Passelion et Bénuic sont ramenés par Zéphir après une enfance turbulente passée chez Morgane. Quand les trois cousins sont réunis, Passelion les adoube sous les yeux d'Ourseau qui ne fait qu'assister Passelion en armant Pédracus et Bénuic. Pourtant, c'est après avoir quitté ce groupe qu'Ourseau adoube Blanor, lequel gardera le nom de « *Prumier Chevalier pour ce qu'il fut le premier veu en la Grant Bretagne*<sup>1169</sup> », montrant ainsi encore une fois l'ours comme moteur du renouveau. Ourseau<sup>2</sup> atteint ensuite la ville de Hurtemer où il n'est pas fui par les habitants comme par ceux de la Grande Bretagne mais où il est au contraire l'objet de leur avide curiosité : « *chascun le acouroit voir a presse comme la beste sauvaige, car n'avoit en toute la cité deux hommes qui eussent veus chevaliers*<sup>1170</sup> ». Là encore l'auteur rappelle discrètement la nature bestiale d'Ourseau<sup>2</sup> en le comparant à une « *beste sauvaige* » qui attirerait les regards des habitants. De fait, c'est sa pilosité tout autant que ses habits de chevaliers qui marquent les esprits de ceux qui le regardent, au point que « *tous les ignorants cuidoient que tous chevaliers fussent pelus comme Ourseau l'estoit*<sup>1171</sup> ». Dans cette ville, Ourseau<sup>2</sup> adoube un nouveau jeune homme, Pallidés<sup>2</sup> et devient l'ami de sa sœur, Camille, ce qui renvoie à la métaphore de l'oiseau reconnaissant sa femelle utilisée par l'auteur à l'arrivée du héros en Bretagne. Il s'agit là du premier lien amoureux formé depuis la destruction de l'île, si l'on excepte les femmes séduites puis abandonnées par Passelion (Morganette, Gaudine et Caniffre). A partir de là, les chevaliers se multiplient ainsi que les fondations de cités (la première est fondée par Bénuic peu après qu'il s'est séparé de Passelion) et les mariages (le premier célébré est celui de Pallidés<sup>2</sup>, adoubé par Ouseau et de la fille du roi Péléon). En même temps que les chevaliers, leurs valeurs réapparaissent en étant réappries et réintégrées aux combats : lorsque Passelion est blessé au visage par Blanor au cours d'une joute où il a pourtant été vainqueur, il blâme Bénuic de vouloir aider le *Prumier Chevalier* dont la jambe est coincée sous son cheval abattu. Blanor lui reproche alors son manque de courtoisie ce dont Passelion se repent aussitôt. Plus tard Passelion abat à la joute Pallidés<sup>2</sup> et Ourseau<sup>2</sup>. Le

---

<sup>1167</sup> IV, 1, p.674, 720-721.

<sup>1168</sup> IV, 1, p.675, 731.

<sup>1169</sup> IV, 2, p.808, 170-172.

<sup>1170</sup> IV, 2, p.809, 196-199.

<sup>1171</sup> IV, 2, p.809, 200-203.

jeune Pallidès<sup>2</sup> demande à Ourseau<sup>2</sup> ce qu'ils sont tenus de faire après leur défaite, ce à quoi le jeune homme répond : « *nous le irons remercier de ce que tant a fait envers nous*<sup>1172</sup> ».

Ourseau<sup>2</sup> est donc avec Passelion à l'origine d'une dynamique civilisatrice :

Grant tamps fut deserte la Grant Bretagne par les Rommains, comme au long avés ouy parler. Mais a la venue de Passelion et d'Ourseau qui commencerent a faire nouveaulx chevaliers des filz des gentilz hommes qui mors estoient, dont la renommee commença a courir par le poeple exillié (...) les plus anciens d'iceulx firent tant devers les jennes qu'ilz yssirent en plusieurs lieux des forests, puis vindrent querre les terres et les maisures ou leurs peres et meres habiterent, et par l'adresse des anciens ilz commencerent a sarter les buissons et les ronsses qui creus y estoient grans et drus. Mesmes les jennes pucelles extraites de noble sang commencerent a edifier manoirs en lieux secrets et delitables<sup>1173</sup>

Les jeunes gens adoués par Passelion et Ourseau<sup>2</sup> vont en effet rassurer la population et l'on peut voir dans cet extrait que c'est bien une dynamique cyclique qui est relancée ici puisque ce sont les fils de chevaliers morts que Passelion et Ourseau<sup>2</sup> adouent et ce sont les vieillards qui enseignent aux jeunes gens la façon de « *sartes les buissons et les ronsses* », laissant ainsi la place aux routes (inexistantes lorsqu'Ourseau<sup>2</sup> parcourait seul l'île) et à la culture de la terre. Quant aux jeunes filles qui sont en bien plus grand nombre que les chevaliers, elles oeuvrent à la reconstruction des hôtels afin de les y attirer et d'assurer le renouvellement de la génération.

Si les acteurs qui participent à la reconstruction de l'île se multiplient, ce qui se voit dans la narration puisqu'Ourseau<sup>2</sup> était le protagoniste principal – voire unique – des chapitres qui suivent son arrivée quand le reste du livre IV s'attache à suivre les aventures d'autres chevaliers et jeunes filles, c'est bien lui qui est à l'origine de la restauration du pouvoir royal breton. C'est en effet Ourseau<sup>2</sup> qui adoube le premier un membre de la famille royale, Gallafur.

Une fois le jeune homme adoué, Ourseau<sup>2</sup> perd son rôle moteur : c'est Gallafur qui adoube les autres membres de la famille royale et c'est lui qui est au centre des autres épisodes importants comme celui de l'Épreuve des deux Dragons, pendant lequel Ourseau<sup>2</sup> ne joue plus qu'un rôle secondaire, celui du chevalier qui, comme tous les autres, échoue à l'épreuve pour

---

<sup>1172</sup> IV, 1, p.860, 141-143.

<sup>1173</sup> Traduction : « A cause des Romains, la Grande Bretagne fut déserte pendant longtemps, comme nous l'avons déjà dit, mais à l'arrivée de Passelion et d'Ourseau qui commencèrent à faire de nouveaux chevaliers des fils de nobles hommes qui étaient morts à présent, ce que la renommée commença à répandre parmi les peuples exilés, (...) les plus anciens d'entre eux poussèrent les jeunes à sortir de plusieurs endroits des forêts. Ensuite ceux-ci allèrent chercher les terres et les maisons où leurs pères et leurs mères habitèrent et là, grâce à l'habileté des anciens, ils commencèrent à couper les buissons et les ronces qui avaient poussé en abondance. Même les jeunes filles issues d'un sang noble commencèrent à bâtir des demeures dans des lieux secrets. » (IV, 2, p.907-908, 1-17).



laisser la place au chevalier élu Gallafur. La fin du printemps de la Grande Bretagne et du temps de l'ours est marquée par ce retour de l'héritier du trône et le départ d'Ourseau<sup>2</sup> pour Rome.

### 1.2.2. Le guerrier ours, fondateur d'une dynastie

Si la nature ursine d'Ourseau<sup>2</sup> le prédispose à la fécondité, c'est aussi et avant tout un guerrier, un chevalier et il est même le premier des chevaliers qui parcourt la terre désolée de Bretagne. L'ours est ainsi non seulement un animal lié à la fécondité mais aussi aux exploits guerriers, comme le souligne Ph.Walter :

Dès lors, l'*ours* ne symboliserait plus seulement le pouvoir magique de la reproduction, il incarnerait aussi l'instinct viril et la puissance propre au guerrier<sup>1174</sup>.

Le jeune homme-ours de *Perceforest* livre son premier combat connu du lecteur contre le serpent qui assiège la demeure de Lyriope. Ce combat du serpent contre l'ours rappelle le rêve d'Arthur dans les *Premiers Faits du roi Arthur*, dans lequel il voit un dragon dans le ciel se battre contre un ours volant et le dominer. L'ours symboliserait alors dans ce rêve le géant violeur que doit combattre le roi, symbolisé par le dragon à cause de son père Uterpendragon. La mort de l'ours signifierait alors la victoire du roi-civilisateur sur le monstre sauvage, destructeur et violeur de femmes. Or si l'ours a été violeur de femmes avec Estonné et homme sauvage avec Ourseau, avec Ourseau<sup>2</sup> les rôles s'inversent et c'est l'ours qui symbolise la souveraineté et le dragon qui est le monstre sauvage à abattre. En le tuant, Ourseau<sup>2</sup> libère Lyriope, la première dame qui possède le premier manoir, et à partir de ce moment, comme nous l'avons dit, la Grande Bretagne se repeuple et se couvre progressivement de nouvelles cités.

Durant ce combat la colère d'Ourseau<sup>2</sup> vient révéler sa nature de guerrier exceptionnel. La rage guerrière d'Ourseau<sup>2</sup>, comme celle du serpent, augmente sous les coups de l'adversaire. La colère du serpent atteint son point culminant lorsque sa queue est tranchée par Ourseau<sup>2</sup> (« *il encommença a siffler et a braire et a jetter par la gorge la plus merveilleuse puanteur du monde*<sup>1175</sup> »). Cette colère, qui touche à la folie, lui est alors fatale puisqu'Ourseau<sup>2</sup> profite de ce que son adversaire soit « *ung petit desvoyé*<sup>1176</sup> » pour lui trancher une jambe qui entraînera la chute de la créature. La colère d'Ourseau<sup>2</sup>, au contraire, lui fait redoubler de forces : il blesse

---

<sup>1174</sup> WALTER, Philippe, *Arthur, l'ours et le roi*, *Op. cit.*, p.115.

<sup>1175</sup> IV, 1, p.665, 433-434.

<sup>1176</sup> IV, 1, p.665, 436.

la bête tout de suite après un premier accès de colère (« *il en fut moult courroucé et dolant*<sup>1177</sup> »), lui arrache une dent et lui tranche ensuite la queue. Cette colère devient *furor* lorsqu'Ourseau<sup>2</sup> s'acharne sur la bête qui est à présent inoffensive (« *doresnavant aucunement ne le pourroit grever*<sup>1178</sup> ») afin de l'achever : « *mais pour ce qu'il estoit ayré sur elle, il ne se deporta pas atant, veu que la vie ne lui avoit rostee*<sup>1179</sup> ». Si cette *furor* lui fait oublier la douleur causée par les blessures que lui a infligées le monstre, elle l'expose au venin du serpent, dont il n'est sauvé que par l'intervention salutaire de Lyriope. La *furor*, qui permet la victoire sur le monstre enragé, est caractéristique du guerrier :

Le meurtre du monstre à la rage excessive (et il est possible d'établir une parfaite dichotomie entre *furor* « positive » du guerrier et rage maléfique du monstre) est donc un facteur supplémentaire d'ascension pour le héros qui l'accomplit<sup>1180</sup>.

C'est donc animé d'une « *furor* positive » qu'Ourseau tue le serpent et, plus tard, c'est la même *furor* qui décide le héros à tuer son cousin Jules César pour venger son oncle Nestor et le reste de sa famille. La Reine Fée sait d'ailleurs habilement animer cette violence guerrière au sein de son petit-fils, déjà « *courroucé*<sup>1181</sup> » en voyant l'état lamentable dans lequel César a laissé son grand-oncle Perceforest, au point de déjà vouloir le venger (« *s'en fust volentiers vengié s'il eust sceu a qui*<sup>1182</sup> »). Elle lui dit en effet qu'elle souhaite qu'il se rende sur la tombe de ses oncles afin que son désir de vengeance en soit plus affermi (« *adfin que vous soiez plus encouragié de l'achever*<sup>1183</sup> »). La vue des tombes de Nestor, Gadiffer<sup>2</sup> et des onze Chevaliers aux Vœux provoque effectivement la *furor* d'Ourseau<sup>2</sup>, assurant ainsi la réussite future de la vengeance de la Reine Fée (« *sy fut tellement airé sur Julius qu'il dist qu'il vengeroit cel outrage, au moins s'il le pouoit*<sup>1184</sup> »).

L'ours, s'il est le restaurateur positif, est aussi le symbole de la virilité et de la force guerrière en accomplissant lui-même des exploits guerriers et en permettant son renouvellement à travers l'adoubement de nouveaux chevaliers. Guerrier mais aussi symbole de souveraineté, l'ours prédestine Ourseau<sup>2</sup> à devenir le fondateur d'une nouvelle dynastie.

---

<sup>1177</sup> IV, 1, p.664, 404-405.

<sup>1178</sup> IV, 1, p.666, 443-444.

<sup>1179</sup> IV, 1, p.666, 444-446.

<sup>1180</sup> ISSARTEL, Guillaume, *Op. Cit.*

<sup>1181</sup> IV, 1, p.1006, 796.

<sup>1182</sup> IV, 1, p.1005-1006, 794-795.

<sup>1183</sup> IV, 1, p.1007, 846-847.

<sup>1184</sup> IV, 1, p.1010, 56-58.

Ourseau<sup>2</sup> est donc l'ours fécond qui permet le début de la nouvelle génération, puisque son action civilisatrice marque également le retour des jeunes filles qui déploient des trésors d'ingéniosité pour attirer à elles des chevaliers. En cela il assure également le maintien des nobles lignées puisque ce sont uniquement des chevaliers qui sont l'objet du désir des nombreuses jeunes filles nobles des forêts mais aussi parce qu'étant le seul à pouvoir adouber les membres de la famille royale, il la protège de la mésalliance, comme le montre l'épisode où le *Damoisel Faé* rencontre une très belle jeune fille. Celle-ci, charmée par le jeune écuyer, demande à son frère, récemment fait chevalier par Pédracus, de l'adouber, en échange de quoi le jeune homme l'épousera. L'accord est rompu quand le frère se révèle incapable d'adouber le *Damoisel Faé*, protégé par l'enchantement de la Reine Fée, et refuse donc de l'épouser (« *Pucelle, les fautes de ce chevalier aneantissent les couvens qui sont entre moy et vous*<sup>1185</sup> »). Gardien de la famille, il en devient également l'emblème à travers le rituel de la colée car, puisque c'est Ourseau<sup>2</sup> qui est le premier à pouvoir adouber le *Damoisel Mervilleux*, il semble possible de faire le lien entre le chevalier ursin et celui qui sera le descendant du *Damoisel Mervilleux*, Arthur (dont le nom signifie « ours »). Par ce geste de la colée qui ne peut être donnée que par lui, Ourseau<sup>2</sup> devient le fondateur de la lignée d'Arthur et le nom de l'animal se transmet d'Ourseau à Arthur, comme il s'est transmis d'Ourseau à ses fils. L'auteur du *Perceforest* laisse également une explication sur l'origine de l'association entre Arthur et le dragon, l'emblème de son père. Au moment de la seconde réunion des chevaliers a lieu l'épreuve des deux dragons. Un dragon rouge et un dragon blanc sont amenés par un chevalier inconnu et enchaînés au Perron Merveilleux. Le chevalier élu devra rompre les chaînes des deux dragons. Tous y échouent (Gallafur ne participe pas à cette épreuve parce qu'on lui a volé son épée) jusqu'à ce qu'une jeune fille leur présente une épée qui est la seule capable de couper la chaîne. Seul Gallafur parvient à prendre l'épée (qui est celle de Perceforest) et à accomplir l'épreuve des deux dragons. L'épée reste alors fichée dans le perron en attendant qu'Arthur la retire et la jeune fille s'en va dans la forêt, poursuivie par Gallafur, en tenant les dragons par les chaînes. L'épreuve rappelle le combat des deux dragons lors de l'épisode de la Tour de Vortigern, le dragon rouge représentant le roi usurpateur et le blanc les fils du roi légitime donc Uter, père d'Arthur. Ici cependant, le rôle de ces dragons est simplement de faire allusion à cet épisode (allusion qui continuera au livre V puisque les dragons seront enterrés à l'endroit où s'érigera plus tard la Tour) et d'être l'emblème de celle qui est en fait la petite-fille de Perceforest et qui épousera Gallafur. Le livre IV montre donc à la fois le nom de l'ours transmis

---

<sup>1185</sup> IV, 1, p.910, 86-88.

par la colée d'Ourseau à Gallafur et l'emblème du dragon avec Alexandre Fin-de-Liesse (qui est d'ailleurs renommée la pucelle aux deux Dragons). Les deux épisodes annoncent également l'alliance future des deux familles royales bretonnes : la maison d'Ecosse est symbolisée ici par l'ours qu'incarnait déjà le comte écossais Estonné au début du roman et celle d'Angleterre par le dragon tenu par Alexandre Fin-de-Liesse. Ce dragon ne serait-il pas alors également une allusion à l'ascendance d'Alexandre le Grand, lui-même grand-père de la jeune fille et issu, dans certaines versions, de l'union de sa mère et d'un enchanteur qui a pris l'apparence d'un dragon<sup>1186</sup> ? Cette hypothèse n'est pas sans fondement puisque le père d'Alexandre et son statut d'enchanteur sont effectivement évoqués dans le *Roman de Perceforest*<sup>1187</sup>.

L'ours et le dragon viendraient donc ici rappeler deux sources de *Perceforest* que le roman s'attache à concilier : le cycle arthurien et la geste alexandrine.

### 1.2.3. L'ours solaire et la louve nocturne

L'étude de G. Issartel sur la figure animale du guerrier est éclairante pour comprendre le personnage d'Ourseau<sup>2</sup>. En effet il dit de la figure de l'ours-roi qui associe à la fois la figure du guerrier et de l'ours :

qu'elle appartient originellement à un autre contexte, (...) celui de la "conquête de l'année". Selon les croyances qui s'y attachent, le héros promis à la souveraineté, est celui qui est capable de ramener la Belle saison de l'année, la fertilité et l'abondance qui ont été provisoirement refoulées dans l'Autre-monde par les ténèbres hivernales<sup>1188</sup>.

Ourseau<sup>2</sup> est un héros qui est la parfaite synthèse de la figure du roi puisqu'il est le petit-fils de Gadiffer d'Ecosse et de celle du guerrier puisqu'il est le seul descendant de la famille royale à avoir été adoubé. Il serait donc bien ce héros régénérateur, cet ours-roi dont la présence doit ramener fertilité et abondance dans un pays qui a été complètement détruit. Selon Ph. Jouet (toujours cité par G. Issartel), ce héros répond à des critères précis :

Quatre éléments caractérisent l'épreuve du « passage » : la traversée (à la nage, à gué, en bateau) d'une étendue d'eau (ruisseau, fleuve, mer) durant

---

<sup>1186</sup> A ce sujet, voir l'analyse des miniatures dans l'édition du *Roman d'Alexandre en Prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher en collaboration avec Y. Otaka], Osaka, Centre de Recherche interculturelle de l'Université d'Osaka, 2003.

<sup>1187</sup> V, 1, par.601, 11-13.

<sup>1188</sup> ISSARTEL, Guillaume, « Arthur, Beowulf, Grettir. Figures animales de guerriers et de rois dans la littérature médiévale », Travail d'Etudes et de Recherches, Grenoble III, 1997, p.70.

la nuit (ou une période sombre homologue) en hiver (réduit parfois à la période solsticiale).

Le héros atteint « l'Autre rive » (...) qui était initialement la partie diurne du cycle annuel où se tiennent les Aurores de l'Année et la « Belle saison ». (...) On peut donc attribuer aux cultures celtiques une doctrine d'héroïsation, issue d'une conception préhistorique selon laquelle la survie effective dépendait de la capacité à passer l'hiver, et selon laquelle le héros gagnait par son aptitude à dominer la ténèbre hostile un lieu, généralement insulaire (ou souterrain, la terre noire tenant lieu de « la ténèbre ») où il recevait les marques de sa promotion : illumination solaire, (...) trésor, (...), gloire et renommée. Le vieux schéma celtique de « l'incursion dans le Sid », le monde des tertres enchantés prend tout son sens dans cette perspective<sup>1189</sup>.

Ourseau<sup>2</sup> correspond en plusieurs points à cette description faite du « héros de l'année ». Pour se rendre en Grande Bretagne il traverse une étendue d'eau, la mer, et cette traversée symbolise le passage vers l'Autre rive. L'Autre rive, la Grande Bretagne, initialement prospère et théâtre de prouesses et de nombreuses merveilles représentait cette « partie diurne du cycle annuel où se tiennent les Aurores de l'Année et la Belle saison ». C'est pour cela que le jeune héros ursin arrive en terre bretonne au début du printemps et de la restauration. S'il arrive effectivement en mai en Grande Bretagne, période de la « Belle Saison », l'île complètement détruite et déserte est encore dans « la ténèbre » et ce n'est qu'après avoir passé un an à errer qu'Ourseau<sup>2</sup>, après avoir connu la faim et la solitude, réussit à ne pas sombrer complètement dans la bestialité et « à passer l'hiver », enclenchant un cycle de renouveau.

Les « marques de sa promotion » qui apparaissent ensuite, se retrouvent sans doute dans le fait qu'il est le seul à pouvoir adouber les membres de la famille royale. Cependant, la différence essentielle entre le héros décrit dans le texte précédent et le nôtre est qu'il possède l'«illumination solaire » avant d'arriver en terre bretonne. Elle fait partie de sa nature puisqu'elle lui a été transmise par son père : Ourseau<sup>2</sup> souligne en effet toujours sa ressemblance avec son père dont il garde non seulement le nom mais aussi les particularités physiques. Or il faut rappeler qu'il est dit du jeune homme trouvé dans la forêt par les soldats romains que « *tant estoit le poil qu'il avoit sus lui jausne et de couleur reluisant ainsy comme se c'eust esté fin or brunty* ». Cet ours au poil d'or représente donc physiquement la fin des ténèbres et le début de la Belle Saison et il est en cela un héros solaire. Le fait qu'il soit emporté loin de la Grande

---

<sup>1189</sup> JOUET, Philippe, « Eléments de réflexion sur les "Fins dernières" dans le domaine celtique », *Revue Ollodagos*, t.IX, 1996, p.221-292.

Bretagne annonce le début des ténèbres et de l'hiver et condamne définitivement l'île à être détruite.

En tant que héros solaire, Ourseu se retrouve totalement opposé à Cerse, la Romaine qui sera responsable de la destruction du royaume dont elle est pourtant reine. Le personnage est en effet associé au livre IV à une autre figure animale, la louve, dans des présages qui annoncent la fin de la Grande Bretagne et que la Reine Fée avait interprétés en compagnie de Dardanon.

Cette opposition entre le rôle d'Ourseu et celui de Cerse semble se justifier par le choix de ces figures, comme le montre l'étude sur la symbolique animale de Sophie Bobbé qui affirme, après avoir analysé les figures du loup et de l'ours :

Force est de constater que la grande majorité des motifs retenus dans les analyses atomistes, une fois replacée dans leur cadre narratif, laisse entendre que ces deux personnages [l'ours et le loup] se trouvent, la plupart du temps, reliés au sein d'une relation d'opposition diamétrale.<sup>1190</sup>

C'est bien une « opposition diamétrale » qui relie l'ours Ourseu et la louve Cerse : Ourseu a quitté la Grande Bretagne et a été accueilli à Rome par Gaius, un sénateur dont il épouse la fille. Gaius est représentant de la plus haute fonction politique sous la République mais il est également le chef d'une famille prestigieuse puisqu'Ourseu<sup>2</sup> se déclarera cousin par sa mère de Jules César. Ourseu va aussi participer glorieusement aux conquêtes romaines en devenant l'écuyer et protecteur de Gaius pendant la campagne de l'Inde tout comme son fils Ourseu<sup>2</sup> s'illustrera aux côtés de Jules César pour la conquête de la cité de Nerve. Ourseu et ses fils sont donc, même dans la société romaine, des ours-guerriers à la position sociale élevée. Quant à Cerse, elle suit la trajectoire opposée : elle fuit Rome pour rejoindre son amant Lucus<sup>2</sup> dont elle devient l'écuyer et se marie finalement avec Betidés. Incapable de convaincre son père d'agréer à son alliance avec Cerse, Betidés insiste sur sa position sociale élevée à Rome lorsqu'il essaie de convaincre le Dauphin du bien-fondé de son projet de mariage (« *elle est des plus nobles de Romme*<sup>1191</sup> »).

Comme Ourseu, Cerse apparaît liée à a fonction guerrière : la première fois que Betidés la rencontre, elle est armée, monte à cheval et répond au nom de Malaquin, un très jeune chevalier sous la protection du prince romain Lucus<sup>2</sup>, qui est en fait son amant. Attirée par la réputation de Betidés, qui sert brièvement Lucus<sup>2</sup> sous le nom de Nabel, elle lui propose une joute qu'elle

---

<sup>1190</sup> BOBBE, Sophie, *L'Ours et le Loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, Inra/Maison des sciences de l'Homme, 2002, p.61.

<sup>1191</sup> IV, 1, p.98, 109.

perd. Dans sa chute, elle est suffisamment dénudée pour que Nabel puisse « *jugier s'il estoit homme ou femme*<sup>1192</sup> ». A la recherche de l'exploit guerrier, la jeune Cerse déguisée pourrait apparaître comme un personnage féminin guerrier positif, d'autant plus qu'une autre jeune fille, Neronés, est célébrée pour sa force morale quand, sous le nom de *Cuer d'Acier*, elle suit le chevalier qu'elle aime, Nestor, habillée en écuyer. Cependant, avant d'être *Cuer d'Acier*, Neronés apparaît au lecteur sous les traits d'une jeune fille et celle-ci ne prétend jamais à la fonction chevaleresque, ne participant jamais elle-même à une activité guerrière. Son travestissement est donc moins signifiant que celui de Cerse, lequel annonce la fausseté du personnage, sa versatilité (elle s'enfuit de chez son père pour suivre *Luces*<sup>2</sup> mais l'oublie rapidement dans les bras de Nabel), sa facilité à accorder ses faveurs (« *elle lui ottrya tout ce que Nabel lui requist*<sup>1193</sup> ») et à mentir (elle fait croire à Nabel que *Luces*<sup>2</sup> l'a aimée comme une sœur) viennent rapidement confirmer. Contrairement à *Ourseau*, qui apparaît dans une nudité bestiale dépourvue de tout artifice, la première apparition de Cerse la montre dissimulée et travestie. Cette dissimulation, que l'auteur attribue à sa nature perverse, ne la quittera pas même après qu'elle aura délaissé son déguisement : elle dissimulera facilement à la Reine *Ydorus* ce que l'auteur appelle ses « *meurs femenins*<sup>1194</sup> », grâce à sa nature romaine qui la rend habile à tromper (« *ilz sont en leur nature couvers et malicieux*<sup>1195</sup> »).

Personnages de l'entre-deux, Cerse, mi-homme mi-femme, et *Ourseau*, mi-homme mi-ours, sont appelés à jouer un rôle particulier. A la fois mauvaise femme et mauvais chevalier, le personnage de Cerse devient le pendant négatif de celui d'*Ourseau*, bel homme et bel ours.

La fécondité inhérente à *Ourseau* devient stérilité chez Cerse, laquelle n'aura qu'un seul enfant adultère, son mariage avec *Betidés* restant stérile après une première fausse couche. De plus, elle échoue à incarner la fonction royale (qu'*Ourseau*<sup>2</sup> représente symboliquement à travers la colée magique) puisqu'elle est méprisée par la cour de Bretagne lorsqu'elle en devient reine. Enfin, son incarnation d'un guerrier est aussi un échec puisqu'elle ne participe pas aux combats et qu'elle perd sa joute contre *Betidés-Nabel*, contrairement à *Ourseau* qui s'illustre en tant qu'écuyer de *Gaius*. Si elle est elle aussi animée d'une *furor*, celle-ci est bien différente de celle d'*Ourseau*<sup>2</sup>. En effet, par la colère contrôlée qui l'anime, *Ourseau*<sup>2</sup> s'oppose cette fois encore à Cerse, gouvernée par une rage destructrice et incontrôlée : lorsqu'elle voit que son mari et l'armée bretonne arrivent au Franc Palais parce qu'ils ont découvert sa trahison, elle est

---

<sup>1192</sup> IV, 1, p.289, 589.

<sup>1193</sup> IV, 1, p.290, 629-630.

<sup>1194</sup> IV, 1, p.330, 102.

<sup>1195</sup> IV, 1, p.330, 107.

prise d'une fureur telle qu'elle assassine un serviteur à coups de hache et tente de se suicider en se jetant par la fenêtre. Retenue par un vieil homme, elle est foudroyée alors qu'une partie de son corps dépasse de la fenêtre et étrangle son fils pendant que son corps est en train de brûler.

Les deux personnages sont ainsi les moteurs de deux dynamiques diamétralement opposées et disparaissent lorsque le nouveau cycle dont ils sont à l'origine commence : Cerse meurt foudroyée alors qu'il n'est plus possible pour les Bretons d'arrêter l'invasion romaine et Ourseau<sup>2</sup> quitte la Grande Bretagne une fois les coutumes de l'île réinstaurées. Ainsi le cycle de prospérité du royaume peut reprendre sur un nouveau rythme : le temps de Perceforest était rythmé par les douze tournois du Chastel aux Pucelles et la fin de ce cycle de prospérité correspondait à la fin de ces tournois. Le nouveau cycle lancé par Ourseau<sup>2</sup> suit alors le rythme des douze tournois des Pastoureaux, ce qui explique pourquoi le chevalier ours quitte l'île à la fin du premier des douze tournois.

### 1.3. Gallopin et le chant mémoriel

Zéphir et Ourseau<sup>2</sup> se révèlent donc des protecteurs de la lignée royale mais ils participent également à la restauration de la société aristocratique. Celle-ci a perdu ses codes et ses rituels en même temps que son roi et les chevaliers ont disparu de l'île en même temps que la mémoire de leurs exploits. La restauration passe donc par une transmission de cette mémoire des temps anciens à la nouvelle génération. C'est pourquoi l'arrivée d'Ourseau<sup>2</sup> sur l'île, annonciateur de la restauration de la dynastie royale, s'accompagne de la réapparition des ménestrels, lesquels étaient chargés au temps de Perceforest, de conserver les faits et les prouesses des membres de sa cour. Il n'est pas étonnant alors que ce soit le jeune chevalier-ours qui soit le premier à rencontrer Gallopin, fils du roi des ménestrels du temps de Perceforest. La rencontre s'achève sur le rattachement de Gallopin au service d'Ourseau<sup>2</sup> (« *Atant se leva Galopin et se mist au chemin avecq Ourseau son maistre*<sup>1196</sup> »), le jeune musicien commençant alors à raconter à Ourseau<sup>2</sup> les exploits des chevaliers qui l'ont précédé et les principaux événements du règne de Perceforest.

C'est pourquoi il importe d'étudier la fonction du ménestrel, afin d'établir de quelle façon il assure le maintien de la noblesse, garanti par la conservation de sa mémoire.

---

<sup>1196</sup> IV, 2, p.918, 111.



### 1.3.1. Hérauts, ménestrels et clercs, des fonctions bien définies ?

Le terme de *menestrel* apparaît généralement dans le *Roman de Perceforest* pour désigner un homme chargé des divertissements et de la musique. Le ménestrel est en effet lié aux célébrations, que celles-ci soient collectives comme lors de la présentation des enfants de Perceforest au temple de Vénus<sup>1197</sup> ou privées, comme c'est le cas dans l'épisode où la Reine Fée envoie un ménestrel devant son mari pour lui faire oublier les dernières nouvelles sur la situation du Tors<sup>1198</sup>. Les célébrations officielles montrent les ménestrels jouer de la trompette, du cor et des tambours mais le roman représente davantage ce musicien accompagné de sa harpe sur lequel il compose des lais. La fonction de divertissement que ces personnages assurent lors des fêtes est précédée par celle de la publication de ces célébrations qu'ont en charge les hérauts. Le héraut est celui qui, tout au long du roman, va annoncer les tournois<sup>1199</sup> mais il est également montré comme celui qui connaît les blasons. Au livre I, un héraut est chargé par la reine d'Ecosse de découvrir l'identité des douze chevaliers blancs qui se sont illustrés lors du *turpinoi* précédant le tournoi qui devait se tenir entre Sydrac et Tantalou. Celui-ci rencontre un autre héraut qui a vu les chevaliers quitter les lieux et le renseigne (« *puis me devisa la congnoissance de leurs escus, car bien les veyt quant ilz furent descouvertz*<sup>1200</sup> »), ce qui permet au héraut de décrire les blasons de ceux qui sont en fait les Douze Chevaliers aux Vœux à la reine<sup>1201</sup>. Le héraut est donc celui qui va renseigner les invités, comme celui qui déclare à l'ermite Pergamon, désireux de connaître la fréquentation du tournoi : « *entre nous heraulx sçavons par compte qu'il y a .XIIIC. chevaliers*<sup>1202</sup> ». Il est également celui qui va encourager le chevalier pendant le tournoi et juger sa valeur puisque ce sont les cris des hérauts qui désignent le plus valeureux des concurrents<sup>1203</sup>.

Cependant, le texte opère dès le livre I une confusion entre ces deux fonctions. Le roi Alexandre charge d'abord le roi des ménestrels de crier « *l'esbanoy qui fut puis nommé tournoy*<sup>1204</sup> » mais c'est ensuite au roi des hérauts que le souverain s'adresse pour inviter les participants à un souper<sup>1205</sup>. Au livre I toujours, le roi Gadiffer envoie indifféremment hérauts

---

<sup>1197</sup> I, 1, par.681.

<sup>1198</sup> II, 2, par.91.

<sup>1199</sup> I, 1, par.664.

<sup>1200</sup> I, 2, par.936, 26-27.

<sup>1201</sup> I, 2, par.937.

<sup>1202</sup> I, 1, par.827, 13-15.

<sup>1203</sup> « *Lors commencerent a crier ces heraulx par ces rens et ces hours : 'L'onneur et le pris au chevalier qui porte le griffon'* » (I, 1, par.712, 3-6)

<sup>1204</sup> I, 1, par.154, 1-2.

<sup>1205</sup> I, 1, par.173, 1-5.

et ménestrels répandre la nouvelle du tournoi qu'il organise pour son couronnement<sup>1206</sup> et c'est un « *messaige menestrel*<sup>1207</sup> » qui avertit la reine d'Angleterre que le Badrain se trouve en Ecosse. Au tournoi du Neuf Chastel, les hérauts font un si grand bruit pour célébrer les prouesses du Chevalier au Griffon que celui-ci leur demande de célébrer également les exploits des autres participants. Ce sont alors des ménestrels qui lui répondent avant de retourner vers les joutes<sup>1208</sup>. Cette confusion des fonctions se retrouve également dans la confusion des attributs du héraut et du ménestrel. En effet, la harpe du ménestrel est parfois confiée au héraut sans raison particulière. A la fin de chaque tournoi du Chastel aux Pucelles par exemple, l'épisode des vœux prononcés par les douze Chevaliers aux Vœux est rappelé grâce à l'interprétation du Lai de Pergamon après que le vainqueur (qui est toujours l'un des douze Chevaliers aux Vœux) a révélé son identité. Ce lai énumérant les douze vœux est chanté au premier tournoi par un héraut<sup>1209</sup> alors qu'au deuxième tournoi, c'est un « *joueur de harpe*<sup>1210</sup> » qui chante le lai aux invités. Après le douzième et dernier tournoi, le roi des ménestrels chante le Lai de Pergamon « *comme il avoit acoustumé de faire a chascune feste*<sup>1211</sup> » ce qui montre bien ici le peu d'incidence de la confusion des fonctions sur la narration. Quant à la busine, trompette associée au héraut, elle apparaît au livre IV dans les mains d'un homme qui avait été « *heraut et menestrel*<sup>1212</sup> » du temps de Perceforest et qui encourage les chevaliers pendant le premier tournoi organisé depuis la destruction de l'île.

Malgré ces confusions, le ménestrel et le héraut semble se distinguer nettement d'un autre attaché au service du roi : le clerc. Ainsi lorsque Gadiffer veut faire annoncer le tournoi entre Sydrac et Tantalou qui célébrera son couronnement, il envoie, comme nous l'avons dit, des émissaires, hérauts et ménestrels pour crier la nouvelle, alors que son frère Perceforest répand la nouvelle de ce tournoi dans son royaume en envoyant des lettres (« *adont commença le roy Percheforest a escrire lectres et a envoyer par son royaume a tous chevaliers*<sup>1213</sup> »). C'est encore le roi Perceforest qui, après le tournoi du Neuf Chastel, prend le clerc Cresus à son service afin d'écrire toute l'histoire de la Grande Bretagne et en particulier de relater tous les exploits de ses chevaliers. Si le roi d'Angleterre a, tout comme son frère, de nombreux hérauts et ménestrels à son service, il est étonnant de ne retrouver aucun clerc au service du roi

<sup>1206</sup> « *Furent mandez tous heraulx et menestrelz pour noncier le tournoi* » (I, 1, par.663, 26-27).

<sup>1207</sup> I, 1, par.669, 5.

<sup>1208</sup> I, 1, par.708.

<sup>1209</sup> III, 1, p.71.

<sup>1210</sup> III, 1, p.181, 311-312.

<sup>1211</sup> III, 3, p.208, 391-392.

<sup>1212</sup> IV, 2, p.966, 404.

<sup>1213</sup> I, 1, par.668, 4-6.

d'Ecosse. Peut-être les épisodes merveilleux, qui apparaissent régulièrement au royaume d'Ecosse après la blessure du roi Gadiffer et la prise de pouvoir de sa femme la Reine Fée, rangent-ils l'histoire écossaise dans le domaine du légendaire remémoré uniquement par les lais des jeunes filles gardées par Lidoire (le Lai de l'Ours, le Lai de Confort, le Lai Secret) ou les vers inscrits sur les monuments dressés par la Reine Fée ? En tout cas la distinction entre la transmission écrite et orale semble établie dès le livre I à travers la fonction des hérauts/ménestrels et celle des clercs, avant qu'elles ne soient là encore confondues au livre VI comme nous le verrons un peu plus loin.

S'il n'est pas évident tout au long du roman de distinguer exactement les hérauts des ménestrels, la représentation de ces deux fonctions laisse entrevoir certains éléments assez précis. En effet, la première évocation d'un ménestrel est celle où le roi Alexandre convoque le « *roy des menestreulx*<sup>1214</sup> » établissant immédiatement une hiérarchie dans cette fonction, hiérarchie que les missions accomplies pour le roi viennent encore appuyer. Lorsque Gadiffer organise la diffusion de la nouvelle de son tournoi dans le premier livre, il ordonne, comme nous l'avons dit, aux hérauts et aux ménestrels d'annoncer l'événement. Mais il va également convoquer trois ménestrels auxquelles il va confier « *a chacun bon cheval et cote a armer semee des armes d'Escoce*<sup>1215</sup> ». La distinction de ces trois ménestrels par une « *cote a armer* », qui montre de façon ostensible leur appartenance au roi d'Ecosse, ne se fait pas arbitrairement. Ce ne sont pas n'importe quels ménestrels que le roi Gadiffer va convoquer mais bien trois ménestrels « *de nom*<sup>1216</sup> ». Il se dessine alors deux hiérarchies : celle qui discrimine les ménestrels et les hérauts d'après les fonctions exercées (roi, messagers officiels) et celle qui s'établit en fonction de leur popularité ou de leur talent, ce qui garantit une large diffusion du message royal. La fonction est également associée à la rémunération, et le salaire des hérauts et ménestrels est évoqué à plusieurs reprises par le texte. Ceux-ci se réjouissent de l'organisation du tournoi entre Sydrac et Tantalou par exemple, car ils y voient une opportunité financière (« *ilz en furent moult liez, car ilz en sentoient leur gaignage*<sup>1217</sup> »). De la même façon, le retour du roi Perceforest sain et en bonne santé après être resté dix-huit ans en dépression, apparaît aux ménestrels et aux hérauts comme le retour de « *leur gaignage*<sup>1218</sup> ». Il n'y a cependant que peu de cas où l'on peut voir une rémunération effective de ces personnages : le Chevalier au

---

<sup>1214</sup> I, 1, par.154, 1.

<sup>1215</sup> I, 1, par.621, 11-12.

<sup>1216</sup> I, 1, par.621, 5.

<sup>1217</sup> I, 1, par.619, 15-16.

<sup>1218</sup> II, 1, par.477, 19.

Griffon offre aux ménestrels au livre I le premier cheval qu'il gagne<sup>1219</sup> ce qui explique peut-être pourquoi les hérauts mettent un tel zèle ensuite à chanter ses exploits, au point que le modeste chevalier doive leur demander de célébrer aussi les actions de ses concurrents.

A côté de ces ménestrels et hérauts officiels apparaissent quelques musiciens itinérants, comme ce ménestrel qui assiste au meurtre d'Estonné et que le Tors, de douleur, en le découvrant penché sur le corps de son cousin, traite de « *ribaud*<sup>1220</sup> ». Le terme, au-delà de l'insulte, renvoie au vagabond et laisse supposer que l'homme n'est pas un ménestrel rattaché à une cour. Ce cas reste cependant assez rare et la représentation du ménestrel ou du héraut dans le roman en fait davantage des hommes rattachés au service d'un seigneur, d'un prince ou d'un roi. Ils sont ainsi parfaitement intégrés à la hiérarchie de la cour et lors des fêtes qui suivent les tournois, les ménestrels et hérauts forment un groupe attablé qui est nettement distinct de la table des dames et de celle des chevaliers. Ainsi lors de la fête qui suit le tournoi du Neuf Chastel, le Chevalier au Griffon, qui a été élu comme le meilleur chevalier, est absent : il s'est enfui pour remplir la promesse faite à une jeune fille, suivi par la mule blanche qui devait revenir au vainqueur. Le roi Perceforest souhaite tout de même donner une récompense – un épervier – au meilleur chevalier parmi tous ceux présents à la fête. Il demande d'abord leur avis aux dames avant de se tourner vers « *la table des heraulx*<sup>1221</sup> ». A la fin du tournoi de la fête de la Revenue au livre II, Perceforest s'« *accorde aux menestrelz*<sup>1222</sup> » qui désignent Lyonnell comme le meilleur chevalier du tournoi, appuyés par les autres chevaliers et les dames mais ils rencontrent l'opposition du groupe des demoiselles qui maintiennent que le baiser de la plus jolie jeune fille de la cour doit être donné à Gadiffer<sup>2</sup>, le Chevalier Vermeil, qui a su résister et répliquer malgré sa jeunesse aux coups que lui donnait le chevalier Lyonnell.

Ainsi, les hérauts et les ménestrels semblent former un corps professionnel dont la fonction et la hiérarchie sont précisées par l'auteur du roman. Malgré la confusion ponctuelle entre le nom de héraut et celui de ménestrel, la plupart des représentations du héraut le montrent en charge des tournois et celles du ménestrel le décrivent en train de divertir les convives en chantant et en jouant de la harpe, respectant par-là la distinction que nous faisons au début entre les deux fonctions. C'est en fait dans les livres I et V que les deux corps de métier sont les plus confondus, ce qu'il est possible peut-être d'expliquer par la mise en place du royaume de Perceforest dans le livre I et sa restauration au livre V. Au livre V tout particulièrement, le

---

<sup>1219</sup> I, 1, par.707.

<sup>1220</sup> IV, 1, p.172, 304.

<sup>1221</sup> I, 1, par.723, 20.

<sup>1222</sup> II, 2, par.598, 19.

mélange des fonctions peut s'expliquer par la pénurie de hérauts et de ménestrels, les deux fonctions étant alors remplies par Ponchonnet, alternativement roi des ménestrels et roi des hérauts. Cette concomitance entre confusion des fonctions et construction de la société bretonne laisse entrevoir un lien entre le corps des ménestrels et la noblesse, voire le pouvoir royal.

### 1.3.2. Pouvoir royal et *ménéstraudie*

C'est quand Alexandre le Grand institue les tournois<sup>1223</sup> après le couronnement de Perceforest que la première mention d'un ménestrel apparaît. Comme nous l'avons dit, ce n'est pas un ménestrel mais « *le roy des menestreulx*<sup>1224</sup> » que le roi fait demander pour annoncer le premier des tournois de l'île. Dans l'article qu'elle a consacré à l'étude de la figure du roi des ménestrels et son lien avec le pouvoir royal, Martine Clouzot montre que le roi des ménestrels, comme le roi des hérauts, n'est pas élu annuellement, il est nommé par le roi<sup>1225</sup>. L'apparition d'un roi des ménestrels devant Alexandre juste après la nomination et le couronnement par le même souverain du roi d'Angleterre Betis laisse deviner un lien entre le pouvoir royal et le ménestrel. Au sommet de l'organisation hiérarchique de ce corps de métier se trouve ce roi des ménestrels ou des hérauts, suivis des officiers rattachés à la personne royale et, tout en bas de la hiérarchie, on retrouve les ménestrels itinérants. L'épisode dans lequel Gadiffer confie à trois ménestrels des « *cote a armer* » apparaît donc comme extrêmement important. En effet, dans son article « Revêtir le prince. Le héraut en tabard, une image idéale du prince<sup>1226</sup> », Laurent Hablot souligne l'importance de l'habit donné au héraut, en concentrant son étude sur les officiers ayant exercé à la cour de Bourgogne à la fin du Moyen Âge :

Le prince lui-même ne fait qu'un usage très parcimonieux de ses armoiries à la fin du Moyen Âge (...). En principe les armoiries sont un signe individuel qui ne se partage pas. Elles établissent une dignité personnelle, un rang dans un lignage, des droits sur un fief, autant de réalités infrangibles. Pourtant, (...) la figuration des armoiries permet une abstraction de la

---

<sup>1223</sup> Sur l'importance que prennent les tournois dans les fêtes de *Perceforest*, voir l'article de BERTHELOT, Anne, « Des fêtes arthuriennes classiques aux fêtes ritualisées du *Roman de Perceforest* », *Feste und Feiern im Mittelalter. Paderborner Symposion des Mediävistenverbandes*, [éd. D. Altenburg, J. Jarnut et H.-H. Steinhoff], Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1991, p.432-440.

<sup>1224</sup> I, 1, par.154, 1.

<sup>1225</sup> CLOUZOT, Martine, « Roi des ménestrels, ménestrel du roi ? Statuts, fonctions et modèles d'une « autre » royauté aux XIIIe, XIVe et XVe siècles », dans *Les « autres » rois. Etudes sur la royauté comme notion hiérarchique dans la société au bas Moyen Âge et au début de l'époque moderne*, Munich, R. Oldenbourg Verlag München, 2010, p.35.

<sup>1226</sup> HABLLOT, Laurent, « Revêtir le prince. Le héraut en tabard, une image idéale du prince. Pour une tentative d'interprétation du partage emblématique entre prince et héraut à la fin du Moyen Âge à travers le cas bourguignon », *Revue du Nord*, n°366-367, 2006, p. 755-803.

personne. Concrétisation symbolique si efficace que, partout où elles sont représentées, leur titulaire est aussi rendu présent.<sup>1227</sup>

Dans le cas des ménestrels choisis par le roi Gadiffer, chaque « *cote a armer* » qui leur est donnée est « *semee* » des armes d’Ecosse ce qui signifie que l’ensemble du vêtement est couvert des armes représentant le souverain. Les trois ménestrels choisis par le roi d’Ecosse deviennent alors des représentants officiels de la personne royale. Ce don au début du roman vient donc mettre en place ce lien fort qui va se créer entre la monarchie et le corps des ménestrels.

Puisque ceux-ci accompagnent les événements à la cour en divertissant les convives avec leurs chants et leurs instruments, il est intéressant de voir l’importance du son dans l’espace politique dessiné par le roman. En effet, dans un autre article qu’elle consacre aux liens entre le son et le pouvoir à la cour de Bourgogne<sup>1228</sup>, M. Clouzot relève l’importance que prennent les hérauts à la cour ducale. Elle rappelle notamment la classification des instruments au Moyen-Âge en fonction du volume et du timbre en « hauts » instruments comme la trompette, le cor et les percussions et en « bas » instruments comme la harpe<sup>1229</sup>. Ces bas instruments dans *Perceforest* sont joués lors des fêtes et des célébrations pour accompagner la danse (« *le banquet finé, les menestrelz jouerent et au son des instremens fut la carole commencee*<sup>1230</sup> ») ou écouter des lais. Les hauts instruments en revanche apparaissent lors des tournois et des entrées solennelles. Si les bas instruments accompagnent le lai et permettent d’en apprécier la beauté, la caractéristique des hauts instruments est leur volume sonore : ils produisent des sons extrêmement puissants. Selon M. Clouzot, le son bruyant qu’ils émettent a été utilisé par la cour de Bourgogne comme représentation du pouvoir du duc Philippe le Bon et de sa puissance, ce qui explique pourquoi les joueurs des hauts instruments bénéficient de traitements de faveurs : achat d’instruments coûteux, pensions, étrennes, logement, habillements... D’après l’hypothèse développée par Ch. Ferlampin-Acher qui fait de *Perceforest* un récit du XV<sup>e</sup> siècle empreint de références à la cour de Bourgogne, cette analyse de l’importance du son à la cour de Philippe le Bon pourrait être d’un grand intérêt pour considérer la place des instruments de musique dans ce roman. Tout d’abord les mentions de hauts instruments sont assez rares et l’auteur évoque

---

<sup>1227</sup> *Ibid*, p.773-774.

<sup>1228</sup> CLOUZOT, Martine, « Le son et le pouvoir en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle », *Revue Historique*, t.302, 2000, p.615-628.

<sup>1229</sup> *Ibid*, p.619.

<sup>1230</sup> IV, 1, p.23, 655-657.

plus fréquemment un bruit indéterminé que le son d'un instrument spécifique, ce qui fait que nous n'avons relevé que quelques utilisations notables de hauts instruments<sup>1231</sup> :

1. « *Lors a fait chacun des .II. roys prendre son cor et alerent sonner hault et fort*<sup>1232</sup> »

2. « *Et les menestrelz se mirent tout devant, sonnans trompes et cors sarrazinois, cymbales et tamburs, sy menoient sy grant deduit et sy grande noyse qu'il n'y avoit cellui qui ne fust tout meu a grant joye faire*<sup>1233</sup> »

3. « *Et sachiez que heraulx et trompetes faisoient sy grant noise entour luy que a paines oist on Dieu tonner*<sup>1234</sup> »

4. « *Et les menestrelz de trompes et de tambours, de cors sarrazinois et d'autres instrumens faisoient sy grant noise pardevant la mule que l'un ne pouoit oÿr l'autre*<sup>1235</sup> »

5. « *Adont va venir la chevalerie et entrer en la court du chastel, sonnans trompettes et cornetz par feste et par deduit*<sup>1236</sup> ».

6. « *Ilz veirent yssir de la forest jusques a .XII. trompeurs qui venoient trompant de toutes leurs forces*<sup>1237</sup> »

7. « *Adont les neuf roys vindrent emmener les deux chevaliers en leurs hostelz, a tamburs et trompettes*<sup>1238</sup> »

8. « *Et lors fut apportee la couronne qui devoit estre donnee pour le pris par les huit pucelles a sy grant bruit de trompes, tamburs et autres instrumens et a telle compaignie que c'estoit un triomphe a le veoir*<sup>1239</sup> »

9. « *Et quant il fut armé, le bruit commença entour lui grant a merveilles de trompes, de tambours et de cors sarrasinois*<sup>1240</sup> »

10. « *Adont trompettes, tamburs et cors sarrasinois sonnerent le disner*<sup>1241</sup> »

11. « *Trompettes sonnerent la premiere assise*<sup>1242</sup> »

---

<sup>1231</sup> Nous avons excepté de ces relevés les cors utilisés pour qu'un chevalier désireux de se battre puisse sonner le début d'une épreuve merveilleuse pour ne garder que les hauts instruments utilisés lors de célébrations collectives.

<sup>1232</sup> I, 1, par.172, 10-12

<sup>1233</sup> I, 1, par.681, 10-14.

<sup>1234</sup> I, 1, par.708, 4-11.

<sup>1235</sup> I, 1, par.714, 11-13.

<sup>1236</sup> II, 1, par.489, 2-3.

<sup>1237</sup> II, 2, par.438, 6-8.

<sup>1238</sup> III, 2, p.336, 794-795.

<sup>1239</sup> IV, 1, p.43, 1257-1261.

<sup>1240</sup> V, 1, par.46, 29-31.

<sup>1241</sup> V, 1, par.62, 29-30.

<sup>1242</sup> V, 1, par.134, 8-9.

12. « *Il sonnast la trompette pour la retraite*<sup>1243</sup> »

13 « *Sy tost que le pris fut donné et ottroié au preu Essilié par l'acord de tous le bruit des trompes et cors fu si grant pardevers lui qu'a peines ouist l'en fouldre*<sup>1244</sup> »

14. « *Quant la roine fu appareilliee et toute sa compaignie avec elle, elle se mist a grant joie et a grant feste, car plenté de menestrelz chevauchioient pardevant la compaignie, qui faisoient tel bruit que toute la forest en retentissoit*<sup>1245</sup> »

15. « *Ainsi que le roy attendoit, il ouy le son des instrumens qui sonnoient par devant la roine et sa compaignie, car ilz s'efforchoient de mener grant deduit pour ce qu'ilz approchoient le lieu ou le roy estoit logié*<sup>1246</sup> »

Les deux tiers des cas relevés (1, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13) montrent une utilisation des hauts instruments lors des tournois. Les tournois étant avant tout des exercices guerriers, il n'est pas étonnant d'y trouver des cors et des trompettes plutôt que des harpes et des clochettes. Les hauts instruments ont alors trois fonctions : celle de célébrer la victoire ou la prouesse d'un chevalier (cas n°3, 4, 7, 8, 9, 13), celle de marquer la fin du tournoi (cas n°1 et 12) et celle de signaler le début du banquet (cas n°10 et 11). Cette dernière fonction ne se trouve que dans le livre V lors du premier et du deuxième tournoi des Pastoureaux. Lors des tournois 8 et 9, l'heure de s'attabler est signalée par le verbe « *corné*<sup>1247</sup> » et elle trouve une explication pendant le septième tournoi : l'usage de sonner le début du banquet viendrait d'une coutume grecque<sup>1248</sup>. La fin des combats est annoncée pour la première fois par les rois Gadiffer et Perceforest à l'aide de cors, sur ordre d'Alexandre (cas n°1) et il est intéressant de voir que la première mention d'un haut instrument est liée aux rois bretons et non à un héraut ou à un ménestrel.

Malgré le grand nombre de tournois et la liesse qui suit habituellement la déclaration du vainqueur, seuls six cas d'utilisations de hauts instruments ont été relevés, célébrant la supériorité du Chevalier au Griffon au livre I (cas n°3 et 4), de Nestor au livre III (cas n°7), de Lyonnell au livre IV (cas n°8) et d'Exillé au livre V (cas n°9 et 13). Il est remarquable que ces quelques cas concernent uniquement des rois : Lyonnell n'est certes que le fils du frère cadet de Darnant mais c'est justement lorsqu'il accède à la couronne royale, récompense fixée par la

---

<sup>1243</sup> V, 1, par.637, 7.

<sup>1244</sup> V, 1, par.648, 1-3.

<sup>1245</sup> V, 1, par.708, 1-5.

<sup>1246</sup> V, 1, par.708, 11-15.

<sup>1247</sup> V, 1, par.386, 1-2 et V, 1, par.407, 19.

<sup>1248</sup> V, 1, par.358, 28-29.



Reine Fée pour le vainqueur du tournoi de la fête du Souverain Dieu, que les hauts instruments viennent célébrer son triomphe. Dans les cas n°3 et 4, le triomphe du Chevalier au Griffon marque son entrée dans le roman (considéré comme un chevalier *estrange* avant le tournoi, il devient le Chevalier au Griffon ou le Chevalier à la Mule). Cette victoire individuelle avant les triomphes collectifs qu'il remportera avec les onze autres Chevaliers aux Vœux, le place symboliquement à la tête de ce groupe de douze chevaliers. Car, si ces douze personnages sont fils de roi et seront tous couronnés à la suite de leurs victoires aux tournois du Chastel aux Pucelles, seul le Chevalier au Griffon est capable de soulever l'écu de Lyonnell dans le Temple de la Franche Garde. Or grâce aux enchantements de la Reine Fée, seul un fils de roi peut parvenir à décrocher cet écu<sup>1249</sup>. L'étrange échec des onze autres chevaliers, pourtant eux aussi fils de roi, montre la supériorité du futur roi de l'Estrange Marche, supériorité qui explique également le déchaînement des hérauts et des ménestrels dont le bruit des instruments couvrent tout autre son (« *a paines oïst on Dieu tonner* ») lors de sa première victoire. Les cas n°9 et 13 correspondent au premier triomphe d'Exillé (au tournoi des *escrimies*) et à son dernier (le douzième tournoi des Pastoureaux). Sa première victoire suit son adoubement (comme c'est le cas également pour le Chevalier au Griffon) et marque son entrée dans le corps des chevaliers quand son triomphe au douzième tournoi des Pastoureaux permet la révélation de sa véritable identité et de sa filiation royale : fils du roi Sador, douzième chevalier aux Vœux et dieu des Désiriers, Exillé peut prétendre grâce à ses douze victoires aux tournois des Pastoureaux à la main de la fille de Blanche, laquelle est la fille de Gadiffer d'Ecosse et la femme du roi Lyonnell. Lors des joutes du couronnement de Panthonés (cas n°7), Nestor, fils de Gadiffer d'Ecosse et futur roi de Norvège, s'illustre si bien aux joutes en dominant les neuf rois (anciens Chevaliers aux Vœux) mais aussi Lyonnell et Gadiffer<sup>2</sup> qu'il acquiert le nom de « *Roi des Jousteurs* ». Les hauts instruments viennent alors célébrer ce couronnement symbolique en même temps que la prouesse du jeune prince.

Tous les autres cas correspondent à des situations sans rapport avec les tournois. Le cas n°5 est un bon exemple de l'importance du son dans l'interprétation d'un événement. Ainsi « *les trompettes et cornetz* » sonnées dans la cour du Neuf Chastel sont interprétées par la reine d'Angleterre comme un signal de guerre annonçant l'arrivée de Britus qui prétend prendre le pouvoir en l'absence du roi Perceforest. Elle se trompe : les instruments sont utilisés « *par feste et par deduit* » pour célébrer l'arrivée de sept des Chevaliers à la Reine venus soutenir Ydorus et l'héritier anglais légitime Betidés. Seul le chevalier Persidés est capable d'identifier les

---

<sup>1249</sup> II, 2, par.144.

nuances sonores distinguant les trompettes de célébration de celles qui annoncent un combat puisqu'il « *les recongnut au tuteler*<sup>1250</sup> ». Le cas n°5 n'est donc pas sans rapport avec le pouvoir royal puisque c'est bien pour soutenir Perceforest contre les prétentions au trône de Britus que les chevaliers se rendent au Neuf Chastel accompagnés des sons des instruments à vent. C'est également la célébration de la dynastie royale qui justifie les bruyantes manifestations instrumentales lors de la présentation du nouveau-né Betidés au temple de Vénus au livre I (cas n°2). La profusion des instruments (« *trompes* », « *cors* », « *cymbales* », « *tamburs* ») et le vacarme qu'ils produisent viennent signifier ici le triomphe de la monarchie dont la stabilité est assurée par la naissance de l'héritier, contrairement au prédécesseur de Perceforest, mort sans héritier. Les cas n°14 et 15 reprennent cette utilisation des hauts instruments, célébrant l'établissement de la nouvelle monarchie, symbolisée par l'emménagement de la reine Alexandre et du roi Gallafur dans le château royal nouvellement construit. Alexandre, petite-fille de Perceforest, représente la monarchie anglaise quand Gallafur est l'héritier de la monarchie écossaise. La musique qui précède l'arrivée de la jeune reine (cas n°14) et dont la puissance s'intensifie au fur et à mesure que les ménestrels approchent du roi (cas n°15) scelle le triomphe de la monarchie bretonne réunifiée à travers le mariage et le couronnement des deux héritiers.

On retrouve donc ici l'usage des hauts instruments pour accompagner les entrées royales, ce qui permet également d'expliquer le cas n°6 et l'utilisation des trompettes pour ouvrir le cortège du retour de Perceforest<sup>1251</sup>. En effet, le monarque guéri quitte Darnantes au livre II et annonce son retour à la reine d'Angleterre. Le défilé est pourtant particulièrement marqué par les bas instruments et le chant : les premiers musiciens qui apparaissent sont certes douze joueurs de trompes (cas n°6) mais ils sont ensuite suivis de deux ménestrels accompagnant la danse de douze demoiselles avec leurs harpes. Arrivent ensuite des cerfs aux bois desquels sont suspendues des clochettes mélodieuses et qui sont montés par de jeunes garçons et de jeunes filles. Le premier couple accompagne d'ailleurs la mélodie des clochettes par une chanson. Après l'arrivée de cent chevaliers, des courtines apparaissent sur lesquels des oiseaux chantent. Enfin quarante demoiselles se présentent, suivis de douze ménestrels jouant de « *plusieurs manieres d'instrumens*<sup>1252</sup> ». Ces bas instruments forment un ensemble homogène et mélodieux

---

<sup>1250</sup> II, 1, par.489, 6.

<sup>1251</sup> Sur les célébrations officielles, voir aussi l'article de DELAMAIRE, Anne, « Le roi s'amuse: célébrations officielles et divertissements privés dans le *Roman de Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 177-185.

<sup>1252</sup> II, 2, par.445, 7-8.

avec les voix qui chantent (les clochettes sont « *sy melodieux a oÿr*<sup>1253</sup> », la chanson du couple est « *une melodie a oÿr*<sup>1254</sup> », les oiseaux produisent « *une melodie a escouter*<sup>1255</sup> » et les ménestrels s'accordent si bien que « *c'estoit melodie a oÿr*<sup>1256</sup> ») et surtout ils produisent des sons doux (le terme « *sy doucement* » est utilisé trois fois<sup>1257</sup>) qui s'opposent au vacarme des hauts instruments lors des tournois. Seuls les douze « *trompeurs*<sup>1258</sup> » qui ouvrent le défilé sont munis de hauts instruments et ils sont aussi les seuls à produire un son puissant (« *trompant de toutes leurs forces*<sup>1259</sup> »). Ce son puissant en ouverture de cortège vient sans doute rappeler et célébrer la puissance retrouvée du souverain anglais. Quant à l'emploi des bas instruments, peut-être peut-il s'expliquer par la volonté d'afficher le retour à la paix sociale compromise pendant la maladie du roi dont la dépression avait laissé le pays en proie aux attaques du lignage Darnant et à la tentative de prise de pouvoir de Britus. Les bas instruments qui produisent des sons harmonieux se mêlant aux voix des sujets de Perceforest (demoiselles, jeunes hommes, et chevaliers) représenteraient cette paix retrouvée.

On peut alors résumer ces utilisations des hauts instruments en quatre fonctions principales :

1. marquer le temps de la célébration (cas n° 1, 10, 11 et 12)
2. célébrer la prouesse guerrière (cas n°3, 4 et 9)
3. marquer l'accession au pouvoir royal (cas n°7, 8 et 13)
4. célébrer les entrées et cérémonies royales (cas n°2, 6, 14 et 15)

Toutes sont intimement liées à la fonction royale, la célébration de la prouesse guerrière ne comprenant que des exemples de chevaliers qui sont de futurs rois et la première utilisation du cor pour sonner la fin d'un tournoi est celle des rois Gadiffer et Perceforest pendant le premier tournoi de l'histoire de l'île de Bretagne. Les hauts instruments dessinent l'espace politique breton par l'espace sonore qu'ils créent lorsqu'ils célèbrent le pouvoir royal. C'est pourquoi l'absence de cet espace sonore est tout aussi significative. Ainsi, lorsque Perceforest décide de laisser la couronne à son fils et à Cerse, la faiblesse du nouveau monarque est signifiée par l'absence totale de sons puisque les hérauts se taisent et les ménestrels ne jouent pas (« *Heraulx et menestreux, qui de leurs instrumens devoient resjouyr la feste, estoient tant troublés qu'il ne avoit cellui qui ouvrer peust de son mestier*<sup>1260</sup> »). Les invités se comportent alors comme s'ils

---

<sup>1253</sup> II, 2, par.441, 7.

<sup>1254</sup> II, 2, par.442, 9

<sup>1255</sup> II, 2, par.444, 16-17.

<sup>1256</sup> II, 2, par.445, 9.

<sup>1257</sup> II, 2, par.442, 8 ; par.444, 16 et par.445, 8.

<sup>1258</sup> II, 2, par.438, 7.

<sup>1259</sup> II, 2, par.438, 8.

<sup>1260</sup> IV, 1, p.505, 712-715.

« *allassent a ung corps enterrer*<sup>1261</sup> », le vide sonore correspondant métaphoriquement au vide politique laissé par le départ de Perceforest. De dépit, le nouveau couple royal demande à Luces<sup>2</sup>, amant de la reine, de forcer les ménestrels à les célébrer. Leur mauvaise volonté (« *encommencerent a bondirent en somp preceulx en signiffiant desconfiture*<sup>1262</sup> ») et les plaintes des hérauts (« *paies sommes avant la main, batus et villonnez*<sup>1263</sup> ») annoncent également la tyrannie exercée par la reine une fois qu'elle aura accédé au pouvoir.

Tout comme ils sont capables de juger de la valeur et des prouesses des chevaliers pendant les tournois et de les célébrer par le bruit de leurs instruments, hérauts et ménestrels représentent par leur musique la légitimité et la puissance de la fonction royale.

Ce lien très fort entre le roi et les ménestrels explique que la première mention du roi des ménestrels apparaisse juste après le couronnement du roi Perceforest mais également la disparition de tout musicien ou héraut après la destruction du royaume de Bretagne par les Romains. Au-delà de la simple célébration ponctuelle du pouvoir royal, le ménestrel apparaît comme celui qui est responsable de la transmission du passé à la nouvelle société dont l'arrivée d'Ourseau<sup>2</sup> a marqué le début de la construction.

### 1.3.3. Mémoire aristocratique et construction politique

Si le ménestrel a effectivement un lien particulier avec le roi, il est également un personnage privilégié pour la transmission de la mémoire aristocratique en raison du lien étroit entre sa pratique et les rituels de la classe aristocratique. La fonction du ménestrel, comme celle du héraut, en font les moteurs de la dynamique de la classe aristocratique puisque ce sont eux qui annoncent les tournois au cours desquels les chevaliers prouvent leur valeur et ce sont eux qui participent à la célébration de ces prouesses, non seulement en désignant les meilleurs d'entre les participants mais aussi en les encourageant au sein même de la compétition. Au livre V par exemple, Norgal<sup>2</sup> se tient en retrait du deuxième tournoi des Pastoureux afin de pouvoir rêvasser en admirant la beauté de la jeune fille promise à celui qui dominera les douze tournois. Un héraut s'approche alors de lui pour le pousser à l'action et pour éviter qu'il ne se perde dans la contemplation de son désir<sup>1264</sup>. Ainsi, les hérauts vont régulièrement pousser les participants

---

<sup>1261</sup> IV, 1, p.505, 720.

<sup>1262</sup> Traduction : « ils commencèrent à bondir en produisant des sons paresseux en signe de détresse » (IV, 1, p.505, 733-734).

<sup>1263</sup> Traduction : « nous sommes payés d'avance, battus et maltraités » (IV, 1, p.505, 730-731)

<sup>1264</sup> V, 1, par.131.

à la prouesse mais ils vont également participer à l'attribution de ces actions d'éclat, en particulier quand les chevaliers choisissent de garder l'anonymat, comme c'est le cas lors du couronnement de Péléon. Au livre II, le roi nouvellement couronné Péléon organise un tournoi dans lequel s'illustre particulièrement le Chevalier aux Noires Armes. Celui-ci, qui n'est autre que le jeune Gadiffer<sup>2</sup>, s'enfuit sans révéler son identité. Le roi Péléon, qui voulait le déclarer vainqueur des joutes, est tenté d'identifier le Chevalier aux Noires Armes avec Lyonnel, le meilleur chevalier du monde. C'est à ce moment-là qu'un héraut choisit d'intervenir pour relever l'erreur du roi et éviter une erreur d'attribution : Lyonnel étant détenu par le lignage Darnant dans un endroit inconnu, il est impossible que ce soit lui l'auteur des prouesses admirées pendant le tournoi<sup>1265</sup>.

Si les hérauts sont garants de l'attribution des prouesses et de la juste évaluation de la valeur des chevaliers, les ménestrels permettent quant à eux la diffusion à la fois dans l'espace et le temps de certaines aventures extraordinaires, le plus souvent courtoises, grâce à la composition de lais.

Or il est intéressant de voir qui est auteur des lais et qui les diffuse au sein du roman. Le premier lai entendu se trouve au livre I et il est chanté par le Bossu de Suave, racontant son amour pour une dame. Le deuxième lai inséré dans le texte est composé par Lyonnel après le vol des objets qui lui auraient permis de prouver à la Reine Fée qu'il était venu à bout du Géant aux Crins Dorez, épreuve nécessaire pour épouser Blanche. Plus tard Blanche répondra au désespoir du chevalier en composant le Lai de Confort. Si d'autres lais apparaîtront par la suite, ces premiers exemples permettent un constat intéressant : les auteurs de ces lais, chevaliers ou demoiselles, ne sont pas des ménestrels. Si l'on reprend le cas de Lyonnel, le jeune homme compose son Lai de Complainte et il est entendu par un ménestrel itinérant qui le met en musique<sup>1266</sup> et le joue au gré de ses représentations jusqu'à se faire entendre par Blanche. Le même ménestrel apprend le lai aux jeunes filles gardées par la Reine Fée avant d'apprendre de Blanche le Lai de Confort et de Priande le Lai de l'Ours. Cette complémentarité dans la création se retrouve également dans la diffusion. Lors du tournoi organisé entre Sydrac et Tantalou au livre I par exemple, la fée Sébille se met à chanter :

Tandiz que la damoiselle chantoit, le roy Alexandre, qui bien avoit reconnu  
Sibille, alla demander a la pucelle qu'il tenoit s'elle sçavoit celle chançon.  
« Par ma foy, sire, dist elle, oÿl, car ung menestrel le m'aprist hier pour ce  
qu'elle est nouvelle (...) – Damoiselle, dist le roy, or vous prie je, par

---

<sup>1265</sup> II, 2, par.764.

<sup>1266</sup> II, 2, par.62-64.

amours, que nous respondons a la chançon de la damoiselle, car elle le m'aprist ». <sup>1267</sup>

Ici la transmission est multiple : Sébille et le ménestrel apprennent la chanson à Alexandre et à une jeune fille et il est difficile de déterminer qui, de Sébille ou du ménestrel est le premier à avoir chanté cette chanson. Est-ce Sébille qui l'aurait apprise à Alexandre pendant son séjour chez elle puis l'aurait diffusée pendant le tournoi ? Ou a-t-elle appris la chanson pendant le tournoi comme l'autre demoiselle ? Cette difficulté à déterminer l'origine d'un lai se retrouve au livre IV quand l'auteur évoque les aventures de la fidèle Lisane<sup>2</sup>, devenues si célèbres que « *ains en firent les Bretons un lay qu'ilz appellerent le « Lay de la Rose » qui couru depuis par toutes terres*<sup>1268</sup> ».

« *Par toutes terres* » montre l'extension de la diffusion de l'aventure de la dame grâce au lai. Celui-ci, comme les autres chansons, est chanté lors des célébrations collectives lesquelles sont les plus propices à leur diffusion comme il est possible de le voir dans le texte, qui insiste sur l'importance de ces cérémonies pour entretenir la mémoire collective. La transmission est fondée sur deux aspects : l'esthétique, c'est-à-dire la beauté du chant ou de la musique et la matière de la chanson. A l'occasion d'une fête donnée au Neuf Chastel au livre VI, le roi Gallafur demande à une jeune fille, Lugerne, de chanter. Après qu'elle a terminé sa chanson, l'auditoire s'émerveille et souhaite l'apprendre « *car mais n'avoit esté ouie et les plusieurs avoient merveille dont la matiere en venoit*<sup>1269</sup> » avant qu'un chevalier n'entame à son tour une chanson pour répondre à la demoiselle dont « *le chant en estoit bien joieux a ouir, si furent plusieurs en grant desirier de la sçavoir*<sup>1270</sup> ». Ces deux extraits montrent l'importance de la beauté du chant, de l'intérêt porté par l'auditoire aux paroles mais aussi de l'attrait exercé par la nouveauté. Tous ces éléments contribuent à la diffusion de la chanson puisque les nobles invités désirent l'apprendre et que le roi lui-même demande à ses ménestrels de la retenir (« *meismes le roy commanda aux menestrelz qu'ilz ne la oubliassent pas, car il la vouloit sçavoir*<sup>1271</sup> »). Si les ménestrels de Gallafur sont cités et ont part à la diffusion de ces chansons, les limites de leur rôle semblent se dessiner ici : alors qu'ils entament des chants pour lancer la carole pendant la fête, le nouveau roi les en empêche.

---

<sup>1267</sup> Traduction : « Tandis que la demoiselle chantait, le roi Alexandre, qui avait parfaitement reconnu Sébille, alla demander à la jeune fille qu'il tenait, si elle savait cette chanson. ‘‘ Ma foi sire, dit-elle, oui, un ménestrel me l'a apprise hier car c'est une nouvelle chanson. (...) – Demoiselle, dit le roi, je vous prie donc par amour que nous répondions à la chanson de la demoiselle car c'est elle qui me l'a apprise’’ ». (I, 2, par.932-933, l.11-15 et 1-3.)

<sup>1268</sup> IV, 1, p.385, 167-169.

<sup>1269</sup> VI, 1, par.722, 2-3.

<sup>1270</sup> VI, 1, par.722, 19-21.

<sup>1271</sup> VI, 1, par.722, 21-22.

Tantost que la carole fu prinse, menestrelz se mirent en la moienne et encommencierent a mener la carole tres gentement au son de leurs instrumens. Mais pou le firent, car le roy ala dire : « Seigneurs, laissiés ester, car il n'est instrument que de bouche de pucelle. » Atant cesserent les menestrelz.<sup>1272</sup>

Il y a bien des cas de femme ménestrelle dans le roman : au livre II, les petites-filles de Pergamon envoient une jeune fille devant Perceforest « *qui portoit une harpe a son col, moult noblement vestue selon son mestier, car elle se mesloit de menestraudie*<sup>1273</sup> ». Il s'agit donc bien ici d'une femme exerçant la profession de ménestrel, tout comme au livre III, où l'on remarquera également la venue à la cour de Perceforest d'une jeune fille « *portant une harpe*<sup>1274</sup> ». Elle a été envoyée encore une fois par des femmes, plus exactement par les jeunes filles gardées par la Reine Fée. Cette jeune musicienne semble être aussi une professionnelle puisqu'avant de chanter le texte précise qu'elle « *commença a acorder son instrument*<sup>1275</sup> ». Cependant, les jeunes filles que le roi encourage à chanter comme Lugerne sont nobles et ne sont pas des professionnelles, tout comme les répondants dans cet épisode sont des chevaliers et non des ménestrels. Les jeunes nobles sont alors désignés comme les vecteurs privilégiés des chansons que la musique des ménestrels viendrait même gâter. La préférence affichée du roi pour le chant des jeunes filles et des chevaliers plutôt que pour la musique des ménestrels marque peut-être la réappropriation de sa mémoire par la noblesse, mémoire que seuls les ménestrels étaient capables jusqu'à présent de transmettre. Ainsi, le livre VI réattribue à la noblesse la maîtrise de la transmission mémorielle puisqu'elle est à l'origine de la création (c'est Lugerne elle-même qui a composé la chanson qu'elle interprète : « *une chansonnette qu'elle avoit de nouvel faite*<sup>1276</sup> »), de l'interprétation (on notera ici l'importance de l'absence d'instruments qui laisse ce rôle uniquement à « *bouche de pucelle* »), et de diffusion (puisque les invités souhaitent apprendre ces chants). Si après la démonstration de chants, c'est à des ménestrels que le roi ordonne d'apprendre les chansons qu'ils viennent d'entendre, il semble qu'ils soient ici convoqués pour montrer l'entrée officielle de ces chansons dans le patrimoine

---

<sup>1272</sup> Traduction : « alors que la carole avait commencé, les ménestrels s'avancèrent parmi les danseurs et commencèrent à mener doucement la danse au son de leurs instruments. Mais ils ne le firent pas longtemps car le roi leur dit : "Seigneurs, arrêtez, car il n'y a instrument qui ne vaille la bouche d'une jeune fille." Alors les instruments s'arrêtèrent. » (VI, 1, par.721, 1-6).

<sup>1273</sup> II, 2, par.587, 10-13.

<sup>1274</sup> III, 1, p.274, 456-457.

<sup>1275</sup> III, 1, p.274, 464.

<sup>1276</sup> VI, 1, par.721, 13-14.

mémoriel de la noblesse mais leur rôle dans la transmission n'est plus essentiel comme il l'était lors des débuts de la restauration de la Bretagne.

En effet, la fin du livre IV et le livre V montrent que ce sont les ménestrels qui sont au centre du processus de réapprentissage mémoriel. Quand Ourseau<sup>2</sup> arrive en Grande Bretagne, il est incapable de comprendre la signification des monuments comme le Pilier de l'Ours et d'évaluer leur importance dans l'histoire de la chevalerie bretonne. C'est la rencontre entre Ourseau<sup>2</sup> et Gallopin qui marque l'accès du dernier chevalier adoubé de la lignée royale bretonne au sens. Ourseau<sup>2</sup> approche le jeune ménestrel alors que celui-ci interprète le Lai de l'Ermitte, ce qui n'est pas sans signification puisqu'il s'agit du premier lai chanté lors d'une célébration officielle du temps de Perceforest. Il annonçait aussi le début des douze tournois du Chastel aux Pucelles et donc le début d'un cycle d'un an pendant lequel le royaume d'Angleterre a connu une période de prospérité croissante et sans pareille. La rencontre d'Ourseau<sup>2</sup> et du ménestrel qui chante ce même lai annonce le début d'un nouveau cycle de prospérité. Gallopin raconte ensuite au chevalier les merveilles arrivées à la création du Franc Palais, la dernière bataille qui a signé la fin du royaume de Perceforest et les efforts de celui-ci pour lutter contre Darnant et son lignage. Il rappelle donc les trois grands événements de la royauté anglaise : ses débuts marqués par la destruction du lignage Darnant, son apogée avec la mise en place du Franc Palais et la constitution d'un ordre de chevaliers dévoués à la couronne et sa fin avec la bataille du Franc Palais.

L'absence de pouvoir royal dans les derniers livres rend nécessaire la rééducation des jeunes nobles à la chevalerie et la reconstruction des structures sociales. C'est le ménestrel Ponchonnet (ou son fils Gallopin) qui est au centre de ce processus. Celui-ci était roi des ménestrels au temps de Perceforest et il est donc le dépositaire de la mémoire de cette époque.

Lors du premier tournoi organisé pour les nouveaux chevaliers, Gallopin réunit les fonctions classiques du héraut : il crie le tournoi<sup>1277</sup>, encourage les chevaliers pendant les combats (« *crioit le herault des ungs aux autres pour leur donner courage*<sup>1278</sup> »), célèbre ceux qui font les plus belles prouesses (« *Gallopin le herault, qui bien sçavoit les mieulx faisans et qui le plus gentement se portoit*<sup>1279</sup> ») et sonne la fin du tournoi<sup>1280</sup>. A cela s'ajoute le rôle d'éducateur car si les jeunes chevaliers débordent d'enthousiasme à l'idée de participer à leur premier tournoi, ils n'ont pas la moindre idée de la manière dont ils doivent procéder et ils se réunissent donc

---

<sup>1277</sup> IV, 2, p.966-967.

<sup>1278</sup> IV, 2, p.968, 482-483.

<sup>1279</sup> IV, 2, p.968, 475-477.

<sup>1280</sup> IV, 2, p.969, 488-491.



pour écouter Gallopin et bénéficier de « *l'enseignement de leur herault*<sup>1281</sup> ». Forts de cet enseignement, ils commencent à frapper les uns sur les autres et le texte insiste sur l'absence de toutes techniques de combat :

Freoient l'un sus l'autre de toute leur force sans chasser ne avoir regard a subtillesse car homme ne sçavoit auquel lez on pouoit plus son compaignon grever ou soy deffendre.<sup>1282</sup>

Or, il suffit de regarder l'épisode qui oppose au début du livre IV l'habileté technique du Chevalier au Dauphin (qui est « *expert au mestier d'armes*<sup>1283</sup> ») à la force brute du géant Holland pour comprendre l'importance que l'auteur accorde à la maîtrise technique dans l'art du combat chevaleresque. De la même façon, le Chevalier Doré explique sa domination absolue à toutes les joutes auxquelles il participe par sa parfaite maîtrise technique :

Car quant chevalier de moindre point est bien enfourché sus puissant cheval, pourveu de roide lance mais qu'il ait la manière de soy moller contre la pesanteur du coup, ja ne sera chevalier sy puissant, se mout n'est rusé en recepvant le coup, qu'il ne lui conviengne choir, car le coup qu'il reçoit vient d'un sens et au recepvair fault un autre.<sup>1284</sup>

C'est pourquoi le rôle de Gallopin est ici essentiel, puisqu'il va corriger les gestes techniques défailants (« *estendez amont ce bras !*<sup>1285</sup> ») et donner des conseils pour améliorer l'efficacité des coups (« *d'autant que le coup vendra de hault, de tant sera il puissant ! Levez vous sus vos estriers pour avoir plus grant vollee !*<sup>1286</sup> »). L'ensemble de ses conseils repose sur le principe que les jeunes chevaliers doivent réitérer les exploits de leurs prédécesseurs. C'est donc à Gallopin de permettre cette continuité en renouvelant le lien entre les deux époques.

---

<sup>1281</sup> IV, 2, p.968, 460.

<sup>1282</sup> Traduction : « Ils frappaient l'un sur l'autre de toutes leurs forces sans chercher ni se préoccuper de subtilité car il n'y en avait pas un qui savait de quel côté porter un coup à son adversaire ni de quel côté le parer. » (IV, 2, p.968, 463-467).

<sup>1283</sup> IV, 1, p.114, 609.

<sup>1284</sup> Traduction : « En effet, prenez un chevalier de moindre force, monté convenablement sur un puissant cheval et pourvu d'une forte lance. S'il sait en plus la manière de s'adapter à la pesanteur du coup de l'adversaire, il n'y aura jamais un chevalier suffisamment puissant, à moins que celui-ci soit très rusé en recevant ses coups, qui pourra éviter de tomber face à lui, car c'est une chose que de donner un coup mais il faut aussi savoir recevoir celui qui arrive en face » (IV, 2, p.793, 179-186).

<sup>1285</sup> IV, 2, p.968, 478.

<sup>1286</sup> IV, 2, p.968, 479-481.

Le meilleur exemple du rôle mémoriel joué par le ménestrel auprès de la noblesse est celui de la relation très particulière qui se noue entre Exillé et Ponchonnet. Ce dernier découvre un jeune homme sauvage dont il décèle la noble origine. La scène de la rencontre rappelle celle de Perceval et des chevaliers dans le *Conte du Graal*, parallèle qu'A. Delamaire développe en détails<sup>1287</sup> dans une étude consacrée à l'épisode. Ainsi, tout comme Perceval s'étonnait des armures des chevaliers qu'il n'avait jamais vues, Exillé est frappé par la vue de la harpe que le ménestrel tient en « *esquerpe*<sup>1288</sup> ». Et de la même façon que le jeune personnage de Chrétien de Troyes veut devenir chevalier à la suite de cette rencontre, Exillé tient absolument à porter la harpe de Ponchonnet malgré ses protestations. Cet engouement est de courte durée et, à la vue des prouesses du chevalier Lyonnel<sup>2</sup> en armes, un nouvel émerveillement le saisit ainsi qu'une nouvelle vocation : « *je porteroye volentiers la lance et l'escu de cestui chevalier, car je suis tané de porter vostre harpe*<sup>1289</sup> ». Cependant, A. Delamaire interprète cette rencontre comme un moment où le jeune homme risque de s'égarer et de devenir ménestrel plutôt que chevalier :

Excillé ne rencontre pas un chevalier mais un ménestrel ce qui pourrait le dévoyer (l'aspirant chevalier menace de se faire ménestrel) et va pourtant le conduire sur la même voie que Perceval. Ceci grâce à une seconde rencontre, avec un chevalier cette fois, qui va remédier à l'acte manqué que constituait la scène initiale<sup>1290</sup>

Pourtant, il nous semble que cette scène peut être analysée sous un angle différent : premièrement, il n'y a pas vraiment de risque que le jeune homme devienne ménestrel puisqu'il se borne à porter l'instrument de Ponchonnet sans jamais apprendre à en jouer, se contentant d'écouter le ménestrel, alors qu'il commence à s'entraîner aux armes immédiatement. Deuxièmement, la rencontre avec Ponchonnet semble être davantage une étape préparatoire à la vocation de chevalier. En effet, vierge de toute connaissance, Exillé commence son intégration à la société en écoutant un lai que Ponchonnet lui chante. Tout comme le lai de l'Ermite permet la rencontre entre Gallopin et Ourseau<sup>2</sup> et autorise ce dernier à accéder au sens des monuments qu'il rencontre ainsi qu'à la mémoire de l'île, c'est le lai de Ponchonnet qui décide Exillé à suivre le ménestrel et lui permet d'accéder aux codes de la société qu'il ne

---

<sup>1287</sup> DELAMAIRE, Anne, « Une histoire de nice : Excillé dans le *Perceforest* et ses rapports avec Perceval dans le *Conte du Graal* », *22e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes, 15-20 Juillet 2008*, <http://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/ias/actes/pdf/delamaire.pdf>.

<sup>1288</sup> V, 1, par.26, 9.

<sup>1289</sup> V, 1, par.32, 10-11.

<sup>1290</sup> DELAMAIRE, Anne, *Op.cit.*, p.5.

comprend pas. De plus, si les lais étaient l'occasion pour l'auditoire d'apprendre de nouveaux chants, la fascination d'Exillé pour la harpe de Ponchonnet le rend tout disposé à écouter les conseils du ménestrel (« *adont il encommença a le endoctriner*<sup>1291</sup> »). Ces conseils théoriques semblent être assimilés immédiatement par le jeune homme (« *car a la premiere parolle il faisoit ce qu'il lui enseignoit*<sup>1292</sup> ») et font naître en lui un désir puissant de devenir chevalier. Ainsi Exillé portant une harpe représenterait l'étape nécessaire d'apprentissage de l'état de chevalier qui n'est pas inné, comme l'a montré le tournoi de la fin du livre IV, et cette étape se trouve alors symbolisée par l'instrument de musique, qui permet la transmission de la mémoire collective, sans laquelle le jeune homme resterait un *nice*.

La rencontre avec Ponchonnet constitue donc une étape essentielle et préparatoire avant la rencontre d'Exillé et de Lyonnell<sup>2</sup>. Le fait que ce soit là encore le ménestrel qui intercède pour convaincre le chevalier de prendre le jeune homme comme écuyer montre l'influence de Ponchonnet. Cette influence s'explique par le fait que lui seul, en tant qu'ancien roi des ménestrels, est dépositaire de la mémoire du temps de Perceforest. Ainsi en l'absence de toutes structures sociale et politique, c'est vers lui que se tournent les jeunes chevaliers, non seulement pour apprendre les rituels et codes qui sont les éléments constitutifs du groupe social de la chevalerie mais aussi pour décider de la façon dont il faut qu'ils se gouvernent. C'est de cette façon que nous semble devoir être interprétée la scène où les chevaliers se tournent vers Ponchonnet pour lui demander quel est le meilleur moyen pour eux d'élire un nouveau roi. Au livre IV en effet, c'est le ménestrel qui exhorte les chevaliers à se trouver un roi et c'est lui encore qui leur conseille de reporter d'un an l'élection afin de retrouver l'héritière disparue de Perceforest.

Il est alors significatif qu'après le mariage de Gallafur et d'Alexandre, ce soit le fils de Ponchonnet qui soit en charge de la lecture du livre de Cresus retrouvé<sup>1293</sup>. L'étape de transmission mémorielle nécessaire à la reconstruction de la société bretonne est achevée et c'est la raison pour laquelle Ponchonnet s'efface au profit de l'écrit. C'est alors au même moment que le chant des jeunes filles nobles est préféré à celui des ménestrels, la société aristocratique ayant peu à peu repris le contrôle de sa propre mémoire collective.

---

<sup>1291</sup> V, 1, par.28, 14-15.

<sup>1292</sup> V, 1, par.28, 17-18.

<sup>1293</sup> L'importance de l'épisode est d'ailleurs soulignée par M. Szkilnik dans son article sur le rôle de la prose historique et du discours versifié dans l'écriture de l'histoire dans le roman de *Perceforest*.

Voir SZKILNIK, Michelle, « Le clerc et le ménestrel », *Cahiers de recherches médiévales*, 5, 1998, <http://crm.revues.org/1412>

## 2. La lignée et la nature aristocratique

Cette analyse du rôle de Gallopin et de Ponchonnet, garants de la mémoire aristocratique, permet de commencer une réflexion sur l'importance de la lignée et du passé dans le fonctionnement de la société aristocratique. En effet, le concept de Nature que nous avons développé précédemment laissait entrevoir l'importance de l'acquis et ses rapports avec les qualités innées, notamment dans le cas de l'enfant prédestiné au combat Passelion. Ces rapports, que nous n'avons qu'effleurés, semblent pourtant au centre de la constitution de la société aristocratique et c'est la raison pour laquelle nous reprendrons ici ce concept de Nature comme fondement d'une classe politique.

### 2.1. La Nature et la légitimation du pouvoir aristocratique

#### 2.1.1. La complexion et la prédétermination

Ainsi que nous avons pu le voir dans les chapitres qui précèdent, la complexion est une domination d'humeurs chez un individu qui détermine son caractère. Si nous avons longuement insisté sur la mélancolie de Perceforest, c'était surtout pour dégager les caractéristiques de cette maladie et les différentes interprétations liées au terme de « *melancolie* ». Cependant, si Perceforest est effectivement guéri de sa longue dépression, il n'en reste pas moins d'une complexion mélancolique évidente. Au livre II, la nouvelle de la mort d'Alexandre lui cause un tel chagrin qu'il sombre dans la dépression et, si après dix-huit ans le roi d'Angleterre est guéri, il ne peut néanmoins s'empêcher de pleurer à la seule évocation de la mort d'Alexandre comme lors du tournoi de la Fête de la Revenue (« *il baissa le menton, sy prist ung pou a larmoier pour l'amour du roy Alexandre qu'ilz avoient ramentu*<sup>1294</sup> »). De la même façon sa propension à pleurer et à ne pouvoir supporter les séparations (« *Mais quant le roy Perceforest vey que le roy Gadiffer son frere s'en voloit aller il commença a plourer*<sup>1295</sup> ») lui valent les remontrances de son frère Gadiffer. Sa peur des « *tamps advenir* » au livre IV, dont nous avons montré qu'elle était un symptôme typique du mélancolique, ainsi que sa crainte des signes montrent souvent le roi inquiet lorsqu'il croit voir un mauvais présage et il doit alors être rassuré par son entourage, comme c'est le cas lorsque le Franc Palais gronde au moment où un écuyer tente

---

<sup>1294</sup> II, 2, par.598, 11-13.

<sup>1295</sup> IV, 1, p.88, 13-15.

d'enlever de son crochet l'écu d'Estonné. Frappé par le prodige, le roi reste silencieux et paralysé, incapable de réagir (« *le bon roy meismes eut grant doute du signe tellement qu'il ne sçavoit que dire, ains sans dire mot il regardoit pardevers le siege dont la noise estoit venu*<sup>1296</sup> ») et c'est son neveu Gadiffer<sup>2</sup> qui doit le rassurer en donnant une interprétation positive au signe. De la même façon, les nombreux présages qui annoncent au cours du mariage de Betidés et de Cerse la prochaine destruction de la Grande Bretagne laissent le roi terrifié à l'idée de voir son royaume détruit. Il se lance alors dans une grande prière et lamentation à Dieu pour qu'il épargne son île. C'est donc encore Gadiffer<sup>2</sup> qui doit le rassurer en lui montrant le caractère inéluctable de la chute des empires. Ces peurs que le roi est incapable de contrôler et qui le paralysent dans ses décisions montrent là encore que le roi n'a pas été seulement victime d'une maladie mélancolique mais qu'il en a la complexion et que celle-ci détermine sa nature angoissée et faible face aux séparations et à l'avenir.

La prédétermination de la nature humaine va justifier non seulement le caractère mais également le talent ou les goûts particuliers d'un individu pour un domaine. L'excellence dans la pratique d'un art trouvera donc son origine dans le talent naturel de celui qui s'y applique. Il est dit de Gallafur<sup>2</sup> au livre VI par exemple que « *de sa propre nature se adonna a l'astronomie* » et que « *Gallafur retenoit tres bien tout ce que l'on lui enseignoit, car par nature il s'i adonnoit* ». De la même façon, le goût pour la venaison que sa mère développe alors qu'elle est enceinte de son frère, détermine la nature de chasseur d'Olofer.

Un autre élément que nous avons évoqué et qui va prédéterminer la nature des hommes sous leur influence est la détermination astrologique. Lors de la nuit de noces ratée du mariage d'Estonné et de Priande, Zéphir intervient, comme nous l'avons dit, pour empêcher la conception d'un enfant qui serait une honte pour sa famille, ce dont le positionnement des astres dans le ciel cette nuit-là ne pouvait faire douter. L'influence des planètes sur le destin mais aussi sur la nature de l'homme est une notion importante, non seulement parce qu'elle touche à l'individu mais également parce qu'elle influence la lignée toute entière. Car, d'après Zéphir, l'enfant qui serait né d'une union immédiate des deux jeunes époux aurait porté le blâme sur le géniteur direct mais aussi sur l'ensemble de la lignée (« *a vous et a vostre lignie* »). Dans l'explication que donne le démon à Estonné furieux d'avoir été détourné d'une nuit qu'il attendait avec la plus grande impatience, il semble que ce qui était à craindre pour l'honneur de la lignée était les actions futures de l'enfant conçu sous une mauvaise constellation, lesquelles apporteraient la honte à l'ensemble de la famille. Pourtant, c'est aussi l'idée de transmission

---

<sup>1296</sup> IV, 1, p.390, 325-328.

lignagère que les termes « *a vous et a vostre lignie* » viennent souligner. En effet, le roman montre très nettement la transmission héréditaire de la nature d'un chevalier notamment lorsque sont décrits les chevaliers dont les prouesses s'épanouiront au livre V et qui cherchent à se révéler dignes de leurs ancêtres.

Lorsqu'une jeune demoiselle « *portant une harpe* », chante le *Lai Secret* au livre III, elle transmet à travers des vers énigmatiques les messages que les jeunes filles strictement gardées par la Reine Fée souhaitent faire parvenir aux chevaliers dont elles sont amoureuses. Les vers qui concernent Estonné rappellent l'épisode dans lequel il embrasse la jeune Priande dévêtue sur « *sa destre mammelle*<sup>1297</sup> » et le décrivent comme un lion (« *quant le lyon l'eut embracié*<sup>1298</sup> »). Plus tard, alors que les chevaliers du Franc Palais pleurent le meurtre du comte, Perceforest décide de faire décrocher son écu par un écuyer. Le palais se met alors à trembler et le jeune écuyer tombe mort à terre sans avoir pu enlever l'écu du mur. La tête pendue du Chevalier Vermineux émet alors une prophétie :

« Occis est le lyon qui le paÿs tensa.  
Engendree est la leuve qui tout le destruira.  
Mais du sang du lyon en point remis sera  
Ens ou tamps advenir<sup>1299</sup> »

Or, lorsque le jeune Passelion nouveau-né reçoit la visite de Zéphir, celui-ci lui tire les orteils, provoquant la réaction indignée du tout jeune enfant qui donne alors un violent coup de pied au démon. Si Ch. Ferlampin-Acher voit dans ce détail « réaliste » la retranscription du « geste de pincer aux pieds le bébé pour tester sa vitalité<sup>1300</sup> » cet élément est également le socle d'une comparaison qui va s'établir entre le père mort et le fils, comparaison qui atteindra son paroxysme lorsque le jeune Passelion sera transporté en Enfer par Zéphir et qu'il y récupérera les armes de son père. En effet, la violence du nourrisson ne fait que réjouir le démon qui s'exclame : « *Tu es filz Estonné ; bon nom te mist ta mere en Passelyon, car tu passes le lyon en fiereté et courage*<sup>1301</sup> ». Ces paroles que Zéphir lancent avant de disparaître, signalent deux éléments importants. Premièrement la filiation entre le père et le fils qu'a soulignée le comportement violent du nouveau-né. C'est sa nature impulsive et violente qui rappelle immédiatement à Zéphir le caractère emporté et irascible de celui qu'il aimait tant piéger.

---

<sup>1297</sup> III, 1, p.277, 526.

<sup>1298</sup> III, 1, p.277, 525.

<sup>1299</sup> Traduction : « Le lion qui a défendu le pays a été tué/La louve qui le détruira a été engendrée/Mais par le sang du lion le pays sera restauré/En un temps qui n'est pas encore arrivé » (IV, 1, p.393, 412-415).

<sup>1300</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les enfants terribles de *Perceforest* », *Op. cit.*, p. 241.

<sup>1301</sup> IV, 1, p.162, 210-213.

Deuxièmement, l'onomastique du nom « Passelion » avancerait l'idée d'une progression entre les générations : la représentation d'Estonné en lion montre que le jeune garçon qui surpassera l'animal est aussi celui qui surpassera les exploits du père. C'est donc à la fois une filiation et une progression dans la génération que le texte démontre en se fondant sur la nature du chevalier Estonné, dont l'impulsivité tout autant que la puissance l'ont fait de nombreuses fois comparer au lion.

Le lignage aristocratique est donc marqué par la prédétermination et l'appartenance à telle ou telle famille va permettre de justifier le caractère de leurs membres. C'est ce que résume parfaitement l'expression qu'une demoiselle emploie devant le chevalier Maronex<sup>2</sup> au livre VI quand elle lui demande de lui révéler son ascendance afin de savoir s'il est digne de remporter l'aventure qu'elle souhaite lui confier : « *du bon estocq vient le bon fruit*<sup>1302</sup> ». Ainsi les hommes qui révèlent de mauvaises mœurs ou qui commettent de mauvaises actions sont très rapidement identifiés comme des membres du lignage Darnant. Au livre V par exemple, Norgal<sup>2</sup> voit un chevalier arrêter une demoiselle et la menacer de viol. Il s'élanche alors à son secours en criant au chevalier violeur : « *Je croy que vous soiez encores de l'outrageux lignaige de Darnant l'enchanteur* !<sup>1303</sup> ». Au livre IV, Méléan et Nabon, deux hommes qui semblent pourtant parfaitement intégrés à la cour de Perceforest, commencent à devenir envieux de la préférence que le roi marque pour le brave chevalier Margon. Ils accusent alors la femme de Margon, Lisane<sup>2</sup>, de le tromper en son absence et lui parient qu'ils viendront facilement à bout de la vertu que son mari lui attribue. L'envie<sup>1304</sup> ainsi que les tentatives de séduction qui laissent transparaître les risques de viol encourus par la jeune femme (« *la dame vey que le chevalier la tenoit sy courte et que du lieu partir ne se vouloit*<sup>1305</sup> ») rappellent les caractéristiques du lignage Darnant, ce que le roi Perceforest, très en colère en entendant parler du pari fait par les trois hommes, ne manque pas de souligner (« *le fait demoustre bien que vous estes du lignaige de Darnant l'enchanteur*<sup>1306</sup> »).

---

<sup>1302</sup> VI, 1, par.137, 1-2.

<sup>1303</sup> V, 1, par.437, 29.

<sup>1304</sup> Au livre VI par exemple, le roi Nagor qui descend du lignage Darnant enrage en voyant les succès d'Olofer pendant les joutes qui suivent son adoubement. L'auteur explique cette envie par le fait qu'il « *estoit extrait de envieux sang* » (VI, 2, par.947, 2).

<sup>1305</sup> IV, 1, p.354, 817-819.

<sup>1306</sup> IV, 1, p.347, 615-616.

### 2.1.2. Ourseu, Betidés et le Bossu des exceptions ?

Comment expliquer alors les cas des chevaliers Ourseu, Betidés et même du Bossu de Suave ? Aucun d'entre eux en effet ne se révèle « digne » de son lignage. Nous avons dit du Bossu qu'il était un monstre à cause de son physique contrefait qui le positionnait en marge par rapport à la norme sociale, même si le terme n'était pas utilisé dans le texte pour le décrire. Sa monstruosité pourrait également venir du fait que le Bossu ne ressemble pas à ses parents. C'est en effet autour de cette idée de ressemblance que se construit l'ensemble de l'épisode du procès de la mère du Bossu, accusée d'adultère à cause de la naissance de son enfant qui ressemble beaucoup trop au nain du roi et absolument pas aux parents, tous les deux extrêmement beaux. Aristote, dans la *Génération des Animaux* affirme que, même sans avoir un physique qui sort de la norme « ne pas ressembler à ses parents, c'est bien déjà une sorte de monstruosité ; car, dans ce cas, la nature a dévié de l'espèce en une mesure quelconque<sup>1307</sup> ». L'absence de ressemblance entre le Bossu et ses parents fait donc déjà de lui un monstre et explique également l'acharnement du père, qui refuse d'entendre la défense de sa femme, l'accusation d'adultère devenant le refus de la possibilité d'accident de la Nature. En réattribuant la paternité au nain, le Bossu ressemblerait alors à son père et ne serait donc pas un monstre. La naissance de l'enfant contrefait d'un couple de parents extrêmement beaux suppose une erreur de la Nature dans sa création et c'est sans doute ce qui est le plus difficile à prouver lors du procès. C'est pourquoi la défense de la reine ne peut passer uniquement par une justification morale et il faut l'intervention d'un savant pour expliquer cet accident de conception qui fait également partie du processus naturel. Pourtant, s'il n'y a pas de ressemblance physique avec les parents, le Bossu semble pourvu de toutes les vertus d'un chevalier issu d'une haute lignée. Sa bravoure, ses prouesses pendant les combats et ses dons de chanteur et de conteur ainsi que sa courtoisie lui attirent les faveurs de la belle Cléoffe qu'il épousera. Son descendant, le Chevalier aux Trois Blans Hairons, ne présente aucune difformité physique mais il porte tout de même le nom de son père, Bossu (« *dist a son compaignon qu'il estoit appellé Boceu, et si ne l'estoit pas*<sup>1308</sup> »), comme une sorte de transmission symbolique. Ce nom, il le quitte d'ailleurs au moment où lui-même épouse une jeune fille, Codrille : après qu'il a révélé sa filiation à Caradoche, la tante de Codrille, celle-ci l'appelle « *Cicoradés, beau nieps*<sup>1309</sup> » et affirme que le Bossu était son oncle

---

<sup>1307</sup> ARISTOTE, *Traité de la Génération des Animaux*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], t.2, Paris, Hachette, 1887, livre IV, chap.III, par.2.

<sup>1308</sup> V, 1, par.508/29, 12-13.

<sup>1309</sup> V, 1, par.659, 1.



de par le mariage de sa sœur avec Thélamon, père de Caradoche. Elle rappelle également que la mère de Cicoradés était l'une des dames « *aux quainses rosettés*<sup>1310</sup> », jeunes filles de la forêt qui ont participé à la bataille du Chastel Malebranche. Ainsi l'ascendance du Bossu est légèrement voilée, en reliant Cicoradés à la noble famille de Thélamon plutôt qu'à celle de l'île de Suave et en évoquant l'origine de la mère. De cette façon, l'accident de conception que représentait le Bossu – au sens que lui donne Aristote dans son traité – est effacé et la difformité physique disparaît au profit d'une ressemblance morale : c'est par ses prouesses que Cicoradés rappelle son père et c'est sans doute la raison pour laquelle il porte le surnom de Bossu jusqu'à son mariage, qui signe la fin de ses exploits guerriers.

Cette possibilité de voir des accidents de conception arriver explique également la naissance d'Ourseau, lui aussi produit de l'influence de l'imagination sur la conception. Lorsqu'elle explique à Ourseau<sup>2</sup> la raison pour laquelle elle a abandonné Ourseau, si la Reine avance un argument astrologique pour montrer la nécessité pour elle de rejeter l'enfant, il semblerait bien que ce soit son apparence qui pose problème puisqu'elle insiste d'abord sur ses caractéristiques ursines, lesquelles semblent bien être le motif du mécontentement de la reine (« *quant je vey l'enffant tel, il m'en anuia*<sup>1311</sup> »). Tout comme le Bossu était une honte pour son père en raison de son apparence qui laissait croire à un adultère, c'est également l'absence de ressemblance entre Ourseau et ses parents qui semblent frapper tout d'abord la Reine Fée. Pourtant, l'accident dans la conception d'Ourseau résulte de la représentation physique de deux natures : humaine et ursine. Or, comme nous l'avons montré, les qualités physiques (sa beauté, sa force) et la valeur du jeune hybride laissent deviner son origine royale, comme sa pilosité révèle la filiation symbolique d'Estonné. C'est d'ailleurs cette origine que les douze envoyés de Rome ou encore le sénateur romain décèlent immédiatement en regardant Ourseau. De cette façon le chevalier-ours n'est pas un accident de conception puisqu'il ressemble bien à ses parents mais aussi à son père symbolique Estonné et c'est sans doute cela – la transformation abusive d'Estonné en ours – qu'elle veut dissimuler à son mari en cachant l'enfant. Comment expliquer cependant la nécessité de faire sortir l'enfant de l'île plutôt que de le laisser chez la nourrice où elle l'avait fait placer ?

Dans le *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras, sur les dix enfants de Raymondin et de Mélusine, huit présentent des tares physiques<sup>1312</sup>, lesquelles viennent signifier l'alliance entre

---

<sup>1310</sup> V, 1, par.659, 7-8.

<sup>1311</sup> IV, 2, p.1002, 698.

<sup>1312</sup> De nombreuses études étant consacrées à ce sujet, voir notamment : CLIER COLOMBANI Françoise, « Le beau et le laid dans le *Roman de Mélusine* », dans *Le beau et le laid au Moyen Âge, Senefiance*, Aix-en-Provence, PUP, 2000, p.81-103.

deux êtres de natures différentes, entre l'homme et la fée. Dans son étude sur les rapports entre la fondation des lignées et les naissances féeriques<sup>1313</sup>, Joanna Pavlevski consacre une partie de son analyse aux personnages d'Horrible, de Fromont et de Geoffroy. D'après cette analyse, la mise à mort d'Horrible, qui semble concentrer en lui le côté diabolique de la fée, est nécessaire. Au-delà de la concentration de « potentialité diabolique<sup>1314</sup> » qu'Horrible symbolise, il nous semble que l'enfant, encore jeune et déjà meurtrier de plusieurs nourrices, représente également une force destructrice qui s'oppose exactement à la puissance créatrice de sa mère. En effet, à chaque fois qu'elle donnait naissance à un enfant, Mélusine construisait un nouveau bâtiment, église ou château. Cette fée bâtisseuse et féconde trouve dans cet enfant destructeur et meurtrier une menace pour sa propre création. C'est d'ailleurs dans cette absence de fécondité et de conquête que J. Pavlevski voit la cause de la mort de Fromont, lequel renonce à l'extension territoriale entamée par ses frères et à la perpétuation de la lignée en choisissant la carrière monastique. De la même façon, elle interprète la stérilité de Geoffroy comme une faute supplémentaire qui va à l'encontre de la politique des Lusignan. Cependant, il nous semble également intéressant de constater que tous les fils de Mélusine qui sont restés sur la terre des Lusignan et qui possèdent une tare physique (ce qui excepte donc Thierry et Raymonnet) sont restés stériles et ont contribué au blâme de leur lignée : Fromont en choisissant l'habit de moine, ce qui constitue pour Geoffroy une honte telle qu'il met le feu à l'abbaye, Horrible et Geoffroy à cause de leurs crimes. Tous les autres frères ayant sur une partie de leur corps une marque montrant leur origine féérique et qui sont partis en dehors du domaine de Lusignan fondent des lignées puissantes et prospères, maîtresses d'importants territoires. Ne pourrait-on pas alors voir dans le destin d'Ourseau un schéma similaire ? S'il n'y a pas de doute concernant la nature humaine de Lidoire, la conception d'Ourseau se fait au moment où la jeune reine semble utiliser ses pouvoirs au maximum de leur puissance. C'est aussi le seul passage délicat pour l'auteur puisque la Reine Fée se rapproche dangereusement d'une figure démoniaque en altérant presque

---

LE GOFF, Jacques et LEROY LADURIE, Emmanuel, "Mélusine maternelle et défricheuse", *Annales ESC*, 1971, p. 587-622.

LECOUTEUX, Claude, *Mélusine et le chevalier au cygne*, Paris, Payot, 1982.

HARF-LANCNER, Laurence, "La serpente et le sanglier, les manuscrits enluminés des deux romans français de Mélusine", *Le Moyen Age* n°1, t.CI, 1995.

HARF-LANCNER, Laurence, « L'image et le monstrueux : Geoffroy la grand dent, le sanglier de Lusignan », dans *Mélusine, Acte du Colloque du Centre d'études Médiévales de l'Université de Picardie Jules Verne, 13 et 14 janvier 1996*, [éd. D. Buschinger, W. Spiewok], Greifswald, Reineke, 1996, p.77-92.

WALTER, Philippe, *La Fée Mélusine, le serpent et l'oiseau*, Paris, Imago, 2008.

<sup>1313</sup> PAVLEVSKI, Joanna, « Naissances féeriques et fondation de lignée dans *La Noble Histoire des Lusignan* de Jean d'Arras et *Le roman de Parthenay* de Coudrette », *Questes*, n°27, 2014, édition électronique, <http://questes.revues.org/790>.

<sup>1314</sup> *Ibid*, par.9.

(et ce « presque » est alors essentiel pour éviter de faire basculer Lidoire dans la sorcellerie) la nature d'Estonné. La conception à ce moment précis du roman d'un enfant-ours par un personnage au surnom féérique au sommet de sa puissance semble faire de l'apparence d'Ourseau le signe de la nature féérique de sa mère. Les enfants de Mélusine présentent deux types principaux de caractéristiques physiques : celles qui sont liées à la vue (un œil en plus, en moins) et celles qui sont liées à l'animalité (la patte de lion, la dent de sanglier...) et c'est à cette seconde catégorie qu'Ourseau pourrait correspondre. De plus, le fait qu'Ourseau risque de porter le blâme sur sa famille s'il reste en territoire breton répond à un schéma similaire à celui du roman de Jean d'Arras : le fils hybride ne peut pas rester sur la terre familiale et c'est à l'étranger qu'il s'illustre en fondant une nouvelle lignée et en enchaînant les prouesses. Dans le cas d'Ourseau, ce sont ses actions guerrières lors de la conquête de l'Inde qui le couvrent de gloire et permettent son alliance avec une puissante lignée romaine ainsi que la fondation de sa propre lignée.

Cependant, contrairement aux fils de Mélusine qui donnent naissance à des enfants sans tare physique montrant ainsi la dilution progressive des traits féériques au fur et à mesure des générations, le fait que les enfants d'Ourseau soit la réplique parfaite du père tant par leur pilosité que par leurs noms « *les Ourseaux*<sup>1315</sup> » montre une permanence de cette caractéristique et surtout efface l'influence de la mère romaine dans la transmission dynastique. En effet, celle-ci n'est évoquée qu'à travers son lien avec le sénateur romain : elle est simplement la « *filie de Gaius*<sup>1316</sup> ». L'absence de transmission entre la mère et les enfants semble avoir là aussi une visée politique : puisqu'Ourseau<sup>2</sup> sera le seul représentant adoubé du sang de la famille royale et le seul donc à pouvoir adouber les autres membres de son lignage, l'effacement de la filiation maternelle permet de conserver la pureté de cette lignée, que la permanence du motif ursin vient signaler.

Dans le cas de Betidés, les premières interventions du jeune homme confronté à une tentative de soulèvement de la part de Britus et de ses alliés alors que son père le roi d'Angleterre a disparu insistent sur la sagesse et la mesure du jeune héritier qui organise la résistance anglaise. Ces éléments semblent donc montrer que Betidés possède effectivement les qualités naturelles que son origine royale promettait. C'est d'ailleurs ce que Lyonnel avance au roi pour justifier les capacités de son héritier : « *si est issu de si bon estocq qu'il ne devera faire fors tout bien*<sup>1317</sup> », cette phrase rappelant celle de la jeune fille qui évoquait devant Maronex<sup>2</sup>

---

<sup>1315</sup> IV, 1, p.535, 341.

<sup>1316</sup> IV, 1, p.535, 334.

<sup>1317</sup> IV, 1, p.502, 639-641.

le bon fruit qui s'épanouit sur une branche saine. Cependant, Perceforest répond au chevalier en représentant son fils comme un accident de conception : « *une bonne vache porte bien aucuneffois ung mauvais viau*<sup>1318</sup> ». On retrouve ici la définition aristotélicienne de l'accident dans l'ordre naturel puisque :

Le monstrueux est contre nature, non pas contre la Nature prise absolument, mais contre le cours le plus ordinaire de la Nature. Rien ne peut se produire en effet contre la Nature éternelle et nécessaire ; il ne se produit quelque phénomène contre nature que dans les choses qui sont ordinairement de telle façon, mais qui pourraient aussi être d'une façon tout autre.<sup>1319</sup>

La rareté du phénomène monstrueux est également soulignée dans la sentence de Perceforest avec « *aucuneffois* » qui montre la rupture du cours naturel : issu d'une bonne lignée, Betidés était prédisposé à être un bon roi. Le cas de Betidés est assez complexe et il nous faudra y revenir plus tard afin de le comparer aux fils du roi d'Ecosse, Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor mais il est déjà possible de relever les différents éléments qui le prédéterminent. Betidés est le fils aîné du roi et aucune mention n'a été faite dans les premiers livres de malédiction (comme c'est le cas pour Zellandine) ou de circonstances particulières qui président à la naissance ou à la conception (comme pour le Bossu et Ourseau). Alors quels sont les éléments qui font que Betidés risque d'apporter le blâme sur sa lignée ? Premièrement, comme le révèle Perceforest au livre IV, le destin de son fils semble scellé par une mauvaise constellation qui régnait lors de sa naissance (« *il fut natif en tant mauvaise constellation que toute chevalerie deffauldra a son tamps, avec ce toute honneur et prouesse*<sup>1320</sup> ») ce que le roman ne mentionnait pas au moment de l'annonce de la naissance de l'héritier au livre I. La deuxième raison est sa volonté de se marier avec une Romaine et d'apporter par là une mauvaise nature à celle de la lignée des rois anglais. La mauvaise nature de Cerse lui viendrait de son appartenance, non à une lignée, mais à un peuple dont Perceforest dit qu'ils sont « *de leur propre nature tant haultains et tant oultreuidiez*<sup>1321</sup> » mais aussi « *tant convoiteux*<sup>1322</sup> ». Elle-même est décrite plus tard par son beau-père comme « *fieri, orgueilleuse et de mauvaise nature et mal pensant*<sup>1323</sup> ». Le risque alors n'est pas seulement l'accès au pouvoir d'une mauvaise reine mais la transmission de cette nature romaine à la dynastie anglaise, ce que craignait déjà Perceforest (« *il se feroit a grant*

---

<sup>1318</sup> IV, 1, p.502, 642-643.

<sup>1319</sup> ARISTOTE, *Op. cit.* par.32.

<sup>1320</sup> IV, 1, p.502, 643-646.

<sup>1321</sup> IV, 1, p.152, 248-249.

<sup>1322</sup> IV, 1, p.152, 251.

<sup>1323</sup> IV, 1, p.503, 656-657.

*peine que la lignie qui d'elle descendroit aucunement ne fust convoiteuse et raemplie de despit*<sup>1324</sup> ») avant de céder aux demandes de sa femme en approuvant l'alliance de son fils et de Cerse. La reine prend le parti de la jeune fille et s'oppose au principe d'une nature complètement définie par la lignée, au profit de la vertu individuelle (« *aussi n'est il point dit que se les Rommains sont de leur nature plains d'orgueil et de convoitise, que toutes leurs filles le soyent*<sup>1325</sup> »). Elle se trompe pourtant et la jeune fille dévoile peu à peu cette mauvaise nature que le roi Perceforest craignait. Cette mésalliance de Betidés avec Cerse est traduite par le verbe « *foulligner* » dans le discours du roi qui signifie, d'après le DMF, « s'écarter des valeurs attachées à son lignage, n'être pas à la hauteur de ses ancêtres, dégénérer <sup>1326</sup> ». Cet écart par rapport aux valeurs de son lignage, cette mésalliance ne peut alors donner à Betidés la légitimité pour régner, pas plus qu'à l'éventuelle lignée qui descendrait de cette union. C'est d'ailleurs ce qu'avance Ourseau<sup>2</sup> au livre IV quand les jeunes chevaliers cherchent à élire un nouveau roi après la destruction du royaume et réfléchissent à l'éventualité d'un héritier survivant du sang de Perceforest :

Le filz fut roy après le gentil prince son père et fut nommé Bethidés, qui moru sans hoir a la destruction du païs. Et s'il avoit hoir vivant, sy seroit il de tant mauvais sang de par la mere que aucunement ne me pourroye accorder qu'il regnast.<sup>1327</sup>

Le « *mauvais sang* » de la mère aurait gâté la lignée royale, s'il ne l'avait rendue stérile, et c'est ce qui reporte le choix d'Ourseau<sup>2</sup> sur l'enfant de la fille de Perceforest, quand bien même un descendant de l'héritier mâle serait encore en vie. La raison de ce choix est l'opposition entre l'alliance avec une mauvaise lignée contractée par Betidés et celle de sa sœur Bethoine avec le fils du roi Alexandre dont la lignée garantit toute vertu (« *qui de celle branche pourroit avoir greffe pour enter en ceste terre ne pourroit yssir fors bon fruit*<sup>1328</sup> »).

### 2.1.3. La préservation de la lignée

Cette incapacité à régner qui résulte de la mésalliance de l'héritier légitime ainsi que le risque d'une lignée marquée par la mauvaise nature d'une épouse mal choisie montrent l'intérêt

---

<sup>1324</sup> IV, 1, p.152, 254-257.

<sup>1325</sup> IV, 1, p.152, 265-267.

<sup>1326</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/foulligner>.

<sup>1327</sup> IV, 2, p.1133, 341-346.

<sup>1328</sup> IV, 2, p.1134, 350-353.

de la classe aristocratique pour la préservation de la lignée et l'importance de l'institution du mariage. Ainsi, Zéphir empêche Bénéuc de contracter un mariage avec Sarra<sup>2</sup>, fille de Sarra la Déesse des Songes, alors qu'elle est enceinte de lui<sup>1329</sup> car il est destiné à s'unir à la lignée royale en épousant la fille de Blanche d'Ecosse et du roi Lyonnell. Le démon n'intervient pas cependant pour empêcher son union peu après avec une descendante de Thélamon<sup>1330</sup>, pas plus que la Reine Fée n'empêche les sœurs de Capraise d'être enceintes de ses petits-enfants, car en ces temps de reconstruction du royaume breton, les unions hors mariage ne sont pas condamnées et c'est uniquement le mariage qui va sceller la création d'une lignée officielle que Zéphir et la Reine Fée s'attachent à protéger. En effet, lorsque la reine reçoit son petit-fils Gallafur, celui-ci accepte tous ses conseils et demandes à la condition de lui permettre d'épouser la Pucelle aux Deux Dragons. Elle le rappelle alors très vite à l'ordre (« *vous ne pouvez avoir autre que celle qui osta l'espee qui fu au bon roi Perceforest*<sup>1331</sup> »), appuyant sa décision sur la volonté de préserver « *l'honneur (...) de vous et de nostre lignage*<sup>1332</sup> ».

Cette fermeté de la Reine Fée, qui sait pourtant que la jeune fille dont son petit-fils est amoureux est également celle qui lui est destinée, s'explique par le fait que dans le *Roman de Perceforest* le choix d'un mariage semble tout particulièrement important en ce qui concerne la femme car, comme les épisodes de la conception du Bossu et d'Ourseau le montrent, le rôle de la mère dans l'acte de reproduction est essentiel et influence la forme de l'enfant à naître. De la même façon, lorsque Zéphir hésite sur la façon de manipuler les naissances dans le but de permettre celle de Merlin, c'est la fée Morgane qui lui donne la solution, en insistant sur la nécessité de bien choisir la mère :

Cela vous apprendray je a faire de legier, dist Morgane, car vecy Passelion qui est né a cela. Or continués son genre jusques a ce tamps, et puis choisissiez une femme qui soit ydone a concepvoir hoir malicieux et saige et enclin a sçavoir cermes et conjurations ; et puis regardez le regne du planette enclin a cela, puis incontinent les mettés couchier ensamble, et lors vous avrez hoir a vostre voulenté<sup>1333</sup>

---

<sup>1329</sup> IV, 2, p.1054.

<sup>1330</sup> IV, 2, p.1063-1064.

<sup>1331</sup> V, 1, par.579, 4-5.

<sup>1332</sup> V, 1, par.576, 2-3.

<sup>1333</sup> Traduction : « Voilà quelque chose qu'il m'est facile de vous apprendre, dit Morgane, car vous avez déjà Passelion qui est né pour ça. Maintenant continuez sa lignée mâle jusqu'à ce temps et choisissez une femme qui soit propre à concevoir un héritier malicieux, sage et enclin à apprendre des charmes et des conjurations. Ensuite, guettez le règne de la planète qui s'accorde à votre projet et à ce moment-là faites-les immédiatement coucher ensemble. De cette façon vous aurez un héritier selon vos désirs. » (IV, 12, p.693-694, 83-91).

Le discours de Morgane est extrêmement intéressant parce que son explication de la façon de faire naître Merlin regroupe tous les types de prédétermination qui ont été précédemment évoqués : la nécessité de prendre en considération la configuration des planètes (« *le regne du planette enclin a cela* »), la lignée comme moyen de transmission de la nature du père (puisque Passelion est fait pour cette conception et qu'il suffit de continuer sa lignée pour transférer cette prédisposition) et surtout le choix important de la mère. Tout comme le système de médecine repose sur le choix d'un remède « propre à » la plaie ou la maladie, la conception fonctionne sur l'idée d'une concordance entre les complexions, ce qui explique pourquoi la femme doit être « *ydoine* » c'est-à-dire « capable de » concevoir un enfant qui aura une complexion lui donnant les prédispositions nécessaires (« *enclin a sçavoir cermes et conjurations* ») pour devenir l'homme le plus sage de son époque. Si le rôle du père est souligné dès le début avec l'évocation de Passelion, c'est le choix de la mère qui semble définir les futures prédispositions de l'enfant. De la même façon, au livre VI, alors que Gallafur vient assez facilement à bout des esprits qui hantent la forêt Darnant grâce à l'écu à l'Estrange Signe et aux paroles que sa grand-mère la Reine Fée lui a enseignées, il se retrouve confronté à un esprit qui hante le corps d'une vieille attachée à un arbre, laquelle avait essayé de faire tuer par trahison le Tors et Gadiffer. A ce moment-là du roman elle est simplement présentée comme l'un des membres du lignage Darnant<sup>1334</sup>. Plus tard au livre III, Gadiffer<sup>2</sup> découvre le corps de la vieille et lit au-dessus de sa tête l'inscription qui explique qu'elle est « *fille de Darnant le enchanteur*<sup>1335</sup> » alors qu'au livre VI, l'esprit qui habite encore le corps de la vieille refuse de s'en aller et affirme que « *toute la terre que le dieu Darnant tint en son vivant vint de moy et de mon lignaige*<sup>1336</sup> ». En modifiant le lien familial initialement donné par le texte, cette affirmation au livre VI met donc à l'origine de la lignée des mauvais enchanteurs du lignage une mauvaise femme et non un homme.

Pourtant d'après Jean Lecointe, Aristote insiste notamment sur le rôle du mâle dans l'acte de reproduction, parce qu'il « porte en soi le principe génésique, la femelle n'étant qu'un pur support, fournissant la "matière" capable de recevoir "l'acte", "la forme", dont le mâle est le vecteur<sup>1337</sup> ». La future femme *ydoine* à concevoir Merlin devrait donc être vue davantage comme un « support » propre à recevoir cette « matière » du descendant mâle de la lignée de Passelion, ce qui expliquerait pourquoi Morgane précise bien que Zéphir a déjà sous la main « *Passelion qui est né a cela* ». Cela expliquerait également l'exception que constitue Lyonnell.

---

<sup>1334</sup> I, 1, par.278, 44.

<sup>1335</sup> III, 1, p.9, 113.

<sup>1336</sup> VI, 1, par.375, 11-13.

<sup>1337</sup> LECOINTE, Jean, *L'idéal et la différence*, Genève, Droz, 1993, p.20.

Le chevalier se révèle, tout comme Betidés, indigne de son lignage puisqu'il fuit le lignage Darnant pour se mettre au service de Perceforest. C'est pourquoi Bruyant, qui le tient captif avec quatre autres chevaliers du Franc Palais, considère lui aussi qu'il a *fouirligné* et le condamne à mort pour ses « *demerites*<sup>1338</sup> » envers le lignage. La filiation de Lyonnel n'est pas très claire puisque le texte en présente plusieurs versions. Ainsi, s'il est dit à plusieurs reprises qu'il est le petit-fils de Gelinant/Bélinant du Glat, Lyonnel affirme au livre III « *que Darnant fut frere de pere et de mere a Belinant mon grant pere*<sup>1339</sup> » alors qu'au livre II il dit à la Reine Fée qu'il est « *filz a l'aisné filz de Gelinant du Glat, qui fut frere a Darnant l'enchanteur, nonpas frere en ses vices, mais frere d'une mere et nompas d'un pere*<sup>1340</sup> ». Lyonnel semble justifier la différence entre la lignée issue de Gelinant et celle issue de Darnant par la différence de père, ce qui insisterait donc cette fois sur la transmission masculine. La lignée de Gelinant, qui n'a pas suivi la mauvaise nature du lignage, serait donc soit un accident de nature comme c'est le cas avec Betidés et Perceforest, soit issue d'un père différent, ce qui reviendrait une fois encore à montrer le géniteur masculin comme fondateur du lignage. La différence entre l'exemple du lignage Darnant qui se présente comme une lignée essentiellement masculine et ceux de Morgane, d'Ourseau, du Bossu et de Cerse qui mettent en avant le rôle de la mère dans la conception pourrait simplement montrer que l'auteur prend en compte le rôle des deux sexes dans l'acte reproducteur et le fait que la défaillance de la nature du père ou de la mère engendrera une mauvaise descendance.

C'est pourquoi la société aristocratique qui se construit aux livres I et II et se reconstruit aux livres IV et V se méfie tout particulièrement des mésalliances. Ainsi lorsque la jeune Dache<sup>2</sup>, héritière de Péléon, cherche un époux à qui confier le gouvernement de ses terres, un jeune homme fasciné par sa beauté la propose en mariage. Devant son hésitation, le chevalier Ourseau<sup>2</sup> lui assure qu'il s'agit de Pallidés<sup>2</sup> de Hurtemer, fils du Chevalier aux Pappégaulx, l'ancien roi de Hurtemer et l'un des douze Chevaliers aux Vœux ce qui dissipe immédiatement les doutes de la jeune fille qui accepte l'offre<sup>1341</sup>. Cette méfiance exprimée par la jeune fille se retrouve à tous les niveaux de la classe aristocratique. En effet, si Gadiffer<sup>2</sup> est capable de reconnaître son frère Nestor qu'il n'a pas vu depuis longtemps et dont le visage a complètement changé à cause d'une balafre et de la puberté, c'est grâce à une marque de naissance sur l'épaule que leur a faite leur mère « *afin qu'elle ne fust deceue de sa lignie*<sup>1342</sup> ». La pratique semble être

---

<sup>1338</sup> III, 1, p.204, 178-179.

<sup>1339</sup> III, 1, p.202, 140-141.

<sup>1340</sup> II, 2, par.220, 3-6.

<sup>1341</sup> IV, 2, p.874-875.

<sup>1342</sup> III, 2, p.311, 1356-1357.



courante puisque la nourrice de Bénuic affirme qu'il s'agit également d'une coutume du pays de Zellandine :

Nulle dame de valeur n'y fait enfant qu'elle n'y mette son signe pour eschiever le malice des mauvaises femmes qui font les enfans sus terre de mauvaise crussion et de put eur. Et quant elles se voient delivre de mauvais fruit, souventes fois par leur malice elles le changent a ung bon<sup>1343</sup>.

Tout comme un mauvais mariage, l'échange des héritiers et l'introduction du « mauvais fruit » est une menace permanente pour la lignée<sup>1344</sup>. Les vertus prêtées au descendant d'une bonne lignée vont même plus loin que la simple transmission dynastique puisqu'elles peuvent se transmettre au niveau symbolique. En effet, si Pedracus, le fils aîné du Tors et de Lidoire, a demandé à Passelion de le faire chevalier alors qu'il avait auparavant rencontré Ourseau<sup>2</sup>, c'est en raison de l'incertitude du jeune homme-ours concernant son ascendance (« *bien eus voulenté de l'en prier, mais quant j'entendi qu'il ne sçavoit qui estoit son grant pere et sa grant mere, je m'en deportay*<sup>1345</sup> »). Lorsque s'approche la menace de la fin de la Grande Bretagne, le roi Gadiffer se lamente depuis l'Île de Vie en songeant à la déchéance prochaine de sa lignée, puisqu'aucun de ses descendants ne pourra être adoubé d'une main aussi noble que l'ont été ses enfants (« *trop me doute que jamais ne soyent chevaliers de aussi bonne main comme de nostre lignaige*<sup>1346</sup> »). C'est à ce moment-là que La Reine Fée lance le sort qui empêchera quiconque d'adouber sa descendance. C'est pourquoi aucun chevalier de Bretagne n'est capable de donner la colée au Damoisel Faé puisqu'il s'agit en fait de Gallafur, le petit-fils de la Reine Fée et l'héritier du trône écossais bien que tous s'y essaient lorsque tous les nouveaux chevaliers sont réunis à la demande de Zéphir. L'épreuve qui s'achève sur une colée donnée par Ourseau<sup>2</sup> permet certes de protéger la lignée royale d'une filiation symbolique indigne d'elle, mais elle montre avant tout cette lignée comme supérieure aux autres lignées aristocratiques puisqu'elle ne peut supporter une colée donnée par un autre chevalier, fut-il issu d'une très grande famille comme c'est le cas de Bénuic ou de Passelion. Cet épisode vient donc introduire une hiérarchie dans les familles aristocratiques, donnant à la famille royale un statut supérieur qui nécessite une protection particulière contre toute forme de mésalliance.

---

<sup>1343</sup> Traduction : « Nulle dame de la noblesse n'y fait d'enfant sans y apposer son sceau pour éviter la malice des mauvaises femmes qui accouchent d'enfants qui sont d'une origine honteuse et qui grandiront dans l'infamie. Quand elles se voient délivrées d'un si mauvais fruit, il arrive souvent par leur malice qu'elles l'échangent avec un bon. » (III, 3, p.230, 562-567).

<sup>1344</sup> Ch. Ferlampin-Acher évoque la protection contre les *changelings* dans FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Fées et déesses dans *Perceforest* », *Op. cit.*, p.67.

<sup>1345</sup> IV, 2, p.798, 340-343.

<sup>1346</sup> IV, 2, p.828, 776-778.

C'est en cela que la question des mariages avec des familles étrangères se pose, notamment au livre IV avec la volonté de Betidés d'épouser Cerse. Le cousin<sup>1347</sup> de celle-ci, Lucés<sup>3</sup>, a été envoyé comme espion sur l'île de Bretagne et se fait passer pour muet. Cependant, mu par le désir d'être intégré parmi les chevaliers du Franc Palais, celui qui est appelé le Chevalier Muel, qui n'a pas hérité de la mauvaise nature de la lignée romaine dont est issue Cerse, prend la parole pour implorer le pardon du roi d'Angleterre. Il épouse Flourette, en même temps que sa cousine se marie avec l'héritier anglais. Le mariage de Lucés<sup>3</sup> et Flourette n'a à subir aucun obstacle et la question de l'alliance avec un Romain ne pose pas ici de problème. Le mariage entre Cerse et Betidés est problématique parce qu'il représente des stratégies politiques d'alliance différentes. En effet, le choix de Remanant de Joie, fils d'Alexandre et de Sébille comme époux pour sa fille, montre l'intérêt que porte Perceforest à maintenir l'alliance (certes ici symbolique puisqu'Alexandre est mort) qui avait été faite au livre I entre Alexandre et l'Angleterre<sup>1348</sup>. La soumission au roi Alexandre de la part du peuple breton avait en effet été immédiate, tout comme la résistance contre l'envahisseur romain dès les premiers assauts du livre III. Le refus du mariage entre une Romaine et le prince breton correspond également au refus de Perceforest d'une alliance politique avec les Romains, dont le roi anglais craint la soif de conquête. C'est un choix différent de politique étrangère que fait Betidés : ayant lui-même servi aux côtés des Romains sous le commandement de Lucés<sup>2</sup> au livre IV, il voit dans l'alliance avec l'Empire une excellente stratégie politique. C'est d'ailleurs ce qu'il expose au Chevalier au Dauphin :

Mais l'en scet par le Chevalier Muel, qui est son cousin, qu'elle est des plus nobles de Romme et qu'ilz ont esté des plus fors et puissans de tout le monde, et par lesquelz cestui paÿs pourroit aucunement avoir a souffrir. Pourquoi il me samble, se j'avoie espousé une femme de leur sang, que encores pourroit estre ceste isle depourtee ; et le roy mon père ne prent point garde a toutes ces choses, mais il s'en porroit bien repentir une fois. <sup>1349</sup>

<sup>1347</sup> Qu'il ne faut pas confondre avec l'amant de Cerse, lui aussi prénommé Lucés, qui intervient sur l'île de Bretagne à partir du livre IV, 1, p.486. Un autre Lucés est apparu au livre III, le frère cadet de Lucidés, le Chevalier à l'Épervier. Pour éviter les confusions, nous les appellerons dans leur ordre d'apparition : Lucés (le frère cadet), Lucés<sup>2</sup> (l'amant de Cerse) et Lucés<sup>3</sup> (le Chevalier Muel).

<sup>1348</sup> L'importance de cette union est d'ailleurs soulignée par Ch. Ferlampin-Acher dans son article FERLAMPIN-ACHER, Christine, « *Perceforest*: du fils sans père au père hors pair, de Merlin à Philippe le Bon », *Op.cit.*

<sup>1349</sup> Traduction : « L'on sait par le Chevalier Muel, qui est son cousin, qu'elle fait partie des plus nobles familles de Rome et que c'est le peuple le plus fort et le plus puissant du monde, dont notre pays pourrait avoir beaucoup à craindre. C'est pourquoi il me semble que si j'épousais une femme de leur sang, cela pourrait préserver cette île. Le problème c'est que le roi mon père ne prend pas en compte tous ces éléments, et il pourrait bien s'en repentir un jour » (IV, 1, p.98, 108-117).

Cette stratégie d'alliance avec un pays plus puissant n'est pas nouvelle et c'est celle qu'utilise Carados, qui a été chargé par le Tors de garder la Selve Carbonniere avec sa femme Clermonde. Confronté à la résistance des nobles du pays qui envisagent de trahir leur serment et leur seigneur, il fait appel à la tante de sa femme, qui a été mariée à « *l'un des plus gentils et bien enlignagé*<sup>1350</sup> » seigneurs de la puissante cité de Nerve. Le seigneur, Tarsus, avait scellé cette alliance en promettant « *ayde et secours*<sup>1351</sup> » mais, jugeant inutile de recourir aux armes tant sa réputation et sa puissance étaient craintes en Selve Carbonniere, il prend simplement auprès de lui le fils nouveau né de Carados, ce qui a pour effet de dompter immédiatement toute forme de rébellion dans la région. La protection accordée par Nerve à la Selve Carbonniere dépend certes du mariage de Tarsus et de la tante de Clermonde, mais elle est aussi inscrite dans une logique d'alliances. En effet, Nerve présente des affinités avec la Bretagne comme on peut le voir au chapitre XIX du livre IV dans lequel le Tors accompagné de plusieurs chevaliers bretons, se rend à Nerve. Là sont organisées des joutes dont les règles particulières sont nouvelles pour les Bretons<sup>1352</sup>, qui en échange apprennent aux Nervois l'art du tournoi. Politiquement, Nerve est en guerre contre Rome et elle résiste à ses assauts, ce qui fait qu'elle tient en haute estime la Grande Bretagne pour sa pugnacité contre les assauts romains (« *les Nervois aymoient les Bretons pour ce qu'ilz avoient sy vaillamment resisté contre les Rommains*<sup>1353</sup> »). Le mariage entre la tante de Clermonde et un grand seigneur de Nerve se justifie par le choix d'une politique hostile à l'encontre des Romains de la part des deux pays mais aussi par le fait que cette alliance entre Nerve et la Selve Carbonniere repose sur une protection ponctuelle et à l'initiative de la Selve Carbonniere, non sur une domination et une relation de dépendance envers la très puissante Nerve. Il n'est donc pas question pour la cité de conquérir la Selve Carbonniere, ce qui lui serait pourtant facile puisque Tarsus explique qu'un mot de lui conduirait les habitants de cette région à détruire leurs propres maisons. De la même façon, en se rendant à Alexandre dès son débarquement sur l'île, les Bretons scellent avec lui une alliance qui les place sous sa protection et non sous sa domination. Le refus de l'alliance avec les Romains de la part de la Bretagne comme de Nerve est alors également un refus de ce rapport de soumission et de domination et une affirmation de la souveraineté du pays (« *les Nervois aymoient les Bretons pour ce (...) qu'ilz ne vouloient nullement obeÿr a eulx comme a ceulx qui a tous paÿs vouloient aucunement avoir souverainete*<sup>1354</sup> »). Le respect de cette

---

<sup>1350</sup> IV, 1, p.135, 61.

<sup>1351</sup> IV, 1, p.135, 63.

<sup>1352</sup> IV, 1, p.423.

<sup>1353</sup> IV, 1, p.135, 66-68.

<sup>1354</sup> IV, 1, p.135, 66-70.

souveraineté conduit d'ailleurs les Nervoïis à renoncer à coloniser Rome après sa destruction par les Carthaginois, bien qu'ils considèrent la cité comme leur « *heritaige*<sup>1355</sup> », quand ils apprennent que les Romains seraient bientôt à même de restaurer et de défendre leur cité. Cette politique s'oppose évidemment à celle des Romains, fondée sur l'expansion territoriale ce qui provoque un conflit entre les deux cités. En effet, lorsque le Tors et les autres chevaliers bretons visitent Nerve, un chevalier, Tarsidés, leur explique l'origine du conflit entre Rome et Nerve. Cette dernière était une cité fondée par Rome et qui était soumise à un « *treu*<sup>1356</sup> » pendant des années. Cependant, les habitants de Nerve étant tous d'origine romaine et issus des mêmes lignées que ceux de Rome (« *duquel sang ils descendoient aussi franchement comme eulx sans empirement d'autrui*<sup>1357</sup> ») puisqu'ils partagent une ascendance paternelle, maternelle (ou les deux) avec les Romains (« *sommes tous freres germains venans d'un père et d'une mere, ou au moins l'un de l'autre*<sup>1358</sup> »), tout impôt exigé envers les Nervoïis devient *de facto* abusif puisqu'il serait le signe d'une relation asymétrique entre les deux cités jumelles (Nerve est d'ailleurs appelée une « *Seconde Romme*<sup>1359</sup> »). Le lien féodal que le *treu* représenterait entre les deux cités dont l'une serait vassale de l'autre est perçu par les Nervoïis qui se considèrent égaux aux Romains comme une relation de servage, comme le montre le terme de *serf* (« *nous ne sommes de rien serfs a eulx*<sup>1360</sup> »), ce qui traduit bien la nature dissymétrique de ce lien.

Encore une fois, si l'on considère la datation proposée par Ch. Ferlampin-Acher qui fait du *Roman de Perceforest* un ouvrage bourguignon du XV<sup>e</sup> siècle produit pendant le règne ducal de Philippe le Bon, il serait possible de voir, dans ce conflit entre Nerve et Rome, une représentation des tensions entre Louis I<sup>er</sup> d'Orléans, chef du conseil de Charles VI, et Jean Sans Peur, duc de Bourgogne et père de Philippe le Bon. En effet, les nombreux impôts exceptionnels levés pour soutenir l'effort de guerre de la France dans son conflit avec l'Angleterre soulève de multiples protestations et Jean Sans Peur critique fortement le projet d'une nouvelle taille en février 1405 comme on peut le voir dans le traité d'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*<sup>1361</sup> où il est dit que le duc en refuse l'application dans ses domaines une fois l'impôt voté en mars de la même année tout en assurant au comté de Flandres, dont il a pris possession depuis le 21 mars à la mort de sa mère, que les relations commerciales

---

<sup>1355</sup> IV, 1, p.415, 309.

<sup>1356</sup> IV, 1, p.414, 281.

<sup>1357</sup> IV, 1, p.415, 289-291.

<sup>1358</sup> IV, 1, p.415, 304-306.

<sup>1359</sup> IV, 1, p.414, 283.

<sup>1360</sup> IV, 1, p.415, 303-304.

<sup>1361</sup> BARANTE (de), Prosper Brugière, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, Paris, Librairie Ladvocat, 1826, t.1, p.206.

avec l'Angleterre seraient maintenues<sup>1362</sup>. La politique de refus du *treu* romain suivie par Nerve, dont Ch. Ferlampin-Acher rappelle qu'elle est l'ancien nom de Tournai en Flandres<sup>1363</sup> (comme on peut le voir d'ailleurs dans le récit de sa fondation fait par Jean Cousin<sup>1364</sup>), pourrait alors renvoyer à ce refus d'appliquer la taille à la Flandres prononcé par Jean Sans Peur qui est le cousin du roi Charles VI et qui est donc issu de la même lignée, celle du roi Jean II de France, son grand-père.

Pour revenir au conflit entre Perceforest et son fils, le choix de l'alliance aux Romains défendu par Betidés s'inscrit donc non seulement à l'encontre des affinités de la Bretagne avec ses alliés naturels comme Nerve mais menacerait également la souveraineté bretonne en créant une relation dissymétrique entre Rome et la Bretagne qui la ferait passer sous la domination de l'Empire romain. Ainsi, si le mariage avec une femme d'un lignage étranger n'est pas exclu par l'aristocratie bretonne ni par la dynastie royale puisque Béthoine épouse le fils d'Alexandre, c'est la remise en cause de la politique extérieure de la Bretagne et de son indépendance qui montre l'ineptie de la stratégie d'alliance imaginée par Betidés. Au livre VI cependant, la monarchie bretonne en quête de stabilité se prononce contre les mariages étrangers : lorsque les chevaliers proposent à la reine Alexandre d'Angleterre d'épouser Gallafur d'Ecosse, ils lui demandent si elle aurait accepté un autre candidat que lui s'ils avaient eu une valeur égale. La reine affirme alors sa préférence pour un mariage local :

Il est bien vray que j'ay ouy dire que mieulx vault a prendre le grain d'un bon terroir que d'un autre, ja soient ilz tous d'une couleur et d'une fachon, car tousjours sent le grain le terroir dont il vient et si dist on communement que cellui est fol qui adjoint estrange boiel au sien, car fort est de faire de deux contraires unité. Pour ce le dy que tant a cestuy baceler d'avantaige qu'il est issu de si bon terroir, comme chascun scet, qu'il n'est ja mestier de le recommander, car il se recommande lui meismes par son bien fait et si sommes tous d'un sang, la unité en est legiere a faire. Si me traitroie par ces deux raisons ainchois a cestuy chevalier que a ung autre d'estrange sang.<sup>1365</sup>

---

<sup>1362</sup> *Ibid*, p.207.

<sup>1363</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest* », *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge*, [éd. B. Guidot], Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290.

<sup>1364</sup> COUSIN, Jean, *Histoire de Tournay*, Tournay, Malo et Levasseur, 1808, p.52-53.

<sup>1365</sup> Traduction : « Il est vrai que j'ai entendu dire qu'il vaut mieux prendre le grain issu d'un bon terroir que d'un autre, même s'ils sont tous deux de la même couleur et de la même forme, car le grain sent toujours le terroir dont il vient. Ainsi dit on communément que celui qui lie un boyau étranger au sien est fou, car il est impossible d'unir deux contraires. C'est pourquoi j'affirme que ce jeune homme a tant de qualités et qu'il est issu d'un si bon terroir, comme chacun le sait, qu'il n'est pas nécessaire de le recommander, car il se recommande de lui-même par ses belles actions et, si nous sommes du même sang, l'union sera plus facile à faire. Ainsi pour ces deux raisons, ma préférence ira à ce chevalier plutôt qu'à un autre d'une terre étrangère » (VI, 1, par.517, 2-14).

Si la théorie des éléments était utilisée pour montrer la stérilité d'une alliance entre un vieillard et une jeune fille dans les plaintes de Clamidette au livre V, elle vient ici appuyer la politique d'alliance entre les grandes familles aristocrates et royales (« *fort est de faire de deux contraires unité* »). En plus de la métaphore du grain et du terroir qui permet à Alexandre de développer son argument en faveur d'un mariage avec un homme de bonne extraction, il est intéressant de noter que le mérite de Gallafur vient non seulement du fait qu'il est issu d'un « *bon terroir* » mais aussi que son appartenance à la lignée royale soit connue (« *comme chascun scet* »). En effet, si une noble origine se devine comme c'est le cas pour Exillé dont la noblesse est perçue immédiatement par Ponchonnet, elle n'est pas suffisante si elle n'est pas établie comme on peut le voir avec l'exemple d'Ourseau<sup>2</sup> car, même s'il sait qu'il est extrait d'une très noble lignée, il n'est pas jugé digne par Pédracus de l'adouber en raison justement de l'incertitude liée à la méconnaissance de ses origines. C'est pour cela que le jeune écuyer préfère demander la colée à son cousin Passelion, puisqu'il est sûr des origines de ce dernier grâce au lien familial qui les unit.

La protection de la lignée répond donc à l'idéologie aristocratique qui tient à protéger le « bon sang » d'une alliance qui viendrait le corrompre en transmettant une mauvaise nature à leur descendance. De plus, sans même qu'il y ait besoin d'une transmission de parent à enfant, la seule présence d'une personne de mauvaise nature semble pouvoir mettre en péril la valeur de celui qui est de bonne extraction. Ainsi, comme nous le disions, Betidés apparaît au livre II comme un jeune homme doté des qualités que son père espère trouver chez un membre de son lignage royal. Or après la mort de la reine Ydorus, Perceforest voit non seulement le comportement de sa belle-fille changer pour laisser place à une femme orgueilleuse et méprisante mais il constate également l'influence sur son fils de cette mauvaise nature que Cerse avait jusqu'à présent dissimulé : « *Maismes Betidés son filz estoit empirié des meurs de celle mauvaise femme*<sup>1366</sup> ». La mauvaise nature de Cerse est donc une double menace latente, parce qu'elle peut à la fois se transmettre de façon héréditaire et par l'influence qu'elle exerce sur son mari. Le cas de Betidés est alors intéressant en ce qu'il montre que le lignage comme la nature peuvent subir une influence extérieure.

Le lignage ne garantit donc pas des descendants qui montreront des valeurs et des prouesses égales à leurs ancêtres puisque la nature transmise par les membres d'une lignée peut être altérée par plusieurs éléments comme les astres, un accident de Nature, une mésalliance et l'entourage.

---

<sup>1366</sup> IV, 1, p.483, 59-61.

Ce dernier point est important puisqu'il permet de supposer que la *Norreture* va permettre, tout autant qu'une stricte politique matrimoniale, le maintien de la valeur des membres du lignage.

## 2.2. La conciliation de la *Norreture* et de la Nature

En effet, si le lignage seul déterminait la valeur d'un chevalier, jamais la Reine Fée n'aurait consenti à laisser sa fille Blanche se marier avec Lyonnell puisque ce chevalier est, comme nous l'avons dit, le petit-fils du frère de Darnant. Même si l'ascendance du chevalier n'est pas toujours énoncée de la même façon, attribuant parfois un père différent à Gelinant et à Darnant et ne donnant parfois aucune précision, le risque d'intégrer à la lignée royale le mauvais sang du lignage de l'enchanteur est bien présent et il n'est pas étonnant que le personnage de la Reine Fée, protectrice des jeunes filles et tout particulièrement de sa propre lignée, mette un très long moment à se décider à accepter le mariage de Lyonnell et de Blanche. Lorsqu'au livre III tous les éléments sont réunis pour autoriser le chevalier à épouser la jeune fille et que le roi Gadiffer est sur le point de le lui accorder officiellement, Lidoire s'y oppose<sup>1367</sup> arguant du fait que le chevalier encore jeune est toujours capable d'exploits et que le mariage viendrait mettre un terme à ses prouesses. Si l'idée que la valeur d'un chevalier diminue de moitié après avoir épousé celle qu'il aime est récurrente dans le roman – on la retrouve par exemple au tournoi qui suit les noces d'Estonné pendant lequel le comte des Deserz est désarçonné et se plaint de la perte de sa vaillance – il semble que cet argument ne soit pas le seul sur lequel la Reine Fée appuie sa décision. Lyonnell n'est pas arrivé à ce moment-là au bout du lent processus qui lui a permis de passer de membre d'une branche cadette de la famille Darnant à roi à la tête de son propre lignage.

### 2.2.1. Lyonnell et la conquête d'un lignage

La campagne menée contre Darnant et ses descendants permet de commencer ce transfert d'une famille à une autre en distinguant nettement le lignage de Gelinant et celui de son frère aîné. La première distinction qui est faite concerne le chef du lignage, Gelinant, lors de l'annonce de la nouvelle de la mort de Darnant. Il est en effet le seul à blâmer la conduite de son frère aîné<sup>1368</sup>. De la même façon, il sera le seul des frères de Darnant à souhaiter se

---

<sup>1367</sup> III, 2, p.196-199.

<sup>1368</sup> I, 1, par.192.

soumettre à Perceforest<sup>1369</sup> et à le faire effectivement après la victoire de celui-ci à la bataille du Chastel Malebranche<sup>1370</sup>. Les femmes de la forêt ne manquent d'ailleurs pas de souligner la différence entre le mauvais Darnant et le bon Gelinant<sup>1371</sup>, ajoutant que cette exception s'étend à ses descendants. En effet, chaque chevalier issu de Gelinant se distinguera parmi les groupes de chevaliers assassins lancés à la poursuite des alliés de Perceforest, de sorte que ceux-ci vont systématiquement épargner les enfants et petits-enfants de Gelinant et les envoyer au-devant de la reine d'Angleterre à Trinovant. Le premier des enfants du lignage de Gelinant dans ce cas, Piniel, est accompagné de l'un de ses mauvais cousins lorsqu'il croise la route de Perceforest. Si les chevaliers du lignage Darnant ne respectent pas la règle d'affronter l'un après l'autre leur adversaire quand ils sont en supériorité numérique et qu'ils attaquent tous en même temps, Piniel ne se bat contre Perceforest qu'une fois son cousin vaincu et mort, ce qui montre qu'il ne partage pas cette mauvaise nature propre à ses cousins. De plus, contrairement aux autres membres du lignage Darnant qui n'hésitent pas à user de trahison pour vaincre plus facilement, Piniel défie le roi avant de l'attaquer et se soumet lorsqu'il est vaincu. S'il est resté fidèle au lignage Darnant en défiant le roi pour venger son cousin, il n'en exprime pas moins son soulagement à l'idée de devoir se rendre à Trinovant auprès de la reine d'Angleterre et de quitter son lignage (« *Mais plus chier ay a aller en prison de la royne que vers mes amis, car ja mais n'y avray honneur*<sup>1372</sup> »). De la même façon, les deux frères de Piniel faits prisonniers au cours du siège de la maison de Gloriande sont enchantés d'être envoyés vers Ydorus<sup>1373</sup>. Plus tard, Perdicas et Lyonés tuent quatre chevaliers du lignage Darnant qui poursuivaient deux jeunes garçons. Ceux-ci sont cette fois les petits-enfants de Gelinant, Persidés et Lyenor et, contrairement à leurs oncles, ils refusent d'être adoubés par les membres de leur lignage et s'enfuient. Si l'on se rappelle la valeur symbolique du geste de la colée dans le roman, la fuite des deux écuyers montre bien un refus d'appartenance au lignage. Un peu plus tard c'est Perceforest qui rencontrera encore une fois l'un des petits-enfants de Gelinant, Lyonnell. Celui-ci se distingue des précédents puisqu'il est l'aîné de Gelinant<sup>2</sup>, lui-même premier fils de Gelinant (alors que Persidés et Lyenor sont les fils de Sone, cadet de Gelinant<sup>1374</sup>) et surtout parce que son visage « *leonastre*<sup>1375</sup> » et « *de fiere contenance*<sup>1376</sup> » annonce une nature qui

---

<sup>1369</sup> I, 1, chap.XXXIII.

<sup>1370</sup> I, 1, chap.XLVIII.

<sup>1371</sup> Comme Gloriande le dit par exemple à Alexandre au paragraphe 245 du livre I, 1.

<sup>1372</sup> I, 1, par.201, 4-5.

<sup>1373</sup> I, 1, par.246.

<sup>1374</sup> I, 1, par.331, 22-23.

<sup>1375</sup> I, 1, par.363, 3.

<sup>1376</sup> I, 1, par.363, 4.



dément ses origines. Comme Persidés et Lyenor, il a fui son lignage qui, pour renforcer ses troupes contre le roi d'Angleterre, adoube tous les jeunes écuyers, et cherche Perceforest pour être adoubé de sa main.

Deux éléments sont ici essentiels. Tout d'abord le constat de la progression entre les générations : Gelinant (première génération) blâmait son frère sans rejoindre pour autant Perceforest tant que le lignage Darnant n'a pas été défait. Piniel et ses deux frères (deuxième génération) se rendent aux chevaliers de Perceforest et rejoignent la reine d'Angleterre bien qu'ils aient participé aux combats contre le roi en tant que chevaliers de Darnant. Enfin Lyonnell, Persidés et Lyenor (troisième génération) fuient leur lignage pour être adoubé par Perceforest<sup>1377</sup>. Le deuxième élément important est la présence d'un premier report : Lyonnell n'est pas immédiatement adoubé par Perceforest mais il est envoyé chez la reine en attendant la fin de la campagne du roi contre le lignage Darnant alors que Pierre, le fils cadet de Gelinant<sup>2</sup>, qui rencontre Alexandre juste avant la bataille du Chastel Malbranche, devient immédiatement son écuyer<sup>1378</sup>.

Le choix de la compagnie de la reine d'Angleterre est remarquable si l'on prend en considération l'influence que peut exercer l'entourage sur la valeur d'un chevalier. En effet, l'influence bénéfique de la reine et de son *hostel* est particulièrement soulignée dans le texte par Perdicas :

Il n'est nul josne chevalier ne escuier qui ne doive desirer a estre de son hostel pour le bien et l'onneur qu'on y apprent entour elle, car il n'est nul gentil homme, tant soit nyce et rude, qui en luy ne puist prendre la manière de honneur et de courtoisie.<sup>1379</sup>

Le lieutenant d'Alexandre insiste sur le bénéfice tout particulier que la jeunesse peut retirer de l'influence d'Ydorus. Or, dans le *Roman de Perceforest*, plusieurs épisodes montrent que la première partie de l'éducation du jeune enfant est assurée par les femmes. L'envoi de Lyonnell parmi les gens de la reine marque donc le début d'un changement de lignage qui doit passer par une nouvelle *Norreture*, une rééducation complète à la cour d'Angleterre.

---

<sup>1377</sup> Il semblerait y avoir une exception cependant : Aigret, épargné par Le Tors après avoir combattu suffisamment pour pouvoir se rendre dignement, affirme que Gelinant du Glat est son « *tayon* » (I, 1, par.299, 20) ce qui ferait de lui un membre de la troisième génération et un jeune homme déjà adoubé. Pourtant, lorsque Perceforest rentre à la cour, le nom d'Aigret réapparaît en sixième position dans la liste des douze écuyers que Perceforest adoube.

<sup>1378</sup> I, 1, par.401-403.

<sup>1379</sup> Traduction : « Il n'y a pas de jeune chevalier ni d'écuyer qui ne désirerait faire partie de son hôtel à cause du bien et de l'honneur que l'on apprend à son contact car tout homme de noble naissance, aussi stupide et grossier qu'il soit, peut gagner en y étant en honneur et en courtoisie ». (I, 1, par.328, 48-53).

L'adoubement de Lyonnell ne sera pas organisé avant le retour du roi, lequel a lieu après sa victoire sur le lignage Darnant qui est massacré. L'épisode de l'adoubement est alors précédé de la soumission de Gelinant et de ses gens mais surtout de sa nomination en tant que sénéchal des forêts d'Angleterre par le roi<sup>1380</sup>. Cette nomination place Gelinant à la tête du lignage souverain du Glat, auparavant branche cadette soumise au lignage Darnant qui gouvernait la forêt du même nom. Lyonnell, représentant la branche aînée de la famille du Glat est donc tout désigné pour être le futur chef de ce lignage. C'est d'ailleurs le premier des douze écuyers du Glat à être adoubé par Perceforest « *car bien luy estoit avis que ce seroit le plus preux*<sup>1381</sup> ». Tous se mettent alors au service de la reine d'Angleterre sous le nom de Chevaliers à la Reine continuant par là à bénéficier de cette influence dont Perdicas vantait les mérites. C'est en se distinguant à la tête de ces chevaliers que Lyonnell commence à s'affirmer comme chef d'un puissant lignage anglais. En effet, lorsque Perceforest apprend la disparition de son frère, il envoie Claudius, seigneur anglais de Karleir et de Britan et Lyonnell protéger le royaume d'Ecosse. Là encore le lignage de Lyonnell a son importance puisque Claudius emmène avec lui « *jusques a .LX. chevaliers de son pay's*<sup>1382</sup> » tandis que Lyonnell part avec « *jusques a .IIII<sup>XX</sup>. chevaliers de son lignaige*<sup>1383</sup> ». La distinction est importante puisque Claudius apparait comme un puissant seigneur associé à un territoire quand c'est la puissance du lignage de Lyonnell qui est soulignée, sans que le texte ne précise un ancrage territorial particulier. Tandis que Claudius et Busardain, un seigneur écossais responsable de la garde du Chastel du Chief, château de Gadiffer, restent garder la forteresse royale ainsi que les héritiers, Lyonnell est chargé de pacifier le pays à la tête d'une armée de deux cent chevaliers<sup>1384</sup>. Au cours de sa mission, il joute contre le chevalier Anthéonor à la recherche de Gadiffer et déclare être « *des chevaliers a la royne de Bretagne*<sup>1385</sup> » et « *mareschal du royaulme d'Escoce depar Gadiffer le jenne hoir tant que le gentil prince son père sera revenu*<sup>1386</sup> ». A la suite de cette révélation, Anthéonor enlève son heaume et regrette d'avoir jouté contre celui « *qui representez la personne de mon seigneur*<sup>1387</sup> » avant de rappeler son devoir d'honorer les chevaliers au service de la reine Ydorus<sup>1388</sup>. Lyonnell est ici dans un entre-deux, rattaché à la fois à la personne de la reine et nommé à la plus haute fonction militaire écossaise mais surtout il est remarquable qu'il déclare

---

<sup>1380</sup> I, 1, par.675.

<sup>1381</sup> I, 1, par.687, 9-10.

<sup>1382</sup> II, 1, par.179, 11-12.

<sup>1383</sup> II, 1, par.179, 15-16.

<sup>1384</sup> II, 1, par.183, 8.

<sup>1385</sup> II, 1, par.199, 13-14.

<sup>1386</sup> II, 1, par.199, 14-16.

<sup>1387</sup> II, 1, par.199, 22-23.

<sup>1388</sup> II, 1, par.199, 23-25.

être nommé maréchal « *depar Gadiffer le jenne* » sans qu'il soit fait mention du fait que c'est le roi Perceforest qui l'a nommé à cette fonction. La libération de Royauville attaquée par Juvenispater n'est que la première étape de l'extension de l'influence de Lyonnell sur l'Ecosse dont il pacifiera chaque ville après avoir parcouru le pays pendant plus de huit ans<sup>1389</sup>.

Un transfert s'est donc opéré de l'Angleterre à l'Ecosse et c'est ce transfert, qui éloigne Lyonnell de son lignage implanté dans les forêts anglaises, qui autorise le chevalier à apercevoir Blanche nue en train de se baigner dans une fontaine. Incapable de s'approcher de la jeune fille dont la beauté le fascine à cause des enchantements mis en place par la Reine Fée, Lyonnell découvre « *ung rolle*<sup>1390</sup> » sur lequel il est écrit qu'il ne sera autorisé à la voir entièrement qu'après avoir tué le Géant aux Crins Dorez. Le jeune chevalier ne se contentera pas d'accomplir cet exploit puisqu'il tuera aussi les lions de l'Estrange Marche et le serpent géant de l'Île au Serpent. Ces aventures ne sont pas sans importance puisqu'elles permettent à Lyonnell d'entrer dans l'histoire écossaise au même titre qu'Estonné. En effet, après s'être fait voler les différents éléments qui prouvaient ce qu'il avait accompli, Lyonnell découvre le Pilier de l'ours, racontant le jour où Estonné a sauvé Lyriope et Priande d'un enlèvement et arrive ensuite face à l'imposant Temple de la Franche Garde. Ce monument, construit par la Reine Fée, conserve les éléments volés à Lyonnell et raconte ses aventures en une série de fresques représentant tout ce qu'il a accompli.

Ainsi il ne s'agit pas seulement pour Lyonnell de prouver sa valeur en enchaînant les prouesses. Il semblerait plutôt que ce soit l'intégration à l'histoire écossaise qui soit ici le but ultime de ces épisodes parce que c'est ce qui va marquer une étape décisive dans le transfert du chevalier de l'Angleterre vers l'Ecosse. Cette implantation de Lyonnell se fait non seulement socialement avec son titre de maréchal, symboliquement avec l'intégration de ses prouesses à l'histoire du pays mais aussi territorialement puisqu'à la suite d'un rêve dans lequel il se voit fonder un puissant château, le chevalier demande à Troÿlus de Royauville de superviser la construction du bâtiment. Il n'est pas facile de situer exactement l'endroit où est fondé le château mais il semble qu'il se situe en Ecosse puisque Troÿlus lui promet de faire venir un lignage d'un millier de personnes depuis Royauville pour peupler ses nouvelles terres et de s'y installer lui-même<sup>1391</sup>.

Après s'être éloigné de son lignage et rattaché à la cour d'Angleterre au livre I, les différentes aventures de Lyonnell aux livres II le lient à l'Ecosse et c'est pour cette raison que

---

<sup>1389</sup> II, 1, par.330, 17.

<sup>1390</sup> II, 1, par.344, 12.

<sup>1391</sup> II, 1, par.697.

le chevalier est finalement digne de voir Blanche. La rencontre entre Lyonnel et la famille royale écossaise a un double intérêt : premièrement le roi Gadiffer lui demande de continuer à être son représentant (« *sy vous prie que vous soyez pour moy encontre mes ennemis*<sup>1392</sup> ») et à protéger son royaume, ce qui constitue ici une désignation officielle et non faite par la volonté de son frère le roi anglais. Deuxièmement, Gadiffer demande à Lyonnel de le représenter lors du prochain tournoi du Neuf Chastel en portant son écu<sup>1393</sup>. Après en avoir fait la promesse, Lyonnel reçoit non seulement l'écu du roi écossais mais aussi « *ung fort bourdon (...) aourné d'un penoncel armoié de telle congnoissance comme l'escu*<sup>1394</sup> ». Ce deuxième don est fait cette fois pas la reine (« *depar moy*<sup>1395</sup> »). Après son départ de la résidence secrète du roi d'Ecosse, il reçoit un troisième don, une lance et un écu de la part de Blanche, lesquels devront également être utilisés pendant le tournoi. Lyonnel est donc non seulement en charge du maintien de la souveraineté de Gadiffer en Ecosse mais également de sa représentation lors des célébrations officielles. Ce transfert de service de Perceforest à Gadiffer se double d'un transfert de soumission d'Ydorus à Lidoire. Ce processus s'inscrit en parallèle d'une progression de Lyonnel dans son projet d'alliance avec Blanche puisque le roi Gadiffer encourage son chevalier lors de cette rencontre à prouver une valeur digne de sa fille et que celle-ci manifeste son intérêt pour lui par le don de différentes pièces d'armement. Au même moment Perceforest renouvelle la charge de gouverneur des forêts en l'attribuant à Gelinant<sup>2</sup>, fils aîné de Gelinant, créant alors une charge quasi héréditaire qui assoit encore davantage la puissance du lignage du Glat en Angleterre. Cela permet à Lyonnel de ne plus avoir à se déclarer du lignage Darnant comme il le faisait au livre I (« *du lignaige de Darnant suy je*<sup>1396</sup> ») mais de celui de son grand-père, comme il le fait pour provoquer Bruyant sans Foy qui le retient prisonnier au livre III.

A la suite des exploits réalisés au Neuf Chastel, Lyonnel est à nouveau félicité par le couple royal et gagne cette fois le droit, en récompense de ses services, de parler librement à Blanche et d'en recevoir les dons et les promesses qu'elle pourrait lui faire. Cette entrevue voit Lyonnel être à nouveau chargé de la protection du royaume menacé par une invasion romaine. La situation est cependant complètement différente de celles qui ont précédé. En effet, Gadiffer<sup>2</sup>, fils aîné du roi d'Ecosse, est maintenant un chevalier en âge de protéger le royaume, d'autant plus qu'il a déjà repoussé l'assaut des troupes de Britus qui attaquaient les terres anglaises de son oncle avant même d'avoir été adoubé. Cependant, à ce moment-là du roman, Gadiffer<sup>2</sup>

---

<sup>1392</sup> II, 2, par.248, 7-8.

<sup>1393</sup> II, 2, par.249.

<sup>1394</sup> II, 2, par.251, 2-4.

<sup>1395</sup> II, 2, par.251, 2.

<sup>1396</sup> I, 1, par.363, 17.

parcourt le pays en dissimulant ses armes et il ne peut donc assumer sa charge d'héritier (« *Gadiffer mon filz, duquel je ne me puis aydier pour le present*<sup>1397</sup> »). C'est donc Lyonnell qui représentera la personne du roi à la tête de l'armée (« *tout le gouvernement de mon ost en representant ma personne*<sup>1398</sup> ») en l'absence de l'héritier du trône. Pourtant, après qu'Estonné a averti les chevaliers présents au tournoi du Blanc Chastel de la guerre qui se prépare, Gadiffer<sup>2</sup>, qui se trouvait parmi eux, révèle son identité, ce qui devrait logiquement conduire Lyonnell à transmettre son titre à l'héritier et c'est d'ailleurs ce qu'il propose à Gadiffer<sup>2</sup> dès son arrivée parmi les troupes. Pourtant celui-ci refuse et, avec l'appui du roi Péléon, il laisse la charge à Lyonnell qui sera non seulement à la tête des troupes écossaises mais également le chevalier choisi pour affronter Julicés en combat singulier pour régler le sort du pays.

La progression est notable depuis la bataille de Royauville puisque Lyonnell se trouve ici investi d'une pleine autorité sur l'armée écossaise par le roi Gadiffer, non par Perceforest, et que son pouvoir est confirmé par l'héritier de droit mais aussi par un autre souverain. De plus, la blessure que lui a faite Julicés l'oblige à garder le lit et à être transporté dans son château. Celui-ci n'est pas le *Chastel du Glat* du nom de Gelinant du Glat mais le « *Chastel de Lyonnell* » ce qui montre qu'en plus de cette parfaite intégration au royaume d'Ecosse, Lyonnell a réussi son transfert territorial. Cet épisode est donc une étape décisive – mais pas encore finale – dans le lent processus de changement de lignage mis en place pour le personnage de Lyonnell.

Sa représentation victorieuse du roi à la guerre lui vaut encore une fois les félicitations de Gadiffer qui, cette fois, est prêt à lui accorder la main de sa fille. C'est alors que la Reine Fée s'applique une nouvelle fois à retarder cette décision arguant, comme nous l'avons dit, du fait que Lyonnell est toujours capable d'exploits et qu'il serait dommage de l'en empêcher en le mariant. Pourtant il semble que ce soit une autre raison qui pousse Lidoire à retarder le mariage, car il manque encore une chose pour que Lyonnell soit parfaitement détaché de son lignage : être « *roy ou (...) filz de roy*<sup>1399</sup> ». Car, si le chevalier est devenu le plus preux de tous les seigneurs de l'île de Bretagne, il ne peut encore se comparer à ceux de sang royal, comme le lui dit Priande lors de ses noces avec Estonné : « *il n'y a chevalier en ce païs qui de valeur, de lignaige et de proesse se puist comparer a vous, saulf ceux qui sont du sang royal*<sup>1400</sup> ». C'est pourquoi l'ultime étape de ce processus est l'accession à la dignité royale qui s'opérera au livre IV. En effet, à l'occasion de la Fête du Dieu Souverain, la Reine Fée envoie une couronne à

---

<sup>1397</sup> III, 1, p.316, 792-793.

<sup>1398</sup> III, 1, p.315, 788-789.

<sup>1399</sup> III, 2, p.197, 1267.

<sup>1400</sup> III, 3, p.101, 351-353.

Perceforest de la part de la Trésorière des Trois Roses. Le gagnant du tournoi organisé pendant la fête sera couronné roi. C'est évidemment Lyonnel qui remporte la compétition et est sacré par Perceforest qui agrandit son domaine territorial :

Je vous couronne a roy de toute la terre que Belignant du Glat vostre grant pere tint en son tamps. Et avecq ce je vous donne toute la terre que tenoit Darnant l'enchanteur, que je conquis ja pieça, et vueil qu'elle soit de vostre royaume, qui sera nommé a l'onneur de vostre nom le royaume de Lyonnel.<sup>1401</sup>

La mention des territoires de Gelinant et de Darnant est importante puisque le nouveau royaume de Lyonnel va absorber ces domaines et faire disparaître ceux de la Forêt du Glat et de la Forêt Darnant sous le nom du « *royaume de Lyonnel* ». Le processus est alors achevé puisque Lyonnel peut maintenant prétendre fonder une nouvelle lignée, une lignée royale, dont il sera le chef et qui ne sera plus liée au lignage de Darnant ni même à celui du Glat, écartant ainsi tout risque d'une mauvaise nature qui viendrait de la famille de l'enchanteur. C'est pourquoi plus rien ne s'oppose au mariage de Blanche et Lyonnel et c'est pour cette raison qu'il est finalement accordé non seulement par le roi Gadiffer mais surtout par la Reine Fée, laquelle est la seule à décider des unions en tant que « Trésorière des Trois Roses » (c'est-à-dire des trois jeunes filles sous sa protection).

Le couronnement de Lyonnel et son mariage avec la seule fille des souverains d'Ecosse marquent donc la fin du processus de recréation lignagère qui s'était opéré dès le début du livre I. Ce processus montre donc que, si la lignée est toujours au centre de l'idéal aristocratique en tant qu'elle définit la nature de ceux qui en sont issus, celle-ci peut être également conquise par la prouesse mais cette conquête ne peut se faire sans une *Norreture* adaptée, ce qui explique les différentes étapes de la progression de Lyonnel et notamment son premier attachement au service de la vertueuse reine d'Angleterre.

#### 2.2.2. Prouesse et noblesse : les douze Chevaliers aux Vœux et les douze rois

L'exemple de Lyonnel montre l'affrontement de deux conceptions complètement différentes : celle de la valeur acquise par les prouesses et celle de la valeur innée de la lignée. Le sortilège lancé par la Reine Fée sur le Damoisel Fée, Gallafur, héritier de la couronne écossaise, ainsi que sur tous ses autres petits-enfants montre que Lidoire soutient la primauté

---

<sup>1401</sup> IV, 1, p.44, 1292-1298.

de la valeur innée de la lignée. C'est d'ailleurs pour cette raison que toute la valeur démontrée par Lyonnel ne pouvait suffire sans être complétée par la création d'un nouveau lignage.

Il est certes admis que l'habileté des chevaliers vient de leur apprentissage technique, comme on a pu le voir avec le cas de Passelion qui, malgré tous ses dons extraordinaires qui lui permettent d'être chevalier alors qu'il est encore un jeune enfant, insiste néanmoins pour apprendre le maniement de l'arbalète des chevaliers présents au siège de la Garande. Pourtant, malgré l'attention et l'importance que Passelion accorde à cet enseignement (« *et toutesvoies ne fut point content Passelion jusquez a ce que les huit princes lui eurent tous monstré l'un après l'autre ce qu'ilz pouoyent sçavoir par art de l'erbaleste*<sup>1402</sup> ») c'est le rôle primordial de la nature qui est montré et c'est ce que le texte présente comme supérieur à tout type d'apprentissage :

Chascun des chevalliers lui eut monstré ce qu'il sçavoit en fait de tyrer de l'arbalestre par art et par nature, lui qui mieulx l'avoit retenu par nature que les autres par acquest<sup>1403</sup>

Si dans le cas de Passelion sa précocité vient d'une position favorable des astres, la rapidité d'apprentissage du métier d'armes par Exillé est justifiée uniquement par ses origines : il est le fils du Chevalier au Dauphin, devenu ensuite le roi Sador puis le Dieu des Désiriers. Avec le Chevalier au Griffon, il est celui des Douze Chevaliers aux Vœux qui se distingue le plus. Ainsi, alors même que son identité est encore inconnue, Ponchonnet perçoit la valeur du jeune homme comme Perceforest celle de Lyonnel. Après être devenu l'écuyer de Lyonnel<sup>2</sup>, le fils de Lyonnel du Glat, Exillé a l'opportunité de s'exercer aux armes, exercice pour lequel il se révèle extrêmement doué. En effet, même si Passelion est favorisé par les astres et sa nature, les princes présents à ses côtés lui enseignent et lui montrent comment se servir de l'arbalète alors que le mode d'apprentissage d'Exillé est simplement un apprentissage mimétique. Il regarde d'abord Lyonnel abattre Gadifforus à la joute une seule fois et le lendemain il demande au chevalier de porter sa lance et son écu. Il monte alors à cheval et fait quelques tours avant de mimer le geste de la charge lors d'une joute en reproduisant le geste qu'il a vu la veille. Il est intéressant de voir la différence entre la question de Lyonnel<sup>2</sup> (« *qui le vous a enseigné*<sup>1404</sup> »), qui suppose *a priori* que le geste technique a été acquis par l'enseignement, et la réponse du jeune écuyer qui montre sa capacité à faire une excellente exécution (« *si le meillieur chevalier du royaume avoit*

---

<sup>1402</sup> IV, 1, p.289, 1007-1011.

<sup>1403</sup> IV, 1, p.289, 1013-1017.

<sup>1404</sup> V, 1, par.33, 19-20.

*fait ce poindre, se n'en seroit il point blasmé<sup>1405</sup> ») d'un geste observé une fois (« je le tiens de vous, car quant vous le feistes nagaires a vostre joustes, je ne l'avoie oncques veu faire<sup>1406</sup> »). Un peu plus tard, le jeune écuyer voit un grand nombre de chevaliers jouer « aux escus<sup>1407</sup> », sorte d'entraînement ludique pour le combat. Exillé ne s'essaie pas immédiatement à ce jeu mais observe les chevaliers jusqu'à la fin de leur entraînement. Ce n'est que le soir qu'il met en pratique les techniques observées pendant la journée sur son adversaire Blanor muni d'un bâton et d'un écu. Là encore l'exercice commence par l'observation de Blanor qui « lui monstra la manière et l'art du jeu et les tours<sup>1408</sup> ». Ensuite Exillé met en application ses observations de la journée et il est remarquable de voir que c'est par cette mise en application que l'apprentissage est considéré comme achevé et la technique comme acquise puisqu'il est dit que le jeune écuyer est impatient de se mesurer à Blanor parce qu'il « estoit tres desirant d'apprendre et sçavoir ce qu'en ce jour il avoit veu mettre a œuvre<sup>1409</sup> ». Si l'acquisition du geste technique se fait par l'observation, c'est néanmoins de la pratique que vient l'excellence et la maîtrise du geste puisqu'Exillé va ensuite se mesurer à ce jeu pendant trois jours à tous les autres chevaliers qu'il avait observés. Le jeune homme progresse donc d'une excellente exécution « s'y conduisy tant bien<sup>1410</sup> » à la maîtrise complète de la technique « ne trouvoit sy duit qui lui en sceut riens apprendre<sup>1411</sup> ». Enfin, alors que son éternel rival Norgal<sup>2</sup> s'évertue à enchaîner les prouesses dès le début du premier tournoi des Pastoureaux, Exillé commence par observer le tournoi dont il n'a aucune expérience (« qui oncques mais ne avoit veu tournoy<sup>1412</sup> ») afin de « veoir la maniere des plus experts en la science<sup>1413</sup> ».*

A cet apprentissage technique dont la rapidité est fulgurante s'ajoute un apprentissage social : lors de sa rencontre avec Ponchonnet, Exillé est dans un état si sauvage que quand le ménestrel le salue il « estoit comme ramaige sans sçavoir l'usance de parler<sup>1414</sup> ». Incapable de répondre à une formule de politesse (« ne sceut que c'estoit a dire et pour ce il ne respondy mot touchant son salu<sup>1415</sup> ») et ne connaissant aucun des codes de civilité, il se borne à un dialogue informatif (« ains bien rudement lui demanda qui il estoit<sup>1416</sup> »), enchaînant les

---

<sup>1405</sup> V, 1, par.33, 18-19.

<sup>1406</sup> V, 1, par.33, 20-23.

<sup>1407</sup> V, 1, par.34, 11.

<sup>1408</sup> V, 1, par.35, 4-5.

<sup>1409</sup> V, 1, par.35, 6-8.

<sup>1410</sup> V, 1, par.35, 8.

<sup>1411</sup> V, 1, par.35, 12.

<sup>1412</sup> V, 1, par.56, 4.

<sup>1413</sup> V, 1, par.56, 5-6.

<sup>1414</sup> V, 1, par.27, 1-2.

<sup>1415</sup> V, 1, par.27, 3-4.

<sup>1416</sup> V, 1, par.27, 4-5.



questions posées à Ponchonnet. Après qu'il a décidé de suivre le ménestrel, celui-ci décide d'éduquer le jeune homme et cet apprentissage se caractérise par le même processus que celui des armes : tout comme une seule observation suffisait à Exillé pour répéter un geste technique, une parole de Ponchonnet suffit à modifier le comportement du jeune homme (« *a la premiere parolle il faisoit ce qu'il lui enseignoit*<sup>1417</sup> »). L'enseignement apporté par le ménestrel est alors suffisant pour son rôle d'écuyer mais nécessite d'être complété pour celui de chevalier et c'est pourquoi, avant qu'Exillé se lance dans son premier tournoi, Ponchonnet prodigue encore une fois ses conseils à son élève avec efficacité puisqu'il « *le retint en sa mémoire*<sup>1418</sup> ».

Parvenu à la fois à maîtriser l'art de combattre et les codes de la chevalerie, Exillé peut enfin entamer sa carrière de chevalier. Il est remarquable qu'aucun autre épisode du roman n'ait été consacré à l'éducation aux armes d'un écuyer : l'épisode de l'apprentissage de l'arbalète par Passelion a lieu après son adoubement et les autres personnages masculins prometteurs ne font également leurs armes qu'après avoir été adoubés. Ce passage qui montre l'éducation d'un homme sauvage lie l'état de chevalier à l'acquis, tant technique que moral.

Pourtant, la vitesse d'apprentissage, la perfection de l'exécution et la supériorité au combat d'Exillé sont implicitement liées à cette origine noble que le texte dissimule mais qu'il suggère fortement, tant par la référence au Perceval du *Conte du Graal*, que par les paroles du clairvoyant Ponchonnet qui la devine. Alors comment expliquer la supériorité d'Exillé dans les douze tournois des Pastoureaux pendant lesquels de nombreux chevaliers issus du même lignage que lui s'affrontent ? Le nouveau chevalier entre notamment en compétition avec Norgal<sup>2</sup>, fils de Norgal, le Chevalier au Noir Lupart et de Codrille, qui est donc un membre du lignage de Pergamon comme lui. Pourtant ce dernier montre dès le début sa nette supériorité sur Norgal<sup>2</sup>. Il est d'abord celui qui remportera le premier tournoi des *escremies* tandis que Norgal<sup>2</sup> ne remportera que le second tournoi. L'importance de ce premier échec est soulignée dans les paroles du vaincu (« *le premier honneur est tousjours de plus grant renommee*<sup>1419</sup> ») et cet échec est rapidement suivi d'un deuxième puisque Exillé remporte ensuite le premier tournoi des Pastoureaux alors que Norgal<sup>2</sup> ne sera assis qu'après lui au banquet. De la même façon et systématiquement, Exillé montrera une valeur et une prouesse supérieure à celle de son rival, si l'on excepte quelques épisodes exceptionnels – comme lorsque Norgal<sup>2</sup> voit la Pucelle aux Deux Dragons dont la beauté est source des plus grandes prouesses. Pourtant Norgal<sup>2</sup> est bien du même lignage qu'Exillé, alors comment expliquer cette différence de prouesse ?

---

<sup>1417</sup> V, 1, par.28, 17-18.

<sup>1418</sup> V, 1, par.37, 31-32.

<sup>1419</sup> V, 1, par.45, 12-13.

Il semble qu'avec la rivalité de ces deux chevaliers s'opposent deux conceptions de la valeur : Norgal<sup>2</sup> est un chevalier qui se revendique de sa lignée et justifie sa valeur grâce à elle. Ainsi un peu avant le troisième tournoi des Pastoureaux et juste après que son cousin Sorrus<sup>2</sup> a remporté le troisième tournoi des *escremies*, Norgal<sup>2</sup> lui demande de l'« *aidiez contre ce bachelier* », Exillé, dont la valeur lui est un obstacle permanent. Norgal<sup>2</sup> justifie sa demande au nom de sa lignée, non de son projet individuel d'épouser Blanchette (« *se autrement en advient, nostre lignaige est deshonnouré*<sup>1420</sup> »). Si cette alliance avec Sorrus<sup>2</sup> ne peut se concrétiser puisque le jeune chevalier est blessé à la jambe peu après, elle montre une volonté de fausser le jeu du tournoi où c'est la valeur individuelle qui doit être exhaussée. Le soutien à un membre de son lignage n'est pas quelque chose qui est représenté de façon négative dans le roman : lorsque Lucidés<sup>2</sup> apprend que le chevalier Maronex<sup>2</sup> auquel il refusait sa sœur pour l'avoir promise à son ami Salfar faisait en fait partie tout comme lui du noble lignage de Pergamon, le nouveau roi de Bretagne Gallafur lui conseille de ne pas désavouer son lignage pour soutenir la cause de son ami.

Pour ce que cousin estes a Maronex, vous ne devez estre ou il soit decheu.  
Et pour garder son droit et son honneur devez vous mettre en adventure le  
corps et les biens. S'il a afaire encontre vostre amy, la devez estre bon moien  
et conseilier chascun d'entendre a raison, mais touteffois ne souffrez que  
vostre sang rechoive blasme<sup>1421</sup>

Le problème de la querelle de Norgal<sup>2</sup> et Exillé c'est que la lignée vient se substituer à la prouesse et qu'elle vient apporter un soutien injuste à l'un de ses membres puisque c'est par l'exploit individuel que Norgal<sup>2</sup> pourrait remporter le tournoi.

Cette injustice commence dès le début du premier tournoi, au cours duquel les membres du lignage de Pergamon, qui sont déjà mariés et ne peuvent donc prétendre à la main de la jeune fille qui est le prix des douze tournois, réalisent sciemment des prouesses moins impressionnantes que leur puissance ne le leur permettrait et ce pour souligner les exploits de Norgal<sup>2</sup>. Le but de cette manœuvre est de tromper les spectateurs du tournoi en attirant plus facilement le bruit sur leur cousin débarrassé de leur concurrence (« *plusieurs des mariez faindoient leur puissance en armes pour le plus exaulcier, car moult estoit desirans qu'il eust*

---

<sup>1420</sup> V, 1, par.144, 41-42.

<sup>1421</sup> Traduction : « Parce que vous êtes le cousin de Maronex, vous ne devez être un témoin passif s'il est insulté. Pour garder son droit et son honneur vous devez être prêt à sacrifier votre corps et vos biens. S'il a une querelle contre votre ami, vous devez être médiateur et faire entendre raison à chacun sans toutefois tolérer que votre sang ne reçoive un blâme. » (VI, 1, par.543, 8-14).

*le pris de ce premier tournoy*<sup>1422</sup> »). Lorsqu'une jeune fille à marier est le prix du tournoi, il arrive à plusieurs reprises dans le roman que les participants qui ne veulent pas prétendre à sa main voient leurs prouesses diminuer mais c'est la première fois<sup>1423</sup> que, dans le roman, des chevaliers rabaisent volontairement leur valeur au bénéfice d'un autre chevalier, ce qui va à l'encontre des principes du tournoi énoncés par Alexandre au livre I.

Le lignage de Pergamon commet ici non seulement une tricherie mais également une faute puisque c'est par la vertu que le chevalier doit prouver l'appartenance à son lignage.

Le fait qu'Exillé soit un chevalier inconnu qui est incapable de donner son véritable nom ou celui de sa mère lorsque Blanche l'interroge après qu'il a gagné sa première rose<sup>1424</sup> montre au contraire un personnage détaché de sa propre lignée. Durant le premier tournoi, deux membres du lignage de Pergamon font part de deux visions différentes de la compétition : Orcanus<sup>2</sup> y voit un moyen pour les lignages de montrer leur puissance et c'est pour cette raison qu'il souhaite soutenir Norgal<sup>2</sup> (« *sy le deffendons*<sup>1425</sup> ») contre Exillé, en comptant sur la supériorité du groupe plutôt que l'exploit individuel (« *car le lignaige d'Escoce n'est point assez puissant pour soy deffendre contre nous*<sup>1426</sup> »). Maronex<sup>2</sup> s'oppose à cette proposition qu'il juge justement discourtoise en soulignant la différence d'attitude entre le lignage d'Ecosse et le leur : non seulement celui d'Ecosse ne « *aident point au bachelier*<sup>1427</sup> » mais en plus ses membres ne sont attachés à Exillé qu'à cause de sa valeur, non de son origine qui est inconnue (« *n'est pas merveille s'ilz le sieuvent, veu qu'il est tant chevallereux*<sup>1428</sup> »). Contre le droit du sang, Maronex<sup>2</sup> revendique le « *droit d'armes*<sup>1429</sup> » et pousse Orcanus<sup>2</sup> à défier seul Exillé plutôt que de liquer son lignage contre lui. Le chevalier Orcanus<sup>2</sup> entend les arguments de son cousin au prisme de sa propre conception du lignage et interprète sa défense de la valeur individuelle comme un soutien au lignage de Gadiffer d'Ecosse, auquel Maronex<sup>2</sup> est allié par mariage puisque Nestor, fils du roi d'Ecosse, avait épousé sa tante<sup>1430</sup>. En arrière-plan de ce

---

<sup>1422</sup> V, 1, par.56, 12-14.

<sup>1423</sup> Une exception cependant : lors d'un tournoi organisé par Perceforest pour le retour de son fils au livre III, Nestor rabaisse volontairement sa valeur pour faire honneur à son cousin. Mais la situation est différente puisqu'il ne s'agit pas d'une compétition dont le prix est l'amour d'une jeune fille et l'attitude de Nestor est ici considérée comme une courtoisie faite à l'héritier anglais lors de la fête qui lui est consacrée.

<sup>1424</sup> V, 1, par.51.

<sup>1425</sup> V, 1, par.58, 14.

<sup>1426</sup> V, 1, par.58, 14-16.

<sup>1427</sup> V, 1, par.58, 17-18.

<sup>1428</sup> V, 1, par.58, 19-20.

<sup>1429</sup> V, 1, par.58, 22.

<sup>1430</sup> Il y a d'ailleurs une erreur dans le texte puisqu'Orcanus<sup>2</sup> accuse Maronex<sup>2</sup> de tenir le parti d'Ecosse parce qu'il a épousé une de leurs cousines (« *pour ce que Maronex nostre cousin a leur cousine a femme, il tient leur party* », V, 1, par.58, 37-39). Or Maronés, le père de Maronex<sup>2</sup>, se marie à l'une des petites-filles de Pergamon et c'est bien sa sœur Neronés, la tante de Maronex<sup>2</sup>, qui épouse Nestor d'Ecosse.

conflit se cache également le risque de l'extension du pouvoir et de l'influence des puissants lignages qui peuvent devenir une menace pour la royauté. Ici le projet d'Orcanus<sup>2</sup> est clair : il s'agit non seulement d'aider Norgal<sup>2</sup> pour rehausser la gloire du lignage mais surtout de montrer la supériorité de celui-ci sur la lignée royale.

C'est sans doute afin d'écartier tout risque de voir les descendants de Pergamon supplanter la lignée royale en devenant plus nombreux que ceux d'Ecosse que la valeur individuelle est constamment mise en valeur par rapport à la puissance lignagère et c'est pour cela que Maronex<sup>2</sup> refuse de s'associer à son cousin contre Exillé. La supériorité des prouesses de ce dernier à ce moment-là du roman sur Norgal<sup>2</sup> s'explique par le fait que le chevalier aux origines inconnues conquiert sa lignée par ses actes.

En cela il se révèle digne de sa lignée qui s'est formée de la même façon. En effet, les douze Chevaliers aux Vœux qui épouseront à la suite des douze tournois du Chastel aux Pucelles les petites-filles de Pergamon sont tous fils de roi et pourtant aucun d'eux ne révélera son identité avant d'avoir vaincu au tournoi dont la jeune fille qu'il convoite est le prix. L'anonymat dont ils se couvrent est total, au point que les familles de ces chevaliers les croient morts, ce qui entraîne des problèmes de succession comme c'est le cas avec le Chevalier au Cerf Azuré, qui s'appelle en réalité Panthonés et qui est fils du roi de Borre. A la mort du souverain légitime, Panthonés restant introuvable est supposé mort (« *le roy mon père est allé de vie a trespas et mon aîné frere aussi, comme je cuide*<sup>1431</sup> ») et son frère et sa sœur se disputent alors la couronne. De la même façon, lors du douzième tournoi, une confusion règne entre les hérauts puisque deux chevaliers portent les mêmes armes mais sont montés sur des chevaux de couleur différente. Celui qui monte un cheval noir est le Chevalier au Dauphin, Sador, et celui qui est sur un cheval blanc est son petit frère Sadonés. Sadonés était venu participer au tournoi à la suite d'une prédiction de sa sœur : à la mort de leur père, Sador étant lui-même considéré comme mort, les nobles du royaume ont voulu couronner Sadonés mais sa sœur lui a affirmé avoir rêvé que seul celui qui pourrait épouser une jeune fille du lignage de Pergamon accèderait à la couronne (rêve n°19). Comme pour Exillé, c'est donc lors du mariage que sont révélées les origines du futur époux.

Le cas du Chevalier à l'Espervier, premier des douze Chevaliers aux Vœux à épouser une des descendantes de Pergamon est extrêmement intéressant parce qu'il est construit approximativement sur le même modèle que celui d'Exillé. Si le chevalier, nommé Lucidés, a pris lui aussi une autre identité en arrivant en Bretagne, il est devenu célèbre sur l'île par ses

---

<sup>1431</sup> III, 2, p.295, 821-822.

prouesses et ses armes sont connues. Avant le tournoi, il loge chez un ancien ermite et, soucieux de garder l'anonymat au cours de la compétition, il couvre son écu d'une peau de chevrot et se couvre lui-même d'une peau de cerf. Lors des joutes la veille du tournoi, il perd sa selle après un premier échange victorieux contre un chevalier. C'est donc monté à crue et couvert d'une peau animal que le chevalier est logiquement affublé d'un nouveau nom, le Chevallier Sauvage. Le changement de nom n'est pas anodin puisqu'il permet de montrer des prouesses sans aucune influence extérieure, ni celle du lignage de l'Isle Noire, ni celle de la réputation déjà acquise en Bretagne. En cela il s'oppose radicalement à ses six adversaires principaux, lesquels sont présentés les uns après les autres au début du tournoi. Le premier d'entre eux, Lucès, est immédiatement désigné par son rang, « *filz de roy*<sup>1432</sup> », qui est souligné par la description de l'équipement du chevalier (« *armé et monté tres noblement*<sup>1433</sup> ») et de son escorte, puisqu'il est accompagné de « *quarant chevalliers*<sup>1434</sup> ». Son écu représentant un *Chastel Vermeil*, renvoie également à sa position sociale tout comme les autres concurrents qui, s'ils ne bénéficient pas d'une description aussi longue que celle de Lucès, sont tous liés à une possession territoriale différente : Pellés de la Terre Sauvage, Carados<sup>2</sup> du Marescaige, Tycon de la Montaigne, Daniel des Mons et Pernehan de l'Isle. A côté de ces chevaliers, le Chevallier Sauvage se présente comme un candidat sans attache territoriale ou dynastique. D'ailleurs, l'absence d'armoiries qui permettrait de déceler ses origines et l'aspect sauvage du chevalier lui valent les railleries de son adversaire le plus noble et le plus puissant, Lucès, puisqu'une jeune fille de noble extraction comme l'est Blanche, la petite-fille de Pergamon, ne peut épouser un chevalier issu de moindre lignée :

- Sire chevalier, ou avez-vous prins le hardement de pensser a tant hault affaire comme est d'avoir la jenne pucelle par mariaige, qui est de la haulte lignie des Troyens ?

- Certes, sire chevallier, dist le Chevallier Sauvage, je le prins en nostre ancien pere Adam, lequel dist jadis qu'il ne reste que a ses enffans qu'ilz ne soyent d'une pareille noblesse, et ne procede ce sy non par faulte de courage. Et veul tresbien que vous sachez que j'ay le courage de penser autant hault comme fist le roy Alexandre, qui fut filz d'Adam comme la pucelle ou comme je suis. Sy ne soyez esbahi se je pense aussy bien a la pucelle comme

---

<sup>1432</sup> III, 1, p.51, 9.

<sup>1433</sup> III, 1, p.51-52, 9-10.

<sup>1434</sup> III, 1, p.52, 13.

vous faites, car vous n'y avez avantage non plus que moy, s'il ne procede  
premierement de vostre proesse.<sup>1435</sup>

La référence à Adam est remarquable et elle rappelle la conclusion de Saint Thomas dans la *Summa Theologica* : à la question de savoir si l'inégalité régnait au temps de l'innocence, Saint Thomas affirme que oui, puisque l'inégalité (d'âge, de genre) assure la génération mais aussi, s'appuyant sur Saint Augustin, parce que l'inégalité étant la façon de mettre chaque chose à sa juste place, elle est donc un ordre parfait<sup>1436</sup>. Saint Thomas se demande ensuite si cette inégalité entraînait la domination de l'homme sur les autres hommes. A cela il répond que l'asservissement (« *servitus*<sup>1437</sup> ») de l'homme par l'homme n'était pas possible au temps d'Adam puisque cela nierait le principe de liberté mais qu'il s'agissait d'une domination du meilleur d'entre les hommes par le savoir et la justice (« *superminentiam scientiae et justitiae habens alium ad proprium bonum ejus dirigeret*<sup>1438</sup> »). Ainsi, ce qui distinguerait un homme et le mettrait au-dessus des autres ce serait cette supériorité morale dont parle le Chevalier Sauvage et c'est ce qui expliquerait l'insistance sur le rang et les possessions des autres concurrents qu'il dominera au cours du tournoi par sa prouesse. Son discours ne s'oppose pas à celui de la Reine Fée, laquelle défend les lignées mais également les prouesses puisque c'est la victoire de Lyonnell lors d'un ultime tournoi qui l'autorise à accéder à la couronne, mais il prend le contre-pied de celui d'Orcanus<sup>2</sup> et Norgal<sup>2</sup> qui font passer la lignée avant la vertu. La révélation du nom et du lignage ne peut être faite qu'à partir du moment où le chevalier a prouvé qu'il méritait sa parenté. Cela ne signifie pas pour autant que le Chevalier Sauvage nie l'importance du lignage et d'ailleurs on remarquera que celui des concurrents qui est déclaré deuxième meilleur participant du tournoi et qui avait été présenté comme le plus noble de tous, Lucès, le fils de roi, n'est autre que son frère cadet. On notera cependant que l'auteur souligne la différence d'âge et donc de puissance physique mais aussi de maîtrise technique entre Lucès le cadet et Lucidés l'aîné « *qui le plus fort estoit, le plus duit, le plus meur et attemprez*<sup>1439</sup> »

---

<sup>1435</sup> Traduction : « Sire chevalier, où avez-vous pris la hardiesse de croire en une si haute entreprise que de prétendre à avoir cette jeune fille en mariage, elle qui descend de la haute lignée des Troyens ? – Certes, sire chevalier, dit le Chevalier Sauvage, je la pris de notre ancien père Adam, lequel dit jadis à ses enfants qu'il pouvait tous être d'une pareille noblesse à moins que le coeur ne leur fasse défaut. Et je veux que vous sachiez que j'ai un cœur à penser aussi haut que le fit le roi Alexandre, qui fut fils d'Adam comme la jeune fille ou comme moi. Alors ne soyez pas étonné si je pense autant à la jeune fille que vous, car vous n'avez pas plus de droit sur elle que moi, si ce droit ne vient de votre prouesse. » (III, 1, p.62-63, 171-189).

<sup>1436</sup> THOMAS D'AQUIN, *La somme théologique de saint Thomas d'Aquin: latin-français en regard*, [éd. C.-J. Drioux], Paris, Eugène Belin, 1854, v.3, quest.XCVI, art.III, p.430-432.

<sup>1437</sup> *Ibid*, quest.XCVI, art. IV, conclusion, p.434.

<sup>1438</sup> « Celui qui aurait eu le plus de science et de vertu aurait dirigé les autres dans leur propre intérêt ». Traduction d'*Ibid*, quest.XCVI, art.IV, conclusion, p.435.

<sup>1439</sup> III, 1, p.65, 248-249.

donnant ainsi une explication physiologique à la supériorité de l'aîné. De la même façon, à la fin des douze tournois des Pastoureaux, un chevalier se distingue aux côtés d'Exillé quoiqu'il ne parvienne pas à prendre le dessus sur le jeune homme, il s'agit du Chevalier Flamboyant qui est en fait le demi-frère d'Exillé, issu d'une relation adultère entre Sador et Nervine, fille d'un sénateur de Nerve. L'aîné et surtout l'enfant légitime apparaissent donc bien comme d'une valeur supérieure au cadet ou au bâtard ce qui justifie également leur priorité d'accès à la souveraineté. De la même façon, tous les Chevaliers aux Vœux qui dissimulent leur identité le temps d'accomplir des prouesses sont d'origine royale. D'ailleurs, lors du premier tournoi, parmi les six chevaliers qui se sont distingués aux côtés de Lucidés, quatre sont en fait les cadets des Chevaliers aux Vœux qui gagneront les quatre premiers tournois (Luces est le frère du Chevalier à l'Epervier, Pellés de la Terre Sauvage celui du Chevalier à l'Aigle d'Or, Daniel des Mons celui du Chevalier à la Fleur de Lis et Ticon de la Montagne celui du Chevalier au Cueur Enfergié) ce qui ne sera révélé qu'une fois que leur aîné aura remporté un tournoi, affirmant par là leur supériorité en tant qu'aîné.

Hormis le cas de Lyonnell, prouver sa valeur ne permet pas de fonder une nouvelle lignée mais de conquérir par le mérite ce qui est dû par la naissance, légitimant doublement l'accession à la couronne. D'ailleurs, lorsque les Chevaliers aux Vœux arrivent à Nerve au livre IV, ils ont tous été déjà couronnés rois de leur pays et le texte indique que ce n'est pas par leur naissance qu'ils ont obtenu leur rang mais qu'ils l'ont « *conquis par force d'armes*<sup>1440</sup> ». C'est pourquoi il arrive à plusieurs reprises qu'à la fin des tournois du Chastel aux Pucelles, une fois l'identité du vainqueur révélée, l'annonce de la mort du père soit faite et le nouvel époux soit couronné roi de son pays. La révélation du nom s'accompagne alors d'une réintégration complète à la lignée et marque l'accès à la fois au mariage et à la souveraineté.

De plus, contrairement aux alliances faites par Norgal<sup>2</sup> pendant les tournois au nom de la lignée, les Chevaliers aux Vœux s'allient par affinité de valeurs et de prouesses : ce n'est qu'après le mariage et la découverte de la lignée de chacun des chevaliers que cette alliance devient politique. En effet, après la victoire du Chevalier au Griffon lors du onzième tournoi, l'assistance découvre qu'il s'agit du chevalier Maronés, fils du roi de l'Estrange Marche. Contrairement aux autres Chevaliers aux Vœux qui ont pu ceindre la couronne royale même dans les cas où on les croyait morts, Maronés doit faire face à une tentative de prise de pouvoir illégitime : un « *fort lygnaige*<sup>1441</sup> » a profité de la mort du roi et de l'absence de l'héritier pour faire couronner l'un des leurs. Alors que Maronés a scellé des alliances avec d'autres chevaliers

---

<sup>1440</sup> IV, 1, p.417, 349-350.

<sup>1441</sup> IV, 1, p.178, 46.

et un mariage avec Marmona par sa prouesse, l'usurpateur Pernehan contracte un mariage politique pour s'assurer l'appui de l'armée du roi de Norvège dont il épouse la fille<sup>1442</sup> en plus du soutien apporté par son propre lignage. La victoire de Maronés, soutenu par sept chevaliers du Franc Palais (Lyonnell, Nestor, Gadiffer, le Chevalier au Dauphin, Le Tors, Troilus, le Chevalier à la Belle Geande) puis par cent autres combattants dont les Chevaliers aux Vœux, montre non seulement la légitimité de la lignée royale sur les puissants lignages aristocratiques mais également la supériorité des conquêtes et alliances faites par la prouesse.

Le cas des Chevaliers aux Vœux, d'abord chevaliers errants anonymes, qui se révèlent fils de roi avant de devenir rois eux-mêmes grâce à leurs prouesses et membres d'un même et puissant lignage, montre que l'aristocratie fonde sa légitimité sur l'alliance parfaite de la vertu et de la lignée, regroupant par là les deux éléments de l'adage de Tacite « *reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*<sup>1443</sup> ».

### 2.2.3. Amour et mariage : l'influence de la femme sur la prouesse

Il semble qu'une autre raison vienne justifier l'inégalité d'exploits réalisés parmi les chevaliers en-dehors de toute considération de lignage : celle du sentiment amoureux. Tout au long du roman, les chevaliers sont montrés atteignant le sommet de leur valeur quand ils en font démonstration devant la femme qu'ils aiment et il n'est donc pas étonnant que l'amour des deux rivaux Norgal<sup>2</sup> et Exillé pour la jeune fille qui est le prix des douze tournois les placent au-dessus des autres chevaliers. La différence de degrés de prouesse entre les jeunes hommes ne s'explique pas par une différence de degrés d'amour mais par sa non-réciprocité. En effet, Blanchette est amoureuse d'Exillé et elle affirme, alors que Norgal<sup>2</sup> fait semblant de dormir non loin d'elle que sa préférence ira à celui qui sera vainqueur des douze tournois des Pastoureaux<sup>1444</sup>. Norgal<sup>2</sup> n'en ayant remporté aucun, le jugement de la jeune fille est donc sans appel. Cet amour de Blanchette ne peut en aucun cas être forcé, au point que lorsque Norgal<sup>2</sup> prie dans le Temple de Vénus pour que la déesse réchauffe le cœur de la jeune fille à son endroit, une voix lui répond, moqueuse :

Sire chevalier, acquerez la plaisance de la pucelle, je livreray chaleur pour amer. Et sy faites que Fortune ait sa roe retrograde jusques a vostre

---

<sup>1442</sup> IV, 1, p.311.

<sup>1443</sup> Traduction : « ils choisissent leurs rois d'après leur noblesse et leurs commandants en fonction de leurs vertus. » TACITE, *De moribus Germanorum et de vita Agricolaë*, [éd. G. Brotier, R. Relhan], Londres, The British Library, 1829, *Germania*, VII, p.12.

<sup>1444</sup> V, 1, par.381.



naistre. Adont requerez a venir sur terre en autre constellacion et lors se taira  
le peuple de ramentevoir vostre honneur<sup>1445</sup>.

La volonté de Norgal<sup>2</sup> d'acquérir l'amour d'une jeune fille qui a manifestement montré son désintérêt pour le chevalier est comparée à celle de vouloir changer le cours de Fortune ou de Nature, c'est-à-dire d'aller à l'encontre des lois et des influences naturelles, ce qui montre bien l'impossibilité d'aller à l'encontre de la décision de Blanchette.

Cet épisode met en lumière l'une des deux conceptions du mariage que l'on peut trouver dans le roman, si l'on exclut celle du lignage Darnant, lequel prône une domination totale de leurs membres sur les femmes<sup>1446</sup> sans se préoccuper de mariage. La première est celle qui domine à la cour de Bretagne à partir de Perceforest et qui repose sur le consentement de la jeune fille. Lorsque Dache<sup>2</sup> épouse Pallidès<sup>2</sup>, le récit du mariage se tisse sur le motif de la simplicité : il s'agit pour l'auteur de montrer un temps proche de l'innocence où le lit des mariés est fait d'herbes et de fleurs contrairement au faste décadent du « *roy françois entre ses draps d'or et de soie*<sup>1447</sup> ». La cérémonie du mariage est elle aussi célébrée de façon à ne garder que l'essentiel et seul le consentement est raconté (« *le preu Pallidés print a femme la pucelle selon l'ancienne coustume de adont, qui n'estoit autre que : « Je te vueil. – Et aussi fay je toy*<sup>1448</sup> ») ce qui montre bien son importance primordiale dans le rituel de célébration des unions. Cette conception est également celle de Lugerne qui refuse le mariage avec Salfar puisque c'est à Maronex<sup>2</sup> qu'elle a donné son amour. C'est dans ce cas précis qu'une seconde conception du mariage entre en concurrence avec la première, celle de Lucidés<sup>2</sup>. Fils de Lucidés, le Chevalier à l'Espervier, le jeune roi ami de Salfar entend bien appliquer la coutume de son royaume concernant les mariages et forcer par là sa sœur Lugerne à épouser son ami. En effet, d'après la loi, les frères sont en droit de marier leur sœur comme bon leur semble, même contre leur volonté. Le mariage est alors affaire politique puisqu'il s'agirait dans ce cas de sceller l'alliance entre Salfar, fils du roi de Lucquan, et Lucidés<sup>2</sup>, non seulement proches voisins mais aussi amis (« *prez sommes voisins et compaignons d'armes avons esté*<sup>1449</sup> »). Dans ce cas précis, seul le consentement des deux hommes est pris en compte et celui de la femme n'est considéré que

---

<sup>1445</sup> Traduction : « Seigneur chevalier, obtenez l'agrément de la jeune fille et je donnerai la chaleur pour aimer. Et au passage faites en sorte que Fortune tourne sa roue en sens inverse jusqu'à revenir à votre naissance. Alors demandez à venir sur terre sous une autre constellation et là le peuple cessera de rappeler ce qui est pour votre honneur » (V, 1, par.443, 3-8).

<sup>1446</sup> « *Le lignaige de Darnant, auquel les souverains dieux (...) par especial ilz leur avoient donné auctorité de faire a leur volenté de toutes femmes* » (III, 1, p.203-204, 171-176).

<sup>1447</sup> IV, 2, p.875, 613-614.

<sup>1448</sup> IV, 2, p.875, 596-599.

<sup>1449</sup> VI, 1, par.542, 3-4.

pour être dénigré en raison de l'inconstance féminine (« *amours de femme n'est pas heritaige. Elles aiment au jour d'uy ung homme et demain ung autre*<sup>1450</sup> »). Le mariage d'amour est alors à son tour dénigré par Lucidés<sup>2</sup> :

Vous sçavez que coustumierement toutes femmes ne se marient pas a leur voulenté ne a leur gré et plus voit on de mariages paisibles ensamble qui ont esté assamblez a forche d'amis que de ceulx qu'amours assamble<sup>1451</sup>.

Le mariage d'amour apparaît comme exceptionnel et s'opposant à celui de la coutume (« *coustumierement* ») et les affirmations de Lucidés<sup>2</sup> prennent à contre-pied les notions d'Amitié et de Discorde de la théorie des humeurs appliquées au langage amoureux. Ainsi lorsque la reine Alexandre parle de mariage, elle explique la difficulté d'unir deux contraires, puisque deux éléments liés par un principe de discorde ne peuvent s'assembler. Seuls deux éléments liés par le principe de l'amitié peuvent alors former une union solide, ce qui justifierait l'amour entre les deux parties. Pourtant Lucidés<sup>2</sup> met à l'origine de l'union deux formes d'amour en concurrence : l'amitié des familles et l'amour des partenaires. C'est la première qui est privilégiée car elle est considérée comme un le meilleur moyen d'assurer l'assemblage des deux parties que le second. Ainsi il ne s'agit par pour le jeune roi d'affirmer que l'unité peut se faire entre deux contraires mais de déplacer la notion d'amour dans le domaine politique en niant l'implication de la femme et le rôle de son consentement dans l'union. A la suite de ce discours, Lucidés<sup>2</sup> organisera d'ailleurs l'enlèvement de sa sœur qui sera emmenée de force sur le bateau de Salfar. Cependant la jeune fille, aidée par la sœur de Salfar, Salfione, elle-même désespérée de rentrer chez elle parce qu'elle est tombée amoureuse de Lizeus<sup>2</sup>, l'ami de Maronex<sup>2</sup>, s'enfuit en mer. Leur barque atteint le bateau de Gallafur au moment où l'embarcation de Lizeus<sup>2</sup> et Maronex<sup>2</sup>, partis en mer pour les sauver, les rejoignent et qu'ils sont tous en danger d'être capturés par Salfar furieux qui a rattrapé les jeunes filles en fuite. Gallafur promet sa protection à tous et, après s'être assuré de la volonté des jeunes filles, les emmène en promettant à Salfar un jugement équitable après le couronnement du roi.

Lors de ce procès, Salfar et Lucidés<sup>2</sup> viennent chercher Lugerne de droit (« *pour recorder mon droit*<sup>1452</sup> ») puisque le mariage entre le fils du roi de Lucquan et de la jeune fille répond aux lois du royaume de Lucidés<sup>2</sup> :

---

<sup>1450</sup> VI, 1, par.330, 13-15.

<sup>1451</sup> VI, 1, par.322, 10-14.

<sup>1452</sup> VI, 1, par.537, 7.

A la loy de son roiaulme père et mere en leur vivant ou les freres après leur mort peuent marier leurs sereurs a qui qu'il leur plaist, ja soit la sereur contraire de fait et de volenté<sup>1453</sup>.

Salfar doit cependant justifier son comportement discourtois pendant le tournoi organisé par Lucidés<sup>2</sup> à l'encontre de Maronex<sup>2</sup> et après le tournoi à l'encontre de Lugerne. Il justifie alors ses actes par la jalousie provoquée par Amour. Le jugement prononcé est double : Gallafur se fait la voix de la cour d'Amour qui juge Maronex<sup>2</sup> et Salfar innocents parce que mus par le dieu d'Amour. Salfar, insatisfait, demande ensuite à Gallafur de juger en tant que roi son affaire qui repose sur le droit coutumier (« *ce que faire pouoit par l'usage du paiis*<sup>1454</sup> ») et la loi (« *a la loy de son roiaulme* ») du pays de Lucidés<sup>2</sup>. Le nouveau roi de Bretagne balaie et l'usage et la loi de ce pays voisin, rappelant les « *franchises*<sup>1455</sup> » mises en place par Perceforest qui laissaient les jeunes filles maîtresses de leur corps. La *franchise* étant un ensemble de droits et de privilèges accordé à une communauté, elle annule donc toute autre loi ou coutume qui pourrait aller à l'encontre de la volonté des femmes. Lugerne est ensuite appelée pour formuler le jugement final par son consentement ou son refus. Son refus entraîne l'annulation immédiate du projet de mariage entre Salfar et Lugerne puisque le *per verba de praesenti*, le consentement présent, est absent, rendant donc caduque la promesse antérieure (*per verba de futuro*)<sup>1456</sup> entre Salfar et Lucidés<sup>2</sup>.

Cependant, il a jusqu'ici été question d'amour et de consentement qui sont deux éléments différents. Si Salfar est toujours inférieur en prouesse à Maronex<sup>2</sup>, amoureux de Lugerne et aimé par elle, ce n'est pas parce que la jeune fille ne l'aime pas mais parce qu'elle ne consent pas à son amour. En effet, après le jugement de Gallafur, un tournoi est organisé, avant lequel Salfar demande un don aux jeunes filles présentes, dont fait partie Lugerne, celui d'aimer où il lui plaît<sup>1457</sup>. Ce n'est qu'après avoir obtenu ce don qu'il est capable de surpasser Maronex<sup>2</sup> et de remporter le tournoi. Il ne s'agit donc pas d'amour, puisque Lugerne aime toujours Maronex<sup>2</sup>, mais de consentement et c'est ce dernier qui détermine le degré de prouesse du chevalier. L'amour de celui-ci, s'il augmente considérablement sa prouesse, n'est donc pas

---

<sup>1453</sup> VI, 1, par.548, 18-21.

<sup>1454</sup> VI, 1, par.566, 6-7.

<sup>1455</sup> VI, 1, par.568, 29.

<sup>1456</sup> A ce sujet voir l'ouvrage de DAUVILLIER, Jean, *Le mariage dans le droit classique de l'Église, depuis le Décret de Gratien (1140), jusqu'à la mort de Clément V (1314)*, Bordeaux, J. Bière, 1933.

Voir également les actes du colloque international de Conques : *Mariage et sexualité au Moyen Age: accord ou crise* [éd. M. Rouche], *Cultures et civilisations médiévales*, v.21, Paris, Paris Sorbonne, 2000.

<sup>1457</sup> VI, 1, par.577, 10.

suffisant sans le consentement de l'objet aimé qui ne signifie pas forcément réciprocité amoureuse.

Dans le cas de Norgal<sup>2</sup>, sa valeur reste inférieure à celle d'Exillé puisqu'il n'a ni l'amour ni le consentement de la jeune Blanchette, qui a distinctement énoncé devant lui son intention d'épouser le vainqueur des douze tournois aux Pastoureaux et de ne pas accorder son amour aux autres candidats.

### 2.3. La construction d'une société courtoise

#### 2.3.1. Nature et société : principe d'imitation

La conclusion de Saint Thomas sur l'égalité dans les temps de l'innocence affirmait l'existence nécessaire de l'inégalité des hommes puisque celle-ci est un ordre parfait dans lequel chaque chose est à sa place. Cette inégalité, le Chevallier Sauvage la justifiait par la différence de « *courage* ». C'est la vertu de l'homme qui déterminera sa *nobilitas*. Or si les membres de l'aristocratie possèdent de nombreuses vertus grâce au bon sang de leur lignage, ils sont alors destinés à être placés au sommet de la hiérarchie sociale et à gouverner les autres au nom de leur vertu, comme le soulignait également Saint Thomas.

La société dans le *Roman de Perceforest* se présente alors comme une organisation hiérarchique inégalitaire qui est fondée sur l'imitation de l'ordre naturel. Avant l'arrivée d'Alexandre le Grand en Bretagne, la société bretonne a été « *aneantiz*<sup>1458</sup> » : le roi Pir est mort et il n'en reste aucun descendant. Le choix d'un roi est délégué à Alexandre qui, source de toutes vertus, saura désigner le fondateur d'une lignée digne de régner sur le pays. Ce choix est important comme le montre la métaphore de la « *ente*<sup>1459</sup> » (le nouveau roi) à partir de laquelle se formera la « *chevalerie et gentillesse*<sup>1460</sup> ». On voit ici que le roi est placé au centre de la noblesse dont il fait partie mais aussi au centre du reste de la société puisqu'il s'agit certes de nommer un souverain pour « *relever chevalerie*<sup>1461</sup> » mais aussi pour le « *prouffit commun*<sup>1462</sup> ». La faiblesse du roi Pir serait donc comme une *ente* trop faible pour soutenir le poids des branches de l'aristocratie qui dépend de lui. C'est pourquoi le roi défunt était incapable de maîtriser la puissance de Darnant, chevalier rebelle qui a conquis les forêts bordant le château

---

<sup>1458</sup> I, 1, par.152, 5.

<sup>1459</sup> I, 1, par.110, 16.

<sup>1460</sup> I, 1, par.110, 16.

<sup>1461</sup> I, 1, par.110, 11.

<sup>1462</sup> I, 1, par.110, 11.

royal. Après le couronnement de Betis, Alexandre décide d'instaurer les tournois comme « *destournement de oyseuse, exaulement de proesse, nourissement de hardiesse, exaulcement d'armes et d'amours*<sup>1463</sup> ». C'est par ce divertissement qu'Alexandre compte éduquer les vertus des chevaliers en même temps qu'entraîner leur technique de combat, assurant à la fois leur souveraineté à l'intérieur du pays puisqu'ils seront légitimes par leur « *proesse* » et « *hardiesse* » et à l'extérieur puisqu'ils seront aptes à défendre leurs frontières<sup>1464</sup>. Là encore les règles du tournoi viennent d'un modèle naturel : Alexandre se rappelle des poissons nommés « *chevaliers de mer*<sup>1465</sup> » qu'il aurait vus « *tournoier*<sup>1466</sup> » les uns contre les autres lors d'une expédition sous-marine. Ces poissons apparaissent lors de l'épisode de Betidés et de l'île aux Poissons. Au livre III l'héritier anglais abandonné sur une île déserte se fait attaquer par quatre poissons, lesquels agissent effectivement de la même façon que les chevaliers, tant par leur technique de combat (ils parent les coups de Betidés avec leur dos-écu et répliquent puissamment de leur corne-épée) que par leur courtoisie puisqu'ils attaquent un par un le chevalier. Il est ensuite assailli par de nombreux autres poissons qui se mettent en « *bonne ordonnance et bien rengiez*<sup>1467</sup> » de la même façon que les « *gens d'armes*<sup>1468</sup> ». Les uns après les autres les bataillons assiègent Betidés adossé à un rocher jusqu'à ce que le roi des poissons intervienne et provoque le chevalier en combat singulier ce qui n'est pas sans rappeler le combat des Ecossais et des Romains s'achevant sur le duel entre Lyonnell et Julicés. Après réconciliation, les poissons organisent un tournoi d'une violence extraordinaire dont la description (« *l'un des terribles et aspre tournoy que l'en veist oncques*<sup>1469</sup> ») rappelle celles des tournois des chevaliers bretons, comme celui du *turpinoy* de la cité de Nerve qui était « *si fort et si terrible que c'estoit mervelles a veoir*<sup>1470</sup> ». La comparaison faite par Alexandre au livre I entre les futurs chevaliers bretons et les poissons chevaliers reposait à la fois sur la puissance guerrière et la maîtrise des armes mais aussi sur la valeur puisque les poissons sont « *fiers et orgueilleux*<sup>1471</sup> » et recherchent la prouesse. C'est ce que l'on peut voir ici lorsque les poissons préfèrent affronter Betidés pendant le tournoi parce qu'il « *leur sambloit bien que nul de eulx ne devoit estre tenu pour preu s'il n'avoit tournoyet a lui*<sup>1472</sup> ». L'organisation de cette

---

<sup>1463</sup> I, 1, par.152, 8-10.

<sup>1464</sup> I, 1, par.152, 5-7.

<sup>1465</sup> I, 1, par.150, 10

<sup>1466</sup> I, 1, par.150, 13.

<sup>1467</sup> III, 2, p.276, 118-119.

<sup>1468</sup> III, 2, p.276, 120.

<sup>1469</sup> III, 2, p.283, 278-279.

<sup>1470</sup> IV, 1, p.448, 1314-1315.

<sup>1471</sup> III, 2, p.278, 169.

<sup>1472</sup> III, 2, p.284, 392-393.

société animale est également mise en parallèle avec celle des hommes : les poissons chevaliers sont chargés de la défense du territoire et à leur tête le roi des poissons est le plus puissant d'entre eux<sup>1473</sup>.

L'absence d'entraînements guerriers tels que les tournois du temps de Pir montre que la classe nobiliaire était dépossédée de son rôle protecteur et par là des moyens de prouver sa souveraineté. Au contraire si Darnant, affranchi de l'autorité du roi Pir, est à la tête d'un lignage suffisamment puissant pour conquérir le royaume de Bretagne, ce qui était son projet initial avant d'être tué par Betis (« *manderoit ses freres et tous ses enfans et après tout son lignaige, car il vouloit veoir sa force. Et dist que aprez il yroit mectre toute la Grande Bretaigne en sa subjection*<sup>1474</sup> »), il ne gouverne pas la forêt Darnant et ses habitants mais il les asservit et notamment les femmes. Or, comme nous le disions précédemment, si Saint Thomas justifie l'inégalité et le gouvernement de certains hommes sur les autres, il rejette le *servitus* c'est-à-dire l'asservissement. De plus, le modèle d'après lequel Darnant et son lignage fonctionne est présenté comme non naturel et en cela il n'est pas légitime à régner. En effet, lorsque Gelinant exhorte ses frères à se rendre à Perceforest, il affirme que leur règne est inférieur à celui des bêtes (« *chacun s'ala maintenir plus vilainement que bestes ne oiseaux, qui n'ont pas de raison*<sup>1475</sup> »). La raison de cette affirmation est notamment la domination qu'ils exercent sur la femme à travers le viol, qui va à l'encontre de la « *copulation naturelle*<sup>1476</sup> ». S'ensuit une longue comparaison qui entend montrer que le comportement à l'égard des femmes devrait être le même que celui que le mâle a envers la femelle qui doit être « *dame de son corps*<sup>1477</sup> ». Le refus du lignage de se conformer à la règle naturelle de l'engendrement montre que ses membres ne sont pas aptes à accéder à la souveraineté.

Cette domination du lignage Darnant sur les femmes leur vient du droit coutumier (« *droit qui nous vient de noz ancestres et que nous avons usé toutes noz vies*<sup>1478</sup> ») et c'est la non-conformité de cette coutume à la nature qui vient appuyer et légitimer sa suppression par Perceforest qui la remplace par une loi condamnant les violeurs sans exception ni dans le temps (« *tousjours*<sup>1479</sup> ») ni dans l'espace (« *par tout le royaume d'Angleterre et par toutes les terres* »).

---

<sup>1473</sup> Ch. Ferlampin-Acher propose d'ailleurs une analyse de l'humanisation progressive des poissons-chevaliers. Voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Aux frontières du merveilleux et du fantastique dans *Perceforest* », *Revue des langues romanes*, 101, 1997, p.96-99.

<sup>1474</sup> I, 1, par.188, 15-17.

<sup>1475</sup> I, 1, par.357, 35-36.

<sup>1476</sup> I, 1, par.357, 43-44.

<sup>1477</sup> I, 1, par.357, 9.

<sup>1478</sup> I, 1, par.358, 12-13.

<sup>1479</sup> I, 1, par.607, 4.

ou nous avons souveraineté<sup>1480</sup> ») et sans distinction de classe sociale (« *s'il est homme, gentil ou vilain, noble ou non noble, de quelque estat qu'il soit*<sup>1481</sup> »). C'est en raison du caractère non naturel de cette coutume que Perceforest la supprime<sup>1482</sup>. En effet, la politique de Perceforest ne consiste pas à systématiquement remplacer les coutumes par de nouvelles lois ou de nouveaux établissements et cet événement a un caractère exceptionnel. Peu après la victoire du roi sur le lignage Darnant par exemple, Gadiffer et Perceforest apprennent que leurs épouses ont accouché d'héritiers et sont soucieux de respecter la coutume de leurs pays en les présentant aux temples de Mars et de Mercure pour l'Ecosse et à celui de Vénus pour l'Angleterre. Cette cérémonie, qui ne va pas à l'encontre des lois naturelles, sera donc conservée jusqu'au règne de Gallafur qui la supprimera puisqu'elle apparaîtra en contradiction avec le concept de Dieu Souverain unique.

Ainsi, la hiérarchie sociale dominée par l'aristocratie se fonde sur l'ordre naturel qui vient justifier à la fois leur souveraineté, le lien étroit entre la royauté et la noblesse mais aussi les comportements et rituels des membres de cette hiérarchie. Un chevalier qui ne répond pas à l'idéal de courtoisie sera alors considéré comme allant à l'encontre de sa nature. Lorsque Gallafur par exemple résiste à la tentation et refuse de passer la nuit aux côtés de Capraise, il est insulté par la jeune fille et ses chevaliers, qui considèrent qu'il a échoué à l'épreuve qu'ils lui proposaient et il est traité de « *recreant chevalier et desnaturel*<sup>1483</sup> » ou encore « *deffillant a Nature*<sup>1484</sup> ». La nécessité de la conformité du comportement des chevaliers et de la Nature explique aussi les comparaisons animales que le texte emploie à de multiples reprises. La plupart des comparaisons utilisées alors que les chevaliers combattent réfèrent à des félins comme au livre I<sup>1485</sup> lorsqu'Etonné frémit de plaisir au moment où il voit s'approcher l'occasion de fondre sur ses ennemis (« *il commence tout a trambler ainsi que ung lupart quant il voit approchier sa proye de grant desir d'eulx prendre*<sup>1486</sup> ») mais c'est surtout la comparaison avec les oiseaux qui est intéressante. En effet, le rapprochement avec les félins vient simplement souligner la violence et la puissance du chevalier au moment du combat quand les comparaisons

<sup>1480</sup> I, 1, par.607, 4-5.

<sup>1481</sup> I, 1, par.607, 6-7.

<sup>1482</sup> A propos de l'interdiction du viol par Perceforest, voir l'étude de HUOT, Sylvia, *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities*, Op. cit., p.73-95.

<sup>1483</sup> V, 1, par.315, 25. Il sera également appelé « *chevalier desnaturel* » au par.317, 2.

<sup>1484</sup> V, 1, par.316, 33.

<sup>1485</sup> A part le léopard qui apparaît une seconde fois au livre I, « *plus grant orgueil que ung lupart* » (I, 2, par.1060, 3), on trouvera surtout des lions : « *irez comme lyons* » (I, 1, par.523, 9), « *aussi esragiez comme est la lyonnesse quant elle voit les veneurs qui ses faons lui veullent tollir* » (I, 1, par.532, 22-23), « *il avoit cœur de lyon* » (I, 1, par.718, 10), « *vont courir sus l'un a l'autre comme lyons esragiez* » (I, 1, par.779, 1-2), mais aussi des sangliers « *se deffendent comme sengliers* » (I, 1, par.547, 15).

<sup>1486</sup> I, 1, par.333, 43-45.

avec les oiseaux permettent d'établir des liens avec l'organisation sociale. Au livre IV par exemple, les jeunes chevaliers récemment mariés qui rentrent « *a leurs chasteaulx reparer et reffaire nouveaulx edefices pour monstres leurs richesses et leurs pouoirs et aussi pour eulx deffendre*<sup>1487</sup> » sont comme « *le gentil rousseignol [qui] entent a faire son nyt quant il a fait sa prinse*<sup>1488</sup> ». La comparaison montre bien la dynamique civilisatrice dont est chargée la chevalerie qui va réunir autour d'elle les autres ordres de la société afin de permettre la réalisation de cette dynamique et ce même avant la deuxième partie du livre IV. Ainsi, après que Lyonnell a rêvé qu'il doit construire un château à l'endroit où il s'est endormi, c'est le noble Troÿlus, issu de la haute lignée des Troyens, qui se charge de sa construction. Tout en promettant à Lyonnell qu'il supervisera le projet, Troÿlus lui assure qu'il fera venir « *bonne chevalerie, des gens mecaniques et laboureurs*<sup>1489</sup> ». La présence essentielle des membres de la noblesse, des artisans et des paysans montre l'importance de l'ensemble des ordres pour assurer l'équilibre social. L'efficacité de ce modèle se voit dans le développement rapide de la population une fois ces ordres assemblés (« *et tant se multiplierent*<sup>1490</sup> ») mais aussi dans l'expansion économique dont nous parlions à l'occasion de l'analyse des conséquences de l'organisation des douze tournois des Pastoureaux par la reine Blanche.

La noblesse joue à la fois le rôle de rassembleur et de moteur des autres ordres. Quand, dans la deuxième partie du livre IV, les nouveaux chevaliers commencent à proliférer, ceux-ci vont à la rencontre du peuple qui se cache dans les forêts, terrorisé par le souvenir des Romains, au point d'être retombé à l'état sauvage. L'arrivée des chevaliers, à nouveau aptes à assurer la protection du pays, va rassurer la population et relancer la dynamique civilisatrice puisque le peuple commence à reconstruire les bâtiments détruits (« *quant ilz trouvoient poeuple esgaré par les bois, tant faisoient envers eulx qu'ilz se retraioient sur les lieux ou paravant avoient demouré et radouboient leurs manoirs*<sup>1491</sup> ») et à travailler la terre (« *puis vindrent querre les terres et les maisures (...) ilz commencerent a sarter les buissons*<sup>1492</sup> »).

Si les chevaliers jouent ce rôle de rassembleur, de catalyseur de la dynamique civilisatrice, c'est parce qu'ils forment eux-mêmes un groupe, un ordre social organisé et lié par de multiples codes et rituels. En effet, l'impact qu'exercent les tournois organisés par Blanche et que nous avons précédemment étudiés n'est pas anodin : c'est avant tout une occasion régulière pour la

---

<sup>1487</sup> IV, 1, p.154, 307-310.

<sup>1488</sup> IV, 1, p.154, 305-307.

<sup>1489</sup> III, 1, p.290, 334-335.

<sup>1490</sup> III, 1, p.290, 336.

<sup>1491</sup> IV, 2, p.911, 112-116.

<sup>1492</sup> IV, 2, p.907-908, 10-14.



chevalerie de se réunir à intervalles réguliers pour se confronter les uns aux autres dans une pratique réglementée. C'est pourquoi le rôle de Gallopin est essentiel puisque non seulement il réapprend ces codes oubliés aux jeunes chevaliers mais en plus ses enseignements créent une cohésion qui se manifeste par leur rassemblement : avant les conseils du ménestrel, les chevaliers sont « *espars comme ceulx qui peu sçavoient*<sup>1493</sup> » puis, désireux d'acquérir cet honneur dont il parle, ils se précipitent « *a tous lez*<sup>1494</sup> ». Cependant, leurs connaissances des tournois étant encore trop faibles, ils « *se retirent pardevers le Perron Merveilleux*<sup>1495</sup> » pour écouter encore une fois le ménestrel. On voit donc bien au cours de ce premier tournoi la constitution progressive du groupe des chevaliers : d'abord dispersés et courant en tout sens, ils se regroupent petit à petit pour former un groupe qui se structure autour des codes enseignés par Gallopin.

### 2.3.2. Mémoire et répétitions

Lorsqu'Ourseau<sup>2</sup> arrive sur l'île de Bretagne, l'auteur reprend le motif de l'oiseau et du nid en l'associant à celui du printemps, pour évoquer le principe du renouveau et de la reconstruction (« *tous oyseaulx tendent a refourmer nouvelle generation samblable a leurs plumages*<sup>1496</sup> »). Il est significatif que cette description – que le lecteur comprend immédiatement comme une métaphore renvoyant aux chevaliers puisque le parallèle avec les oiseaux avaient été établis quelques chapitres auparavant – se trouve à l'ouverture du chapitre XXX qui annonce l'arrivée d'Ourseau<sup>2</sup> et donc le début de la reconstruction de l'île. Ici ce n'est pas tant le rôle de bâtisseur de château que l'oiseau représente, même si cet aspect est évoqué (« *refait son nyt*<sup>1497</sup> »), que celui de la descendance à assurer, de la lignée à créer. Le rapprochement entre le fonctionnement de la noblesse et celui des oiseaux vient légitimer la transmission héréditaire puisque l'oiseau recherche une génération « *samblable* » à la précédente. La métaphore annonce également que la reconstruction de la Grande Bretagne se fera sur le mode de la continuité en reproduisant la société de la génération précédente que les Romains avaient détruite. Le passage le plus représentatif de ce mélange entre le renouveau et la reprise du passé est peut-être celui où Pédracus passe sans le savoir devant la maison de sa mère Lyriope :

---

<sup>1493</sup> IV, 2, p.967, 428-429.

<sup>1494</sup> IV, 2, p.967, 447.

<sup>1495</sup> IV, 2, p.968, 455-456.

<sup>1496</sup> IV, 1, p.651, 2-4.

<sup>1497</sup> IV, 1, p.652, 7-8.

Lors regarde et voit au lez d'une fontaine au lez de la fumee une demeure tout nouvellement restoree sur vieille muraille. Et comme il cuidoit aller celle part, il voit issyr une ancienne dame de mout belle affaire et devant lui avoit un jovencel de prime barbe avecq deux pucelles eagies environ de vingt ans.<sup>1498</sup>

Le texte montre bien que les nouvelles constructions (« *tout nouvellement restoree* ») gardent un lien permanent avec le passé puisque c'est sur de vieilles fondations (« *vieille muraille* ») que la maison s'élève. De la même façon le garçon à la barbe naissante et les deux jeunes filles s'avancent en premier, représentant la nouvelle génération et derrière, toujours présente, Lyrioipe, « *ancienne dame* » qui incarne la continuité avec l'ancienne génération. Cette continuité est établie tout au long des livres IV à VI en émaillant le texte de références au temps de Perceforest à la fois explicites, par la mention de l'ancien temps et aussi implicites, en réécrivant des épisodes qui s'étaient déroulés au cours des premiers livres. Ainsi les nouvelles constructions qui émailleront le paysage breton des livres IV à VI sont bâties sur ou près d'anciennes demeures comme lorsque Benuïc fonde une nouvelle cité qui « *pres estoit le manoir de Zellande sa mere*<sup>1499</sup> » et à l'endroit même où se trouve la fontaine « *ou il fut mis par Zephir quant il l'apporta de Zellande en la Grant Bretagne*<sup>1500</sup> ». L'acte de fondation se superpose alors à un épisode antérieur qui était raconté au livre III.

Dans les livres qui précèdent la destruction de la Grande Bretagne, la coutume est déjà un élément invoqué pour justifier une pratique (comme les exactions du lignage Darnant) ou un mode de célébration comme au livre III où les huit jours de fête pour le mariage de la neuvième petite-fille de Pergamon correspondent à ce « *qu'il estoit de coustume*<sup>1501</sup> ». Cependant, on remarquera une rupture dans la transmission de cette coutume puisqu'elle est évoquée après la deuxième moitié du livre IV comme « *l'ancienne coustume*<sup>1502</sup> », ce qui marque un brusque éloignement temporel alors que les jeunes chevaliers qui sont adoubés à ce moment-là sont la génération qui suit celle des premiers chevaliers du Franc Palais. La restauration des pratiques rituelles du temps de Perceforest permet de réactualiser les valeurs de la chevalerie qui avaient été oubliées. Ainsi lorsque Blanor rencontre Passelion et Benuïc, il les appelle à jouter « *selon*

---

<sup>1498</sup> Traduction : « Alors il regarda dans la direction d'où provenait la fumée et vit une demeure récemment reconstruite sur de vieilles fondations. Au moment où il songeait à s'approcher, il vit sortir de la maison une dame âgée de belle allure et devant elle aller un jeune homme à la barbe naissante avec deux jeunes filles âgées d'environ vingt ans » (IV, 2, p.836, 116-123).

<sup>1499</sup> IV, 2, p.854, 210-211.

<sup>1500</sup> IV, 2, p.854, 208-209.

<sup>1501</sup> III, 2, p.328, 516.

<sup>1502</sup> IV, 2, p.875, 597-598.

*l'ancienne coutume*<sup>1503</sup> », ce qui suffit à donner de lui une haute opinion puisque les deux chevaliers « *priserent mout cellui qui les appelloit pour ce qu'il ramentevoit la coutume des anciens*<sup>1504</sup> ». Ce n'est pas la première fois que Passelion est défié mais il ne l'avait jamais été au nom de l'ancienne coutume. Or lorsqu'il est blessé par Blanor qu'il a réussi à désarçonner et que Benuïc s'avance pour aider l'adversaire à se relever, Passelion fait preuve d'un comportement discourtois en reprochant à son cousin de porter secours au chevalier sous prétexte que celui-ci l'a blessé. Sa réaction lui est reprochée par Blanor qui lui donne une leçon de chevalerie. Après cet épisode, le comportement de Passelion change et, si auparavant il appelait à la joute comme pour un exercice de valorisation individuelle (« *prenez celle lance et venez a moy joster. Sy me laissier vengier aucun pou mon honte*<sup>1505</sup> »), il se conforme ensuite aux règles apprises de Blanor et appelle ses adversaires au combat « *affin d'entretenir l'ancienne coutume*<sup>1506</sup> ». Le rappel des codes de la pratique chevaleresque permet de resserrer les liens entre les chevaliers puisque ce sont ces codes qui, comme nous l'avons dit, permettent de caractériser l'ordre de chevalerie et de mettre en scène les valeurs chevaleresques de manière ritualisée.

Si la reprise de l' « *ancienne coutume* » est à la base de la restauration de l'ordre social toutes les références ne sont pas explicites dans le roman et les livres V et VI contiennent de nombreux épisodes qui sont des réécritures des livres précédents, créant un effet de répétition qui sert le lien de continuité entre les deux époques. Ainsi il n'est pas étonnant de voir les chevaliers issus du lignage de Pergamon constamment mis en valeur pendant les douze tournois des Pastoureux puisque ces compétitions renvoient à celles organisées au Chastel aux Pucelles aux livres III et IV. Chaque tournoi organisé en l'honneur d'une petite-fille de Pergamon se terminait sur la victoire d'un des Douze Chevaliers aux Vœux quand les douze tournois des Pastoureux célèbrent tous la victoire d'un seul chevalier, descendant de Sador. Sador est certes le plus jeune des Douze Chevaliers aux Vœux mais il est aussi celui qui énonce le vœu le plus difficile – réaliser le souhait de chacune des petites-filles de Pergamon – et celui qui connaît le destin le plus exceptionnel puisqu'il sera divinisé par les jeunes filles après sa mort. La victoire d'Exillé rappelle les prouesses des douze chevaliers précédents et en particulier celle de Sador en les concentrant toutes dans son descendant. Le lien de continuité est particulièrement mis en

---

<sup>1503</sup> IV, 2, p.847, 12.

<sup>1504</sup> IV, 2, p.847-848, 13-15.

<sup>1505</sup> IV, 2, p.791, 117-118.

<sup>1506</sup> IV, 2, p.859, 109-110.

valeur au moment de la révélation de l'identité du jeune vainqueur qui porte le même nom que son père, Sador<sup>2</sup>.

De la même façon, au livre V Nero livre sa première joute contre Utram et, à l'issue de cet échange, les deux chevaliers sont abattus avec leurs montures. Même si les deux adversaires sont à égalité, Nero s'estime humilié par sa chute : « *dont je pers la valeur dequoy mon chier pere estoit garny, car oncques de coup de lance il ne fut porté par terre*<sup>1507</sup> ». L'épisode semble marquer, en même temps qu'il rappelle l'époque de Perceforest, une rupture avec l'ancienne génération puisque Nero n'arrive pas à atteindre l'invincibilité de son père Nestor aux joutes. Pourtant son père a été porté à terre plusieurs fois en même temps que son adversaire : après avoir vaincu le Blanc Chevalier à la joute lors du tournoi de Cornouailles, Nestor se voit encore une fois défié par lui. Ils se battent alors de nuit dans la forêt et l'échange se solde par la défaite des deux chevaliers « *qu'ilz se vont porter emmy le pré si estonnez qu'il n'y eut celluy qui sceust en grant temps ou il estoit*<sup>1508</sup> ». Ce n'est qu'après cet épisode que le Chevalier Doré enchaîne les victoires lors des joutes même s'il sera encore renversé à deux reprises : lors du duel qui l'oppose à Betidés pour la querelle de Pantus et sa sœur et au livre IV en joutant contre Jules César. Dans le cas de Nero, il est quelque peu difficile de juger de l'évolution de son talent à la joute puisque le personnage est assez rapidement évacué du roman après que l'épisode qui lui est consacré et où il participe à l'enlèvement de Clamidette est achevé : après l'échange avec Utram, Nero ne livre que trois joutes, en remporte deux et est blessé en même temps que son adversaire au cours de la troisième. Le jeune homme semble donc effectivement loin d'égaliser les talents de son père devenus légendaires. Pourtant le texte est parsemé d'indices destinés à établir le lien entre le Chevalier Doré et son descendant Nero. En effet, à l'ouverture du chapitre qui voit la rencontre de Nero et de Thorax, neveu du roi de Sycambre avec qui il va s'essayer à la joute, le lien entre le père et le fils est rappelé (« *Nero, filz du Chevalier Doré*<sup>1509</sup> ») et le geste de Nero qui ramène à Thorax porté à terre son cheval qui s'était enfui (« *il ramena le cheval habandonné a Thorax*<sup>1510</sup> »), s'il est assez commun, n'en rappelle pas moins celui de Nestor à la fin de sa première joute contre le Blanc Chevalier (« *il prist son cheval, qui estoit esgaré, et luy remena*<sup>1511</sup> »). Un peu plus tard, arrivé sur l'Isle du Geant aux Crins Dorez, il participe au tournoi organisé par le frère de Clamidette. Nero affronte alors à la joute un cousin de Galohau, un géant qui semble invincible et que pourtant le jeune chevalier renverse de son

---

<sup>1507</sup> V, 1, par.141, 5-7.

<sup>1508</sup> II, 2, par.782, 9-10.

<sup>1509</sup> V, 1, par.165, 3-4.

<sup>1510</sup> V, 1, par.167, 23.

<sup>1511</sup> II, 2, par.755, 2-3.

cheval. Le texte donne deux explications à cet exploit, premièrement le nouvel amour que Nero voue à Clamidette et deuxièmement le fait qu'il soit « *filz du Roy des Jousteurs, le Chevalier Doré*<sup>1512</sup> ». Cette première référence explicite se double d'une référence implicite : il faut rappeler qu'au livre III, le Chevalier Doré sous le nom de Tarquin avait entrepris un duel à mort à l'encontre du géant Brancq qu'il avait d'abord abattu à la joute avant de le battre à l'épée. Or, ce géant « *estoit grant et membru, et de fait estoit cousin germain au Geant aux Crins Dorez*<sup>1513</sup> » tout comme l'adversaire de Nero est « *cousin a Galohau* [le petit-fils du Géant aux Crins Dorez], *moult fort et puissant*<sup>1514</sup> ». Il ne s'agit donc pas de reproduire exactement les éléments d'une génération à l'autre mais de rappeler à travers quelques références le lien entre le premier et le deuxième royaume, soulignant ainsi la continuité plutôt que la répétition.

C'est pour cette raison que certains épisodes peuvent être mis en parallèle sans que les personnages n'aient un lien familial direct. Par exemple lorsque Benuïc s'approche d'un groupe d'hommes retournés à l'état sauvage, ceux-ci fuient, terrifiés devant son armure et croyant à un retour des Romains. Benuïc, incapable des les approcher (« *tant ne les sceut poursieuvir qu'il en peust consieuvyr un tout seul*<sup>1515</sup>») interpelle alors deux hommes « *qui pour leur eage ne pouoient courre*<sup>1516</sup> » et les rassure. Ce sont eux ensuite qui s'en vont parler et rassurer le reste du groupe. Cet épisode est frappant de similitude avec celui de l'épisode de Déserte au début du livre II dans lequel Gadiffer avance avec ses hommes au milieu d'un groupe d'hommes sauvages absolument terrifiés par leur allure et qui s'enfuient à l'approche du roi (« *quant ces simples gens le veirent venir, ilz prindrent a reculer*<sup>1517</sup> »). Comme Benuïc abordant deux vieillards, Gadiffer s'adresse à un « *ancien qui aloit derriere*<sup>1518</sup> » à qui il fait entendre raison et qui part ensuite rassurer le reste du groupe. Gadiffer fondera ensuite la cité de Royauville tout comme Benuïc réunira le peuple effrayé pour peupler sa nouvelle ville.

Si un lien de continuité s'établit effectivement entre la génération des chevaliers de Perceforest et celle de Gallafur, il est alors possible de retrouver ce même lien pour montrer la continuité entre les générations du lignage Darnant. Dans les livres qui suivent la destruction de la Grande Bretagne, les représentants du lignage Darnant sont soit des esprits qui hantent les forêts et qui rappellent les aventures des chevaliers de Perceforest au livre I soit de mauvais chevaliers comme l'était Bruyant qui ne sont pas précisément identifiés et que les alliés de

---

<sup>1512</sup> V, 1, par.171, 19-20.

<sup>1513</sup> III, 2, p.257, 19-20.

<sup>1514</sup> V, 1, par.171, 7.

<sup>1515</sup> IV, 2, p.852, 158-159.

<sup>1516</sup> IV, 2, p.852, 163-164.

<sup>1517</sup> V, 1, par.19, 7-8.

<sup>1518</sup> II, 1, par.20, 2-3.

Gallafur reconnaissent par leurs mauvaises actions plutôt que par la référence à un lignage. Quand Norgal<sup>2</sup> intervient pour sauver une jeune fille au livre V de la violence d'un mauvais chevalier, il associe immédiatement l'agresseur au lignage Darnant (« *je croy que vous soiez encores de l'outrageux lignaige de Darnant l'enchanteur* »<sup>1519</sup>). Pourtant, il n'est jamais dit que le chevalier fait partie de ce lignage et il est simplement désigné dans le texte comme un « *chevalier malfaisant* »<sup>1520</sup>. L'intérêt de l'épisode n'est donc pas tant de montrer qu'il y a une continuité dynastique entre ce chevalier et Darnant mais plutôt de mettre en parallèle des épisodes de violences faites aux femmes pour créer cet effet de continuité entre deux périodes du roman. Le danger que représente cette famille de mauvais chevaliers est pourtant toujours présent, comme le montrent les paroles d'une jeune demoiselle effrayée à l'idée que Gallafur ait été tué par les membres du lignage Darnant : « *s'il y meurt, toute prouesse est mise a fin et toutes dames et pucelles mises en servage* »<sup>1521</sup>. On retrouve également la volonté de domination du lignage Darnant sur les terres qu'ils occupaient avant l'arrivée de Perceforest (« *et ceulx disoient qu'ilz estoient du sang Darnant l'enchanteur, a qui le païs souloit estre* »<sup>1522</sup>). Le terme de « *souloit* » a ici la même fonction que celui de « *l'ancienne coustume* » invoqué par les chevaliers bretons.

Ainsi à travers ces parallèles viennent s'opposer deux possibilités de gouvernement qui prétendent à la même légitimité fondée sur le droit coutumier : celui de Gallafur, qui tire sa légitimité des coutumes mises en place par la génération de Gadiffer et Perceforest et celui des mauvais chevaliers qui prétendent gouverner au nom des coutumes établies par Darnant (« *Darnant qui nostre chief estoit, de par qui nous calengons ceste seignourie par succession* »<sup>1523</sup>). Le problème de cette confrontation est que les coutumes établies par les deux frères sont postérieures à celles de Darnant ce qui permettrait d'asseoir la légitimité des descendants de l'enchanteur. C'est pour cette raison que la distinction qui a été établie précédemment entre le bon et le mauvais sang est importante. En effet, si la souveraineté semble assurée par la transmission lignagère, elle ne peut être effective sans la démonstration de la *virtus* du chevalier qui vient confirmer sa *nobilitas*. Ainsi, malgré l'antériorité de la domination exercée par Darnant, le mauvais sang qui se transmet à travers cette lignée délégitime leur souveraineté comme l'affirme d'ailleurs Passelion quand il apprend que six chevaliers issus du lignage Darnant tentent de dominer le peuple assemblé par la force :

---

<sup>1519</sup> V, 1, par.437, 28-29.

<sup>1520</sup> V, 1, par.438, 7-8.

<sup>1521</sup> VI, 1, par.139, 4-5.

<sup>1522</sup> IV, 2, p.933, 195-197.

<sup>1523</sup> IV, 2, p.934, 215-217.

Sachez que nous sommes yssus du bon sang des preudhommes chevaliers qui ont détruit ton mauvais lignage, et qui remetters le païs et toute la terre en honneur, et qui metters chiefs et seigneurs sur le commun poeuple de bon sang pour les entretenir en paix et en franchise comme leurs peres furent<sup>1524</sup>

Le combat qui s'ensuit et qui s'achève sur la victoire de Passelion et ses deux compagnons sur leurs six ennemis confirme la supériorité de la valeur des descendants des chevaliers du Franc Palais et assoit leur légitimité à choisir un dirigeant pour gouverner le peuple, tout en délégitimant les prétentions de l'autre lignage (« *aucunement ne se doubtassent de ce mauvais lignage, car sus eulx n'avoit domination ne seignourie*<sup>1525</sup> »). Passelion demande alors au peuple de leur amener un « *damoisel de bon sang*<sup>1526</sup> » pour le nommer à leur tête. Les anciens désignent Pernehan, « *ung damoisel filz a Sones qui fut filz de Belignant du Glat, lequel avoit esté père du preu Lionnel du Glat, roy de Lionnois*<sup>1527</sup> » et il est intéressant de voir ici le résultat du processus observé du changement de lignage de Lyonnell puisque Pernehan est rattaché au lignage du Glat et à celui de Lyonnell mais qu'aucun lien n'est fait avec celui de Darnant, contrairement aux livres précédents où la mention de Gelinant était toujours complétée par une référence à son mauvais frère.

Le refus du peuple d'être gouverné par les six chevaliers du lignage Darnant et le choix de Pernehan vient appuyer ici la légitimité de ce que Passelion qualifie de « *bon sang* » à régner. Cette légitimité se voit particulièrement lors de l'épisode qui précède le mariage de Dache<sup>2</sup> et Pallidés<sup>2</sup> dans lequel la jeune fille explique qu'elle a été élevée pour gouverner (« *ce pouple icy m'a eslevé pour renger sus eulx*<sup>1528</sup> ») et justifie cette élection par son ascendance (« *a cause du lieu dont suis yssue, car fille suis au roy Peleüs qui jadis fut roy de Cornuaille*<sup>1529</sup> »). Ce choix spontané d'un chef non seulement de « *noble sang extraittez*<sup>1530</sup> » mais surtout qui respecte la continuité du lignage du roi de Cornouailles illustre bien cette légitimité naturelle des nobles à régner sur le peuple. En effet, la bonne nature de ces personnages de noble extraction assure un bon gouvernement de la cité. Au livre III, avant de quitter son château nouvellement construit, Lyonnell « *y commist souverain chevalier nommé Dapés pour le*

---

<sup>1524</sup> IV, 2, p.934, 218-225.

<sup>1525</sup> IV, 2, p.935, 246-248.

<sup>1526</sup> IV, 2, p.935, 249.

<sup>1527</sup> IV, 2, p.935, 253-256.

<sup>1528</sup> IV, 2, p.872, 512-513.

<sup>1529</sup> IV, 2, p.872, 513-515.

<sup>1530</sup> IV, 2, p.872, 525.

*peuple entretenir en justice et en paix*<sup>1531</sup> ». Le choix du protecteur du château va alors définir l'ensemble de la politique qui y est mise en place, comme on peut le voir avec l'exemple des Romains, dont Perceforest soulignait la mauvaise nature et qui sont assaillis de toutes parts par Hannibal. Afin de préparer une contre-offensive, les Romains lèvent une nouvelle armée faite de « *murdriers et gens de mauvaise et inhumaine vye, des quelz ils firent grant nombre de chevaliers et gouverneurs de leur cité*<sup>1532</sup> ». Contrairement à Lyonnel qui a su prouver sa bonne nature laquelle lui permet de choisir un gouverneur noble et adapté au gouvernement de la cité, la mauvaise nature des Romains leur fait choisir des gouverneurs inaptes à régner sur le peuple.

Au livre III toujours, deux mauvais seigneurs apparaissent : Dryant et Bruyant. Quand Dryant est vaincu par le Chevalier Doré, les habitants de son château « *estoient bien joyeux de ce que leur seigneur estoit vaincu*<sup>1533</sup> » et même s'ils se dépêchent de soigner Dryant, ils demandent à Nestor de faire cesser la « *mauvaise coustume*<sup>1534</sup> » du pont. Lorsque Bruyant sans Foy rentre chez lui, les chevaliers à son service l'acclament (« *mais vous ne pourriez croire la grant joye qu'on fist leans de sa venue*<sup>1535</sup> ») mais au contraire le peuple qui travaille aux champs et aux pâtures se réjouit quand il apprend que son seigneur et ses chevaliers ont été battus (« *dont ilz furent moult joyeux*<sup>1536</sup> »). Si le peuple se choisit spontanément un souverain issu de bon sang, c'est parce qu'il semble lui-même chercher à être gouverné par celui qui a la plus grande vertu comme étant le plus apte à les bien gouverner. C'est pourquoi les habitants du château de Bruyant se réjouissent de la défaite de celui dont le lignage « *ne se applicquoient que a faire tous maux*<sup>1537</sup> » et que ceux du château de Dryant applaudissent la victoire du Chevalier Doré sur leur seigneur « *tant rude et tant divers qu'a merveilles*<sup>1538</sup> ». Le terme de « *divers* » a de multiples significations mais il pourrait ici signifier une instabilité s'opposant à la stabilité politique assurée par un bon gouvernant.

Ainsi le peuple semble lui-même par nature rechercher le meilleur gouvernement possible, lequel ne peut être assuré que par celui qui possède à la fois une légitimité à régner par son ascendance et les vertus qui assureront le bon fonctionnement de la cité.

Ces vertus qui prouvent la capacité du prince à régner, Gallafur les a démontrées en venant à bout des enchantements de la Forêt Darnant. Ce n'est que de cette façon que Gallafur pouvait

---

<sup>1531</sup> III, 1, p.291, 5-7.

<sup>1532</sup> IV, 1, p.85, 2558-2561.

<sup>1533</sup> III, 1, p.135, 393-395.

<sup>1534</sup> III, 1, p.136, 418.

<sup>1535</sup> III, 1, p.200, 71-72

<sup>1536</sup> III, 1, p.219, 447.

<sup>1537</sup> III, 1, p.220, 451-452.

<sup>1538</sup> III, 1, p.135, 395-396.



espérer épouser Alexandre Fin de Liesse, petite-fille de Perceforest. Ce mariage lui permet d'accéder à la couronne anglaise en plus du trône écossais puisqu'Alexandre lui fait don de son héritage et le fait maître de son royaume par mariage (« *et du roiaulme dont elle estoit dame et droite heritiere lui fist don, garde et souverain*<sup>1539</sup> »). Afin de compléter ses vertus et sa souveraineté acquise par mariage sur l'Angleterre, l'accession à la couronne de Gallafur se fait elle aussi grâce à un système de références qui va le lier à son grand-oncle Perceforest.

Au livre IV, l'épreuve des deux dragons, que seul le chevalier capable de soulever l'épée de Perceforest pouvait accomplir, rapproche Gallafur de la lignée de son grand-oncle. Peu avant l'épreuve, Gallafur perd son épée, qui appartenait à Gadiffer et Zéphir lui dénie le droit de la porter, rompant ainsi avec la transmission dynastique (« *ne doit elle aller d'hoir en hoir ?*<sup>1540</sup> »). Il est le seul capable de brandir l'épée de Perceforest qu'il fiche dans le Perron Merveilleux après avoir libéré les dragons. Cette épée ne sera utilisée que par Arthur qui « *n'avra pouvoir d'estre roy de la Grant Bretagne fors par les merveilles qui advendront par l'espee du gentil roy Perceforest*<sup>1541</sup> ». L'épisode permet à la fois de rapprocher davantage Gallafur de la figure de son grand-oncle et à la fois de le montrer comme un intermédiaire entre la génération arthurienne et celle de Perceforest. Les enchantements dont il vient ensuite à bout sont entretenus par les âmes des membres du lignage Darnant tués par Perceforest et ses alliés qui revendiquent leur domination sur la forêt comme de leur vivant. Le deuxième enchantement est d'ailleurs celui de l'âme de l'enchanteur lui-même (« *je suis Darnant, qui fus jadis seigneur de ceste forest et ancoires estoie a l'eure de tenebres*<sup>1542</sup> »). Sa conjuration, ainsi que celle des âmes des membres de son lignage, renvoient à la campagne militaire menée par Perceforest contre les mêmes chevaliers de leur vivant. Si Perceforest a été couronné par Alexandre avant la mise à mort de Darnant, l'élection de Gallafur comme roi de Bretagne après l'achèvement des aventures de la Forêt Darnant permet de rappeler la mémoire du roi anglais que la cérémonie de couronnement va souligner encore davantage. Celle-ci est organisée après la reconstruction du Franc Palais, point final de la restauration du royaume breton puisque c'est dans ce bâtiment que s'est mis en place le puissant ordre des chevaliers du Franc Palais. Il est alors remarquable de voir que, tout comme le peuple choisissait spontanément d'être gouverné par un seigneur lié au roi Perceforest, c'est le « *commun poeuple [qui] estoit occupé a l'autre lez a refaire le Franc Palai*<sup>1543</sup> ». Au même moment la noblesse vient de découvrir les anciennes chroniques rédigées

---

<sup>1539</sup> VI, 1, par.519, 10-12.

<sup>1540</sup> IV, 2, p.1123, 18.

<sup>1541</sup> IV, 2, p.1123, 89-91.

<sup>1542</sup> VI, 1, par.77, 13-14.

<sup>1543</sup> VI, 1, par.533, 3-5.

par Cresus au temps de Perceforest et, après que Ponchon, fils de Ponchonnet, a été élu à la fonction de clerc, Gallafur reprend le projet du roi anglais en demandant aux chevaliers et aux femmes de dicter à Ponchon leurs aventures.

Si le peuple se charge de restaurer le pays en reconstruisant ce qui a été détruit, les nobles participent à cette restauration en faisant revivre sa mémoire et en recréant ce lien entre les chevaliers et la génération qui les a précédés. C'est pourquoi le lieu du couronnement est soigneusement choisi pour sa portée symbolique : il s'agit pour les nouveaux souverains d'être couronnés « *au plus pres ou ilz peuvent comprendre que le roy Perceforest avoit esté couronné*<sup>1544</sup> ». Ce lien peut être retracé grâce à la réunion entre la mémoire véhiculée par la tradition orale et représentée par les ménestrels et les anciens et la mémoire rapportée par la tradition écrite comme celle du livre des chroniques. Ce sont donc les anciens et le livre qui indiquent l'endroit du couronnement du roi d'Angleterre (« *selon ce que les anciens sceurent enseigner et aussi selon ce que l'histoire devoit*<sup>1545</sup> ») tandis que les ménestrels divertissent les invités au banquet en rappelant « *les laiz des anciens fais*<sup>1546</sup> ».

Le couronnement de Gallafur vient mettre un point final à la légitimation de la souveraineté de son lignage sur celui de Darnant en réunissant tous les aspects qui lui permettent de ceindre les deux couronnes. En effet, le souverain, sous le nom du Damoisel Faé a d'abord démontré son appartenance à la lignée royale écossaise grâce à la mise en scène de l'épreuve de la colée. L'échec de tous les meilleurs chevaliers à la lui donner, à l'exception d'Ourseau<sup>2</sup>, a montré non seulement son origine royale mais aussi la distinction particulière de sa lignée sur les autres familles nobles. Si cet épisode permet de justifier l'accession à la couronne d'Ecosse elle n'est pas suffisante pour prétendre à la main d'Alexandre Fin de Liesse et accéder à celle d'Angleterre. C'est pourquoi l'épreuve des deux dragons et les épreuves de la Forêt Darnant étaient nécessaires en ce qu'elles contribuent à rapprocher symboliquement Gallafur de la figure de Perceforest. Le couronnement à l'emplacement même de celui du roi anglais et la reconstruction du Franc Palais viennent parachever le parallèle entre lui et Gallafur.

Les exploits des chevaliers de Gallafur viennent alors non seulement prouver leurs vertus qui les rendent légitimes à régner mais, grâce aux références qui créent un effet de répétition, ces exploits prouvent la filiation entre la première et la deuxième génération. Le système de références à la génération précédente mis en place dans les trois derniers livres permet donc

---

<sup>1544</sup> VI, 1, par.534, 5-6.

<sup>1545</sup> VI, 1, par.534, 6-7.

<sup>1546</sup> VI, 1, par.535, 4-5.

d'asseoir cette légitimité en représentant le règne de la nouvelle génération comme la continuité naturelle de celle du temps de Perceforest.

### 2.3.3. De la cour d'Angleterre à la cour d'Amour

Si le règne de Gallafur commence à l'ombre des exploits de ses prédécesseurs, son couronnement est marqué par une différence notable au moment même où les nouveaux souverains remettent en place une des ordonnances de Perceforest.

En effet, peu avant le tournoi de Sydrac et Tantalou au livre I, la jeune dame de la forêt Sarra exprime à Alexandre le souhait que les exploits des chevaliers qui les ont libérées de Darnant « *fussent mis es escriptz*<sup>1547</sup> ». Approuvée par Alexandre, cette idée est ensuite réalisée par Perceforest qui appelle son clerc Cresus et le charge de cette tâche. Afin que la retranscription ne soit pas freinée par la modestie des chevaliers qui aiment à couvrir leurs exploits, Alexandre jure d'être exact dans les récits de ses aventures et invite les autres chevaliers à faire de même. Or, lorsque les chevaliers et les dames découvrent et écoutent les chroniques rédigées par Cresus, Gallafur demande à nouveau aux « *gentilz hommes que tous jurassent a dire verité et a recorder a Ponchon le clerc les adventures qui advenues leur estoient*<sup>1548</sup> » mais il demande également, et c'est là qu'est la différence essentielle entre les deux époques, que « *les dames et les pucelles jurassent aussi a dire de leurs adventures*<sup>1549</sup> ». Si l'idée des chroniques vient effectivement d'une femme, elle est liée uniquement aux aventures masculines alors que l'ordonnance de Gallafur vient volontairement inclure la femme dans l'histoire de l'Angleterre et de l'Ecosse et ce d'autant plus que c'est bien « *leurs adventures* » qu'il leur fait jurer de raconter quand Sarra insistait simplement sur l'importance de rappeler les exploits des chevaliers de Perceforest.

L'intégration des femmes dans l'histoire du pays est symptomatique d'un changement de leur statut tout au long du roman. Au temps où le roi Pir était à la tête de la Bretagne et que Darnant était libre de commettre les exactions qu'il jugeait légitimes, les femmes étaient complètement soumises aux hommes puisque leur était même dénié le fait d'être « *dame de leur corps* » et cette domination exercée sur les femmes s'exprime à travers les institutions ou plutôt l'absence d'institutions : le mariage, comme nous l'avons dit, n'est que très peu pratiqué

---

<sup>1547</sup> I, 1, par.822, 29.

<sup>1548</sup> VI, 1, par.532, 11-13.

<sup>1549</sup> VI, 1, par.532, 16-17.

par le lignage et si Darnant a bien dix fils issus d'une femme qu'il avait épousée<sup>1550</sup>, il est également le père de soixante bâtards, tous chevaliers et enchanteurs<sup>1551</sup>. L'ordonnance de Perceforest, qui redonne aux femmes le contrôle de leurs corps, permet le retour de la cérémonie du mariage puisqu'elle ne peut se faire sans consentement des deux parties. La coutume autour du mariage se précise ensuite lorsque Pergamon explique à Alexandre la tradition troyenne relative à l'âge des mariés : aucun homme de noble extraction ne devait se marier « *qu'il n'eust .XXX. ans acompliz*<sup>1552</sup> » et toutes les femmes restaient « *en innocence jusques a l'eage de .XXV. ans passez*<sup>1553</sup> ». Là encore cet usage est bien loin des pratiques du lignage Darnant. Lyriope par exemple, remercie le Tors de l'avoir délivrée d'un cousin venu pour la violer malgré son jeune âge (« *combien que je soye josne*<sup>1554</sup> »). La coutume établie par Priam, qui prend en compte le développement du corps et la capacité des femmes à donner naissance s'inscrit donc dans la même légitimité que celle de Perceforest qui se fonde sur le comportement animal, comme le montrait Gelinant. A cela s'ajoute une deuxième coutume créée par Perceforest, qui consiste à honorer plus particulièrement les demoiselles ayant aidé les chevaliers du roi d'Angleterre pendant la campagne contre le lignage Darnant en les faisant s'asseoir au-dessus des hommes lors des banquets. Cette coutume « *bien contraire aux dictz de Darnant*<sup>1555</sup> », qui prend effet immédiatement, est exceptionnelle car elle n'a jamais eu de précédents dans le royaume, ni d'équivalents dans les territoires voisins (« *coustume n'estoit ne avoit esté ou royaume d'Angleterre ne es ysles voisines ne en plusieurs autres pays*<sup>1556</sup> ») et surtout elle permet de créer une hiérarchie entre les femmes<sup>1557</sup>, tout comme les exploits des chevaliers leur donnaient droit à plus d'honneur qu'à leurs semblables.

Ces coutumes mises en place ne changent pas seulement le statut des femmes dans la société mais elles modifient profondément celle-ci puisque tout le principe de recherche de la prouesse qui est le fondement de l'ordre de la noblesse en découle. Ainsi la prouesse est recherchée par la chevalerie à travers la réalisation de faits héroïques (« *par ceste voie commença premier a regner en Angleterre le dieu d'Amours et chevalerie a faire les proesses grandes et entreprendre*

---

<sup>1550</sup> I, 1, par.187, 13.

<sup>1551</sup> I, 1, par.187, 11-12.

<sup>1552</sup> I, 2, par.1195, 15-16.

<sup>1553</sup> I, 2, par.1195, 23-24.

<sup>1554</sup> I, 1, par.310, 21-22.

<sup>1555</sup> I, 1, par.562, 24.

<sup>1556</sup> I, 1, par.562, 2-3.

<sup>1557</sup> Sur la hiérarchie entre les femmes et notamment le rôle de l'ordre du *cainse roseté*, voir l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.153-167, <http://crm.revues.org/12437>.

*les grans fais d'armes et a eulx maintenir en tout honneur*<sup>1558</sup> ») et par les nobles dames à travers un mariage avec ceux qui auront prouvé leur valeur par leurs prouesses.

Le désir brutal des chevaliers de Darnant qu'ils assouvissent par la force est donc remplacé par un désir régulateur et source de la puissance masculine lorsque la femme redevient « *dame de son corps* ». C'est pourquoi la Reine Fée use habilement de cette influence féminine en laissant Lyonnell apercevoir sa fille nue au bain mais toujours de loin ou en partie dissimulée derrière un mur d'une splendeur éblouissante. Ce jeu érotique de dévoilement et de dissimulation de l'objet du désir est suivi de la découverte par Lyonnell du message lui signifiant qu'il ne verra pleinement la jeune fille qu'après avoir accompli la quête de la tête du Géant aux Crins Dorez, épisode qui ouvre sur une série de prouesses qui feront de Lyonnell le meilleur chevalier du monde.

La femme gagne donc une place d'honneur dans le royaume de Perceforest en même temps qu'elle intègre la société nobiliaire dont elle avait été expulsée par le lignage Darnant. Cette intégration se traduit par une hiérarchisation des femmes et par le rôle qu'elles jouent dans la hiérarchisation masculine en étant le moteur des prouesses qui permettent de dévoiler la valeur des chevaliers.

Pendant que le pays se reconstruit et alors qu'il est sans souverain, les jeunes femmes restent non seulement *dames de leurs corps* mais elles contrôlent le corps masculin. Passelion, Blanor sont tous les deux emprisonnés par de jeunes magiciennes et ne réussissent à échapper à leur emprise que grâce à une intervention de Zéphir. Ces exemples d'utilisation de la magie pour emprisonner un jeune chevalier, sont les formes merveilleuses d'une pratique répandue à ce moment-là du roman : il s'agit de séduire et d'attirer les chevaliers de noble extraction afin de s'assurer d'une noble descendance. C'est ce à quoi vont particulièrement s'appliquer Capraise et ses sœurs en mettant en place une épreuve qui aura pour but de déterminer quels chevaliers sont extraits du sang du roi Gadiffer afin de les séduire et d'être peut-être enceinte du prochain héros de la Grande Bretagne. Si les jeunes femmes sont décrites comme des fées à la parenté étroite avec Morgane, il ne faut pas oublier l'avertissement donné par le texte à plusieurs reprises concernant les démonstrations féériques. Au livre I par exemple, après avoir décrit les effets bénéfiques de la loi de Perceforest sur les prouesses masculines, l'auteur explique les conséquences de cette déclaration sur les femmes :

Après ce emprindrent elles a enrichir et a edifier beaux manoirs sur lieux  
delectables (...) et emprindrent a soubtillier de faire nobles vestures et

---

<sup>1558</sup> I, 1, par.609, 11-15.

paremens pour donner aux preux chevaliers. Et d'elles vindrent les damoiselles que le commun peuple appelloit fees, car il cuidoit qu'elles fussent fees et qu'elles ne mourussent pas<sup>1559</sup>

L'immortalité des fées s'explique peut être dans les derniers livres du roman par la reprise du nom de mère en fille ce qui crée une certaine confusion dans le récit. Ainsi Marmona<sup>2</sup>, qui avait ensorcelé Passelion, est la fille de Marmona, une des petites-filles de Pergamon. Elle n'est pas, comme Capraise et ses sœurs, associée à un lignage de fées mais à une très noble origine. On peut alors supposer que l'appellation de fées et les sortilèges utilisés ne sont que la représentation merveilleuse des jeunes filles cherchant à continuer leur noble lignée et de leurs tentatives de séduction pour attirer le chevalier qui sera de la plus noble extraction possible et de la plus haute prouesse. Comme les femmes du temps de Perceforest, les jeunes filles, rassurées par la présence de nouveaux chevaliers, commencent à construire « *manoirs en lieux secrets et delitables*<sup>1560</sup> ». Les *paremens* qu'elles préparaient pour les chevaliers au livre I se retrouvent au livre IV dès le premier tournoi organisé par les chevaliers débutants (« *se prindrent les pucelles a parer les chevaliers chascune celui qui mieulx lui plaisoit de chapelets de fleurs*<sup>1561</sup> »). A la fin du tournoi les couples se forment et les chevaliers suivent les jeunes filles (« *les gentilles damoiselles les menoyent en leurs manoirs*<sup>1562</sup> »). Il y a cependant une différence entre ces jeunes filles que qualifie à tort Passelion « *de pute nature*<sup>1563</sup> » et Marmona<sup>2</sup> : celle-ci contrôle complètement Passelion grâce à un anneau magique et l'empêche de quitter sa demeure et de participer à la reconstruction de l'île, allant par là à l'encontre de la dynamique portée par les femmes. L'alliance avec ces demoiselles des forêts, à la fin du premier tournoi après la destruction de la Grande Bretagne, s'inscrit au contraire dans la dynamique de la restauration de l'île puisqu'après avoir rejoint les jeunes filles dans leurs demeures les chevaliers « *estorerent villes et chasteaulx dont la terre fut depuis en grant honneur*<sup>1564</sup> ».

Ce premier contrôle exercé par les femmes, capables d'attirer à elles les chevaliers, fait donc partie du mouvement général de restauration de la Bretagne, si l'on excepte des cas tels que celui de Marmona<sup>2</sup> dont l'excessif contrôle du corps du chevalier est associé à de la magie. Il permet d'assurer à la fois les mariages et la génération et en cela il est complémentaire de l'action de la Reine Fée et de sa fille Blanche qui, à travers des sortilèges (la colée de Gallafur,

---

<sup>1559</sup> I, 1, par.610, 1-7.

<sup>1560</sup> IV, 2, p.908, 16-17.

<sup>1561</sup> IV, 2, p.966, 390-392.

<sup>1562</sup> IV, 2, p.969-970, 514-515.

<sup>1563</sup> IV, 2, p.1051, 68-69.

<sup>1564</sup> IV, 2, p.970, 516-517.

l'anneau de Bénuic...) vont préparer certaines alliances particulières dont l'importance politique est plus grande. Il est donc remarquable que le mariage de Gallafur soit entièrement planifié par des femmes, avec la Pucelle aux Deux Dragons d'un côté qui interdit au chevalier de paraître devant lui avant d'être venu à bout des épreuves qu'elle lui impose et la Reine Fée de l'autre qui maintient à son petit-fils qu'il ne pourra épouser que celle qui lui est destinée, c'est-à-dire Alexandre. Or, avant le couronnement de Perceforest, le mariage du roi d'Angleterre avec Ydorus et de Gadiffer avec Lidoire se fait par décision d'Alexandre le Grand. La prise en charge des alliances par les femmes lors de la restauration du royaume breton montre bien cette intégration politique des femmes puisque, comme nous l'avons montré, les alliances et la préservation de la lignée sont au centre des préoccupations aristocratiques.

Si avant son couronnement Gallafur se distinguait par une soumission toute particulière aux volontés de la demoiselle dont il est amoureux, le nouveau roi continue à valoriser le statut des jeunes filles à travers la célébration du dieu Amour moteur de toutes les prouesses. Après son mariage, les faits remarquables accomplis par les femmes sont mis en écrits après avoir été véhiculés par la tradition orale comme l'histoire de Lisane<sup>2</sup> et de la rose<sup>1565</sup>. Après son couronnement, ce sont les ménestrels que Gallafur fait taire pour écouter les voix et les compositions des jeunes filles sur l'amour. Mais il semble que le changement le plus important soit provoqué par l'arrivée de Salfar et Lucidés<sup>2</sup> devant Gallafur pour réclamer un jugement. Les deux parties présentent solennellement leur gage devant le roi qui refuse de les recevoir<sup>1566</sup>. L'affaire qui motivait la plainte des deux chevaliers à savoir la légitimité de Lucidés<sup>2</sup> à marier sa sœur à son ami malgré le refus de la jeune fille, oppose en fait deux lois contradictoires, celle du royaume de Lucidés<sup>2</sup> et celle du royaume de Gallafur éditée par Perceforest. L'objet de cette plainte est détournée après le refus du gage et le débat ne porte plus sur une question juridique mais amoureuse puisque les autres chevaliers, dames et demoiselles prennent tour à tour la parole pour défendre ou invalider la conception de l'amour de Salfar et Maronex. Le jugement rendu par Gallafur déclare pardonnées toutes les fautes commises au nom du dieu Amour et appelle les rivaux à s'apaiser. Le déplacement de l'objet du conflit, le refus de le régler par un duel judiciaire, montrent une évolution des mœurs de la noblesse : si les chevaliers devaient

---

<sup>1565</sup> Sur les jeux autour de ce lai, voir l'article de FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Lisane dans le livre VI de *Perceforest*: invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », *22e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes, 15-20 Juillet 2008*, [éd. A. Delamaire, Ch. Ferlampin-Acher et D. Hüe], Université de Rennes II.

<sup>1566</sup> On pourrait voir dans ce refus du duel judiciaire par le roi ici et sa progressive évacuation du roman au livre VI une référence à l'effort de Philippe le Bon pour lutter contre le duel judiciaire après un duel auquel il assiste en 1455. A ce sujet voir LECUPPRE-DESJARDIN, Elodie, « Le duel judiciaire dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons », *Agon und Distinktion*, LIT Verlag Münster, v.47, 2016, p.181-197.

s'affronter pour mériter les jeunes filles dont ils étaient amoureux, les combats laissent progressivement place aux débats au livre VI<sup>1567</sup>. Salfar, par exemple, va engager une correspondance avec le Chevalier à la Wivre pour déterminer qui a le plus de chances en ses amours. Salfar, autorisé à aimer où il veut par Lugerne, soutient qu'il a l'avantage sur le Chevalier à la Wivre, amoureux de Salfione qui lui a dit l'aimer davantage parce qu'il porte le nom de son ami. Le débat se fait en vers et par messages interposés avant que les chevaliers ne décident de prendre Salfione et Lugerne pour juges. Ce premier débat sur l'amour crée un réseau de correspondances : entre les deux chevaliers, entre eux et les jeunes filles qui doivent trancher, entre Salfione et Lugerne qui débattent elles aussi pour savoir laquelle a laissé le plus grand avantage à un homme qui n'est pas leur ami, entre elles et leurs amis qu'elles prennent à leur tour pour juges... Ces derniers, Lizeus<sup>2</sup> et Maronex<sup>2</sup> ne sont pas capables de se conformer à ce nouvel exercice et, après avoir débattu pour déterminer laquelle de leurs amies avait donné un espoir plus grand à leurs rivaux, ils décident de se battre en duel. Le combat est arrêté par une dame qui, par sa sagesse, rend une sentence en vers qui satisfait les adversaires qui la transmettent à leurs amies. Envoyé ensuite à Salfar et au Chevalier à la Wivre qui s'affrontaient à la joute dans l'impatience de régler leur conflit, le message satisfait également les deux chevaliers qui cessent leur combat. L'accord de toutes les parties entraîne la création d'une nouvelle forme de dialogue : les jeunes filles décident de créer « *une chansonnette semblable à la matière*<sup>1568</sup> » et ce sont ces chansons qu'elles chantent lors de la fête donnée par Gallafur où il demande aux ménestrels de cesser de jouer. Le Chevalier à la Wivre et Salfar répondent alors en chansons aux jeunes filles et plus tard s'engagent dans un duel de chant avec Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup>.

Le recours aux formes versifiées remplace peu à peu le recours au duel pour trancher un différend. Si les messages versifiés ne suffisent pas à apaiser les chevaliers qui commencent à se battre, la réponse en vers de la Deesse des Jugemens vient arrêter tout affrontement. A partir de là les chevaliers ne se battent plus que par des chansons puisque Salfar et le Chevalier à la Wivre refusent d'affronter physiquement les amis des jeunes filles dont ils sont amoureux.

Le jugement de la Cour d'Amour et son débat concernant les formes que peuvent prendre les manifestations de l'amour et de la jalousie est donc le point de départ d'une transformation des rapports entre les chevaliers et les femmes et les prouesses guerrières laissent place aux débats amoureux et à la création artistique. Ces démonstrations renvoient à celles de la Cour

---

<sup>1567</sup> Ces débats amoureux sont préparés dès le livre V comme le montre SZKILNIK, Michelle, « La casuistique amoureuse dans le livre V du *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, *Op.cit.*, p. 151-161.

<sup>1568</sup> VI, 1, par.705, 26.



amoureuse mise en place en 1401 par Louis de Bourbon et Philippe II de Bourgogne mais, si les chansons sont d'abord récitées à l'occasion d'une fête organisée par Gallafur, comme c'était le cas à la Cour amoureuse, elles dominent ensuite les rapports entre les chevaliers, puisqu'à partir du jugement de la Cour d'Amour jusqu'à l'attaque de la Grande Bretagne par l'armée de Scapiol et Nagor, la narration se concentre sur Salfar, le Chevalier à la Wivre, Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup> et que leur rivalité ne s'exprime que par des échanges verbaux. Si deux tentatives d'affrontement ont bien lieu, c'est au moment où la question de savoir qui de Lugerne ou de Salfione a donné le plus grand avantage à Salfar et au Chevalier à la Wivre est dans une impasse. Les deux chevaliers commencent alors à s'affronter, tout comme Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup> mais la Déesse des Jugemens, en écrivant un jugement qui les départage, rend inutiles ces combats.

La seule vraie exception est le dangereux combat de Maronex<sup>2</sup> et Lizeus<sup>2</sup>, attaqués par des chevaliers du lignage Darnant et près d'être tués jusqu'à l'intervention salutaire de Salfar et du Chevalier à la Wivre. Il est alors intéressant de voir que seuls les mauvais chevaliers du lignage Darnant continuent à pratiquer une forme de confrontation physique que ceux de Gallafur ont abandonnée.

Ainsi la modification du statut de la femme avait, au temps de Perceforest, changé les comportements en faisant de la *dame de son corps* un objet du désir masculin mais sans cette possibilité pour les chevaliers d'assouvir ce désir à leur volonté. Cette nouvelle manière de traiter les femmes avait en effet permis de redonner son sens à l'institution du mariage et à la recherche de la prouesse. Le règne de Gallafur donne ensuite un rôle central aux femmes en plaçant au-dessus de tout l'importance du Dieu Amour. Le jugement législatif sur l'institution du mariage laisse place à un débat conceptuel sur le sentiment amoureux et les combats armés sont remplacés par des chansons et des échanges versifiés. Si le règne de Gallafur commence sur les fondations du règne de son prédécesseur et appuie sa légitimité sur la continuité entre les deux générations, l'évolution du statut des femmes entraîne une modification des comportements sociaux qui amène à la création d'une cour courtoise où la joute guerrière laisse place à la joute verbale.

### 3. L'avènement d'un nouveau roi

#### 3.1. L'éducation du prince

##### 3.1.1. Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor : des princes fées ?

Au livre I et au début du livre II, les héritiers écossais ne présentent pas de signes particuliers qui laisseraient supposer une prédisposition quelconque. Contrairement à Passelion dont la croissance merveilleuse montre un développement accéléré du nourrisson, tant sur le plan moteur qu'intellectuel, Nestor et Gadiffer<sup>2</sup> sont décrits comme des enfants grandissant à un rythme normal, comme le fils de Sorence. Au contraire, Passelion, s'il est toujours accompagné de ses nourrices, rejoint très vite le groupe des hommes, celui des princes assiégeant le château de Bruyant, ce qui représente un passage – accéléré – à l'âge adulte.

Il semble que ces épisodes évoquant la première jeunesse banale des héritiers d'Ecosse soient destinés à être des points de comparaison avec leur soudaine croissance causée par Lidoire au livre II. En effet, après la blessure du roi Gadiffer, Lidoire, devenue la Reine Fée, se rend au Chastel du Chief pour reprendre ses enfants. Son initiation aux arts magiques va alors influencer la façon dont elle les élève :

Sy devez sçavoir que la royne mist merveilleuse entente a les nourrir et accroistre, car elle aida moult a nature par les bonnes viandes nourrisans qu'elle avoit appris a congnoistre par l'art de nigromancie et d'astronomie, dont elle avoit appris tant qu'elle en sçavoit a merveilles. Et fist tant que quant les .II. enfans vindrent en l'eage de .XII. ans, ilz furent plus puissans et plus fors que ceulx qui en avoient .XVIII.<sup>1569</sup>.

La différence physiologique finale, qui fait que les deux enfants sont plus puissants à douze ans que leurs aînés de six ans, montre une accélération de la croissance naturelle, comme c'était le cas pour Passelion. Les *viandes* utilisées par la Reine Fée et qu'elle sélectionne grâce à la « *nigromancie* » et l'« *astronomie* » accélèrent le cours naturel du développement (« *elle aida moult a nature* »). Ce processus rappelle celui utilisé par Zéphir qui frottait Passelion avec des

---

<sup>1569</sup> Traduction : « et vous devez savoir que la reine prit grand soin de les nourrir et de les faire grandir, car elle aida la nature par la bonne alimentation qu'elle donna à ses enfants comme de bons plats nourrissants qu'elle avait appris à connaître par sa maîtrise de la nigromancie et de l'astronomie, arts dans lesquels elle excellait. Elle fit tant que, quand les deux enfants atteignirent l'âge de douze ans, ils furent plus puissants et forts que ceux qui en avaient dix-huit. » (II, 1, par.265, 14-20).

herbes, procédé qui s'est révélé très efficace pour accélérer la croissance du nouveau-né. Cependant, si le texte semble tendre ici vers le merveilleux avec l'utilisation de termes comme celui de « *nigromancie* » qui pourraient laisser penser que c'est par un processus magique que les enfants de la reine deviennent plus puissants que les enfants de leur âge, la merveille est limitée à une différence d'âge qui reste plausible, avec une comparaison entre douze et dix-huit ans. Tout comme Passelion aurait pu marcher à deux semaines plutôt qu'à un an, comme le remarque Ch. Ferlampin-Acher<sup>1570</sup>, Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor auraient pu se voir attribuer une puissance bien plus grande que celle que le texte leur confère. De plus, il ne s'agit pas pour la reine de lancer un sort sur ses enfants pour accélérer directement leur croissance mais simplement d'utiliser son art pour sélectionner les viandes les plus à mêmes de favoriser leur développement. L'intervention n'est donc qu'indirecte et l'allusion à l'astrologie montre qu'il s'agit davantage de choisir une viande propre à la nature de ses enfants, ce qui renvoie plutôt à la théorie des éléments qu'à un usage de la magie. L'extraordinaire efficacité de cette méthode est d'ailleurs expliquée plutôt par la maîtrise exceptionnelle de la Reine Fée que par le recours à un quelconque sortilège. Ces éléments montrent qu'au lieu d'attribuer une origine magique à la croissance des enfants de la reine, cet épisode contribue à la fois à montrer le caractère exceptionnel de ceux qui seront parmi les meilleurs chevaliers de l'île et à rationaliser l'origine de cette supériorité. Certes ils ont bénéficié des arts que leur mère la Reine Fée maîtrise mais ceux-ci n'ont que légèrement accéléré leur croissance en s'appuyant sur la théorie des sphères et des éléments qui n'a rien de surnaturel.

De plus, si ces soins sont efficaces, leur impact sur le développement des enfants de la reine semble s'atténuer au fur et à mesure des descriptions de Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor. En effet, quand Anthénor et Thélamon sont accueillis chez le roi et la reine d'Ecosse sans pouvoir les identifier, ils s'assoient à table et « *deux damoiseaulx les servoient si gentement qu'ilz en estoient tous esmerveilliez*<sup>1571</sup> ». Plus tard ces jeunes hommes sont décrits comme « *si beaulx et si bien tailliez que bien leur estoit advis qu'ilz n'eussent oncques veu plus beaux jouvenceaulx*<sup>1572</sup> ». La première description vient simplement insister sur la grâce des jeunes enfants et la deuxième souligne certes leur beauté exceptionnelle mais qui n'est en rien surnaturelle puisqu'on retrouve les mêmes termes lors de la rencontre entre Perceforest et Lyonnel (« *c'estoit ung des beaux enfans qu'il avoit oncques veu*<sup>1573</sup> »). Ce n'est qu'après que le texte rappelle le décalage entre

---

<sup>1570</sup> FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les enfants terribles de *Perceforest* », *Op. cit.*, p.245.

<sup>1571</sup> II, 1, par.361, 14-15.

<sup>1572</sup> II, 1, par.363, 10-12.

<sup>1573</sup> I, 1, par.362, 11-12.

l'âge qu'ils paraissent avoir et leur âge réel (« *Mais trop plus leur sembloient grans et puissans que leur eaige ne monstroït*<sup>1574</sup> ») ce qui montre le peu d'insistance du texte sur ce point. De la même façon, la jeune Blanche, nourrie avec les mêmes soins que ses frères, est présentée comme une jeune fille plus mûre que son âge (« *trop estoit l'une jenne d'eaige par semblant, car bien sembloit que elle creust devant ses ans*<sup>1575</sup> ») en comparaison des deux autres jeunes filles qui l'accompagnent. Pourtant le texte insiste tout autant sur sa croissance avancée que sur son habilité à servir les chevaliers (« *combien qu'elle apparust jenne d'eaige, si servoit elle avec ses compaignes si noblement*<sup>1576</sup> ») ce qui atténue le caractère exceptionnel de son développement physique accéléré.

De plus, les limites de leur croissance merveilleuse étaient déjà apparues lorsque Lyonnell aperçoit Blanche se baigner. Si la beauté de la jeune fille est décrite de façon surnaturelle (« *entre les .III. en avoit une si tresblanche qu'il se pensait que c'estoit chose faee*<sup>1577</sup> »), son portrait est complété par la mention de son jeune âge, que le chevalier devine à la proportion de son corps, dont la maigreur contraste avec la silhouette allongée par la croissance (« *combien qu'elle fust longue, elle estoit haingre et de noble taille, qui monstroït qu'elle estoit jenne durement*<sup>1578</sup> ») sans que ne soit fait mention d'un quelconque élément surnaturel. Alors que Lyonnell s'avance, deux jeunes garçons (Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor) lui bloquent le passage. Là encore ils sont caractérisés par leur beauté (« *sy beaux et si bien adrecez de tous membres que l'en ne peust trouver plus beaulx*<sup>1579</sup> ») mais le texte insiste plus particulièrement sur la fierté de leur visage (« *avoient les chieres si vives de leurs eaiges et si aspres*<sup>1580</sup> ») qui laisse deviner une prédisposition guerrière (« *leur viaire demandoit l'escu et le haubergon*<sup>1581</sup> ») ce qui là encore est très loin d'une description merveilleuse. Comme pour Blanche dont la maigreur signalait le jeune âge, différents détails montrent les limites de la croissance de Nestor et Gadiffer<sup>2</sup> et d'abord le fait qu'ils sont encore considérés comme des enfants (« *combien qu'ilz fussent dessoubz eaiges d'hommes*<sup>1582</sup> ») ainsi que leur incapacité à appeler Lyonnell à la joute en raison de leur jeune âge<sup>1583</sup>.

---

<sup>1574</sup> I, 1, par.363, 12-14.

<sup>1575</sup> I, 1, par.361, 22-24.

<sup>1576</sup> II, 1, par.362, 1-2.

<sup>1577</sup> II, 1, par.331, 19-20.

<sup>1578</sup> II, 1, par.331, 22-24.

<sup>1579</sup> II, 1, par.332, 3-5.

<sup>1580</sup> II, 1, par.332, 5-6.

<sup>1581</sup> II, 1, par.332, 7.

<sup>1582</sup> II, 1, par.332, 6-7.

<sup>1583</sup> II, 1, par.333.

Plus tard, quand les jeunes garçons atteignent l'âge adulte, plus aucune mention relative à une croissance extraordinaire n'apparaît. Quand Nestor est recueilli par Neronés alors qu'il est blessé, la description insiste sur la beauté et la jeunesse du chevalier plutôt que sur un corps particulièrement puissant :

Lui sambla bien qu'il estoit l'un des beaulx chevalliers qu'elle eust oncques veu, selon l'eage qu'il monstroït. Et moult lui plaisoit, car il ne monstroït point de avoir plus de vingt ans<sup>1584</sup>

Il n'y a plus, dans cette description, d'éléments surnaturels qui viendraient avancer l'âge réel de Nestor. Au contraire, le texte souligne plutôt le fait que son corps est un bon indicateur de son âge, inférieur à vingt ans, alors que la description faite du chevalier à douze ans montrait un corps qui semblait être plus fort que celui d'un homme de dix-huit ans. On voit donc qu'il y a eu peu de changements entre la puissance supérieure que montrait le corps du jeune Nestor à l'âge de douze ans et celle de son corps un peu avant vingt ans.

Sa jeunesse est indiquée notamment par l'absence de barbe (« *n'avoit de barbe sy non ung petit de poil vollage qui lui commençoit a venir*<sup>1585</sup> ») ce qui est un signe physiologique fréquemment utilisé dans le roman pour déterminer l'âge d'un homme. C'est par exemple la barbe extrêmement longue de Dardanon qui émerveille ceux qui peuvent apercevoir l'ermite parce qu'elle est le signe d'une longévité extraordinaire. Dans la variante 48/1089 du livre III, il est expliqué que « *les hommes ne faisoient point retrencer leurs barbes*<sup>1586</sup> » ce qui permettait de déterminer leur âge, « *au mains des trois eages l'un, par la barbe qui se amoustroit au desoubz du heaulme*<sup>1587</sup> ». Le « *poil vollage* » de Nestor qui commence à peine à apparaître le range donc encore dans l'enfance plutôt que dans l'âge adulte. Ce n'est que quand il rentre au service de Pernehan que Nestor quitte définitivement l'enfance : sa voix se fixe dans les graves (« *sa loquence lui devint grosse et dure* »), sa barbe est formée (« *son viaire fut couvert de barbe* ») et ses muscles « *s'engrossierent* » comme nous l'avions dit dans notre étude sur la grossesse et l'enfance. Il est alors remarquable que les changements entraînés par le passage naturel de l'enfance à l'âge adulte soient plus marqués et plus rapides (« *il se changa moult fort en pou de temps*<sup>1588</sup> ») que ceux qui avaient été provoqués par les soins de sa mère, de sorte que

---

<sup>1584</sup> III, 1, p.96-97, 369-373.

<sup>1585</sup> III, 1, p.97, 373-374.

<sup>1586</sup> III, 3, p.250.

<sup>1587</sup> *Idem.*

<sup>1588</sup> III, 2, p.257, 7-8.

le cours naturel apparaît plus efficace que les arts de la reine: « *il devint plus fort et plus puissant de corps qu'il n'avoit oncques esté*<sup>1589</sup> ».

Si la petite enfance de Nestor servait de point de comparaison pour montrer sa croissance merveilleuse préparée par sa mère après son enlèvement, son corps atteint la maturité d'un adulte lorsqu'il est prêt à affronter Brancq. Débarrassé de tout élément merveilleux, le corps de Nestor se compare alors à celui, « *grant et membru*<sup>1590</sup> » de celui qui est extrait de la race des géants. Il est d'ailleurs curieux que la description de Brancq, contrairement à celle de son cousin le Géant aux Crins Dorés, soit passée sous silence pendant le combat. Les deux personnages sont alors dépourvus chacun de leurs caractéristiques magiques et leur affrontement ne diffère en rien de celui de deux chevaliers.

L'influence de la Reine Fée sur la croissance de ses fils s'avère finalement être limitée et s'étendre sur une période assez courte. En revanche, celle de l'éducation choisie par la reine d'Ecosse apparaît comme bien plus importante et avec de plus grandes conséquences sur ses fils. Au livre IV, lors de la Fête du Dieu Souverain, la reine Cassandra arrive suivie d'une litière sur laquelle se trouvent deux nourrices et son fils. Le texte précise alors que la « *coustume estoit telle alors que quelque dame d'honneur n'aloit point par les chans qu'elle n'eust tousjours son enffant avecques elle jusques a ce qu'i estoit en eage pour monter a cheval*<sup>1591</sup> ».

La mention de la capacité à monter à cheval fait référence à l'âge auquel l'enfant est capable de devenir écuyer ou de recevoir l'ordre de chevalerie. A partir de ce moment-là l'enfant devenu adulte se détache de sa mère et de ses nourrices pour rejoindre le groupe des chevaliers. Il quitte alors la demeure familiale en quête d'aventures et de prouesses. C'est justement sur le moment adéquat pour effectuer cette transition que diffèrent Lidoire et Ydorus. En effet, la reine d'Ecosse laisse partir ses fils à l'aventure bien avant sa belle-sœur et ne leur permet pas de s'attarder dans sa demeure ou de profiter trop longtemps de leurs amies. Ainsi, tout comme elle diffère le mariage de Lyonnell qui est encore capable de prouesses, la Reine Fée empêche Nestor de rester en la compagnie de Néronés après qu'il a finalement compris qu'elle était dissimulée sous les traits de son écuyer Cœur d'Acier. Néronés est accueillie par le roi Gadiffer qui déclare qu'elle sera considérée comme sa fille. A cette annonce, elle fond en larmes, ce qui fait pleurer Nestor à son tour. Cet aveu de faiblesse décide la Reine Fée à éloigner immédiatement son fils de son amie :

---

<sup>1589</sup> III, 2, p.257, 4-6.

<sup>1590</sup> III, 2, p.257, 19.

<sup>1591</sup> IV, 1, p.6, 119-123.

Comment ! Nestor, estes vous des sœurs de religion, qui pleurent quant leur chiennet ne veult point mengier de grasse vaulte ? Par ma foy, vous avez esté trop ceans ! Je voy bien que Neronés avroit plus tost fait de vous ung bruihier que ung esprivier, et pour ce partez de ceans. Vous avez encores trop peu mengé du froit aignel !<sup>1592</sup>

Le fait que Nestor reste avec le groupe des femmes ne correspond pas à son rôle de chevalier qui est associé à l'extérieur et au monde masculin. C'est pourquoi la métaphore alimentaire montrant le plat cuit et cuisiné (« *grasse vaulte* ») offert au chien domestique s'oppose à celui, cru, du « *froit aignel* » qui rappelle la coutume de la venaison pressée que l'auteur décrit à plusieurs reprises dans le roman en louant les mœurs simples des chevaliers écossais. Elle montre en fait le risque de voir Nestor associé au milieu domestique, perdant par là son statut de chevalier.

La reine Ydorus au contraire, reproche à son mari d'avoir laissé Betidés partir après le premier tournoi auquel il a participé. Le roi Perceforest lui répond alors qu'elle en ferait « *ung bon chambellan*<sup>1593</sup> ». Là encore le séjour prolongé avec la reine éloignerait le chevalier de la sphère qui lui est dédiée en l'associant à la sphère de la cour dans laquelle opère le chambellan. L'espace domestique est donc synonyme de faiblesse pour le chevalier qui deviendrait « *recreans*<sup>1594</sup> » à trop s'y attarder. Malade à cause du départ prolongé de son fils, Ydorus ne peut s'arrêter de l'embrasser à son retour « *sy souvent que le roy commanda qu'elle s'en deportast a temps*<sup>1595</sup> ». Le comportement d'Ydorus tend donc à garder l'héritier anglais dans l'espace de la cour royale et à l'empêcher d'accéder à l'espace extérieur des chevaliers. En cela, elle représente un mode d'éducation totalement opposé à celui de Lidoire.

Ainsi, plus que les arts magiques qui n'ont qu'une portée très limitée et très brève sur le développement de ses enfants, c'est le mode d'éducation choisi par Lidoire qui a la plus grande influence sur ses fils, comme on peut d'ailleurs le voir à la fin de l'épisode où Nestor est comparé à une des « *sœurs de religion* » : avant de le laisser partir, sa mère lui dispense des conseils « *qu'il lui en fut toute sa vie de mieulx*<sup>1596</sup> ». Ce mode d'éducation, en s'opposant à

---

<sup>1592</sup> Traduction : « Comment ! Nestor, êtes vous une de ces sœurs de religion qui pleurent quand leur petit chien ne veut pas manger sa grasse omelette ? Ma foi, vous êtes resté trop longtemps ici ! Je vois bien qu'il ne tient à rien que Néronés fasse de vous une buse plutôt qu'un épervier et c'est pourquoi vous allez partir d'ici. Vous avez encore trop peu mangé d'agneau froid. » (III, 2, p.369, 967-973).

<sup>1593</sup> II, 2, par.775, 2.

<sup>1594</sup> II, 2, par.775, 4.

<sup>1595</sup> III, 3, p.40, 794-795.

<sup>1596</sup> III, 2, p.369, 988.

celui d'Ydorus, pose les bases d'une comparaison entre l'héritier du trône anglais, Betidés, et ses deux cousins.

### 3.1.2. Gadiffer<sup>2</sup> et Betidés : deux futurs rois en miroir

Comme ses cousins, Betidés apparaît brièvement lorsqu'il est enfant au livre II porté par sa mère devant son père qui vient de s'enfoncer dans la mélancolie. Ce n'est qu'un peu plus tard dans le livre II, dans un temps qui se situe à la fin de la maladie du roi Perceforest, que les enfants royaux apparaissent comme des personnages de premier plan, au moment de la révolte de Britus contre le roi anglais.

A ce moment-là du roman, l'Ecosse apparaît particulièrement affaiblie : le roi Gadiffer a disparu et il est dissimulé aux yeux de ses sujets par sa femme. Le pays, tout juste pacifié par Lyonnell, se retrouve sans ses maréchaux : Lyonnell est parti conquérir la tête du Géant aux Crins Dorés et Claudius est mort. La disparition des maréchaux en charge de protéger le royaume correspond au moment où Gadiffer<sup>2</sup> est en âge d'assumer son rôle d'héritier, ce qui provoque un changement de politique de la Reine Fée qui décide de montrer Gadiffer<sup>2</sup> de façon ponctuelle au Chastel du Chief : « *avoit amené avecques luy Gadifer son filz qui estoit hoir affin que la veue de luy donnast cremeur aux mauvais de folie entreprendre*<sup>1597</sup> ». Si la méthode s'avère efficace en Ecosse, la présence de l'héritier anglais ne suffit pas à empêcher la formation d'une rébellion contre le pouvoir royal en Angleterre.

En effet l'Angleterre, dirigée pendant des années par un Perceforest mélancolique, se retrouve elle aussi sans roi, puisque Perceforest est parti en secret retrouver l'ermite Dardanon à la suite d'une vision qui marque le début de sa guérison. Comme la Reine Fée, Ydorus se cache à la vue de ses sujets en restant « *merveilleusement close*<sup>1598</sup> » pour que personne n'apprenne le départ du roi. En plus des exactions éparses menées dans la forêt anglaise à ce moment-là par les quelques survivants du lignage Darnant, un seigneur anglais réunit des troupes pour prendre le pouvoir. Il s'agit de Britus, qui envoie des chevaliers au-devant de la reine Ydorus pour lui signifier son intention de ceindre la couronne.

Malgré l'apparente faiblesse des deux royaumes, il faut remarquer que l'Ecosse bénéficie d'un pouvoir plus fort que celui du royaume voisin. En effet, l'Ecosse se caractérise par une absence de gouvernant quand l'Angleterre a à sa tête un mauvais gouvernant. Ainsi Gadiffer peut être temporairement remplacé par des personnages qui représentent son autorité comme

---

<sup>1597</sup> II, 1, par.532, 9-11.

<sup>1598</sup> II, 1, par.480, 6.



Lyonnel ou Claudius, quand Perceforest continue à régner sans déléguer un pouvoir qu'il n'assume plus. Les tentatives de dissimulation de son départ par Ydorus font que le roi n'est pas remplacé sur le trône et laisse le pays sans personne pour le gouverner.

De plus, les détails sur l'enfance de Gadiffer<sup>2</sup> et notamment sur sa remarquable puissance physique et la grâce qu'il met dans le service des chevaliers attablés montrent un héritier plus apte à assumer immédiatement la fonction de chevalier et d'héritier que ne l'est Betidés, dont l'enfance est presque passée sous silence. Celui-ci semble avoir néanmoins quelques prédispositions comme le fait qu'il « *estoit tout saige*<sup>1599</sup> ». Comme Gadiffer<sup>2</sup> avec Lyonnel, Betidés songe à affronter les chevaliers de Britus venus signifier à sa mère qu'elle doit quitter le royaume et comme lui, le jeune garçon se ravise parce qu'il n'est pas chevalier (« *se il fust chevalier, comme jenne qu'il fust il eust couru sus au chevalier*<sup>1600</sup> »). Usant d'une ruse, il fait ensuite entrer les messagers dans une pièce où il les enferme plutôt que de les défier dans un affrontement direct. Cependant, l'épisode de Gadiffer<sup>2</sup> et Lyonnel est plus ancien et l'héritier écossais était plus jeune lorsqu'il renonçait à combattre le chevalier qui s'avavançait vers sa sœur. Plus âgé au moment de l'attaque de Britus, il ne réagit plus avec autant de précaution. A l'annonce de l'attaque prochaine des rebelles apportée par Persidés et Lyénor au Chastel du Chief, Gadiffer<sup>2</sup> demande immédiatement à sa mère d'être fait chevalier et de rassembler une armée pour marcher sur Britus. Certes, comme Betidés « *qui n'estoit pas loing d'encergier l'ordre de chevalerie*<sup>1601</sup> », il est encore jeune pour être chevalier mais il souligne le fait que sa puissance supérieure à son âge lui permettrait d'être adoubé (« *combien que je soie jenne, sy ay je force et grandeur assez*<sup>1602</sup> »). Si la Reine Fée refuse d'ailleurs qu'il soit fait chevalier, ce n'est pas à cause de son âge mais parce qu'elle ne veut pas le faire adouber à la hâte. Elle l'autorise par contre à partir accompagné de Thélamon, Anthénor, Persidés et Lyénor pour lever des troupes à Royauville. A la cour d'Angleterre, après avoir enfermé les chevaliers de Britus dans une chambre, Betidés reçoit le soutien des Chevaliers à la Reine et leur demande conseil. La décision est ensuite prise d'envoyer Persidés et Lyénor en Ecosse tandis que Betidés reste au château. On voit déjà se dessiner une différence entre les deux héritiers : même s'il est encore sous la tutelle de sa mère, Gadiffer<sup>2</sup> prend des décisions et part immédiatement après avoir eu l'accord de la Reine Fée accomplir son rôle de chef militaire. L'accès à la sphère extérieure, sans la présence de Lidoire, intègre Gadiffer<sup>2</sup> dans le groupe des chevaliers avant même son

---

<sup>1599</sup> II, 1, par.482, 8.

<sup>1600</sup> II, 1, par.485, 11-12.

<sup>1601</sup> II, 1, par.533, 12-13.

<sup>1602</sup> II, 1, par.535, 9-10.

adoubement quand Betidés reste dans la sphère de la cour, ne prend aucune décision et envoie des messagers en-dehors du château en son nom.

Après avoir appelé Troÿlus et ses trois frères à la tête d'une armée de descendants des Troyens, Gadiffer<sup>2</sup> reçoit l'autorisation de sa mère de partir à la guerre à la tête de l'armée sous la protection d'Anthéonor, de Thélamon, de Troÿlus et de ses trois frères. C'est bien Gadiffer<sup>2</sup> cependant qui dirige les troupes puisque c'est lui qui propose d'envoyer l'armée vers le Chastel de Britan, dans lequel se trouve Britus, alors qu'Anthéonor se contente de l'approuver et Troÿlus de proposer que chaque chevalier transporte une cuisse de cerf pour réaliser plus rapidement le plan du jeune homme. C'est encore lui qui, arrivé devant le Chastel de Britan, défie Britus, divise l'armée en trois bataillons et désigne les chefs de chacun. Après avoir eu le dessus sur l'armée rebelle, Gadiffer<sup>2</sup> et ses troupes sont empêchés de poursuivre les fuyards par des gens de pieds. Seul Gadiffer<sup>2</sup> réussit à passer et à atteindre Britus qu'il défie, armé d'un écu et d'un bâton de pommier. A l'aide de son bâton, Gadiffer<sup>2</sup> réussit à briser le bras de son adversaire, parant le coup d'épée de son écu, et à le mettre en fuite non sans avoir été blessé au visage.

A cette rapidité d'action de l'héritier anglais s'oppose l'immobilisme de Betidés. Si Gadiffer a immédiatement demandé à sa mère de le faire chevalier et de lui permettre de partir à la tête des troupes, ce n'est qu'après des débats si longs que l'auteur les passe sous silence que Betidés envoie en Ecosse ses deux messagers (« *toutes les parolles ne les consaulz qui furent donnez sur les besongnes apparans ne sont a racompter pour l'ennuyance*<sup>1603</sup> »). Après avoir attendu le retour de Persidés et Lyéonor, Betidés attend les troupes conduites par le Bossu de Suave avant de se mettre en route. Bien qu'il ait finalement précipité son départ quand il apprend que son cousin marchait sur Britus, on lui annonce en chemin que Gadiffer<sup>2</sup> a déjà commencé la bataille et il n'est pas encore arrivé sur les lieux que Gadiffer<sup>2</sup> l'a déjà remportée.

Ce décalage est important car il vient contester la légitimité de Betidés à gouverner l'Angleterre. Le départ de son cousin à la rencontre de Britus contrarie en effet fortement Betidés puisque, son héritage étant en danger, c'est à lui de prendre la tête d'une armée bretonne unifiée (« *sy sera honte pour nous s'il y vient ainçois que nous, qui devons estre chief de l'assamblee*<sup>1604</sup> »). De la même façon, il est irrité quand on lui annonce que Gadiffer<sup>2</sup> est déjà en pleine bataille « *car mieulx voulsist qu'il y fust premier assamblé*<sup>1605</sup> ». Le fait que « *la noble baniere du roi d'Escoce*<sup>1606</sup> » flotte au sommet de la tour du Chastel Britan montre bien

---

<sup>1603</sup> II, 1, par.493, 10-12.

<sup>1604</sup> II, 1, par.552, 17-19.

<sup>1605</sup> II, 1, par.564, 3-4.

<sup>1606</sup> II, 1, par.564, 13-14.

une victoire de l'Écosse et non de l'Angleterre sur l'armée de Britus. La blessure au nez de Gadiffer<sup>2</sup> marque également l'action individuelle du jeune chef des troupes écossaises, contrastant ainsi avec Betidés dont le rôle se borne à annoncer la guérison de son père et la tenue du tournoi lors de la Fête de la Revenue. Seul le fait qu'il redistribue aux pauvres « *les heritaiges des bourgeois qui s'en estoient fuyz*<sup>1607</sup> » le montre dans une position de prince mais le rôle de chef militaire lui est dénié.

La relation des personnages de Betidés et de Gadiffer<sup>2</sup> sera toujours, à partir de là, traitée sur le mode du décalage. Avant le tournoi de la Revenue, Betidés, accompagné de Porrus, Cassiporus et Cassel, se met à genoux devant son père et tous « *par raison de filiaige et les autres trois par raison de lignaige*<sup>1608</sup> » lui demandent un don. Perceforest leur accorde tout « *sauf ce que vous me requerez a estre chevaliers*<sup>1609</sup> » ce qui empêche Betidés de s'illustrer en faisant ses premières armes au tournoi. Au contraire, l'adoubement de Gadiffer<sup>2</sup> a lieu juste avant le Tournoi de la Revenue : le jeune homme demande à Perceforest de l'adouer en échange du prêt de son écuelle pour boire. Le roi, ébloui par la beauté de ce jeune homme qu'il ne connaît pas, accepte la requête. Si l'inconnu lui semble jeune (« *sans faulte il est jenne*<sup>1610</sup> »), le fait qu'il soit « *le plus puissant et le mieulx taillié de tous membres*<sup>1611</sup> » convainc Perceforest de l'adouer quand il rétorque à son fils et ses compagnons, pourtant du même âge, qu'ils sont « *trop tendres*<sup>1612</sup> » pour devenir chevaliers. Ainsi, l'on peut voir ici le résultat des soins de Lidoire : bien qu'atténuée par rapport à la description faite lorsqu'il avait douze ans, la différence de puissance entre le corps de Gadiffer<sup>2</sup> et celui de son cousin justifie un adoubement précoce. Cet adoubement est d'ailleurs mis en scène de façon à montrer le caractère exceptionnel du personnage de Gadiffer<sup>2</sup>. En effet, alors que Betidés est discrètement adoubé par son père avant le tournoi du couronnement de Péléon, Gadiffer<sup>2</sup> reçoit non seulement la colée de son oncle mais il est entouré, comme Passelion au livre IV, des plus nobles personnages pour l'assister : il est vêtu par Ydorus, Fezonas et Edea et chaque vêtement donné par les reines est accompagné d'une explication de sa signification symbolique. L'équipement est ensuite mis par six des Chevaliers aux Vœux et Troÿlus avant que Lyonnell ne lui ceigne l'épée. Perceforest lui donne ensuite la colée et les six autres Chevaliers aux Vœux finissent de l'équiper. Le jeune Gadiffer<sup>2</sup> bénéficie donc d'un adoubement exceptionnel, le seul du roman à réunir autant de

---

<sup>1607</sup> II, 1, par.569, 5.

<sup>1608</sup> II, 2, par.496, 11-12.

<sup>1609</sup> II, 2, par.496, 18.

<sup>1610</sup> II, 2, par.338, 3-4.

<sup>1611</sup> II, 2, par.38, 2-3.

<sup>1612</sup> II, 2, par.496, 19.

grands chevaliers, et le geste de la colée donnée par Perceforest est d'autant plus important qu'il la refuse peu après à son propre fils. Si le moment de l'adoubement de Gadiffer<sup>2</sup> est intéressant en ce qu'il permet de montrer le décalage avec son cousin Betidés qui se voit refuser cette cérémonie, le contexte de la promesse de Perceforest faite à son neveu de l'adouber est également significatif puisque la rencontre entre les deux personnages se fait juste après que Perceforest a adoubé Remanant de Joie, qui est en fait le fils d'Alexandre le Grand et deviendra son beau-fils. En même temps que l'adoubement de Gadiffer<sup>2</sup> établit un décalage avec son cousin, il établit un parallèle avec la descendance d'Alexandre, ce qui vient rehausser la valeur du jeune homme. Cette cérémonie permet également au nouveau Chevalier à l'Escu Vermeil de s'illustrer lors du tournoi de la Revenue. Il affronte alors Lyonnel en lui résistant mais sans pouvoir avoir le dessus. Le texte insiste à ce moment-là sur son jeune âge qui ne lui permet pas de surpasser la puissance d'un chevalier aguerri comme l'est Lyonnel (« *combien que cœur et volonté et tresgrant desir eust surmonté le chevalier, les instrumens du corps, qui ce devoient mectre a œuvre, estoient tendres encores*<sup>1613</sup> »), lequel décide d'échapper au jeune homme plutôt que de le vaincre à peu d'honneur. Cependant, si le roi, les chevaliers, les dames et les ménestrels déclarent Lyonnel vainqueur, c'est à Gadiffer<sup>2</sup> que les jeunes filles donnent le prix. Ses prouesses au tournoi lui permettent surtout de voir son écu accroché au mur du Franc Palais et de s'asseoir à la table de ceux qui en font partie alors que Betidés n'est pas assis à table et se contente de servir les chevaliers (« *le jenne damoiseil, qui trenchoit devant son pere*<sup>1614</sup> »).

Au cours du banquet, une messagère vient et demande l'aide d'un chevalier de la part de la reine de la Roide Montagne. Gadiffer<sup>2</sup> demande à son oncle de lui accorder le droit d'être chargé de cette mission. Comme pour son fils, Perceforest hésite à lui accorder sa demande à cause de la jeunesse de son neveu et son hésitation augmente lors de son départ. C'est alors Pierotte la messagère qui reprend le roi, employant les mêmes arguments que la Reine Fée : « *ne doulousez pas le jenne chevalier, car il seroit .C. ans en ceste salle qu'il ne acquerroit denree de loz ne de pris nez que ung chambellan*<sup>1615</sup> ». On voit ici que le décalage entre Betidés et Gadiffer<sup>2</sup> est essentiellement causé par leur mode d'éducation : celui de Gadiffer<sup>2</sup> le pousse vers l'extérieur, les soins de sa mère l'encourageant à partir en accélérant sa croissance et en lui permettant d'accéder plus vite à l'état de chevalier, celui de Betidés le contient dans la sphère domestique tant par les craintes de sa mère que par l'excessif attachement de son père dont le caractère mélancolique l'empêche, comme nous l'avons vu, de supporter les départs. Ce décalage entre

---

<sup>1613</sup> II, 2, par.554, 11-14.

<sup>1614</sup> II, 2, par.581, 1-2.

<sup>1615</sup> II, 2, par.628, 7-9.

les deux héritiers se poursuit même après que Betidés est devenu chevalier, comme on peut le voir au moment de son mariage qui est différé par rapport aux autres chevaliers de premier plan qui épousent tous leurs amies lors de la Fête du Dieu Souverain sous la bénédiction de Perceforest, bénédiction qu'il refuse à son fils. Mais la plus grande différence entre Betidés et Gadiffer<sup>2</sup> peut se voir en mettant en parallèle les scènes de couronnement, résultats de l'évolution du statut de prince héritier à celui de souverain. En effet, le parcours de Betidés est parsemé d'échecs et de mauvais choix et, comme nous le verrons en le comparant à Nestor, il est constamment considéré comme étant d'une valeur inférieure à ses cousins. Cette évolution du personnage qui se caractérise par un retard sur Gadiffer<sup>2</sup> puis par une infériorité par rapport à Nestor, devient ensuite un déclin rapide après son mariage avec Cerse et le couronnement vient montrer le résultat de cette progression<sup>1616</sup>. Premièrement la réaction des chevaliers à l'annonce de la cérémonie est proche du désespoir non à cause du départ du roi mais plutôt à cause de l'inaptitude du fils à gouverner, disant que Perceforest, pourtant âgé de plus de cent ans, « *plus seroit cremeu estant assis sus son siege demy mort que tout ce que Betidés son filz sçavroit faire*<sup>1617</sup> ». Après le discours de Perceforest justifiant son choix, les nobles présents « *fondoient en larmes et suspiroyent tant tendrement qu'il n'y eut tant fort homme de couraige qui peust mot dire en grant tamps*<sup>1618</sup> » avant que l'un d'entre eux s'avance pour accepter le couronnement de Betidés non sans exprimer quelques réticences. Au contraire lors du couronnement de Gadiffer<sup>2</sup>, après le discours du Roi Mehaigné, les chevaliers acceptent sans problème la décision de leur roi (« *quant (...) ilz eurent conscideré le cas, ilz congurent plainement que le roy disoit verité. Sy couronnerent Gadiffer son filz*<sup>1619</sup> »). De plus le pouvoir de Betidés est immédiatement limité après son couronnement puisque le peuple n'accepte de lui faire hommage qu'à la condition que le roi Perceforest ne perdra ni son titre ni son pouvoir toute sa vie durant, ce dont il n'est pas question dans le cas de Gadiffer<sup>2</sup>.

La comparaison entre Gadiffer<sup>2</sup> et Betidés ne se fonde donc pas tant au départ sur une différence de puissance ou de capacité que sur un décalage permanent entre les deux héritiers : Gadiffer<sup>2</sup> aborde son parcours de chevalier de façon accélérée et chacune des étapes de ce parcours est accomplie en avance sur son cousin. Arrivé le premier devant le Chastel de Britan,

---

<sup>1616</sup> G. Roussineau souligne d'ailleurs le fait que les cérémonies de couronnement sont l'occasion pour l'auteur de développer sa vision de la fonction royale. Voir ROUSSINEAU, Gilles, « Éthique chevaleresque et pouvoir royal dans le *Roman de Perceforest* », *Actes du 14<sup>e</sup> congrès international arthurien, Rennes, 16-21 août 1984*, [éd. Charles Foulon], Rennes, 1985, t. 2, p.529.

<sup>1617</sup> IV, 1, p.500-501, 591-594.

<sup>1618</sup> IV, 1, p.509, 842-844.

<sup>1619</sup> IV, 1, p.583-584, 138-142.

il prouve par là des capacités de chef militaire que Betidés ne montrera jamais. Nommé chevalier puis déclaré gagnant d'un tournoi alors que son cousin n'est encore que l'écuyer tranchant de son père, il promet d'être un chevalier d'une valeur que Betidés n'égalera jamais. Ce n'est qu'après que Betidés a accédé à l'état de chevalier que l'écart temporel devient un écart de valeur qui se creuse jusqu'à l'épisode du couronnement. Le retard permanent de Betidés sur son cousin semble décaler la comparaison : progressivement c'est avec Nestor que Betidés est comparé. C'est par ce glissement qu'est créé un nouveau parallèle encore une fois défavorable à Betidés puisque, bien qu'héritier du trône anglais, il est comparé au cadet du roi Gadiffer.

### 3.1.3. Le Chevalier Doré et le Blanc Chevalier : le duel chromatique

Même si Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor sont des frères jumeaux, le statut d'aîné « *d'une heure tant seulement*<sup>1620</sup> » de Gadiffer<sup>2</sup> est peu à peu souligné par une mise à distance de Nestor. Ainsi, lorsque Lyonnell s'approche de leur sœur qui se baigne nue, le texte souligne à la fois la proximité de l'âge des deux frères (« *combien que l'un fust pou aîné de l'autre*<sup>1621</sup> ») et à la fois la légère avance de Gadiffer<sup>2</sup> (« *le plus fier passa avant*<sup>1622</sup> »). En avance également sur son cousin Betidés, Gadiffer<sup>2</sup> est mis en parallèle avec un autre chevalier, Lyonnell. Au tournoi organisé pour le couronnement de Péléon par exemple, Gadiffer<sup>2</sup> s'illustre alors qu'il porte des armes noires et s'enfuit avant le banquet. Ne pouvant pas identifier celui qui est désigné comme le vainqueur du tournoi, le roi de Cornouailles suppose, jusqu'à l'intervention d'un héraut, qu'il s'agit de Lyonnell. Le chevalier portera d'ailleurs lui aussi des armes noires au livre III lors des noces d'Estonné, ce qui montre bien la tentative de parallèle entre les deux personnages.

Le retard pris par Betidés dans son parcours pour accéder au statut de chevalier ne lui permet plus de se comparer à Gadiffer<sup>2</sup> et c'est donc au cadet Nestor qu'il va se confronter à partir de l'épisode de la colée. A l'occasion du tournoi du couronnement de Péléon, Perceforest accepte enfin de faire son fils chevalier avec ses trois cousins. La nuit précédant la fête, le roi sermonne les jeunes écuyers dans un temple sans se douter qu'une cinquième personne l'écoute. Il s'agit de Nestor qui, émerveillé par la sagesse de l'homme, décide d'être fait chevalier de sa main. On voit se dessiner ici une différence nette entre l'adoubement de Gadiffer<sup>2</sup> et celui de Nestor. La Reine Fée avait en effet refusé de laisser son fils aîné être adoubé à la hâte et les promesses

---

<sup>1620</sup> IV, 1, p.630, 1153-1154.

<sup>1621</sup> II, 1, par.332, 8.

<sup>1622</sup> II, 1, par.332, 8-9.

successives faites par chacun des quatorze chevaliers et par le roi Perceforest de participer à son adoubement montre une cérémonie planifiée et qui souligne l'importance à la fois de la valeur et de la lignée. Dans le cas de Nestor, on assiste à un adoubement précipité : le jeune homme est resté trop longtemps endormi dans le temple où se trouvait Perceforest et se rue vers le tournoi de peur de ne pouvoir être adoubé de sa main. L'empressement du jeune homme (« *venoit si radement*<sup>1623</sup> », « *chevauchant grant erre*<sup>1624</sup> ») qui demande au premier chevalier qu'il croise de l'aider à revêtir son armure – il s'agit en fait de Gadiffer<sup>2</sup> – s'oppose à la cérémonie soigneusement préparée de son frère aîné. De plus l'adoubement de Gadiffer<sup>2</sup> a lieu au retour du roi et aux yeux de tous alors que Perceforest part incognito avec les quatre écuyers sans être reconnu du roi de Cornouailles, ce qui fait que Nestor s'ajoute à une cérémonie qui se veut discrète. Enfin, c'est uniquement la valeur de Perceforest qui motive le choix de Nestor puisqu'il ne sait pas qu'il s'agit de son oncle (« *je actens a recevoir la colée du plus preudhomme du monde*<sup>1625</sup> »). Cette différence se justifie par la nécessité pour l'aîné de mettre en valeur la lignée et de préparer le lien entre l'Angleterre et l'Ecosse qui se confirmera au livre VI mais pour Nestor, qui n'est pas héritier du trône, une telle cérémonie n'est pas nécessaire.

Après avoir été équipé par son frère, Nestor se précipite vers Perceforest au moment où il lève la main pour adouber son fils et reçoit la colée à sa place. L'importance symbolique du geste de la colée que nous avons montrée à la fois dans la transmission des valeurs et dans la continuité dynastique rend extrêmement intéressant cet épisode. En effet, ce n'est pas la première fois que Perceforest donne la colée à un chevalier mais celle-ci était destinée à son fils et en cela portait justement une haute signification symbolique : « *Qui est ce damoiseil qui a supplantée la colée a mon filz ?*<sup>1626</sup> ». Le terme de « *supplantée* » peut avoir plusieurs significations d'après le *DMF*<sup>1627</sup> et notamment « surpasser » (1), « déposséder, priver » (2), « prendre la place de » (3). Perceforest, qui voit le signe d'une grande valeur dans le geste de Nestor, l'utilise au sens (1) alors que quand Betidés le réutilise, c'est en l'interprétant au sens (2) : « *Damp chevalier, supplanteur d'autruy honneur*<sup>1628</sup> ».

Ainsi, si l'opposition entre Gadiffer<sup>2</sup> et Betidés reposait sur la légitimité entre les héritiers, la comparaison entre le prince anglais et Nestor se fonde plutôt sur la valeur et la prouesse guerrière. Le jeu sur le mot *supplantée* sert de point de départ : Nestor a-t-il privé Betidés de

---

<sup>1623</sup> II, 2, par.747, 7.

<sup>1624</sup> II, 2, par.747, 23.

<sup>1625</sup> II, 2, par.747, 21-22.

<sup>1626</sup> II, 2, par.749, 2-3.

<sup>1627</sup> *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), *Op. cit.*, <http://www.atilf.fr/dmf/definition/supplanter>.

<sup>1628</sup> II, 2, par.754, 2-3.

son honneur ou a-t-il simplement révélé sa supériorité sur son cousin ? En révélant cette supériorité, « en prenant la place de » Betidés pour la cérémonie de la colée destinée au fils du roi, ne prend-il pas alors symboliquement la place de l'héritier ?

La différence entre les deux colées reçues par les cousins va dans le sens (1) du terme *supplantee* et montre déjà la supériorité de Nestor. Le geste de Perceforest lors de la première colée, donnée à Nestor, est d'une puissance bien plus grande que la deuxième, qu'il accorde à son fils. Dans le premier cas il a la paume « *haut levee*<sup>1629</sup> » quand, pour la deuxième colée, il la « *haucha*<sup>1630</sup> » simplement. Cette différence n'est pas anodine puisque la puissance du coup s'en ressent : la colée n°1 est si violente « *que toute la place en retenty*<sup>1631</sup> » quand la colée n°2 est d'une puissance moindre (« *luy donna une grant colée*<sup>1632</sup> »). Cela est d'ailleurs souligné par l'un des chevaliers présents à la cérémonie : « *se Betidés vostre filz eust receue la colee, il fust mort*<sup>1633</sup> ». La sentence de Perceforest à la fin de chaque colée est elle aussi significative : pour Nestor, la sentence est courte et porte sur le comportement à tenir du chevalier (« *Chevalier, soyes preux et loyal*<sup>1634</sup> »). Le début de la sentence de Betidés est quasi identique à celle de son cousin (« *soyez preux et hardy et loyal*<sup>1635</sup> ») mais la suite montre qu'il a été effectivement surpassé par Nestor (« *soyez preux et hardy et loyal a meilleure heure que devant n'eussez esté*<sup>1636</sup> ») ce qui le place dans une position inférieure. Après avoir reçu leur colée, les deux chevaliers se précipitent au tournoi et Betidés affronte Nestor à la joute qui le renverse à terre. En plus de sa victoire, le Chevalier Doré se distingue par la supériorité de sa courtoisie puisqu'il ramène à Betidés son cheval qui « *ne luy daigna respondre, tant estoit iré*<sup>1637</sup> ».

Après cet affrontement, les chevaliers se retrouvent dans la forêt et continuent à combattre. A partir de là c'est une symétrie qui se met en place entre Nestor et Betidés, tous les gestes de leur duel étant synchronisés sans qu'aucun des deux ne prennent le dessus sur l'autre, ce que l'on peut voir par le fait que tous les verbes utilisés dans ce passage ont pour sujet les deux chevaliers et que la plupart sont réflexifs pour montrer la réciprocité exacte des attaques : « *Si brocherent les chevaulx* », « *s'en viennent l'un contre l'autre* », « *baissent les lances* », « *sy s'en vont entreactaindre* », « *vindrent ensemble de corps et d'escus* », « *ilz se vont porter emmy*

---

<sup>1629</sup> II, 2, par.748, 11.

<sup>1630</sup> II, 2, par.749, 11.

<sup>1631</sup> II, 2, par.748, 12.

<sup>1632</sup> II, 2, par.749, 11-12.

<sup>1633</sup> II, 2, par.749, 9-10.

<sup>1634</sup> II, 2, par.748, 12-13.

<sup>1635</sup> II, 2, par.749, 12-13.

<sup>1636</sup> II, 2, par.749, 12-13.

<sup>1637</sup> II, 2, par.755, 4-5.



*le pré*<sup>1638</sup> ». Si Nestor a « *supplantee* » Betidés au sens (1) pendant le tournoi, cette symétrie lors du combat en forêt semble faire glisser la signification vers le sens (3) : le rapprochement entre les deux chevaliers va permettre le remplacement progressif de Betidés par Nestor, ce qui est facilité par le refus de ce dernier de donner son nom. Car le fond de cette querelle est la volonté de Betidés de connaître le nom de Nestor, sans lequel il ne pourra revenir auprès de son père. Ce nom, Nestor refuse de le lui donner à moins qu'il ne prouve par les armes sa supériorité. Le fait que le nom, qui pourrait rattacher Nestor à la lignée d'Ecosse, soit dissimulé, rend plus aisée la substitution des deux chevaliers qui semble programmée par la couleur de leurs armes. En effet, d'après la tripartition chromatique qui fait du blanc l'opposé du rouge et du noir, Betidés, le Blanc Chevalier, semblait prédisposé à affronter Gadiffer<sup>2</sup>, Chevalier Vermeil puis Chevalier aux Armes Noires. Nestor, le Chevalier Doré, aborde des couleurs parfaites pour remplacer et surpasser le blanc de Betidés. Michel Pastoureau relève la proximité bien plus forte entre l'or et le blanc qu'entre l'or et le jaune dans le vocabulaire du latin médiéval. Il affirme que « l'or entretient par ailleurs des rapports étroits avec la couleur rouge, en tant qu'elle renvoie à l'idée de densité, de saturation absolue<sup>1639</sup> ». L'or de Nestor serait alors celui qui surpasse le blanc de Betidés et le remplace dans son opposition au rouge de Gadiffer<sup>2</sup>.

Le livre III va donc alterner entre les épisodes qui mettent en parallèle les deux chevaliers et ceux qui les distinguent, toujours à l'avantage de Nestor. Chacun d'eux est enlevé au début du livre par des esprits et sauvé par Zéphir. Alors que Nestor est déposé par le démon dans le jardin de Neronés, Betidés est abandonné sur une île déserte peuplée de poissons chevaliers. Cette différence est essentielle puisque le Blanc Chevalier se trouve en dehors de la Grande Bretagne et de ses royaumes environnants. Il disparaît donc de l'intrigue pendant un long moment, ce qui laisse le Chevalier Doré au premier plan. En effet, peu après avoir quitté Neronés, Nestor délivre le Chevalier à l'Aigle d'Or en battant Dryant qui le retenait prisonnier, un peu avant que Gadiffer<sup>2</sup> ne parvienne à délivrer les chevaliers emprisonnés dans le château de Bruyant. Le parallélisme entre les deux épisodes, dont nous avons parlé, sert à la mise en parallèle des deux frères. De la même façon, l'utilisation des savoirs en optique qui sont à la base des épisodes d'Aroés, vaincu par Gadiffer<sup>2</sup> et de la Bête Glatissant, vaincue par Nestor, renforce cette comparaison. Lorsqu'il poursuit la Bête, Nestor prouve sa valeur individuelle en abattant à la joute Persidés, Lienor, Lupard et Adrasus « *quatre des plus preux chevaliers du lignage de Belinant du Glat*<sup>1640</sup> » ainsi que Lyonnell et Gadiffer<sup>2</sup>.

<sup>1638</sup> II, 2, par.782, 2-10.

<sup>1639</sup> PASTOUREAU, Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Age occidental*, Paris, Le Seuil, 2004, note 327.

<sup>1640</sup> III, 2, p.219, 164-165.

Lorsque Betidés quitte enfin l'île aux poissons, un nouveau parallèle se crée entre les deux chevaliers : Nestor, sous le nom de Tarquin, entre au service de Pernehan quand Betidés, appelé Nabel, se met au service du romain Lucès<sup>2</sup> où il rencontre Malaquin/Cerse. Le travestissement de leurs amies Cerse/Malaquin et Neronés/Cœur d'Acier qui deviennent ensuite leurs écuyers permet là encore de faire un parallèle entre le Blanc Chevalier et le Chevalier Doré, à l'avantage de Neronés, comme nous l'avons précédemment montré.

L'absence prolongée de Betidés, qui ne peut rentrer à la cour sans avoir préalablement découvert le nom du Chevalier Doré, suscite l'inquiétude à la cour et les médisants affirment que l'éloignement de l'héritier est dû au fait que le chevalier qu'il recherche fuit et refuse le combat. La prouesse du Chevalier Doré est alors vantée par Gadiffer<sup>2</sup> et Lyonnel au point d'inquiéter Perceforest qui « *redoubte leur querelle*<sup>1641</sup> ». A partir de là, la comparaison reprend entre les deux chevaliers à travers l'épisode de la querelle de succession entre Pantus et sa sœur.

Le roi du royaume de Borre est mort depuis six mois quand le Blanc Chevalier arrive au chevet de Pantus. Fils cadet du roi, il prétend lui succéder en l'absence de son frère aîné que tous croient morts. Cette succession lui est disputée par sa sœur aînée qui entend donner la couronne à son fils de douze ans, arguant du fait qu'elle peut la transmettre à un descendant mâle né du vivant du roi. Blessé par un sanglier et ne pouvant entreprendre le duel contre le champion de sa sœur, le Chevalier Doré, Pantus est remplacé par le Blanc Chevalier. La première différence essentielle réside dans le parti que les chevaliers décident de défendre. Ce n'est pas parce que la cause de Pantus lui paraît juste que Betidés choisit de la défendre mais parce qu'elle le touche personnellement. En effet, nous avons dit que l'inégalité de traitement entre Gadiffer<sup>2</sup> et Betidés avait ravalé ce dernier au rang de cadet puisqu'il entraînait par la suite dans une comparaison avec Nestor mais l'auteur affirme ici que Betidés est en fait le cadet de sa sœur jumelle. Soutenir la cause de Pantus c'est donc s'assurer de sa propre légitimité sur le trône :

il lui souvint qu'il avoit oÿ dire que sa sœur estoit aisnee de lui, combien qu'ilz fussent jumeaulx, et que par la mort de son père il pourroit bien encheïr en tel dangier, s'il n'y prenoit garde. Et se, pendant le temps qu'il estoit exent du paÿs, elle se mariait et elle eust hoïr masle, encores se porteroit pis sa besongne.<sup>1642</sup>

---

<sup>1641</sup> III, 2, p.263, 233.

<sup>1642</sup> Traduction : « il se rappela qu'il avait entendu dire que sa sœur était son aînée, quand bien même ils étaient jumeaux, et que la mort de son père pourrait le faire tomber dans un pareil danger, s'il n'y prenait pas garde. Et si, pendant qu'il était hors du pays, elle se mariait et donnait un héritier mâle, son héritage serait encore plus difficile à revendiquer. » (III, 2, p.296, 834-840).

Ainsi, ce n'est pas parce que la cause est juste que Betidés entreprend de la défendre et il s'avère que c'est celle de la sœur qui apparaît comme juste. Le texte insiste sur le fait que non seulement c'est la cause de la sœur qui a été jugée légitime (« *la sœur aisnee l'avoit emporté*<sup>1643</sup>») par les pairs du royaume mais en plus ce jugement repose sur un précédent juridique (« *autresfois le cas pareil estoit advenu illecq*<sup>1644</sup> ») et bénéficie donc du soutien de la majorité des nobles (« *avoit la plus part des nobles hommes du pays de sa bende*<sup>1645</sup> »). C'est pourquoi le duel doit démontrer la « *deffence*<sup>1646</sup> » de la dame ou doit apporter la « *proeuve*<sup>1647</sup> » des affirmations de Pantus.

Cette querelle judiciaire n'a pas manqué de nous rappeler les problèmes de succession qui sont apparus aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. La succession de Louis X tranchait en faveur de Philippe V par application élargie de la règle de primogéniture masculine, puisqu'il n'est que frère et non fils du roi de France, ce qui ne correspond pas exactement à la situation de Pantus et sa sœur aînée. La succession de Charles IV le Bel fait intervenir l'argument de la transmission de la souveraineté par la femme au descendant mâle en faveur d'Edouard III, mais celui-ci est en compétition avec Philippe de Valois qui n'est que le neveu de Philippe le Bel, ce qui s'éloigne du cas présenté dans le *Roman de Perceforest*. Serait-il alors possible de voir dans cet épisode une allusion à une autre querelle de succession, plus tardive, qui est la conséquence directe du Traité de Troyes ? Ce traité, œuvre de Philippe le Bon, allié de l'Angleterre, est signé en 1420 entre le roi de France Charles VI et le roi d'Angleterre Henri V. Il prévoit le mariage de celui-ci avec Catherine de Valois la fille du roi de France, ce qui a conduit, à la mort d'Henri V et de Charles VI, à la proclamation de l'héritier anglais Henri VI roi de France à la place du dauphin qui était le cadet de Catherine. Si le couronnement de Henri VI est finalement annulé et Charles VII restauré dans ses droits, ne pourrait-on pas voir dans cet épisode, une référence flatteuse au Traité de Troyes de Philippe le Bon ? Le jugement final, prononcé par plusieurs chevaliers et qui donne raison à Pantus s'expliquerait par le fait que Charles VII, tout en cherchant à confirmer l'application de la loi salique, signe le traité d'Arras en 1435 avec le duc de Bourgogne qui met fin à la contestation de son règne.

Défenseur d'une cause qui a été jugée juste par les pairs et les nobles, le Chevalier Doré commence avec un avantage moral sur son adversaire. De plus, avant même le début du combat,

---

<sup>1643</sup> III, 2, p.297, 870.

<sup>1644</sup> III, 2, p.297, 869.

<sup>1645</sup> III, 2, p.297, 867-868.

<sup>1646</sup> III, 2, p.299, 926.

<sup>1647</sup> *Idem*.

Gadiffer<sup>2</sup> et Lyonnel sont inquiets pour la vie du Blanc Chevalier, dont ils connaissent l'identité, en le voyant engagé dans un combat à mort contre le Chevalier Doré qu'ils tiennent en haute estime. Gadiffer<sup>2</sup> assure d'ailleurs que la valeur de ce chevalier qu'il ne connaît pas est bien supérieure à celle de Betidés puisque, voyant Cœur d'Acier s'inquiéter pour son maître il le rassure en lui affirmant que : « *l'autre est mon cousin et sçay bien qu'il n'est point sy vaillant*<sup>1648</sup> ». Malgré la longueur de l'affrontement due à l'extrême ténacité de chacun des champions, les spectateurs jugent évidente la victoire à long terme du Chevalier Doré (« *tous ceux qui en ce se cognoissoient disoient que, s'il y avoit avantaige, le Chevalier Doré en avoit le meilleur et qu'en la fin il mettroit le Blancq Chevalier a mort*<sup>1649</sup> »). Les partis cherchent alors un terrain d'entente, lequel reflète bien la situation du duel, donnant légèrement l'avantage à la sœur au début puis la victoire sur le long terme puisqu'il s'agit de partager en deux le royaume qui sera réunifié à la mort de Pantus sous la couronne du fils de sa sœur. En réponse à ce premier accord, les champions refusent d'arrêter le combat mais pour des raisons différentes : Nestor continue à soutenir la justesse de la cause de la dame (« *il ne fera ja paix (...) se la dame n'emporte le royaume*<sup>1650</sup> ») alors que Betidés persiste à combattre « *jusques a ce que le chevalier qui cy est (...) avra dit son nom*<sup>1651</sup> ». La cause de Betidés, qu'il avait épousée pour son intérêt personnel, s'est déplacée vers une autre affaire qui l'intéresse, celle du nom du Chevalier Doré, ce qui montre encore une fois la supériorité morale de Nestor sur son cousin. Si c'est l'intervention de Lyonnel et de Gadiffer<sup>2</sup> qui met fin au combat, au profit d'un jugement qui sera rendu par quatre chevaliers du royaume et quatre du Franc Palais, lesquels donneront finalement raison à Pantus à cause de la primogéniture masculine, il reste tout de même évident que le Chevalier Doré en sort vainqueur sur tous les plans : défenseur de la cause qui est présentée comme la plus juste, il est aussi celui qui réalise les plus grandes prouesses. De plus, c'est sur la sage intervention de Cœur d'Acier et non de Malaquin que le combat est arrêté, la valorisation de Neronés sur Cerse participant elle aussi à celle du Chevalier Doré.

Plus tard les champions réconciliés occupent chacun un rang lors des joutes du couronnement de Panthonés et cet épisode scelle définitivement la supériorité de Nestor sur son cousin. En effet, le talent à la joute du Chevalier Doré est tel que plus aucun chevalier n'ose l'affronter et tous se précipitent pour affronter le Blanc Chevalier, adversaire moins redoutable (« *il fut tant redoubté que chescun le fuioit pour aller au rencq du Blanc Chevalier*<sup>1652</sup> »). Seuls

---

<sup>1648</sup> III, 2, p.302, 1048-1049.

<sup>1649</sup> III, 2, p.306, 1198-1201.

<sup>1650</sup> III, 2, p.305, 1154-1155.

<sup>1651</sup> III, 2, p.305, 1152-1153.

<sup>1652</sup> III, 2, p.331, 616-617.

les neuf rois – anciennement Chevaliers aux Vœux – Gadiffer<sup>2</sup> et Lyonnell osent l’affronter et sont systématiquement abattus. Les joutes se terminent sur le triomphe du Chevalier Doré qui, à défaut d’être aîné et promis au trône, est nommé *Roy des Jousteurs*. Par ce surnom que sa prouesse lui a gagné, il a symboliquement conquis une souveraineté sur Betidés et l’a à la fois surpassé et remplacé. Cette substitution se voit également lors des noces d’Estonné qui sont suivies d’un tournoi qui doit voir s’affronter le lignage du comte et celui de Lyonnell, le premier étant soutenu par les chevaliers écossais et le second par les participants anglais. Or Lyonnell, de peur de froisser la Reine Fée, feint d’être malade et choisit pour remplaçant Nestor, qui faisait pourtant partie du camp d’Estonné, plutôt que Betidés. Ainsi Nestor est définitivement considéré comme supérieur à son cousin et le remplace dans sa dualité avec Gadiffer<sup>2</sup>, cette relation d’opposition atteignant son sommet dans l’épisode où, à la suite d’une méprise, les deux frères engagent un combat où ils manquent de s’entretuer si ce n’était l’intervention de leur mère la Reine Fée.

Quant à Betidés, il continue de s’illustrer par sa médiocrité : après le couronnement de Panthonés, lors d’un grand tournoi organisé par Perceforest, Betidés réussit à avoir momentanément le bruit du tournoi mais il apparaît que cet honneur ne lui revient que parce que Nestor abaisse volontairement ses prouesses « *pour l’honneur de Bethidés exaucier*<sup>1653</sup> ». Cependant, l’arrivée du Chevalier au Chesne et du Chevalier au Rosier Vert détourne le bruit du prince anglais et c’est Nestor qui « *eut grant desplaisir que Bethidés son cousin estoit ainsi desavancé de son bruit*<sup>1654</sup> » qui abat les deux chevaliers. De la même façon, lors de son mariage au livre IV, Betidés réussit à emporter le bruit bien « *qu’il eust en la place plusieurs chevaliers meilleurs qu’il n’estoit*<sup>1655</sup> » uniquement parce que les autres concurrents sont tous déjà mariés et n’ont donc plus la même motivation à combattre (« *c’est-à-dire qu’ilz estoient mariés*<sup>1656</sup> »). De plus, après que Perceforest refuse le mariage de son fils et de Cerse à la Fête du Dieu Souverain au début du livre IV, Betidés s’éloigne de la cour et se cache avec son amie en attendant que sa mère parvienne à faire céder son père. Cet éloignement, comme au livre III, l’écarte des grands faits entrepris par les autres chevaliers et notamment du siège de la Garande, de la reprise du pouvoir de Maronés sur le royaume de l’Estrange Marche et des joutes de Nerve, lesquels mettent tous en scène les meilleurs chevaliers de l’île.

---

<sup>1653</sup> III, 3, p.43, 909.

<sup>1654</sup> III, 3, p.45, 981-982.

<sup>1655</sup> IV, 1, p.388, 264-265.

<sup>1656</sup> IV, 1, p.388, 270.

Quant au règne de Betidés, il s'achève rapidement et l'attaque surprise des Romains sur son royaume ne lui permet pas de s'illustrer avant de disparaître du roman. En effet, si la première joute de la bataille lui est accordée et qu'elle lui permet de se racheter en tuant Luces<sup>2</sup> c'est Nestor qui affronte Jules César, rôle qui semblerait plutôt revenir au roi d'Angleterre. Remonté à cheval et irrité devant le refus des Bretons de se rendre, Jules César tire son épée et l'abat, sans plus de détails, sur Betidés qui meurt sur le coup. Juste après sa mort, Perceforest arrive à cheval, reprenant son rôle de roi – dont il a conservé le titre comme il a été dit lors du couronnement de son fils. Le retour de Perceforest, le combat de Nestor et le fait que Betidés meurt avant l'assaut final qui se terminera sur le massacre de tous les grands chevaliers du Franc Palais montrent que la fonction guerrière, prise en charge par Nestor, et royale, représentée par Perceforest, sont retirées à Betidés qui s'efface dans une mort tout aussi médiocre que ses prouesses l'ont été.

Auparavant comparé à Gadiffer<sup>2</sup>, le retard pris dans son parcours de chevalier par Betidés le met au niveau de Nestor qui est pourtant le cadet du roi Gadiffer. Celui-ci se révèle supérieur à son cousin anglais et le remplace même symboliquement à de nombreuses reprises. Si la comparaison avec Gadiffer<sup>2</sup> montrait un mauvais souverain, celle avec Nestor détaille le parcours d'un chevalier médiocre et constamment supplanté, au point que le Chevalier Doré apparaît plus digne que Betidés pour accomplir la fonction royale. Ainsi, alors que Betidés est couronné, au grand dam de la noblesse, Nestor est désigné pour être le nouveau roi de Norvège et il est acclamé par la chevalerie (« *ne pourriés croire comment la joye fut grande*<sup>1657</sup> »)

Ces éléments préparent le règne désastreux de Betidés et la fin de la Grande Bretagne en même tant qu'ils facilitent le transfert et la légitimité de la couronne anglaise au mari d'Alexandre, la fille de Perceforest, au livre VI.

### 3.2. *Rex in regno suo princeps est ?*

L'exemple de Betidés et de ses cousins écossais vient dessiner les caractéristiques d'un roi faible et celles d'un roi fort. Ces premiers éléments laissent deviner un questionnement du roman sur ce que doit être le bon souverain et ce qui le caractérise.

Mauvaise conjoncture astrale, éducation contraire aux prouesses chevaleresques, mauvais entourage... Betidés réunissait tous les éléments qui allaient faire de lui un mauvais roi.

---

<sup>1657</sup> IV, 1, p.480, 240.

Cependant son règne est assez rapidement traité dans le roman puisque, peu après son couronnement, c'est la comète annonciatrice des malheurs qui vont toucher l'île qui occupe plusieurs chapitres, suivie de l'attaque des Romains qui mettent à mort Betidés. Si les éléments qui laissent deviner qu'il sera un mauvais roi se développent sur plusieurs livres, son règne est plutôt passé sous silence, tout comme celui de Gadiffer<sup>2</sup>. En fait, les seuls règnes qui sont véritablement traités par le roman sont ceux de Gadiffer, Perceforest, Gallafur.

Les deux premiers se caractérisent par la faiblesse de leur monarque à un moment donné du règne. Couronnés vers l'âge de vingt ans, les deux jeunes rois sont des chevaliers puissants dont le texte vante les vertus mais la maladie de Perceforest et la blessure de Gadiffer bouleversent le cours de leurs règnes et nécessitent une réaffirmation de l'autorité royale. De plus, la menace constante du lignage Darnant sur les forêts anglaises oblige le roi Perceforest à mener une politique de reconquête qui passe par le réaménagement de son territoire.

### 3.2.1. L'Angleterre et la menace vassalique

Lorsque Betis arrive sur le trône, il succède au roi Pir dont la faiblesse ne lui a pas permis d'endiguer la puissance de son vassal insoumis, Darnant. Chevalier violeur et meurtrier, Darnant se caractérise par son usage de la magie qui lui permet de dominer la forêt où il a établi son territoire. Après son couronnement, Perceforest veut asseoir son pouvoir en construisant un château royal. L'enjeu est plus important que la simple construction d'un bâtiment : le projet d'élévation d'un château correspond à la volonté de créer une cour royale (« *recevoir plenté de gens*<sup>1658</sup> ») et de symboliser la puissance financière du nouveau souverain (« *je vous habandonne tous les tresors d'Angleterre qui appartiennent au roy*<sup>1659</sup> »). Cette démonstration de force d'un pouvoir royal encore jeune est empêchée par l'impossibilité de s'approvisionner en bois dans la Forêt Darnant « *car il n'est ouvrier qui y osast copper n'abatre*<sup>1660</sup> ». Au-delà du problème matériel que pose cette pénurie de bois, ce sont deux formes d'autorité qui apparaissent : celle du roi, encore à construire et celle de Darnant, crainte et étendue sur un espace déterminé. La victoire de Betis sur Darnant affirme la légitimité du roi et son autorité à régner sur l'ensemble du territoire ce qui explique sans doute le changement de nom, Perceforest, car, alors que Darnant avait donné son nom à une forêt sur laquelle il n'avait aucun droit, Betis est doté d'un surnom qui montre l'assimilation de ce territoire à la couronne.

---

<sup>1658</sup> I, 1, par.178, 8.

<sup>1659</sup> I, 1, par.178, 9-10.

<sup>1660</sup> I, 1, par.178, 14.

Cependant, la mort de Darnant n'est pas suffisante pour mettre fin à sa domination puisque son autorité illégitime s'est transformée avec le temps en autorité héréditaire grâce à la prolifération de son lignage, dont la légitimité est pourtant contestable étant donné qu'il est, comme nous l'avons dit, essentiellement constitué de bâtards.

Le règne du lignage Darnant se caractérise par un contrôle total de l'espace : chacun des frères de l'enchanteur possède un château (le Chastel Darnant, le Chastel Reont qui est à Bruyant<sup>1661</sup>, le Chastel Noir que possède Fromont, le Chastel Perilleux de Dagin et le Chastel du Glat de Gelinant) qui lui permet de tenir sous son autorité une partie de la forêt ce que l'on peut voir dans les noms des frères qui renvoient à ce territoire (Fromont de la Noire Forest, Bruyant<sup>0</sup> de la Haulte Forest, Dagin de l'Estrange Forest, Gelinant de la Forest du Glat). Gelinant rappelle d'ailleurs à ses frères qu'à eux cinq ils ont « *tenues les cinq plus grandes forestz de toute Angleterre*<sup>1662</sup> ») et il semble que ce soit Darnant qui, plus que tout autre, maîtrise l'espace sur lequel il a autorité, puisque c'est le seul des cinq frères dont la forêt porte le nom « Forêt Darnant ». La reconquête de cet espace va donc passer par la prise systématique de ces châteaux et c'est pourquoi Perceforest est immédiatement mis en possession de celui de Darnant après sa victoire. Perceforest en fait alors don à Gloriande ainsi que des territoires qui en dépendent (« *je vous donne ce chastel et toute la terre ainsi qu'elle s'estent*<sup>1663</sup> ») ce qui est l'occasion de renouveler l'hommage vassalique des nobles au seigneur (« *chevaliers et bourgeois (...) alerent faire hommaige a la dame*<sup>1664</sup> ») et du seigneur au roi (« *et enaprès la dame au roy comme a son seigneur*<sup>1665</sup> »). La fuite du fils de Darnant, emportant le cheval et les armes de son père participe à la réappropriation symbolique du Chastel Darnant, évacué de tous les signes d'appartenance à son ancien seigneur, qui changera ensuite de nom pour devenir le Chastel Gloriande dès le chapitre XIV. L'importance de cette conquête est soulignée par le fait que la première décision des fils de l'enchanteur est d'aller assiéger le Chastel Darnant en ce que cette prise est une atteinte au contrôle total qu'exerçait Darnant sur le territoire.

En effet, à partir de la victoire de Perceforest s'établit une sorte de guerre de constructions entre les chevaliers de Darnant et les femmes de la forêt qui soutiennent le roi d'Angleterre. Car le contrôle de Darnant passait par un aménagement de son territoire non seulement avec la

---

<sup>1661</sup> Ce chevalier du lignage Darnant, mort à la bataille du Chastel Malebranche au livre I, n'est pas le même que Bruyant sans Foy dont les méfaits à l'encontre des chevaliers du Franc Palais occupent plusieurs épisodes entre les livres III et IV. Etant donné que nous ne citerons que très peu son nom en comparaison de celui de Bruyant Sans Foy, nous l'appellerons Bruyant<sup>0</sup>

<sup>1662</sup> I, 1, par.356, 19-20.

<sup>1663</sup> I, 1, par.189, 18-19.

<sup>1664</sup> I, 1, par.189, 20-22.

<sup>1665</sup> I, 1, par.189, 22-23.



construction de châteaux mais aussi par la mise en place d' « ymaige[s] de laiton » destinées à l'alerter si sa souveraineté n'était pas respectée comme c'est le cas dans l'épisode de la fontaine dans lequel Betis touche un cor tenu par une des statues qui se met à le sonner, ce qui fait venir immédiatement Darnant. La mort de Darnant est donc suivie à la fois de la réappropriation de son château mais aussi de nouvelles constructions qui vont contribuer à établir l'autorité royale en créant une mémoire de ses prouesses comme on peut le voir avec l'édification d'une statue équestre représentant le roi à côté de la Fontaine du Pin<sup>1666</sup>. L'enjeu de l'érection de cette statue est essentiel et c'est pour cette raison que le lignage cherche immédiatement à la faire détruire et les chevaliers d'Alexandre à la protéger, quand bien même ils ne connaissent pas sa signification. Le « pilier et l'ymaige<sup>1667</sup> » représentant le roi viennent donc logiquement remplacer « l'ymaige de laiton » mise en place par Darnant. La deuxième construction importante est réalisée par Gloriande. Il s'agit de la tombe de Darnant qu'elle enchante. Là encore le monument permet l'édification de la mémoire des prouesses du roi et de son action contre le mauvais lignage comme on peut le voir avec l'épitaphe qui nie le statut de seigneur de Darnant pour lui accoler le nom d'enchanteur alors que le titre de Perceforest est bien souligné (« *Chy gist Darnant l'enchanteur que Percheforest, roy d'Angleterre, occist<sup>1668</sup>* »). D'autres monuments vont être édifiés par les dames et demoiselles des forêts afin de conserver les cadavres des membres du mauvais lignage intacts et de rappeler leurs mauvaises actions<sup>1669</sup>. Le règne de Perceforest n'est pas encore assez assuré, à ce moment-là du roman, pour que le roi puisse faire intervenir un clerc pour relater les faits et prouesses de ses chevaliers, ce qu'il ne fera qu'après la pacification de la Forêt Darnant et son intégration aux territoires soumis à la couronne. C'est la raison pour laquelle ce sont les femmes qui endossent ce rôle mémoriel ce qui explique pourquoi c'est ensuite Sarra qui suggère à Alexandre de mettre par écrit les événements de la campagne contre Darnant, afin de continuer et d'achever l'œuvre mémorielle entreprise par les femmes. Lisane<sup>1670</sup>, qui avait été violée par Malebranche, crée par exemple

---

<sup>1666</sup> Sur le remplacement de l'automate par la statue de Perceforest, voir l'analyse de HEIDENREICH FINDLEY, Brooke, « Human encounters with the environment in *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.189-190.

<sup>1667</sup> I, 1, par.194, 22.

<sup>1668</sup> I, 1, par.197, 7-8.

<sup>1669</sup> En ce qui concerne les paysages voir l'article de SZKILNIK, Michelle, « Des blancs moutons pasturans les rais du soleil: le paysage dans les marges du *Roman de Perceforest* », *Les Cahiers du S.E.L., Paysage/Paysages, (Séminaire Espace Littérature du Département de Lettres Modernes, Université de Nantes)*, 2, 1998, p. 31-54. Concernant plus particulièrement l'action des femmes sur le paysage, voir l'article de HEIDENREICH FINDLEY, Brooke, « Interpréter le paysage de *Perceforest* : forêts, jardins, monuments », *Perceforest, un roman arthurien et sa réception, Op. cit.*, p.203-212.

<sup>1670</sup> Il faut bien distinguer Lisane, compagne de Lyriope au Chastel Malebranche et Lisane<sup>2</sup>, la compagne de Margon.

un monument impressionnant, un brasier sur lequel brûlent infiniment les corps des chevaliers vaincus par le Tors devant le Chastel Malebranche. C'est à cet endroit qu'a lieu la bataille décisive qui scellera la victoire définitive de Perceforest sur le lignage Darnant. Il est d'ailleurs remarquable que la campagne contre la famille de l'enchanteur commence avec la soumission du Chastel Darnant et se termine avec celle du Chastel Malebranche, le fils aîné de Darnant. A la fin de la bataille, Lyriope cherche Perceforest pour lui remettre les clés de son château. En effet, la mort de son frère, tué par Gadiffer, en fait la propriétaire légitime par héritage (« *chastel qui m'est escheu de la mort de mon frere*<sup>1671</sup> »), légitimité que le don de Perceforest confirme : « *je vous rend l'onneur et la dominacion du chastel et de toutes les appendances*<sup>1672</sup> ». Ici le don de du château à celle qui en est héritière permet de concilier à la fois l'autorité royale et l'autorité seigneuriale. La mort du premier seigneur et de son fils aîné marque la fin de la branche aînée du lignage, fin confirmée par la transmission de l'héritage à une jeune femme qui épousera ensuite le Tors et non un chevalier du lignage Darnant.

C'est par la même politique de conciliation que Perceforest nomme sénéchal des forêts Gelinant. En effet, celui-ci a acquis l'autorité suffisante pour régner pour trois raisons : premièrement le fait de s'être rendu à Perceforest et de ne pas s'être rendu coupable de trahison envers le roi. Deuxièmement, tout comme ses quatre frères, il a régné quarante ans sur la forêt ce qui donne à ses décrets l'autorité de la loi coutumière si ce n'est que, contrairement à ses frères, il a fait démonstration de ses vertus, ce qui est le troisième argument pour montrer sa capacité à assumer la charge de gouvernant. La victoire de Perceforest sur le lignage marque également l'apparition soudaine de nouveaux châteaux qui étaient dissimulés grâce à des enchantements comme le Chastel Trouvé à propos duquel le Tors interroge un jeune homme. Le garçon lui donne le nom du château qu'il explique par le fait que l'édifice est apparu depuis seulement huit jours et que jamais personne ne l'avait aperçu auparavant<sup>1673</sup>. Le bâtiment avait en fait été donné par Darnant à deux de ses fils qui avaient voulu « *enclorre tout le lieu d'espès air par leurs enchantements*<sup>1674</sup> ». Le but de cet enchantement est de soustraire encore davantage les deux mauvais chevaliers à une quelconque autorité puisqu'« *ilz ne vouloient que nul s'y embatist s'il ne leur plaisoit*<sup>1675</sup> ». Ce sont les demoiselles détenues par les fils de Darnant qui décident de briser l'enchantement protecteur à la mort de Bruyant<sup>0</sup> à la bataille du Chastel Malebranche (« *sy tost que nous sceusmes que le roy Percheforest eut mis a mort*

---

<sup>1671</sup> I, 1, par.556, 12-13.

<sup>1672</sup> I, 1, par.557, 8-9.

<sup>1673</sup> I, 1, par.622, 13-18.

<sup>1674</sup> I, 1, par.632, 16-17.

<sup>1675</sup> I, 1, par.632, 17-18.

*Bruyant qui avoit assiz le Chastel Malebranche*<sup>1676</sup> »). Cette mort met fin aux combats et signe la victoire de Perceforest, ce qui montre bien que la décision des jeunes filles de faire apparaître le château est la manifestation spatiale de l'affaiblissement du pouvoir du lignage qui ne peuvent plus échapper à l'autorité royale (« *nous veismes tout apertement que les mauvais du lignaige qui demourez estoient n'avoient plus de pouvoir*<sup>1677</sup> »).

La fin de la domination du lignage Darnant semblait également annoncée par l'épisode carnavalesque de la chevauchée de Lienne par Estonné comme on peut le voir en le mettant en parallèle avec celui du retour du roi au livre II. Guéri de sa dépression, Perceforest rencontre un jeune homme qui lui apporte Morel, le cheval nourri par Sarra en vue de préparer le retour du souverain. Cet animal noir avec une étoile blanche sur le front qui a été nourri avec de la chair de cerf n'est pas sans rappeler le cheval d'Alexandre, Bucéphale, nourri de chair humaine<sup>1678</sup> :

Il ne se laissait monter que par lui, il était plein de feu, haut de taille, poil noir; remarquable selon les uns par une tête où il y avait quelque chose de celle du boeuf, ou plutôt, selon les autres, par une tache blanche au front, soit naturelle, soit artificielle, et qui affectait cette forme : de là lui vient son nom<sup>1679</sup>

Comme Bucéphale, Morel n'accepte d'être monté que par le roi (« *il n'est vivant chevalier que le cheval souffrist monter sur luy fors celluy a qui ma damoiselle l'envoye*<sup>1680</sup> »), se distingue par une puissance hors du commun (« *le plus grant et le plus puissant et le mieulx adrecié de tous membres*<sup>1681</sup> ») et par une robe noire avec une tache sur le front à la forme remarquable (« *plus noir que meure fors tant qu'il avoit une blanche estoille ou front*<sup>1682</sup> »). De plus, au livre I, lorsque Sébille croit reconnaître Alexandre dans la description qu'en fait Puignet, elle lui demande de décrire son cheval, qui était « *ung noir cheval et avoit une blanche estoille ou front*<sup>1683</sup> », ce qui correspond exactement à la description du cheval de Perceforest. Le parallèle entre Perceforest et Alexandre alors que le premier est guéri et le second mort,

---

<sup>1676</sup> I, 1, par.632, 18-20.

<sup>1677</sup> I, 1, par.632, 20-22.

<sup>1678</sup> Le rapprochement avait été fait également par FERLAMPIN ACHER, Christine, *Fées, Bestes et luitons*, *Op.cit.*, p.267.

<sup>1679</sup> ARRIEN, « Expéditions d'Alexandre », *Essai sur la tactique des Grecs*, Anselin, Ch. Liskenne et Sauvan, 1835, V, 5.

<sup>1680</sup> II, 1, par.448, 5-7.

<sup>1681</sup> II, 1, par.447, 12-14.

<sup>1682</sup> II, 1, par.439, 3-4.

<sup>1683</sup> I, 1, par.267, 4.

montre la concentration des traits royaux dans le personnage de Perceforest, qui peut assumer maintenant pleinement sa fonction royale.

Au livre II un autre cheval apparaît comparable à Bucéphale, celui qu'Estonné monte et qui est une forme prise par Zéphir. Lors de cette chevauchée, il a été souligné à quel point Estonné a été malmené par le lutin avec notamment son heaume qui est retourné à cause des branches qui le frappent au visage, ce qui n'est pas sans rappeler la première fois que Perceforest chevauche Morel et qu'il « *estoit sy travaillié du vent qui par la lumiere du heaulme luy frappoit ou viaire si fort que tout en refroidoit*<sup>1684</sup> ». Plus tard, le cheval fait demi-tour « *sy legierement que le roy en eut le chief tourné*<sup>1685</sup> » reprenant le motif du cavalier battu et du heaume tourné bien que cela soit décrit de façon atténuée pour Perceforest. Comme Estonné qui ne peut pas prendre les rênes du cheval, Perceforest « *lasche le frain du cheval*<sup>1686</sup> » sur les conseils de l'écuyer Passevent. Peu après s'être mis en route, Perceforest voit une jeune femme capturée par quatre chevaliers. Monté sur Morel, le roi s'empresse de délivrer la jeune fille, châtiant ainsi les violeurs tout comme le cheval Zéphir malmenait Estonné avant de le laisser au Chastel de Brane où il violera Sorence. C'est deux épisodes permettent de voir le lien qui est fait entre Perceforest et Estonné et de regarder sous un autre angle le passage de la chevauchée de Lienne par le comte écossais au livre I. En effet, après être monté sur la jument « *josne, sy puissant et sy grande comme se ce fust le cheval du roy*<sup>1687</sup> », contrepoint honteux du cheval royal, Estonné affronte plusieurs chevaliers avant d'entrer à Darnantes sous les quolibets de la population. Tout en poursuivant sa course furieuse, Estonné tue un neveu de Darnant, fils de Fromont, blesse mortellement ce dernier et tranche la tête de ses deux fils. Or, au livre II, Perceforest, après avoir combattu les agresseurs de la jeune fille, arrive à Darnantes où Gelinant<sup>2</sup> fait couper la tête de sept chevaliers sur les ordres du roi. Le parallèle entre l'entrée royale à Darnantes sous les hurlements de joie de la foule et celle d'Estonné sous les huées permet de mieux comprendre l'intérêt de la scène carnavalesque qu'offre le comte couvert de boue : alors que les allusions à la chevauchée carnavalesque que l'on peut voir de façon atténuée avec Perceforest sont la dernière étape de la guérison du roi avant son retour dans la cité et l'imposition de son autorité qui se manifeste par des exécutions, la traversée par le roi de carnaval Estonné de la ville contrôlée par les frères de Darnant vient montrer le caractère illégitime et surtout temporaire du pouvoir du lignage. En effet, Darnant affirmait régner sur la forêt depuis quarante ans mais la

---

<sup>1684</sup> II, 1, par.455, 8-10.

<sup>1685</sup> II, 1, par.455, 23-24.

<sup>1686</sup> II, 1, par.455, 3-4.

<sup>1687</sup> I, 1, par.336, 11-12.

mise à mort de son lignage à une période associée au carnaval par l'épisode de la chevauchée de la jument et par le fait que la bataille finale a lieu le 1<sup>er</sup> février, change la légitimité acquise sur la durée en un pouvoir illégitime qui s'exerce pendant une période limitée dans le temps après laquelle le retour à l'autorité royale arrive inéluctablement.

Ainsi la domination de Darnant et de son lignage est associée à un espace temps spécifique : limitée aux forêts qui bordent l'emplacement du futur château royal, cette domination est symboliquement rattachée à la période de carnaval, renvoyant à l'illégitimité du pouvoir de Darnant et s'achevant logiquement sur la victoire du roi qui tue Bruyant<sup>0</sup>, le dernier des frères de l'enchanteur, à la bataille du Chastel Malebranche.

Au livre II, Perceforest part visiter son royaume réunifié pour imposer sa loi à ses sujets (« *je vueil comme roy ryeuler mon peuple*<sup>1688</sup> ») mais aussi pour repérer les mauvais hommes parmi eux (« *royer et signier les mauvais*<sup>1689</sup> »). Il s'agit donc tout autant pour le roi d'imposer sa justice sur son peuple que son autorité sur ceux qui s'y opposent (« *je peusse resister encontre les rebelles et faire loyale justice*<sup>1690</sup> »). C'est pourquoi le problème auquel il est confronté et le seul qui soit longuement développé est la présence de quelques bandes issues du lignage Darnant qui « *gardoient les pas traïtreusement pour faire dommaige aux passans et en especial aux gentilles damoiselles*<sup>1691</sup> ». La transformation des chevaliers du lignage Darnant en vulgaires bandits de grands chemins – car il n'est jamais précisé qu'il s'agit de chevaliers, seulement « *d'aucuns du lignaige Darnant*<sup>1692</sup> », « *aucuns robeurs qui se tiennent es forestz*<sup>1693</sup> » – s'explique par cette réappropriation des châteaux par Perceforest au livre I. En effet, le problème ne vient que des chemins de la forêt, non des châteaux, et le chevalier interrogé par le roi vante la bonne gestion de Gloriande qui avait été investie du gouvernement de l'ancien Chastel Darnant (« *il n'y avoit ou chastel ne guerre ne hayne, ne n'avoit eu que leur dame ne meist tantost a paix ainçois que nul dommaige y fust venu*<sup>1694</sup> »). De la même façon, l'extension du pouvoir des rebelles est limitée par Gelinant du Glat, sénéchal de Perceforest, grâce auquel aucune conquête territoriale n'a pu être faite de la part des survivants du lignage Darnant (« *se Gelinant ne fust, le paÿs des forestz fust perdu et gasté et mis a mort, qu'ilz n'ont chastel ne fermeté ou ilz se puissent tenir*<sup>1695</sup> »).

---

<sup>1688</sup> II, 1, par.52, 2-3.

<sup>1689</sup> II, 1, par.52, 3.

<sup>1690</sup> II, 1, par.52, 11-12.

<sup>1691</sup> II, 1, par.55, 13-15.

<sup>1692</sup> II, 1, par.55, 13.

<sup>1693</sup> II, 1, par.56, 10-11.

<sup>1694</sup> II, 1, par.55, 9-12.

<sup>1695</sup> II, 1, par.56, 8-10.

La reconquête du livre I apparaît achevée puisqu'il ne s'agit plus pour le roi de punir les membres d'un lignage rebelle possédant de nombreux châteaux et villes mais d'arrêter les exactions de bandits cachés le long des chemins. Il ne reste plus alors à Perceforest qu'à exercer une justice dont il a conquis la légitimité en punissant les « *mauvais*<sup>1696</sup> ».

C'est pourquoi l'apparition ou la disparition de bâtiments hors du contrôle du roi est le signe d'une faiblesse du pouvoir royal, comme c'est le cas au livre III après la dépression de Perceforest. Si le souverain tout juste guéri prend soin, avant de faire un retour triomphal, de parcourir la Forêt Darnant, d'y châtier les habitants qui ont commis des exactions pendant sa maladie et d'instituer un nouveau sénéchal pour s'assurer du contrôle du territoire – Gelinant<sup>2</sup> – il ne peut endiguer l'apparition de foyers de résistance, plus sporadiques certes, que celle du lignage Darnant au livre I et qui sont représentés par Dryant et Bruyant. Comme leurs prédécesseurs, Dryant et Bruyant font usage de la magie pour asseoir une autorité qui s'oppose à celle du roi : Dryant attire les chevaliers dans son château grâce à un perron magique mis en place par sa mère qui les plongent dans un état second et de mauvaises femmes attirent grâce à des illusions les chevaliers dans les geôles du château de Bruyant. Cependant la magie n'est pas l'unique moyen employé puisque Dryant combat également les chevaliers qui veulent gagner le droit de passage sur le pont qu'il garde, sa victoire dépendant donc de sa puissance à la joute, et les mauvaises femmes utilisent aussi la ruse pour attirer plus facilement les chevaliers, comme celle qui mène sans difficulté Estonné en prison en lui promettant une nuit avec elle. Déjà au livre I l'usage de la magie n'est pas commun à tout le lignage Darnant : lorsqu'un groupe de chevaliers du lignage attaque des alliés de Perceforest, les enchantements ne sont pas toujours utilisés et le texte précise toujours que le sort est lancé par un seul enchanteur (« *entre les deux chevaliers (...) en avoit ung qui estoit merveilleux enchanteur*<sup>1697</sup> ») quand il se trouve en difficulté (« *quant il se veyt en tel point qu'il ne se peult aidier il fist ung enchantement*<sup>1698</sup> »). C'est donc un nombre déjà assez restreint de pratiquants de la magie qui est massacré lors de la campagne contre le lignage au livre I. Il est alors remarquable que la fin de la domination territoriale du lignage Darnant corresponde au moment où le nombre d'occurrences désignant les enchanteurs chute considérablement passant de 32 au livre I à 4 au livre II. Certes le massacre des membres du lignage par les chevaliers de Perceforest n'est pas sans rapport avec cette diminution mais il serait également possible de voir dans cette utilisation périodique d'éléments magiques une manière de symboliser le refus de l'autorité royale, ce qui expliquerait

---

<sup>1696</sup> II, 1, par.57, 15.

<sup>1697</sup> I, 1, par.408, 1-3.

<sup>1698</sup> I, 1, par.204, 12-13.

la soudaine réapparition des mauvais enchanteurs à des endroits qui échappent au contrôle de Perceforest. Le degré de rébellion semble également définir le degré de magie utilisé. En effet, une fois Dryant battu par le Chevalier Doré, il jure de se présenter devant Perceforest et tient sa promesse au contraire de Bruyant qui trahit sa foi et s'enfuit. Or le château de Dryant n'est pas dissimulé par des enchantements, il est simplement protégé par le Perron Decevant qui va détourner de leur chemin les chevaliers qui s'y endorment. Le château de Bruyant, appelé le Chastel Desvoyé, est lui protégé par des enchantements qui le dissimulent entièrement.

La défaite des deux mauvais chevaliers va amener le roi à se réapproprier cet espace de son territoire qui lui échappait de deux façons différentes : la contrition de Dryant devant le roi lui permet à la fois d'obtenir son pardon et de se voir confier à nouveau la gouvernance de son château. Cependant, si Perceforest ne réattribue pas le Chastel de Servage à un autre chevalier, il en change le nom en Chastel Gentil afin de marquer l'abolition des mauvaises coutumes mises en place par Dryant et il reçoit un nouvel hommage (« *lors se leva le chevalier nommé Dryant du Chasteau Gentil, puis aproucha le roy et lui fist hommage du chasteau qu'il lui avoit rendu*<sup>1699</sup> »). Dryant intègre la cour immédiatement après cet hommage (« *commanda a Driant qu'il se desarmast et qu'il se seist avecques les chevaliers*<sup>1700</sup> ») ce qui n'est pas sans signification puisque cette intégration se fait pendant une fête donnée par le roi au Chastel Desvoyé. En effet, le château de Bruyant a d'abord été cédé par Perceforest à Gadiffer<sup>2</sup> puisque c'est celui-ci qui a rompu les enchantements qui le dissimulaient, permettant ainsi sa réintégration à l'espace royal. Le Chastel Desvoyé est ensuite rendu à la jeune fille qui était venue alerter du danger qui guettait les chevaliers emprisonnés et qui avait guidé le roi et son neveu au plus près du lieu où il se trouvait. Ce don est confirmé par Perceforest qui marie également la jeune fille avec un de ses écuyers, Brandus, qu'il fait chevalier avant de recevoir son hommage. L'ensemble de ces événements – le don au neveu, à la jeune fille, l'hommage et le mariage – se déroule lors d'une fête organisée par le roi dans le but de donner une plus grande publicité à la réappropriation du château (« *manda la royne (...) et commist hommes par la forest pour la feste noncier et la sollempnité qu'il vouloit tenir au chasteau trouvé*<sup>1701</sup> »). On remarque ici une évolution entre le don du Chastel Darnant à Gloriande et celui du Chastel Desvoyé à la jeune fille. Au livre I, la jouissance du château et de son territoire revient exclusivement à Gloriande alors qu'au livre III un mariage suit immédiatement le don du château. Il s'agit d'une alliance exclusivement politique, puisqu'il n'est pas question d'amour

---

<sup>1699</sup> III, 1, p.269, 274-277.

<sup>1700</sup> III, 1, p.269, 294-295.

<sup>1701</sup> III, 1, p.220, 466-470.

ni d'affinités entre les deux jeunes gens qui ne se connaissent pas. Il semblerait que, peu après la nomination de Gelinant<sup>2</sup> sénéchal des forêts à la suite de son père Gelinant, ce soit l'importance de la continuité dynastique de l'hommage vassalique que l'épisode souligne par ce mariage de la jeune fille et d'un écuyer de Perceforest, fait chevalier de sa main. De plus le don fait à Gloriande est certes suivi d'une cérémonie d'hommage mais, ayant lieu en pleine campagne militaire, elle ne peut être célébrée par une fête comme c'est le cas pour le Chastel Desvoyé.

L'épisode, complété par l'hommage de Dryant à Perceforest, montre donc bien l'évolution de la position du roi à ce moment-là du roman : s'il est toujours confronté à des rébellions sur son territoire ce ne sont plus des territoires à conquérir mais des zones de résistance très localisées sur lesquelles le roi doit s'assurer une domination pérenne.

Ce n'est qu'au livre IV, avec la conquête de la Garande tenue par Bruyant que s'achève la prise de contrôle totale du roi sur la Bretagne. L'éradication des cités et des châteaux à la suite de l'invasion romaine va de pair avec la mise à mort du roi Perceforest et de ses chevaliers qui provoque le délitement du lien social. Les reconstructions de châteaux et de cités se font au rythme de la progression du nombre de chevaliers. Si la dynamique de construction partait d'abord de ces chevaliers, comme nous l'avons dit, c'est ensuite le peuple qui se met à bâtir spontanément avant le choix et le couronnement de leur prochain souverain :

Mais sachiés que quant ilz approchierent le Franc Palais, ou il n'avoit fors les masures demolies et en ruine, (...) tout le commun du paiiz estoit assamblé pour le refaire et recouvrir. Certes, il y avait plus de mil ouvriers qui tous y mettoient les mains (...) qu'il sembloit que chascun ouvrier deust gaignier ung royaume. Et tant estoient joieux de ce qu'ilz avoient roine du sang du bon roy Perceforest que la peine rien ne leur grevoit, ainchois disoient : « Or du haster affin que le Franc Palais soit couvert au couronnement de nostre nouveau roy. »

Moult s'esmerveillerent chevalliers, dames et damoiselles pour la bonne volonté du poeuple qui sans priere et sans commandement restoroient le Franc Palaiz de si grant couraige et de si bonne volenté<sup>1702</sup>

---

<sup>1702</sup> Traduction : « sachez que quand ils approchèrent du Franc Palais dont il ne restait que des bâtiments démolis et en ruine (...) l'ensemble des gens du pays était réuni pour rebâtir et ses murs et son toit. Il y avait certainement plus de mille ouvriers qui tous mettaient la main à l'ouvrage, (...) au point qu'il semblait que chaque ouvrier y avait un royaume à gagner. Ils étaient en fait si joyeux d'avoir une reine du sang du bon roi Perceforest que nulle peine ne leur importait : "Hâtons-nous, disaient-ils, afin que le toit du Franc Palais soit terminé pour le couronnement de notre nouveau roi." Les chevaliers, les dames et les demoiselles s'émerveillèrent de la bonne volonté du peuple qui, sans prière ni commandement, restauraient le Franc Palais d'un cœur si ferme et d'une volonté si grande. » (VI, 1, par.480-481, 7-19 et 1-4).



Le grand nombre d'ouvriers qui travaillent à la reconstruction du palais et qui émerveillent les nobles qui les regardent vient montrer l'unité retrouvée du royaume et la spontanéité de ce mouvement figure la tendance naturelle du « *commun* » à se placer sous l'autorité royale retrouvée.

Perceforest devait conquérir l'espace qui délimitait sa souveraineté à cause d'une légitimité trop fragile mais, malgré le règne désastreux de son héritier, cette légitimité est devenue suffisamment affirmée pour que le peuple reconstruise de lui-même les bâtiments symboles de son autorité à la nomination de sa petite-fille comme reine d'Angleterre.

A travers l'exemple du lignage Darnant, c'est le risque d'une noblesse devenue trop puissante et qui serait plus ancienne donc plus légitime que le roi qui est montré, fragilisant ainsi l'autorité royale, ce qui nous amène à nous interroger sur les rapports entre le roi et sa noblesse.

### 3.2.2. L'Ecosse, terre de femmes

La situation du pouvoir royal est radicalement différente en Ecosse. Contrairement à son frère, Gadiffer dispose déjà d'un château, réputé imprenable, symbole d'un pouvoir qu'il n'aura pas à conquérir. Alors qu'il est en route pour son royaume, Estonné et le Tors lui vantent la disposition et les environs du Chastel du Chief. La forêt qui l'entoure est, avec les marécages, un redoutable obstacle dans le cas où une armée essaierait de prendre d'assaut le bâtiment (« *on n'y peult chevauchier a ost ne le chastel grever*<sup>1703</sup> ») quand elle était un espace de révoltes en Angleterre. De la même façon, alors que la forêt anglaise regorgeait d'ennemis, celle qui entoure le château du roi d'Ecosse est pleine de « *gens vestuz de peaulx de cerf ou de vache*<sup>1704</sup> » qui n'hésiteraient pas à tuer « *de leurs saiectes*<sup>1705</sup> » tout ennemi de l'Ecosse qui se présenterait. La forêt anglaise et la forêt écossaise sont les représentations des conséquences de deux types de manque d'autorité : celle qui jouxte le lieu du couronnement de Perceforest voit se développer une forme de résistance au pouvoir royal faible<sup>1706</sup> quand celle qui s'étend à côté du Chastel du Chief souffre d'une absence de pouvoir royal. Dans le second cas, l'absence de monarque se traduit par une absence de civilisation : le pays manque de constructions et ses

---

<sup>1703</sup> I, 1, par.642, 13-14.

<sup>1704</sup> I, 1, par.642, 21.

<sup>1705</sup> I, 1, par.642, 27.

<sup>1706</sup> Sur la construction d'un pouvoir royal fort, voir ROUSSINEAU, Gilles, « Éthique chevaleresque et pouvoir royal dans le *Roman de Perceforest* », *Op. cit.*, p.521-531.

habitants sont retournés à l'état sauvage, au point de ne plus reconnaître les hommes qui se cachent sous les armures des chevaliers. Ainsi, si Perceforest a dû imposer son autorité sur un territoire qui lui était hostile, l'intervention de Gadiffer est différente et consiste à instaurer une autorité qui était simplement absente. Si l'épisode principal de la visite de Perceforest en son royaume concerne les exactions de ce qu'il reste du lignage Darnant, le moment le plus important de la visite de Gadiffer en Ecosse est l'épisode de Deserte. Et là c'est bien l'absence de civilisation qui est soulignée par le texte puisqu'après deux jours de chevauchée, le roi et ses hommes n'ont vu « *ne ville ne chastel ne personne*<sup>1707</sup> ». Arrivés dans une superbe prairie, les Ecossais s'étonnent de la sauvagerie du peuple qu'ils rencontrent et qui ne possède aucune des marques de la civilisation : les enfants vont nus sous des peaux de bêtes, Priande se débat comme une furie lorsqu'elle est attrapée par Estonné (« *prinst la pucelle a mordre et degrater le chevalier et a crier*<sup>1708</sup> ») au point que son comportement semble dénué de raison (« *ainsi que s'elle fust hors du sens*<sup>1709</sup> »). L'apparence des adultes montre que les habitants de ces prairies sont étrangers à l'artisanat puisqu'ils ne connaissent ni la confection de vêtements, étant simplement « *envelopez de peaulx de vaches ou de cerfz*<sup>1710</sup> » (les pièces de peau ne sont donc pas cousues) et ayant les cheveux « *blancz (...) du soleil, car ilz ne usoient pas de chapperons*<sup>1711</sup> » ni la fabrication des armes (« *tenoit chacun ung grant fust en sa main*<sup>1712</sup> »). L'apparence hirsute des hommes dont les cheveux sont à la fois trop longs (« *leur pendoient les cheveulx par derriere jusques sur les rains*<sup>1713</sup> ») et non coiffés (« *mal pigniez*<sup>1714</sup> ») les rapproche également du portrait de l'homme sauvage.

C'est donc sur une terre vierge de constructions et parmi un peuple totalement ignorant que Gadiffer instaure à la fois la civilisation et son autorité. Après leur avoir enseigné l'usage du feu et fait construire des maisons, il est nécessaire au roi d'endiguer les premiers conflits naissants et notamment l'usage de la force sur le faible (« *les fors vouloient bouter les foibles hors de leur maison*<sup>1715</sup> »). Ainsi après la domestication du feu et la construction de maison c'est une « *estache*<sup>1716</sup> » que le roi fait dresser de sorte qu'il puisse à la fois juger les fautifs et exercer publiquement la justice royale dans le but d'assurer la publicité des lois. Comme c'est

---

<sup>1707</sup> II, 1, par.9, 4.

<sup>1708</sup> II, 1, par.10, 7-8.

<sup>1709</sup> II, 1, par.10, 9.

<sup>1710</sup> II, 1, par.11, 10.

<sup>1711</sup> II, 1, par.11, 12-13.

<sup>1712</sup> II, 1, par.11, 13-14.

<sup>1713</sup> II, 1, par.11, 10-11.

<sup>1714</sup> II, 1, par.11, 12

<sup>1715</sup> II, 1, par.30, 1-2.

<sup>1716</sup> II, 1, par.30, 4.

le cas pour Perceforest, la consolidation de l'autorité royale tient en la construction de cités, ce qui amène Gadiffer à fonder celle de Sauvaige, rebaptisée ensuite Royauville, montrant ainsi l'autorité acquise par le roi. C'est également le choix des gouvernants de ces cités – ici Estonné dont la ville est reliée à Royauville par un chemin créé à la suite d'un incendie – et la construction d'un château (« *après ce ordonna le roy et Estonné ung fort lieu pour faire ung chastel*<sup>1717</sup> ») qui montrent la formation de l'autorité royale. Cet épisode développe donc la politique civilisatrice menée par Gadiffer afin d'assurer son autorité dans des endroits devenus sauvages, politique qu'il étend à travers tout le pays : « *et sachiez que ainçois qu'il eust fait son tour, il fonda XVIII villes de gens qui se maintenoient ainsi que bestes*<sup>1718</sup> ».

La blessure de Gadiffer à la suite d'un accident de chasse modifie profondément la gestion du territoire et la politique écossaise pendant la minorité des héritiers. En effet, de la même façon que les chevaliers rebelles à Perceforest se voyaient dotés de dons d'enchanteurs pour symboliser leur résistance à l'autorité royale, la prise de pouvoir de Lidoire suit immédiatement sa maîtrise des arts magiques. Juste après que le texte raconte l'apprentissage des conjurations par Lidoire, celle-ci s'oppose à une décision de son mari qui souhaite parler à Anthénor et Thélamon que la reine a vus dans la forêt. Pour éviter cette rencontre, elle lui donne le *beuvraige oublieux* qui l'empêche de se souvenir de ses ennuis et de penser aux deux chevaliers mais surtout qui l'écarte des affaires politiques : « *il ne luy souvenist plus de ses gens ne de son royaume*<sup>1719</sup> ». Elle prend ensuite possession de la fonction de marieuse : comme nous l'avons dit, Perceforest utilise le mariage dans le cas du Chastel Desvoyé pour s'assurer de la bonne gouvernance de ses châteaux. La deuxième action de Lidoire est de prendre garde d'avoir toujours Lyriope dans la demeure où se trouve également le roi. La jeune fille est promise au Tors qui était, avec Estonné, toujours aux côtés de Gadiffer, assurant des fonctions similaires à celles des conseillers et lieutenants. L'accident de chasse du roi marque l'échec du Tors dans ses fonctions, puisqu'il n'a pas su protéger son seigneur et la haine de Lidoire qui la pousse à différer autant que possible le mariage de Lyriope et du Tors peut se lire comme une volonté de refuser au seigneur écossais défaillant une gouvernance que le mariage avec la jeune fille, qui possède le Chastel Malebranche et la Selve Carbonniere, lui assurerait. Là encore la décision de la reine s'oppose à celle de son mari, favorable au mariage « *car bien sçavoit que se le Thors revenoit saisy du paÿs, qu'il luy delivreroit Lyriope a femme, mais a ce ne se pouoit*

---

<sup>1717</sup> II, 1, par.34, 9-10.

<sup>1718</sup> II, 1, par.35, 5-6.

<sup>1719</sup> II, 1, par.260, 2-3.

*accorder*<sup>1720</sup> » et elle ne peut donc espérer différer le mariage qu'en usant de son breuvage et en déposant son mari de ses fonctions politiques. Sa troisième action est le contrôle des héritiers, qu'elle doit pour cela ramener à elle.

En effet, l'exercice d'une autorité parallèle, symbolisée par la magie, ne semble être possible que dans l'espace des forêts. Comme Darnant qui se distinguait autant par son usage d'enchantements que par son contrôle étroit mais limité au territoire de la Forêt Darnant, celle qui devient la Reine Fée arrive à un contrôle total des forêts d'Ecosse et de son gouvernement mais elle ne peut s'assurer seule de la domination des cités et des châteaux qui sont, comme nous l'avons dit, les lieux d'exercice du pouvoir royal et donc masculin. En laissant ses enfants au Chastel du Chief, sous la garde de Claudius institué gouverneur par Perceforest, elle en perd le contrôle et ce n'est qu'en se dissimulant dans la forêt avec eux que, comme Darnant, la Reine Fée peut exercer sa totale domination. L'importance politique du contrôle des héritiers est d'ailleurs soulignée par Lyonnel qui juge irresponsable la décision de la reine, privilégiant un pouvoir masculin qui serait présent en permanence aux yeux du peuple en gardant Gadiffer<sup>2</sup> au Chastel du Chief pour assurer l'unité du royaume (« *ou nom des dieux, dist Lyonnel, comment puet estre la royne en tel propos que desvoier l'oïr du royaulme, auquel tout le pays se devoit et pouoit raloier et tenir en ung ?*<sup>1721</sup> »). Cependant, les hommes de Gadiffer n'ayant pas été capables d'assurer sa sécurité, la décision de Lidoire répond à une volonté de dissimuler un roi trop blessé pour inspirer la crainte et un prince trop jeune pour défendre son héritage. La preuve en est que, dès que Gadiffer<sup>2</sup> a atteint une puissance physique suffisante pour participer à des combats, la reine l'amène au Chastel du Chief pour assurer le maintien de l'autorité royale et le laisse partir ensuite pour la bataille contre Britus.

La quatrième action de la reine, au retour du Chastel du Chief, est d'ériger un monument magique dans le but de conserver tel qu'il est le corps du chevalier Juvenispater, adversaire pendant la bataille de Royauville du chevalier Lyonnel investi de la charge de général du royaume d'Ecosse. Par cette construction, elle rappelle l'action mémorielle des dames de la forêt d'Angleterre au livre I. Ce monument a en fait une double importance puisqu'il rappelle une bataille importante de l'Histoire de l'Ecosse menacée d'invasions mais également parce qu'elle vient commémorer le geste individuel de Lyonnel (« *qu'il soit souvenance de son beau coup grant temps après*<sup>1722</sup> »). La gestion des affaires du pays étant difficile pour la Reine Fée qui ne contrôle que la forêt, on voit ici se dessiner la stratégie politique de Lidoire : afin de

---

<sup>1720</sup> II, 1, par.260, 13-15.

<sup>1721</sup> II, 1, par.330, 5-8.

<sup>1722</sup> II, 1, par.265, 3-4.

pallier la défaillance du Tors, conseiller privilégié de son mari, la reine va transférer les fonctions de ce chevalier absent sur Lyonnell qui sera ponctuellement investi, comme nous l'avons dit, de la charge de représenter le roi, soit lors de célébrations officielles comme au tournoi de Perceforest, soit sur les champs de bataille. L'érection de la statue de Juvenispater marque donc le début d'un changement de conseillers du roi qui trouvera son aboutissement lors de la bataille contre les Romains où, malgré la présence de Gadiffer<sup>2</sup>, c'est Lyonnell qui prend la tête des troupes écossaises. Quant au Tors, s'il est progressivement réintégré au royaume écossais en passant par une pénitence dont la durée est réduite par l'intervention successive de Lyriope et de Perceforest, il ne retrouve jamais sa place privilégiée auprès du roi d'Ecosse<sup>1723</sup>.

A partir de là, la Reine Fée assure entièrement le contrôle de l'espace de la forêt dans laquelle elle réside puisque personne ne peut accéder à son mari sans son accord – si ce n'est Estonné aidé par Zéphir : quand un chevalier s'approche du lieu où elle demeure, il ne tarde pas à rencontrer une illusion, s'il n'est pas digne d'y entrer comme Lyonnell qui se retrouve face à des chevaliers qu'il combat, un taureau et un mur de pierres précieuses. Même lorsque les visiteurs sont admis au sein de la demeure des époux royaux, c'est à une vision déformée de la réalité qu'ils accèdent puisqu'ils sont incapables de reconnaître le roi ni la reine jusqu'à ce que Lidoire décide de rompre ses enchantements. Ainsi, Anthéonor et Thélamon, moins fautifs que le Tors qui n'a pas accompagné son seigneur à la chasse qu'il lui a malencontreusement suggérée, peuvent accéder assez rapidement à Gadiffer et Lidoire mais sont incapables de les identifier. Le lendemain ils se retrouvent au milieu d'une clairière, s'interrogeant sur l'identité de ceux qu'ils ont vus et Thélamon ne pouvant que supposer qu'il s'agissait de Gadiffer, Lidoire, Lyriope, Priande et des enfants royaux. Au milieu de leurs débats, « *ung homme assez de simple habit*<sup>1724</sup> » vient confirmer leur hypothèse. Cette révélation progressive a un double intérêt : assurer la présence de l'autorité royale, que la disparition prolongée de Gadiffer mettait en danger, et son maintien dans le pays (« *retournez devers le Chastel du Chief et aidiez a garder le royaulme tant que vous avrez nouvelles de luy*<sup>1725</sup> »). A ce contrôle de l'espace qui repose sur sa dissimulation, la Reine Fée ajoute une politique de constructions de monuments dédiés à la mémoire des faits et prouesses des deux chevaliers principaux du royaume, Estonné,

---

<sup>1723</sup> Cette mise à l'épreuve des chevaliers est interprétée par A. Berthelot comme une manière de continuer l'œuvre civilisatrice entreprise par Alexandre au livre I. Voir BERTHELOT, Anne, « La sagesse antique au service des prestiges féériques dans le *Roman de Perceforest* », *Op. cit.*, p.190.

<sup>1724</sup> II, 1, par.369, 2.

<sup>1725</sup> II, 1, par.369, 5-7.

qui gagne la confiance de la reine sous sa forme ursine, avec le Pilier de l'Ours et Lyonnal avec le Temple de la Franche Garde<sup>1726</sup>.

Cependant, moins la souveraineté de Gadiffer est menacée et fragile et plus l'accès au roi apparait aisé et fréquent. Cette affirmation de sa souveraineté se fait à la fois par la prise d'importance de Lyonnal auprès du roi ce qui se voit par le fait que le chevalier arrive de plus en plus aisément à rejoindre la demeure de Gadiffer pour rapporter le succès des missions qu'on lui a confiées, et à la fois par les prouesses de Gadiffer<sup>2</sup> et Nestor qui les montrent aptes à assurer leur fonction de princes d'Ecosse. Les mariages de toutes les jeunes filles dont elle avait la garde et le transfert de la couronne à Gadiffer<sup>2</sup> au livre IV marquent la fin de la domination de la Reine Fée sur l'Ecosse qui se retire avec son mari sur l'Île de Vie. Son nom change par la même occasion et elle devient la Sage Reine, l'usage de la magie n'étant plus nécessaire puisqu'elle a abandonné la sphère politique, jusqu'à ce que sa lignée soit à nouveau en danger après la destruction de la Bretagne. A ce moment du roman, ce sont les jeunes filles des forêts qui prennent en charge l'espace des forêts alors que les hommes s'occupent de la restauration des cités. Ce sont elles encore qui, comme nous l'avons dit, s'occupent des unions, excepté celles de la famille royale, prises en charge de loin par la Reine Fée.

La politique territoriale du nouveau roi Gallafur doit donc être double : à la fois conquérir et dominer l'espace de son royaume en ruines et surtout le masculiniser. La destruction des enchantements de la Forêt Darnant répond à cette double problématique puisqu'ils symbolisent à la fois le risque permanent du retour du mauvais lignage et la maîtrise de l'espace par les dames de la forêt, lesquelles ont mis en place ces monuments.

Après son couronnement c'est à une politique similaire à celle de ses ancêtres que se voue Gallafur. Comme nous l'avons dit précédemment, la conquête du pouvoir de Gallafur en tant que détenteur des couronnes d'Angleterre et d'Ecosse se double d'une série de parallèles avec les événements qui ont eu lieu au temps de Gadiffer et de Perceforest. Ce jeu de références prend fin lorsque la légitimité du nouveau roi est incontestable ce qui se manifeste par la construction de Galafort, où la reine Alexandre le rejoint après avoir réuni sa suite au Neuf Chastel, premier château construit par son père, montrant ainsi le parachèvement du transfert de la couronne anglaise à Gallafur. Si sa préférence va effectivement à Galafort, le nouveau roi s'appuie sur une cour itinérante qui se justifie par un intérêt politique. En effet, si Gadiffer et Perceforest décidaient de visiter leurs terres au début de leur règne afin d'asseoir leur autorité,

---

<sup>1726</sup> Sur la modification du paysage et le rôle du Temple de la Franche Garde, voir l'analyse de HEIDENREICH FINDLEY, Brooke, « Human encounters with the environment in *Perceforest* », Op. cit., p.185-199.

le principe de cour itinérante permet à Gallafur de maintenir la sienne, qui s'est affirmée au gré des constructions et reconstructions des livres IV et V (« *son roiaulme qui estoit fort remparé et remforcé*<sup>1727</sup> »), en permanence dans tout son royaume :

mais n'avoit mestier de soy tenir en bois ne en lieuz repus, mais par ses  
bonnes citez parquoy citoienne discorde ne s'esmeust ne entre ses prinches  
n'eust discention ne alliances qui lui fussent contraires<sup>1728</sup>

Il y a ici une fracture avec la politique de Gadiffer son grand-père qui, paralysé par sa blessure, ne pouvait sortir du lieu magique dans lequel sa femme le maintenait en sécurité. Ce lieu caché, situé en forêt, d'où la Reine Fée contrôlait les affaires du royaume s'oppose aux cités dans lesquelles le roi doit se montrer et son pouvoir s'exercer. C'est donc en tenant sa cour dans les cités qu'il a restaurées que le roi assure sa domination à la fois sur le peuple et sur la noblesse, évitant ainsi les rébellions auxquelles était confronté son grand-oncle en Angleterre. Ces rébellions, Gallafur doit également y faire face avant d'être roi puisque les mêmes monuments dressés par les dames de la forêt pour sceller les âmes des membres vaincus du lignage Darnant deviennent des lieux hostiles et dangereux pour les habitants des forêts. L'accès à la souveraineté passe par la destruction de ces monuments créés grâce à des enchantements dont le paganisme est ensuite diabolisé comme nous le verrons plus tard dans le chapitre consacré au roi chrétien.

Ainsi, le royaume de Gallafur est au sommet de sa puissance une fois que l'espace est complètement urbanisé et que les bâtiments sont contrôlés par le roi soit dans leur construction comme avec Galafort soit dans la soumission des seigneurs qui les gouvernent.

Si la noblesse n'est plus une menace au pouvoir du souverain et que les exactions du lignage Darnant sont endiguées jusqu'à ce que Nagor bénéficie du soutien armée de Scapiol, le risque d'une domination féminine est également écarté. En effet, l'exemple de la Reine Fée montrait l'utilisation des arts magiques maîtrisés comme un moyen d'exercice d'un pouvoir parallèle. Les jeunes filles du livre V et VI, avec leurs anneaux magiques capables d'emprisonner les chevaliers, la mise en place de leur propre culte – celui du Dieu des Désiriers – et leur importance politique, puisqu'elles sont parfois héritières de couronnes et de territoires importants, pourraient être de potentielles sources d'instabilité du pouvoir royal. Pourtant il n'en est rien et l'apparente maîtrise des jeunes filles s'avère très limitée : elle ne concerne que

---

<sup>1727</sup> VI, 2, par.858, 6-7.

<sup>1728</sup> Traduction : « Mais il n'avait aucune intention de rester se reposer en quelque lieu que ce soit, seulement de séjourner dans ses bonnes cités de sorte qu'il ne se lève aucune discorde entre les citoyens ni dissension ni alliance entre ses princes qui lui auraient été contraires. » (VI, 2, par.858, 7-10).

les unions mineures avec des chevaliers et ne dure qu'un temps restreint. De plus, tout comme le vocabulaire amoureux permettait de transformer le personnage de femme guérisseuse en jeune fille à l'amour guérisseur, la scène de l'hommage lige entre Norgal<sup>2</sup> et Gorloès, qui est la seule cérémonie d'hommage aussi précisément développée avec notamment une longue description du geste du vassal (« *il se mist a deux genoulz pardevant elle, les mains joinctes, et la roine se baissa, sy enclost les deux mains du chevalier entre les siennes*<sup>1729</sup> »), restreint la sphère d'influence politique des femmes à la sphère amoureuse. En effet, en guise de fief, le chevalier ne reçoit que « *tous les aigneaulz tachelez qui escherront en ung an*<sup>1730</sup> » ce qui laisse à la cérémonie son caractère métaphorique, et ce d'autant plus qu'elle se déroule dans un épisode de féerie pastorale, mis en place à travers un jeu complexe d'entremêlement de rêves et d'illusions qui fait douter Norgal<sup>2</sup> voire lui fait inverser le réel et l'illusion. Enfin, la cession de la couronne et de ses terres par la reine Alexandre à Gallafur et son déménagement du Neuf Chastel à Galafort marque l'unification de la Bretagne sous une couronne portée par un héritier mâle. Alexandre, jeune fille qui dominait le craintif Gallafur, en lui interdisant de se présenter devant elle avant d'avoir terminé les aventures de la Forêt Darnant, se rapproche de la reine Lidoire et de son attitude envers ses enfants et Lyonnel. Cependant, une fois devenue reine, elle reprend le rôle tenu par Ydorus, effacée derrière un mari à la puissance souveraine affirmée. Ce parallèle se voit dans la scène qui précède l'enlèvement des enfants de Gallafur par Zéphir changé en aigle. Lors d'une fête donnée par le roi, Ponchonnet joue une chanson qui rappelle à Gallafur un songe prémonitoire qu'il a fait et le plonge dans une réflexion profonde. L'absence de réactions du monarque stupéfait la cour et c'est la reine qui intervient alors, de la même façon qu'Ydorus présente Betidés à son mari sombrant dans sa dépression après l'annonce de la mort d'Alexandre le Grand : « *la roine, qui sage estoit et qui cremoit son seigneur, manda es chambres sa nourrisse et qu'elle amenast avec soy ses trois enfans (...) affin que le roy issist de son penser quand il verroit ses enfans*<sup>1731</sup> ». Cette ultime assimilation vient donc écarter le risque d'une nouvelle Lidoire en la personne de la reine Alexandre et celui d'un nouveau Perceforest avec Gallafur puisque, contrairement à son grand-oncle qui souffrait d'une faible complexion mélancolique, Gallafur sort alors de sa torpeur et reprend contenance, achevant par là le parallèle ainsi que la distinction d'avec son ancêtre.

---

<sup>1729</sup> V, 1, par.425, 24-27.

<sup>1730</sup> V, 1, par.425, 18.

<sup>1731</sup> VI, 2, par.862, 3-7.



### 3.2.3. La noblesse, menace et soutien du territoire royal

Lors de l'épisode de la Fontaine du Pin, le roi et ses écuyers sont immédiatement rejoints par un chevalier qui leur reproche d'avoir bu « *sans congié*<sup>1732</sup> » alors que le roi défend le fait que l'eau est une ressource « *de commun*<sup>1733</sup> ». Cet épisode met en scène les différents contrôles sur l'eau, droit du seigneur, droit des habitants ou droit du roi. D'après l'*Encyclopédie du Droit ou répertoire raisonné de législation et de jurisprudence* de MM. Sebire et Carteret, le droit romain donne la propriété des rivières et des fleuves à ceux qui possèdent les territoires qui les jouxtent mais l'usage en est public. Ils soulignent le changement intervenu pendant la période médiévale, où la propriété de ces rivières est *inter regalia* mais leur utilisation est de fait contrôlée par les seigneurs qui établissent divers droits (*travers, barrage, pontonnage*). Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge et au XVI<sup>e</sup> siècle que la souveraineté sur l'eau passe entièrement au roi<sup>1734</sup>. Cependant René Choppin, dans son ouvrage sur les *Trois livres du domaine de la Couronne de France* explique que si les droits sur l'eau varient en fonction du statut royal ou banal de la rivière, il reste « *permis à un chacun de puiser de l'eau d'une rivière navigable, de laquelle l'usage est public*<sup>1735</sup> ». Darnant représente la possession de l'eau par le seigneur qui contrôle la rivière et tous ses usages, ce qui est une pratique courante avant le XIII<sup>e</sup> siècle après lequel les franchises se multiplient et le seigneur perd peu à peu le contrôle de l'eau au profit des habitants et du roi qui s'arroge notamment les droits fluviaux. Betis, en affirmant que l'eau doit être « *de commun* » dénie au seigneur le droit de contrôle et de taxe sur la fontaine<sup>1736</sup>. Le premier affrontement de Betis et Darnant est donc provoqué par deux conceptions différentes du système féodal, l'un où le seigneur s'arroge des droits étendus voire abusifs sur le territoire qu'il contrôle, l'autre où le roi centralise l'autorité et protège l'usage commun de l'eau.

Les deux personnages représentent également deux formes d'accès au pouvoir différentes : Darnant a conquis son territoire « *par force d'armes (...) au plus preu que onques fut en son temps*<sup>1737</sup> » et appuie cette spoliation par les armes sur une durée (« *.XL. ans*<sup>1738</sup> ») qui lui permet de défendre sa conquête qu'il inscrit dans le droit coutumier. Betis est quant à lui un roi nommé,

---

<sup>1732</sup> I, 1, par.181, 9-10.

<sup>1733</sup> I, 1, par.181, 11.

<sup>1734</sup> SEBIRE et CARTERET, *Encyclopédie du Droit ou répertoire raisonné de législation et de jurisprudence*, Paris, Videcoq Père et fils, Delamotte Ainé, 1843, tome 3, p.638, art. 1<sup>er</sup>, par.2 à 4.

<sup>1735</sup> CHOPPIN, René, *Trois livres du domaine de la Couronne de France*, Paris, Michel Sonnius, 1613, tit.15, p.171.

<sup>1736</sup> Pour plus de détails concernant l'histoire de l'eau et de son exploitation, voir l'ouvrage de GAZZANIGA, Jean-Louis et OURLIAC Jean-Paul, *Le droit de l'eau*, Paris, librairies techniques, 1979.

<sup>1737</sup> I, 1, par.183, 25-26.

<sup>1738</sup> I, 1, par.183, 24-25.

qui ne peut fonder son autorité sur le droit coutumier ni sur une lignée qu'il n'a pas encore créée. La seule légitimité de Betis est sa nomination par Alexandre duquel il tire un droit héréditaire (« *je suy roy d'Angleterre heritablement par la grace et le vouloir du tresexcellent prince le roy Alexandre*<sup>1739</sup> ») puisque le peuple et les nobles se sont soumis à ce roi en lui donnant la charge de désigner leur souverain, faisant de la Bretagne un des nombreux pays vassaux de l'Empire d'Alexandre (« *tous les princes que j'ay mis dessoubz ma seignourie*<sup>1740</sup> »). L'autre légitimité de Betis, dont nous avons parlé précédemment, est sa vertu et ses qualités de prince et de chevalier qui lui permettent de dominer Darnant et son lignage et d'étendre sa justice et sa souveraineté sur la forêt. Cependant, la dépression de Perceforest, en plus de l'avoir laissé dans un état de faiblesse (« *deffaulte du roy*<sup>1741</sup> ») qui le rend inapte à gouverner, éclaircit peu à peu les rangs des hommes vertueux à ses côtés (« *il n'y repaire ne gentilz hommes ne gentilles femmes*<sup>1742</sup> ») et le roi se retrouve aussi mal entouré que le sera son fils Betidés (« *sy sont demourez entour luy flateurs et lobeurs, traÿtres et mauvais langaigiers*<sup>1743</sup> ») et il faut se rappeler de l'influence négative que peut avoir l'entourage sur le monarque, comme c'était le cas avec Betidés. Il est alors dans la même situation politique que le roi Pir, si ce n'est qu'il n'a pas sa légitimité dynastique, et cette faiblesse du nouveau pouvoir royal autorise la noblesse plus ancienne à prétendre au trône. Britus va en effet défendre son droit à la couronne en utilisant à la fois l'argument de l'incapacité du roi à gouverner (« *il n'est pas homme pour tenir terre ne a qui besongne de prince doive estre monstree*<sup>1744</sup> ») et celle de son illégitimité à prendre la couronne après avoir été imposé par un roi étranger : « *le roy Alexandre par sa force le couronna a roy et en desherita ceulx qui avoient droit au royaulme*<sup>1745</sup> ». Ce « droit » sur le royaume d'Angleterre, Britus l'affirme en s'assurant de l'ancienneté de son propre lignage et de la souveraineté de ses ancêtres.

En effet, la mort sans héritier de Claudius, son oncle, lui permet de revendiquer l'héritage de celui-ci par sa mère, sœur de Claudius, ce qu'il s'empresse de faire en saisissant ses territoires et il est intéressant de voir quels sont ceux sur lesquels le texte insiste et pourquoi. Car il est dit que Britus saisit « *en especial Caerleir (...) et ung chastel fort a merveilles qui estoit appellé Britan*<sup>1746</sup> ». Mis à part le fait que la possession d'un « *chastel fort* » est un point

---

<sup>1739</sup> I, 1, par.189, 1-3.

<sup>1740</sup> I, 1, par.110, 10-11.

<sup>1741</sup> II, 1, par.498, 2.

<sup>1742</sup> II, 1, par.498, 4-5.

<sup>1743</sup> II, 1, par.498, 8-9.

<sup>1744</sup> II, 1, par.482, 19-20.

<sup>1745</sup> II, 1, par.482, 22-23.

<sup>1746</sup> II, 1, par.480, 19-20.

stratégique important pour Britus qui est en train de lever une armée, ce qui est intéressant ici ce sont les fondateurs de ces châteaux que le texte précise à chaque fois : « *Caerleir, que le roy Ebraucus fonda*<sup>1747</sup> », « *Britan, que Britan, qui avoit esté taylor a Claudion fonda*<sup>1748</sup> ». Britan est donc non seulement le château « *chief du païs*<sup>1749</sup> » mais également la preuve matérielle de l'ancienneté de la famille de Britus et de sa légitimité à régner. En effet, celui-ci le relie à son arrière-grand-père, Britan, issu de Brutus, premier roi de Bretagne. La généalogie du début du livre I montre qu'après la mort de Brutus son royaume a été séparé entre ses trois fils parmi lesquels l'aîné Locrinus eut « *la moictié de l'ylle, laquelle fut depuis après son nom appelée Logre*<sup>1750</sup> ». Après Locrinus, c'est son fils Madam qui entre en possession de l'île et c'est son petit-fils Ebraucus qui fonde ensuite Caerleir. Si la possession de Britan permet à Britus de se revendiquer de Brutus, premier des rois bretons, la prise de Caerleir légitime encore davantage son droit au trône d'Angleterre puisque le château le relie au descendant du premier roi de Logres. L'intérêt de ces places fortes pour asseoir sa légitimité à régner se voit d'ailleurs dans le fait que, une fois ces châteaux sous son contrôle, Britus convoque à Britan « *tous les gros hommes du païs et leur monstra comment Claudius son oncle estoit mort et qu'il estoit son plus prochain hoir*<sup>1751</sup> ». Pour s'opposer à la désignation de Perceforest par Alexandre, sur la demande de la noblesse bretonne, Britus demande le soutien de la haute noblesse (« *les gros* ») et s'assure de recevoir les hommages des chevaliers (« *or fist tant par promesses et par menaces que une grant partie des chevaliers luy firent hommaige*<sup>1752</sup> »). Britus peut donc appuyer ses prétentions à la fois sur la légitimité de sa lignée à régner et sur le soutien de la noblesse bretonne. Si le caractère infondé des prétentions de Britus est souligné par la mauvaise nature de ce prince « *qui estoit fel et despit*<sup>1753</sup> » et par sa défaite contre le jeune héritier d'Ecosse armé seulement d'un bâton et d'un écu, c'est par la réécriture de son ascendance que l'auteur écarte ce sérieux prétendant au trône d'Angleterre. En effet, après sa défaite, Britus et ses alliés fuient en Petite Bretagne et s'y installent. De Britus descendra le roi Nagor qui aura la même mauvaise nature que son ancêtre puisqu'il est « *extrait de envieux sang*<sup>1754</sup> ». Or ce Nagor réaffirme sa parenté avec Britus, ce qui lui permet de faire remonter sa lignée jusqu'aux Troyens et aux premiers rois bretons (« *mon grant pere estoit descendu du hault lignaige au gentil Britus, qui*

---

<sup>1747</sup> II, 1, par.480, 19.

<sup>1748</sup> II, 1, par.480, 21.

<sup>1749</sup> II, 1, par.481, 4.

<sup>1750</sup> I, 1, par.35, 8-9.

<sup>1751</sup> II, 1, par.481, 4-6.

<sup>1752</sup> II, 1, par.481, 7-8.

<sup>1753</sup> II, 1, par.480, 16.

<sup>1754</sup> VI, 2, par.947, 2.

*issi des Troiens et si poeupla premierement l'ille de Bretagne*<sup>1755</sup> ») mais surtout il souligne le fait que Darnant est le chef de son lignage (« *celluy dieu [Darnant] est chief de mon lignaige*<sup>1756</sup> »). Le rapprochement de la lignée de Britus avec celle de Darnant, que leur mauvaise nature commune laissait deviner, plutôt qu'avec celle de Claudius, permet de montrer sa tentative de prise de pouvoir comme une usurpation qui est équivalente à celle que Darnant projetait avant d'être arrêté par Perceforest. La lignée de Britus et Darnant serait alors la seule, parmi toutes celles issues des nobles Troyens, à présenter une mauvaise nature comme Gelinant était le seul des frères de Darnant à être *preudhomme*. Au contraire, Perceforest assoit sa souveraineté en étant symboliquement rapproché du roi Priam dont il porte d'abord l'écu puis l'armure et l'épée, aux deux moments du roman où le roi a le plus besoin d'affirmer la légitimité de son règne sur le lignage Darnant et sur celui de Britus. L'épisode de l'écu a lieu juste avant la bataille du Chastel Malebranche qui verra l'extermination du lignage de Darnant et c'est après avoir été guéri par Dardanon au livre II que Perceforest obtient le reste de l'équipement de Priam. Ce n'est qu'après cet épisode où l'on voit le roi vêtu des armes du roi troyen qu'apparaissent les prétentions de Britus qui somme Ydorus de quitter le royaume. Cette filiation symbolique ajoute encore à l'illégitimité de Britus dont les revendications sont considérées au même niveau que celles de Darnant.

Le cas de Dryant renouvelle le problème posé par Darnant en ce qu'il oppose la loi des seigneurs à celle du roi. En effet, lorsque le Chevalier Doré le rencontre sur le pont qu'il garde, Dryant lui interdit le passage « *sans payer tonlieu*<sup>1757</sup> ». Les *tonlieux* sont normalement des taxes sur la circulation des marchandises, qui ne concernent donc pas la chevalerie, ce qui explique l'étonnement de Nestor : « *n'est point francq de tous treuz ung chevallier en ce pays* ?<sup>1758</sup> ». Jugeant le *treu* abusif, notamment parce qu'il est destiné à emprisonner les chevaliers de Perceforest, Nestor défie Dryant en mettant en jeu le droit qu'il s'arroge sur le pont (« *je vous calenge le droit que vous y demandez*<sup>1759</sup> »). Il ne s'agit pas d'un défi personnel mais fait au nom du roi d'Angleterre (« *de par nostre souverain le roy Perceforest*<sup>1760</sup> ») ce qui montre alors la querelle entre les deux chevaliers comme la confrontation de deux types de législation, celle du seigneur et celle du roi. Dryant justifie d'ailleurs la légitimité de son *treu* par le fait qu'il l'applique sur ses terres, qui sont sous son autorité : « *ceste terre est mienne, et*

---

<sup>1755</sup> VI, 2, par.893, 1-3.

<sup>1756</sup> VI, 1, par.192, 1-2.

<sup>1757</sup> III, 1, p.128, 154.

<sup>1758</sup> III, 1, p.128, 155-157.

<sup>1759</sup> III, 1, p.128-129, 182-183.

<sup>1760</sup> III, 1, p.129, 184.

*pour ceste cause je y ay estably ce treuaige de mon propre mouvement et auctorité*<sup>1761</sup> ». Cette idée de droit du seigneur qui s'exerce indépendamment ou – comme ici – à l'encontre du roi n'est pas développée dans l'épisode de Bruyant, lequel n'est qu'un seigneur meurtrier prenant petit à petit les traits et les habitudes d'un bandit de grand chemin. C'est pourquoi l'épisode du Pont Interdit se termine, contrairement à celui de Bruyant, sur le pardon de Perceforest et la restitution du Chastel du Servage à Dryant. L'hommage fait par ce dernier montre l'acceptation de l'autorité royale par le seigneur et la reconnaissance du caractère abusif de la taxe, que souligne particulièrement le changement de nom : comme Nerve rejetait son *treu* qui faisait de ses citoyens des « *serf(s)* », le terme de « *Servage* » pour nommer le château montre bien l'illégitimité des demandes faites par Dryant et son changement en « *Gentil* » l'abolition d'une coutume jugée outrageuse.

Si les seigneurs rebelles peuvent faire preuve de repentir et réintégrer la cour, il peut également se trouver des seigneurs « *de mauvaise nature* » dans l'entourage du roi qui, comme Cerse, dissimule leurs mauvaises mœurs. C'était le cas non seulement pendant la dépression du roi mais on retrouve le cas au livre IV avec Méléan et Nabon qui fuient la cour après l'humiliation que leur inflige Lisane<sup>2</sup> la femme de Margon ce qui montre que la présence à la cour ne garantit pas la fidélité des chevaliers de Perceforest. Au contraire, l'anonymat sous lequel nombre de bons chevaliers choisissent de se rendre aux célébrations rend difficile l'appréciation de leur valeur (« *sans faulte il y eut plusieurs chevaliers qui ne seoient pas selon leur valeur, car ilz se celoient et se seoient es plus bas sieges affin qu'ilz fussent moins congneuz*<sup>1762</sup> »). Il semble que ce soit la mise en place du Franc Palais qui permette de véritablement réunir les alliés du roi d'Angleterre et de rendre hommage aux plus preux. En effet, le bâtiment, pendant la Fête de la Revenue, se ferme et reste inaccessible si ce n'est pour douze jeunes filles portant des écus qu'elles disposent à l'intérieur. Après leur départ, la cour entre et découvre les écus des Chevaliers aux Vœux à côté desquels seront par la suite ajoutés tous ceux des plus preux chevaliers du tournoi de la Revenue. L'épisode de Vermineux, tué pour avoir voulu s'asseoir à la table d'honneur sans en avoir la valeur, montre que l'établissement de ce palais entend sélectionner uniquement les meilleurs chevaliers et que la place ne pourra être usurpée, comme l'inscription sur les portes de l'édifice l'annonçait (« *Or sachiez tous que desormais/Est cy l'entree au Franc Palais/Ou les preux acquerront honneur/Et tous les faillass deshonneur*<sup>1763</sup> »). La table d'honneur, motif aristocratique de la fin du Moyen Âge d'après D.

---

<sup>1761</sup> III, 1, p.129, 189-192.

<sup>1762</sup> II, 2, par.465, 14-16.

<sup>1763</sup> II, 2, par.470, 11-14.

Hüe<sup>1764</sup>, crée un ordre de chevalerie qui sera toujours fidèle au roi d'Angleterre et constitué des meilleurs chevaliers de Bretagne. La création de cet ordre met le roi à la tête d'une noblesse dont il est assuré de la fidélité et qui partage les mêmes codes et rituels, comme le serment qu'ils doivent obligatoirement prêter avant d'être admis au sein du Franc Palais.

Au livre VI, si le Franc Palais est reconstruit et permet à Gallafur d'en réinstaurer l'ordre, il a déjà assuré, avant cela, sa position à la tête de la noblesse, notamment grâce à la façon dont il a accédé au pouvoir. En effet, comme nous l'avons dit, Perceforest est nommé par un roi étranger, Alexandre le Grand, ce qui sert d'argument à ses adversaires politiques pour contester sa légitimité ainsi que celle de sa descendance. La disparition des héritiers de Gadiffer et Perceforest conduit la noblesse à s'interroger sur le meilleur souverain possible en ce que celui-ci doit former le lien qui unit leur groupe social, comme le souligne Ponchonnet : « *c'est dommaige que vous n'avés un chief pour vous ralier. Sy loe que tant faictes que souverain aiez pour vous conduire et gouverner le païs, car sans ce longuement ne poués vivre en paix*<sup>1765</sup> ». Le premier choix de la chevalerie est de chercher entre eux « *se le roy Perceforest a de sa char hoir vivant*<sup>1766</sup> », reconnaissant son droit à « *l'iretaige de son pere*<sup>1767</sup> » avec cependant une réserve, celle de présenter les vertus et qualités du souverain (« *pourtant qu'il soit digne de terre tenir*<sup>1768</sup> »), ce qui exclut les descendants potentiels de Betidés, comme nous l'avons vu. C'est donc bien à la noblesse de décider de la capacité du futur souverain à régner et c'est pourquoi elle se réunit au livre VI, « *en la derreniere sepmaine de may en plaine lune*<sup>1769</sup> », c'est-à-dire à la même période où Perceforest organisait sa Fête de la Revenue, « *pour eslire roy digne a gouverner la terre*<sup>1770</sup> ». La destruction de la Grande Bretagne a renvoyé la noblesse à une forme d'état naturel idéal dans lequel personne ne recherche la couronne et tous ne veulent qu'« *eslire le plus vertueuz et le plus prouffitable pour le roiaulme*<sup>1771</sup> » ce qui légitime le choix du système d'élection. De plus la noblesse est conseillée à la fois par Ponchonnet, garant de la mémoire de leurs ancêtres et par Zéphir, lequel agit « *ou nom de la Sage Roine*<sup>1772</sup> » qui sont les protecteurs de la lignée royale et qui aident les chevaliers à découvrir Alexandre et Gallafur. Une fois la jeune fille retrouvée et proclamée reine d'Angleterre, c'est au tour de Gallafur d'être

---

<sup>1764</sup> HÜE, Denis, « La table d'honneur, un motif aristocratique de la fin du Moyen Âge », dans Perceforest, *un roman arthurien et sa réception*, Op. cit., p.301-316.

<sup>1765</sup> IV, 2, p.1133, 319-323.

<sup>1766</sup> IV, 2, p.1133, 335-336.

<sup>1767</sup> IV, 2, p.1133, 337-338.

<sup>1768</sup> IV, 2, p.1133, 338-339.

<sup>1769</sup> VI, 1, par.446, 3-4.

<sup>1770</sup> VI, 1, par.446, 9.

<sup>1771</sup> VI, 1, par.446, 16-17.

<sup>1772</sup> VI, 1, par.451, 12-13.

forcé à révéler une identité qu'il scellait avec acharnement. La noblesse du pays lui propose alors la couronne de Grande Bretagne (« *tous ceulx du roiaulme, francs et villains, sont d'accord par le conseil de la Sage Roine vostre grant dame et du sage Zephir qui scevent des obscures choses, que l'en face de vous roy de la Grant Bretagne*<sup>1773</sup> ») montrant par leur discours l'accord de chaque groupe de la société pris sous l'égide des protecteurs de la famille royale. L'acceptation par Gallafur est suivie de l'hommage immédiat de l'ensemble de la noblesse et du mariage du nouveau roi avec la reine Alexandre. On voit alors la différence entre les trois rois qui se sont succédé à la tête de l'Angleterre : le règne de Perceforest a été décidé par nomination d'un roi étranger et d'après ses vertus, celui de Betidés uniquement par hérédité alors que celui de Gallafur réunit à la fois l'hérédité, la vertu et la nomination par la noblesse du pays, ce qui fait que la légitimité de son règne est assurée et le lien entre le roi et la noblesse renforcé. Pourtant, la rivalité entre le lignage de Pergamon et celui de Gadiffer d'Ecosse lors des premiers tournois des Pastoureaux pouvait faire craindre une lutte de pouvoirs entre cette famille devenue extrêmement puissante par ses douze alliances avec les Chevaliers aux Vœux, chacun devenu roi de leur pays. Or il faut remarquer que si Gallafur affronte plusieurs des chevaliers les plus preux au cours de ses aventures, il ne participe à aucun des douze tournois organisés par Blanche. Le détachement du futur roi des joutes qui voient les chevaliers rivaliser de prouesses ne signifie pas qu'il est « *recreant* », comme l'était Betidés, attendant passivement avec Cerse d'avoir l'autorisation de l'épouser pendant que les autres chevaliers accomplissaient des exploits. Au contraire, Gallafur poursuit les quêtes de l'épée Vermeille et de la Forêt Darnant qui lui sont destinées et qui lui permettront de montrer une prouesse supérieure et distincte de celle des autres nobles et ce d'autant plus que les membres de son lignage échouent tous l'un après l'autre à l'épreuve de l'Épée Vermeille. Le seul tournoi auquel il participe est celui qui précède son couronnement. C'est sa victoire sur tous les autres chevaliers qui le distingue comme héritier et futur roi de Bretagne et qui permet aux autres nobles de le reconnaître et de l'obliger à révéler son identité. Ce détachement du roi qui se veut au-dessus des autres membres de la noblesse se voit notamment lors du tournoi qui suit le couronnement de Gallafur. Contrairement à Perceforest qui participait aux tournois de son propre couronnement et de celui de son frère, le nouveau roi breton reste en retrait et ne participe plus aux tournois avec les autres chevaliers une fois son couronnement célébré.

Le passage de Perceforest à Gallafur permet donc de redéfinir la place du roi au sein de la noblesse dont il fait partie tout en se tenant au-dessus d'elle et de montrer son rôle central

---

<sup>1773</sup> VI, 1, par.509, 8-12.

permettant de rassembler autour de lui, lorsqu'il est détenteur d'une autorité légitime et d'un pouvoir fort, tous les groupes d'une société que l'absence d'autorité royale désagrège.

### 3.3. La naissance d'un roi chrétien

Si les livres I à VI viennent montrer l'évolution du rôle politique du roi et l'affirmation de son pouvoir au sein de l'ordre de la noblesse dont la puissance peut se révéler parfois une menace, ils redéfinissent également son rôle religieux, à travers la christianisation qui s'opère tout au long du roman.

#### 3.3.1. Le roi pasteur et le roi menteur

L'épisode d'Aroés a contribué à montrer la crédulité du peuple qui voit des dieux, des fées et des magiciens là où il n'y a que de simples humains détenteurs d'un savoir particulier. La fin du passage dans lequel la supercherie du roi de la Roide Montaigne est révélée est particulièrement saisissante puisqu'une tempête se déclenche après le départ de Flamine, Sorette et Gadiffer<sup>2</sup> et qu'elle engloutit l'immense montagne qui abritait le royaume d'Aroés (« *la tourmente fendy la montaigne en quatre parties et trebuchta tout en habisme avec les habitans*<sup>1774</sup> »). La montagne totalement effondrée laisse place à un paysage à la topographie complètement différente : une île sans aucun relief (« *non point haulte, ainçois basse*<sup>1775</sup> »), ni aspérité (« *la terre pardessus decouverte toute onnye*<sup>1776</sup> ») ni même végétation (« *sans quelque couleur d'arbres ne d'herbes*<sup>1777</sup> »). Comme le dit Flamine, l'effondrement de la Roide Montaigne marque la fin de la montée en orgueil d'Aroés (« *Maintenant voy je bien que l'orgueil de la Roide Montaigne est du tout abaissié*<sup>1778</sup> ») et l'île apparue, complètement vierge, vient effacer la mémoire physique du roi et de son royaume. Deux éléments viennent expliquer la sévérité de cette punition et d'abord la conscience de son péché. Au moment où Perceforest encore malade décide d'aller trouver Dardanon et part seul en forêt, il voit la statue équestre qui avait été érigée en son honneur qui « *tenoit son escu la pointe dessus et sy avoit les yeulx bendez*<sup>1779</sup> ». Ces signes, censés montrer la mort du roi, viennent signifier l'incapacité de

---

<sup>1774</sup> III, 2, p.118, 2121-2123.

<sup>1775</sup> III, 2, p.121, 2196-2197.

<sup>1776</sup> Traduction : « la terre était toute lissée par l'eau qui s'était retirée » (III, 2, p.120-121, 2195-2196).

<sup>1777</sup> III, 2, p.121, 2197-2198.

<sup>1778</sup> III, 2, p.121, 2216-2217.

<sup>1779</sup> II, 1, par.403, 7-8.



Perceforest à assurer son règne<sup>1780</sup>. Le paysage peut ainsi se modifier au gré des exploits, des manquements et des fautes des souverains mais celle du roi anglais semble atténuée par le fait qu'« *il n'avoit encores en luy sens ne discrecion de discerner le bien du mal*<sup>1781</sup> » quand Aroés se caractérise par un savoir et une maîtrise supérieurs aux autres hommes qui aggravent encore sa faute. Le deuxième élément, et le plus important, qui explique la très sévère punition d'Aroés est son statut de roi. En effet, si l'on prend le cas du chevalier Harban par exemple, celui-ci est mis en la Forest au Serpent là où il « *languist et art*<sup>1782</sup> » en punition de ses nombreux méfaits. Comme ses cousines qui ont trahi la confiance de Blanche en voulant lui faire croire qu'Harban avait conquis la tête du Géant aux Crins Dorez, il est soumis à une souffrance continue qui ne pourra prendre fin qu'une fois qu'il sera pardonné par Lyonnel. Le châtement, s'il est sévère, est proportionnel à la faute puisque Lyonnel, après avoir libéré les jeunes filles de leurs tourments, refuse de faire de même pour leur cousin, arguant du fait qu'« *il n'a pas fait sa penitance*<sup>1783</sup> ». Apparemment, la raison pour laquelle le chevalier doit être soumis à une peine plus longue ne vient pas seulement du fait qu'il ait tenté d'assassiner traîtreusement Lyonnel mais plutôt d'avoir poussé ses cousines à commettre une faute (« *il fist trop de mal a vous enhorter a mal faire*<sup>1784</sup> »). Harban, en plus d'avoir commis des méfaits plus graves que les jeunes filles, endosse la responsabilité de leurs fautes pour les avoir provoquées. Ainsi le statut de roi d'Aroés le rend non seulement responsable de ses propres péchés mais de ceux de son peuple tout entier, ce qui explique pourquoi son royaume et tous ses sujets fondent avec lui dans un abîme.

Sur ce qu'il reste de terre émergée, le seul élément qui arrête l'œil de Gadiffer<sup>2</sup>, parti visiter l'étendue sablonneuse, est un « *sarcus de pierre bise, moult gentement ouvré tant dedens comme dehors*<sup>1785</sup> ». Le tombeau constitue en effet le seul relief de l'île puisqu'il « *estoit hault plus de demy estaiage d'homme*<sup>1786</sup> ». Ce sépulcre est destiné à accueillir le corps de la reine Flora, retrouvé flottant sur l'eau, intact et vêtu de « *royaulx habillemens*<sup>1787</sup> ». Au contraire, l'élévation d'un tombeau en l'honneur de Flora comporte « *ung ymage eslevé en manière d'une royne*<sup>1788</sup> »

---

<sup>1780</sup> A ce sujet, voir l'analyse de HEIDENREICH FINDLEY, Brooke, « Human encounters with the environment in *Perceforest* », *Op.cit.*, p.191.

<sup>1781</sup> II, 1, par.405, 6-7

<sup>1782</sup> III, 3, p.196, 212.

<sup>1783</sup> III, 3, p.196, 214.

<sup>1784</sup> III, 3, p.196-197, 214-215.

<sup>1785</sup> III, 2, p.124, 2307-2308.

<sup>1786</sup> III, 2, p.125, 2349.

<sup>1787</sup> III, 2, p.122, 2241-2242.

<sup>1788</sup> III, 2, p.125, 2357-2358.

et une inscription<sup>1789</sup> rappelant les événements qui ont amené à la chute du royaume, de son roi et de son peuple, afin de souligner la « *creance pure*<sup>1790</sup> » de Flora qui n'a jamais cru à la divinité de son mari. Elle est donc la seule qui bénéficie non seulement d'une sépulture mais de la célébration de sa mémoire.

La différence entre les deux membres du couple royal, l'un ayant péché par son fol orgueil et l'autre étant restée fidèle au Dieu Souverain, est ici représentée par un arrangement symétrique des sépultures : alors que le corps de la reine Flora repose dans une sépulture qui est le seul point élevé de l'île, représentant son âme qui « *gist es cieulx*<sup>1791</sup> », Aroés git dans un creux, une cavité (« *en la caverne obscure*<sup>1792</sup> », « *gist embas*<sup>1793</sup> ») dans une position renversée (« *enverse la poitrine*<sup>1794</sup> »). De plus, le tombeau de Flora se dresse seul sur un paysage totalement uniforme et contraste avec la sépulture collective d'Aroés et de son peuple : « *Mais le Dieu tout puissant, qui tous pechiez mastine/fondy lui et son poeuple en la caverne obscure*<sup>1795</sup> ». L'image montre bien la responsabilité que peut avoir le roi dans les péchés de son peuple puisque sa propre folie les a précipités avec lui dans les profondeurs.

La demande que fait le roi Aroés à son peuple d'après le récit de Flamine constitue une faute dans l'exercice de sa souveraineté puisqu'il abuse du rôle de pasteur dont sa fonction royale le charge. Lorsque Gallafur est couronné par exemple, les dames et demoiselles célèbrent l'événement comme ce qui leur permet de commencer à distinguer le bien du mal (« *Orendroit encommençons a congnoistre le bien du mal*<sup>1796</sup> »). L'affirmation de fausses vérités devant un peuple que nous avons montré être crédule constitue donc une faute grave du souverain.

Si Aroés met en place des jeux de lumière pour tromper les sens de son peuple et les faire croire à des illusions, il faut remarquer que Perceforest lui aussi utilise les propriétés de la lumière lors de son retour triomphal, en plus du défilé des musiciens dont nous avons déjà parlé. En effet, tout comme le paradis et l'enfer d'Aroés n'apparaissent qu'une fois que la lumière du jour a suffisamment décliné (« *il fut comme entre jour et nuit*<sup>1797</sup> ») pour laisser place à une « *merveilleuse clarté*<sup>1798</sup> », la reine Ydorus et les dames ne voient pas de signe de la venue de

---

<sup>1789</sup> Sur les inscriptions et notamment celles sur les tombes du lignage Darnant, voir l'article de HERICHE, Sandrine, « *La vérité des lettres: inscriptions labiles et chiffrement dans le Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception, Op.cit.*, p. 213-223.

<sup>1790</sup> III, 2, p.125, 2361.

<sup>1791</sup> III, 2, p.125, 2371.

<sup>1792</sup> III, 2, p.125, 2368.

<sup>1793</sup> III, 2, p.125, 2370.

<sup>1794</sup> III, 2, p.125, 2370.

<sup>1795</sup> III, 2, p.125, 2367-2368.

<sup>1796</sup> VI, 1, par.535, 12-13.

<sup>1797</sup> III, 2, p.91, 1164.

<sup>1798</sup> III, 2, p.91, 1166.

Perceforest jusqu'à ce que « *soleil prist a couchier et que la lueur du feu eut bien victoire a la clarté du jour*<sup>1799</sup> ». Comme dans l'épisode d'Aroés, le déclin de la lumière naturelle laisse place à « *merveilleuse clarté de plusieurs lumieres*<sup>1800</sup> » dont la source est là aussi cachée (« *ilz ne sceurent jugier se c'estoit de torches, car les lumieres s'espardoient par la prairie*<sup>1801</sup> »). La puissance de cette clarté et le nombre de ces lumières sont tels que le jour en est éclipsé (« *pour la clarté du feu qui estoit entour eulx plus grande*<sup>1802</sup> »). A ce moment-là, tout comme un palais immense surgissait devant les yeux étonnés des sujets d'Aroés, un tournoi commence dans les airs, comparable à celui de Scydrac et Tantalou, qui est bien une illusion puisqu'il est dit qu'après un moment le « *fantosme*<sup>1803</sup> » s'évanouit. Les lumières restent cependant et elles semblent dévoyer les sens des spectateurs comme ceux du peuple d'Aroés puisque la reine et sa compagnie « *avoient aussi comme tout oublié leur mémoire*<sup>1804</sup> », les laissant concentrés uniquement sur leurs perceptions sensorielles (« *car il ne leur souvenoit fors que de ce qu'ilz veoient en present*<sup>1805</sup> »). A partir de là, comme le paradis d'Aroés mélangeait le son de « *toutes manieres de instrumens que c'estoit grant deduit a oïr*<sup>1806</sup> » à la splendeur visuelle de ses illusions, le défilé qui précède l'arrivée de Perceforest mêle à la fois les mélodies des instruments à la beauté des lumières<sup>1807</sup>. Ainsi à chacune des clochettes d'argent accrochées sur les bois des cerfs correspond « *une chandelle ardant* »<sup>1808</sup>. Les sources qui émettent des lumières se multiplient au fur et à mesure du défilé puisqu'arrivent ensuite « *XL varletz a cheval dont chacun tenoit une torche alumee*<sup>1809</sup> » avant que ne commencent « *a yssir de la forest torches a grant plenté qui tout l'encourtinement faisoient flamboier avec la clarté qui devant y estoit*<sup>1810</sup> », ce qui crée d'impressionnants jeux de lumière avec les armures des cent chevaliers qui défilent entre les quarante valets aux torches tendues (« *n'y avoit chevalier qui n'eust sut le comble de son heaulme une clarté de feu sy grande comme d'une torche embrasee*<sup>1811</sup> ») et avec les bijoux des quarante demoiselles qui précèdent le roi (« *et sachiez que chacune avoit pardessus le chief une couronne d'or si riche qu'a merveilles, a pierres precieuses a sy grant*

---

<sup>1799</sup> II, 2, par.437, 1-3.

<sup>1800</sup> II, 2, par.437, 4-5.

<sup>1801</sup> II, 2, par.437, 5-7.

<sup>1802</sup> II, 2, par.437, 14-15.

<sup>1803</sup> II, 2, par.439, 1.

<sup>1804</sup> II, 2, par.439, 5-6.

<sup>1805</sup> II, 2, par.439, 6-7.

<sup>1806</sup> III, 2, p.92, 1182-1183.

<sup>1807</sup> Ch. Ferlampin-Acher propose également une analyse de ce passage. Voir FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Aux frontières du merveilleux et du fantastique dans *Perceforest* », *Op. cit.*, p.86.

<sup>1808</sup> II, 2, par.441, 5.

<sup>1809</sup> II, 2, par.442, 12-13.

<sup>1810</sup> II, 2, par.445, 2-4.

<sup>1811</sup> II, 2, par.443, 6-8.

plenté que, ou elles remuoient leurs chiefz, les pierres et l'or flambioit comme estoilles ou estincelles de feu<sup>1812</sup> »). On remarquera que l'extrême luminosité se traduit par une multiplication des termes liés au feu (« clarté de feu », « comme d'une torche embrasée », « flambioit comme estoilles », « estincelles de feu »).

Lorsqu'Aroés apparaît sur un trône en majesté, il est dit qu'il « tenoit un sceptre en sa main comme ung empereur<sup>1813</sup> ». Or, quand Perceforest arrive à la fin du défilé, il est sur un cheval et « tenoit un ceptre en sa main de fin or et dessus son chief une couronne d'or sy riche que se ce fust pour le roy Alexandre<sup>1814</sup> ». La scène finale dans laquelle tous les spectateurs s'avancent vers le roi rappelle, tout autant que l'épisode d'Aroés, la description de la Bête Glatissant et de son cou fascinant puisque :

il estoit advis aux regardans que il et toutes les damoiselles et les pucelles et les chevaliers qui estoient venuz avecques luy fussent en ung palais de tresoultrageuse grandeur, car il avoit bien demye lieue de long et le trait d'un arc de lé et si estoit de si estrange matiere et de si diverses couleurs que tous ceulx qui le regardoient estoient desvoyez de leur commun estre<sup>1815</sup>

La similarité entre les épisodes consacrés aux deux rois est frappante<sup>1816</sup> mais, contrairement au peuple d'Aroés qui voit en sa démonstration la manifestation d'une « chose divine<sup>1817</sup> », la reine et sa compagnie ne sont pas trompées sur la nature de celui qui tient le sceptre et la couronne (« representoit qu'il estoit roy du royaume<sup>1818</sup> ») ce qui montre bien la différence d'utilisation de la lumière dans les deux épisodes, celle d'Aroés étant utilisée pour transfigurer sa nature quand celle de Perceforest doit souligner son triomphe tout autant que divertir l'assemblée. De plus, le roi d'Angleterre utilise la fascination du peuple, non pour faire croire à sa propre divinité ou à la puissance d'un dieu païen, mais pour asseoir sa puissance politique.

---

<sup>1812</sup> II, 2, par.445, 12-16.

<sup>1813</sup> III, 2, p.92, 1208.

<sup>1814</sup> II, 2, par.446, 13-15.

<sup>1815</sup> Traduction : « il semblaît aux spectateurs que lui et toutes les demoiselles, jeunes filles et chevaliers qui l'accompagnaient se tenaient dans un palais d'une taille incroyable, car il faisait au moins une demie-lieu de long et un trait d'arc de large, et il était fait d'une matière si étrange et de si diverses couleurs que tous ceux qui le regardaient en étaient comme transfigurés ». (II, 2, par.448, 7-13).

<sup>1816</sup> La représentation du bon et du mauvais rois dans les personnages de Perceforest et Aroés/Darnant a d'ailleurs été étudiée par DELCOURT, Denyse, « Ironie, magie, théâtre: le mauvais roi dans le *Roman de Perceforest* », *Op.cit.*

<sup>1817</sup> III, 2, p.93, 1212.

<sup>1818</sup> II, 2, par.446, 17.

Ainsi, si la Fête de la Revenue doit célébrer, à grands renforts de sons et de jeux de lumière la puissance retrouvée du monarque, c'est sans aucun artifice que le roi annonce la Fête du Dieu Souverain puisqu'au moment de l'annoncer il interdit aux musiciens de jouer (« *pour ce que heraulx ne menestrelz ne sont point dignes de faire le premier noncement de celle feste, moy mesmes le vous seigniffie*<sup>1819</sup> ») et qu'il affirme vouloir l'organiser « *au jour que le soleil, qui est la souveraine lumiere du monde, est en son plus hault signe*<sup>1820</sup> ». Le roi restreint donc les jeux musicaux et de lumière à la sphère politique, usant des effets visuels et sonores pour impressionner les sens des spectateurs mais, contrairement à Aroés, il les bannit de la sphère religieuse, s'interdisant par là d'user de la crédulité du peuple pour le conduire à une « *fausse creance* ». La responsabilité de celui-ci envers son peuple dans le domaine religieux est ici affirmée et elle est également soulignée lorsque Perceforest invite son frère et sa belle-sœur à la Fête du Dieu Souverain, insistant sur l'importance de la présence des monarques et de la noblesse lors de la célébration pour « *exaulcier la feste afin que le simple peuple apprende a cognoistre son createur et a le aourer dessus tous dieux*<sup>1821</sup> ».

Les artifices créés par les jeux de lumière sont donc limités aux démonstrations du pouvoir royal qui se doit d'annoncer la célébration de la vraie lumière, « *la lumiere du monde* », celle du Dieu Souverain.

### 3.3.2. Perceforest, premier roi bâtisseur et ouvrier de la chrétienté

En même temps que le roi parcourt la Forêt Darnant et conquiert un territoire qui jusqu'alors avait échappé au détenteur de la couronne anglaise, il découvre le Temple Incongneu. Comme nous l'avions montré dans l'analyse consacrée à la science à la frontière du religieux, l'accès de ce temple était refusé aux païens, que ce soit les membres du lignage Darnant ou les chevaliers d'Alexandre le Grand, même si ces derniers peuvent entre-apercevoir l'ermite qui s'y trouve. Comme les bâtiments sous l'emprise du lignage Darnant, le temple est un espace à part qui n'était ouvert à aucun des rois qui a précédé Perceforest. Si le temple est appelé « *Incongneu*<sup>1822</sup> » c'est parce que, d'après Dardanon, « *pou de gens le scevent*<sup>1823</sup> ». En effet, à ce moment du roman où tous les personnages sont païens, l'absence de connaissance de Dieu les empêche d'accéder à la connaissance du temple qui reste donc le *Temple Incongneu* jusqu'à

---

<sup>1819</sup> III, 3, p.52, 1240-1243.

<sup>1820</sup> III, 3, p.52, 1247-1249.

<sup>1821</sup> III, 3, p.184, 741-744.

<sup>1822</sup> I, 1, chap.XXXV.

<sup>1823</sup> I, 1, par.380, 36-37.

l'arrivée de Perceforest. Si sa capacité à ne pas se laisser effrayer par sa perception sensible lui permet d'entrer dans le temple, ses croyances païennes le clouent littéralement au sol une fois entré, puisqu'au moment où il prie Mars, Vénus puis Neptune et Diane, des glaives se détachent du plafond, tombent sur lui et l'enferrent. Au même moment une cécité temporaire le saisit (« *il ne veyt entour luy neant plus que s'il eust eu les yeulx crevez*<sup>1824</sup> »), représentant les ténèbres qui saisissent le mécréant comme le disait le gardien du temple à Alexandre un peu plus tôt dans le roman. Après avoir entendu la prière de Dardanon, Perceforest se convertit et accède au sens du temple puisque l'ermite lui explique son origine et le symbolisme de la flamme aux trois pointes. L'épisode permet alors d'ajouter à la reconquête politique une dimension religieuse puisque la rébellion du lignage, qui était auparavant qualifiée par des termes de magie, est ici décrite par un vocabulaire chrétien : « *vrayement estes vous le roy d'Angleterre qui doibt abatre l'orgueil et le pechié du lignaige de Darnant et de tous ceulx des forestz*<sup>1825</sup> ». L'épreuve de l'écu de Priam que Perceforest est le seul à pouvoir décrocher prend alors une dimension chrétienne, même s'il ne s'agit pas d'une relique chrétienne : « *il y en la congnoissance de l'escu grant mistere, qui est a la destruction de plusieurs dieux ou les mauvais esperitz se mucent qui le monde deçoivent*<sup>1826</sup> ». Betis, après être devenu le Perceforest tant attendu par les habitants de la forêt et redouté par le lignage Darnant, devient une sorte de champion de la foi dont l'arrivée est la première étape de la christianisation de l'île avant que ne se produise la deuxième venue attendue par Dardanon « *c'est que Dieu visitera encore son peuple, si comme je tieng, d'une visitacion esmerveillable et proffitable*<sup>1827</sup> ». Le parallèle entre cette visite de Dieu sur Terre et de Perceforest dans la forêt est en lui-même extrêmement signifiant. Le retour du roi au livre II dans le temple afin d'être guéri d'une dépression, que son refus de se soumettre aux volontés divines en acceptant la mort d'Alexandre a provoquée, montre une perspective totalement différente. En effet, c'est cette fois Perceforest qui a besoin du prêtre pour assurer sa rédemption et pouvoir à nouveau assumer la fonction royale. L'écu et le champion chrétien du livre I est ici montré dans une position de soumission (« *sy me repens*<sup>1828</sup> ») et dans le rôle du pécheur (« *je suys ung povre pecheur*<sup>1829</sup> »). La première visite de Perceforest du Temple Incongneu venait certes montrer que l'ermite Dardanon avait besoin du roi pour venir à bout du mauvais lignage Darnant mais le second épisode, où ce sont les

---

<sup>1824</sup> I, 1, par.371, 13-14.

<sup>1825</sup> I, 1, par.379, 38-40.

<sup>1826</sup> I, 1, par.380, 24-27.

<sup>1827</sup> I, 1, par.380, 7-9.

<sup>1828</sup> II, 1, par.417, 15.

<sup>1829</sup> II, 1, par.417, 6.

exhortations de Dardanon qui permettent à Perceforest de retrouver la santé et ses fonctions de roi, souligne la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Cette deuxième visite marque également une nouvelle étape dans la christianisation du royaume puisque le roi, de retour au pouvoir, va permettre l'extension de la sphère d'influence chrétienne au livre III. Cette extension se manifeste notamment par la prise en charge par le roi d'un lexique chrétien, que seul Dardanon assumait jusqu'à présent, en l'appliquant aux affaires politiques. En effet, comme le souligne Jane H. M. Taylor, après la guérison de Perceforest par le Dieu Souverain, « *the cult of the Dieu Souverain is thus a potent force against anarchy and rebellion*<sup>1830</sup> ». C'est pourquoi, lorsque le rebelle Dryant vient se soumettre à la cour du roi d'Angleterre, celui-ci le pardonne en comparant le cas du vassal insoumis à celui du « *pecheur repentant [qui] requiert mercy*<sup>1831</sup> ». Reprenant la rhétorique chrétienne, il s'adresse à Dryant par un tutoiement qui ne dure que le temps du pardon : « *voulientiers le te pardonne et de bon cuer, affin que jamais ne t'aviengne. Or me dy comment on te nomme*<sup>1832</sup> ». L'épisode vient donc à la fois montrer la diffusion de la parole chrétienne à travers l'utilisation d'une rhétorique auparavant restreinte au Temple Incongneu mais aussi redéfinir la relation du roi avec ses seigneurs (« *tel prince plain de misericorde envers le pecheur repentant devrait estre bon justicier a l'encontre des malfacteurs qui de leurs meffais ne se voulent amender*<sup>1833</sup> ») dans un passage rappelant le pardon demandé de Perceforest à Dardanon, ce qui marque la création d'une hiérarchie entre l'Eglise, le roi et les seigneurs.

L'influence de la sphère chrétienne s'étend ensuite dans sa dimension spatiale à travers la construction par le roi d'un temple en l'honneur du Dieu Souverain au livre III afin de protéger son fils qui n'est pas revenu à la cour depuis un long moment. Le choix de l'emplacement du temple est intéressant puisque Perceforest indique aux ouvriers un endroit « *a six lieues pres du Neuf Chastel, en la forest de Darnant*<sup>1834</sup> ». Peut-être que ce choix s'explique par le fait que, comme nous l'avons dit, les châteaux et les cités sont sous autorité royale et font partie de la sphère politique et donc temporelle. Or, à ce moment-là du roman, le domaine temporel et le domaine spirituel chrétien sont séparés, d'autant plus que le choix de l'édification du temple dans la Forêt Darnant viendrait remplacer la dualité magie/politique qui s'exerce dans les espaces forêt/château par celle de religion/politique. Cependant, la proximité à la fois avec le

---

<sup>1830</sup> TAYLOR, Jane, H., M., « Reason and faith in the *Roman de Perceforest* », *Studies in Medieval Literature and Languages in Memory of Frederick Whitehead*, [éd. W. Rothwell et al.], Manchester, Manchester University Press, 1973, p.320.

<sup>1831</sup> III, 1, p.268, 250-251.

<sup>1832</sup> III, 1, p.268, 255-258.

<sup>1833</sup> III, 1, p.269, 286-290.

<sup>1834</sup> III, 2, p.54, 26-27.

Temple Incongneu et avec le château royal suggère que l'édification du temple sera à mi-chemin entre le domaine politique et spirituel. L'épisode de l'édification du temple insiste particulièrement sur la construction d'une relique composée des éléments symbolisant le Dieu Souverain. La commande de cet ouvrage exceptionnel par Perceforest s'appuie sur ses observations du Temple Incongneu qu'il estime « *parfait de toutes choses, sy non d'aucun signe qui donnast a cognoistre auquel nom il estoit fondé*<sup>1835</sup> ». L'ajout du reliquaire contenant les quatre éléments permet une progression dans la compréhension de la divinité. En effet, Perceforest reconnaissant l'impossibilité de connaître la nature divine (« *encores ne fust sceu ou cogneu gendre de la façon de lui ne de son estre*<sup>1836</sup> ») excepté à travers les phénomènes naturels (« *fors en puissance et en vertu qui estoient apparans au monde*<sup>1837</sup> ») représente le Dieu Souverain à travers les quatre éléments constitutifs du monde physique et à l'origine de toutes choses. En cela il fait du Dieu Souverain un « *Dieu de Nature*<sup>1838</sup> » puisque l'homme, à cette époque qui se situe avant l'Incarnation, ne peut comprendre la nature divine mais peut simplement l'appréhender à travers ses manifestations physiques dans le domaine naturel.

Contrairement au Temple Incongneu qui est protégé par les illusions mises en place par Dardanon, le Temple du Dieu Souverain est protégé par deux chevaliers que le visiteur doit d'abord vaincre pour prétendre entrer. C'est donc la prouesse des chevaliers et non leur habilité à passer au-delà de leur perception sensorielle, qui leur permet d'accéder à l'intérieur du temple. Le reliquaire par contre, en tant qu'objet sacré, est gardé par « *deux religieux*<sup>1839</sup> » pour lesquels le roi prévoit « *rente pour leur vye*<sup>1840</sup> » ce qui montre bien là encore les prémices du rôle économique du roi dans le domaine religieux. L'extension spatiale de ce domaine provoquée par la construction du temple se double au livre IV d'une extension temporelle puisque le roi organise la Fête du Dieu Souverain pendant laquelle il assume pleinement, comme nous l'avons dit, son rôle religieux, en exhortant ses sujets à délaisser les fausses croyances pour se tourner vers le Souverain Dieu. Le roi tient son discours alors que toute la noblesse est réunie au sein du Franc Palais ce qui montre bien la nécessité pour le souverain d'utiliser les princes et les chevaliers pour convertir ensuite le peuple, comme il était dit lorsque Perceforest invitait son frère à venir à sa fête à la fin du livre III. L'ensemble de la noblesse se rend alors dans le Temple du Dieu Souverain dans lequel le roi fait un nouveau discours en expliquant la nature du

---

<sup>1835</sup> III, 3, p.1, 6-7.

<sup>1836</sup> III, 3, p.2, 27-28.

<sup>1837</sup> III, 3, p.2, 28-29.

<sup>1838</sup> III, 3, p.2, 26.

<sup>1839</sup> III, 3, p.2, 53.

<sup>1840</sup> III, 3, p.2, 54.



reliquaire. Si le premier sermon avait eu une certaine efficacité (« *tous ceulx qui la estoient furent meus de devotion*<sup>1841</sup> ») c'est véritablement la vue du reliquaire et du temple et le discours qui s'ensuit qui pousse toute la noblesse à la repentance et à la conversion (« *quant le noble roy eut finé son sermon, il n'y eut roy ne rouyne, chevalier, dame ne damoiselle qui ne desavouast de cuer et de voulenté toutes creances mauvaises*<sup>1842</sup> »).

L'épisode montre l'efficacité de la mise en place d'une sphère spatio-temporelle spécifique qui, contrairement au Temple Incongneu, mêle politique et religieux. En effet, si l'édifice sacré au cœur de la Forêt Darnant qui est gardé par Dardanon n'admet qu'un petit nombre d'élus, c'est-à-dire Perceforest et la Reine Fée, le Temple du Dieu Souverain est un lieu accessible à la cour et aux chevaliers, propice à la conversion du plus grand nombre et aux dévotions régulières du roi. Les deux temples représentent alors deux pratiques différentes de la religion ce que l'on peut voir d'ailleurs au moment de la retraite de Perceforest. En effet le roi, inquiet des signes apparus lors du mariage de son fils et de Cerse ainsi que de ceux annoncés par une comète dans le ciel, décide de faire couronner son fils et de se retirer de la vie politique. Une fois la cérémonie du couronnement terminée, il est accompagné jusqu'au Temple du Dieu Souverain par le roi Lyonnell et la reine Blanche. Là il leur révèle ses intentions de se rendre dans le Temple Incongneu pour rejoindre Dardanon. Lyonnell propose alors de l'y accompagner. Or, contrairement au Temple du Dieu Souverain, dans lequel le roi acceptait d'être en compagnie d'autres chevaliers, il refuse de se rendre au Temple Incongneu autrement que seul et sous couvert d'anonymat (« *son intencion estoit d'y aller sy secretement que d'homme qui vive ne seroit aucunement recongneu*<sup>1843</sup> »). C'est pourquoi le roi recouvre son écu (« *d'une noire housse*<sup>1844</sup> ») et part accompagné seulement de son écuyer Passevent qu'il avait rencontré devant le Temple Incongneu au livre II. Ainsi le temple gardé par Dardanon est toujours considéré en dehors de la sphère politique et nul autre que Perceforest et la Reine Fée ne peuvent s'y rendre. Perceforest lui-même s'y présente au livre IV alors qu'il a abandonné à son fils la garde de son royaume et qu'il s'est démis de tous ses insignes royaux ce qui montre son transfert de la sphère politique à la sphère religieuse.

Le personnage de Perceforest participe donc au mouvement de christianisation du roman en prenant en charge une fonction religieuse et en construisant un espace religieux séculier qui,

---

<sup>1841</sup> IV, 1, p.74, 2229-2230.

<sup>1842</sup> IV, 1, p.77, 2304-2307.

<sup>1843</sup> IV, 1, p.515-516, 1045-1047.

<sup>1844</sup> IV, 1, p.516, 1070.

contrairement au Temple Incongneu, permet la diffusion de la religion du Dieu de Nature sur l'île de Bretagne.

### 3.3.3. Le roi philosophe et chrétien

L'œuvre de Perceforest en matière de christianisation de la fonction royale semble s'effondrer après la destruction de la Grande Bretagne puisque, avec la disparition du roi qui assumait de façon de plus en plus prononcée son rôle religieux, fleurissent les temples dédiés aux fausses divinités comme celui de la Deesse des Songes ou du Dieu des Pucelles.

Pourtant, il apparaît que la conversion du peuple a été efficace et durable comme on peut le voir au livre VI où les habitants, harcelés par les esprits du lignage Darnant, n'ont de recours qu'en la prière au « *Dieu du bon roy Perceforest*<sup>1845</sup> », ce qui montre bien le rôle du roi dans cette progression de la christianisation en Grande Bretagne. De plus, les épreuves qui vont permettre de distinguer le jeune Gallafur comme le plus digne d'assumer la charge de roi des deux royaumes de Bretagne laissent deviner le rôle particulier qu'il va jouer dans la christianisation d'une île qui semble retombée dans le paganisme du premier livre. C'est pour cette raison que le lien qui se crée entre Perceforest et Gallafur est important, non seulement au niveau politique, pour montrer la légitimité du pouvoir du nouveau roi, mais aussi au niveau religieux pour souligner la continuité du mouvement de christianisation du roman. Ainsi, la destruction des enchantements de la Forêt Darnant est un parallèle évident entre les deux rois anglais si ce n'est que le lignage Darnant à l'époque de Perceforest n'était qu'un groupe de pécheurs que le roi se devait de châtier quand ils sont, au temps de Gallafur, des démons qui hantent les lieux où les dames de la forêt les ont fixés. Les exactions de ces esprits ne semblent pas extrêmement différentes de celles que le lignage commettait de son vivant puisqu'ils s'en prennent aussi bien aux chevaliers (« *veu les grans maulx que par cy devant ont fait aux chevalliers de ce roiaulme*<sup>1846</sup> ») qu'aux habitants des forêts (« *tant de maulx faisoient aux bonnes gens de icy entour*<sup>1847</sup> »). Même morts, les anciens membres du lignage Darnant se réunissent pour discuter du meilleur moyen de nuire à Perceforest et ses chevaliers (« *s'assamblèrent (...) et prindrent conclusion après leur conseil comment ilz se pourroient vengier du roy Perceforest*<sup>1848</sup> ») et continuent à prétendre régner sur les forêts : « *je suis*

---

<sup>1845</sup> VI, 1, par.82, 24.

<sup>1846</sup> VI, 1, par.82, 11-12.

<sup>1847</sup> VI, 1, par.82, 18-19.

<sup>1848</sup> VI, 1, par.56, 12-16.

*Darnant, qui fus jadis seigneur de ceste forest et ancoires estoit a l'eure de tenebres*<sup>1849</sup> ». De la même façon que tous les chevaliers du mauvais lignage n'étaient pas enchanteurs au livre I, tous ne sont pas des esprits au livre VI et des troupes de mauvais chevaliers bien réels protègent les tombes de l'arrivée redoutée de Gallafur. Quant aux habitants des forêts, impuissants, ils recourent à « *ung ymage a la samblance Darnant*<sup>1850</sup> » qu'un sage homme installe en prédisant qu'elle tombera au sol quand le chevalier qui les libérera arrivera au pays. La scène n'est donc pas sans rappeler les images mises en place par les dames de la forêt pendant la dépression de Perceforest et le signe du licol du cheval élevé par Sarra au livre II. Malgré toutes ces similitudes, la campagne contre le lignage au livre I et celle contre les esprits au livre VI sont complètement différentes. Si Perceforest part seul en forêt pour affronter Darnant, il est vite rejoint par ses chevaliers qui l'aident à reprendre le contrôle du territoire insoumis alors que Gallafur part seul et, s'il est suivi par Blanor, ce dernier ne joue qu'un rôle de témoin et n'intervient pas dans la destruction des enchantements. La raison pour laquelle seul Gallafur assume la charge de cette aventure est une évolution de la représentation du souverain. Perceforest muni du bouclier du roi Priam était un roi-chevalier vertueux qui entrait en campagne contre de mauvais vassaux. Les armes de Gallafur ont une dimension totalement différente : il est d'abord muni de l'épée vermeille qu'il n'a pu obtenir que grâce à une chasteté conservée en dépit de nombreuses tentations, auréolant ce prince d'une pureté virginale. Quant à son écu, il lui est confié par la Sage Reine, ce qui n'est pas sans rappeler le don de l'anneau magique de la Reine Fée à Gadiffer<sup>2</sup> pour le protéger des illusions et des démons, notamment lorsque Gallafur est entouré par une tempête de démons lors de sa conquête de la tombe de Darnant<sup>1851</sup> comme Gadiffer<sup>2</sup> au Pin de l'Estrange Merveille. Le père comme le fils sont protégés par leurs artefacts que d'autres personnages tentent de dérober et notamment des demoiselles malfaisantes usant de ruses et de mensonges. Malgré ces ressemblances, l'évolution est frappante : si l'anneau empêche Gadiffer<sup>2</sup> d'être emporté ou attaqué par des démons, il n'en reste pas moins un produit du savoir de celle qui est appelée la Reine Fée et qui comporte donc une dimension magique. La dimension religieuse dans le don de l'écu à Gallafur est au contraire très présente puisque le jeune chevalier est transporté par Zéphir chez sa grand-mère depuis le Temple du Dieu Souverain où il s'était mis à prier. Celle-ci, convertie depuis le livre IV, n'est plus la Reine Fée mais simplement « *la dame*<sup>1852</sup> » ou « *la royne*<sup>1853</sup> » et prévient

---

<sup>1849</sup> VI, 1, par.77, 13-14.

<sup>1850</sup> VI, 1, par.83, 9-10.

<sup>1851</sup> VI, 1, par.50.

<sup>1852</sup> V, 1, par.579, 3.

<sup>1853</sup> V, 1, par.578, 5.

son petit-fils que les épreuves qui l'attendent ne peuvent pas être remportées par sa puissance physique : « *nule prouesse de corps n'y vault, mais le son du nom du Filz de Vierge les confondera en abeisme*<sup>1854</sup> ». Il ne s'agit donc plus d'une campagne guerrière mais bien d'une épreuve chrétienne pour laquelle le prince paladin Gallafur s'est substitué au roi chevalier Perceforest.

De plus, alors que les nombreux bâtards de Darnant constituaient une menace pour la souveraineté du roi anglais, que l'enchanteur prévoyait d'attaquer, les âmes qui hantent la forêt font émerger un nouveau risque pour le royaume de Bretagne en construction. En effet, si Aroés prétendait être dieu de son vivant, c'est une fois mort que Darnant ajoute à son titre de seigneur des forêts celui de divinité (« *Darnant, qui est devenu dieu depuis sa mort et regne de nuit en sa forest en la Grant Bretagne*<sup>1855</sup> ») et le « *lignage du dieu Darnant*<sup>1856</sup> » est lui assimilé à « *ses mauvais angles*<sup>1857</sup> ». Après le risque de la prise de pouvoir d'un lignage illégitime au livre I, le livre VI montre le risque de la diffusion d'un culte hérétique. C'est donc au futur roi seul de l'éradiquer afin d'exercer sa fonction de défenseur de la foi. La victoire de Gallafur signe le renouvellement de la diffusion de la foi chrétienne, marqué par la reproduction de l'Estrange Signe peint sur l'écu du chevalier sur les portes de chaque maison des habitants de la forêt : « *chascun fist paindre a l'entree de sa maison l'escu a l'estrange signe, car leur oppinion estoit que depeuz ilz n'avoient garde de mauvais esperitz et y adjousterent foy*<sup>1858</sup> ».

Après son couronnement, Gallafur met en place une politique religieuse radicalement différente de la politique de conciliation de Perceforest. En effet, malgré sa conversion au livre I, le roi d'Angleterre se plie aux coutumes du pays et présente ses enfants au temple de Vénus alors que Gallafur s'y refuse et répond, quand on lui dit qu' « *il estoit de coustume de porter les enfans nouveaux nez au temple de la deesse Venus*<sup>1859</sup> » :

A seigneur nouvel, nouvelles loix. Mon chier filz a apporté sur terre qui signifie et nouvelles loix et nouvelles coutumes. Et pour ce vueil qu'il soit porté au Temple du Dieu Souverain, que le roy Perceforest fonda en son nom et qui en est grant père. Et la lui donra le Dieu Souverain tel eur qu'il lui a pourveu.<sup>1860</sup>

---

<sup>1854</sup> V, 1, par.577, 15-16.

<sup>1855</sup> VI, 1, par.191, 36.

<sup>1856</sup> VI, 1, par.376, 20-21.

<sup>1857</sup> VI, 1, par.367, 12.

<sup>1858</sup> VI, 1, par.85, 38-41.

<sup>1859</sup> VI, 1, par.734, 11-12.

<sup>1860</sup> VI, 1, par.734, 15-20.

Il rompt également avec la tradition, à la surprise de la reine, en ne transmettant pas son nom à son fils aîné mais à son cadet. Ce choix est important : il est motivé par un rêve fait par Gallafur qu'interprète Lidoire en lui disant que la cruche (« *juste*<sup>1861</sup> ») que portera son fils aîné à sa naissance représente l'antidote qu'il donnera au Roi Mehaignié et le livre que tiendra le cadet montre la « *nouvelle loy*<sup>1862</sup> » qu'il apportera à tous ceux qui l'attendent sur l'Île de Vie. Le transfert du nom du père sur le second fils montre donc la volonté de valoriser dans la transmission dynastique celui qui christianisera le pays après être devenu roi à son tour.

Tout autant qu'il refuse les coutumes païennes, Gallafur écarte les éléments du merveilleux. Ainsi lorsque Norhot veut être fait chevalier, le roi le lui refuse sous prétexte qu'il est encore trop jeune. Le jeune écuyer, impatient comme l'était son père Passelion, proteste que « *ancoires fu mon pere chevallier en plus jenne eage*<sup>1863</sup> ». Gallafur admet que cet événement a eu lieu puisqu'il est raconté dans les chroniques de Perceforest, mais ne retient pas l'argument, préférant privilégier une éducation à la cour, en compagnie des chevaliers. Si jusqu'à présent les enfants des chevaliers du temps de Perceforest essayaient de réitérer les exploits de leurs parents, comme Nero s'essayant à la joute en se recommandant de son père Nestor, le passage marque une rupture nette à la frontière du merveilleux : si les prouesses des chevaliers comme ceux des Douze Voeux et les vertus des dames comme Lisane<sup>2</sup> sont chantées et remémorées à la cour de Gallafur, les éléments qui tiennent du merveilleux sont évacués par le nouveau souverain.

Ces ruptures s'accompagnent de l'établissement de nouvelles coutumes puisque, peu après la naissance d'Oloffer, lorsqu'Alexandre met au monde Gallafur<sup>2</sup>, le roi de Bretagne l'emporte à son tour au Temple du Dieu Souverain : « *il print l'enfant entre ses bras si que coustume estoit et l'emporta jusques au temple*<sup>1864</sup> ». Cet acte de porter l'enfant au Temple du Dieu Souverain au lieu de celui de Vénus, qui était une rupture avec la tradition quelque temps auparavant, est déjà devenu la nouvelle coutume (« *si que coustume estoit* ») ce qui montre bien le succès de cette diffusion du culte chrétien dans le royaume en dépit des croyances païennes.

Le rôle du roi a donc évolué de Perceforest à Gallafur et semble atteindre une forme de perfection avec le couronnement de Gallafur<sup>2</sup>. Comme nous l'avons dit, le livre qu'il tient en sa main à la naissance annonce le rôle religieux qu'il aura mais, en plus d'être un roi chrétien, Gallafur<sup>2</sup> est présenté très tôt comme un homme savant et en cela il s'oppose radicalement avec

---

<sup>1861</sup> V, 1, par.570, 30.

<sup>1862</sup> V, 1, par.570, 35.

<sup>1863</sup> VI, 1, par.740, 1-2.

<sup>1864</sup> VI, 2, par.822, 1-3.

ces prédécesseurs. En effet, les deux visites de Perceforest au Temple Incongneu correspondent à un besoin d'élucider des rêves et des signes dont le sens lui reste obscur. C'est donc à la science de Dardanon qu'il s'adresse puisque lui-même ne la possède pas comme le souligne d'ailleurs l'ermite quand il explique les signes apparus pendant les noces de son fils (« *se vous sceussiez de la science*<sup>1865</sup> ») et comme on le voit également dans le discours de Perceforest qui décrit ce qu'il a vu ou ce dont il a rêvé à Dardanon en se risquant à des hypothèses formulées d'après son « *opinion*<sup>1866</sup> » ou son « *povre sens*<sup>1867</sup> ». Au contraire Gallafur<sup>2</sup> montre dès sa jeunesse des prédispositions à l'astronomie au point de dépasser le savoir de Corrose et de devoir trouver un autre maître, Mategram, pour perfectionner sa science. Retiré de la société sur un mont élevé qui lui permet d'observer les étoiles, Gallafur<sup>2</sup> décide après les avoir consultées de se rendre parmi le peuple. Il est alors remarquable que le personnage soit désigné par le nom de « *philosophe* » quand le peuple le voit approcher (« *le philosophe estoit descendu de la montaigne*<sup>1868</sup> ») et que ce peuple soit mû par le même désir spontané d'avoir un philosophe comme seigneur (« *ilz furent tant joieux qu'ilz tous se amaserent entour luy et en firent leur seigneur*<sup>1869</sup> ») que celui qui faisait rechercher aux peuples du livre V un héritier de bon sang pour les gouverner. Le savoir extraordinaire de Gallafur<sup>2</sup> pousse ses nouveaux sujets à vouloir en faire leur dieu (« *il sçavoit moult des obscures choses et tant en disoit et faisoit que le poeuple le vouloit aourer comme leur dieu*<sup>1870</sup> »). Plus que Perceforest, Gallafur<sup>2</sup> apparaît comme l'opposé d'Aroés puisque, doté de capacités exceptionnelles et au-dessus de celles des autres hommes comme celles du roi de la Roide Montaigne, il ne sombre pas dans un fol orgueil, refuse le statut de divinité et préfère promouvoir le culte du Souverain Dieu. Il fonde alors une cité puis le château de Corbenic qui prend une dimension plus sacrée que royale : « *Corbenic, qui vault autant a dire en nostre langaige comme lieu saint*<sup>1871</sup> ». Son nouveau royaume, appelé Terre Foraine, est ensuite visité par Alain le Gros, attiré par la réputation du roi « *que l'on tenoit philosophe par sa haulte science*<sup>1872</sup> ». Si le statut de philosophe de Gallafur<sup>2</sup> intéresse le prêcheur, c'est parce qu'il fait de ce roi une personne propice à la conversion au Dieu chrétien, comme le montre la prière de Dardanon au livre I : « *Philozophie a prouvé des s'enfance/qu'il n'est qu'ung Dieu qui sur tous ait puissance/ (...) Les philozophes ont la mis leur creance,/lui*

---

<sup>1865</sup> IV, 1, p.545, 277-278.

<sup>1866</sup> IV, 1, p.545, 256.

<sup>1867</sup> IV, 1, p.545, 259.

<sup>1868</sup> VI, 2, par.923, 2-3.

<sup>1869</sup> VI, 2, par.923, 4-5.

<sup>1870</sup> VI, 2, par.923, 17-19.

<sup>1871</sup> VI, 2, par.983, 13-14.

<sup>1872</sup> VI, 2, par.1011, 11-12.

*aourent, en autre n'ont fiance*<sup>1873</sup> ». Gallafur<sup>2</sup> accepte effectivement d'être baptisé et prend le nom d'Arfasen pour aller ensuite apporter la nouvelle loi à ses ancêtres qui l'attendent sur l'Ile de Vie. A leur tour baptisés, les vieillards sont transportés, comme nous l'avions précédemment évoqués, dans les tombes qui les attendent. Le fait que le prêtre Dardanon soit allongé dans la tombe au milieu des quatre autres montre à nouveau la prééminence de la fonction religieuse sur la fonction royale. C'est pourquoi une fois Arfasen rentré de l'Ile de Vie, Alain lui annonce qu'il a lui-même établi à Corbénic « *ung evesque, saint homme et de bonne vie, qui aidera a soustenir la foy crestienne*<sup>1874</sup> ». Alain a également défini l'étendue de son influence (« *il avra la cure de tout le roiaulme*<sup>1875</sup> ») et ses fonctions, c'est-à-dire nommer les prêtres (« *establira prouvoires et gens qui lui aideront a gouverner le poeuple*<sup>1876</sup> »). Cette nomination, indépendante du roi, montre le détachement du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel et surtout la supériorité du premier (« *Sire Arfasen, Genael nostre evesque, qui est chief de nous tous en l'espirituel*<sup>1877</sup> ») puisque lorsque Arfasen exprime le désir d'aller voir le « *saint vaissel*<sup>1878</sup> », Alain le lui refuse jusqu'au lendemain car il n'est pas « *a geun cœur*<sup>1879</sup> ».

Si l'ensemble du roman contribuait à définir progressivement le rôle du roi pour faire d'un prince converti un souverain éclairé convertissant son peuple à la nouvelle religion, le livre VI structure la nouvelle société chrétienne en ôtant au roi son rôle de chef religieux. Le pouvoir temporel est alors définitivement séparé du pouvoir spirituel auquel il est soumis avec, au sommet de cette hiérarchie, l'évêque, pour lequel le roi n'est qu'un des nombreux croyants qu'il doit diriger et gouverner.

---

<sup>1873</sup> I, 1, par.373, 14-24.

<sup>1874</sup> VI, 2, par.1090, 6-8.

<sup>1875</sup> VI, 2, par.1090, 9-10.

<sup>1876</sup> VI, 2, par.1090, 10-11.

<sup>1877</sup> VI, 2, par.1090, 24-25.

<sup>1878</sup> VI, 2, par.1090, 14.

<sup>1879</sup> VI, 2, par.1090, 17.

## CONCLUSION

Si les relevés lexicaux que nous avons pu faire ont souligné l'utilisation de nombreuses occurrences et des références à certains auteurs, ils ont également montré l'absence de précision des termes étudiés qui ne peuvent être que difficilement et très rarement liés à un vocabulaire technique.

Si dans les épisodes des jeunes filles aux miroirs, la description de l'eau de la fontaine, « *coye* », « *serie* » et prise d'un léger « *ondoiment* », peut trouver un équivalent dans les traités sur l'eau répertoriant ses propriétés optiques, elle ne contient aucun terme technique spécifique.

Les savoirs de notre corpus ne sont donc pas là pour créer l'impression d'un ouvrage savant ou même pour instruire simplement le lecteur sur ces différents sujets. Au contraire, l'absence de références à des connaissances et des auteurs précis montre l'utilisation d'un savoir répandu à l'époque de rédaction.

Le premier intérêt de l'utilisation des savoirs, s'il n'est pas didactique, est esthétique et littéraire. Dans le cas de la Bête Glatissant, le savoir sur l'optique contribue à créer le portrait d'un saisissant hybride et à réinventer une créature bien connue des romans arthuriens. Dans celui d'Aroés, le même savoir permet de jouer de la confusion possible entre savoir et magie et de ménager un effet de surprise en révélant un ingénieux et impressionnant dispositif optique qui émerveille tout autant que les illusions elles-mêmes. Au contraire, dans l'épisode de la mort de Nestor, c'est la révélation de la limite de ce savoir médical des fées qui semblait infini qui rend la scène particulièrement émouvante, montrant la Reine Fée alors au sommet de sa puissance en mère explorée et incapable de sauver son fils<sup>1880</sup>.

Les parallèles établis entre la littérature arthurienne et *Perceforest*, à travers le prisme des savoirs, permettent d'étoffer les éléments du roman en rapport avec l'Histoire, puisqu'ils renforcent l'impression de liens entre les premiers chapitres traduisant l'histoire des rois bretons depuis Brutus, le roman qui décrit l'époque de Perceforest et les temps arthuriens futurs. Ainsi les différentes déclinaisons de la maladie mélancolique que l'on peut trouver chez Gadiffer, Péléon et Perceforest, permettent d'introduire en creux des liens avec le Roi Pêcheur, Yvain et Arthur en même temps qu'ils s'insèrent dans une problématique chrétienne.

---

<sup>1880</sup> A. Berthelot souligne d'ailleurs l'importance de ces échecs de la Reine Fée qui empêchent sa représentation en mauvaise fée. A ce sujet voir BERTHELOT, Anne, « Le Paradis de la Reine-Fée dans le *Perceforest*: une utopie incertaine », *Gesellschaftsutopien im Mittelalter: V. Jahrestagung der Reineke-Gesellschaft*, [éd. D. Buschinger et W. Spiewok], Greifswald, Reineke, 1994, p.4.



En effet, comme nous le disions en introduction, un mouvement global de christianisation sous-tend le roman : l'auteur réussit l'exercice difficile de montrer l'évolution d'un royaume de Bretagne païen, peuplé de fées et de magiciens à un royaume chrétien dont les souverains sont convertis à la Nouvelle Loi.

Les termes que nous avons relevés participent à ce mouvement général notamment par un glissement de sens au fur et à mesure des livres dans lesquels ils apparaissent. Dans le cas de Gadiffer, Péléon et Perceforest, la maladie humorale et les termes relatifs à la théorie des humeurs et des éléments qui peuvent y être associés glissent progressivement vers un sens métaphorique. Ainsi, à côté de la mélancolie de Péléon qui en fait un homme sauvage couvert de poils et errant dans la forêt, trône celle du nouveau Roi Méhaigné, dont les références à Saturne donne à la maladie un aspect métaphorique et aux consonances païennes. C'est justement après que ces deux formes de la maladie se soient manifestées qu'apparaît celle de Perceforest dont le sens aura cette fois nettement glissé vers une signification abstraite et religieuse. La maladie humorale s'est transformée, par glissement lexical, en punition divine. De la même façon, pour éviter une confusion entre magie et savoirs qui ferait des femmes de la forêt des êtres surnaturels, les termes de médecine quittent peu à peu leur sens premier et concret pour aller vers une sphère plus abstraite, celle de la médecine amoureuse. De sorte qu'au livre VI, les jeunes filles comme Salfione se contentent de guérir leurs amis de leur « *main amoureuse* » sans risque d'afficher la figure inquiétante de la fée emprisonnant son amant comme Sébille au livre I.

Le glissement de sens, du terme concret au terme abstrait, permet donc à la fois de tirer certains épisodes du côté du domaine chrétien et au contraire d'éviter à d'autres de basculer vers le diabolique.

Les savoirs qui parsèment le *Roman de Perceforest* s'inscrivent donc entre deux sphères : celle de l'Histoire et celle de la Foi. La première, introduite au début du roman avec la traduction de l'*Historia Regum Britanniae*, est ensuite prise en charge par tous les personnages qui permettent de conserver la mémoire des faits et prouesses du temps de Perceforest : Cresus et Ponchon pour l'écrit mais également tous les hérauts et ménestrels ainsi que les nobles, compositeurs de lais et de chansons. La deuxième voit ses limites se tracer peu à peu en même temps que le roman se christianise et est clairement définie après le retour d'Arfasen de l'Île de Vie qui marque la distinction entre pouvoir temporel et spirituel. Entre ces deux sphères, se déroule le règne de Perceforest qui s'inscrit lui dans la sphère de Nature. Dans un monde qui n'est pas encore complètement christianisé et qui est incapable de définir exactement les contours du domaine de la Foi, les croyants se tournent vers une religion qui se fonde sur des

phénomènes naturels et donc sur le domaine du sensible. C'est ce que montre la difficulté de Perceforest à comprendre la nature divine lors de l'édification d'une relique en l'honneur du Dieu Souverain, qui le pousse à représenter son dieu à partir des quatre éléments dont il lui attribue la création et qui sont à la base de tous les phénomènes naturels.

Le risque de cette conception est la confusion de la sphère de Nature et de la sphère de la Foi qui conduit le croyant abusé par ses sens à interpréter ces phénomènes naturels comme des signes de divinité et donc à plonger dans le paganisme. C'est ce qui arrive à plusieurs reprises dans le roman, comme lorsque les illusions d'Aroés sont considérées comme des manifestations de sa divinité.

Les savoirs vont donc à la fois rationaliser les épisodes dans lesquels les phénomènes naturels tendent dangereusement vers le merveilleux et tracer la limite avec le domaine divin qui se situe en dehors de la sphère naturelle. Ainsi, la comète qui annonce la fin du royaume de Bretagne au livre IV et que la Reine Fée et Dardanon sont parfaitement capables d'interpréter grâce à leurs connaissances en astronomie, est accompagnée d'un signe dans le ciel, dont la pureté et la beauté intrigue les deux savants, incapables d'en déceler le sens. Les visions divines dont ils sont frappés pendant leur sommeil sont alors l'unique solution pour comprendre ce phénomène qui ne fait pas partie du cours naturel et que les savoirs humains sont inaptes à expliquer. En cela les savoirs viennent définir le domaine d'action des hommes, lesquels ne peuvent intervenir que dans la sphère de Nature. Dans l'épisode du sabbat des vieilles barbues par exemple, le passage évite de représenter les vieilles présentes devant le diable comme des sorcières en les comparant à des « *chirurgienne sur toutes maladies* », capables de maîtriser les simples à défaut d'être expertes en art occulte. De cette façon, la sorcellerie est rationalisée, ramenée dans le monde des phénomènes sensibles.

La présence récurrente de termes renvoyant à la théorie des éléments et des sphères rappelle cette appréhension médiévale du monde comme un tout où le macrocosme est en lien avec le microcosme et où le mouvement des sphères influence directement le comportement de individus y sont soumis. De la même façon, à l'intérieur de la sphère de Nature, l'organisation du monde est comparable à celle des hommes, dont la société repose sur un principe mimétique du fonctionnement de la nature. C'est pourquoi les exactions du lignage Darnant à l'encontre des femmes sont si sévèrement réprochées, parce qu'elles agissent selon un modèle qui s'inscrit contre le rapport naturel entre les deux sexes comme le souligne Gelinant. La société la plus harmonieuse est celle décrite lors des changements de saisons où les oiseaux, représentation évidente des chevaliers, s'appliquent à reconstruire leur nid et à poursuivre l'œuvre de génération. Le meilleur modèle de société étant celui qui se rapproche le plus d'un

fonctionnement naturel, la sphère politique se confond avec la sphère naturelle. C'est pourquoi au livre VI le peuple de Bretagne, rassuré par les chevaliers, se réunit et se met à reconstruire spontanément les chemins et les habitations. La réédification des villages prépare à celle de l'Etat comme le dit Aristote au livre I de la *Politique* : « Ἡ δ' ἐκ πλειόνων κομῶν κοινωνία τέλειος πόλις,<sup>1881</sup> ». En effet, chez Aristote également, l'homme est naturellement fait pour vivre en société et va spontanément rejoindre d'autres hommes pour vivre :

Ἐκ τούτων οὖν φανερόν ὅτι τῶν φύσει ἡ πόλις ἐστί, καὶ ὅτι ὁ ἄνθρωπος φύσει πολιτικὸν ζῷον, καὶ ὁ ἄπολις διὰ φύσιν καὶ οὐ διὰ τύχην ἦτοι φαῦλός ἐστιν, ἢ κρείττων ἢ ἄνθρωπος.<sup>1882</sup>

Ceux qui vivent en dehors de cette société sont alors ou « κρείττων » (« meilleurs ») ou « φαῦλός » (« mauvais ») ce que J. Barthélémy-Saint-Hilaire traduit par « être supérieur » et « être dégradé », ce qui pourrait renvoyer à la représentation que le peuple se fait des femmes et des hommes qui vivent dans la forêt, soit enchanteurs et fées soit hommes sauvages mais toujours sources d'inquiétude. De la même façon que la réunion des hommes dans une cité, l'organisation sociale est comparable à celle de la nature, tout autant que la hiérarchie entre les hommes :

Ἀνάγκη δὴ πρῶτον συνδυάζεσθαι τοὺς ἄνευ ἀλλήλων μὴ δυναμένους εἶναι, οἷον θῆλυ μὲν καὶ ἄρρεν τῆς γενέσεως ἔνεκεν (καὶ τοῦτο οὐκ ἐκ προαιρέσεως, ἀλλ' ὥσπερ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ φυτοῖς φυσικὸν τὸ ἐφίεσθαι, οἷον αὐτό, τοιοῦτον καταλιπεῖν ἕτερον), ἄρχον δὲ καὶ ἀρχόμενον φύσει, διὰ τὴν σωτηρίαν. Τὸ μὲν γὰρ δυνάμενον τῆ διανοία προορᾶν ἄρχον φύσει καὶ δεσπύζον φύσει, τὸ δὲ δυνάμενον τῷ σώματι ταῦτα πονεῖν ἀρχόμενον καὶ φύσει δοῦλον· διὸ δεσπότη καὶ δούλω ταῦτ' ἀποφέρει.<sup>1883</sup>

---

<sup>1881</sup> « L'association de plusieurs villages forme un État complet. »

Traduction et citation de : ARISTOTE, *Politique*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, Librairie Philosophique de Ladrangé, 1874, livre I, chap.I, par.8.

<sup>1882</sup> « Delà cette conclusion évidente, que l'État est un fait de nature, que naturellement l'homme est un être sociable, et que celui qui reste sauvage par organisation, et non par l'effet du hasard, est certainement, ou un être dégradé, ou un être supérieur à l'espèce humaine. »

Traduction et citation de : ARISTOTE, *Politique*, *Op. cit.*, livre I, chap.I, par.9.

<sup>1883</sup> « D'abord, il y a nécessité dans le rapprochement de deux êtres qui ne peuvent rien l'un sans l'autre : je veux parler de l'union des sexes pour la reproduction. Et là rien d'arbitraire ; car chez l'homme, aussi bien que chez les autres animaux et dans les plantes, c'est un désir naturel que de vouloir laisser après soi un être fait à son image. C'est la nature qui, par des vues de conservation, a créé certains êtres pour commander, et d'autres pour obéir. C'est elle qui a voulu que l'être doué de raison et de prévoyance commandât en maître ; de même encore que la nature a voulu que l'être capable par ses facultés corporelles d'exécuter des ordres, obéît en esclave; et c'est par là que l'intérêt du maître et celui de l'esclave s'identifient. »

Traduction et citation de : ARISTOTE, *Politique*, *Op. cit.*, livre I, chap.I, par.4.

Le texte, qui n'est pas sans rappeler l'affirmation de Saint Thomas d'une hiérarchie entre les hommes et d'une domination naturelle de certains hommes sur les autres, montre que le meilleur gouvernant de cette société que la nature humaine tend naturellement à former sera celui qui aura les qualités innées nécessaires à bien gouverner.

La société aristocratique dans le roman est alors fondée sur des vertus qui montrent que ces nobles sont aptes à gouverner. La conservation de la lignée et du « bon fruit » vient traduire un souci de préservation de ces qualités innées. Cependant, un accident de Nature qui ferait de l'enfant un monstre, en ce qu'il ne ressemblerait pas à ses parents et ne réunirait pas les mêmes qualités que ses ancêtres, étant toujours possible, c'est par la démonstration de ces vertus que l'aristocratie doit prouver son droit à la souveraineté. Ainsi, le monstre Bossu de Suave s'avère être un digne représentant de la lignée de Suave en réunissant toutes les plus belles qualités courtoises à l'exception de la beauté, quand le monstre Betidés se révèle indigne de régner et dépourvu de toutes les qualités qui ont permis à son père d'être couronné de la main d'Alexandre.

Les meilleurs d'entre les nobles, ceux qui auront su démontrer l'excellence de leurs vertus, preuve de la supériorité de leurs origines, auront alors prouvé qu'ils sont les plus aptes à gouverner et à accéder à la fonction royale. C'est pourquoi le couronnement de chacun des douze Chevaliers aux Vœux ne pouvait être proclamé avant leurs douze victoires aux tournois du Chastel aux Pucelles, leur permettant de confirmer leur droit héréditaire au trône « *par force d'armes* ». Cette confusion entre le Politique et la Nature, qui donne une justification naturelle à la domination de l'aristocratie et du roi va également expliquer l'importance du contrôle total du territoire par son gouvernant. En effet, si Darnant a bien lui aussi conquis la forêt « *par force d'armes* », ses nombreux vices en font un mauvais gouvernant qui rend impossible la légitimité de ses revendications sur ce territoire. La reconquête de l'espace politique par Perceforest devient alors un moyen supplémentaire de légitimer le fait que la domination du roi est naturellement légitime.

L'erreur d'Aroés, qui présentait toutes les qualités pour être un bon gouvernant, a été de vouloir étendre le domaine politique en mélangeant sphère divine et sphère naturelle par sa prétention à la divinité. Cette faute qui s'inscrit contre le fonctionnement naturel de la société ne pouvait qu'être sanctionnée par une punition divine et l'effondrement de la Roide Montagne, symbole de l'orgueil du mauvais roi. Au contraire, les différents gouvernants qui se succèdent au trône de Bretagne au gré des passations de pouvoir et des invasions montrent une peinture de plus en plus précise de ce que doit être le roi parfait. Cet idéal semble être atteint dans le personnage d'Arfasen qui réunit les qualités du philosophe, du bon roi et du chrétien.

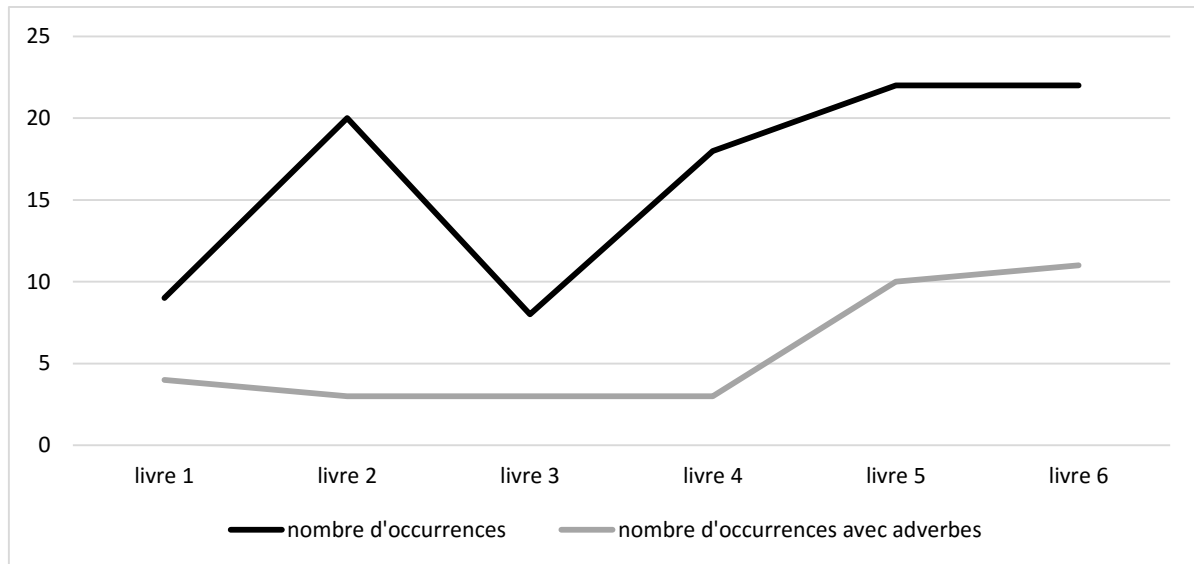
Contrairement à Aroés qui utilise ses savoirs pour tenter de transcender sa nature humaine, Arfasen applique ses connaissances pour le bon gouvernement de sa cité et, avec son baptême, une séparation définitive s'opère entre la sphère de Nature et la sphère de la Foi en soulignant les rôles distincts du roi, exerçant le pouvoir temporel et l'évêque, représentant du pouvoir spirituel.

L'auteur du *Roman de Perceforest* a donc su, en ajoutant à son œuvre des connaissances reconnaissables par son lecteur, non seulement sublimer une œuvre monumentale mais également dresser le portrait du roi idéal, bon gouvernant, savant et chrétien. Ainsi, des jeux de miroirs qui parsemaient les premiers livres, l'auteur a su forger un miroir des princes.

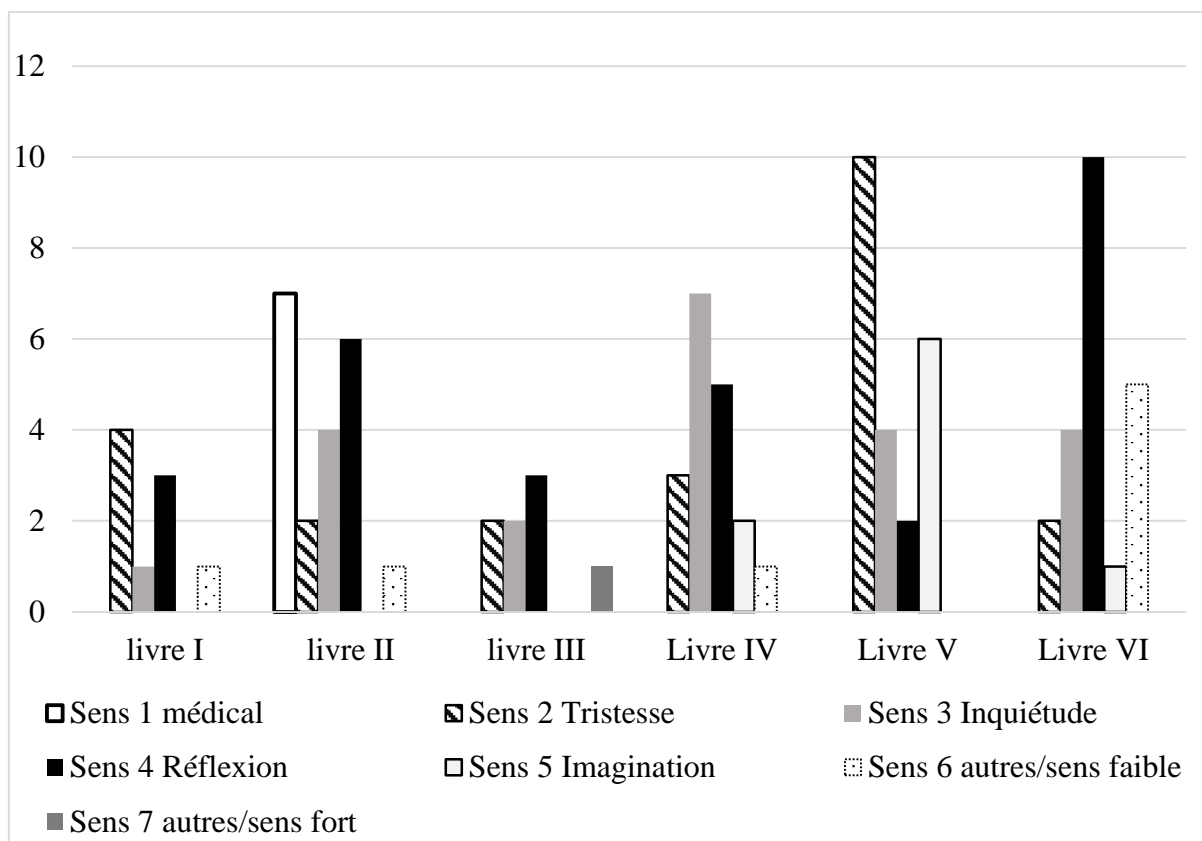
## ANNEXES

### ANNEXE 1 : LA MELANCOLIE ET SES TRADUCTIONS

#### 1.1. Présence du terme *merancolie* dans le Roman de Perceforest



#### 1.2. Les différentes traductions du terme *merancolie*



### 1.3. Relevé détaillé des occurrences et de leurs traductions

Références	Personnage	Occurrence	Signification
<b>Livre I</b>			
I, 1, par.178	Betis	« Tout merancolieux »	Pensif
I, 1, par.179	Betis	« Rentrer en merancolie »	Se plonger dans ses pensées
I, 1, par.349	Estonné	« En telle merancolie »	Etat de profonde tristesse
I, 1, par.349	Estonné	« Sy grant et sy fiere merancolie »	Etat de profonde tristesse
I, 1, par.349	Estonné	« (Son mauvais vouloir et) merancolie »	Etat de profonde tristesse
I, 1, par.450	Mère du Bossu de Suave	« Merancolie »	Pensée
I, 1, par.454	Mère du Bossu de Suave	« Grant merancolie »	Inquiétude
I, 1, par.779	Chevalier au Griffon	« Merancolie »	Dépit
I, 2, par.868	Sens général	« Merancolie (ne discension) »	Tristesse
<b>Livre II</b>			
II, 1, par.63	Péléon	« En melancolie de »	Lubie
II, 1, par.266	Perceforest	« Subite melancolie »	Dépression
II, 1, par.268	Perceforest	« Merancolie »	Dépression
II, 1, par.301	Le Thor	« Merancolieux »	Pensif/abattu
II, 1, par.329	Perceforest	« Sa merancolie »	Dépression
II, 1, par.398	Perceforest	« En subite melancolie »	Dépression
II, 1, par.400	Perceforest	« Merancolie »	Dépression
II, 1, par.402	Perceforest	« Merancolie »	Dépression
II, 1, par.431	Perceforest	« Mauvaise merancolie »	Dépression
II, 1, par.437	Sarra	« Merancolier »	Se demander
II, 1, par.766	Les Chevaliers aux Douze Vœux	« Merancolier »	S'interroger avec inquiétude
II, 2, par.180	Lyonnel	« Merancolier de »	Se désespérer
II, 2, par.181	Lyonnel	« Merancolie »	Désespoir
II, 2, par.324	Perceforest	« Grant merancolie sur »	Profonde réflexion
II, 2, par.381	Troÿlus	« Forte merancolie »	Inquiétude
II, 2, par.382	Troÿlus	« Merancolie »	Réflexion
II, 2, par.385	Troÿlus	« Merancolieux »	Plongé dans ses pensées
II, 2, par.387	Troÿlus	« Merancolie »	Réflexion
II, 2, par.395	Troÿlus	« Merancolie »	Inquiétude
II, 2, par.395	Troÿlus	« Merancolie »	Inquiétude
<b>Livre III</b>			
III, 1, p.346	Estonné	« Tel despit et melancolie »	Violente colère
III, 2, p.21	Estonné	« Melancolie »	Pensées
III, 2, p.54	Ydorus	« Grant melancolye »	Inquiétude

III, 2, p.241	Nestor	« Ta paine, tes travaux, tes melancolies »	Malheurs
III, 2, p.258	Pernehan	« Melancolie »	Inquiétude
III, 2, p.267	Nerones	« Grant melancolie »	Réflexion
III, 2, p.348	Nestor	« En grant melancolie »	Réflexion
III, 3, p.124	Lyonnel	« Aucun argu ou merancolie il fust entré en vuideur de chief »	Chagrin
Livre IV			
IV, 1, p.164	Le Thor	« Merancolieux »	Inquiet
IV, 1, p.164	Le Thor	« Merancolioit »	S'inquiéter
IV, 1, p.170	Estonné	« Merancolier en pesantes fantaisies »	Délirer ?
IV, 1, p.187	Un chevalier qui accompagne Lyonnelorest	« Folles merancollies »	imagination
IV, 1, p.208	Bruyant déguisé	« Merancolie »	Désespoir
IV, 1, p.218	Bruyant	« En merancolie »	Inquiétude
IV, 1, p.262	Bruyant	« Plus de consolation que de merancolie »	Inquiétude
IV, 1, p.302	Les princes	« Maintez paines et merancoliez »	Tourments
IV, 1, p.340	Perceforest	« Merancolie »	Inquiétude
IV, 1, p.401	Perceforest	« Tout merancolieux »	Pensif
IV, 1, p.401	Perceforest	« Merancolioit »	Se demander
IV, 1, p.543	Les invités de Perceforest	« Aucune merancollie »	Tristesse
IV, 1, p.647	César	« En grant merancolie pour »	Inquiétude
IV, 2, p.755	Passelion	« Merancollie des voix »	Curiosité/rêverie
IV, 2, p.797	Passelion	« Se merancolioit de »	S'interroger
IV, 2, p.981	Ourseau	« Se merancolioit de »	Etre préoccupé
IV, 2, p.1002	La Reine Fée	« Melancolie »	Préoccupation
IV, 2, p.1092	Passelion	« Merancolier »	Plainte amoureuse
Livre V			
V, 1, par.42	Un chevalier victime d'un coup d'épée d'Excillé	« Melancolie »	Désespoir
V, 1, par.186	Clamidette	« Grant melancolie »	Tristesse
V, 1, par.186	Clamidette	« Droite melancolie »	Désespoir
V, 1, par.190	Nero	« Fiere melancolie »	Fantaisie
V, 1, par.211	Nero	« En la melancolie d'une pucelle »	Fantaisie

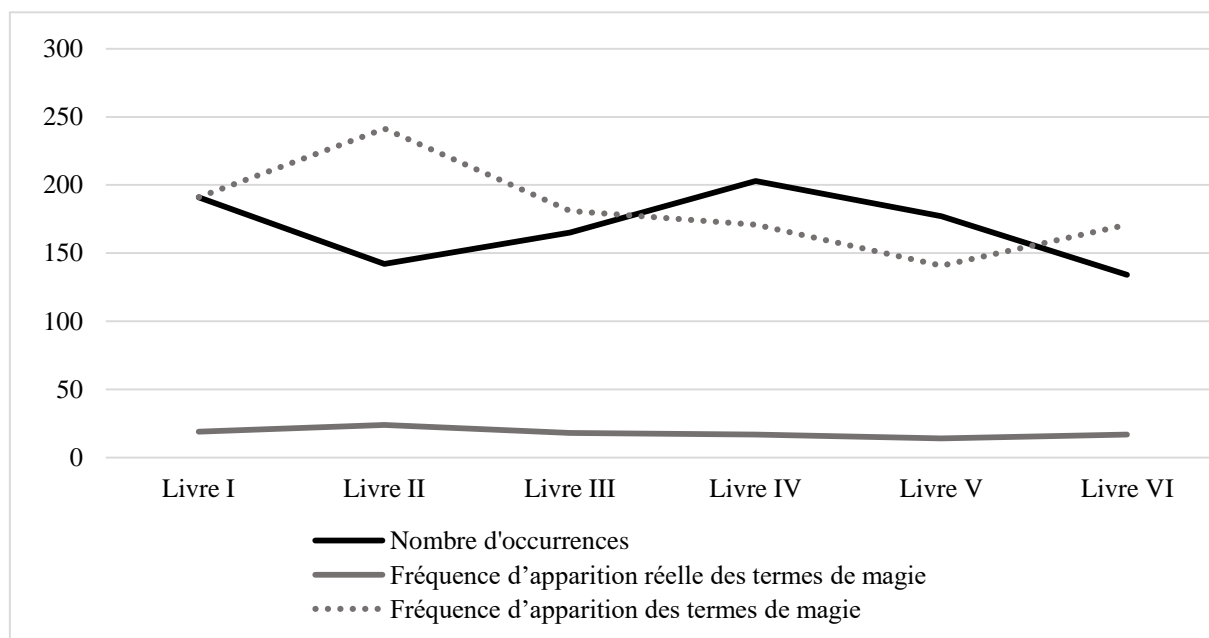


V, 1, par.211	Clamidette	« Tres fort melancoliant »	Se lamenter
V, 1, par.211	Clamidette	« Melancolie »	Désespoir
V, 1, par.237	Norgal	« Melancolie »	Pensée
V, 1, par.279	Fausse Vénus	« Aucune melancolie »	Tristesse
V, 1, par.280	Sens général	« Homme melancolieux »	Triste
V, 1, par.281	Sens général	« Toutes melancolies et desplaisances »	Inquiétude
V, 1, par.289	Gallafur	« Par melancolie ou detresce »	Tristesse
V, 1, par.389	Passelion	« Sy terrible melancolie »	Préoccupation
V, 1, par.435	Norgal	« Melancolier »	S 'inquiéter
V, 1, par.443	Norgal	« Moult melancolia »	Se lamenter
V, 1, 508C, par.11	Chevalier Vermeil	« Fiere melancolie »	Fantaisie
V, 1, 508C, par.11	Chevalier Vermeil	« Merancolie »	Fantaisie
V, 1, 508C, par.12	Chevalier Flamboyant	« Merancolie »	Fantaisie
V, 1, 508C, par.12	Exillé	« Grant merancolie »	Ennui
V, 1, 508C, par.16	Chevalier Flamboyant	« Merancolie »	Fantaisie
V, 1, par.538	Maronex	« Grant merancolie de »	Pensée
V, 1, par.656	Genièvre	« Fiere merencollie »	Sombre inquiétude
<b>Livre VI</b>			
VI, 1, par.174	Maronex	« Extreme merancolie »	Fantaisie
VI, 1, par.206	Maronex	« Merancolieux »	Ennuyé
VI, 1, par.255	Maronex	« Plain de trop grant merancolie »	Désespoir
VI, 1, par.409	Une messagère	« En grant merancolie »	Réflexion
VI, 1, par.485	Gallafur	« Merancolier a »	Se lamenter
VI, 1, par.498	Alexandre Fin de Liesse	« Fiere merancolie »	Réflexion

VI, 1, par.520	Gallafur	« Mesaises de cœur, de pensees et de merancolies anoieuses »	Pensées tristes
VI, 1, par.609	Salfar	« Merancolier sur »	Réfléchir
VI, 1, par.638	Salfione	« Grant merancolie »	Inquiétude
VI, 1, par.638	Salfione	« Merancolia »	Réfléchir
VI, 1, par.639	Salfione	« Telle merancolie »	Pensées
VI, 1, par.644	Pucelle aux Deux Dragons	« Telle merancolie »	Pensées
VI, 1, par.692	Deux Chevaliers	« Merancolie »	Inquiétude
VI, 2, par.750	Maronex	« Merancolie »	Etonnement
VI, 2, par.752	Un chevalier	« En trop fiere merancolie »	Etonnement
VI, 2, par.790	Maronex et Listeus	« Merancolie »	Jalousie
VI, 2, par.823	Gallafur	« Merancolie »	Inquiétude
VI, 2, par.853	Gallafur	« Merancolie sur »	Réflexion
VI, 2, par. 934	Scapiol	« En fiere merancolie »	Etonnement
VI, 2, par.950	Scapiol	« Merancolia moult »	Réfléchir
VI, 2, par.957	Scapiol	« Merancolie »	Réflexion
VI, 2, par.980	Gallafur <sup>2</sup>	« En une merancolie sur »	Inquiétude

## ANNEXE 2 : LE LEXIQUE MAGIQUE

### 2.1. Variété et fréquence d'apparition du vocabulaire magique



	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI
Nombre d'occurrences	191	142	165	203	177	133
Fréquence d'apparition réelle des termes de magie	19	24	18	17	14	17

### 2.2. Relevé synthétique des termes de magie

Termes\Livres	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI	Total
abusion	0	0	1	0	0	0	1
art	2	4	15	10	9	10	50
beuvraige	1	6	0	1	5	0	13
charme	0	2	1	1	0	1	5
charmer	0	0	0	1	0	0	1
conjuracions	17	12	10	9	3	8	59
desenchanter	2	0	1	0	0	1	4
devinemens	0	1	0	0	0	0	1
enchanté	16	10	15	3	10	6	60
enchantement	80	35	70	30	51	59	325
enchanter	1	0	0	2	0	0	3
enchanteresse	0	4	4	0	0	0	8
enchanterie	0	0	0	0	0	1	1
enchanteur	32	4	17	8	4	23	88

enherbé	0	1	0	0	0	0	1
ensorché	0	0	0	0	1	0	1
esperimens	2	6	3	2	0	1	14
espices	0	0	0	1	0	0	1
faerie	4	7	8	1	5	2	27
fae	4	17	4	125	79	10	239
fantasie	1	1	0	0	1	0	3
fantosme	5	3	0	0	0	0	8
herbes	0	1	4	3	0	2	10
incantacions	1	2	0	0	0	0	3
ingromancie	3	0	0	0	0	0	3
maledictions	0	0	2	0	0	0	2
malefices	0	0	3	0	0	0	3
nigromancie	1	9	0	1	0	0	11
œuvres diaboliques	0	0	0	0	0	1	1
poisons	0	1	0	1	0	0	2
poudre	7	1	1	0	0	0	9
science	0	2	1	0	2	1	6
sorcherie	0	0	0	0	1	0	1
sorchier	0	1	0	0	0	1	2
sorciere	0	2	0	0	0	0	2
sort	11	10	5	4	1	5	36
sortisseur	1	0	0	0	5	1	7
Total	191	142	165	203	177	133	1011

### 2.3. Relevé détaillé des termes de magie

Termes/Livres	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI
Abusion			2, p.107			
Art	1, par.133	1, par.411	1, p.8	1, p.341	1, par.202	1, par.353
	1, par.324	2, par.214	1, p.225	1, p.398	1, par.295	1, par.355
		2, par.641	2, p.8	2, p.761	1, par.310	1, par.395
		2, par.702	2, p.90	2, p.908	1, par.494	1, par.395
			2, p.95	2, p.932	1, par.535	1, par.400
			2, p.108	2, 1002	1, par.567	1, par.539
			2, p.109	2, p.1050	1, par.580	1, par.551
			2, p.109	2, p.1050	1, par.596	1, par.580
			2, p.109	2, p.1051	1, par.601	2, par.847
			2, p.110	2, p.1051		2, par.893
			2, p.172			
			3, p.64			
			3, p.76			
			3, p.127			
		3, p.171				
Beuvraiges	2, par.1191	1, par.258		2, p.976	1, par.138	
		1, par.258			1, par.161	
		1, par.260			1, par.224	

		1, par.754			1, par.282	
		1, par.765			1, par.296	
		1, par.771				
Charme		1, par.726	3, p.182	2, p.694		1, par.399
		2, par.91				
Charmer				2, p.899		
Conjuracions	1, par.133	1, par.256	1, p.8	1, p.396	1, par.24	1, par.56
	1, par.144	1, par.256	2, p.84	1, p.552	1, par.305	1, par.370
	1, par.187	1, par.437	2, p.96	1, p.558	1, par.319	1, par.399
	1, par.192	1, par.438	2, p.111	1, p.558		1, par.539
	1, par.197	1, par.444	2, p.112	2, p.691		1, par.565
	1, par.206	1, par.574	2, p.116	2, p.694		2, par.955
	1, par.207	1, par.694	2, p.118	2, p.694		2, par.958
	1, par.322	1, par.726	2, p.119	2, p.719		2, par.1083
	1, par.376	2, par.75	2, p.120	2, p.1123		
	1, par.377	2, par.169	2, p.171			
	1, par.377	2, par.638				
	1, par.391	2, par.641				
	1, par.392					
	1, par.429					
	1, par.610					
	2, par.902					
	2, par.1135					
Desenchanter	1, par.431		3, p.127			1, par.73
	2, par.1191					
Devinemens		1, par.84				
Enchanté	1, par.185	1, par.576	1, p.140	1, p.187	1, par.154	1, par.99
	1, par.215	1, par.587	2, p.36	2, p.763	1, par.154	1, par.194
	1, par.215	1, par.587	2, p.171	2, p.939	1, par.205	1, par.353
	1, par.228	1, par.763	2, p.172		1, par.205	2, par.826
	1, par.319	2, par.24	2, p.182		1, par.375	2, par.903
	1, par.354	2, par.24	2, p.183		1, par.447	2, par.947
	1, par.391	2, par.44	2, p.315		1, par.447	
	1, par.420	2, par.85	2, p.318		1, par.447	
	1, par.420	2, par.86	2, p.321		1, par.448	
	1, par.425	2, par.214	2, p.345		1, par.468	
	1, par.429		3, chap.L			
	1, par.755		3, p.75			
	1, par.756		3, p.127			
	1, par.756		3, p.179			
	2, par.1091		3, p.220			
	2, par.1189					
Enchantement	1, par.181	1, par.265	1, p.6	1, p.233	1, chap.II	1, par.8
	1, par.181	1, par.309	1, p.9	1, p.249	1, par.24	1, par.8
	1, par.181	1, par.357	1, p.18	1, p.268	1, par.129	1, par.11
	1, par.181	1, par.452	1, p.19	1, p.268	1, par.157	1, par.11
	1, par.181	1, par.579	1, p.22	1, p.396	1, par.164	1, par.11
	1, par.181	1, par.765	1, p.161	1, p.396	1, par.200	1, par.52
	1, par.181	2, par.36	1, p.161	1, p.558	1, par.213	1, par.52
	1, par.182	2, par.45	1, p.140	1, p.558	1, par.248	1, par.53
	1, par.187	2, par.52	1, p.150	1, p.558	1, par.299	1, par.56
	1, par.187	2, par.60	1, p.197	2, p.691	1, par.305	1, par.59
	1, par.187	2, chap.XLIII	1, p.206	2, p.694	1, par.310	1, par.75

	1, par.196	2, par.75	1, p.206	2, p.707	1, par.311	1, par.75
	1, chap.X	2, par.78	1, p.206	2, p.726	1, par.313	1, par.93
	1, par.204	2, par.98	1, p.207	2, p.727	1, par.313	1, par.94
	1, par.207	2, par.104	1, p.208	2, p.732	1, par.316	1, par.99
	1, par.214	2, par.139	1, p.211	2, p.763	1, par.319	1, par.99
	1, par.214	2, par.154	1, p.211	2, p.791	1, par.336	1, par.111
	1, par.214	2, par.155	1, p.211	2, p.795	1, par.358	1, par.114
	1, par.215	2, par.163	1, p.213	2, p.835	1, par.377	1, par.138
	1, par.216	2, par.164	1, p.218	2, p.845	1, par.377	1, par.149
	1, par.217	2, par.181	1, p.229	2, p.902	1, par.408	1, par.179
	1, par.244	2, par.202	1, p.267	2, p.905	1, par.430	1, par.183
	1, par.245	2, par.207	2, p.46	2, p.926	1, par.430	1, par.183
	1, par.260	2, par.210	2, p.65	2, p.927	1, par.448	1, par.189
	1, par.260	2, par.214	2, p.87	2, p.945	1, par.468	1, par.189
	1, par.260	2, par.219	2, p.88	2, p.945	1, par.482	1, par.190
	1, par.261	2, par.283	2, p.88	2, p.1022	1, par.492	1, par.208
	1, par.261	2, par.471	2, p.93	2, p.1047	1, par.494	1, par.350
	1, par.264	2, par.639	2, p.97	2, p.1071	1, par.495	1, par.351
	1, par.272	2, par.640	2, p.100	2, p.1123	1, par.500	1, par.361
	1, par.273	2, par.642	2, p.105		1, par.501	1, par.361
	1, par.273	2, par.642	2, p.106		1, par.508C	1, par.362
	1, par.273	2, par.642	2, p.106		1, par.508C	1, par.362
	1, par.288	2, par.645	2, p.107		1, par.508C	1, par.373
	1, par.293	2, par.718	2, p.109		1, par.511	1, par.379
	1, par.293		2, p.111		1, par.526	1, par.384
	1, par.313		2, p.111		1, par.534	1, par.391
	1, par.315		2, p.111		1, par.539	1, par.394
	1, par.315		2, p.111		1, par.539	1, par.400
	1, par.316		2, p.111		1, par.540	1, par.406
	1, par.317		2, p.113		1, par.545	1, par.406
	1, par.318		2, p.114		1, par.557	1, par.406
	1, par.323		2, p.114		1, par.559	1, par.411
	1, par.323		2, p.119		1, par.560	1, par.422
	1, par.354		2, p.120		1, par.575	1, par.429
	1, par.354		2, p.171		1, par.576	1, par.429
	1, par.376		2, p.171		1, par.577	1, par.436
	1, par.377		2, p.173		1, par.577	1, par.479
	1, par.377		2, p.173		1, par.599	1, par.508
	1, par.377		2, p.182		1, par.599	1, par.539
	1, par.391		2, p.193		1, par.601	1, par.540
	1, par.391		2, p.193			1, par.551
	1, par.392		2, p.315			1, par.551
	1, chap. XXXVIII		2, p.315			1, par.564
	1, chap. XXXIX		2, p.315			1, par.564
	1, par.412		2, p.316			1, par.564
	1, par.412		2, p.316			2, par.827
	1, par.423		2, p.319			2, par.893
	1, par.424		2, p.320			2, par.897
	1, par.429		2, p.321			
	1, par.432		2, p.347			
	1, par.610		2, p.347			
	1, par.632		2, p.349			
	1, par.632		3, p.38			
	1, par.755		3, p.68			
	1, par.756		3, p.87			
	1, par.756		3, p.65			

	1, par.756		3, p.170			
	1, par.756		3, p.178			
	1, par.758		3, p.196			
	1, par.758					
	1, par.822					
	2, par.902					
	2, par.907					
	2, par.913					
	2, par.913					
	2, par.1066					
	2, par.1091					
	2, par.1135					
	2, par.1188					
Enchanter	2, par.1188			1, p.558		
				2, p.717		
Enchanteresse		1, par.256	1, p.233			
		1, par.494	2, p.61			
		2, par.670	2, p.231			
		2, par.718	2, p.231			
Enchanterie						1, par.168
Enchanteur <i>A : Aroés</i> <i>B : Bruyant</i> <i>CB : Chevaliers bretons</i> <i>D : Darnant</i>	1, par.133	2, par.220 (D)	1, p.9 (D)	1, p.44 (D)	1, par.118 (D)	1, par.10 (D)
	1, par.178	2, par.643 (D)	1, p.78 (D)	1, p.334 (D)	1, par.438 (D)	1, par.20 (D)
	1, par.184 (D)	2, par.670 (D)	1, p.79 (D)	1, p.347 (D)	1, par.596 (Bretons)	1, par.20 (D)
	1, par.194 (D)	2, par.712 (D)	1, p.81 (D)	2, 748 (D)	1, par.601 (Alexandre)	1, par.33 (D)
	1, par.197 (D)		1, p.84 (D)	2, p.749 (D)		1, par.51 (D)
	1, par.205 (D)		1, p.152 (D)	2, p.933 (D)		1, par.53 (D)
	1, par.211 (D)		1, p.167 (D)	2, p.948 (D)		1, par.89 (D)
	1, par.217 (D)		1, p.196 (D)	2, p.1022 (D)		1, chap.II (D)
	1, par.240 (D)		1, p.202 (D)			1, par.176 (D)
	1, par.241 (D)		1, p.267 (D)			1, par.189 (D)
	1, par.241 (D)		2, p.88 (A)			1, par.192 (CB)
	1, par.255 (D)		2, p.111 (A)			1, par.200 (CB)
	1, par.261 (D)		2, p.114 (A)			1, par.276 (CB)
	1, par.278 (D)		2, p.316 (B)			1, par.353 (CB)
	1, par.285 (D)		2, p.316 (B)			1, par.354 (CB)
	1, par.318		2, p.316 (B)			1, chap.IX (D)

	1, par.328 (D)		3, p.36 (D)			1, par.397 (Gallafur)
	1, par.358 (D)					1, par.540 (CB)
	1, par.378 (D)					2, par.783 (D)
	1, par.406 (D)					2, par.787 (D)
	1, par.408					2, par.806 (D)
	1, par.408					2, par.896 (D)
	1, par.412					2, par.939 (D)
	1, par.413					
	1, par.413					
	1, par.413					
	1, par.413					
	1, par.424					
	1, par.424					
	1, par.632					
	1, par.822					
Enherbé		1, par.576				
Ensorcheré					1, par.441	
Esperimens	1, par.133	1, par.251	1, p.222	2, p.708		2, par.1083
	1, par.376	1, par.265	2, p.109	2, p.719		
		1, par.574	2, p.118			
		1, par.694				
		2, par.640				
		2, par.641				
Espice				1, p.118		
Faerie	1, par.226	2, par.97	2, p.32	1, p.255	1, par.39	1, par.42
	1, par.284	2, par.110	2, p.36		1, par.144	1, par.99
	1, par.311	2, par.136	2, p.37		1, par.508 C	
	1, par.370	2, par.152	2, p.40		1, par.508C	
		2, par.164	2, p.42		1, par.644	
		2, par.166	2, p.64			
		2, par.174	3, p.145			
		3, p.196				
Fae (B) : Blanche (DF) : Damoisel Fae (M) : Morgane (RF) : Reine Fée	1, par.133	1, par.193	2, p.66	1, p.15 (RF)	1, par.12 (RF)	1, par.54
	1, par.133	1, par.193	2, p.178 (RF)	1, p.17 (RF)	1, .chap.II (M)	1, par.75
	1, par.610	1, par.193	2, p.182 (RF)	1, p.32 (RF)	1, par.24 (M)	1, par.99
	1, par.610	1, par.202	3, p.143	1, p.33 (RF)	1, chap.III (B)	1, par.122 (RF)
		1, par.202		1, p.33 (RF)	1, par.34 (B)	1, par.624 (RF)
		1, par.244		1, p.40 (RF)	1, par.36 (B)	1, par.702
		1, par.256		1, p.42 (RF)	1, par.36 (B)	1, par.703
		1, par.331		1, p.45 (RF)	1, par.38 (B)	1, par.703
		1, par.369		1, p.45 (RF)	1, par.42 (B)	2, par.920
		1, par.590		1, p.50 (RF)	1, par.43 (B)	2, chap.XXXII (RF)
		2, par.36		1, p.52 (RF)	1, par.44 (B)	
		2, par.37		1, p.53 (RF)	1, par.45 (B)	
		2, par.125		1, p.70 (RF)	1, par.47 (B)	
		2, par.152		1, p.70 (RF)	1, par.50	
		2, par.154		1, p.71 (RF)	1, par.52 (B)	



	2, par.173 (RF)		1, p.87 (RF)	1, par.59 (B)	
	2, par.281		1, p.90 (RF)	1, par.60 (B)	
			1, p.93 (RF)	1, par.63 (B)	
			1, p.93 (RF)	1, par.64 (RF)	
			1, p.94 (RF)	1, par.69 (RF)	
			1, p.112 (RF)	1, par.71 (RF)	
			1, p.177 (RF)	1, par.77 (RF)	
			1, chap.XIV (M)	1, par.86 (RF)	
			1, p.271 (M)	1, par.90 (RF)	
			1, p.275 (M)	1, par.92 (B)	
			1, p.276 (M)	1, par.96 (B)	
			1, p.276 (M)	1, par.99 (B)	
			1, p.307 (M)	1, par.129 (B)	
			1, p.308 (M)	1, par.131 (B)	
			1, p.326 (RF)	1, par.132 (B)	
			1, chap.XXI (RF)	1, par.135 (B)	
			1, chap.XXIII (RF)	1, par.144 (B)	
			1, p.517 (RF)	1, par.147 (B)	
			1, p.517 (RF)	1, par.164 (B)	
			1, p.549 (RF)	1, par.213 (RF)	
			1, chap.XXVI (RF)	1, par.216 (RF)	
			1, p.549 (RF)	1, par.236 (B)	
			1, p.578 (RF)	1, par.239 (B)	
			1, p.582 (RF)	1, par.260 (RF)	
			1, p.602 (RF)	1, par.352 (B)	
			1, p.673 (RF)	1, par.353 (B)	
			1, p.673 (RF)	1, par.353 (B)	
			1, p.674 (RF)	1, par.353 (B)	
			1, p.676 (RF)	1, par.354 (B)	
			1, p.678 (RF)	1, par.354 (B)	
			1, p.681 (RF)	1, par.355 (B)	
			1, p.682 (RF)	1, par.358	
			1, p.689 (RF)	1, par.358 (B)	
			1, p.690 (RF)	1, par.358 (B)	
			1, p.690 (M)	1, chap.XX (B)	
			2, chap.XXXI (M)	1, par.365 (B)	
			2, p.691 (M)	1, par.368	
			2, p.691 (M)	1, par.370	
			2, p.705	1, par.376 (B)	
			2, chap.XXXII (M)	1, par.383 (B)	
			2, p.732 (RF)	1, par.385 (B)	
			2, p.737	1, par.386 (B)	
			2, p.788 (RF)	1, par.386 (B)	
			2, p.801 (RF)	1, par.405 (B)	
			2, p.802 (RF)	1, par.408 (B)	
			2, p.802 (RF)	1, par.409 (B)	
			2, chap.XXXVI (RF)	1, par.409 (B)	
			2, p.803 (RF)	1, par.413 (B)	
			2, p.805 (RF)	1, par.451	

			2, p.805 (RF)	1, par.458 (B)	
			2, p.806 (RF)	1, chap.XXVI (B)	
			2, p.806 (RF)	1, par.473 (B)	
			2, p.811 (RF)	1, par.474 (B)	
			2, p.817 (RF)	1, par.480 (B)	
			2, p.818 (RF)	1, par.514 (B)	
			2, p.818 (RF)	1, par.516 (B)	
			2, p.820 (RF)	1, chap.XXXII (RF)	
			2, p.839 (RF)	1, par.609 (B)	
			2, p.850 (RF)	1, par.619 (B)	
			2, chap.XXXIX (DF)	1, par.621 (B)	
			2, p.861 (RF)	1, par.624 (B)	
			2, p.900 (RF)	1, par.624 (B)	
			2, p.921 (DF)	1, par.625 (B)	
			2, p.924 (RF)	1, par.643 (B)	
			2, p.947		
			2, chap.XLV (DF)		
			2, p.958 (DF)		
			2, p.959 (RF)		
			2, p.959 (RF)		
			2, chap.XLVII (RF)		
			2, p.974 (RF)		
			2, p.974 (RF)		
			2, p.975 (RF)		
			2, p.975 (RF)		
			2, p.975 (RF)		
			2, p.977 (RF)		
			2, chap.XLVIII (RF)		
			2, p.980 (RF)		
			2, p.982 (RF)		
			2, p.984 (RF)		
			2, p.987 (RF)		
			2, p.988 (RF)		
			2, p.991 (RF)		
			2, p.993 (RF)		
			2, p.994 (RF)		
			2, p.999 (RF)		
			2, p.999 (RF)		
			2, p.1002		
			2, p.1008 (RF)		
			2, p.1011 (RF)		
			2, p.1012 (RF)		
			2, p.1033 (RF)		
			2, p.1059		
			2, p.1060		
			2, p.1060		
			2, p.1060		
			2, p.1062		
			2, p.1063		
			2, p.1067 (B)		

				2, p.1069 (B)		
				2, p.1076 (B)		
				2, p.1076 (M)		
				2, p.1076 (RF)		
				2, p.1079 (RF)		
				2, p.1097 (RF)		
				2, p.1114 (RF)		
				2, p.1116 (RF)		
				2, p.1116 (RF)		
				2, p.1117 (RF)		
				2, p.1135 (B)		
Fantaisie	1, par.214	2, par.639			1, par.511	
Fantosme	1, par.181	2, par.29				
	1, par.182	2, par.29				
	1, par.238	2, par.439				
	1, par.260					
	1, par.391					
Herbes		2, par.78	2, p.83	2, p.708		2, par.961
			2, p.317	2, p.708		2, par.962
			3, p.65	2, p.715		
			3, p.74			
Incantations	1, par.145	1, par.265				
		2, par.78				
Ingromancie	1, par.187					
	1, par.427					
	2, chap.LVI I					
Maledictions			2, p.96			
			2, p.114			
Malefices			1, p.211			
			2, p.114			
			2, p.120			
Nigromancie	2, par.1188	1, chap.XV		2, p.955		
		1, par.256				
		1, par.265				
		1, par.411				
		1, par.411				
		1, par.574				
		1, par.694				
		2, par.169				
	2, par.641					
Œuvres diaboliques					1, par.351	
Poisons		2, par.215		2, p.906		
Pouldre	1, par.408	2, par.51	2, p.83			
	1, par.408					
	1, par.408					
	1, par.412					
	1, par.756					
	1, par.756					
	1, par.756					
Science		1, par.256	2, p.120		1, par.12	1, par.372
		1, par.574			1, par.380	
Sorcherie					1, par.661	
Sorchier		1, par.117				1, par.539
Sorciera		1, par.386				

		1, par.391				
Sort	1, par.183	1, par.84	2, p.18	2, p.954	1, par.24	1, par.52
	1, par.187	1, par.436	2, p.18	2, p.954		1, par.148
	1, par.187	1, par.437	2, p.99	2, p.955		1, par.149
	1, par.187	1, par.438	2, p.100	2, p.955		1, par.149
	1, par.187	1, par.438	2, p.103			1, par.150
	1, par.187	1, par.438				
	1, par.192	1, par.439				
	1, par.207	1, par.439				
	1, par.244	1, par.452				
	1, par.256	2, par.638				
	1, par.379					
Sortisseur	1, par.117				1, par.245	1, par.70
					1, par.245	
					1, par.245	
					1, par.246	
					1, par.295	

ANNEXE 3 : LES RÊVES DANS LE ROMAN DE PERCEFOREST

Références	Rêveur	Sujet du rêve	N°
I, 1, par.98	Alexandre	Tempête et prophétie de Zéphir	1
I, 1, par.179	Perceforest	Un nain l'exhorte à aller dans la Forêt Darnant	2
I, 1, par.729	Chevalier au Griffon	Son adoubement	3
II, 1, par.144	Perceforest	Se fait démembrer par un aigle, un griffon, un léopard	4
II, 1, par.398	Perceforest	Rêve de guérison	5
II, 1, par.688	Lyonnel	Construction d'un château	6
II, 2, par.265	Lyonnel	Blanche	7
III, 1, p.4	Les 12 chevaliers aux Vœux	Leurs amies	8
III, 2, p.204	Fergus	Sa mort de la main de Nestor	9
III, 2, p.222	Nestor	Enlèvement de Néronès	10
III, 2, p.223	Suivante de Néronès	Enlèvement de Néronès	11
III, 2, p.248	Cœur d'Acier	Le jeune berger est Nestor	12
III, 2, p.264	Nestor/Tarquin	Dilemme sur ce qu'il doit faire.	13
III, 2, p.341	Cœur d'Acier	Un jeune homme conseille à Cœur d'Acier et Nestor de rester en Ecosse	14
III, 2, p.343	Cœur d'Acier	Rappelle l'épisode de l'anneau et l'alouette	15
III, 2, p.345	Cœur d'Acier	Cœur d'Acier est Néronès	16
III, 3, p.67	Troÿlus	Vision de Vénus	17
III, 3, p.192	Lyonnel	Rester à un carrefour pour avoir des nouvelles de Gadiffer et Nestor	18
III, 3, p.206	Sœur de Sadonés et Sador	L'héritier du trône épousera une fille de Pergamon	19
IV, 1, p.129	Bruyant	Se fait dévorer les entrailles par des serpents	20
IV, 1, p.158	Priande	Meurtre d'Estonné	21
IV, 1, p.163	Estonné	Sa propre mort	22
IV, 1, p.495	Perceforest	Bataille du Franc Palais	23
IV, 1, p.496	Perceforest	Partir en quête de Dardanon	24
IV, 1, p.561	Dardanon	Plaintes de Nature	25
IV, 1, p.571	La Reine Fée	Explication de Nature	26
IV, 2, p.704	Morgane	Relation sexuelle de Passelion et Morganette	27
IV, 2, p.713	Gaudine	Baiser de Passelion	28
IV, 2, p.731	Bénuic	Reçoit la collée de Passelion	29
IV, 2, p.916	Ourseau <sup>2</sup>	Rencontre avec un ménestrel	30
IV, 2, p.917	Gallopin	Annonce la restauration de la Grande Bretagne	31
IV, 2, p.1016	Pucelle aux Deux Dragons	Zéphir	32
IV, 2, p.1018	Gallafur	Restauration de la Grande Bretagne et descendance	33

IV, 2, p.1018	Gallafur	Restauration de la Grande Bretagne et descendance	34
IV, 2, p.1019	Gallafur	Emplacement des chroniques de Perceforest	35
IV, 2, p.1020	Orcanus <sup>2</sup>	Emplacement des chroniques de Perceforest	36
IV, 2, p.1096	Ourseau <sup>2</sup>	Meurtre de César	37
IV, 2, p.1097	Ourseau <sup>2</sup>	Le fer volé et mis en pièces	38
IV, 2, p.1116	Gallafur	La Pucelle aux Deux Dragons l'invite à la suivre	39
V, 1, par.96	Exillé	Il présente Norgal <sup>2</sup> vaincu à Blanchette	40
V, 1, par.169	Nero	Clamidette lui donne un gant	41
V, 1, par.189	Clamidette	Elle laisse son gant à un chevalier	42
V, 1, par.285	Gallafur	Reproches de la Pucelle aux Deux Dragons	43
V, 1, par.325	Morganette	Retour de Passelion	44
V, 1, par.372	Norgal <sup>2</sup>	Ouverture de l'aumônière par une bergère	45
V, 1, par.387	Passelion	Console Norgal <sup>2</sup>	46
V, 1, par.392	Passelion	Sarra lui dit de partir	47
V, 1, par.393	Morganette	Départ de Passelion	48
V, 1, par.418	Norgal <sup>2</sup>	Gorloés	49
V, 1, par.420	Norgal <sup>2</sup>	Hommage à Gorloés	50
V, 1, par.441	Norgal <sup>2</sup>	Epreuve du chapelet de roses	51
V, 1, par.466	Norgal <sup>2</sup>	Blanchette	52
V, 1, XXVIII	Chevalier Vermeil	La jeune fille dont il est amoureux	53
V, 1, XXVIII	Chevalier Flamboyant	La jeune fille dont il est amoureux	54
V, 1, par.655	Nervine	Révélation de la filiation	55
V, 1, par.655	Genièvre	Un jeune homme demande à connaître son père	56
VI, 1, par.142	Maronex <sup>2</sup>	Gallafur n'est pas dans le puits	57
VI, 1, par.146	Une jeune fille	Rencontre la Pucelle aux Deux Dragons et la Pucelle au Cercle d'Or	58
VI, 1, par.188	Carracte	Zéphir	59
VI, 1, par.389	Une jeune fille	Mise à fin de l'aventure du mont Darnant	60
VI, 1, par.623	Gallafur	Rêve d'une fontaine qui reflète le château qui protégera sa fille	61
VI, 1, par.627	Gallafur	Porte des pierres pour le château	62
VI, 2, par.997	Flavora	Mort d'Olofer et sa propre mort	63
VI, 2, par.1032	La femme de Pilate	Jésus	64
VI, 2, par.1070	Un marin	Jésus lui demande d'aller chercher les gens de l'Île de Vie	65

VI, 2, par.1085	Un marin	Jésus lui demande d'édifier un temple	66
--------------------	----------	---------------------------------------	----

## ANNEXE 4 : LES METAMORPHOSES DE ZEPHIR

### 4.1. Relevé synthétique des métamorphoses de Zéphir

	Livre I	Livre II	Livre III	Livre IV	Livre V	Livre VI	Total
Transformations humaines	1	11	9	33	8	21	83
Transformations animales ou autres	0	10	2	5	1	9	27
Total	1	21	11	38	9	30	110

### 4.2. Relevé détaillé des métamorphoses de Zéphir

Références	Métamorphoses	Conséquences
<b>Livre I</b>		
1, par.98	"ung ancien homme vestu d'une noire cape"	Avertit Alexandre
<b>Livre II</b>		
1, par.118	"flameroles"	Aide à la conquête du château de Brane et de Sorence par Estonné
1, par.119	une voix	
1, par.121	un cheval	
1, par.280	"recaner une beste moult laidement a maniere d'un asne"	Aide Estonné à revoir Sorence
1, par.280	"une beste de façon en maniere d'un ours"	
1, par.282	la voix de Sorence	
1, par.283	une demoiselle	
1, par.284	une très vieille femme	
1, par.287	une lumière	
1, par.303	"ung garçon a pié"	
1, par.306	lumière+voix	
1, par.307	une voix	
1, par.309	"feu materiel"	
1, par.310	"une beste a maniere d'un asne"	
1, par.311	"ung homme (...) vestu d'une cloque de noir bureau"	
1, par.313	"lyon de la grandeur d'un cheval"	
1, par.339	"la teste d'un homme ancien"	Avertit Lyonnell de ne pas suivre des jeunes filles
1, par.380	un valet à cheval	Transporte Estonné en Ecosse
1, par.381	le bruit du cheval du maître	
1, par.392	une clarté	Transporte Estonné dans le jardin de la Reine Fée



2, par. 383	"l'ermite (...) s'esvanuy"	Donne une fausse interprétation au bouclier de Troÿlus
Livre III		
1, p.92	"figure de homme"	Sauve Nestor d'un groupe d'esprits
1, p.347	une belle jeune femme	Avertit Estonné de l'arrivée des Romains
1, p.349	une voix d'homme	
1, p.350	"une figure desguisee"	
3, p.84	"ung messagier"	Aide Troÿlus à rejoindre Zellandine endormie et transport en Ecosse pour les noces d'Estonné
3, p.91	"ung oysel grant a merveilles"	
3, p.96	"ung garçon messagier"	Amène Estonné là où Troÿlus va apparaître
3, p.118	Priande sur un lit	Empêche Estonné de concevoir Passelion la mauvaise nuit
3, p.119	"ung grant homme a une grosse teste"	
3, p.144	"le chief d'un ancien homme"	Avertit Perceforest de ne pas suivre la Bête Glatissant
3, p.212 et 235	"ung oysel a chief de femme"	Transporte Benuïc chez Morgane
Livre IV		
1, p.161	"ung homme vestu d'une rude et grosse vesture et d'un chapperon"	S'occupe du jeune Passelion
1, p.231	"un homme affublé d'une chappe de noirs aigneaulx"	Avertit des chevaliers que seul Passelion pourra tuer Bruyant sans Foi
1, p.233	"ung homme"	
1, p.244	"si grant vent"	Sauve Troÿlus et le Tor
1, p.291	"le bon homme a la noire cappette"	Aide Passelion à tuer Bruyant sans Foi
1, p.294	"ung cheval de merveilleuse grandeur"	
1, p.307	"ung homme vestu d'une noire cappette"	
2, p.704	une voix	Annonce la naissance de l'enfant de Passelion et Morganette
2, p.720	"une creature rousse de couleur et vese d'une noire cappette" (Rousse Quouane (2, 919))	Aide Bénuïc à retrouver sa mère
2, p.726	"ung pieton"	
2, p.727	"un aigle"	
2, p.734	"une des belles damoiselles qu'il eust oncques veue"	Transporte Passelion en enfer
2, p.734	un garçon	
2, p.740	"un ancien homme vestu d'une chappe"	
2, p.764	un grand cheval	Transporte Passelion hors de l'enfer
2, p.878-879	une jeune fille	Transporte Passelion chez Gaudine et lui promet son aide pour plus tard

2, p.880	une belle jeune femme	
2, p.899	un jeune homme	Restitue le cheval de Gaudine à Passelion
2, p.923	une voix	Annonce les merveilles du Perron
2, p.926	une voix	Annonce les merveilles du Perron à Pallidès
2, p.928	une "chievre" et son "faon"	Eloigne Passelion de Marmona qui l'a ensorcelé
2, p.930	"sa noire chappette"	
2, p.942	une voix	Aide Ourseau à retrouver Blanor
2, p.943	"un ancien homme"	Annonce des merveilles du Perron
2, p.944	"ung homme vestu d'une vesture noire"	Aide Ourseau à retrouver Blanor
2, p.981	"une figure"	Amène Ourseau en Momonie
2, p.1016	"un ancien homme vestu d'une noire cappette"	Apparait en rêve à la Pucelle aux Deux Dragons et lui montre l'adoubement
2, p.1035-1037	Marnehas la messagère	Avertit Passelion d'une attaque nocturne
2, p.1040	une voix	
2, p.1054	une voix	Avertit Bénéuic de quitter Sarra
2, p.1054	"la figure d'un homme seant sus un arbre"	
2, p.1107	"un homme vestu d'une noire cappette"	Avertit Ourseau et Passelion d'un piège
2, p.1109	"un homme de meur eage"	Avertit Ourseau et Passelion d'un piège 2
2, p.1111	une voix	Fait la morale à Ourseau et Passelion et leur dire d'aller au Perron Merveilleux
2, p.1118	un ancien homme	Annonce des merveilles du Perron
2, p.1120	"ung homme"	Vole l'épée de Gallafur
2, p.1122	une voix	Explique le vol de l'épée
2, p.1122	"le chief d'un ancien homme"	
Livre V		
1, par.7	"un homme merveilleux a regarder"	Enterre les dragons amenés par la Pucelle aux Deux Dragons
1, par.10	"la teste"	Explique la signification des deux dragons
1, par.210	"ung ancien homme"	Guide Néro et Clamidette
1, par.215	"ung ancien homme"	Demande au peuple de prendre Néro comme seigneur
1, par.557	fait parler le cadavre du maître de Perceforest	Transporte Gallafur vers la Reine Fée
1, par.598	"un cerf le plus merveilleux en grandeur"	Sauve Passelion des hommes du roi de Sycambre
1, par.602	"un homme grant et puissant et tres rudde"	Sauve Dorine du bûcher
1, par.666	voix	Annonce l'héritier du trône de Bretagne
1, par.667	"un homme (...) vestu d'une noire cappe"	Confirme la prophétie de la voix
Livre VI		

1, par.189	"ung ancien homme vestu d'une noire cappe"	Conseille Carrache
1, par.195	"ung homme afublé d'une noire chappette"	Aide Blanor, Gallafur, Carrache à s'évader
1, par.202	un cygne qui tire une nef	
1, par.437	"ung homme par samblant (...) habillié d'une noire cape"	Envoie Gallafur au Perron Merveilleux
1, par.450	"le sage homme vestu de la chape"	Annonce des merveilles de l'élection du roi
1, par.622	"ung ancien homme par samblant vestu d'une noire cappette"	Engage une nourrice pour la Pucelle aux Deux Dragons encore enfant
1, par.738	"ung homme vestu d'une noire cappe"	Conseille à Norhot d'aller vers Gallafur
2, par.825	un cerf blanc qui parle	Provoque la rencontre de Norhot et d'une jeune fille
2, par.839	"ung ancien homme"	Sauve une jeune fille du siège de son château par Passelion
2, par.851	une voix	Dit à Gallafur de rentrer à Gallafort pour retrouver Norhot
2, par.852	"ung ancien homme vestu d'une noire chape"	Dit à Salfar et à Lizeus de retourner voir Norhot
2, par.877	"ung homme vestu d'une noire cappette"	Aide Crudel à passer la nuit avec Nimienne
2, par.896	"ung homme de merveilleuse grandeur vestu d'une noire cape"	Sauve Gallafur de Scapiol et l'emmener sur l'Île de Vie
2, par.899	un grand cerf aux cornes lumineuses	Guide Scapiol vers Ygerne
2, par.901	"ung pescheur vestu d'une noire cape"	Fait traverser à Scapiol une rivière en échange d'un don
2, par.907	"ung homme par samblant"	Réveille Scapiol
2, par.909	"le preudomme a la chappette"	Guide les hommes de Scapiol vers leur chef
2, par.919	"oiseil"	Sauve Oloffer et Gallafur2
2, par.919	"en fourme d'homme"	
2, par.923	"ung homme ancien par samblant"	Montre à Olofer le cheval de Juvenispater
2, par.934	une voix	Dit à Scapiol que les armes pour adouber Olofer arriveront par aventure
2, par.935	un ours	Eloigne Scapiol et Olofer de Nagor, les conduit dans un château où on leur parle de ses exactions
2, par.953	"ung rengier"	Rappelle à Oloffer de tuer le Porc Merveilleux
2, par.953	une voix	
2, par.960	"une esprise de feu"	Guide Olofer vers Corrose
2, par.960	une voix	
2, par.963	"ung blanc cisne"	Amène Olofer sur l'Île de Vie
2, par.973	"le cisne au chief de la nef"	Ramène Olofer de l'Île de Vie
2, par.974	"ung garchon"	Donne à Olofer un cheval et des indications pour rejoindre son frère

2, par.1022	"ung homme vesty d'une noire cappe"	Indique à Arfasen la nef pour l'Île de Vie
-------------	-------------------------------------	--

ANNEXE 5 : LES ATTAQUES DE BRUYANT SANS FOY

Références	Intention	Méthode	Complices	N°
Livre III				
III, 1, p.162-163	Attaque sur le Chevalier à l'Aigle Noir et le Chevalier à la Belle Géande	Surnombre, attaque physique	Onze chevaliers dont il est le « maistre » (p.162, l.151).	1
III, 1, chap.XVIII-XIX	Tentative d'exécution de Lyonnell, Zellandin, Troÿlus, le Tor et Estonné	Dissimulation, magie/optique	Plusieurs chevaliers et femmes du lignage Darnant	2
III, 2, p.168-170	Tentative d'enlèvement de Flamine et Sorette	Mise à mort des chevaux et fuite	Un autre chevalier	3
III, 2, p.316	Tentative de meurtre sur quatre chevaliers aux vœux	Enchantement qui endort	Aucun	4
III, 3, p.38	Assassinat d'un chevalier du Franc Palais	Enchantement qui endort	« acompaigné de .II. chevaliers et d'un jenne escuier » (l.716)	5
III, 3, p.126-127	Tentative de meurtre sur Marones	Enchantement qui endort	Aucun	6
III, 3, p.160	Tentative de meurtre sur Nestor et vol de son écu	Attend que le chevalier dorme	Deux garçons	7
III, 3, p.216	Emprisonnement de Troÿlus	Une trappe	Aucun	8
Livre IV				
IV, 1, p.139-140	Assassinat de deux chevaliers	Attend que les chevaliers dorment	Aucun	9
IV, 1, p.143	Emprisonnement de Carados	« de belles paroles » p.143, l.316	Aucun	10
IV, 1, p.170	Assassinat d'Estonné	Attend que le chevalier dorme	Aucun	11
IV, 1, p.202	Assassinat de Werteberch et Lignanges	1. Attend que les chevaliers s'endorment (échec) 2. « traÿtreusement » p.202, l.46	Aucun	12
IV, 1, p.207	Tentative d'assassinat de Lyonnell et ses compagnons Assassinat de l'écuyer de Lyonnell	1. Déguisement 2. Attend que les chevaliers dorment	Aucun	13
IV, 1, p.216-217	Mutilation d'un écuyer	Ruse et fuite	Aucun	14

IV, 1, p.226-228	Tentative d'assassinat du Chevalier au Dauphin	Déguisement	Aucun	15
------------------	--	-------------	-------	----

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Textes du corpus

#### 1.1. *Perceforest* : manuscrits et éditions

##### 1.1.1. Editions anciennes

*La tres elegante, delicieuse, melliflue et tres plaisante hystoire du tres noble, victorieux et excellentissime roy Perceforest, roy de la Grand Bretaigne, fundateur du Franc palais et du Temple du souverain Dieu [...]*, Paris, Nicolas Cousteau et Galliot du Pré, 23 mai 1528.

##### 1.1.2. Editions modernes

*Les pièces lyriques du roman de Perceforest*, [éd. J. Lods], Genève, Droz, 1953.  
*Le roman de Perceforest. Première partie*, [éd. J. H. M. Taylor], Genève, Droz, 1979.  
*Perceforest. Quatrième partie, tomes I et II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 1987.  
*Perceforest. Troisième partie, tome I*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 1988.  
*Perceforest. Troisième partie, tome II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 1991.  
*Perceforest. Troisième partie, tome III*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 1993.  
*Perceforest. Deuxième partie, tome I*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 1999.  
*Perceforest. Deuxième partie, tome II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 2001.  
*Perceforest. Première partie, tomes I et II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 2007.  
*Perceforest. Cinquième partie, tomes I et II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 2012.  
*Perceforest. Sixième partie, tomes I et II*, [éd. G. Roussineau], Genève, Droz, 2014.

#### 1.2. Textes antiques

ALCÉE DE MYTILÈNE, *Fragments*, [éd. G. Liberman], Paris, Belles Lettres, 1999.

##### ARISTOTE

- *Du ciel*, [éd. p. Moraux], Paris, Belles Lettres, 1965.
- *Histoire des animaux*, [éd. J. Barthélemy-Saint-Hilaire], Paris, Librairie Hachette, 1883.
- *Le Traité du Ciel*, [éd. J. Barthélemy-Saint-Hilaire], Paris, A. Durand, 1866.
- *Les Météorologiques*, [éd. p. Louis], Paris, Belles Lettres, 1982.
- *Métaphysique*, [éd. J. Tricot], Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2000.

- *Physique*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, A. Durand, 1862.
- *Politique*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, Librairie Philosophique de Ladrange, 1874.
- *Traité de la Génération des Animaux*, [éd. J. Barthélémy-Saint-Hilaire], Paris, Hachette, 1887.

ARRIEN, « Expéditions d'Alexandre », *Essai sur la tactique des Grecs*, Anselin, Ch. Liskenne et Sauvan, 1835.

ELIEN, *De Natura animalium*, [éd. F. Jacobs, K. Gesner, J. G. Schneider, A. Gronovius], Paris, Frédéric Frommann, 1832.

EMPEDOCLE,

- *Fragments*, dans *De Thalès à Empédocle*, [éd. A. Diès], Paris, Gauthier-Villars et Cie, 1930.
- *Fragments*, dans *L'Aurore de la philosophie grecque*, [éd. J. Burnet, trad. A. Reymond], Paris, Hachette, 1919.

HOMÈRE,

- *Hymnes*, [éd. J. Humbert], Paris, Belles Lettres, 1936.
- *L'Iliade*, [éd. p.Mazon], Paris, Belles Lettres, 1938.

HORACE, *Epîtres, Art Poétique*, [éd. F. Villeneuve], Paris, Belles Lettres, 1941.

*Les Présocratiques* [D. Delattre, J.-P. Dumont, J.-L. Poirier], Paris, Gallimard, 1988.

MACROBE, VARRON, POMPONIUS MELA, *Œuvres complètes* [éd. M. Nisard], Paris, Firmin-Didot Frères, 1875.

MACROBII AMBROSII THEODOSII, *Opera quae supersunt*, [éd. L. von Jan], Quedlinburg et Leipzig, Gottfried Bass, 1852.

OPPIEN, *La chasse, Œuvres d'Oppien*, [éd. B. de Ballu], Librairie académique, Strasbourg, 1787.

PLINE L'ANCIEN,

- *Histoire naturelle de Caius Plinius Secundus*, [éd. A. de Grandsagne], Panchoucke, 1829.
- *Histoire Naturelle*, [éd. E. Littré], Paris, Dubochet, 1850.
- *Histoire Naturelle*, [éd. J. Beaujeu], Paris, Belles Lettres, 2003.

PLUTARQUE, *Oeuvres Morales & meslees de Plutarque: Translatees de Grec en François, reveuës & corrigees en ceste troisième edition en plusieurs passages par le Translateur* » [éd. J. Amyot], Paris, Michel de Vascosan, 1575.



PSEUDO-ARISTOTE, *De coloribus*, [trad. C. Hugonnet], 2000, édition électronique, [http://www.academia.edu/5671704/Traduction\\_du\\_De\\_Coloribus\\_du\\_Pseudo-Aristote](http://www.academia.edu/5671704/Traduction_du_De_Coloribus_du_Pseudo-Aristote).

QUINTUS DE SMYRNE, *La Suite d'Homère*, [éd. F. Vian], Paris, Belles Lettres, 1963.

TACITE, *De moribus Germanorum et de vita Agricolaë*, [éd. G. Brotier, R. Relhan], Londres, The British Library, 1829.

TIMOTHEE DE GAZA, *On animals*, [éd. F. S. Bodenheimer], Académie internationale d'histoire des sciences, 1949.

VIRGILE,

- *L'Énéide*, [éd. C. M. Cluny], Paris, Editions de la Différence, 1993.

- *Les Géorgiques*, [éd. E. de Saint Denis], Paris, Belles Lettres, 1968.

### 1.3. Textes médiévaux

#### 1.3.1. Manuscrits et éditions anciennes

BARTHELEMY L'ANGLAIS, *Livre des propriétés des choses*, traduction de Jean Corbechon, Paris, bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1028.

PIERRE DE BEAUVAIS, *Bestiaire*, dans le *Grand recueil La Clayette*, fin XIIIe, MS Paris BNF Naf. 13521.

EVRART DE CONTY, *Le livre des échecs amoureux moralisés*, manuscrit BNF, Français 143, 1401-1500.

BERNARD DE GORDON, *Practique de maistre Bernard de Gordon appelée Fleur de lys en medecine*, [s.n.], Lyon, 1495.

GUILLAUME D'Auvergne, *Opera Omnia, De Virtutibus*, Rouen, E. Couterot, 1674.

HUBERT LE PROUVOST, *La Légende de Saint Hubert*, ms fr. 424, 1463.

POLYDORUS VERGILIUS, *De l'invention des choses*, [traduction du latin par F. de Belleforest], Paris, Robert le Mangnier, 1576.

PHILIPPE DE THAON, *Le Bestiaire*, III, GKS 3466 8°.

#### 1.3.2. Editions modernes

*A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary*, [éd. W. B. Clark], The Boydell Press, Woodbridge, 2006.

- An Old English miscellany containing a bestiary, Kentish sermons, Proverbs of Alfred, religious poems of the thirteenth century*, [R. Morris], Oxford, Early English Text Society, 1872.
- ANSELME, *Sur l'Existence de Dieu (Proslogion)*, [éd. A. Koyré], Vrin, Paris, 1992.
- BACON, Roger, *Opus Majus*, Clarendon Press, Oxford, 1897.
- BARTHELEMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum*, [éd. p.Hongre], Lyon, 1482.
- RIGAUT DE BERBEZILH, *Liriche [di] Rigaut de Barbezilh*, [éd. A. Varvaro], Bari, Adriatica, 1960.
- BIANCIOTTO, Gabriel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Stock, 1980.
- CHRETIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, [éd. D. Poirion], Paris, Gallimard, 1994.
- Demanda del Santo Grial : (1515) (Fragmento castellano procedente de la "Materia de Bretaña") [selección]*, [éd. C. Alvar y J. M. L. Megías], *Antología de libros de caballerías castellanas*, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 2001.
- HUGUES FOUILLOY, *De bestiis et aliis rebus*, [éd. I. p.Migne], Paris, 1854.
- GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, [éd. A. Schultz], Halle, Eduard Anton, 1854.
- GERVAIS DU BUS, *Le Roman de Fauvel publié d'après tous les manuscrits connus*, [éd. A. Langfors], Paris, Firmin Didot et Cie, 1914-1919.
- GERVAISE, *Bestiaire*, [éd. P. Meyer], *Romania*, I, 1872.
- ISIDORE, *Etymologiarum (libri X. posteriores)*, dans *Opera Omnia*, [F. Lorenzanae], Rome, 1801.
- JEAN D'ANTIOCHE et JEAN DE VIGNAY, *Les Traductions françaises des Otia imperialia de Gervais de Tilbury*, [éd. C. Pignatelli et D. Gerner], Genève, Droz, 2006.
- JEAN D'ARRAS, *Mélusine*, [éd. J.-J. Vincensini], Livre de Poche, Paris, 2003.
- La Tavola ritonda, o L'istoria di Tristano*, [éd. F. L. Polidori], Bologne, Gaetano Romagnoli, 1864, p.155.
- LATINI, Brunetto, *Li livres dou tresor*, [éd. p.Chabaille], Paris, Imprimerie impériale, 1863.
- Lancelot du Lac*, [F. Mosès], Paris, Livre de Poche, 1991.
- GUILLAUME LE CLERC, *Le Bestiaire Divin*, dans le MS. Français 24428, Troisième tiers du XIIIe siècle.
- Le Haut Livre du Graal: Text, variants, and glossary*, [éd. W. A. Nitze, T. A. Jenkins], University of Chicago Press, 1932.

*Le Roman d'Alexandre en Prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher en collaboration avec Y. Otaka], Osaka, Centre de Recherche interculturelle de l'Université d'Otemae, 2003.

*Le Roman de Thèbes*, [éd. L. Constans], Paris, Firmin Didot et Cie, 1890.

*Le Roman de Tristan*, [éd. E. Baumgartner], Genève, Droz, 1993.

*Le Roman de Tristan*, [éd. R. L. Curtis], Cambridge, D.S. Brewer, 1985.

*Les quatre branches du Mabinogi*, [éd. P.-Y. Lambert], Paris, Gallimard, 1993.

MAHIEU LE VILAIN, *Les Metheores d'Aristote*, [éd. R. Edgren], Upsal, Almqvist et Wiksells, 1945.

*Physiologus latinus*, [éd. E. E. Steinmeyer], *Die kleineren althochdeutschen Sprachdenkmäler*, Berlin, Weidmann, 1916, édition numérique établie par T. Klein et J. Gippert, 2005-2006, <http://titus.uni-frankfurt.de/texte/etcs/ital/lat/physioll/physi.htm?physi002.htm>.

*The Vulgate Version of the Arthurian romances*, v.1, *L'Estoire del Saint Graal*, [éd. H. O. Sommer], Washington, The Carnegie Institution of Washington, 1909.

THOMAS D'AQUIN,

- *La somme théologique de saint Thomas d'Aquin: latin-français en regard*, [éd. C.-J. Drioux], Paris, Eugène Belin, 1854.

- *Liber de veritate catholicae Fidei contra errores infidelium seu Summa contra Gentiles*, t. 1-3, [éd. p.Marc, C. Pera, p.Caramello], Rome, Taurini, 1961.

- *Summa Theologiae*, établissement du texte d'après l'édition Leonine, Rome, 1895, édition électronique, E. Alarcón, 2000, <http://www.corpusthomicum.org/sth3034.html>.

#### 1.4. Dictionnaires

BAILLY, Anatole, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 2000.

*Dictionnaire du Moyen Français* (DMF 2015), ATILF - CNRS & Université de Lorraine, <http://www.atilf.fr/dmf>.

GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 2000.

GODEFROY, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du XIe au XVe siècle [...]*, Paris : Librairie des Sciences et des Arts, impr. 1937-1938.

JACQUART, Danielle et THOMASSET, Claude, *Lexique de la langue scientifique (Astrologie, Mathématiques, Médecine...)* Matériaux pour le Dictionnaire du Moyen Français (DMF), Paris, Klincksieck, 1997.

QUEMADA, Bernard, *Trésor de la Langue Française*, Paris, Gallimard, 1992.

REY, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.

TOBLER, Adolf and LOMMATZSCH, Erhard, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1925-1936.

## 2. Etudes sur *Perceforest*

ALBERT, Sophie,

- « Les souvenirs de Perceforest dans le manuscrit de Paris, BnF, fr. 363 », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.287-299.
- « Les vertus de la bonne laissive. Polysémie des actes de lavage dans le *Roman de Perceforest* », *Laver, monder, blanchir: discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*, [éd. S. Albert], Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p.135-151.

BEAUNE, Colette, « Perceforêt et Merlin. Prophétie, littérature et rumeurs au début de la guerre de Cent Ans », *Cahiers de Fanjeaux*, t. 27, 1992, p. 237-255.

BERTHELOT

, Anne,

- « De la généalogie comme système herméneutique », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.239-247.
- « Étymologies, dérivations et "connaissances": tours et détours de l'onomastique dans le *Roman de Perceforest* », *Le langage figuré*, [éd. G. Di Stefano], *Le Moyen français*, 60-61, 2007, p.51-61.
- « Digression et entrelacement : l'efflorescence de l'arbre des histoires », *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge, Senefiance*, t. 51, 2005, p.35-47.
- « La sagesse antique au service des prestiges féériques dans le *Roman de Perceforest* », *"Ce est li fruis selonc la letre". Mélanges offerts à Charles Méla*, [éd. O. Collet, Y. Foehr-Janssens et S. Messerli], Paris, Champion, 2002, p.183-193.

- « La représentation de l'Antiquité dans *le Roman de Perceforest* », *L'Antichità nella cultura europea del Medioevo*, [éd. R. Brusegan, A. Zironi, A. Berthelot et D. Buschinger], Greifswald, Reineke Verlag, 1998, p.251-260.
- « Magiciennes et enchanteurs », *Chant et enchantement au Moyen Âge*, [éd. le groupe de recherches « Lecture Médiévales »], Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 1997, p.105-120.
- « Zéphir, épigone "rétroactif" de Merlin dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen français*, 38, 1996, p.7-20.
- « De Graelent à *Perceforest*, la fée évhémérisée », *Die Welt der Feen im Mittelalter: II. Tagung auf dem Mont Saint-Michel*, [éd. D. Buschinger et W. Spiewok], Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p.1-14.
- « Le Paradis de la Reine-Fée dans le *Perceforest*: une utopie incertaine », *Gesellschaftsutopien im Mittelalter: V. Jahrestagung der Reineke-Gesellschaft*, [éd. D. Buschinger et W. Spiewok], Greifswald, Reineke, 1994, p.1-14.
- « Apogée et décadence: les réduplications de l'Âge d'Or arthurien dans le *Roman de Perceforest* », *Apogée et déclin. Actes du Colloque de l'URA 411, Provins, 1991*, [éd. C. Thomasset et M. Zink], Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993, p.141-154.
- « Répétition et efficacité narrative dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen français*, 30, 1992, p.7-17.
- « Des fêtes arthuriennes classiques aux fêtes ritualisées du *Roman de Perceforest* », *Feste und Feiern im Mittelalter. Paderborner Symposion des Mediävistenverbandes*, [éd. D. Altenburg, J. Jarnut et H.-H. Steinhoff], Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1991, p.432-440.
- « Le mythe de la transmission historique dans le *Roman de Perceforest* », *Histoire et littérature au Moyen Âge. Actes du colloque du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie (Amiens 20-24 mars 1985)*, [éd. D. Buschinger], Göppingen, Kümmerle, 1991, p.39-48.

BOZOKY, Edina, « La « Bête Glatissant » et le Graal. Les transformations d'un thème allégorique dans quelques romans arthuriens », *Revue de l'histoire des religions*, v.186, n°2, 1974, p.127-148.

CARNE (de), Damien, « L'entrelacement: une technique narrative à l'épreuve du *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.225-237.

CHARDONNENS, Noémie,

- *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, Genève, Droz, 2015.
- « De l'apocryphe à la fiction: l'intégration de l'*Évangile de Nicodème* dans le *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.87-100.
- « D'un imaginaire à l'autre: la belle endormie du *Roman de Perceforest* », *Études de lettres*, 289, 2011, p.191-204.

DELAMAIRE, Anne,

- « Le roi s'amuse: célébrations officielles et divertissements privés dans le *Roman de Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.177-185.
- "*Dictes hardiement, bons motz n'espargnent personne*". *Approche typologique, esthétique et historique du comique dans "Perceforest"*, thèse de doctorat, Université de Rennes II, 2010, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551562/document>.
- « Une histoire de *nice* : Excillé dans le *Perceforest* et ses rapports avec Perceval dans le *Conte du Graal* », *22e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes, 15-20 Juillet 2008*, [éd. A. Delamaire, Ch. Ferlampin-Acher et D. Hüe], Université de Rennes II, <https://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/ias/actes/pdf/delamaire.pdf>.

DELCOURT, Denyse,

- « Ironie, magie, théâtre: le mauvais roi dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen français*, 54, 2004, p.33-57.
- « Magie, fiction et phantasme dans le *Roman de Perceforest*: pour une poétique de l'illusion au Moyen Âge », *The Romanic Review*, 85, 1994, p.167-178.
- « The laboratory of fiction: magic and image in the *Roman de Perceforest* », *Medievalia et Humanistica*, 21, 1994, p.17-31.

DENOYELLE, Corinne, « Belles assemblées et joyeuses veillées dans le *Perceforest*: structure formelle et thématique des conversations festives », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.187-202.

EGEDI-KOVACS, Emese,

- « Néronès la "vivante ensevelie", Zelandine la "belle endormie" », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes (Interférences), 2012, p.101-113.

- *La "morte vivante" dans le récit français et occitan du Moyen Âge*, Budapest, Elte Eötvös Kiadó, 2012, [http://www.eltereader.hu/media/2013/04/03\\_Egedi\\_opt.pdf](http://www.eltereader.hu/media/2013/04/03_Egedi_opt.pdf).
- « Énigmes, songes et mensonges. L'*Historia Apollonii regis Tyri* et le *Perceforest* », *Pietas non sola Romana. Studia memoriae Stephani Borzsák dedicata*, [éd. A. Czeglédy, L. Horváth, E. Krähling *et al.*], Budapest, Typotex Kiadó-Eötvös Collegium, 2010, p.521-529, <http://clph.elte.hu/gam/GSBorzsak/borzsak-vegl.pdf>.
- « Non-dit et récit multiplié. Les (men)songes de Néronès dans le *Perceforest* », *Revue d'études françaises*, 14, 2009, p.107-113, [http://cief.elte.hu/sites/default/files/article\\_egedi-kovacs.pdf](http://cief.elte.hu/sites/default/files/article_egedi-kovacs.pdf).

ETTZEVOGLOU, Nathalie, « The Medical Zeitgeist in *Le Roman de Perceforest* », <http://www.sites.univ-Rennes2.fr/celam/ias/actes/index.htm>, 16 juillet, session 2.

FERLAMPIN-ACHER, Christine,

- « De la généalogie comme système herméneutique », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.239-247.
- *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, [éd.], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
- « La jument Liene dans *Perceforest*: un galop d'essai de la Bretagne à la Bourgogne », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.269-285.
- « Mélusine et *Perceforest*: la fée rédimée », *Écriture et réécriture du merveilleux féerique: autour de Mélusine. Actes du colloque organisé à Poitiers les 12, 13 et 14 juin 2008*, [éd. M. Morris et J.-J. Vincensini], Paris, Classiques Garnier, 2012, p.177-193.
- « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.153-167, <http://crm.revues.org/12437>.
- « Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans *Perceforest*: l'Histoire imprévue », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 22, 2011, p.293-305, <http://crm.revues.org/12549>.
- « La beauté du monstre dans les romans médiévaux: de la peau de bête à l'Incarnation du Christ », *La beauté du merveilleux*, [éd. A. Gaillard et J.-R. Valette], Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2011, p.77-84.
- « Incorporer les esprits: le *luiton* Zéphir et *Mélusine* », *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, Paris, Philologicum, 2010, p.101-113.

- « La "cervitude" amoureuse : les déguisements en cervidés dans le livre V de *Perceforest* », *Revue des Langues Romanes*, CXIV, 2010, p.309-326.
- « *Perceforest*: du fils sans père au père hors pair, de Merlin à Philippe le Bon », *L'imaginaire de la parenté dans les romans arthuriens (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, [éd. M. Aurell et C. Girbea], Turnhout, Brepols, 2010, p.97-108.
- « *Perceforest*: de l'entremets et de l'entrelardement au pastiche, ou l'art de cuisiner les textes », *Faute de style: en quête du pastiche médiéval*, [éd. I. Arseneau], *Études françaises*, 46:3, 2010, p.79-97.
- *Perceforest et Zéphir: propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.
- « Lisane dans le livre VI de *Perceforest*: invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », *22e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes, 15-20 Juillet 2008*, [éd. A. Delamaire, Ch. Ferlampin-Acher et D. Hüe], Université de Rennes II.
- « Voyager avec le diable. Zéphir dans le *Roman de Perceforest* (XV<sup>e</sup> siècle): la tempête, la *Mesnie Hellequin*, la *Translatio imperii* et le souffle de l'inspiration », in *Voyager avec le diable: voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, [éd. G. Holtz et T. Maus de Rolley], Paris, PUPS, 2008, p.45-59.
- « *Les enfants terribles de Perceforest* », *Enfances arthuriennes*, Orléans, Paradigme, 2006, p.237-254.
- « *Perceforest* et le roman: "Or oyez fable, non fable mais hystoire vraye selon la cronique" », *De l'usage des vieux romans*, [éd. U. Dionne et F. Gingras], *Études françaises*, 42:1, 2006, p.39-61.
- « *Cristal et Clarie et Perceforest*: un problème de taille, du petit chevalier au Bossu de Suave », "*Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees*". *Hommage à Francis Dubost*, [éd. F. Gingras, F. Laurent, F. Le Nan et J.-R. Valette], Paris, Champion, 2005, p.225-245.
- « *Perceforest* et Chrétien de Troyes », "*De sens rassis*". *Essays in Honor of Rupert T. Pickens*, [éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen], Amsterdam and Atlanta, Rodopi, 2005, p.201-217.
- « Roman et vulgarisation encyclopédique : du char d'Amphiaras au charme d'Estienne », *La transmission des savoirs au Moyen Age et à la Renaissance: Du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, [éd. P. Nobel], Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p.164-172.



- « *Perceforest et ses miroirs aux alouettes* », *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, [éd. F. Pomel], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p.323-338.
- « *Perceforest: merveilleux et lumière* », *Clarté: essais sur la lumière, PRIS-MA*, 17:2, 2002, p.187-207.
- « *Perceforest et ses deceptions baroques* », *Deceptio: mystifications, tromperies, illusion de l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes des journées d'études organisées à l'Université Paul Valéry en 1998-1999 par l'Équipe d'accueil Moyen âge-Renaissance-Baroque (MA-REN-BAR)*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 2000, p.411-465.
- « *Aux frontières du merveilleux et du fantastique dans Perceforest* », *Revue des langues romanes*, 101, 1997, p.81-111.
- « *Les deceptions dans Perceforest: du fantosme au fantasme* », *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge. Actes du troisième colloque international de Montpellier, Université Paul-Valéry, 24-26 novembre 1995, Les cahiers du CRISIMA*, 3, 1997, p.413-430.
- « *Fées et déesses dans Perceforest* », *Fées, dieux et déesses au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, 1995, p.53-72.
- « *Le rôle des mères dans Perceforest* », *Arthurian Romance and Gender: Selected Proceedings of the 17th International Arthurian Congress*, [éd. F. Wolfzettel], Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 1995, p.274-284.
- « *La géographie et les progrès de la civilisation dans Perceforest* », *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge*, [éd. B. Guidot], Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p.275-290.
- « *Le monstre dans les romans des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles* », *Écriture et modes de pensée au Moyen Âge (VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, [éd. D. Boutet et L. Harf-Lancner], Paris, Presses de l'École normale supérieure), 1993, p.69-87.
- « *Le sabbat de vieilles barbues dans Perceforest* », *Le Moyen Âge*, 99, 1993, p.471-504, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34468932w/date>.
- « *Le cheval dans Perceforest: réalisme, surnaturel et burlesque* », *Le cheval dans le monde médiéval, Senefiance*, 32, 1992, p.211-236, <http://books.openedition.org/pup/3329>.

FLUTRE, Louis-Fernand, « *Études sur Le Roman de Perceforest* », *Romania*, 70, 1948-1949, p.474-522; 71, 1950, p.374-391 et 482-508; 74, 1953, p.44-102; 88, 1967, p.475-508; 89, 1968, p.355-386; 90, 1969, p.341-370; 91, 1970, p.189-226.

GIRBEA, Catalina, « La chevalerie et la *translatio* dans quelques romans arthuriens: les métamorphoses d'un mythe », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.163-175.

GRIFFIN, Miranda, « Animal origins in *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.169-184, [crm.revues.org/12438](http://crm.revues.org/12438).

HEIDENREICH FINDLEY, Brooke,

- « Interpréter le paysage du *Perceforest*: forêts, jardins, monuments », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes (Interférences), 2012, p.203-211.

- « Human encounters with the environment in *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011, p.185-199, [crm.revues.org/pdf/12440](http://crm.revues.org/pdf/12440).

HERICHE, Sandrine, « La *verité des lettres*: inscriptions labiles et chiffrement dans le *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.213-223.

HOERNEL, Alexandra, « Réécriture(s) et réception du *Perceforest* au XVI<sup>e</sup> siècle », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.317-333.

HÜE, Denis, « La Table d'Honneur, un motif aristocratique à la fin du Moyen Âge », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.301-316.

HUOT, Sylvia, *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities*, Cambridge, Brewer, 2007.

LAFONT, Olivier, « Les quatre éléments dans un roman de la fin du Moyen âge ». *Dans Revue d'histoire de la pharmacie*, 83<sup>e</sup> année, n°304, 1995, p.44-45.

LECLERC, Marie-Dominique, « Le Chevalier Doré ou comment déconstruire l'entrelacement du *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.371-394.

LE CORNEC ROCHELOIS, Cécile, « Des poissons mythiques à l'*ichtus* divin dans *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.133-146.

LI, Huei-Chen, « L'abréviation et son lien avec la ponctuation dans les versions manuscrites et imprimées du roman de *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes (Interférences), 2012, p.335-254.

LODS, Jeanne, *Le roman de Perceforêt: origines, composition, caractères, valeur et influence*, Genève, Droz, 1951.

LUCKEN, Christopher, « Narcisse, Pygmalion et la *Belle Endormie*: l'histoire de Troÿlus et Zellandine, une réécriture du *Roman de la Rose* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.115-131.

MAILLET, Fanny, « *Perceforest* démantibulé dans la *Bibliothèque universelle des romans*: des noms, douze vœux, un lai », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.407-420.

MARCOTTE, Stéphane, « Traduire le *Perceforest* en français contemporain ou la question du seuil en traduction intralinguale », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.421-438.

Martineau, Anne, *Le nain et le chevalier. Essai sur les nains français du Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

MONTORSI, Francesco, « Le *Parsaforesto* et son contexte éditorial », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.395-406.

PARIS, Gaston, « Le conte de la Rose dans le roman de *Perceforest* », *Romania*, 23, 1894, p.78-116.

RIDOUX, Charles, « Astres et désastres dans le *Perceforest* », in *Richesses médiévales du Nord et du Hainaut*, [éd. J.-Ch. Herbin], Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2002, p.217-227.

ROUSSEL, Claude,

- « Tristan et Ourseu: deux destins d'enfants sauvages », *Cahiers Robinson*, 12, 2002, p.87-108.

- « Le jeu des formes et des couleurs: observations sur la *Beste Glatissant* », *Romania*, 104, 1983, p.49-82.

ROUSSINEAU, Gilles,

- « Réflexions sur la genèse du *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.255-267.

- « Éthique chevaleresque et pouvoir royal dans le *Roman de Perceforest* », *Actes du 14<sup>e</sup> congrès international arthurien, Rennes, 16-21 août 1984*, [éd. Charles Foulon], Rennes, 1985, t. 2, p.521-531.

STEINFELD, Nadine, « L'apport du roman de *Perceforest*, pour la mise à jour des notices étymologiques du *Trésor de la Langue Française informatisé* », Nancy, ATILF, <https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/126123/filename/Steinfeld.pdf>.

SZKILNIK, Michelle,

- « La casuistique amoureuse dans le livre V du *Perceforest* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.151-161.
- « Les morts et l'histoire dans le *Roman de Perceforest* », *Le Moyen Âge*, 105:1, 1999, p.9-30.
- « Aroès l'illusionniste (*Perceforest*, 3<sup>e</sup> partie) », *Romania*, 113, 1992-1995, p.441-465.
- « Des blancs moutons pasturans les rais du soleil: le paysage dans les marges du *Roman de Perceforest* », *Les Cahiers du S.E.L., Paysage/Paysages, (Séminaire Espace Littérature du Département de Lettres Modernes, Université de Nantes)*, 2, 1998, p.31-54.
- « Le clerc et le ménestrel. Prose historique et discours versifié dans le *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales*, 5, 1998, p.87-105, <https://crm.revues.org/1412>.

TAYLOR, Jane H. M.,

- « Profiter du *Perceforest* au XVI<sup>e</sup> siècle: *La plaisante et amoureuse histoire du Chevalier Doré et de la pucelle surnommée Cœur d'Acier* », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p.355-369.
- « La Reine Fée in the *Roman de Perceforest*: rewriting, rethinking », *Arthurian Studies in Honour of p.J. C. Field*, [éd. B. Wheeler], Cambridge, Brewer (Arthurian Studies), 2004, p.81-91.
- « Perceval/Perceforest: naming as hermeneutic in the *Roman de Perceforest* », *Romance Quarterly*, 44:4, 1997, p.201-214.
- « Faith and austerity: the ecclesiology of the *Roman de Perceforest* », *The Changing Face of Arthurian Romance. Essays on Arthurian Prose Romances in Memory of Cedric E. Pickford, a Tribute of the British Branch of the International Arthurian Society*, [éd. A. Adams *et al.*], Woodbridge, Boydell, 1986, p.47-65.
- « Aroès the enchanter: an episode of the *Roman de Perceforest* and its sources », *Medium Ævum*, 47, 1978, p.30-39.

- « Reason and faith in the *Roman de Perceforest* », *Studies in Medieval Literature and Languages in Memory of Frederick Whitehead*, [éd. W. Rothwell et al.], Manchester, Manchester University Press, 1973, p.303-322.

UHL, Patrice, « De la Cauquemare et du Luiton: le témoignage complémentaire des *Évangiles des quenouilles* et de *Perceforest* », *Le cauchemar. Mythologie, folklore, arts et littérature*, [éd. B. Terramorsi], Paris, SEDES (Bibliothèque universitaire et francophone), 2003, p.87-107.

VAN HEMELRYCK, Tania, « Soumettre le *Perceforest* à la question: une entreprise périlleuse? », *Le Moyen français*, 57-58, 2005-2006, p.367-379.

VEYSSEYRE, Géraldine,

« Les métamorphoses du prologue galfridien au *Perceforest*: matériaux pour l'histoire textuelle du roman », *Perceforest: un roman arthurien et sa réception*, [éd. Ch. Ferlampin-Acher], Rennes, Presses universitaires de Rennes (Interférences), 2012, p.31-86.

*Translater Geoffroy de Monmouth : trois traductions en prose française de l'Historia regum Britanniae : XIIIe-XVe siècles*, thèse de doctorat, Université Paris IV, Paris, 2004.

### 3. Etudes générales

#### 3.1. Eclairage théorique

BAKHTINE, Mikkaïl, *L'œuvre de François Rabelais : la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

BARKER-BENFIELD, Bruce, *The manuscripts of Macrobius' "Commentary on the Somnium Scipionis"*, Thèse de doctorat, Corpus Christi College, Oxford, 1975.

BERTHET, Jean-Charles, BORD, Christine, STALMANS, Nathalie, WALTER Philippe, *Le devin maudit : Merlin, Lailoken, Suibhne : textes et étude*, ELLUG, Grenoble, 1999.

BLUMENFELD, Renate, « Remarques sur songe/mensonge » dans *Romania*, t. CI, 1980, p.385-390.

BOBBE, Sophie, *L'Ours et le Loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, Inra/Maison des sciences de l'Homme, 2002.

BRUCKNER, Matilda T., *Shaping Romance, Interpretation, Truth and Closure in Twelfth Century French Fiction*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993.

CORBELLARI, Alain et TILLIETTE, Jean-Yves, *Le rêve médiéval. Etudes littéraires réunies par Alain Corbellari et Jean-Yves Tilliette*, Genève, Droz, 2007, p.53-71.

DAUVOIS, Nathalie et GROSPERRIN, Jean-Philippe, *Songes et Songeurs (XIIIe-XVIIIe siècle)*, Saint-Nicolas, Les presses de l'Université Laval, 2003.

DELUMEAU, Jean, *La Peur en Occident (XIVe - XVIIIe siècles)*, Paris, Fayard, 1978.

DEMAULES, Mireille, *La Corne et l'Ivoire. Etude sur le récit de rêve dans la littérature romanesque des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, 2010.

DUREL, Aline, *L'imaginaire des épiques: Italie médiévale, Orient lointain - XIVème-XVIème siècle*, Paris, L'Harmattan, 2006.

FAABORG, N. Jens, *Les enfants dans la littérature française du Moyen Age*, Copenhague, Museum Tusulanum Press, 1997.

FAIVRE, Antoine, « L'imagination créatrice. Fonction magique et fondement mythique de l'imagination », *Revue d'Allemagne*, 1981, tome XIII, p.355-390.

FARAL, Edmond,

- *Les Arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle*, Paris, Champion, 1924.

- *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age*, Paris, Champion, 1913.

FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Fées, bestes et lutons: croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Presses Paris Sorbonne, Paris, 2002.

FURTADO, Antonio L., "The Questing Beast as emblem of the ruin of Logres in the "Post-Vulgate"", *Arthuriana*, 9, n3, 1999, p.27-48.

ISSARTEL, Guillaume, « Arthur, Beowulf, Grettir. Figures animales de guerriers et de rois dans la littérature médiévale », *Travail d'Etudes et de Recherches*, Grenoble III, 1997.

JOISTEN Charles, ABRY Nicolas et JOISTEN Alice, *Êtres fantastiques, patrimoine narratif de l'Isère*, Grenoble, Musée dauphinois, 2005.

JOUET, Philippe, « Eléments de réflexion sur les "Fins dernières" dans le domaine celtique », *Revue Ollodagos*, t.IX, 1996, p.221-292.

KRUGER, Steven, *Dreaming in the middle age*, Cambridge, Cambridge University press, 1992.

LAJOUX, Jean-Dominique, *L'homme et l'ours*, Grenoble, Glénat, 1996.

LE GOFF, Jacques,

- *Un Autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1999.

- *L'Imaginaire médiéval : Essais*, Paris, Gallimard, 1991.

LE NAN, Frédérique, « Le velu sauvage dans quelques textes français du XIIème au XIVème siècles », *Recherches sur l'Imaginaire*, 2005, Cahier 31, p.37-56.

LECOMPTE, Stéphanie, *La chaîne d'or des poètes. Présence de Macrobe dans l'Europe humaniste*, Genève, Droz, 2009.

MORTA, Krzysztof, « Lampart w Literaturze Rzymskiej », *Acta Universitatis Wratislaviensis*, 3028, *Classica Wratislaviensis*, XXVIII, Wrocław, 2008, p.167-174.

NICKEL Helmut, "What kind of animal was the Questing Beast?", *Arthuriana*, 14, n2, 2004, p.66-69.

PASTOUREAU, Michel,

- *L'ours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Edition du Seuil, 2007.

- *Une histoire symbolique du Moyen Age occidental*, Paris, Le Seuil, 2004.

POSSAMAI, Marylène, « Monstres marins dans la littérature médiévale : mythologies et allégories », *Senefiance*, n°52, 2006, p.389-404.

REY-FLAUD, Henri, *Le Charivari. Les rituels fondamentaux de la sexualité*, Paris, Payot, 1985.

SCHMITT, Jean-Claude,

- *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001.

- « Mélanges. Remarques sur songe/mensonge », *Romania*, t.101, Paris, 1980, p.385-390.

TINLAND, Franck, *L'Homme sauvage. Homo Ferus et Homo Sylvestris. De l'animal à l'homme*, Paris, Payot, 1968.

THOMPSON, S., *Motif-index of folk-literature : a classification of narrative elements in folktales, ballads, myths, fables, medieval romances, exempla, fabliaux, jest-books, and local legends*, Bloomington, Indiana University Press, 1955-1958.

UELTSCHI, Karin, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008.

WALTER, Philippe,

- *Perceval, le pêcheur et le graal*, Paris, Imago, 2004.

- *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Imago, 2003.

- *Arthur, l'ours et le roi*, Paris, Imago, 2002.

- « La Mesnie Hellequin. Mythe calendaire et mémoire rituelle », *Iris*, 1999.

- *La Mémoire du temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à la Mort Artu*, Paris, Champion, 1989.

- *Canicule. Essai de Mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Paris, SEDES, 1988.

### 3.2. Eclairage historique

BARANTE (de), Prosper Brugière, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, Paris, Librairie Ladvocat, 1826.

BERTHOUD, Ferdinand, *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, Paris, Imprimerie de la République, 1802.

CHENU, Marie-Dominique, *La Théologie au douzième siècle*, Paris, J. Vrin, 1976.

CHOPPIN, René, *Trois livres du domaine de la Couronne de France*, Paris, Michel Sonnius, 1613.

CLOUZOT, Martine,

- « Roi des ménestrels, ménestrel du roi ? Statuts, fonctions et modèles d'une « autre » royauté aux XIIIe, XIVe et XVe siècles », *Les « autres » rois. Etudes sur la royauté comme notion hiérarchique dans la société au bas Moyen Âge et au début de l'époque moderne*, Munich, R. Oldenbourg Verlag München, 2010, p.24-43.
- « Le son et le pouvoir en Bourgogne au XVe siècle », *Revue Historique*, t.302, 2000, p.615-628.

COMTE, Auguste, *Le catéchisme positiviste*, Paris, Carilian-Goeury et Vor Dalmont, 1852.

COUSIN, Jean, *Histoire de Tournay*, Tournay, Malo et Levasseur, 1808.

DAUVILLIER, Jean, *Le mariage dans le droit classique de l'Église, depuis le Décret de Gratien (1140), jusqu'à la mort de Clément V (1314)*, Bordeaux, J. Bière, 1933.

DUBY, Georges, *La société chevaleresque*, Paris, Flammarion, 1988.

FOSSIER, Robert, *La société médiévale*, Paris, Armand Colin, 1991.

GAZZANIGA, Jean-Louis et OURLIAC, Jean-Paul, *Le droit de l'eau*, Paris, librairies techniques, 1979.

HABLOT, Laurent, « Revêtir le prince. Le héraut en tabard, une image idéale du prince. Pour une tentative d'interprétation du partage emblématique entre prince et héraut à la fin du Moyen Âge à travers le cas bourguignon », *Revue du Nord*, n°366-367, 2006, p.755-803.

LAURIOUX, Bruno, *Le règne de Taillevent: livres et pratiques culinaires à la fin du Moyen age*, Paris, Sorbonne, 1997.

LE GOFF, Jacques, *L'homme médiéval*, Paris, Seuil, 1989.

LECUPPRE-DESJARDIN, Elodie, « Le duel judiciaire dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons », *Agon und Distinktion*, LIT Verlag Münster, v.47, 2016, p.181-197.



MÜHLETHALER, Jean-Claude, « De la frugalité de l'ermite au faste du prince : les codes alimentaires dans la littérature médiévale », *Manger, cours public de l'université 1995-1996*, Lausanne, Payot, 1996, p.7-35.

ROUCHE, Michel, *Mariage et sexualité au Moyen Age: accord ou crise*, [éd.], *Cultures et civilisations médiévales*, v.21, Paris, Paris Sorbonne, 2000.

SEBIRE et CARTERET, *Encyclopédie du Droit ou répertoire raisonné de législation et de jurisprudence*, Paris, Videcoq Père et fils, Delamotte Ainé, 1843.

#### 4. Sciences et savoirs

##### 4.1.Ouvrages généraux

ABAT, Bonaventure, *Amusemens philosophiques sur diverses parties des sciences, et principalement de la physique et des mathématiques*, Jean Mossy, Paris, 1753.

DUCOS, Joëlle, « Science, magie et roman médiéval : de l'insertion du savoir dans le fictif », *Texte*, 43/44, 2008, p.65-78.

JACQUART, Danielle et THOMASSET, Claude, *Lexique de la langue scientifique (Astrologie, Mathématiques, Médecine...)* Matériaux pour le Dictionnaire du Moyen Français (DMF), Paris, Klincksieck, 1997.

LECOINTE, Jean, *L'idéal et la différence*, Genève, Droz, 1993.

LEJEUNE, Albert, *L'optique de Claude Ptolémée dans la version latine d'après l'arabe de l'émir Eugène de Sicile. Edition critique et exégétique*, Presses universitaires de Louvain, Louvain, 1956.

LINDBERG, David, *Science in the Middle Age*, Chicago, University of Chicago press, 1976.

TERRASSE, Michel, *Comprendre et maîtriser la Nature au Moyen Age. Mélanges d'Histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, [éd.], Genève, Droz, 1994.

##### 4.2. Encyclopédies

BUQUET, Thierry, « Les panthères de Timothée de Gaza dans l'encyclopédie zoologique de Constantin VII », 7, *Rursus*, 2012.

CODOÑER, Carmen, « De l'Antiquité au Moyen Âge, Isidore de Séville », *L'encyclopédisme*, Actes du colloque de Caen, [éd. A. Becq], Les Amateurs de livres, Paris, 1991, p.19-35.

HÜE, Denis,

- « Préface », *Encyclopédies médiévales discours et savoirs*, [éd. B. Baillaud, J. de Gramont, D. Hüe], *Cahiers Diderot*, PUR, n°10, 1998, p.11-22.
- « Structures et rhétoriques dans quelques textes encyclopédiques du Moyen Age », *L'encyclopédisme*, Actes du colloque de Caen, [éd. A. Becq], Les Amateurs de livres, Paris, 1991, p.311-318.

LIEBRECHT, Félix, *Des Gervasius von Tilbury Otia imperialia. In einer Auswahl neu herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von Felix Liebrecht. Ein Beitrag zur deutschen Mythologie und Sagenforschung*, Hannover, Rümpler, 1856.

LOREE, Denis, « Le statut du *Secret des Secrets* dans la diffusion encyclopédique du Moyen Âge », *Encyclopédies médiévales, discours et savoirs*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1998, p.164-165.

LOUIS, Sylvain, « Le projet encyclopédique de Barthélémy l'Anglais », *L'encyclopédisme*, Actes du colloque de Caen, [éd. A. Becq], Les Amateurs de livres, Paris, 1991, p.147-151.

RIBEMONT, Bernard,

- « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV<sup>e</sup> siècle », *Vulgariser la science : les encyclopédies médiévales*, *Cahiers de recherches médiévales*, n°6, 1999, p.75-108.
- « L'établissement du genre encyclopédique au Moyen Age », *L'entreprise encyclopédique*, *Littérales*, n°21, 1997.
- « Les encyclopédies médiévales, une première approche du genre », *Comprendre le XIII<sup>e</sup> siècle*, [éd. p.Guichard et D. Alexandre-Bidon], Presses Universitaires de Lyon, 1995.

#### 4.3.Cosmologie et astrologie

BOUCHE-LECLERCQ, Auguste, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003.

BOUDET, Jean-Patrice, *Entre science et nigromance : Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XIIe-XVe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

CHARMASSON, Thérèse, *Recherches sur une technique divinatoire : la géomancie dans l'occident médiéval*, Genève, Droz, 1980.

COLLIOT, Régine, « Soleil, lune, étoiles à l'horizon littéraire médiéval, ou les signes de la lumière (textes du XIII<sup>e</sup> siècle) » dans *Le soleil, la lune et les étoiles au Moyen Age*, n° 13, 1983, p.41-52.

DRAELANS, Isabelle, *Eclipses, comètes, autres phénomènes célestes et tremblements de terre au Moyen âge. Enquête de six siècles d'historiographie médiévale dans les limites de la Belgique actuelle (600-1200)*, Louvain-la-Neuve, UCL, 1995

DUCOS, Joëlle, *La météorologie en français au Moyen Age (XIIIe-XIVe siècles)*, Paris, Champion, 1998.

DUHEM, Pierre, *Le Système du monde : histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic. Tome VII... [La physique parisienne au XIVe siècle]*, Paris, Hermann, 1956.

HYATTE, Reginald et PONCHARD-HYATTE, Maryse, *L'harmonie des sphères. Encyclopédie d'astronomie et de musique extraite du commentaire sur "Les échecs amoureux" (XVe s.) attribué à Évrart de Conty*, New York, Bern et Frankfurt am Main, Peter Lang, 1985.

LABBE, Alain, « Ciel météorologique et ciel mystique dans les chansons de geste » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.127-152.

LEJBOWICZ, Max, « Les antécédents de la distinction isidorienne : astrologia/astronomia. » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.173-212.

LLINARES, Armand, « Le Traité d'astrologie de Raymonde de Lulle » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.213-228.

MARTINEZ-GASQUEZ, José, « L'homo astrologicus du ms. 2052 des archives capitulaires de la seu d'Urgell » dans *Les astres. Actes du colloque international de Montpellier*, Montpellier, Publications de la Recherche Université Paul Valéry, 1996, t.2, p.71-81.

MAURY, Alfred, *La magie et l'astrologie dans l'Antiquité et au Moyen âge*, Paris, Didier et Cie, 1860.

METMAN, Philippe, *Les astres et la destinée : les mythes grecs, l'astrologie et la conduite de la vie*, Paris, Payot, 1941.

PASTRE, Jean-Marc, « Errance romanesque et courses des astres » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.241-252.

PEUCKERT, Will, *L'astrologie : son histoire, ses doctrines*, Paris, Payot, 1965.

POULLE, Emmanuel,

- « L'instrumentation astronomique médiévale » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.253-282.
- *Les instruments de la théorie des planètes selon Ptolémée : équatoires et horlogerie planétaire du XIIIe au XVIe siècle*, Paris, Champion, 1980.

PRING-MILL, Robert, *Le Microcosme lullien: introduction à la pensée de Raymond Lulle*, Academic Press, Fribourg, 2008.

RIBEMONT, Bernard, « Statut de l'astrologie et évolution des connaissances sur le cosmos chez les vulgarisateurs médiévaux : le cas de quelques encyclopédies en langue vernaculaire » dans *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen âge. Actes du colloque d'Orléans*, Paris, Klincksieck, 1991, p.283-300.

RICOUX, Odile, « Sirius ou l'étoile des Mages » dans *Les astres. Actes du colloque international de Montpellier*, Montpellier, Publications de la Recherche Université Paul Valéry, 1996, t.1, p.131-154.

SANTINI, Carles, « Divinités des astres et catastérisme dynastique » dans *Les astres. Actes du colloque international de Montpellier*, Montpellier, Publications de la Recherche Université Paul Valéry, 1996, t.1, p.97-112.

SOLERE, Jean-Luc, "The ancient and medieval conception of nature", *The Concept of Nature in Science and Theology*, [éd. N. Gregersen, M. Parsons et C. Wassermann], vol.3, 1995, p.40-45.

TOULZE, Françoise, « Astronomie, mythe et vérité (Vitruve, De architectura, IX et Pline l'Ancien Naturalis Historia, II) » dans *Les astres. Actes du colloque international de Montpellier*. Montpellier, Publications de la Recherche Université Paul Valéry, 1996, t.2, p.29-60.

TRASCHLET, Richard, *Moult obscures paroles. Etudes sur la prophétie médiévale*, Paris, Presses de l'université Paris Sorbonne, 2007.

VALLECALLE, Jean-Claude, « L'astrologie et la divination dans les chansons de geste », *Senefiance*, 1983, n°13, p.401-418.

WEILL-PAROT, Nicolas, *Les images astrologiques au Moyen âge et à la Renaissance*, Paris, Champion, 2002.

#### 4.4. Théorie des humeurs

ALLENDY, René, *Les Tempéraments*, Paris, Vigot Frères, 1922.

BARRA-SALZEDO, Edoarda, *En soufflant la grâce. Âmes, souffles et humeurs dans l'Antiquité*. Grenoble, Jérôme Millon, 2007.

BRISSETTE, Pascal, *La malédiction littéraire. Du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005.

CASSIRAME, Brigitte, *Les visages de la mélancolie*, Paris, Publibook, 2008.

CERQUIGLINI-TOULET, Jacqueline, *La couleur de la mélancolie : la fréquentation des livres au XIVe siècle, 1300-1415*, Paris, Hatier, 1993.

CONNOCHIE-BOURGNE, Chantal, « Lancelot et le tempérament colérique », *De la science en littérature à la science-fiction*, [éd. D. Jacquart], Edition du CTHS, Amiens, p.11-22.

DANDREY, Patrick, *Anthologie de l'humeur noire : écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 2005.

HEGER, Henrik, *Die Melancholie bei den französischen Lyrikern des Spätmittelalters*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1967.

HERSANT, Yves, *Mélancolies : de l'Antiquité au XXe siècle*, Paris, R. Laffont, 2005.  
JURANVILLE, Anne, *La mélancolie et ses destins : mélancolie et dépression*, Paris, In Press, 2005.

LE PERSON, Gwenaëlle, « Le portrait du mélancolique dans les Problèmes du Pseudo-Aristote et les traités aristotéliens », *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p.207-220, édition électronique, <http://books.openedition.org/pur/5441?lang=fr#bodyftn29>.

NABERT, Nathalie, *Tristesse, acédie et médecine des âmes dans la tradition monastique et cartusienne*, Paris, Beauchesne, 2005.

POUCHELLE, Marie-Christine, « Les appétits mélancoliques », *Médiévales*, Volume 2, numéro 5, 1983, p.81-88.

PRIGENT, Hélène, *Mélancolie : les métamorphoses de la dépression*, Paris, Gallimard, 2005.

WALTER, Philippe, « Mélancoliques solitudes : le roi Pêcheur (Chrétien de Troyes) et Amfortas (Wolfram von Eschenbach) » dans *Solitudes, écriture et représentation*, [éd. A. Siganos], Grenoble, Ellug, 1995, p.21-30.

ZARAGOZA, Georges, *Mélancolie et Misanthropie*, Neuilly-lès-Dijon, Les éditions du Murmure, 2007.

#### 4.5. Médecine

ALEXANDRE-BIDON, Danièle et TREFFORT, Cécile, *À réveiller les morts: la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, PUL, 1993.

BEAUJOUAN, Guy,

- « La chirurgie au Moyen Âge », *Journal des savants*, 1967, v.3, p.172-177.

- *Médecine humaine et vétérinaire à la fin du Moyen Age*, Paris, Droz, 1966.

BENEZET, Jean-Pierre, *Pharmacie et médicament en Méditerranée occidentale (XIIIe à XVIe siècles)*, Paris, Champion, 1999.

GEORGES, Patrice,

- « L'embaumement médiéval en France : le verbe et les actes », *La poétique, théorie et pratique, Actes du XVème Congrès international et quinquennal de l'association Guillaume Budé*, [éd. Association Guillaume Budé], Orléans, La source, 2003, p.1112-1123.

- « Mourir c'est pourrir un peu... Techniques et intentions de la lutte contre la corruption des cadavres à la fin du Moyen Âge », *Micrologus*, VII, 1999, p.359-382.

CHAULIAC (de), Guy, *La Grande Chirurgie*, [éd. M. Joubert], Lyon, Philippe Borde, L. Arnaud, & Cl. Rigaud, 1659.

JACQUART, Danielle et THOMASSET, Claude, *Sexualité et savoir médical au Moyen Age*, Paris, PUF, 1985.

JACQUART, Danielle,

- « La nourriture et le corps au Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales*, 13 spécial, 2006, édition électronique, <http://crm.revues.org/868>.

- « Le difficile pronostic de mort (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », *Médiévales*, 46, 2004, édition électronique, <http://medievales.revues.org/782>.

FALCON, Jean, *Remarques sur la Chirurgie de M. Guy de Chauliac*, Lyon, Jean Radisson, 1649.

MEXIA, Pedro, *Les diverses leçons de Pierre Messie mises en français par Claude Gruget*, Lyon, Barthélemy Honorat, 1584.

PARE, Ambroise, *Œuvres d'Ambroise Paré*, Lyon, Jean Gregoire, 1664.

PERROT, Raoul, « Le Traitement des blessures au Moyen Age. I le traitement des plaies », *Paleobios*, 1983, v. 1, p.37-51.

RIBEMONT, Bernard et SODIGNE-COSTES, Geneviève, « Botanique médiévale : tradition, observation, imaginaire. L'exemple de l'encyclopédisme », *Le Moyen Age et la Science*, Paris, Klincksieck, 1991, p.153-73.

RIBEMONT, Bernard, *Le Moyen Age et la science, Approche de quelques disciplines et personnalités scientifiques médiévales*, Paris, Klincksieck, 1991.

SIGAL, Pierre-André, « La Paralysie en Occident. (Ve-XIIIe siècles) », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1971, n°24, p.199-211.

TEYSSOU, Roger, *La médecine à la Renaissance et évolution des connaissances, de la pensée médicale du XIVe au XIXe en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002.

THOMAS, Keith, *Religion and the decline of Magic*, Londres, Penguin, 2003.

THOMASSET, Claude, « La Représentation de la sexualité et de la génération dans la pensée scientifique médiévale », "Love and marriage in the Twelfth Century", *Mediaevalia Lovaniensia*, Louvain, série 1, VIII, 1981.

VANDERHAEGHE, Jean, *Fleur de médecine de Bernard de Gordon ou l'approche de la pratique médicale à Montpellier au XIVème siècle*, édition électronique, <http://www.infirmiers.com/pdf/jerome-vanderhaeghe-master2.pdf>.

## 5. Magie et féeries

CLIER COLOMBANI, Françoise, « Le beau et le laid dans le *Roman de Mélusine* », *Le beau et le laid au Moyen Âge, Senefiance*, Aix-en-Provence, PUP, 2000, p.81-103.

COHN, Norman, *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen Age*, Paris, Payot, 1975.

DONAGHER, Colleen, P., « Socializing the Sorceress : The Fairy Mistress in *Lanval*, *Bel Inconnu* and *Partenopeu de Blois* », *Essays in Medieval studies*, 4, 1987, p.69-86.

FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Féerie et idylle: des amours contrariées », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 20, 2010, p.29-42, <https://crm.revues.org/12207>.

GAULLIER-BOUGASSAS, Catherine, « Le Chevalier au Cygne à la fin du Moyen Âge : renouvellements, en vers et en prose, de l'épopée romanesque des origines de Godefroy de Bouillon », *La Fortune de l'épopée médiévale*, [éd. F. Suard], *Cahiers de Recherches médiévales*, 2005, p.165-199.

HARF-LANCNER, Laurence,

- « L'image et le monstrueux : Geoffroy la grand dent, le sanglier de Lusignan », *Mélusine, Acte du Colloque du Centre d'études Médiévales de l'Université de Picardie Jules Verne, 13 et 14 janvier 1996*, [éd. D. Buschinger, W. Spiewok], Greifswald, Reineke, 1996, p.77-92.
- « La serpente et le sanglier, les manuscrits enluminés des deux romans français de Mélusine », *Le Moyen Age* n°1, t.CI, 1995.
- *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine : la naissance des fées*, Paris, Champion, 1984.

LE GOFF, Jacques et LEROY LADURIE, Emmanuel, "Mélusine maternelle et défricheuse", *Annales ESC*, 1971, p.587-622.

LECOUTEUX, Claude,

- *Charmes, conjurations et bénédictions : lexique et formules*, Paris, Champion, 1996.
- *Mélusine et le chevalier au cygne*, Paris, Payot, 1982.
- « Le Merwunder : contribution à l'étude d'un concept ambigu », *Etudes Germaniques*, n°32, 1977, p.1-11.

MIESZKOWSKI, Gretchen, « Urake and the Gender Roles of *Partenope of Blois* », *Medievalia*, 25/2, 2004, p.181-195.

MÜHLETHALER, Jean-Claude, « Translittérations féériques au Moyen Age: de Mélior à Mélusine », *Des Fata aux fées : regards croisés de l'Antiquité à nos jours*, [éd. M. Hennard Dutheil de la Rochère, V. Dasen], *Etudes de Lettres*, n°289, 2001, p.167-190.

PAUPERT, Anne, *Les Fileuses et le clerc. Une étude des Evangiles des Quenouilles*, Paris, Champion, 1990.

PAVLEVSKI, Joanna, « Naissances féériques et fondation de lignée dans *La Noble Histoire des Lusignan* de Jean d'Arras et *Le roman de Parthenay* de Coudrette », *Questes*, n°27, 2014, édition électronique, <http://questes.revues.org/790>.

WAGNER, Léon, *"Sorcier" et magicien" : contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie*, Paris, Droz, 1939.

WALTER, Philippe, *La Fée Mélusine, le serpent et l'oiseau*, Paris, Imago, 2008.



## TABLES DES MATIERES

<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>2</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>5</b>
<b>PREMIERE PARTIE MEDIATION DES SAVOIRS L'INTEGRATION DES SAVOIRS A LA FICTION .....</b>	<b>17</b>
1. LA THEORIE DES ELEMENTS ET LA THEORIE DES SPHERES.....	18
1.1. <i>La théorie des éléments</i> .....	18
1.1.1. Les éléments et la création du monde .....	18
1.1.2. Les humeurs et le corps humain .....	24
1.1.3. Les manifestations de la mélancolie .....	29
1.2. <i>La théorie des sphères</i> .....	50
1.2.1. Les sphères et leurs influences.....	51
1.2.2. Les planètes et les astronomiens .....	56
2. LA PRATIQUE MEDICALE .....	61
2.1. <i>Un lexique technique ou approximatif ?</i> .....	61
2.1.1. Un lexique médical omniprésent mais limité .....	64
2.1.2. Un cas particulier : la grossesse et l'enfance.....	71
2.2. <i>Mire, maistre et chirurgienne, des catégories poreuses</i> .....	77
3. ILLUSIONS ET PHENOMENES OPTIQUES.....	94
3.1. <i>Eau et réflexion</i> .....	95
3.2. <i>Lumière et miroir</i> .....	102
3.3. <i>Lumière et couleur</i> .....	109
<b>DEUXIEME PARTIE CHRISTIANISATION DES SAVOIRS MERVEILLES, PHENOMENES NATURELS ET</b>	
<b>MIRACLES.....</b>	<b>115</b>
1. LES HUMEURS ARTHURIENNES : INTERTEXTUALITE, CHRISTIANISME ET MOTIFS MYTHIQUES.....	116
1.1. <i>Le Roi Pêcheur et le roi pécheur</i> .....	117
1.1.1. Péléon et Yvain, développement du motif du chevalier mélancolique.....	118
1.1.2. Le Roi <i>Mehaignié</i> et la mélancolie .....	128
1.1.3. Perceforest, du songe mélancolique à la vision chrétienne .....	138
1.2. <i>Le colérique et le Carnaval</i> .....	151
1.2.1. Un lancelet de Carnaval .....	152
1.2.2. L'ours violeur et les rituels de fertilité.....	159
1.2.3. Estonné, ours bilieux ? .....	164
2. <i>LIBER MONSTRORUM ET MIRABILIS, LES MONSTRES ET LA NATURE</i> .....	171
2.1. <i>La Bête et les bestiaires</i> .....	172
2.1.1. La Bête et la Panthère .....	174

2.1.2.	Le scytalis et le léopard : le renversement de la signification de la Panthère .....	186
2.1.3.	De l'animal christique à la bête tentatrice .....	195
2.2.	<i>Le monstre et la merveille rationalisés</i> .....	201
2.2.1.	Les lions familiers de l'Etrange Marche.....	201
2.2.2.	La grande famille du Géant aux Crins Dorez .....	208
2.2.3.	Le géant Holland et le concept de Nature .....	220
2.3.	<i>La naissance de héros monstrueux</i> .....	225
2.3.1.	Le Bossu de Suave, la figure contrefaite et l'esprit courtois .....	225
2.3.2.	Ourseau et les limites de la Norreture .....	230
2.3.3.	Passelion et l'enfant prodige.....	236
3.	DE VENUS A JESUS, LA FIN DU PAGANISME .....	244
3.1.	<i>La fabrique des dieux : démystification et déification</i> .....	245
3.1.1.	Rêves, divination et nouveaux dieux.....	245
3.1.2.	Les faux dieux et la foule .....	251
3.1.3.	Le masque de Vénus .....	255
3.2.	<i>La magie des femmes et la magie naturelle</i> .....	260
3.2.1.	La fièvre et l'ardeur : de la médecine des femmes .....	261
3.2.2.	La fée, la femme et la prospérité .....	267
3.2.3.	La Reine Fée et la rédemption féminine .....	274
3.3.	<i>La magie révélée et la Révélation</i> .....	280
3.3.1.	Des illusions d'enchanteur à l'œuvre du diable .....	281
3.3.2.	La science à la frontière du religieux.....	288
<b>TROISIEME PARTIE RATIONALISATION ET POLITIQUE NATURE, NOBLESSE ET ROYAUTE.....</b>		<b>297</b>
1.	PATRONS ET PATRONAGES : LES PROTECTEURS DE LA LIGNEE .....	298
1.1.	<i>Zéphir, patron de la Bretagne</i> .....	298
1.1.1.	Le lutin, le dieu et le démon.....	299
1.1.2.	« Les anges n'ont pas de sexe puisqu'ils sont éternels » .....	307
1.1.3.	Du génie local au saint national .....	312
1.2.	<i>Ourseau et la lignée arthurienne</i> .....	322
1.2.1.	L'ours restaurateur.....	322
1.2.2.	Le guerrier ours, fondateur d'une dynastie.....	328
1.2.3.	L'ours solaire et la louve nocturne .....	331
1.3.	<i>Gallopain et le chant mémoriel</i> .....	335
1.3.1.	Hérauts, ménestrels et clercs, des fonctions bien définies ? .....	336
1.3.2.	Pouvoir royal et <i>ménéstraudie</i> .....	340
1.3.3.	Mémoire aristocratique et construction politique.....	347
2.	LA LIGNEE ET LA NATURE ARISTOCRATIQUE .....	355
2.1.	<i>La Nature et la légitimation du pouvoir aristocratique</i> .....	355
2.1.1.	La complexion et la prédétermination .....	355
2.1.2.	Ourseau, Betidés et le Bossu des exceptions ? .....	359

2.1.3.	La préservation de la lignée .....	364
2.2.	<i>La conciliation de la Norreture et de la Nature</i> .....	374
2.2.1.	Lyonnel et la conquête d'un lignage .....	374
2.2.2.	Prouesse et noblesse : les douze Chevaliers aux Vœux et les douze rois .....	381
2.2.3.	Amour et mariage : l'influence de la femme sur la prouesse.....	391
2.3.	<i>La construction d'une société courtoise</i> .....	395
2.3.1.	Nature et société : principe d'imitation .....	395
2.3.2.	Mémoire et répétitions .....	400
2.3.3.	De la cour d'Angleterre à la cour d'Amour.....	410
3.	L'AVENEMENT D'UN NOUVEAU ROI .....	417
3.1.	<i>L'éducation du prince</i> .....	417
3.1.1.	Gadiffer <sup>2</sup> et Nestor : des princes fées ?.....	417
3.1.2.	Gadiffer <sup>2</sup> et Betidés : deux futurs rois en miroir.....	423
3.1.3.	Le Chevalier Doré et le Blanc Chevalier : le duel chromatique.....	429
3.2.	<i>Rex in regno suo princeps est ?</i> .....	437
3.2.1.	L'Angleterre et la menace vassalique.....	438
3.2.2.	L'Ecosse, terre de femmes .....	448
3.2.3.	La noblesse, menace et soutien du territoire royal.....	456
3.3.	<i>La naissance d'un roi chrétien</i> .....	463
3.3.1.	Le roi pasteur et le roi menteur .....	463
3.3.2.	Perceforest, premier roi bâtisseur et ouvrier de la chrétienté.....	468
3.3.3.	Le roi philosophe et chrétien .....	473
	<b>CONCLUSION</b> .....	<b>479</b>
	<b>ANNEXES</b> .....	<b>485</b>
	<i>ANNEXE 1 : LA MELANCOLIE ET SES TRADUCTIONS</i> .....	<i>485</i>
1.1.	Présence du terme <i>merancolie</i> dans le Roman de Perceforest.....	485
1.2.	Les différentes traductions du terme <i>merancolie</i> .....	485
1.3.	Relevé détaillé des occurrences et de leurs traductions .....	486
	<i>ANNEXE 2 : LE LEXIQUE MAGIQUE</i> .....	<i>490</i>
2.1.	Variété et fréquence d'apparition du vocabulaire magique .....	490
2.2.	Relevé synthétique des termes de magie.....	490
2.3.	Relevé détaillé des termes de magie .....	491
	<i>ANNEXE 3 : LES RÊVES DANS LE ROMAN DE PERCEFOREST</i> .....	<i>500</i>
	<i>ANNEXE 4 : LES METAMORPHOSES DE ZEPHIR</i> .....	<i>503</i>
4.1.	Relevé synthétique des métamorphoses de Zéphir.....	503
4.2.	Relevé détaillé des métamorphoses de Zéphir.....	503
	<i>ANNEXE 5 : LES ATTAQUES DE BRUYANT SANS FOY</i> .....	<i>508</i>
	<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>510</b>
1.	<i>Textes du corpus</i> .....	510

1.1.	<i>Perceforest</i> : manuscrits et éditions .....	510
1.2.	Textes antiques .....	510
1.3.	Textes médiévaux.....	512
2.	<i>Etudes sur Perceforest</i> .....	515
3.	<i>Etudes générales</i> .....	524
3.1.	Eclairage théorique.....	524
3.2.	Eclairage historique .....	527
4.	<i>Sciences et savoirs</i> .....	528
4.1.	Ouvrages généraux.....	528
4.2.	Encyclopédies .....	528
4.3.	Cosmologie et astrologie .....	529
4.4.	Théorie des humeurs.....	531
4.5.	Médecine.....	532
5.	<i>Magie et féeries</i> .....	534
<b>TABLES DES MATIERES.....</b>		<b>536</b>

## Résumé

Immense œuvre médiévale, le *Roman de Perceforest* réinvente la généalogie arthurienne en montrant la mise en place progressive d'une monarchie chrétienne. Celle-ci émerge sur une île peuplée d'enchanteurs et de fées, célèbre pour ses merveilles et ses monstres et sur laquelle règnent deux nouveaux rois, Bétis et Gadiffer. Pourtant, les passages merveilleux recèlent de multiples références aux savoirs antiques et médiévaux qui permettent au lecteur averti de voir l'habile illusionniste derrière le magicien, la femme médecin derrière la fée et le phénomène naturel derrière le pouvoir fabuleux d'un animal inconnu, ce qui fait de ces savoirs l'un des principaux moteurs du mouvement de christianisation du roman. En rationalisant les épisodes merveilleux, en démasquant les impostures, les savoirs mettent au premier plan la notion de Nature et préparent non seulement l'arrivée du culte chrétien mais aussi la consolidation du pouvoir royal. A travers le roi et la noblesse, c'est en effet l'exercice d'un pouvoir naturel et chrétien qui se met en place.

## Abstract

Vast work of medieval literature, the *Roman de Perceforest* retells the arthurian genealogy and the progressive rise of a christian monarchy. This christian power emerges on an island populated with wizards and faeries, renowned for its marvels and its creatures, and upon which two kings reign, Betis and Gadiffer. Yet, supernatural events are narrated with numerous allusions to ancient and medieval sciences, which allow an educated reader to uncover the illusionist behind the wizard, the female physician behind the faerie, and the natural phenomenon behind the unfathomable power of a mysterious beast. These sciences then account among the most potent forces that drive the novel toward Christendom. Giving reasons behind supernatural events, revealing impostors, sciences put forth the concept of Nature, and set the stage not only for the advent of christianity, but also for the strengthening of the royal power. Through the king and noblemen and women, it is in fact the power of nature and christianity that is constructed.